

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

---

# MÉTHODE ET INTUITION

CHEZ

# AUGUSTE COMTE

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

*Présentée à la Faculté des Lettres de Paris*

PAR

**Pierre DUCASSÉ**

Licencié ès Sciences, Chargé de Recherches  
Secrétaire général des travaux scientifiques et Directeur d'Études  
à l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques

---

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI<sup>e</sup>

---

1939



**METHODE ET INTUITION  
CHEZ AUGUSTE COMTE**



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41547906\\_0007](https://archive.org/details/IA41547906_0007)



FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

---

# MÉTHODE ET INTUITION

CHEZ

# AUGUSTE COMTE

---

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

*Présentée à la Faculté des Lettres de Paris*

PAR

**Pierre DUCASSÉ**

Licencié ès Sciences, Chargé de Recherches  
Secrétaire général des travaux scientifiques et Directeur d'Études  
à l'Institut d'Histoire des Sciences et des Techniques

---

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN  
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS VI<sup>e</sup>

---

1939

---

*La Faculté n'entend donner aucune approbation  
ni improbation aux opinions émises dans les  
thèses ; ces opinions doivent être considérées  
comme propres à leurs auteurs.*



---

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction  
réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Félix Alcan, 1939.

*A mon maître ABEL REY*

*sans qui ces pages n'auraient pas été écrites,  
ni même conçues,*

*hommage de ma très vive et  
respectueuse reconnaissance.*

*1927-1937*





## AVERTISSEMENT

*Notre livre s'oriente vers une description directe de l'intuition comtienne, à partir de la méthode objective des sciences, historiquement associée aux sources intellectuelles du positivisme et logiquement inséparable de son développement religieux.*

*Au cours de cet itinéraire, la forme caractéristique de tout développement intuitif proprement comtien se trouve révélée, de proche en proche, par l'analyse d'un schématisme original : celui que met en œuvre, dans chacune de ses manifestations encyclopédiques, l'art méthodologique d'Auguste Comte pour confronter l'abstrait au concret.*

*Une telle marche vers la connaissance intuitive du positivisme obéit à un rythme uniforme ; mais elle ne peut éluder toute référence au subjectivisme comtien. Nous avons toujours dû associer l'analyse des structures abstraites à l'évocation concrète de leur genèse inventive. Nous avons dû apprécier les divers moments de la systématisation méthodologique comme autant d'aspects significatifs d'un commerce implicite entre la méthode et l'intuition.*

*Pour expliciter immédiatement ces coïncidences entre l'orga-*

*nisation intuitive et la décomposition conceptuelle, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre ouvrage préliminaire : Essai sur les Origines intuitives du Positivisme.*

*Seul, l'ensemble de nos descriptions et de nos analyses peut espérer satisfaire aux conditions essentielles d'une enquête sur l'esprit positif.*

---

## INTRODUCTION



# INTRODUCTION

## L'INTUITION MÉTHODOLOGIQUE

L'objet de cet ouvrage est de faire apparaître le système d'Auguste Comte comme unifié, organisé intérieurement par une intuition directrice, qui constitue à la fois le principe essentiel de la construction positive et la source de sa fécondité méthodologique. Appliqué à la pensée d'Auguste Comte, le terme d'intuition risque d'éveiller quelque surprise ou même quelque méfiance : s'il dissimule des sous-entendus métaphysiques, son emploi n'est-il pas condamné d'avance ? Et, d'autre part, s'il résume simplement ce que la philosophie positive recèle d'inventif, de vivace, de développable, n'est-il pas le substitut pompeux de quelques évidences traditionnelles ? Nous tenons à préciser immédiatement que notre recherche écarte l'une et l'autre de ces hypothèses.

Nous tenterons de définir très attentivement la portée, la valeur et la fonction authentique de l'intuition chez Comte. Sous ce terme nous ne concevons rien d'extérieur au comportement traditionnel des savants, comportement facile à caractériser dans les domaines de la mathématique et de la physico-mathématique, auxquels se rattachent les origines méthodologiques de la philosophie positive. Le système de Comte nous apparaît, en effet, comme une généralisation



des attitudes du savant : gigantesque « opération » d'analyse et de synthèse tentée dans le domaine politico-scientifique où Comte s'efforce de prolonger toutes les méthodes classiques de l'analyse expérimentale.

L'image que nous venons d'employer d'après les termes mêmes de Comte ne doit pas être prise comme une métaphore. La définition qu'elle propose, pour le positivisme, doit être acceptée « littéralement », sous peine de trahir l'intention véritable de son auteur. Il en résulte que l'esprit de la construction positive ne relève point des habitudes traditionnelles de la métaphysique ou même des disciplines familières à la spéculation philosophique. A proprement parler, le *style* constructif de Comte en matière intellectuelle n'a de sens dans aucune langue philosophique ; il n'est valable que dans le champ politico-scientifique conçu par le créateur du positivisme. En dehors de ce champ, il n'est susceptible que de deux traductions (qui sont déjà des appauvrissements, si on les sépare l'une de l'autre) : traduction morale ou politique dans le plan de la sagesse commune, traduction épistémologique dans le plan historique des méthodes de la science.

Cette nature originale de l'art constructif de Comte nous oblige à respecter sa loi : une certaine complexité fondamentale caractérise les « formes » génératrices de l'esprit positif. Nous devons maintenir cet effort perpétuel de synthèse à l'intérieur de toutes nos démarches analytiques.

Aussi, pour représenter l'unité d'invention chez Comte, le terme d'*idée directrice* (1) nous paraît-il insuffisant, et trompeur. En effet, l'unité directrice chez Comte n'a pas le caractère figé et défini, statique de l'idée. Cette unité directrice est essentiellement vivante, inventive : généralisa-

(1) Auquel Comte préfère l'expression bien significative d' « *idée mère* ».

tion d'un acte opératoire, c'est le schème d'une opération virtuelle, évoluant, *comme la science même*, avec l'expérience humaine qu'elle intègre. C'est ce que nous traduisons provisoirement par le terme d'intuition, en réservant à l'analyse du continu opératoire dans tout le système d'Auguste Comte, le soin de préciser progressivement le sens qui doit s'y attacher.

Le terme d'intuition, appliqué à une généralisation opératoire, est immédiatement justifié par l'usage scientifique ; il représente une attitude très répandue parmi les savants contemporains d'Auguste Comte. Pour eux, l'exercice de la méthode comportait toujours l'appel à une intuition correspondante, susceptible de favoriser l'enchaînement des actes abstraits : représentation figurative, confiance empirique en une correspondance entre le déroulement de la logique et le comportement général du réel, anticipation de la chaîne déductive ou de la totalité d'une série opératoire. En droit, Comte devait prendre appui sur quelque chose d'analogue, s'il est vrai que son invention consiste à étendre au continu politico-social l'attitude opératoire de la science de son temps. La difficulté réelle que présentent l'interprétation et l'utilisation de cette évidente communauté d'attitude entre Comte et la sagesse moyenne des sciences réside dans l'apparence didactique du système positiviste. C'est une remarque banale que de reprocher à la philosophie de Comte d'être trop structurée intérieurement pour permettre un accès facile à ses racines inventives. Disons avec Laffitte que les idées de Comte furent toujours si profondément élaborées qu'il ne les livrait toujours que sous une forme complètement explicite (1). Cette perfection a son revers. Le caractère complètement explicite de la

(1) Cf. *Revue occidentale*, 1<sup>er</sup> mai 1895, n° 3, p. 435.

doctrine a pour corollaire le caractère perpétuellement implicite de la méthode constructive. Aussi, pour définir attentivement, pour développer le genre d'unité méthodique d'où procède le positivisme, pour discerner l'art constructif appliqué par Comte à l'invention même de sa philosophie, un effort de séparation épistémologique est indispensable : retour aux origines authentiques de l'invention comtienne par l'histoire et la philosophie des sciences, par la psychologie et même l'histoire de la civilisation.

Si l'on poursuit cet effort d'un bout à l'autre du système positif, on arrive à définir ce qui est, chez Comte, l'équivalent de l'idée directrice : une intuition générale des propriétés de la *Méthode complète*, déjà présente et agissante sous la variété de ses aspects préparatoires. Dès le début, Comte opère une généralisation opératoire par l'approfondissement philosophique d'un rapport mathématique entre l'abstrait et le concret. Cette technique de l'invention comtienne est très analogue par sa fonction abstraite à la technique du savant, mais elle s'exerce sur une bien autre nature. Chez Comte, l'équivalent de l'idée directrice soutient la généralisation opératoire entre les domaines scientifiques et les domaines promis à la science : non seulement la sociologie, mais même le mystère de la vie individuelle et de la conscience religieuse. Aussi, cette « nature » exceptionnelle de l'intuition méthodologique doit-elle se retrouver particulièrement agissante à l'origine et au terme de la construction systématique. C'est pourquoi nous avons d'abord voulu l'atteindre par une description directe du *concret affectif* et de l'*abstraction mathématique*, considérés comme témoins privilégiés de l'« invention » positiviste (1).

(1) Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 65 à 215.

## L'ABSTRACTION MATHÉMATIQUE ET LE CONCRET AFFECTIF

Dans son commerce originel avec la science, la méthode comtienne se présente d'abord comme une généralisation de l'analyse mathématique, ou plutôt des rapports entre l'analyse et la synthèse, résumés par la relation de l'abstrait au concret. En vertu de certaines propriétés logiques et historiques, qui caractérisent immédiatement la nature propre de l'invention comtienne, l'abstraction mathématique offre un type particulièrement pur de l'art constructif du positivisme. Il est facile d'y voir en germe l'instrument habituel de la méthode philosophique chez Comte ; on peut même y observer une élaboration, un approfondissement et une généralisation progressive qui préfigurent une nouvelle logique. Le rapport de l'abstrait au concret, hérité de Descartes à travers Leibniz et Lagrange (1), fournit la matière d'une intuition commune à toutes les opérations de la méthode, et à la philosophie encyclopédique que Comte y décèle.

L'abstraction mathématique n'est qu'une manière pour le futur sociologue de se plier au rythme fondamental de la pensée analytique pénétrant le réel, d'en poursuivre l'élan au-delà de ses limites objectives : le rôle de l'abstrait est toujours de s'opposer et de s'harmoniser en même temps à la complexité complémentaire qui le suscite.

A l'autre extrémité du monde positiviste, les opérations sociologiques fondamentales sont entrevues dès l'origine comme des généralisations et des approfondissements du rapport fondamental entre la théorie et la pratique. Or, l'intuition de ce rapport se formule toujours chez Comte dans la langue même de la philosophie mathématique : le

(1) Et aussi par l'intermédiaire de d'Alembert (séparation de la théorie et de la pratique) et des Idéologues.

rapport de l'abstrait au concret organise complètement tout l'effort du positivisme pour introduire l'esprit de la science dans le social, dans la psychologie et même dans la religion. Le concret affectif, domaine où convergent les finalités pratiques et les exigences affectives, suppose une éducation réciproque du sentiment et de l'intelligence.

Au terme de l'initiation positive, ce qui fait la vérité d'un amour, c'est son aptitude à l'universalité. Le concret affectif se réfère à une exigence de pureté rationnelle, de clarté et de certitude objectives. La ferveur la plus évidente n'est religieuse que par sa capacité philosophique, par sa puissance d'abstraction. Dans toute l'étendue de la doctrine ce que suggèrent ces innombrables présences de l'abstrait et du concret, c'est toujours une action réciproque, une harmonie à poursuivre, une nécessaire complémentarité.

Le transfert du spirituel s'opère donc selon le même schème essentiel que l'épuration positive de la science. Subjectivement, une description attentive de tous les éléments proprement comtiens de l'abstraction mathématique et du concret affectif nous a permis d'y retrouver la même allure intuitive, la même atmosphère d'invention. Cependant, comme nous l'avons dit, il n'est nullement évident que cette similitude suffise à définir l'unité d'un rapport constructif. D'autre part, si l'on admet quelque identité intuitive entre les formes proprement logiques et les formes purement affectives de ce rapport symbolique, on doit se demander ce qu'il recouvre et quel est le sens objectif de ses termes. Ces problèmes fixent désormais la nature de notre enquête. Nous voudrions d'abord montrer que le rapport de l'abstrait au concret fournit un instrument univoque à toutes les opérations généralisatrices de Comte. L'intuition correspondante dirige de façon continue tout le mouvement méthodologique par lequel s'édifie à partir de l'esprit mathé-



matique une méthode positive complète. Mais notre recherche dépassera les bornes de cette constatation morphologique : il est nécessaire, en effet, de préciser aussi étroitement que possible le sens des termes d'abstrait et de concret, ou, plus exactement, l'intuition permanente que désigne leur rapport. Destutt de Tracy remarquait déjà qu'*abstrait* et *concret* sont des termes éminemment vagues et déformables. Si l'on ne s'applique à préciser la fonction intuitive qu'ils remplissent chez Comte, il sera toujours possible d'incriminer la clarté de leur connexion. Le problème de l'unité du système positif se transformerait alors en un problème de cohérence interne : l'ambiguïté des termes du rapport faisant suspecter la clarté même de l'intuition qu'ils évoquent.

Une telle justification est d'autant plus nécessaire pour la tradition philosophique que le rapport de l'abstrait au concret chez Comte se présente comme une transformation très singulière de l'intuition cartésienne ; par rapport au cadre traditionnel de la spéculation philosophique ce mode de connexion paraîtra facilement illégitime ou aberrant. Nous avons préparé dans notre précédent ouvrage cette œuvre de définition et de précision, par un inventaire subjectif de l'intuition comtienne. Ici, nous voudrions prouver l'authenticité et la profondeur de cette intuition en suivant ses rapports avec la filière objective des méthodes scientifiques. Le système complet d'Auguste Comte comporte, en effet, une définition progressive de l'abstrait et du concret, un approfondissement du rapport lui-même par une approximation croissante de ses deux termes : la beauté de la méthode comtienne ne peut apparaître qu'à ce prix. Elle se dévoile alors comme un art très original et très sévère de la construction philosophique ; elle consiste à extraire des méthodes scientifiques elles-mêmes les conditions ri-



goureuses d'un usage positif de l'intuition. Pour cela, Comte soumet cette intuition à une véritable expérience intellectuelle. Insérant dès l'origine le rapport de l'abstrait au concret comme une espèce d'inconnue auxiliaire dans l'armature de ses raisonnements, il contraint ainsi l'intuition correspondante à suivre la filière objective des méthodes.

L'intuition comtienne n'est pas formulable en dehors de l'épopée méthodologique où elle prend conscience d'elle-même. Par suite, notre entreprise consiste avant tout à suivre de la façon la plus compréhensive l'enchaînement des méthodes, telles que le positivisme les accepte pour atteindre le point où l'apparition d'une *Méthode complète* coïncide avec la perception décisive d'une intuition génératrice.

Au terme de ce que nous appelons une *ascèse intellectuelle*, exercice uniforme d'approfondissement objectif et de vérification prolongée, l'intuition devra complètement s'expliquer. Autrement dit, le rapport de l'abstrait au concret évolue nécessairement vers un passage de l'abstrait au concret, mais ce passage n'est point imposé *a priori*. Il est intuitivement anticipé et proposé au contrôle des méthodes. Il constitue la forme essentielle d'un schème constructif, que nous appelons le *schéma de l'abstraction*.

La description qui précède montre, en effet, que toute l'activité interne d'invention méthodologique chez Comte, activité implicite et le plus souvent cachée, consiste en une sorte de schématisation abstraite. Pour introduire dès l'origine le passage virtuel de l'abstrait au concret parmi les inconnues de son problème politico-scientifique, Comte use d'une description abrégée, d'un signe évocateur de ce passage, qui coïncide à l'origine avec la pure évocation du rythme correspondant de l'invention mathématique. Note

les faces diverses de ce schème, suivre son évolution, c'est définir progressivement chez Auguste Comte, tous les aspects, toutes les propriétés d'un art constructif de la pensée abstraite.

### LE SCHÉMATISME

Dès le début, cette activité schématique est sensible : même en mathématique l'invention de Comte exprime avant tout l'appel du concret et les influences réciproques du concret et de l'abstrait sur le mouvement de la pensée. Le genèse mathématique du schématisme comtien met en jeu l'homme tout entier : analyse et synthèse, appel d'une fin concrète, et résistance du réel à l'abstraction, se moulent étroitement sur l'élan inventif propre au jeune philosophe-mathématicien, sur le double mouvement d'expansion affective et de concentration intellectuelle qui est comme « son rythme respiratoire » dans l'effort créateur où s'engendre l'intuition politico-scientifique. C'est ainsi que le schéma de l'abstraction s'ouvre spontanément aux inspirations affectives ; et c'est ainsi qu'il propage à travers la série des sciences une profonde expérience *individuelle* de la collaboration entre l'esprit et le cœur, une espèce inédite d'adaptation, de coordination active et inventive entre les puissances du sentiment et les ressources de l'intelligence, où *se concentrent* la nature la plus intime du dogme, l'âme secrète de la méthode, l'apport le plus généreux et peut-être aussi le plus méconnu du génie positif (1).

(1) Il faut retourner complètement l'appréciation péjorative qu'on porte parfois sur l'utilitarisme de Comte. Chargeant le mot « *utilité* » de ses véritables intentions affectives, spiritualistes, charitables, il faut dire : c'est à cause de la connexion immédiate qu'elle institue entre l'expérience de l'invention mathématique et l'exigence de charité, le désir d'utilité spirituelle parmi les hommes, qu'une telle forme d'inspiration est neuve et supérieure.

Inversement, dans le domaine suprême de la morale et de la religion, le concret affectif se manifeste toujours par un rappel, un prolongement intuitif des fonctions implicites de la pensée abstraite.

Le sens du schème de l'abstraction chez Comte est aussi personnel que la fonction intuitive qu'il exprime : c'est dire que nous ne prétendons nullement appliquer à son étude les propriétés du schématisme kantien ou bergsonien. Ces dernières seront inéluctablement évoquées par notre analyse parce que le schématisme d'Auguste Comte désigne réellement une activité inventive intérieure à la construction du système et parallèle à tous les progrès de la méthode. Mais, pas plus que l'intuition, l'expression schématique des aptitudes intuitives du positivisme n'est séparable de leur contexte méthodologique ; le schématisme de Comte n'est qu'une façon plus directe d'évoquer l'esprit politico-scientifique à l'intérieur de chaque science et l'ordre intuitif suivant lequel s'opère leur synthèse.

L'introduction du schématisme comme instrument d'analyse et d'organisation des idées philosophiques revient à généraliser virtuellement, pour toutes les sciences, le secret privilégié de l'expérience mathématique, à faire anticiper ce genre d'accord intuitif entre le sentiment et la science sur la convergence explicite de leurs modalités les plus concrètes. Mais cette anticipation n'est pas fictive, ni gratuite : elle porte uniquement sur l'idéal, le modèle de la « liaison » à instituer, non sur sa forme objective. Et ce modèle n'est pas *a priori*. Il ne se sépare pas d'une expérience type ; il n'est donné que par référence à l'*invention* mathématique dont il rappelle à chaque instant toutes les aptitudes.

La seule manière de traduire fidèlement cette inhérence du schématisme aux origines de l'intuition comtienne consiste à le choisir justement comme test essentiel du progrès méthodologique.

Précisons immédiatement que ce choix ne préjuge rien sur l'issue de nos analyses. Il résume simplement quelques caractères très sensibles de la formulation intuitive du positivisme. Aussi bien Auguste Comte n'a jamais placé dans les entités abstraites le secret, ni le salut de la philosophie, encore moins de sa philosophie. La stabilité du positivisme ne doit rien à ces cautions illusoires : elle ne se fonde que sur la permanence des liaisons scientifiques et sur leur adaptation aux intérêts humains. Il serait donc parfaitement vain de conférer aux mots qui servent à cet usage une fictive rigidité, de leur supposer un « contenu » invariable, d'y concevoir quelque donné définitif quand les expériences auxquelles ils font allusion ne sont ni objectivées ni même objectivables (1). Il n'y a pas d'objectivité de l'amour, il n'y a pas d'objectivité de la pensée mathématique en dehors des mathématiques.

L'« abstraction mathématique » et le « concret affectif » tels que nous les avons décrits ne peuvent donc prétendre qu'à une valeur subjective : simples repères du goût, notations d'attitudes intellectuelles et sentimentales, orientations de notre sympathie vers une manière originale de sentir et de penser. On en fausserait complètement le sens en imaginant que leur évocation commune suffit pour nous initier à l'esprit du positivisme. Les expériences auxquelles ces analyses font allusion, même si nous pouvions en obtenir une perception adéquate (ce qui est évidemment impossible), sont bien loin de contenir en elles seules une vertu explica-

(1) Ceci n'entraîne nullement que le vocabulaire philosophique, et spécialement le vocabulaire positif, soit abandonné à la fantaisie pure ! A chaque instant, un vocable philosophique correctement utilisé a un sens *défini*, mais jamais définitif. D'où le rôle véritable des définitions d'autant plus nécessaires que la réalité qu'elles signalent est plus fluide et mouvante.

tive. Elles ne peuvent remplacer l'idée mère du système ; en effet, bien que ce dernier suppose toujours la connexion des références abstraites et concrètes, il n'existe objectivement que par l'acte original et intuitif où cette connexion s'effectue.

C'est dans la rigueur synthétique, dans la puissance de liaison rationnelle que réside l'esprit du positivisme : l'atmosphère intellectuelle et sentimentale où il s'exerce n'en peut nullement tenir lieu. Rien n'autorise donc à isoler dans le devenir spirituel du positivisme, ou dans la vie de son langage des moments caractéristiques, des points de vue complémentaires, pour les transformer en entités résistantes et définitives. L'« abstraction mathématique » et le « concret affectif » ne sont encore que les repères subjectifs d'une profonde intuition méthodologique.

Plus subtile encore, et plus active, cette intuition schématique se retrouve dans l'œuvre tout entière, à chaque étage du réel, à chaque phase de la construction : encore moins réductible, sous cette apparence multiforme, à rien qui ressemble aux notions, aux concepts, aux entités familières de la tradition philosophique. Que cette insistante présence, cette perpétuelle suggestion schématique ait une signification profonde, il est loisible de le penser. Mais pour préciser sagement cette signification, il convient d'éviter tout d'abord les deux erreurs systématiques dont nous venons de montrer l'origine et le danger : il ne faut pas accorder aux mots « abstrait » et « concret » une valeur plus stable, plus rigide et plus consistante qu'il ne convient. Respectant toutes les nuances que les textes admettent pour le sens de ces termes, il faut limiter leur rôle à celui d'une suggestion, d'une direction proposée, d'un résumé d'expérience, d'un schéma opératoire. Ainsi sera systématisé leur emploi véritable, qu'il faut soigneusement distinguer



de l'emploi d'une notion, d'un concept, d'un objet (1).

Il importe, ensuite, de concevoir, au-delà des attitudes intellectuelles, affectives ou pratiques, un jeu original de la liberté créatrice dont aucune atmosphère ne peut rendre compte, si intimement familière qu'elle nous soit devenue. Trop d'exégètes ont failli à leur mission pour s'être abandonnés à l'un de ces penchants, ou même, issue presque inévitable, aux deux ; car il est difficile, quand on méconnaît une liberté créatrice, de ne pas l'ignorer complètement, et de respecter dans la pensée constructive ce qu'on néglige dans son rythme d'expression. Les mots de « science », d'« ordre », d'« humanité », de « loi », de « phénomène » et bien d'autres ont successivement accablé le positivisme sous le poids de leur stérile évidence : dalles mortuaires inébranlables des philosophies sans lendemain !

Nous voudrions éviter au moins que l'« abstrait » et le « concret » participent à cette stérile conceptualisation. Ce ne sera pas comprendre le positivisme que de les placer à l'entrée et à la sortie du système comme les formules cabalistiques du véritable initié, ni d'en faire la matière privilégiée d'une illusoire déduction. L'opération qui les élèverait au rang peu enviable de notion première serait entièrement fictive. A vouloir uniquement poursuivre sous ces vocables toutes les similitudes idéologiques qu'ils éveillent, et tous les rapprochements qu'ils tolèrent, la meilleure érudition atteindrait tout autre chose que la pensée d'Auguste Comte. En croyant fixer son contenu, elle adultérerait son esprit par des importations suspectes. Son moindre danger serait de troubler intimement l'harmonie interne qui définit l'esprit positif : de toute évidence, elle

(1) Comte ne procède jamais par des assertions existentielles comme « le concret est amour », ou : « l'abstrait est le séparé, le simple, etc... » ou encore : « le concret jouit de telles ou telles propriétés ».

n'aboutirait qu'à métamorphoser la doctrine en son contraire, car le *mélange de l'abstrait et du concret* est proprement la métaphysique (1).

Deux directions divergentes, mais également significatives, encadrent toutes ces voies qu'il ne faut pas prendre : l'une, en fixant naïvement les exigences apparentes de l'attitude abstraite, a dû renoncer à rien percevoir de la complexité concrète du positivisme. Et c'est la tradition de Littré. L'autre en « solidifiant » l'exigence concrète y découvre une source inexplorée de fidéisme religieux. A cette manière imprévue de comprendre l'inspiration positive, l'amenuisement apparent de la rigueur abstraite — par le vieillissement scientifique de la doctrine — apporte un concours invisible et trop peu soupçonné. C'est pourquoi le plus bel avenir semble s'ouvrir à ses variations. Mais une interprétation vraiment positive de l'œuvre comtienne ne semble guère devoir en retirer d'autre bénéfice qu'une leçon complémentaire de réserve dogmatique et de plus souple curiosité (2).

En dehors de toutes ces illégitimes transpositions, et quand on se refuse préalablement les facilités d'un « réalisme » unilatéral, est-il impossible de donner un sens au schématisme de l'abstrait et du concret dont les innombrables variétés recouvrent d'un réseau très serré et très continu toute la matière doctrinale du positivisme ?

La prodigieuse multiplicité des attributions qui sont conférées à ces termes dérouterait toute tentative de définition séparée : rien ne serait plus insondable que leur contenu respectif, s'ils avaient un contenu conceptuel. Mais ce

(1) Cf. plus loin p. 495.

(2) Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, Introduction.

qui ne varie jamais, c'est la rigueur et la clarté de leur connexion nécessaire : l'abstrait et le concret ne s'objectivent que dans leur fonction réciproque.

Pour qui veut simplement accepter, dans les textes d'Auguste Comte la plus immédiate évidence, les notions d'abstrait et de concret ne sont « pensables » que par leur perpétuelle corrélation (1) : l'esprit et la lettre du positivisme s'accordent à rejeter comme illusoire, ou gratuite, l'utilisation d'une formule en dehors de ses plus élémentaires conditions de validité. Nous avons d'autre part suffisamment approfondi la subjectivité radicale de l'abstrait et du concret pour éviter la tentation d'en résumer le rôle par une déduction *a priori*.

La vertu créatrice du schématisme positif ne sera jamais approchée par une reconstruction imaginative, même éclairée de sympathie. On ne l'atteindra que dans l'exercice effectif de ses propriétés. Il faut répéter, telles qu'elles ont été pratiquées par Comte, les expériences objectives où se manifeste le rapport de l'esprit au réel comme une aptitude générale de l'ingéniosité humaine à rejoindre les anticipations du sentiment.

De plus en plus sûr de lui-même, de plus en plus dense et affermi sur des objectivations irrécusables, le schéma positif de l'abstraction devient la synthèse mentale des réussites méthodologiques de la science. Mais son ambition s'étend nécessairement au-delà, car « l'objet » n'est qu'un de ses pôles.

Au moment où l'exploration totale du réel humain porte ce rythme de connexion à son plus haut degré de clarté, de précision et de puissance, il apparaît alors comme la *méthode de ces méthodes* où s'est nourrie sa vigueur. Au-delà des limites nécessaires d'une science purement objective, une exigence originelle oriente son mouvement.

(1) Suivant une expression très chère à Auguste Comte (co-relation).

La conscience de cette fin subjective s'oppose maintenant en pleine lumière à l'expérience ordonnée qui la renforce ; c'est cette dernière orientation qui permet au schématisme de dépasser son contenu scientifique et de se formuler lui-même en *Méthode philosophique complète*.

#### L'ÉDUCATION ABSTRAITE DE L'ESPRIT POSITIF

Pour l'historien traditionnel d'une philosophie prépositive, ce retour pur et simple aux expériences constitutives de la doctrine risque fort de ressembler à une fin de non recevoir ; en admettant qu'on y gagne quelque connaissance, celle-ci sera-t-elle plus objective que l'initiation directe et didactique aux conclusions finales ? Et si cette manière d'opérer tient ses promesses, ne rend-elle pas inutile toute initiation subjective préalable ?

En réalité, nos ressources érudites ne sont jamais surabondantes. En ce qui concerne le positivisme, et pour l'épreuve qu'il nous propose, ces craintes se dissipent aisément. L'originalité d'Auguste Comte est d'avoir conçu et poursuivi jusqu'à son terme une éducation objective de l'esprit humain en s'astreignant à pratiquer toutes les attitudes caractéristiques de la science. Cette longue et patiente discipline consentie n'eut pas seulement pour fin une œuvre d'éclaircissement, d'assimilation, de synthèse, mais aussi, et peut-être surtout, une ascèse intellectuelle (1).

L'expérience des contraintes scientifiques, dans la formation du positivisme, est plus qu'un épisode concerté. C'est une action subie et provoquée, une épreuve décisive de l'intuition : un passage où elle appelle et reçoit une forme caractéristique. Cette école difficile de précision et de vérification

(1) Au sens d'exercice, d'entraînement « athlétique » (cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 214).

objective diffère beaucoup d'un simple « exposé » pédagogique. Champ réel d'application d'une intuition méthodologique capable de s'exprimer efficacement, elle constitue, au sens plein du mot, une « préparation » totale de la conscience positive à sa difficile entreprise.

Aussi, entre une introduction subjective à la doctrine, et le rappel de ses bases scientifiques, il ne saurait y avoir double emploi. L'une, en réalité, ne va pas sans l'autre. Si la classification des sciences, privée de l'ambiance humaniste, semble une froide et provisoire nomenclature, en revanche le tempérament spirituel d'Auguste Comte ne se livre complètement qu'à travers cette éducation volontairement abstraite.

L'initiation subjective, indispensable à l'éclosion de la sympathie (préambule et condition (1) de toute connaissance), ne permet pas de comprendre, ni même de poser convenablement les vrais problèmes du positivisme. La seule voie qui puisse en féconder les inspirations, c'est celle même où s'est engagée la volonté du fondateur, en quête d'objectivité. Si le schématisme de l'abstraction résume véritablement, comme nous avons essayé de le montrer, toutes les virtualités constructives de l'inspiration comtienne, c'est par la seule pénétration des réalités scientifiques qu'il sera possible d'éprouver la valeur objective du schème et la profondeur de l'intuition correspondante.

L'originalité du schématisme comtien est d'impliquer en lui-même une réciprocité d'action, une complémentarité fondamentale, une corrélation essentielle. Or le contexte objectif d'une inspiration philosophique constructive réside toujours en quelque « opération » dont la possibilité est liée au choix

(1) Sur ce point, Comte lui-même s'exprime sans ambiguïté : cf., plus loin, p. 370.



d'un angle sous lequel on perçoit le réel (1). Corrélation d'une possibilité opératoire à un point de vue intellectuel spécifique, réciprocité d'un choix déterminé dans le réel et d'un acte libre de l'esprit ; la puissance mentale que nous affirmons dans ces conduites (2) porte un nom dans la science : c'est la *création des méthodes*.

De l'héritage scientifique, les méthodes représentent la vertu essentielle, qui est de former l'intelligence et d'en susciter les progrès. Elles ne peuvent être saisies que dans la science, mais elles en concentrent réellement l'esprit.

Et c'est pourquoi seules parmi les sciences, celles-là seront propres à former l'esprit humain, dont la conception exige qu'on s'élève à l'invention d'un point de vue caractéristique, et « novateur », sur l'ordre des phénomènes (3) ; leur ensemble constitue proprement l'abstraction scientifique.

De la science abstraite elle-même, ce qui agit vraiment sur l'évolution spirituelle, ce sont moins les résultats que les principes ; plus exactement, les connaissances n'ont de force spirituelle et de vertu éducative que par la méthode qui les fonde, et dont *elles doivent faire expérimenter sans cesse l'action* : la méthode, c'est l'activité scientifique prenant conscience d'elle-même et de ses ressources.

Comment les méthodes se créent, comment elles s'affirment, résistant à ce qui n'est pas elles ; quelles attitudes elles nous imposent, quels sacrifices elles nous demandent ; quelles promesses renferment-elles : ces questions résumeraient à peu près l'enseignement que le positivisme entend recevoir

(1) Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 88 et sq.

(2) A la fois *objectives* par leur effet, et *subjectives* par leur principe.

(3) Sciences abstraites opposées aux sciences concrètes (êtres et histoire naturelle de ces êtres).

de la science (1). Ce sont elles qui font progressivement apparaître les conditions et les garanties de la connaissance objective.

En explicitant ces questions sur une matière résistante, le formulaire du positivisme s'enrichira, se chargera d'allusions précises et variées, portant sur toutes les possibilités scientifiques du réel. Mais l'effet d'objectivation se fera plus énergiquement sentir encore par les réponses qui seront obtenues : réponses des choses au pressentiment de l'esprit. Ce qu'offrent, en effet, dans le panorama des sciences, les diverses méthodes, ce sont autant de réussites locales mais définitives du schématisme de l'abstraction.

Analyser les grands procédés de l'esprit scientifique, c'est donner un contenu objectif, quoique fragmentaire, à cette espérance universelle qu'éveille le rapport de l'abstrait au concret. Toutes les sciences apportent leur contribution à cet enrichissement progressif en vérité et réalité : en elles, l'instinct philosophique se familiarise de mieux en mieux avec le jeu correct de cette anticipation, de cette manière originale d'ordonner l'univers politico-scientifique selon un rapport imprévu. Comme tous les progrès méthodiques, ces gains s'enchaînent et s'intègrent. La formation objective du schématisme de l'abstraction n'est pas la juxtaposition de quelques certitudes opératoires, c'est la maturation calculée d'un talent rationnel.

\* \* \*

Éprouver par la reconstitution progressive des points de vue scientifiques la validité objective du schéma de l'abstrac-

(1) Et qui ne peut apparaître que par l'histoire. D'où la profonde formule de COMTE : « connaître suffisamment les sciences pour en comprendre l'histoire ». Sur le rôle de la Méthode, voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, Appendice.

tion, c'est participer à l'éducation intérieure d'Auguste Comte : c'est acquérir, de la méthode qu'il préconise, une connaissance entièrement adéquate.

Connaissance expérimentale, continue, efficace, qui peut seule nous introduire à l'esprit du positivisme et qui seule, à vrai dire, l'exprime complètement. Auguste Comte n'a jamais cessé de souligner cette coïncidence fondamentale entre la volonté positive et la construction de la Méthode. Il a toujours maintenu le *Primat* de la Méthode, c'est-à-dire son aptitude à renfermer nécessairement la satisfaction de tous nos besoins spirituels.

Par son élaboration subjective, elle suppose toujours une expérience individuelle de l'invention abstraite ; et, d'autre part, son développement ne se sépare jamais des garanties objectives du progrès spirituel. Aussi la pleine conscience de son achèvement, la claire et familière possession de toutes ses ressources, coïncide nécessairement avec la régénération totale des conceptions humaines.

La seule « unité » nécessaire est l'unité de méthode et elle est nécessairement suffisante : perfectionnons sans cesse l'instrument spirituel, tout le reste nous sera donné par surcroît (1). On aperçoit alors sur quel terrain doit être transporté le débat que suscite inévitablement l'unité du positivisme. Si l'essence même de l'inspiration comtienne, comme nous le pensons, consiste à susciter une nouvelle forme d'organisation du réel humain, sa cohérence et son intégrité, sa plénitude authentique ne relèvent ni des contaminations doctrinales, ni des exigences de la technique scientifique, ni même des hasards de l'héritage subjectif : développant

(1) L'extrême importance de cette direction, invariable pour l'unité du positivisme, nous a permis de l'adopter comme principe fondamental de notre reconstruction méthodologique. Mais nous ne prétendons pas, pour autant, en faire un principe « absolu » de la doctrine comtienne. Cf. p. 575.

toujours uniformément une même intention méthodologique, la philosophie positive doit être jugée sur la fidélité, la précision, le courage qu'elle apporte à la formuler, à l'éprouver au contact du réel.

L'ascèse encyclopédique ne consiste pas à juxtaposer des faits ni même des procédés de raisonnement. C'est le contrôle, par la filière des contraintes rationnelles, d'une intuition directement unifiante. L'appel aux méthodes de la science ne saurait donc pas simuler, par leur appareil objectif, une unité fictive ; cacher, sous l'impartialité apparente des attitudes abstraites, une déterminante préoccupation subjective indifférente aux contradictions expérimentales. Car l'unité véritable, celle qui impose la loi de sa sincérité, est antérieure et d'un autre ordre. C'est essentiellement la volonté d'objectiver complètement un schéma de liaison.

Ne dissimulant ni son critère, ni son dessein, le positivisme ne peut se prêter à des équivoques, ni à des transactions, — ni se livrer involontairement à des illusions de preuve en prenant des illustrations pour des arguments. Il confronte, en effet, dans une longue expérience deux réalités également résistantes : la plus authentique et nécessaire tension intérieure et la plus résistante positivité du réel. Sur l'une ni sur l'autre, il n'y a plus de tricherie possible.

Aux contraintes de la science, aux attitudes qu'elle impose, il ne s'agit pas d'offrir une issue d'« allure » philosophique, mais bien de soumettre en détail un mode général de connexion. Cette confiance rare et entière, d'un philosophe très philosopant, au verdict de la science abstraite, a trop souvent servi à lui ôter tout recours devant la postérité, sans lui valoir toujours le bénéfice moral évident qu'il était en droit d'espérer : la confiance immédiate qu'entraîne une

parfaite intégrité d'inspiration. Et cependant, une telle soumission exige qu'on l'apprécie avec un égal scrupule et un égal discernement. On oublie trop souvent à quelle science le positivisme a remis son destin : avant de le condamner au nom de celle d'aujourd'hui ou de demain, peut-être convient-il de le comprendre à la lumière de celle qu'il vécut !

L'histoire des sciences doit préluder nécessairement à toute critique valable du positivisme. Dans la mesure où l'on peut vraiment réaliser cette confrontation sincère de l'inspiration comtienne aux contraintes scientifiques dont elle admit le verdict, il est permis de parler d'une vérité ou d'une fausseté, d'une unité ou d'une contradiction fondamentales du positivisme.

Encore faut-il savoir comment, selon quel critère, est possible une telle comparaison : on ne met valablement en rapport que des choses comparables, et il faut choisir les unités. La philosophie d'Auguste Comte n'admet avec la science de son temps qu'une sorte de comparaison : celle qui révèle les attitudes unifiantes, les points de vue généralisateurs, les méthodes universelles. Mais il est vrai de dire, alors, qu'elle s'y donne sans réserve, qu'elle place même toutes ses espérances dans l'esprit scientifique ainsi conçu : le positivisme n'existe pas sans cette soumission volontaire d'une énergique tension unifiante aux disciplines de la certitude scientifique.

Le positivisme porte donc sur lui-même son propre jugement : non pas comme on le pense un peu naïvement en se condamnant à porter le poids des hasards de l'histoire, ni en liant sa destinée aux épisodes de la conquête scientifique, mais bien en remettant sincèrement aux règles de l'objectivation scientifique le plein pouvoir de valider, ou d'infirmer toutes ses intentions spirituelles, toutes ses espérances créatrices.



Le schématisme de l'abstrait et du concret où la pensée comtienne a formulé son exigence de liaison universelle constitue nécessairement « le champ d'épreuve » de la sincérité, l'instrument, le témoin, et finalement le résumé d'une expérience qu'il a sans cesse pour mission d'évoquer, et de développer. Aussi bien donne-t-il le spectacle d'un épanouissement continu, pendant l'ascèse encyclopédique (1).

Au terme de cette évolution, sa fonction est devenue si habituelle qu'il semble s'identifier avec l'esprit, la méthode et le corps même de la doctrine : il en désigne clairement le véritable élan intuitif. La seule discipline qui nous permette de reconstituer exactement cette activité schématique, de la développer sans la trahir, c'est de l'associer étroitement au progrès inventif de la méthode. Cette association permet un éclairage réciproque de la méthode et de l'intuition ; nous la croyons entièrement fidèle à l'esprit générateur du système de Comte, c'est pourquoi nous nous sommes permis de la poursuivre jusque dans ses prolongements extrêmes. Nous n'avons pas cru déformer l'intention fondamentale du positivisme en y faisant apparaître, malgré le caractère paradoxal et inédit d'une telle perspective, le souci d'une culture complète de l'âme individuelle : le service implicite de toutes les aptitudes inventives que la *Méthode totale* peut susciter. Au sein d'une révélation affective, et dans les fondations apparentes d'un conformisme religieux, Auguste Comte nous transmet le principe d'une libération intellectuelle et morale. Par la connexion méthodique de l'intelligence abstraite aux besoins concrets de la personnalité humaine, l'âme indivi-

(1) Voir la troisième partie de cet ouvrage et spécialement p. 507. Auguste Comte prend de mieux en mieux conscience de tous les aspects de la fonction schématique.

duelle devient capable d'assurer, de diriger le développement complet de ses aptitudes inventives, de formuler toutes ses aspirations vers une vie supérieure. Elle apprend à rechercher, à construire, à se définir pour elle-même une méthode positive de culture spirituelle.

---

PREMIÈRE PARTIE

LES CONDITIONS  
DE LA CONNAISSANCE OBJECTIVE



## CHAPITRE I

### LA SAGESSE EMPIRIQUE DES SCIENCES

#### SCIENCE ET SENS COMMUN

Ce qui peut décevoir la majorité des philosophes, ce qui arrête bien des lecteurs, dans un premier contact avec le positivisme, c'est que l'éducation rationnelle de l'esprit, l'ascèse méthodologique dont nous reproduirons les démarches essentielles, ne se présente pas, de prime abord, sous son aspect vigoureux de contrôle objectif. Le *Cours de Philosophie positive* semble plutôt soucieux de décrire et de résumer la science que d'en extraire des points de vue radicalement impersonnels : l'idéal de la pureté scientifique s'y donne sans cesse comme antérieur et supérieur à la matière qu'il ordonne ; le critère positif paraît imposé plutôt qu'accepté ou découvert.

L'art de « coordonner », de « systématiser », n'exigerait, dans cette hypothèse, qu'une manière de présentation uniforme du contenu des sciences : rejetant la critique de la connaissance, ignorant les inquiétudes véritables de la découverte, l'exposé doctrinal des généralités scientifiques ne serait que l'ingénieux et superficiel agencement des thèmes consacrés. On voit déjà quels reproches encourt le positivisme, pour s'être imposé le devoir de donner à tout l'apport des sciences une expression homogène. En formulant dans une seule langue la prodigieuse diversité de l'attitude expérimentale, ne doit-on pas renoncer à en sauver les nuances ?



Ne serait-ce pas là le véritable sens, superficiel et purement didactique, du primat conféré aux « généralités » abstraites ?

Une telle interprétation du positivisme le viderait complètement de sa substance méthodique.

En réalité le comportement philosophico-scientifique d'Auguste Comte n'est pas si sommaire. Le *Cours de Philosophie positive* concilie sans cesse deux mouvements inséparables : un rythme continu de clarification didactique, un rythme d'approfondissement et de vérification interne. Mais l'un n'est pas plus gratuit que l'autre, et ils ne sont pas non plus indépendants ; car tous deux visent à définir une même recherche, une même enquête sur les possibilités analytiques de la pensée. Sous le mot « général », ce qu'il faut entendre au départ ce n'est nullement ce qu'offrent d'interchangeable ou de vulgarisable les attitudes scientifiques, mais bien ce qu'elles présentent chacune d'efficace, de caractéristique et de décisif.

Remarquons, en outre, qu'un discours uniforme de philosophie scientifique peut s'attacher à dévoiler des nuances, si les attitudes banales, classiques, sont déjà toutes formulées par la langue qu'il emploie.

L'apparence arbitraire de l'idiome positiviste (1) est, en réalité, la garantie efficace du discours : étant donnée une conscience moyenne de la science, sur laquelle on ne dispute guère, le positivisme cherche à préciser les fondements de cette certitude scientifique par un bilan complet des « faits » méthodologiques. Mais chacun des postes du bilan résume une analyse *sui generis* et non pas une superficielle vulgarisation. Dans cette conduite épistémologique, la formulation didactique est épreuve de vérité, aussi bien que l'analyse attentive des formes de l'invention abstraite.

Ce que suppose le langage comtien, ce qu'il semble imposer, mais ce qu'en réalité il propose au contrôle efficace des mé-

(1) Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 27 et sqq.

thodes, c'est l'aptitude du schéma positif de l'abstraction à traduire, à fixer dans la sagesse commune l'esprit authentique de la science. Dans cette humilité voulue du vocabulaire, aucun artifice verbal ne peut s'interposer entre les postulats de la commune pensée scientifique et l'*anticipation spirituelle que suppose tout discours*. Ainsi, ce qu'il permet de poursuivre, c'est une œuvre de précision et de vérification : toute méthode scientifique explicitée confère à la fois plus de certitude et plus de réalité à l'art même de schématiser l'abstraction, aux formules que celle-ci utilise.

Entre l'allure didactique du positivisme et le contrôle objectif qu'il suppose, il n'y a ni conflit, ni confusion, pourvu qu'on précise suffisamment le domaine véritable où s'exerce ce contrôle, et la manière dont il s'exerce. L'instrument de comparaison, qui est en même temps procédé d'explication philosophique, c'est le schématisme de l'abstraction : son affinement progressif, son objectivation corrélatrice sous la contrainte des méthodes manifestent le progrès de l'analyse. Mais ce schéma ne s'offre pas arbitrairement. Aussi ne peut-on pas dire qu'il impose sa forme aux résultats. Sa forme objective est justement déterminée par l'expérience scientifique, et son import subjectif est inhérent aux fonctions inventives de toute science.

Avant toute ascèse encyclopédique, le schématisme est astreint à refléter une expérience humaine objective et subjective, pré-scientifique, mais dont le contenu fondamental constitue le sens commun, et où la science puise sans cesse ses premières inspirations. Il est, très exactement, sur le chemin qui mène de la sagesse vulgaire aux premières attitudes théoriques ; pénétré d'empirisme et déjà éclairé de coutumes scientifiques, surtout mathématiques, il résume, dans son intention caractéristique, les inspirations, les habitudes, et les destinées de la sagesse empirique des sciences.

L'ascèse abstraite du positivisme réalise, par l'objectiva-

tion du schéma, une confrontation perpétuelle de la science triomphante aux thèmes spontanés de l'empirisme : héritage fondamental de l'humanité.

La continuité de pensée, qui s'établit entre la science et le sens commun, et sur laquelle Auguste Comte a si énergiquement insisté (1), ne doit pas être prise, à la lettre, comme une continuité d'évidence ; car l'évidence scientifique est d'un autre ordre que l'évidence commune (2). Le sentiment d'évidence change et d'objet et de fondement quand on passe du sens commun à la science. Mais ce qui est réel, c'est la filiation nécessaire entre les attitudes spontanées de la pensée commune et les conceptions scientifiques. Aucune autre source positive ne peut être assignée à celles-ci ; et, d'ailleurs, les unes et les autres procèdent visiblement de la même attitude mentale : recul de l'attitude perceptive vers un point de vue collectivement utile, parce que moins étroit et moins singulier, — volonté de prévision et d'utilité.

Ce qui oppose les deux séries en explique aussi la féconde connexion : la science se propose de prévoir à long terme en généralisant et systématisant ses inductions ! Le sens commun se contente de formuler sur tout le réel des inspirations immédiatement efficaces en sacrifiant leur coordination à leur fécondité. Ignorant les contraintes à long terme de la contradiction, la sagesse spontanée atteint librement, et avec une singulière énergie, le réel humain dont elle résume l'analyse : aussi constitue-t-elle une source inépuisable de connaissances inductives. Entre la science et le bon sens, il y a donc filiation évidente et communauté partielle. Non seulement la sagesse systématique s'inspire de la sagesse spontanée, mais elle ne peut jamais l'infirmier

(1) En quoi d'ailleurs Auguste Comte prolonge directement l'attitude cartésienne.

(2) Sentiment abstrait de l'évidence : révélé par les Grecs (mathématique). Cf. *Cours*, VI, 436 (5<sup>e</sup> édition de la Société Positiviste Paris, 1894).

complètement : la raison empirique échappe, par sa plasticité même, aux arrêts de la science abstraite ; celle-ci peut seulement choisir, purifier, modeler cette matière première des certitudes positives.

Les fruits de la pureté rationnelle ne représentent qu'une très récente et très minime acquisition humaine, en face de cet héritage millénaire du sens commun. Cependant, à mesure que l'esprit scientifique développe toutes ses productions, les habitudes qu'il implique « informent » de plus en plus étroitement les inspirations de la « raison commune ». Le bon sens, éminemment conservateur, accorde une place privilégiée aux attitudes sanctionnées par le succès scientifique, et fait rentrer peu à peu dans son héritage, comme conduites mentales opportunes, les règles opératoires de la pensée abstraite.

Ce curieux retour des codes successifs de la méthode abstraite au fond « global » de l'empirisme collectif, où se conserve leur valeur d'inspiration, mais où se perdent les aspects contradictoires de leur fonction déductive, achève le cycle des échanges entre la science et le sens commun. Il témoigne d'une liaison réciproque entre ces deux sources de nos « liaisons » les plus efficaces, dont l'influence combinée domine à chaque instant l'histoire de la pensée humaine. La continuité qui s'établit entre elles est donc mobile, réversible, et progressive : analyse par la science des inspirations communes, triage par la raison collective des réussites de l'abstraction. Cette continuité est éminemment caractéristique de la vocation humaniste des efforts scientifiques ; elle en résume, à vrai dire, et la difficulté et les ressources.

Cette volonté d'analyser sans cesse l'harmonie dynamique de la science et de l'empirisme, pour la porter à sa plus haute perfection, soutient tout l'effort objectif du *Cours de Philosophie positive*. Son point d'application se réfère nécessairement à une donnée intermédiaire entre les représentations abstraites et les inspirations communes : exactement, au mouvement même qui les unit. Le schématisme de l'abstraction,

où s'opérera la confrontation d'une intention synthétique aux contraintes objectives de la méthode, est d'abord la conscience de ce mouvement primordial entre la science et l'empirisme.

Rythme d'analyse et de connexion, le rapport de l'abstrait au concret, dont les mathématiques fournissent la plus claire expérience, implique immédiatement toute la connaissance et tout le réel. Avant sa longue élaboration objective, il est déjà chargé d'une infinité d'intentions synthétiques : toutes celles qui joignent au sens commun les thèmes consacrés de l'héritage scientifique.

S'il y a un « préjugé positif » ce n'est pas dans le sens statique du mot, comme une convention fâcheuse et préalable d'un esprit avec soi-même, d'un pacte secret contre la sincérité (1) ; car le positivisme a été jugement. Mais il commence par un baptême du réel, par le choix de la langue la plus naturelle qui puisse l'exprimer tout entier. Ce qu'il y suppose uniquement, c'est l'inévitable, irrésistible, perpétuel accueil de la conscience commune aux « préjugés scientifiques » où elle se reconnaît, se confirme, et lentement se transfigure.

#### DE LA TRADITION COLLECTIVE A LA PHILOSOPHIE

Bien avant qu'une religion démontrée n'en fasse un dogme fondamental, l'invariabilité de l'ordre naturel avait déjà suscité suffisamment de mythes, de doctrines et de querelles pour avoir droit de cité dans la mémoire des hommes.

Et, sans doute, il faut se garder d'assimiler, ou même de lier discursivement l'énergique certitude fondée sur le déterminisme scientifique (2) au sentiment vague et ambigu de « fatalités » suprêmes, à la loi sociale hypostasiée, ou au « destin », fût-il même éclairé par la marche régulière du ciel !

(1) Pour M. DELVOLVÉ, par exemple, l'histoire intellectuelle de Comte se résume dans la lutte du *préjugé positif*, statiquement considéré, et de la métaphysique finaliste, cf. *Réflexions sur la Pensée comtienne*. pp. 248 et sq.

(2) Et qui trouve son modèle dans les équations différentielles de la mécanique.



Mais la philosophie est tributaire de la tradition collective, plus que toute autre spéculation : sa seule vertu est d'en prendre conscience.

Que les idées de déterminisme et d'harmonie, comme celles de simplicité, de continuité (1), soient chargées de métaphysique et même de mysticisme, le sens commun n'en a cure. Il accepte en bloc leurs suggestions, souvent contradictoires, moins soucieux d'en éprouver la précision que l'efficacité, et toujours certain de les plier finalement aux besoins de l'action. Si le positivisme, à son point de maturité, réagit sur l'import traditionnel des termes, il a dû subir leur pression quand ses espérances n'avaient pas encore trouvé une forme, et surtout ne s'étaient pas encore donné un code. Avant que son effort ne vise à contrôler objectivement la vertu qu'il leur prête, Auguste Comte recevra d'abord du milieu social la valeur suggestive des mots.

Dans la formation spontanée de tout vocabulaire individuel, le milieu social et les tendances personnelles combinent irrévocablement leurs impulsions. Toute pensée doit partir de ce commerce involontaire où elle trouvera, selon ses mérites, l'instrument de sa liberté originale ou le sceau de son asservissement aux choses : les origines linguistiques d'une doctrine ne sont jamais étrangères à son destin intellectuel, ni à son orientation intuitive.

Sans vouloir y chercher aucunement des sources, ni des prédéterminations, il faut constater la sélection spontanée que l'inspiration comtienne exerce parmi les éléments de son appareil linguistique (2). Une orientation nettement « scientifique », une atmosphère « prépositiviste » semblent avoir été associées dès l'origine du comtisme aux idées d'ordre, d'homogénéité, de convergence, d'analyse et de synthèse :

(1) Cf. Abel REY : *Histoire de la Notion de Loi, Cinquième Semaine Internationale de Synthèse (Science et Loi)*, pp. 1 à 5.

(2) Cf. *Lettres à Valat*, p. 77, à propos du mot *sympathie* (lettre du 24 septembre 1819).



attitude mentale franchement résolue à quantifier, à spatialiser, à uniformiser la nature. Sous cette surface, et malgré l'extraordinaire verve philosophique d'Auguste Comte, bien des esprits sont encore incapables de percevoir autre chose qu'un héritage pseudo-rationaliste, squelette verbal de méthodes autrefois vivantes et agissantes et qui sont retombées depuis dans le champ de la conscience commune : simples appels à l'imagination verbale, qui ne peuvent plus prétendre à conduire la pensée sans devenir le plus efficace épouvantail de toute curiosité intellectuelle.

Considérer comme un simple déchet inerte les éléments du vocabulaire positiviste, c'est oublier, ou nier, ou supprimer l'existence d'une philosophie comtienne, et c'est déprécier la valeur de son héritage linguistique (1) : car les mots ne sont rien sans les intentions personnelles qu'ils évoquent, et qui les transfigureront. La prédominance de la raison sur l'imagination, par exemple, n'est pas une clause de style : c'est une expérience pédagogique inscrite dans toute la jeunesse du polytechnicien philosophe. La conception des besoins intellectuels de l'ingénieur soutient une attitude constructive, consciemment utilitaire. Elle fortifie sans cesse, par l'image de l'« action scientifique », la certitude d'un déterminisme modifiable. Elle l'oppose aux obscurités didactiques, à l'ambiguïté morale du calcul des chances. Plus étroitement et plus consciemment associés qu'on ne les croit d'ordinaire, à l'analyse des coutumes intellectuelles de l'action raisonnée, un pluralisme et un réalisme délibérés correspondent chez Auguste Comte aux certitudes confuses du sens commun.

Le premier idéal positif : cette combinaison du réel, de l'utile, du certain et du précis ne se bornera pas à formuler bénévolement les aspirations spontanées de la sagesse vulgaire. Il suppose au contraire une confrontation et une adaptation familières de l'empirisme à la science : s'il ex-

(1) Cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 33.

prime le vœu du sens commun, c'est en formulant son rapport effectif avec une expérience du vrai.

Tel est le sens positif de ces allusions techniques, principalement mathématiques, dont l'inspiration comtienne s'entoure comme d'une vêtue rigide et tutélaire.

Le thème intuitif de la continuité géométrique et analytique, avec son cortège de limites et d'asymptotes, le souvenir des notions de correspondance, de similitude et de convergence, en fournissent les plus fréquents exemples.

Sous la neutralité des termes et du rituel scientifique, une intuition très agissante et très vigoureuse prélude aux enquêtes fondamentales du positivisme. Elle déborde la science en jouant de ses propres procédés. Au réel tout entier, elle applique la « conduite » de désintéressement (1), qui fonde le succès scientifique, la volonté de « suffisance interne » (2) qui porte la science à trouver en elle-même les raisons de toutes ses démarches. Ainsi le rythme d'approximation caractéristique des sciences exactes pénétrant dans l'histoire humaine peut-il y préparer le sentiment d'une liaison plus subtile, la perception prochaine de l'universelle « relativité » (3).

La facilité, la constance, la plénitude régulière de cette fusion entre le sens commun et le vocabulaire scientifique confèrent rapidement à la langue du positivisme une texture si dense, si résistante qu'elle apparaît souvent comme opaque à la curiosité critique. Sa stabilité trop parfaite semble interdire toute possibilité de dépassement, tout espoir de s'établir sur un plan extérieur à celui qu'elle impose.

(1) Cf. plus loin p. 46, principe de « *séparation* ».

(2) Cf. plus loin p. 49.

(3) Il existe un lien intuitif entre « relativité » et « approximation », cf. plus loin pp. 296 et sq. Un optimisme de la raison, une confiance inébranlable en l'unité promise à la sagesse humaine constituent le ressort très actif de ces synthèses intuitives.

Enfermant la recherche entre deux catégories de certitudes invincibles, d'évidences irréfutables, de données au-delà desquelles on ne peut remonter, la collusion perpétuelle des arrêts de la science et des postulats du sens commun ne risque-t-elle pas d'inhiber tout progrès philosophique ?

On peut se demander sincèrement si ces concessions accordées à la pensée vulgaire, cette continuité toujours consentie avec ses contradictions, ses imprécisions, ses équivoques (1) ne rendent pas impossible l'expression adéquate du « nouveau » en matière de spéculation, si l'armature verbale ne dissimule pas sans cesse une certitude dogmatique, si la « préformation » du vocabulaire comtien ne grève pas d'une hypothèque permanente toutes les constructions, tout l'avenir inventif du positivisme. Pour qui s'arrête à ces apparences, le positivisme ne fera jamais figure de recherche profonde et sincère. Impuissant à se percevoir sans l'appareil des préjugés scientifiques, comment un tel dogme pourrait-il se donner dans la science un instrument de purification objective ? Étranger par vocation et par système aux valeurs transcendantes, ne se condamne-t-il pas, dès l'origine, à ignorer tout l'essentiel de la vie religieuse ?

Si la proclamation d'un dogmatisme, le refus de la révision perpétuelle (2) des principes peuvent, certes, trouver place dans les conclusions d'une longue élaboration analytique et objectivante, ces attitudes ne sont évidemment pas admissibles comme préambules implicites de la recherche : le préjugé commanderait à la raison. Tout le crédit spirituel du positivisme serait ruiné par ce déterminisme des « tendances ». Ayant perdu, avec l'évolution des sciences, le bénéfice de son assurance didactique, il ne conserverait même rien des vertus inébranlables d'une sincère expérience philosophique : car il serait le déploiement sura-

(1) Voir sur ce point la Théorie de l'équivoque et l'idée d'un Dictionnaire des équivoques. Cf. *Cours*, IV, p. 393, note 1.

(2) Cf. *Lettres à Valat*, p. 305 (lettre du 17 septembre 1842).

bondant de quelques éphémères et superficiels préjugés initiaux.

Sans pousser jusqu'à cette conséquence extrême, et cependant nécessaire, la critique des « présupposés » positivistes, on y recourt sans cesse pour arrondir les angles, estomper les difficultés, diluer dans les pseudo-évidences du prépositivisme, les paradoxes trop hardis, trop agressifs, et surtout trop résistants à la doctrine. En ce qui concerne, par exemple, les prétentions religieuses, l'objection d'« ignorance essentielle » paraît si décisive qu'on songe rarement à la nuancer. Volontairement éloigné de toute attitude fidéiste dès sa jeunesse, totalement privé d'une expérience mystique de la vie intérieure, le fondateur du positivisme, dit-on, a pu sceller dès l'origine tout un monde mental dans l'épaisseur du préjugé scientifique et de la sagesse vulgaire, mais l'esprit authentique de la religion n'a rien à voir avec lui : le divin est totalement extérieur à cette pseudo-nature où le comtisme s'est enfermé.

Aussi propre à contenter l'intellectualisme que la théologie, cet arrêt satisfait aisément notre besoin de distinctions commodes ; il permet surtout de ne rien changer à nos coutumes rationnelles : que la fin religieuse du positivisme soit une erreur systématique de l'intelligence ou une manifestation déguisée du besoin métaphysique, elle ne risque pas de nous entraîner à des dangers nouveaux ! Rien n'est moins fragile, cependant, que cette assurance contre la volonté novatrice de la religion démontrée ; car la fusion de la science et du sens commun ne proscrit en réalité aucune espérance, ne supprime, de la philosophie, aucune perspicacité. Le sens commun n'est pas plus étranger à la conscience religieuse qu'à l'égoïsme pratique. Il reflète aussi impartialement les aspirations métaphysiques de l'homme que ses nécessités matérielles. La sagesse des nations semble même plutôt familière avec le divin : ce n'est pas sa contrainte verbale qui chassera de la nébuleuse positiviste le souffle de la piété.

Aussi bien n'est-ce pas la conscience collective qu'on incrimine, mais cette fausse sagesse de la science, ce sens commun plus ambitieux, et plus superficiel, où les tendances génératrices du positivisme semblent uniquement pouvoir se complaire et se formuler : héritage prosaïque du XVIII<sup>e</sup> siècle, jargon des sociétés de pensée, formules incolores d'un déisme périmé et de la mystique révolutionnaire ; équivoques substituts de la langue traditionnelle et des figures de la foi. L'alliance permanente des plus énergiques préjugés de la science à ces pauvres résidus dogmatiques ne suppose-t-elle pas, chez Comte, le poids d'une conviction préconçue ? le siège fait ? le jeu joué d'avance ?

Que l'âme du positivisme soit sensible à ces résonances prépositivistes, que son fondateur ait toujours goûté l'abstraite réminiscence des traditions émancipatrices, qu'il ait même insufflé une ardeur et une passion nouvelles dans ces enthousiasmes défunts, ne nous semble pas une garantie évidente d'impuissance mystique ! Conclure, d'un goût prononcé pour le symbolisme révolutionnaire, à une inaptitude fonctionnelle, à une « dégénérescence » dans la perception du fait religieux, c'est user trop librement des interprétations « historiques » ; c'est surtout se permettre une extrapolation ingénue des liaisons objectives dans un domaine de pure subjectivité.

L'intimité religieuse n'admet pas plus de limite que de démonstration. Ce que nous percevons simplement aux deux extrêmes du positivisme, c'est le rejet systématique du surnaturel, le refus d'accepter pour la vie intérieure une discipline sans ses justifications rationnelles. Mais, en même temps, l'enthousiasme spirituel, une aptitude croissante au renoncement, au dépassement de soi, à l'adoration : une vraie conduite religieuse, qui aboutit à la paix intérieure et à la sainteté (1).

On pourra toujours enrichir par une curiosité plus avertie

(1) Cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 192 et sq.



cette connaissance subjective de la religiosité comtienne. Mais on n'en saurait jamais extraire, sinon par artifice, le secret d'une aptitude ou d'une inaptitude prédéterminée. Ce n'est pas sur ces apparences fuyantes que peut se juger la valeur religieuse du positivisme, mais bien dans l'effort objectif où elle est engagée. Que d'intuitions sacrifiées s'il fallait exclure du « sérieux métaphysique » tous les penseurs qui n'ont pas connu, dans leur jeunesse, un goût délibéré pour la vie mystique !

## SINCÉRITÉ DE L'INSPIRATION COMTIENNE

D'une liberté bien supérieure à ses apparentes obligations prépositivistes, — et aux préjugés vulgaires qu'il élabore, — le génie comtien donne une preuve très sensible par les contradictions mêmes de son vocabulaire. Le passage brusque, naïf, de l'import péjoratif à l'intention édifiante qui s'opère sur des termes tels que « religion », ou « sympathie », témoigne suffisamment d'une vigoureuse indépendance intuitive. La chaîne des mots n'a jamais arrêté cette recherche du vrai et du sincère : aucune tentative pour enrober les oppositions sous une fausse apparence de fixité verbale. Le scandale linguistique n'est même pas senti. Une continuité plus spontanée, une permanente vocation intuitive, semble offrir à la pensée positive sa pure et vérifiable caution contre les hasards du vocabulaire. Le contact initial que le positivisme de Comte institue, entre la science et le sens commun, ne constitue nullement un obstacle à la sincérité essentielle de l'expérience philosophique. Rien non plus n'y interdit la perception objective des méthodes scientifiques. Au contraire : le schéma de l'abstraction, en quoi et par quoi l'intuition positive opère sa confrontation à la science, est la forme évolutive, la forme historique d'adaptation pour une sagesse moyenne des sciences à l'époque où se forme le système.

Intermédiaire entre l'empirisme de l'action et la pensée



abstraite, il ne s'immobilise ni dans les apports de la sagesse vulgaire, ni dans les résidus traditionnels de la technique scientifique. Il incorpore toutes leurs suggestions, mais il ne s'y réduit pas, car il ne peut s'identifier au connu, au donné, à l'explicite, ni même s'arrêter à leur plan commun sans perdre sa raison d'être : celle-ci est avant tout dépassement, anticipation sur l'inconnu, relation, purement implicite et mobile, de ce qu'on admet à ce qu'on veut atteindre, par la création d'une nouvelle attitude opératoire.

Ni les préjugés de la science, ni l'étroitesse du sens commun ne pourront se substituer à cette fonction où ils sont nécessairement confrontés, assimilés et dépassés. Ce qu'ils rappellent simplement, ce sont les points de départ empiriques d'un rythme continu d'analyse, auquel ils ne sauraient imposer d'orientation privilégiée, ni de limite objective ; ce qu'ils exigent du positivisme, et de nous-mêmes, c'est un effort incessant de relativité et d'approfondissement. L'erreur n'y sera pas systématiquement introduite par un préjugé initial : elle ne pourra provenir que de l'incertitude de la nécessaire ambiguïté des jugements épistémologiques.

Aussi bien qu'à l'inquiétude religieuse, on voit le schématisme positif s'ouvrir aux indications rigoureuses de la connaissance objective. Les contraintes de la méthode ne s'y heurteront pas à une structure préalable, car c'est de la science vivante que proviennent les conditions décisives, les principes d'un perpétuel contraste entre la raison et les impulsions vagues du sens commun : le rapport de l'abstrait au concret s'offre devant la science, non comme une forme vide qui cherche matière, mais comme une tension psychique incessante, et concrète, une anticipation synthétique qui réussit à s'actualiser, à se percevoir objectivement et, en même temps, à s'accroître. L'image de la « prise de conscience » est beaucoup plus apte à suggérer cette opération, que la représentation traditionnelle de catégories communes informant le donné scientifique.

Auguste Comte eut d'ailleurs un sentiment très net de ce

qu'empruntait son appareil philosophique à la coutume spéciale des sciences, comme aux habitudes du sens commun, et aussi de ce qu'il y ajoutait : c'est-à-dire sa valeur irréductible d'organisation personnelle, d'anticipation synthétique.

La distance « intuitive » entre ces modes préliminaires de conceptualisation et l'analyse qui les élabore, leur inaptitude foncière à exprimer adéquatement l'esprit authentique du positivisme, somme toute, leur « impropriété » inévitable, lui furent toujours très sensibles (1).

Aussi bien aucune confusion n'est-elle possible entre l'aboutissement de la doctrine et la matière empirique qu'elle transforme. Également soucieux de faire sentir l'unité, la continuité de la raison humaine, et d'en poursuivre sincèrement les démarches, le positivisme n'a jamais aliéné son droit de critique. N'accordant une confiance aveugle ni au formulaire de la science, ni aux inspirations de la sagesse vulgaire, il a sans cesse montré comment s'opposent et comment se relie aux principes universels de la philosophie les préceptes significatifs de la prudence humaine et, plus étroitement encore les maximes fondamentales d'une sagesse empirique des sciences.

## LES RÈGLES EMPIRIQUES DE L'ESPRIT POSITIF

Chaque discipline rationnelle a ses habitudes d'esprit, ses procédés familiers de raisonnement. Il existe une coutume intellectuelle de chaque science, comme une tradition empirique dans chaque corps de métier. On peut même dénombrer quelques rites communs à toutes ces classes d'ac-

(1) Le langage traditionnel est nécessairement impropre à exprimer sans ambiguïté les concepts « positifs ». Cf. *Cours*, III, pp. 639-640. D'autre part, la science à l'état brut est inégale à la formulation méthodologique d'un esprit positif.

tivités qui visent à construire expérimentalement une vérité objective. Ces rites sont si étroitement liés au plus humble labeur de la science qu'on ne songe guère à en faire l'analyse : ce sont eux qui en forment pourtant l'armature psychologique. L'intelligence a trouvé dans ces règles pratiques une garantie moyenne d'objectivité, dont l'absence rendrait impraticable la plupart de ses opérations.

Fortement imprégnées d'hérédité mathématique, ces conduites privilégiées évoluent lentement avec l'ensemble des connaissances, beaucoup plus lentement que les théories les plus réussies, et plus lentement même que les résultats successifs de l'approximation objective (1) : elles confèrent au système évolutif des sciences une relative stabilité.

L'esprit général de ces règles, l'attitude caractéristique qu'elles évoquent, c'est l'adhérence totale de la personne humaine à l'ordre des opérations que poursuit une activité intelligente. La réalité, l'efficacité, la plénitude de l'action scientifique sont, à chaque instant, affirmées par la conscience claire, uniquement soucieuse d'adhérer de toutes ses forces à son œuvre, de maintenir avec le champ opératoire un contact incessant. Dans les prolégomènes scientifiques du positivisme, cette volonté de concentration mentale se traduit par deux exigences axiomatiques, concourant à maintenir sans cesse et à confirmer la plénitude de l'adaptation rationnelle. D'après le premier de ces axiomes préparatoires, toute attitude « systématique » doit prendre la suite de la certitude (ou de l'action) spontanée, en maintenir l'équilibre, en utiliser l'assise (2) : le mouvement scien-

(1) Ce qui en fait le puissant intérêt philosophique. Une étude historique de ces maximes d'action dissiperait bien des querelles illusoires. Par une critique des rapports entre la définition et l'expérience (cf. Paul RENAUD, *La Définition et l'Expérience*, Actualités scientifiques, Hermann éd.), par une description psychologique du comportement de l'expérimentateur envers le monde instrumental, on pourrait dégager quelques invariants dans l'évolution de ces attitudes. Il y a dans la science un « code » très stable intermédiaire entre celui de l'expérience et celui de la théorie.

(2) Voir plus bas, pp. 482 et sq., l'importance considérable de cette règle.

tifique prolonge le sens commun, et, mieux encore, les formes les plus naïves d'adaptation humaine au réel, pourvu que ces formes soient authentiques.

La seconde exigence axiomatique a pour effet de garantir l'intelligence contre les défaillances de la volonté. Aussi, prescrit-elle comme vertu essentielle l'adhérence parfaite du raisonnement aux repères expérimentaux, ou, plus généralement, de la conduite intellectuelle aux faits qu'elle résume.

L'inséparabilité de la « méthode » et de la « doctrine » est le type de ces vérités premières du savant, dont l'influence réelle s'étend bien au-delà des obligations spéciales qu'elle résume. Sous la banalité d'un impératif didactique se cache la condition fondamentale de tout progrès positif : le rejet du verbalisme, la perception réelle des faits, des définitions, des lois sous les symboles qui les rappellent, le contact toujours vérifié de la raison avec les expériences et la conduite qu'elle invoque. Discipline indispensable à l'individu, toujours menacé par l'anarchie naturelle de ses représentations abstraites (1). Discipline non moins indispensable à la pensée collective dont l'héritage spirituel s'évanouirait si la méthode ne pouvait pas justifier, à chaque instant, les références qu'elle implique.

L'humble contrainte de l'apprenti géomètre qui se retourne sans cesse et difficilement vers le contenu opératoire des définitions, vers la construction que résument les théorèmes, afin d'en « comprendre » réellement la chaîne déductive recèle tout l'avenir de la sincérité scientifique, et toute la vertu efficace de la philosophie positive. Car les méthodes, en quoi réside la structure logique résistante de la science, n'ont de réalité que par leur fonctionnement effectif et dans l'ordre expérimental où elles se manifestent.

(1) Le domaine des inspirations spontanées utilisables est toujours concret, pratique, spécial, affectif ; ce qui doit lui succéder, et ce qui y trouve une base réelle, c'est le « systématique » abstrait. L'abstraction doit être systématique, sinon elle est illusoire et surtout anarchique : pure dissolution mentale.

Pour l'œuvre de confrontation et d'objectivation méthodologique où s'engage le positivisme, cette équivalence toujours requise s'impose à chaque pas comme une obligation indiscutable. C'est un réflexe de rectitude, de rigidité, d'honnêteté intellectuelle, grâce auquel les interprétations gratuites ou tendancieuses ne pourront bénéficier des incertitudes, des facilités, des imprécisions du discours. Critère indiscutable du véritable esprit scientifique, ce réflexe s'incorpore à toutes les variétés positives de conduites rationnelles.

La philosophie positive en est pénétrée dès l'origine. En effet, le schématisme de l'abstraction se moule directement sur ce type caractéristique de la compréhension adéquate, de la « démonstration » inventive. Il suppose toujours qu'on considère, sous les points de vue sélectifs de l'abstraction, une opération caractéristique qui ne serait pas possible sans eux, mais en dehors de laquelle ils n'ont point de sens. Entre la géométrie et l'abstraction d'où naquit l'espace, il y a cette relativité fondamentale. Donner un sens positif à la notion d'espace, c'est comprendre simultanément les opérations qu'elle permet, et l'attitude perceptive qui les soutient : compréhension fondée sur une relation nécessaire entre celle-ci et celles-là (1).

L'abstraction, en somme, est toujours relative à quelque opération scientifique objectivante, qui définit le seul mode authentique de perception intellectuelle. Ce qui n'interdit pas, pour autant, à la pensée abstraite un contact avec le monde réel, si la réalité se mesure à la consistance expérimentale. Nos points de vue abstraits ne sont ni factices, ni arbitraires, ni même entièrement « détachés », entièrement suscités par l'initiative savante. Avant même qu'existe une tradition de la connaissance théorique, et en dehors de toute rigueur déductive, les nécessités pratiques ont

(1) Cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 72.



déjà fait apparaître une foule d'excellentes inductions très propices à l'élaboration rationnelle. L'utilité fut leur première recommandation, et l'attitude mentale qu'elles impliquent est naturelle. Pour autant qu'une « nature » s'offre à la coordination scientifique (1), elle admet déjà l'abstraction. Le spontané — là comme partout — précède et fonde le systématique : le rapport de l'abstrait au concret prélude réellement dans notre acquis héréditaire à la conscience objective que nous en prenons peu à peu dans l'activité scientifique. Et c'est pourquoi les habitudes mathématiques semblent si curieusement coïncider avec la raison des choses : s'incorporer d'une part à notre expérience brute, et, d'autre part, anticiper sur les règles futures du savoir objectif.

## LA LOGIQUE COMMUNE DU SAVANT

Rien de plus rituel chez le mathématicien que la procédure des trois cas : pour étudier une fonction, pour aborder un problème, la connaissance des deux bouts de la courbe, l'explication des conditions extrêmes prélude à l'étude des cas intermédiaires. Mais la « règle des trois cas » résume une pratique commune à tous les comportements rationnels. La biologie, domaine de mutation sensible pour la méthode, offre cependant le même type de cheminement logique : c'est la règle des extrêmes, qui préside à toutes les recherches visant à déterminer une hiérarchie : *En toute matière, la connaissance des intermédiaires est subordonnée à celle des extrêmes*. Cette maxime ne fait d'ailleurs que préciser, à la faveur des habitudes techniques, l'axiome suivant lequel les remarques importantes doivent s'effectuer dans les cas simples et que traduit la pratique des sciences par la méthode *d'ajournement rationnel* ou le détour systématique.

(1) Selon la doctrine de COMTE, l'activité intellectuelle suppose le milieu et l'organisme, *inséparables* dans leurs effets.



Ce qu'elle propage, dans la science et la philosophie, c'est le souci des séparations indispensables entre les cas qui se présentent et les ordres de phénomènes qui s'associent. *Séparation* (1) systématique, source de découverte et d'explication entièrement orientée vers les besoins de l'analyse, séparation toujours conçue comme prélude à une confrontation rationnelle, toujours relative à une détermination abstraite.

Elle s'associe spontanément à l'idée d'une *complémentarité* nécessaire, parfois immédiate, parfois implicite, où la pensée doit chercher un ressort d'explication ; exactement comme le géomètre peut, suivant le cas, constater, poser, ou supposer la complémentarité de deux angles ou de deux figures. Appel à une liaison objective ou subjective qui s'inscrira sous forme de corrélation, d'opposition, de dualisme, de contraste, de compensation. La notion intuitive de continuité pénètre curieusement toutes ces antithèses, et en prolonge bien au-delà du domaine technique les rythmes constructifs.

Une dialectique (2) de l'empirisme savant se joint au sentiment fondamental d'une logique interne de l'histoire, par où le positivisme communique avec toutes les espérances de son siècle. C'est pourquoi la séparation et la complémentarité méthodologique des extrêmes se traduisent par la détermination effective des *transitions* (passages, moments rationnels) et des réactions toujours correspondantes aux actions abstraites, à travers toute la variété des « espèces » méthodologiques. Ainsi, la description historique et la mécanique de Newton prolongent leurs modes de liaison à travers la sagesse empirique des sciences jusqu'aux thèmes constructifs d'une philosophie. L'esprit didactique de ces transpositions rationnelles n'est pas dissimulé. Auguste Comte fut très conscient de ces analogies techniques où il voyait non sans raison un entraînement esthétique et psy-

(1) Voir plus loin, pp. 488 et sq.

(2) Cf., dans cet ouvrage, pp. 385 et sq.

chologique à la synthèse : il n'oublie pas, quand la méthode subjective achève le positivisme, d'en rappeler la modeste origine. Le passage « révolutionnaire » de la science objective à la philosophie synthétique est déjà préformé *dans le principe de révision philosophique*, c'est-à-dire dans le retour systématique d'une réflexion méthodique sur les étapes successives de son avènement.

De toutes ces maximes rationnelles, intermédiaires entre le jeu spécial d'une règle scientifique et l'universalité véritable des principes, le schématisme de l'abstrait et du concret recueille la force d'anticipation, mais il ne s'y résorbe pas (1).

Il accepte le substrat technique, mais sans endosser les risques interprétatifs (exemple : critique de la « métaphore » du frottement).

Que l'explication du « passage humain » (2), que la clef de tout le monde intermédiaire entre les deux pôles de notre réalité, soit bien subordonnée à l'analyse des extrêmes ; que cette analyse suppose une complémentarité fondamentale susceptible d'une explicitation progressive : ce sont là des parentés évidentes entre le schématisme empirique des sciences et le schématisme de la philosophie comtienne.

Cependant, une orientation suggestive n'est pas une démonstration, ni une justification. Les constantes sollicitations synthétiques du vocabulaire positif ne se donnent pas pour des raisons, mais bien pour des images « plausibles ». Le goût pour l'antithèse, la valeur didactique des contrastes, par quoi le positivisme évoque si curieusement le romantisme et la philosophie hégélienne, ne l'ont jamais aveuglé, jamais dénaturé. Le mot, si évocateur qu'on le sente, y est toujours l'équivalent fidèle des arguments discursifs dont il suppose

(1) Parce qu'il est essentiellement *dépassement*.

(2) Notion de passage et notion du rapport de l'abstrait au concret : voir plus loin, p. 492.

la connaissance préalable ; il ne sert pas à voiler les idées, mais à les rendre présentes.

Par suite de l'étrange constitution technique, de la bizarrerie personnelle du vocabulaire comtien, bien des lecteurs ont pu méconnaître la portée du schème positif, se méprendre sur sa fonction, non moins que sur le sens véritable de ses applications les plus élémentaires (1) : mais il suffit de s'y plier complètement pour en connaître la franchise. Philosophiquement, la réserve du jugement sur l'anticipation linguistique, cette discrimination des arguments objectifs, des suggestions intuitives dans leur fonction réciproque se traduit par la juste économie de celles-ci, et par le recours raisonné à ceux-là, c'est-à-dire aux instruments analytiques : en matière de preuve philosophique, le positivisme témoigne d'une réserve, et d'un scrupule qui, en définitive, tranchent le débat.

Dans la formulation abstraite d'une philosophie, dans le développement du schème correspondant, le goût du construit, du continu et de l'homogène ne substitue jamais ses arrêts à ceux de l'analyse épistémologique. Mais il s'applique sciemment à en inspirer les efforts, à en éclairer intuitivement les conclusions. Le « logique » et le « scientifique » (2) par leur épuration réciproque suggèrent non pas une persistance antithétique mais une convergence intuitive : l'unité de la raison, supposée par le sens commun, dissociée, reconstruite, mise à l'épreuve par chaque discipline spéciale de la science, est enfin complètement restituée par l'expérience totale des méthodes et de leur combinaison.

Aussi est-il possible de parler à chaque instant de « logique scientifique », attitude moyenne de clarté rationnelle et de

(1) Signalons en particulier : *le poids des morts*, souvent encore interprété comme antagoniste au progrès ! Cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 220.

(2) On ne saurait sous-estimer la valeur intuitive de l'opposition de ces termes chez Comte, ni celle de l'opposition entre la Méthode et la Doctrine.

technique objectivante, où se manifestent intuitivement, dans des cas particuliers, les principes universels de la philosophie positive. Mais dans cette logique commune du savant, les maximes sont liées à leur objet, et si leur esprit anticipe sur la philosophie future, c'est elle seule cependant qui pourra en dévoiler, en justifier la portée.

## L'IMMANENCE POSITIVISTE

Au terme de l'initiation positive, l'esprit humain se trouvera en possession d'un appareil logique complet, universel et systématique. Bien que les éléments en reconnaissent une filiation empirique et scientifique, le rôle qui leur est fixé dans le nouvel ensemble exprime une attitude originale. La logique définitive dépasse ses « préparations ». L'unité qu'elle apporte au faisceau des méthodes positives est justement le signe et l'instrument de sa nouveauté radicale : mais elle ne suppose *rien* qui ne soit donné par la science.

Cette apparence serait paradoxale, pour une pensée qui s'imposerait complètement une structure conceptuelle. Mais le positivisme ne connaît pas de telles contraintes. Ce qu'ils s'impose seulement, c'est de déterminer, de construire la vraie logique par la soumission du sens commun aux règles méthodiques de la science : soumission de tout le sens commun à toute la science, suivant le critère impartial des méthodes objectives.

Soucieux de porter à sa plus grande précision, à sa plus grande efficacité, la combinaison de ses deux sources, il fait rendre au schématisme qui exprime, traduit, propage cette convergence, tout ce qu'il peut contenir de virtualités systématiques. Mais il ne les suscite toutes que pour les confronter méthodiquement au réel.

Une dialectique (1) de l'abstraction serait aussi impropre

(1) Au sens ordinaire du terme. Nous décrirons chez Comte une dialectique intuitive (Cf. plus bas, p. 529). Le mouvement de séparation et de complémentarité qu'établit le positivisme entre l'abstrait et le concret, est, certes, très évocateur d'un rythme dialectique : à vrai dire, il est tout

à remplir un tel dessein qu'une juxtaposition pure et simple de préjugés et de thèmes méthodologiques. Systématiser, coordonner, synthétiser implique toujours une détermination matérielle préalable. Ici, cette détermination est intrinsèque : le choix n'est pas extérieur à l'art constructif, parce que les matériaux s'imposent. L'œuvre, c'est une liaison à trouver : une forme d'esprit à faire apparaître ; sa genèse suppose une sommation, mais une sommation de « points de vue », c'est-à-dire un approfondissement véritable.

Le dessein du positivisme, qui est bien d'intégrer l'esprit de toutes les sciences en un « esprit » philosophique, se formule toujours comme une mission constructive. Cependant, il faut voir que ce qui s'édifie, c'est une plus sûre perspicacité. L'esprit ne progresse qu'en se connaissant : chercher une « attitude nouvelle » en pratiquant toutes celles qui ont réussi, ce n'est pas seulement les récapituler, c'est les dépasser en clarté, en profondeur, en précision. La mission que s'impose l'esprit positif se traduirait donc mieux en une « enquête », sur la vraie connaissance, sur la plus efficace méthode de connaissance, qu'en une sommation de connaissances scientifiques.

A vrai dire, les deux attitudes sont étroitement unies dans l'esprit d'Auguste Comte. Comme la méthode est inséparable de la doctrine, la création d'une méthode positive coïncide avec la constitution d'un dogme abstrait. Mais l'exigence critique reste entière. Malgré l'apparence, elle est aussi

pénétré de contrastes, de synthèses et d'actions réciproques. Mais il n'apparaît jamais en dehors de la matière variée où il prend forme à chaque instant : cette matière, c'est le contenu réellement expérimenté des méthodes scientifiques. En dehors de leurs contraintes objectives, vivantes, sans cesse modifiées et adaptées à une fin spécifique, le jeu de l'abstrait et du concret ne serait qu'une figure de rhétorique (sur laquelle l'inspiration comtienne ne prend jamais directement appui, à laquelle même elle ne fait pas appel explicitement). A leur contact, le schématisme porte témoignage, il signale une réalité, il devient « instructif ».



vivement ressentie par le philosophe que les nécessités pédagogiques de la synthèse. Si l'œuvre se donne comme une *Encyclopédie* (1), son créateur sait bien quels incessants et difficiles efforts d'approfondissement suppose ce terme, pour mériter sa valeur systématique. La philosophie nouvelle n'est pas une compilation de données, mais une coordination de points de vue scientifiques rigoureux, donc une analyse avant tout. Systématiser, élucider, actes connexes inséparables et à vrai dire perpétuellement associés. Le progrès mental ne peut résulter d'un rythme dialectique, ni d'une déduction fictive, ni d'un épanchement sans critique, il est toujours discernement, dépouillement, analyse. Analyse des méthodes, analyse de leurs filiations, analyse de leur coordination.

Seulement, cette analyse est soumise à la règle suprême de ne jamais chercher en dehors de la science, ou du sens commun, ses *points de départ*, ni ses *instruments d'expression*, ni son *rythme progressif*. Ce qu'elle réalise, c'est une critique interne de l'esprit positif, sous sa forme immédiate : relativité fondamentale de la pensée abstraite aux conditions complexes de l'action humaine. L'analyse philosophique ainsi conçue demande un instrument parfaitement homogène à la matière qu'elle embrasse et purement relatif à ses fins positives. A la fois critère d'efficacité et forme d'actualisation, cet instrument doit permettre de fixer progressivement et objectivement, de coordonner en une méthode unique la conscience rationnelle immanente aux procédés de la science. En « schématisant » la relativité fondamentale des fins qu'il poursuit aux seuls repères fixes de la science, le positivisme fait apparaître l'intermédiaire nécessaire et le témoin inaltérable de son effort d'approfondissement (2).

(1) L'opinion de Comte sur l'*Encyclopédie* est à rapprocher de la concession cartésienne à l'idée d'Encyclopédie. Sur ce point voir A. RIVAUD, *Quelques Réflexions sur la Méthode cartésienne*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, janvier 1937, p. 39.

(2) Le schéma initial peut donc seulement retenir une intention relationnelle, une perpétuelle volonté de mettre les idées en rapport selon

Ce qu'il importe désormais de saisir en ce schématisme, c'est moins son allure intuitive et ses présupposés synthétiques (allusions au sens commun ou à la technique des sciences) que sa puissance d'analyse : capacité d'investigation liée à la fonction didactique. Conçu comme la relation complémentaire de deux comportements humains, l'instrument nouveau ne pose pas leur adaptation préalable, mais propose leur mutuel éclaircissement comme la forme essentielle de l'organisation philosophique.

Dans un tel schème, l'intention synthétique n'est offerte que comme une suggestion, comme une limite, ou comme un idéal de convergence philosophique. Penser sous le signe de l'abstrait et du concret, peut-on dire, ce n'est pas projeter dans les choses une synthèse élaborée par le sens commun, ni substituer aux relations objectives de la science les formes illusoire de la dialectique, c'est simplement maintenir l'activité analytique dans une atmosphère favorable, qui la préserve également de la « gratuité » abstraite et de l'empirisme pratique. Intuition plutôt qu'idée directrice (1), ce schématisme n'est pas guide, ni instruction, ni raison, mais encouragement, idéal d'unité susceptible de compréhension progressive, ressort intuitif de l'activité critique : la relation de l'abstrait au concret n'est qu'une assurance contre la dispersion métaphysique, une garantie de bonne orientation mentale. Mode d'exercice et forme d'explicitation du discernement comtien poursuivant la conquête du positif, le schématisme de l'abstraction est surtout *l'excitant et comme le ressort méthodique* d'une fonction analytique et objectivante.

Il n'est jamais « réalisé » ; il ne se suffit pas à lui-même, il ne se referme jamais sur lui-même. C'est avant tout le symbole efficace d'une aspiration humaniste, une manière uniforme de soumettre par l'analyse la puissance créatrice

les nécessités réciproques de la spéculation pratique et de la certitude théorique.

(1) « Climat » privilégié de l'analyse efficace.

d'une tension unifiante aux contraintes fécondes, et seules « réelles », de la science expérimentale.

Orienter le goût spirituel, comme le goût artistique, ne consiste pas à déterminer statiquement, à définir par avance la forme de leurs créations. Il ne s'agit pas, non plus, d'en altérer les critères objectifs : on peut, sans imposer toutes les notions ni toutes les règles, favoriser l'élan d'une inspiration, protéger son essor contre toute incertitude, toute défaillance de la sincérité, par quelque discipline subjective.

En ce sens, purement idéaliste, la relation de l'abstrait au concret, comme instrument et formulaire obligé des enquêtes comtiennes, est la garantie permanente de sincérité, la caution préalable qu'une philosophie extramétaphysique se devait à elle-même ; l'esprit positif est l'aboutissant méthodologique d'une analyse « orientée ».

---

## CHAPITRE II

### L'ANALYSE A TRAVERS LES SCIENCES

#### DES MATHÉMATIQUES A LA BIOLOGIE

Pour qui envisage directement la diversité, l'hétérogénéité du réel, la connaissance en est toujours parcellaire. Les postulats du sens commun, les règles empiriques de la science, et l'esprit vivifiant de ses méthodes semblent moins constituer une filiation continue qu'un amas d'attitudes contradictoires. Entre ces ébauches d'une certitude dissociée par les hasards de l'expérience, les rapports sont plus riches d'antagonismes que de convergences, et très propres à justifier le scrupule traditionnel et même le doute des métaphysiciens. Mais il est un domaine privilégié où ces caractéristiques de l'activité rationnelle s'offrent toutes simultanément à l'attention du philosophe, et avec assez de vigueur, assez de précision, pour que leur rapprochement éveille l'idée d'un tour d'esprit « démonstratif », d'une base possible pour des spéculations universellement efficaces.

L'expérience mathématique fournit à l'esprit humain cette idée d'une connaissance homogène et stable. C'est sur ce terrain que l'instinct scientifique se révèle à lui-même et qu'il cultive ses aptitudes universelles. Historiquement et philosophiquement, l'esprit positif ne devient *conscient* de sa nature et de son unité qu'à travers l'espace et le nombre.

Par vocation et par culture, et aussi par habitude profes-

sionnelle (1), Auguste Comte devait pressentir rapidement et savoir utiliser les résonances spéculatives de la pensée mathématique.

Les circonstances favorisaient cet effort d'assimilation : la confiance intuitive dans les vérités géométriques n'était pas encore entamée (2) quand naquit le positivisme, et elle soutenait efficacement l'initiative intellectuelle. Prolonger en méthode philosophique le commerce réciproque de l'empirisme et de la science, c'est essayer une transposition universelle de ce que la géométrie suggère sans relâche, savoir : un rythme de confrontation entre les conditions théoriques et pratiques de la connaissance humaine, un éclaircissement réciproque de ses données et de son idéal. Une telle activité pensante (où construction signifie approfondissement), œuvre d'analyse méthodologique, inséparablement liée à l'organisation et au progrès des connaissances, trouve dans l'expérience du mathématicien une confirmation permanente et un type de référence : modèle et illustration de la *Méthode philosophique universelle*.

Aussi n'y a-t-il rien de fortuit dans la parenté principale du schématisme de l'abstraction. Nulle part le rapport de l'abstrait au concret ne saurait être plus facilement ni plus complètement perçu qu'au niveau de la pensée mathématique où la création intellectuelle, le bon sens, et les habitudes scientifiques acquises convergent vers une même intuition (3).

La simplicité et l'uniformité de cette discipline facilite non seulement la restitution méthodologique et doctrinale, mais

(1) Mathématicien dès sa jeunesse, puis professeur de mathématiques, voué personnellement au métier de philosophe des sciences.

(2) Cf. notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme : L'abstraction mathématique*, p. 75, et *Appendice*, III.

(3) C'est pour bénéficier aussi des mêmes conditions favorables que nous avons voulu restituer d'abord cette atmosphère et ces orientations : l'initiation subjective au positivisme supposait un retour sur l'histoire des mathématiques, de leurs méthodes et de leurs traditions intuitives.



aussi l'interprétation subjective qu'elle sollicite (1). Il n'en saurait être de même aux étages plus complexes du réel. Les parentés efficaces du schématisme positif sont moins visibles et moins nettement combinées : entre le sens commun, ses héritages techniques et l'apport objectif des méthodes, l'alliance n'est plus immédiate, ni si directement intuitive.

Aussi bien ne s'agit-il pas de refaire à chaque moment un bilan conceptuel du positivisme ni son histoire subjective. Ce qui nous intéresse, en effet, ce n'est pas d'établir tout l'inventaire du matériel verbal ou idéologique, mais, de comprendre l'opération objectivante qu'il suppose et qu'il permet, car c'est elle qui justifie l'ensemble.

La formulation abstraite ne commande pas *a priori* à l'ascèse des méthodes : elle en exprime les résultats. Sans oublier l'intérêt d'un vocabulaire exhaustif, sans négliger même l'équilibre significatif qui tend toujours à s'établir dans la doctrine entre le verbe et l'exigence rationnelle, nous chercherons avant tout comment la philosophie se conforme aux indications objectives de la science et les enregistre. Malgré l'apparence, la masse verbale et conceptuelle ne joue dans cette adaptation qu'un rôle secondaire. Car le positivisme a choisi, dès les premiers pas, pour sa formulation doctrinale, un symbolisme très défini, trop défini même selon les critiques traditionnelles : il s'est surtout interdit de formuler l'apport des sciences en un langage spécial, et sous un point de vue différent de celui qu'elles tolèrent.

Apparemment contraint d'osciller sans cesse entre les dogmes de la connaissance vulgaire et ceux de la connais-

(1) Ceci se réfère toujours, comme nous le disons plus haut, à la pensée mathématique de l'époque immédiatement antérieure à l'ère positiviste. On rencontrerait cependant des prolongements de ce schématisme chez des philosophes et des épistémologues postérieurs, et, en apparence, détachés du courant positiviste. Cf. MEYERSON, *Du Cheminement de la Pensée*, tome II, pp. 349 et sq. : objet abstrait et opération concrète. Voir aussi GONSETH, *La Loi dans les Sciences mathématiques*, in *Cinquième Semaine internationale de Synthèse (Science et Loi)*, pp. 10, 11 et sq.

sance savante, le génie de Comte n'échappe à la banalité qu'en approfondissant la méthode des sciences selon le rythme même qu'elles proposent. Bien loin de subir passivement les variations empiriques du sens commun, ou de l'inspiration synthétique personnelle, le principal enrichissement du schématisme consistera dans l'assimilation des grands artifices méthodologiques.

## PHILOSOPHIE DE L'ANALYSE

Par là s'éclairent la signification objective des parentés mathématiques du positivisme, et leur rôle intuitif dans le développement du système. D'une part, la valeur intuitive du schéma ne différera jamais radicalement de ce que l'expérience mathématique suggère si bien ; d'autre part, le contenu objectif du schéma exprime, dès l'origine, une nature purement « méthodologique » : ce qu'il désigne sans équivoque, c'est l'analyse des modernes, dans son exercice effectif par la géométrie cartésienne ou la logique infinitésimale (1).

Dans les mathématiques, envisagées selon leur signification essentielle, qui est méthodologique, la connaissance positive possède déjà une conscience intellectuelle et un critère objectif. Ce qui accroche au réel toute la suite des actes abstraits, ce qui fonde la série des méthodes, ce n'est pas une « *logique* », au sens moderne, ou didactique, du mot, mais une activité mathématique, une pratique immédiate (et inventive) des conduites les plus abstraites.

(1) La perception du rapport fondamental de l'abstrait au concret coïncide avec le véritable esprit mathématique. C'est la méthode même, dans sa pure objectivité, mais devenue pleinement consciente de ses ressources, de son unité et de son développement virtuel. Penser les disciplines mathématiques comme méthode universelle, ce n'est pas les transcender ni les extrapoler, c'est très exactement les comprendre : car leur intention n'est jamais « spéciale ». Ainsi se dissipe le paradoxe apparent d'une forme de pensée à la fois immanente et supérieure aux procédés de la science, identique à la méthode abstraite et destinée cependant à en propager l'esprit en dehors des limites traditionnelles.

A partir de là, une « tournure » mentale bien définie doit toujours être invoquée. Son exemple est partout nécessaire ; et c'est pourquoi les mathématiques accompagnent la philosophie bien au-delà des réussites de l'espace et du nombre. La « Méthode », acceptée ou suggérée sera toujours héritière de ce passé décisif : la « prise de conscience » spirituelle au sein des mathématiques oriente tout l'avenir de la spéculation.

A travers la variété de ses expériences, la pensée positive reste fidèle à ces origines abstraites. Entre l'analyse philosophique et l'analyse mathématique, il ne s'établit pas seulement des échanges didactiques et des filiations doctrinales, mais encore une connexion intuitive et une continuité d'esprit méthodologique. Avant toute déduction, avant toute construction idéologique, le même effort d'éclaircissement dispose l'esprit à la compréhension efficace des procédés mathématiques et à la dissociation judicieuse du réel où s'exercent les efforts humains. Entre le progrès inventif des sciences et les ressources sentimentales de l'individu, l'expérience initiale de la création mathématique, chez Comte, fait apparaître un « contact », une liaison spécifique. Elle suscite, par là même, l'orientation privilégiée de l'esprit positif et de sa vocation analytique.

La « Méthode », quelles que soient ses futures mutations, est d'abord la conscience réflexive de l'activité mathématique : plus précisément encore, de l'« analyse » où celle-ci se concentre. Elle ne cessera jamais de propager dans l'organisation des faits cette expérience primordiale de l'unité victorieusement introduite par l'initiative spirituelle ; la philosophie et la science ne relèvent pas d'une autre inspiration. Elles obéissent au même esprit que le calcul, et pratiquent les mêmes attitudes opératoires dans la mesure où elles pénètrent efficacement les choses : le mot « analyse » n'a qu'un sens pour toutes les variétés positives de la spéculation humaine.

Aboutissant traditionnel de l'esprit cartésien (1), le positivisme en revendique à bon droit l'héritage méthodologique, en même temps que l'inspiration sociale. Au sein de l'expérience abstraite, il retrouve pour son propre compte l'unité inventive qui rattache la *Géométrie* à une *Méthode universelle*.

Mais il en use d'une façon fort originale. Réduire à une variété épistémologique de l'idéal cartésien le genre d' « analyse » adopté par Auguste Comte serait presque en fausser la nature. Malgré l'étroite affinité rationnelle de leurs origines mathématiques, *positivisme* et *cartésianisme* diffèrent par leurs instruments analytiques comme par la matière de leurs synthèses : l'empirisme, l'idéologie, ont évidemment concouru à former l'idéal méthodologique de Comte (2).

Du newtonisme et de la philosophie anglaise, Auguste Comte a retenu les revendications salutaires, mais il n'entend pas sacrifier aux mythes de l'empirisme ou du sensualisme, non plus qu'aux illusions des logiciens ou des idéologues : Bacon, Hobbes, Hume (3) sont ses patrons préférés et non pas Locke, ni même Condillac. C'est cependant à travers la philosophie française du XVIII<sup>e</sup> siècle que lui parvient surtout la tradition méthodologique du cartésianisme ; et, plus précisément, par les idéologues.

S'il est vrai que l'idéologie fut un « état d'esprit » plus qu'une doctrine, on doit dire que Comte en a été pénétré. La circonstance intéresse directement la genèse du positivisme : par les idéologues, c'est toute la tradition ra-

(1) Cf. LÉVY-BRUHL, *La Philosophie d'Auguste Comte*, pp. 31 et 66. Voir aussi dans le présent ouvrage pp. 417 et sq.

(2) Il faut y joindre, évidemment, l'influence profonde directe, et indirecte de Leibniz — et l'exemple tout proche de Lagrange.

(3) Malgré l'inclination de Comte pour la psychologie du sentiment, il faut faire des réserves sur l'influence des Ecossais, — réserves encore plus évidentes sur Kant (qu'il ne connaît pas directement au début de sa carrière, peu ensuite), — réserves même sur Hume. Bien qu'il ait fortement éprouvé l'instinct « relativiste » de Hume et son tour d'esprit, il est douteux que Comte ait discerné toutes les intentions du grand précurseur.

tionnelle du XVIII<sup>e</sup> siècle qui se prolonge au sein du monde romantique, et qui en freine les impulsions. Il n'est pas indifférent que la jeune inspiration du philosophe ait connu cette sauvegarde, qu'elle ait aimé cette atmosphère d'honnêteté intellectuelle, de simplicité, de sincérité philosophique.

L'appel à l'analyse était le rite familial (sinon efficace) des idéologues et leur vraie formule de ralliement. De leur ancêtre commun, ils maintenaient surtout la sagesse épistémologique. Pour eux aussi la science véritable est décomposition et recomposition incessantes des démarches de notre esprit.

L'analyse, selon Condillac, est le vrai et l'unique secret des découvertes ; c'est aussi la méthode dont on doit se servir pour exposer les découvertes qu'on a faites. Ces termes annoncent exactement la première profession de foi du jeune mathématicien philosophe ; même dans ses futures « présentations » synthétiques, le positivisme maintiendra toujours cette identité fondamentale entre l'approfondissement des méthodes, leur « mise en valeur » didactique, et la philosophie qui en résulte.

Fonder l'accroissement du savoir sur le progrès de la méthode, et susciter ce progrès en rendant plus conscient le travail de l'esprit, utiliser le *mécanisme* des procédés plus simples à l'explication et au développement des plus raffinés : programme dont Auguste Comte se sentira toujours solidaire. Plus intimement peut-être partage-t-il la confiance de Condillac dans la méthode mathématique, modèle de l'analyse honnête, par la simplicité même de ses objets.

L'« organisation » des idées, l'enchaînement (et la combinaison) des opérations intellectuelles (1), si chères au positivisme, sont des thèmes condillacien.

(1) Il importe de noter la valeur du mot « combinaison » dans le langage révolutionnaire et prépositiviste.



Mais, de cet héritage, Auguste Comte rejette tous les éléments hypothétiques. De bonne heure, il renonce à poursuivre entre la science et le langage des rapprochements artificiels (1) ; et, à bien des égards, la doctrine des sensations offre pour lui peu d'attraits (2).

Son goût déjà « positif » a trouvé, sur ces points, une utile confirmation dans l'instinct judicieux de « l'honnête Tracy (3) » pour lequel il se sentira toujours une réelle affinité.

Mieux que par des inspirations doctrinales, dont il y a d'ailleurs des exemples, — toujours soulignés avec reconnaissance par Auguste Comte lui-même, — c'est par un véritable patronage mental que se traduit dans le positivisme cette imprégnation idéologique. Pour la « mise en forme » des premières intuitions comtiennes, les développements naïfs de Tracy furent une trame précieuse : ils marquaient à chaque fois l'intention qu'il fallait poursuivre. Trahi par le verbalisme, l'analyse idéologique savait cependant y maintenir son idéal et parfois l'exprimer avec force.

Par cette perpétuelle exhortation au sérieux philosophique, souvent toute proche d'atteindre son objet, les idéologues

(1) Cf. notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 70, 71.

(2) Comte, vigoureusement rationaliste, est avant tout avide de certitude expérimentale.

(3) Destutt de Tracy fut un des meilleurs esprits — le plus consciencieux, peut-être — du groupe d'Auteuil, si précieux par son culte de la pensée libre, et claire, en un siècle débordant de subjectivité. Ses œuvres devaient exercer, sur le jeune Auguste Comte, une influence considérable par leur ton direct, la franchise de l'auteur, et surtout par la largeur du plan d'étude qu'elles proposent, et qui est déjà, au sens comtien du terme, encyclopédique. On peut montrer facilement, sur les textes mêmes, que Tracy a été lu et relu par le fondateur du positivisme. Les *Eléments d'Idéologie* et la *Logique*, en particulier, ont offert à Comte un vocabulaire (par exemple en ce qui concerne le rôle privilégié des termes « abstrait » et « concret »), un panorama philosophique, un point de départ dans l'histoire de la philosophie. (Position des problèmes. — Plan d'analyse. — Résumé des idées de Bacon et Hobbes. — Rudiments de philosophie des sciences, et même notion d'« histoire de la science ».) Voir l'*Appendice* de notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 234 à 236.

semblaient alors défendre une cause sans espoir. C'est cependant leur influence, et leur verbe, qui ont nourri la jeune espérance du positivisme, qui ont élargi le champ de ses ambitions didactiques, qui l'ont efficacement soutenue dans son effort pour constituer une philosophie véridique.

Pour Destutt, la mission de l'idéologie est de retrouver l'unité des connaissances. Elle doit élaborer une *philosophie première* du réel (1). Mais cette œuvre d'éclaircissement et de « mise en ordre » où se prolonge l'idéal condillacien, ne résultera pas d'une « généalogie », ni d'une « réduction » des facultés. A l'arbitraire de l'analyse réductrice, il faut substituer l'observation immédiate et la détermination concrète de « faits primitifs » (2). Car il y a des faits primitifs rebelles à l'analyse : la sagesse est de savoir les mettre en lumière.

Ce n'est pas sur ce point que le positiviste contredira l'idéologue, non plus que sur la prudence habituelle de ses points de vue. Cette « vision des hommes qui se préserve d'interposer aucun principe universel entre l'observateur et la réalité » (3) (et dont se recommandera l'esprit stendhalien), fut délibérément acceptée par Comte comme un préservatif nécessaire : défense contre les fictions de l'époque et contre les impulsions de sa propre affectivité. Dans l'appréciation de l'amour ou du fait religieux, sa jeunesse enthousiaste connaît la même crainte d'être dupe, la même résistance à l'illuminisme, la même volonté de juger froidement les choses. Défense de l'intelligence contre la passion, cette discipline d'une sensibilité qui se méfie d'elle-même, ce raidissement initial auront des répercussions imprévues dans la structure et dans l'histoire du positivisme.

(1) Idée retenue par Comte, et rattachée par lui aux préceptes de Bacon : mais c'est Bacon lu à travers Tracy, et, plus tard, à travers Leibniz.

(2) Allusion à Cabanis : cf. Éloge de Cabanis par Destutt, dans la dédicace des « *Éléments d'idéologie* ».

(3) Cf. BRÉHIER. *Histoire de la Philosophie*, t. II, *La Philosophie moderne*, fascicule III, *Le XIX<sup>e</sup> Siècle*, p. 610 et, voir sur ce point le *Journal* de Stendhal.

Sincèrement pénétré des besoins nouveaux de l'esprit positif, la grande faiblesse de Tracy est justement d'ignorer les conditions effectives de la connaissance sûre ; de confondre ses inspirations abstraites avec des preuves *objectives*. Son analyse est illusoire parce qu'elle est, inconsciemment, toute métaphysique.

Pour remplir son programme, il faut non seulement le formuler objectivement, corser par Gall et Cabanis la vague inspiration des idéologues, mais appliquer enfin une méthode efficace à la coordination des connaissances : il faut une analyse *positive* de l'esprit humain (1).

Rien n'est plus sensible que l'originalité et la maîtrise du « ton » d'Auguste Comte, commençant à formuler ses intuitions de jeunesse, en reprenant les mêmes problèmes que l'idéologue, souvent dans les mêmes termes. Dès qu'il paraît, il introduit dans le débat (2) une richesse, une précision, une vigueur spirituelle dont l'origine est évidente : c'est la conscience des réalités scientifiques, l'expérience directe des conduites objectives qui vient se substituer à une apparence de logique, trancher les questions, choisir ce qui est vraiment positif, rejeter dans le néant les formules sans contenu.

Conscient de sa supériorité et de sa mission, Comte en précise rapidement les exigences méthodologiques : le goût positif doit se donner des critères et des règles. Si les sciences sont de « grands faits logiques », et si leur philosophie est une « Histoire » (3), pour les observer et les coordonner, il faut se mettre à l'école des biologistes et des historiens ; car c'est eux qui pratiquent les seuls modes scientifiques efficaces de classement et de filiation. Si l'idéologie est une partie de la zoologie, elle doit non seulement assimiler la doc.

(1) Analyse dont Auguste Comte trouve l'idée directrice, et même l'ébauche, chez Diderot, d'Alembert, et dans la tradition encyclopédique.

(2) Cf. *Essais de Philosophie mathématique* cités dans notre *Appendice aux Origines intuitives du Positivisme*, pp. 236 et sq. Voir spécialement la critique de Condillac et les réponses diverses de Comte aux textes de la *Logique* et de l'*Idéologie*.

(3) Cf. sens du mot *Histoire* chez Destutt.

trine de Gall et de Cabanis (1), mais s'en remettre pour la méthode aux règles que les sciences naturelles ont définitivement consacrées par leurs plus récents progrès. Les enseignements de Linné, de Jussieu, de Vicq d'Azyr, de Buffon, même de Cuvier et de Lamarck — systématisés et développés par l'exigeante rigueur de Blainville — joueront dans la conception d'une nouvelle analyse un rôle aussi nécessaire que les mathématiques lagrangiennes.

L'introduction de l'histoire, par Lagrange, à la racine des généralisations algébriques n'est nullement fortuite ; elle témoigne d'un sens très fin des besoins fondamentaux de la philosophie scientifique. La nouvelle analyse devra savoir pratiquer toutes les méthodes de filiation, car elle s'applique à des existences qui participent toutes au mouvement humain. *L'esprit historique*, compris comme une attitude rationnelle spécifiquement orientée vers la recherche des lois de succession, purgé de toute réminiscence métaphysique s'agrégera aux procédés analytiques de la philosophie nouvelle.

#### LA MATHÉMATISATION DU RÉEL

Sur la nécessité de ces *incorporations* méthodologiques, aucun débat ne peut s'élever. L'esprit même de l'initiation positive est de se plier à toutes les disciplines consacrées par la science. Préciser leur portée, coordonner leurs règles et développer l'idée directrice qui les anime constitue par définition l'essence de la philosophie : c'est cela même qui justifie sa prétention à l'universalité.

Mais la conception précise d'un tel programme suppose un point de vue global sur les attitudes scientifiques : l'unification virtuelle de leur diversité. Préalablement à toute cette épistémologie, il faut, en effet, pouvoir comprendre

(1) Et l'esprit de la « généralité » biologique selon Bichat.

dans un même acte intellectuel des conduites scientifiques hétérogènes et les considérer comme parentes à quelque degré.

Comment concilier, au départ, — et en chemin, — la pluralité constatée et consacrée des diverses méthodes, avec l'Unité permanente de la Méthode ? Unité toujours admise et toujours vécue, reconnue en fait et en droit, qui traverse tout le corps des disciplines scientifiques, et qui parvient *par elles* à sa définitive et décisive manifestation ?

Il ne suffit pas de formuler un acte de foi (ou de soumission) en l'unité de la raison scientifique ; il faut pouvoir le développer, le penser à chaque moment. Exigence philosophique dont Auguste Comte a conçu nettement la profondeur : toutes ses analyses montrent un sentiment très vif des attitudes complémentaires par lesquelles progresse la connaissance. Il savait qu'on ne perçoit la constance qu'au sein de la variété, et que l'unité ne se manifesterait pas sans le divers qu'elle ordonne.

Entre la Méthode et les méthodes, il ne pourrait apparaître de divergences qu'au niveau de la « spécialité », de la technique scientifique, de la logique routinière des praticiens ; comprises dans leurs intentions vivantes, dans leurs significations philosophique et humaine, les méthodes spéciales sont non seulement compatibles, mais convergentes. Elles ne contredisent pas, elles appellent et réalisent, chacune dans son ordre, une Méthode universelle.

Cette conception de l'unité des méthodes devait nécessairement prélude à leur étude objective ; car aucun type d'analyse ne peut s'y exercer, qui ne se conforme à l'esprit général des sciences.

Si l'analyse philosophique doit s'inspirer d'abord de la sagesse des mathématiciens, comment peut-elle exprimer aussi les coutumes de l'histoire et les convenances de la biologie ?

L'orientation générale de la réflexion positive ne se dessine pas avant le moment où une réponse est donnée à ce



problème, c'est-à-dire le moment où Comte découvre un appareil discursif, capable de satisfaire aux nécessités apparemment contradictoires d'une méthode coextensive à toutes les habitudes de la science humaine. Le schématisme de l'abstraction suppose entre l'analyse des mathématiciens et les idées de hiérarchie, de classification, familières aux biologistes, ou de la filiation historique, une certaine continuité intuitive, qui, explicitée en rapports logiques traduirait objectivement l'unité du savoir (1).

La philosophie se moule sur la science, mais elle n'est pas la science (2) ; l'esprit de l'analyse mathématique inspire toutes les démarches analytiques de l'esprit positif, mais celles-ci débordent nécessairement les cadres du « fait » mathématique. D'une façon plus générale, entre l'abstraction et l'analyse il y a toujours une relation réciproque, mais il ne peut y avoir identité (3).

L'esprit des mathématiques est universellement applicable, mais leurs méthodes sont relatives à une « existence » caractéristique : le succès des attitudes opératoires les plus abstraites et la simplicité des phénomènes auxquels elles s'appliquent sont deux faces inséparables d'une même « constante » méthodologique.

Le schématisme de l'abstraction ne se réduit donc pas à une promotion de l'analyse mathématique ; il ne se présente même pas comme une sorte d'algorithme philosophique défini une fois pour toutes, et qui s'appliquerait dans tout le champ du réel, adaptant le donné à sa forme. Bien plus qu'une

(1) Objectivée par l'analyse épistémologique, cette continuité s'explique, didactiquement, dans les principes universels de la *philosophie première* (cf. pp. 349 et sq.), associée à l'institution de l'abstraction ; mais elle est essentiellement liée à l'intuition comtienne d'une nouvelle forme politico-scientifique (cf. pp. 405 et sq.).

(2) Nécessité *moderne et contemporaine* de cette distinction jusqu'à l'achèvement du positivisme.

(3) Sur le rapport entre analyse et abstraction voir notre *Essai sur Origines intuitives du Positivisme*, Appendice, p. 244.

règle uniforme, c'est un rythme qui se transmet, qui s'inite lui-même à travers les degrés de plus en plus complexes du réel, perpétuellement relatif à la nature des êtres qu'il ordonne. D'une part, les choses ne s'offrent pas à l'analyse comme une masse compacte et indivise ; et, d'autre part, le travail analytique ne s'opère pas d'un seul mouvement et suivant un schème uniforme et continu.

Un même rythme d'analyse anime et purifie toute la connaissance, mais son expression effective n'est pas une fixation, une solidification conceptuelle ; c'est une description qui se diversifie suivant les zones où elle s'exerce, en respectant leurs nuances de complexité. Dans l'œuvre positive de l'intelligence, comme dans la perception vulgaire, cette variation corrélatrice de nos formes d'analyse et des « natures » correspondantes dénotent l'existence d'ordres de plus en plus complexes du réel.

L'appréhension du monde comme une hiérarchie de phénomènes, comme une série d'étages où s'exercent des déterminismes spécifiques, est exactement complémentaire d'une longue expérience des diverses ressources de notre logique. L'universalité de l'ordre fondamental, comme l'unité de la méthode, ne se superposent pas à un univers pluraliste : de celui-ci, ils expriment, au contraire, la véritable structure. Cette homogénéité fondamentale de l'attitude analytique du positivisme aux existences qu'elle ordonne, est la raison interne du schématisme, et sa loi de progression.

A chaque étage des connaissances, le schématisme se modifie, s'enrichit, s'assouplit, se « forme » plus efficacement en cherchant à pénétrer une nature plus riche. Il devient toujours « relativement » plus adapté. Mais cette diversification, très poussée, n'aboutit pas à une solidification, à une « réification » : le courant analytique ne se fige pas en quelques formules stéréotypées construites pour chaque ordre de phénomènes.

L'abstraction positive ne peut être assimilée à un tableau

immobile de catégories, où les thèmes d'une décomposition artificielle seraient plus ou moins adaptés aux grands ordres d'existences encyclopédiques. Elle ne peut à aucun point de vue se ramener à une statique de l'esprit. C'est avant tout un mouvement, une intention continue de réduire tous les phénomènes par l'analyse rationnelle dans le droit fil des inspirations mathématiques et de la tradition cartésienne.

En effet, mieux que par des métaphores ou des concepts, le schématisme adhère intuitivement et inventivement à sa souche géométrique et algébrique. La liaison qu'il cherche à établir est une connexion universelle, — qui doit envelopper progressivement tous les phénomènes, pénétrer sans hiatus toutes les « natures », — et dont le modèle est la méthode mathématique. Le véritable ressort de l'analyse abstraite, c'est l'idéal rationnel qu'elle propose sans relâche : le mouvement continu du schématisme est l'effet nécessaire d'une intention réductrice qu'il exprime et justifie à chaque instant.

Conformément à la tradition condillacienne, le pouvoir inventif et le progrès de l'esprit humain s'identifient avec la volonté d'analyse ; mais, inversement, l'analyse des méthodes suppose toujours leur dépassement par une méthode supérieure. Ce que la philosophie pose simplement au départ de son enquête et ce qu'elle inclut dans son schématisme épistémologique, c'est cette immanence du progrès méthodologique aux formes de l'analyse abstraite.

Selon le mot de Condillac, c'est la méthode qui invente comme ce sont les télescopes qui découvrent, mais la méthode elle-même est objet de découverte, et l'intelligence est toujours anticipation. Sans doute, la méthode est coextensive à la science faite, il y a même à chaque instant inséparabilité entre la méthode et la doctrine, mais il n'y a pas simultanéité dans leur développement historique et critique.

La définition philosophique de chaque science propose

un *idéal* qui dépasse, nécessairement, et l'état des connaissances, et même la puissance acquise des méthodes. Cet idéal est l'essence de l'attitude scientifique : c'est à lui que s'attache l'esprit positif ; c'est son attirance qui entretient le mouvement inventif, qui fait apparaître les conduites plus efficaces, et qui s'explicite finalement en une *Méthode* complète. Méthode supérieure à tout ce qu'elle intègre, irréductible aux méthodes mêmes qui l'ont engendrée.

## IDÉALISME ET RÉALISME

En définitive, ce qui explique la diversification pluraliste d'une analyse *d'intention cartésienne*, ce qui permet qu'elle dépasse chaque science, et toutes les sciences, sans jamais s'échapper de leur domaine très sévèrement limité, c'est cet « idéalisme » méthodologique, consciemment associé aux habitudes traditionnelles du réalisme empirique, par le finalisme sociologique de Comte (1).

D'où l'apparence surprenante et même hétérodoxe (au point de vue des théories de la connaissance) de cette analyse bâtarde, dont l'originale fécondité se soucie peu des distinctions métaphysiques.

Immanente à la science dont elle épuise les méthodes, elle lui est nécessairement transcendante par l'ambition qu'elle exprime. Philosophiquement, elle ne se ramène pas à une critique interne du savoir, ni à une interprétation métaphysique de son contenu : elle ne se sépare pas des méthodes, elle adhère à leur expression, mais elle en prolonge l'esprit. L'instrument qu'elle met en œuvre : schématisation positive, rapport de l'abstrait au concret, est bien plus près des algorithmes mathématiques, ou des artifices de la science que du symbolisme verbal.

(1) C'est-à-dire la transposition politico-scientifique de la méthode cartésienne : la torsion « intuitive » que Comte impose au génie de l'invention mathématique.

Jusqu'à un certain point, on peut même assimiler purement et simplement les diverses formes du schématisme au perfectionnement objectif des grandes méthodes scientifiques (1). Mais il est avant tout leur conscience collective, leur tendance efficace vers l'unité. L'anticipation proprement philosophique ne se sépare jamais d'une impulsion de stricte technique visant au progrès de la science par l'évolution interne des méthodes.

Malgré l'apparence, et contre toutes les habitudes didactiques, la *Méthode* définitive apparaît mieux comme le fruit caractéristique de la philosophie anticipatrice, que comme l'addition des progrès élémentaires de chaque comportement méthodologique, à l'intérieur des spécialités. A vrai dire, c'est le même effort qui élève chaque procédé à sa forme la plus efficace et qui élève l'esprit à la conception suprême d'une *Méthode positive*.

Trouver, par exemple, une combinaison plus efficace et surtout plus rationnelle de l'expérience physique et de l'analyse mathématique (ce qui serait très exactement porter la méthode physique à son degré de perfection) n'est qu'un point de vue momentané, une étape vers une conception plus haute qui, à vrai dire, régènerait tout : celle d'une logique supérieure, d'un procédé général d'invention des méthodes, qui serait la Méthode suprême, où se résumeraient les habitudes intellectuelles d'un positivisme adulte, d'une philosophie complète des sciences.

L'analyse positiviste n'est donc pas la pure juxtaposition verbale d'un élan synthétique et d'un rite fictif, formulaire puéril de décomposition abstraite. Bien au contraire, le mouvement d'ensemble qui entraîne et soutient l'investigation rationnelle est aussi celui qui commande à chaque instant le détail d'une démarche méthodique de dissociation efficace.

Le schématisme prolonge activement l'idéal « réducteur »

(1) Tels que la loi des trois états — la série biologique — le dualisme chimique.



des mathématiques. Et c'est pourquoi le positivisme peut revendiquer sans illusion le patronage cartésien (1).

Le progrès de la pensée, chez Comte comme chez Descartes, déborde l'existence mathématique, mais se fie à l'esprit des mathématiques. Il s'oriente toujours vers une réduction quantitative du réel, de tout le réel ; rien ne doit échapper à cet effort de la raison, dont la forme algébrique consacrerait, si elle était partout réalisée, le triomphe complet. Rythme qui dépasse l'existence mathématique, mais qui se répercute *dans* l'existence mathématique, et singulièrement dans l'expérience spatiale. De la géométrie à la sociologie, le *quantitatif* est de droit. Le type de l'analyse rationnelle, c'est la réduction d'un réel complexe aux formes de l'existence mathématique : à la réussite de l'opération se mesure la perfection d'une science (Descartes, Kant, Comte). Pour Comte, l'histoire et la philosophie des sciences montrent suffisamment combien nos ressources sont encore loin de satisfaire à cet idéal, même dans l'enceinte du monde inorganique ; elles laissent prévoir qu'une telle ambition excède visiblement nos forces pour l'ensemble du réel.

Cependant, par l'orientation qu'elle suggère, cette ambition même est le ressort de toute pensée positive. La réduction à l'espace et au nombre trouve bientôt ses bornes, mais l'analyse abstraite poursuit son effort d'éclaircissement, de réduction et d'organisation au-delà des limites de l'appareil mathématique.

L'esprit positif peut se dépasser sans cesse, déborder les premiers instruments qu'il s'est construits ; l'histoire des sciences prouve avec évidence qu'il peut opérer fructueusement, réellement, au-delà de ses premiers acquis méthodo-

(1) Réserves évidentes sur l'interprétation comtienne du cartésianisme : Comte hérite d'un cartésianisme affadi. Il ignore la lignée : Malebranche, Maine de Biran. Ce que nous montrons ici, par contre, c'est que la filiation méthodologique personnelle, inventive, est réellement au niveau de l'analyse mathématique, et que Comte en avait une conscience adéquate.

logiques, s'il reste fidèle à leur inspiration fondamentale (1).

Cette inspiration abstraite qui vise à quantifier toutes les lois du réel, la méthode du positivisme ne l'abandonne jamais ; elle entend même prolonger jusqu'aux dernières limites apparemment efficaces son expression la plus immédiate et la plus ambitieuse.

Interdire l'usage des mathématiques dans les domaines qui les dépassent visiblement, ce n'est pas méconnaître leur vertu, c'est au contraire respecter fidèlement leur esprit de pureté, de précision, d'approximation consciente. Inversement, pour être fidèle à l'esprit positif des mathématiques, il faut aménager sans cesse à l'analyse une meilleure pénétration dans les zones propices à ses puissantes simplifications.

Entre la pure abstraction quantitative et les frontières du monde collectif d'immenses provinces s'offrent depuis Descartes à la réduction abstraite. L'idéal scientifique des mathématiciens trouve dans cette conquête une excitation permanente, une caution sans cesse plus profonde : le monde physique, par sa résistance expérimentale et par sa pénétrabilité à l'existence mathématique, met en relief à la fois l'efficacité rationnelle de l'analyse et la finesse de son rapport aux différents ordres du réel. La possibilité d'une physique mathématique confirme la vocation universelle de la quan-

(1) Comparer à cet « optimisme » méthodologique la position de Comte par rapport au *langage commun comme instrument de combinaison des idées scientifiques* : *Cours*, II, 531. Le langage humain est utilisable à cette fin, au-delà des mathématiques. Et il est même utile de lui maintenir cette fonction. Mais Comte entend cet usage de façon méthodique, abstraite, combinatoire (*Synthèse subjective*). Il en connaît tous les périls. Ce qui donne un sens au *calcul* symbolique de la *Synthèse*, c'est l'ampleur de la fonction linguistique chez Comte. Se borner au langage, utiliser sagement ses fonctions sociales et philosophiques ne veut pas dire, pour Comte, abandonner purement et simplement le langage à lui-même, c'est-à-dire condamner science et spéculation philosophique à une imprécision toujours renaissante. C'est, au contraire, régulariser l'élan linguistique en respectant ses lois sociales et affectives, pour le vouer au service continu de l'esprit positif.

tité abstraite : une emprise éclatante sur la matière, une perception plus fine de l'ordre phénoménal apportent à la conscience positive une garantie, un appui et un encouragement permanents. Mais, en enrichissant la connaissance, elle vise aussi à l'étendre : le même effort qui fournit aux sciences de la nature leur assise la plus abstraite, incite à en prolonger philosophiquement la méthode, et l'esprit. La raison abstraite se fortifie dans ces victorieuses entreprises ; en organisant la nature inanimée, elle apprend à se dépasser elle-même.

Dans la filière des expériences méthodologiques que doit suivre l'instrument d'analyse pour s'élever, positivement, de l'abstraction mathématique aux procédés universels de la Méthode philosophique, la science du monde inorganique représente, doublement, une épreuve de réalité : pouvoir vérifié et précisé de l'instrument mathématique sur une nature concrète empiriquement observée ; puissance éducative de l'exemple mathématique sur le devenir de la raison, action suprême de la conscience positive sur sa conduite caractéristique.

L'intuition d'Auguste Comte, et sa Méthode philosophique, soulignent énergiquement le sens et la valeur d'une Physique (1). Suivant la tradition rationnelle des Grecs (2), pénétrée par l'idéal cartésien d'une analyse mathématique fondée sur l'intuition abstraite du « rapport », le positivisme demande aux sciences de la matière de garantir et de préciser les relations objectives de l'esprit et du réel, c'est-à-dire de fonder l'« ordre » universel.

(1) En particulier par l'idée de *Physique sociale* utilisée comme thème de l'objectivation sociologique.

(2) Cf. *Politique positive*, I, pp. 515 et sq., et Abel REY, *Jeunesse de la Science grecque*, pp. 307 et sq.

## LA PHYSIQUE MATHÉMATIQUE

L'existence, le rôle et l'avenir d'une *physique mathématique* ont pu sembler négligés par l'épistémologie positiviste. Non seulement la spécificité accusée des différentes sciences semble interdire toute fusion méthodologique originale entre leurs procédés (1), mais l'inspiration philosophique du *Cours*, et spécialement du tome second, vise à d'autres fins, s'appuie sur des distinctions apparemment étrangères à l'esprit unificateur des méthodes : l'énergie systématique et l'habileté didactique semblent très peu soucieuses de servir le progrès des sciences « frontières ». Or, il nous semble strictement nécessaire, pour comprendre dans la suite l'attitude abstraite du comtisme, de dissiper ces équivoques ; de préciser comment se pose chez Auguste Comte le problème de la méthode physique, et dans quelle direction abstraite s'en esquisse le progrès positif.

La science abstraite n'est ni un système de la description ni un pur recueil de faits : il y a des connaissances physiques innombrables, propres au sens commun et à l'expérience vulgaire, dont les recueils savants n'ont point à s'embarrasser, bien qu'elles soient fondamentales ; elles sont supposées nécessairement par la science. Inversement, la connaissance scientifique adéquate d'un *être physique* exigerait une analyse exhaustive des phénomènes qui s'y déroulent et une filiation dans le temps. L'histoire naturelle, la géologie montrent ce que serait cette *physique* concrète, qui, fondée sur les lois générales de l'existence et du changement, équivaldrait à une connaissance « intégrale » des êtres naturels.

(1) Comte ignorerait la physique mathématique comme la physico-chimie. Or, ce jugement est erroné en ce qui concerne la physique mathématique et même la physico-chimie. Voir plus loin, p. 119.

Ce que le sens commun supporte et ce que suppose la connaissance concrète, ce qui les unit et ce qui les sauve, c'est la science au sens courant du mot : abstraite parce qu'elle divise l'objet, parce qu'elle choisit ce qui est susceptible d'une plus simple analyse, ce qui se répète à travers les variétés de l'expérience et qui se retrouve partout quand on l'a isolé, mais n'est jamais donné « à part », ce qui confère progressivement une constance objective, une valeur universelle à la représentation humaine.

La mission de l'esprit positif est donc de préciser et de promouvoir l'idée d'une « physique abstraite » (1). Or, sur l'appareil final de cette recherche, qui doit trouver dans la matière inerte les lois de l'ordre universel, aucun doute n'est possible au moment où se forme l'inspiration positiviste ; ce sont les mathématiques qui doivent le fournir. Non pas que la réduction mathématique des sciences physiques soit déjà en mesure de justifier par tous ses résultats cette uniforme prétention, mais parce que les succès caractéristiques se sont manifestés dans toutes les directions (2). Malgré leur extrême inégalité ils poussent assez loin dans chaque province pour familiariser l'esprit avec le genre de lois qui s'y manifeste.

Ce que suggèrent directement ces diverses emprises rationnelles sur le monde physique, c'est que celui-ci est, dans toutes ses parties, accessible à la coordination mathématique. Bien qu'il soit susceptible, par la complication de certains cas, d'y opposer parfois une très opiniâtre résistance, il n'offre nulle part une apparence d'impénétrabilité, un accroissement discontinu d'« opacité », une zone généra-

(1) *Sur la physique concrète* : évolution de Comte : 1° D'abord la physique concrète est inutile pour fonder la philosophie universelle (il suffit des lois abstraites) ; 2° elle est reconnue ensuite impossible : atteindre les lois concrètes est entreprise supérieure à nos forces réelles. Cette conclusion est conforme à l'esprit de la distinction de l'abstrait et du concret, et elle apparaît nettement à Comte par la coïncidence de ce dualisme intuitif avec la division de la théorie et de la pratique.

(2) Pesanteur, optique, étude de la chaleur, acoustique, électricité.



lement réfractaire, un ordre de phénomènes irréductible.

De cette conviction, le corollaire méthodologique s'impose avec une rigueur significative. Un seul langage est désormais susceptible de satisfaire le physicien : en dehors de la coordination mathématique achevée, ou même de sa préparation, de sa formulation, de son perfectionnement, aucune conduite intellectuelle ne mérite le nom de science.

La physique ne se comprend pas autrement qu'une mathématisation du réel ; l'idéal cartésien pour ce qui concerne la physique prend place parmi les évidences traditionnelles de la méthode objective. Chez Comte, cette évidence domine même le respect de l'empirisme newtonien. Réduite à elle seule, cette exigence cartésienne exclut définitivement du commerce scientifique toutes les constructions extra-quantitatives du monde matériel. Mais si elle vaut comme principe de sélection entre les systèmes de physique, et d'exposition pour leurs résultats, elle ne suffit nullement à définir la méthode effective qui permet de les obtenir : la formulation mathématique n'est qu'un aboutissant. Le génie de la physique consiste justement à trouver le « point de vue » abstrait par lequel les phénomènes de la matière deviennent susceptibles d'ordre quantitatif, perméables à la forme mathématique.

L'usage du calcul est toujours subordonné à une inspiration préalable, et ses résultats n'ont de sens que par elle. D'une part, les *faits primitifs* ou les propositions initiales exigent une analyse réellement originale qui les isole ; et c'est dans cette analyse spéciale, d'autre part, que la physique joue à chaque moment ses véritables chances. L'infailibilité des mathématiques ne vaut que pour elles seules ; en physique, la déduction transpose simplement les incertitudes inductives : elle ne les élimine pas. Par elle-même, l'analyse mathématique n'est pas le vêtement caractéristique de la vérité ; le rôle le plus précieux du langage mathématique, ce n'est pas de conférer aux vérités scientifiques une garantie

illusoire, mais bien de ramener sans cesse l'esprit dans la direction privilégiée où il faut chercher.

Derrière cette exigence, désormais traditionnelle, qui concerne le formulaire, l'orientation comtienne de la méthode en physique retrouve une volonté de perfection rationnelle, un appel aux ressources inventives, à toute la puissance d'analyse, que résume, dans l'intelligence abstraite, l'« esprit mathématique ».

Malgré la diversité apparente des procédés, cette idée mère commande toutes les démarches de la physique abstraite. Dès les *Essais de Philosophie mathématique*, Comte montre que l'idéal de la méthode en physique doit porter justement sur cette partie de la recherche qui est dite, bien à tort, n'en point comporter, savoir : l'art de fournir des procédés uniformes pour la réduction des phénomènes physiques à des équations mathématiques. L'analyse en physique, méthode d'invention, se propose de réduire les phénomènes à l'analyse mathématique, et suivant l'esprit essentiel de celle-ci.

La distinction d'une physique abstraite et d'une physique concrète, la séparation tranchée du physique et du mathématique à l'intérieur de la physique elle-même ne font qu'adapter à un réel plus complexe le véritable esprit de l'analyse, selon la mathématique du positivisme. Bien loin de signifier une rupture ou une discontinuité, toutes ces apparentes oppositions représentent une obéissance rigoureuse au même idéal commun. Spécifier les variétés réelles de la connaissance, c'est obéir à la première exigence de l'esprit positif ; mais cette spécification elle-même est une première analyse, et une analyse d'esprit mathématique.

A partir de l'idéal cartésien d'une réduction mathématique, l'idée de physique abstraite soutient, très profondément, toutes les distinctions épistémologiques appliquées par Comte aux connaissances de son temps (1). Ce qu'elle exige

(1) La même idée est nettement indiquée par G. BACHELARD dans son ouvrage : *Étude sur l'Évolution d'un Problème de Physique : La Propagation thermique dans les Solides*, p. 59.

d'abord, c'est que la physique prenne conscience des conditions qui lui sont faites, définisse ses obligations et ses garanties. Ce n'est pas en parodiant la fausse indépendance déductive des mathématiques qu'on peut leur être fidèle, mais en pratiquant sincèrement la prudence de leur conduite opératoire, et leur vertu d'« explicitation » progressive.

Pour s'agréger réellement au travail mathématique, le premier devoir du physicien, après une suffisante culture déductive, est de se plier aux habitudes expérimentales, de développer les aptitudes inductives propres à son domaine, et d'où dépendent finalement toutes ses constructions. Subordonnée à la recherche des bases, — des faits généraux, — la déduction mathématique ne saurait commencer ni achever le travail du physicien.

Avant et après cet intermédiaire, la sagesse du physicien consiste surtout à concevoir pleinement la nature de la preuve. Pour lui, aucune preuve n'est valable en dehors de ce contact incessant que l'expérience et l'observation entretiennent avec le réel.

Pénétré de ces habitudes fondamentales, le physicien peut et doit les prolonger en *suggestions* mathématiques. Sa *Méthode*, en définitive, réside dans un mode spécifique d'analyse : il lui faut trouver devant les phénomènes physiques, un point de vue nouveau, une originale attitude intellectuelle qui ouvrirait les voies aux réductions mathématiques, non par suite d'une simplification arbitraire, mais parce qu'elle permettrait une combinaison heureuse de l'expérience et de la déduction.

#### DIVISION DE LA PHYSIQUE

Les distinctions de l'épistémologie comtienne ne doivent donc pas être prises comme des divisions rigides, mais comme

les moments nécessaires d'une « pensée » scientifique d'approximation, des vues progressives sur le mouvement continu d'une même aspiration méthodologique (1). Entre les variétés de la physique, comme entre les mathématiques et la physique, séparation implique toujours connexion complémentaire. Et ici, la connexion, quoique ou parce que moins évidente et moins soulignée, est très profondément incluse, ancrée sur l'idée directrice de la doctrine (j'entends de la doctrine, précisément sur ce point : la physique comme « science »).

Historiquement et logiquement les démarcations successives de la physique et des mathématiques ne font toujours que résumer ou susciter leur progrès réciproque (2). Le sens des divisions est relatif, mobile, réversible. L'esprit mathématique s'affermir en s'isolant : à mesure qu'il devient plus conscient de sa puissance, de ses méthodes, et de ses critères, il se distingue de ses origines concrètes, et les définit (3). Toute mathématique commence par une connaissance inductive des êtres matériels et, en s'affinant, en méritant son autonomie, elle fait apparaître l'existence physique comme science abstraite du monde extérieur. Inversement, toute physique, en vertu de cette genèse, postule un achèvement mathématique : dans sa définition même est incluse cette vocation fondamentale. Le lien de la matière à l'espace et au nombre n'a jamais été interrompu : de la physique à la mathématique, il y a à la fois différenciation réciproque et continuité méthodique.

A l'intérieur de la physique, la même unité d'inspiration se propage à travers les divers modes du mathématisme : mieux, par leur distinction même. Bien loin de s'opposer à l'idéal

(1) Nous en dirons autant pour l'esprit dans lequel il faut apprécier les fameuses règles de la méthode physique, si curieusement *figées* par la critique de MEYERSON (cause, loi, hypothèse, etc.).

(2) Pour Auguste Comte, la physique d'Aristote constitue un progrès scientifique.

(3) Cf. *Essais de Philosophie mathématique* (de 1824), pp. 14 et sq. : *Notes pour le discours préliminaire de la géométrie*.

rationnel comme un cloisonnement arbitraire, ces séparations suscitent le vrai progrès de la méthode, qui est dépassement et généralisation de l'acquis, suivant une direction invariable : elles prolongent toutes la même ligne idéale que propose l'« esprit » mathématique de l'analyse.

Ainsi les divisions de la physique représentent les étapes successives d'une même aptitude inventive ; mais elles ne sauraient se périmér ni s'exclure réciproquement, car chacune est nécessairement corollaire d'une précieuse réussite dans le domaine pur des mathématiques. Non seulement la forme de la physique abstraite, mais son devenir et sa méthode d'invention relèvent des mathématiques (1). Entre ces sciences il y a mieux qu'un rapport de langage à contenu : il y a une relativité nécessaire, une corrélation fondamentale. La description de leurs aptitudes réciproques, l'énumération et l'interprétation philosophique de ces faces complémentaires d'une même pensée inventive, leur diversification et leur approfondissement systématiques sont le noyau de l'épistémologie positive. En respectant toutes les nuances empiriques de la doctrine, et ses réserves philosophiques, il reste évident que tout son effort s'applique sans ambiguïté à purifier et à promouvoir l'idéal d'une physique mathématique au sens le plus exigeant du terme.

La tendance caractéristique d'une telle conception est de pousser, pour l'avenir de la science, à une organisation plus fine des rapports entre la physique et l'analyse mathématique. Tels qu'ils apparaissent immédiatement à l'épistémologie. et malgré les constructions définitives qu'ils ont déjà suscitées, ces rapports sont fort imparfaits, parfois artificiels, et surtout peu systématiques. Par le double spectacle de leurs succès les plus étendus, les plus indiscutés et des

(1) On peut, à la rigueur, découvrir des lois sans trouver des « formes mathématiques », mais il est impossible sans celles-ci d'aller plus loin, de progresser plus profondément : de systématiser. Il faut, pour trouver des *méthodes d'invention* de lois, développer des « formes » mathématiques.



signes trop fréquents d'insuffisance, d'irréalité, ces rapports suggèrent le désir et le pressentiment d'un usage vraiment méthodique, et pleinement efficace.

C'est pourquoi les deux types généraux de réduction analytique dont la physique nous offre l'exemple sont également instructifs. Qu'elle utilise la géométrie et la mécanique (1), ou qu'elle s'applique directement aux phénomènes (2), dans les deux cas l'analyse obtient en physique des réussites significatives. Mais dans les deux cas aussi elle suppose une « adaptation spéciale », qui est le vrai secret de la méthode. L'usage doit en être étendu bien au-delà des types classiques dont la thermologie de Fourier, l'optique géométrique et la barologie fournissent l'excellent exemple. Il serait aussi puéril d'arrêter à leur niveau le progrès de l'analyse que d'ignorer la vaste portée scientifique de leur stricte application.

De toute façon, le désir d'une méthode physique plus simple et plus efficace, plus pénétrante, n'exigeait nullement que le positivisme dénonçât les formes réussies, et déjà classiques, de la physique mathématique. Mais son adhésion fut limitative : elle ne confirma que les résultats éprouvés, elle ne préjugea rien des tentatives futures, ni surtout de la méthode qui pourrait les susciter. L'esprit de la physique positive est de respecter tout ce qui a fait ses preuves de vigueur rationnelle et même de le consacrer, mais seulement pour en extraire la valeur éducative et généralisatrice : elle ne s'asservit à aucun des artifices méthodologiques dont elle accepte l'héritage et dont elle prolonge l'inspiration.

L'importance extrême des lois de la pesanteur, et de leur codification mécanique, la perfection de l'optique géométrique, l'exemple impressionnant de l'astronomie tout entière devaient conduire le positivisme à insister, avec raison,

(1) Réduction « médiate ».

(2) Réduction « immédiate ».

sur le rôle primordial de l'intermédiaire géométrique et mécanique dans la mathématisation du réel. La vigueur des descriptions comtiennes, le rôle décisif des faits qu'elles relèvent dans une physique classique (une « physique » au sens newtonien du terme, et pour laquelle l'espace et le temps « absolus » « supportent » tous les phénomènes) ont souvent fait assimiler l'épistémologie positive au réalisme pur et simple de l'espace et du temps.

Rien, cependant, n'est plus discutable : non seulement en raison des critères « phénoménistes » du positivisme, mais surtout en vertu de son intuition fondamentale d'un réel hiérarchique. Ce qui, de la science des vivants et de la science sociale, prête aux liaisons parfaites de la géométrie et de la mécanique, c'est ce par quoi leurs phénomènes participent à l'existence matérielle : les lois les plus abstraites de toute nature empiriquement donnée.

Mais ces lois mêmes de l'existence matérielle ne sont que « relativement » réductibles aux lois de la géométrie ou de la mécanique. Bien loin que l'espace et le mouvement s'imposent comme un « placage » entre l'analyse mathématique et le réel, c'est celui-ci qui impose ses convenances. La géométrie et la mécanique ne sont rien d'autre qu'une première approximation du monde physique. Triomphe de l'idéal mathématique, ces sciences portent nécessairement le poids de leur perfection : elles ne se constituent que par une série de choix de points de vue limitatifs, *dont la liste ne coïncide pas nécessairement* avec celle qu'établit la perception humaine, construisant le monde physique (1).

Il est même certain que notre perception est plus généreuse que notre codification abstraite. Ce qui peut, dogmatiquement et historiquement, faire illusion, c'est le lien très visible qui unit la constitution de la mécanique et de

(1) Rapprocher de cette conception, la conception de Comte sur des rapports entre l'algèbre et la géométrie : il serait « peu philosophique » d'y escompter une correspondance parfaite, cf. notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 102.

la géométrie à la genèse de la physique. Un même effort d'abstraction (1) réduit toute une catégorie de phénomènes matériels à un corps de doctrine purement rationnel et constitue simultanément un « organon », un instrument méthodique extrêmement puissant pour la réduction mathématique des phénomènes naturels. C'est un système des cas spécialement favorables, tellement propices à l'analyse qu'il suffit de pouvoir y rattacher les problèmes de la physique pour savoir dès lors former leurs équations. L'extension de la géométrie et de la mécanique et le progrès des sciences physiques présentent donc une indéniable et significative réciprocité. Mais cela ne sous-entend nullement que toute réduction du physique au mathématique doive s'opérer de cette façon. Car cela reviendrait à prétendre que la physique ne pourrait se développer si elle ne se raccrochait sans cesse à la première et plus petite portion de son domaine, à la zone préliminaire qui a le mieux réussi. Supposition tout à fait gratuite : elle restaurerait mathématiquement dans la physique un « monisme » entièrement étranger aux plus évidentes intentions positives, et auquel Auguste Comte eût très justement appliqué sa critique générale du matérialisme (explication du supérieur par l'inférieur).

Sur cette nature pluraliste de la méthode physique, l'épistémologie comtienne est parfaitement explicite : l'introduction de l'analyse (2) peut être médiate (par l'intermédiaire mécanique et géométrique) ou immédiate (comme dans la *thermologie mathématique* de Fourier). Et malgré certaines apparences didactiques, cette seconde forme de mathématisation ne le cède nullement en importance à la première. Bien loin d'être un « hors-d'œuvre » de la philosophie physique, on peut dire, sans exagération, que la physico-mathématique de

(1) Corrélation entre l'étendue géométrique et l'étendue physique. Voir *Essais sur la Philosophie des mathématiques* (1819), pp. 32 et sq.

(2) *Cours*, II, 316-317 et sqq.

Fourier préside à toutes les conceptions méthodologiques de Comte (1).

En effet, le succès de la thermologie abstraite illustre admirablement la valeur universelle de l'analyse mathématique, la variété imprévisible de ses ressources : une continuité méthodologique rattache le véritable génie de la philosophie mathématique à la sagacité du physicien. Elle définit dans le réel la direction privilégiée de l'esprit positif (2). L'existence d'une thermologie mathématique constitue non seulement une garantie de fait (pour les espérances généralisatrices de Comte), mais surtout une leçon de méthode. Elle introduit des possibilités nouvelles dans l'art de mathématiser la nature. Elle offre l'exemple d'une souplesse nécessaire, d'une habileté supérieure, décisive dans le jeu de la raison organisatrice.

Quand l'analyse s'introduit « médiatement », c'est par le jeu de certaines *abstractions* fondamentales qui permettent de constituer à la fois la géométrie et la mécanique comme sciences mathématiques et de rendre l'existence physique partiellement homogène à leurs lois.

Ces abstractions, comme l'*espace*, ou l'*inertie*, supposent quelque réalisme philosophique, en ce sens que la nature nous en offre des approximations faciles à dégager ; elles sont parentes, pour le même motif, des abstractions du sens commun, elles coordonnent les phénomènes les plus simples. Mais si leur genèse suppose un appel au réalisme, elles-mêmes ne sont jamais « réalisées » : leur nature est toujours purement relative aux opérations humaines qu'elles permettent. Leur proximité du sens commun semble les « solidifier ». Mais la physique positive, loin de se fonder sur une telle apparence

(1) Faits justement signalés par BACHELARD dans l'ouvrage cité, p. 55. Concrètement : l'esprit positif s'est incarné par le jeune Auguste Comte en deux hommes : Fourier, Blainville, cf. *Dédicace 'du Cours*.

(2) *Cours*, II, p. 461.

pragmatique, s'oppose très clairement à l'usage, même implicite, des « entités ».

Sous le nom de *faits généraux*, ou de faits primitifs, les relations phénoménales ne revêtent jamais le caractère d'un absolu : la généralité est pure dépendance hiérarchique, pure aptitude fonctionnelle à coordonner un ensemble (1). Aucun mode d'existence en soi ne lui est consenti : en dehors de cet ensemble et de cette valeur « locale ». L'« axiome éternel » et le réalisme des classes sont étrangers à la pensée positive (2).

Cette répugnance d'Auguste Comte à « hypostasier » les conventions que l'esprit humain passe avec l'expérience n'a jamais désarmé ; elle l'a même conduit peut-être à trop insister sur le « détachement » de la science par rapport à l'empirisme, sur la « pureté » idéale de la physique, sur la « latitude » de nos initiatives théoriques et sur le formalisme de nos connaissances. Mais elle devait le protéger efficacement contre les « illusions » réalistes.

La même rigueur qui lui fait repousser l'introduction des structures hypothétiques comme support de l'analyse lui interdit d'accorder à l'abstraction une existence « en soi ». Et c'est aussi dans un esprit purement réflexif et relatif qu'il conçoit l'application *immédiate* de l'analyse à la physique.

(1) Voir l'intuition originaire de Comte sur la « généralité » dans les Opuscules Saint-Simoniens (3<sup>e</sup> vol. de l'*Industrie*) et en particulier dans *Programme d'un concours pour un plan général des finances*. Cf. Teixeira MENDÈS, *Auguste Comte : Évolution originale*, vol. I, p. 113. Texte reproduit dans notre *Appendice* à notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 230-231.

(2) Dans la mesure où la pensée de Taine s'identifie avec cet aspect « classificateur », elle est entièrement étrangère et même antipathique à l'authentique inspiration d'Auguste Comte. La superficielle similitude de certains thèmes scientistes, ou para-positivistes, se prête malheureusement à bien des confusions. Chez Comte l'étude des « généralités » recommandée aux philosophes est, très exactement, l'étude des « façons de généraliser ». Ce qui change une apparence bien pauvrement réaliste, si elle porte sur la doctrine, en un admirable sentiment de la mission méthodologique des philosophes.



## LE PHÉNOMÈNE ABSTRAIT

Toute structure figurée étant exclue, et, par hypothèse, l'usage des catégories abstraites de la connaissance commune se montrant inefficace, il n'y a pas moyen d'enserrer mathématiquement les faits en usant d'une représentation homogène au sens commun, intermédiaire entre l'espace ou le mouvement et l'existence physique. Dès lors, la puissance analytique doit s'exercer directement sur un phénomène caractéristique, qu'elle élabore. A vrai dire, ce phénomène *abstrait*(1) est une idéalisation, parce qu'on élimine de sa définition physique toutes les circonstances superflues, mais il est aussi « réel » que pourrait l'être une représentation géométrique ; plus réel même, comme étant plus proche de l'expérience immédiate.

Il est à la fois extrêmement simple et fondamentalement lié à notre organisation empirique de l'univers. Mais sa propriété essentielle, qui est d'être parfaitement pénétrable à la représentation analytique, résulte d'une collaboration évidente de l'intelligence et de la perception : il apparaît comme dépouillé, purifié de toute superstructure imaginative, comme réduit à un noyau phénoménal, à une signification expérimentale essentielle. C'est le type par excellence du « point de départ positif » en physique mathématique. Il unit indissolublement l'évidence sensible et la clarté *didactique*. S'il est dans sa nature de se définir de mieux en mieux comme fondation systématique d'un ordre déductif, c'est dans sa perception initiale que se noue déjà le commerce spontané de la raison et du réel.

En ce qui concerne la propagation thermique de la chaleur dans les solides, le phénomène immédiat, primitif et simple, c'est celui que nous exprimons conceptuellement par l'éga-

(1) Cf. *Cours*, II, 431 : « phénomène purement abstrait ». Sur l'importance et la signification du phénomène abstrait, voir BACHELARD, *loc. cit.*, p. 62 ; nous croyons cependant que cette expression n'a pas de résonance métaphysique.

lisation progressive des températures, et dont le contenu empirique, sensoriel, s'impose invinciblement à toute organisation humaine du monde physique. Ce que nous apprend le génie de Fourier, et ce qui institue pour la physique la leçon philosophique de sa théorie, c'est que l'analyse mathématique est susceptible de « mordre », de s'appliquer très étroitement et très énergiquement sur cette base inséparablement théorique et empirique ; qu'elle peut en expliciter, non seulement les conséquences numériques, mais plus profondément toutes les suggestions rationnelles : le présupposé physique devient très vite source d'invention mathématique, par l'élimination opportune de certaines circonstances concrètes (1).

Un point de vue élémentaire, à la fois naturel et savant, sur les phénomènes à réduire, recèle donc une richesse insoupçonnée de virtualités analytiques. Et les mathématiques s'élargissent quand elles orientent leur développement suivant quelque schème efficace, choisi au niveau de l'existence physique.

Pour une philosophie critique ou métaphysique, cette coexistence surprenante de la fécondité mathématique et de l'efficacité expérimentale dans une même représentation abstraite constitue en soi un problème : la pensée doit rendre compte de son accord avec le réel, et du mode singulier sur lequel elle fait fond. Pour le positivisme, la physique mathématique, non plus que la science tout entière, n'a nul besoin d'une justification extrinsèque. La philosophie positive n'exige qu'un éclaircissement intrinsèque des méthodes efficaces. Dans cet ordre d'idées, on ne peut, sans contradiction, lui reprocher d'« éluder » ou de négliger le problème critique de l'abstraction, ou les rapports métaphysiques du phénomène à l'être.

Mais, par contre, la philosophie se doit de comprendre aussi

(1) Cf. *Cours*, II, 431 : « ...l'équation fondamentale de la propagation de la chaleur, qui, par son extrême généralité nécessaire, ne saurait renfermer aucune trace immédiate, ni de l'état initial propre aux diverses molécules, ni des circonstances permanentes particulières à l'enveloppe ».

finement que possible le mécanisme opératoire de l'abstraction scientifique, pour éviter de le fausser en le généralisant. Pour Comte, « le phénomène abstrait » est suffisamment défini par sa fonction théorique, mais une étude épistémologique de celle-ci n'est pas indifférente aux progrès de la raison. Aussi le *Cours de Philosophie positive* consacre-t-il à la thermologie de Fourier un chapitre très nourri.

M. Bachelard (1) a montré comment l'exposé d'Auguste Comte, où l'inspiration et la technique de Fourier sont exactement perçues, souligne toujours une convenance fondamentale entre l'analyse mathématique et la « raison interne » du phénomène abstrait : Auguste Comte a parfaitement senti toute la puissance, et toute l'étrangeté d'une analyse plus claire, plus pénétrante, et plus efficace que l'observation ordinaire et directe. Techniquement, l'interprétation positiviste se raccorde fort bien aux données contemporaines ; les limitations, restrictions ou assimilations qu'elle propose expriment très judicieusement ce que l'idéal positif pouvait alors exiger d'une telle science.

Philosophiquement, M. Bachelard y décèle une profonde intention méthodologique : ce qui fonde, selon cette interprétation, l'applicabilité des mathématiques, et ce que ferait apparaître la réussite de Fourier, méditée par Comte, c'est une « structure » du phénomène, dont il est possible de rendre raison par un schématisation adéquat. La « composition » des formules mathématiques de la thermologie exprimerait une *composition réelle du phénomène* (2).

Entre l'existence mathématique et le réel, ce qui permettrait et justifierait la correspondance, ce serait une certaine structure phénoménale, susceptible d'être rejointe, exprimée exactement par nos schémas. Une telle conception de la physique mathématique prolongerait bien évidemment l'attitude générale qui caractérise la philosophie comtienne. Pos-

(1) G. BACHELARD. *Propagation thermique dans les Solides*, spécialement, pp. 58 et sq.

(2) Cf. BACHELARD, *loc. cit.*, p. 67.

tulant à la fois un réel résistant à nos efforts rationnels, et l'universalité virtuelle de l'analyse mathématique, le positivisme décrit toujours l'œuvre de connaissance comme un phénomène de « perméabilité », comme une correspondance spontanée et systématique entre l'ordre des phénomènes et le schématisation abstrait par lequel nous le représentons, et grâce auquel nous le pensons.

Il est vrai que le rapport de l'abstrait au concret résume à chaque instant l'étendue et les développements de ce parallélisme entre ce que la *nature* nous propose et ce que nous lui offrons. Mais cette harmonie suppose-t-elle autre chose qu'une concordance formelle ou doit-elle nécessairement invoquer quelque identité partielle sous-jacente, qui serait *matière* ?

Non seulement une telle supposition est étrangère au dessein fondamental de l'épistémologie positive, mais elle ne paraît même pas appelée par les besoins de l'approfondissement méthodologique ; et, à vrai dire, M. Bachelard n'y voit qu'une suggestion, une esquisse, une intention implicite. Mais elle lui paraît susceptible d'un développement important, et, en tout cas, très profondément ancrée dans l'intuition comtienne de la physique mathématique.

Il faut donc se demander jusqu'à quel point l'idée positive de l'abstraction implique une structure du phénomène, et surtout si elle entraîne nécessairement entre le réel et l'existence mathématique un tel mode de continuité : nos schémas constitueraient alors, non seulement des intermédiaires idéaux, des « artifices » de la perception ou de l'analyse rationnelle, mais des « éléments » à la fois empiriques et intellectuels, des constituants authentiques d'une existence physique.

A vrai dire, le *phénomène abstrait* se présente avec un caractère d'immédiate simplicité qui l'apparente facilement au réalisme spontané du sens commun : le complexe de la perception et de la connaissance semble s'y nouer antérieurement à toute analyse. Sa dénomination singulière ne désignerait-elle pas une sorte d'« extrait » essentiel de la com-

plexité phénoménale, un élément premier dont la connaissance livrerait la reconstruction implicite de toute réalité ? Il serait la forme privilégiée de l'organisation humaine pour toute une zone de l'existence physique.

Apparence singulièrement renforcée par la profonde signification expérimentale de la composition mathématique (1) suscitée par ce schématisme. On s'abuserait, cependant, en assimilant en vertu de la dénomination même (purement et simplement) le rôle du *phénomène abstrait* à celui d'une structure élémentaire. Par une telle expression, le langage comtien ne veut rien dire d'autre qu'un point de vue plus abstrait que l'ordinaire point de vue « phénoménal » de la conscience commune (2).

De ce qu'un phénomène abstrait paraît supporter toute la recomposition d'un phénomène physique, il ne s'ensuit nullement que les phénomènes eux-mêmes, ces points de vue abstraits de l'humanité sur l'être, soient des « éléments » intégrables du réel. Le parallélisme ne vaudrait pas plus en sens inverse, car l'abstraction est *toujours* une opération essentiellement relative et spécifique, caractéristique pour chaque ordre de réalité.

Aussi Auguste Comte ne sent-il sous cette expression aucun import métaphysique : le pléonasme apparent de l'abstraction et du phénomène ne cache aucune ontologie inconsciente. Elle rappelle simplement la nature commune de l'opération privilégiée par où débute chaque science. Le même grain de réalisme, c'est-à-dire la même allusion naïve à un dualisme fondamental de l'esprit et du monde colore l'une et l'autre dénomination. Mais elle ne tire pas plus à conséquence, n'affiche pas plus de prétention dans les origines de la thermologie que dans les fondements de la mécanique ou dans la définition même de toute science abstraite : pure tradition du sens commun, elle se réfère simplement au dogma-

(1) Cf. COMTE, *Cours*, II, p. 445.

(2) Cf. plus loin, p. 361. Interprétation de l'« institution abstraite ».



tisme spontané de la connaissance vulgaire ; elle ne suppose rien sur la nature métaphysique du schématisme abstrait.

Entre l'être et le phénomène, entre le phénomène et son schéma prémathématique, la métaphysique ne pourrait s'insinuer que si les termes éventuels étaient isolables, susceptibles de revêtir une valeur « en soi ». Or, l'opération abstraite se définit uniquement par une double relativité entre les faits à expliquer et la méthode qui les ordonne. C'est un point de vue caractéristique qui permet l'adaptation intellectuelle ; aucune nature propre ne peut lui appartenir en dehors de cette fonction spécifique. A quelque niveau qu'on la décrive, l'abstraction ne saurait jamais être qu'une corrélation. Aussi, le phénomène abstrait fait-il bien moins allusion à une « donnée immédiate » qu'à un rapport opératoire. Dans toutes ses variétés physiques, la réduction abstraite par l'analyse ne s'asservit jamais aux limitations d'un intermédiaire : son caractère essentiel est d'établir des relations uniformes valables à travers plusieurs niveaux différents de l'existence physique. On imagine difficilement que cette fonction interphénoménale s'explique, en dernière analyse, par des structures abstraites spécifiquement liées à chaque ordre de phénomènes !

Le langage réaliste de Comte ne doit pas faire illusion : « saisir dans chaque phénomène ce qu'il présente d'abstrait, et par suite de commun » (*Cours*, II, 438) ne suppose nullement qu'on mette la main sur une structure « en soi », mais seulement qu'on envisage les choses sous un point de vue capable de se reproduire *analogiquement*. Plus précisément, si un mode spécifique d'existence abstraite devait nécessairement s'interposer entre les mathématiques et la physique pour en permettre la collaboration, toute description encyclopédique devrait au moins en signaler la place. Or, non seulement la hiérarchie positive ignore une telle distinction (1), mais elle

(1) L'intermédiaire, c'est l'existence astronomique et qui a un tout autre sens, voir plus loin, pp. 112 et sq.

s'oppose foncièrement à son emploi. Les rapports entre les mathématiques et l'abstraction s'y montrent toujours proportionnés aux « distances » encyclopédiques ; coïncidence de droit, divorce de fait à partir de la chimie : incessante corrélation virtuelle.

Si l'esprit de mathématisation était étroitement, rigidement attaché à une structure phénoménale abstraite, la disparité serait inexplicable entre l'étroite validité de celle-ci et l'universelle fécondité de celui-là. Car le phénomène abstrait n'est pas défini, ni utilisé par Comte au-delà de la thermologie, tandis que le schématisme de l'abstraction étend, sur tout le réel, son réseau, toujours intentionnellement, virtuellement, orienté vers la quantification et se montrant même parfois *actuellement* quantitatif.

Ni comme « structure élémentaire », ni comme « étage dans le réel », le phénomène abstrait n'est susceptible de revêtir dans la hiérarchie positive de signification réaliste. A l'intérieur même de la physique, aucune distinction ne correspondrait à cet ordre intermédiaire : la division des différentes disciplines l'ignore, la fonction généralisante et réductrice du schématisme y est conçue d'une façon entièrement homogène pour toutes les formes de mathématisation.

#### SCHÉMATISME ET SIMPLICITÉ

Ce qui conditionne bien évidemment en physique la marche et les degrés de l'organisation mathématique, c'est la simplicité relative des phénomènes, mais cette simplicité ne s'incarne pas dans un schème : elle y est seulement sous-entendue, supposée, ou espérée, anticipée, *escomptée*. Perpétuelle exigence de liaison, *d'assimilation*, le schématisme exploite universellement la présomption de simplicité. Mais cette attitude n'est corrélatrice d'aucun acte de foi en un mode abstrait intermédiaire, où se condenseraient la simplicité et la réalité.

La simplicité est aussi bien projection humaine sur les

choses que suggestion des choses : elle est insérée progressivement dans un réel compact. Une structure abstraite interposée entre l'ordre physique et l'analyse restaurerait, contre toutes les intentions évidentes du comtisme, le matérialisme mathématique : car l'explication serait dès lors strictement dépendante d'un instrument abstrait.

Bien plus souple, bien plus libéral et plus sage, le dessein d'Auguste Comte est d'aider l'intelligence à se donner, dans chaque cas, les plus favorables conditions d'analyse. Ce que nous montre la théorie du « phénomène abstrait », c'est le fonctionnement et le ressort de nos aptitudes simplificatrices, dans leur jeu purement relatif. Ce type d'abstraction isolé de toute représentation réaliste corrélative, cet isolement strict, qui n'aboutit pas à un ordre spécifique du réel, n'est autre que l'opération fondamentale, préliminaire à toute connaissance scientifique.

A l'entrée des différents ordres spécifiques de sciences, le résultat de cette opération est fixé dans une « existence » caractéristique (mais d'ailleurs strictement relative) : ici, ce genre d'analyse abstraite engrène directement sur l'analyse mathématique. Mais justement, en vertu de cette facilité, tout intermédiaire devient inutile. Raccordement pur et simple de deux points de vue sélectifs, le phénomène abstrait résume l'enchaînement d'un jugement sur un jugement.

Il ne réclame ni plus ni moins d'existence autonome que toute conduite rationnelle de l'esprit. Bien mieux qu'une continuité matérielle, qu'une identité de structure, qu'une participation élémentaire, l'image qui exprimerait cet ajustement serait celle d'une communauté, d'une parenté de rythme.

Ce qui, en effet, se ressemble et se répond des phénomènes aux formules mathématiques, c'est non seulement l'ordre et la structure, mais les variations enchaînées des constituants respectifs. Entre le mouvement physique constituant la trame du phénomène, et le mouvement intellectuel développant la genèse de l'explication, l'appareil mathématique

dénote un synchronisme éclatant, et une harmonie d'ordre esthétique. Tel est le sens positif des notations admiratives, où Comte souligne si énergiquement toute la fécondité *analytique* du phénomène abstrait. Et c'est aussi, méthodologiquement, la leçon la plus cachée de toute la thermologie.

Un progrès décisif des théories physiques peut, et même doit apparaître aux points de rencontre de l'analyse mathématique et de l'attitude abstraite. Autrement dit, l'abstraction vouée à fournir les conditions opératoires de toute analyse peut élaborer suffisamment un phénomène caractéristique pour qu'il devienne immédiatement perméable à l'analyse mathématique : corrélativement, celle-ci peut, et doit s'infléchir vers le résultat très spécial d'un tel effort. Aussi bien qu'aux représentations générales de la géométrie ou de la mécanique, l'analyse peut s'attacher à un point de vue particulier, mais abstrait, et en développer toutes les richesses inventives. Somme toute, les puissances humaines de la généralisation sont susceptibles de recevoir un accroissement considérable si elles savent choisir un point d'application : trouver une manière de se prêter à la *spécialisation* du réel, d'élaborer systématiquement des faits particuliers en matière pré-mathématique pour pouvoir les aborder sous un angle universel.

La généralisation, ici, comme partout, est la fin de l'abstraction, comme de l'analyse mathématique ; mais elle s'opère par approfondissements locaux. Tandis que l'analyse mathématique semble préfigurée tout entière par sa vocation généralisatrice, et que la géométrie ou la mécanique se construisent complètement sur l'abstraction de l'espace ou de l'inertie, l'existence physique impose à l'idéal qu'elle véhicule une mutation caractéristique.

Le premier progrès de l'analyse, fonction de généralité, sera de savoir s'appliquer avec toutes ses forces à un phénomène caractéristique : îlot de la perception, comparé à l'immensité de l'espace, à l'universalité du mouvement. A ce programme

décisif, l'habileté abstraite de l'intelligence collabore autant que la technique du mathématicien : leur perfectionnement réciproque découle d'une même inspiration schématique appliquée plus attentivement au réel. Il est donc parfaitement vrai de dire, avec M. Bachelard, que, sous l'interprétation de Fourier, le positivisme suggère une véritable méthode de réduction des phénomènes, par l'instrument d'un « schématisme » original (1).

Mais nous entendons par schématisme autre chose qu'une structure intermédiaire, que l'esprit saisirait par une sorte de décomposition « réelle » du phénomène.

La méthode réductrice de la physique mathématique nous semble étroitement apparentée à l'attitude globale qui caractérise l'idéal positif ; le schématisme en est l'instrument formel, mais surtout le symbole permanent. S'il intervient directement dans la détermination du phénomène abstrait, c'est parce qu'il est toujours, et, avant tout, méthode d'invention. Le schématisme est une manière d'anticiper les liaisons ; et les liaisons à créer ici sont celles qui fondent l'exercice d'une analyse « spéciale » : celle de la physique « positiviste ».

La même intention qui oriente l'esprit vers de nouveaux rapports philosophiques, qui permet d'aborder sous des points de vue rationnels spécifiques chaque groupe de phénomènes, remplit au niveau de la physique une mission aussi importante : minutieuse, mais féconde. Etablir une connexion aussi fine que possible entre l'expérience et les mathématiques résume tout le devoir des physiciens. De même que l'abstraction géométrique ou mécanique, le phénomène abstrait institue cette connexion. Mais sa « spécialisation » lui permet d'obtenir des effets plus puissants et plus rapides : l'intelligence y enchaîne directement deux opérations abstraites.

En ce sens, nous pensons que le schématisme donne, en

(1) Cf. G. BACHELARD, *loc. cit.*, p. 68.



effet, de la « profondeur » au phénomène positiviste (1), mais simplement par une perspicacité accrue, par une pénétration plus aiguë de l'attitude perceptive qu'implique l'abstraction.

Une telle combinaison uniforme de nos opérations abstraites (par enchaînement spontané) est un exemple très remarquable de ce que peut produire la convergence, sur un point bien choisi, du faisceau de nos instruments d'analyse. Ce modèle de physique mathématique méritait d'être longuement décrit par la philosophie positive, car il constitue à la fois un échantillon significatif et une étape brillante du progrès de la science inorganique. Il montre où peut atteindre la physique quand sa méthode est relayée, et systématiquement soutenue par le schématisme de l'abstraction.

Mais ce n'est qu'un type, un moment d'une démarche unique : développement ininterrompu qui dépasse la thermologie de Fourier, comme il avait dépassé auparavant la géométrie et la mécanique. L'analyse physique se prolonge, pour Auguste Comte, bien au-delà de l'application médiate ou immédiate des mathématiques. Elle vise à réaliser partout, sous forme de méthode inventive, la combinaison systématique du calcul et de l'expérience : idéal très précis, très cher au philosophe, et vers lequel s'orientent très exactement toutes ses réflexions épistémologiques concernant la physique abstraite (2).

Dans le prolongement même des formules techniques de Fourier, l'idée d'insérer le calcul des variations (3) amorce cet usage mathématique de l'indirect, du formalisme implicite, pour agripper, annexer (4), le réel à un niveau tou-

(1) Cf. BACHELARD, *loc. cit.*, p. 68.

(2) Idéal de jeunesse que Comte partage avec LAMÉ ; idéal qui constitue la structure fine de ses intuitions sociologiques les plus concrètes.

(3) Calcul des variations et thermologie. Cf. *Cours*, II, p. 447 : mise en évidence de deux ordres de variations ; utilité pour suivre *plus finement* le phénomène.

(4) Cf. l'expression de M. Bachelard : « prise mathématique », et son commentaire, l'idée de fonctionnalité chez Comte, *loc. cit.*, p. 59.

jours plus fin, plus intime, à un degré plus élevé dans l'échelle de généralité. Le même esprit de « combinaison » *spéciale* entre deux attitudes abstraites inspire toutes les suggestions méthodologiques du positivisme, *en barologie, en acoustique, en optique, en électrologie*. Ce que réclame instamment et partout le positivisme, c'est une application rationnelle de l'analyse à la physique (1), c'est-à-dire un usage, systématiquement dirigé, de la puissance mathématique ; et cet usage lui semble pouvoir susciter une véritable méthode d'invention.

Le progrès de la physique est lié à la philosophie de l'« analyse », en prenant ce mot, indifféremment, dans son sens logique ou expérimental ; et ce qui est remarquable, c'est que ce progrès dépend en définitive de la philosophie mathématique, *encore dans l'enfance*.

C'est pourquoi la description épistémologique et l'inspiration philosophique, entièrement concordantes, font résider, en définitive, le progrès de la physique en une « reprise » systématique des attitudes abstraites. Une seule méthode d'invention : recréer, repenser, pour chaque problème caractéristique, les dispositions « sélectives » qui définissent l'abstraction ; refaire, sur toute question fondamentale, un travail analogue à celui de l'esprit humain engendrant les méthodes mathématiques d'analyse.

## L'ŒUVRE D'ABSTRACTION

Ce que dissimule l'indétermination apparente d'un tel effort, c'est l'insuffisance trop réelle de notre aptitude épistémologique, les lacunes de notre documentation encyclopédique sur la filiation des méthodes. Un inventaire complet de celles-ci constituerait justement cette « philosophie de l'analyse » qu'il faut promouvoir.

(1) Cf. *Cours*, II, p. 535. A rapprocher de la « synthèse mathématique de Lamé », selon Bachelard. Voir BACHELARD, *loc. cit.*, pp. 103 et sq.

Mais il y a des rudiments, des fondements déjà prêts pour une telle formation intellectuelle, des pans de méthodes qui se tiennent, et même déjà des réussites instructives. L'une d'elles, dont l'importance n'est nullement sous-estimée par le positivisme (et ne saurait certes être sur-estimée), c'est l'électrodynamique d'Ampère. A son sujet, Comte met nettement en évidence cette obligation d'une reprise « élémentaire » de l'œuvre d'abstraction. Il n'y a pas transport pur et simple de la dynamique abstraite entre la barologie et l'électrologie ; il y a reprise complète d'un problème analytique, invention spécifique d'une attitude abstraite. L'acoustique offre, par une attitude inverse, la même leçon : cette science qui a exploité à l'extrême les ressources indirectes de l'analyse mathématique, doit maintenant, au contraire, élaborer plus finement ses observations, inventer de nouveaux appareils et surtout de nouveaux points de vue expérimentaux pour offrir aux mathématiques une prise abstraite renouvelée (*Cours*, II, 467).

La « reprise » de l'expérience, qui joue ici le rôle régénérateur, la fonction que remplissait, en électrologie, l'invention d'une nouvelle analyse physico-mathématique, sont des opérations essentiellement spécifiques et relatives. Elles ne se définissent que par rapport à un problème déterminé et à l'état d'avancement respectif des théories et des expériences. Ce qui les rapproche, c'est l'unité d'inspiration qu'elles supposent : exigence d'une analyse « spéciale », appel à une espèce de métamathématique, à un usage supra-technique du schématisme abstrait, qui transforme l'instinct combinatoire du physicien en une véritable méthode d'« invention » analytique.

Dans l'un et dans l'autre cas, le schématisme joue comme « transformateur » didactique, comme symbole et comme instrument d'une pédagogie transcendante, comme réseau virtuel de nos aptitudes abstraites, et non comme substitut de l'algorithme mathématique, ou comme médiateur entre le nombre et l'être. Il s'agit toujours de s'élever à un point de

vue, de se faire un « esprit » plus adapté à telle ou telle complexion phénoménale : non d'en prétendre pénétrer matériellement la structure. Attitude beaucoup plus idéaliste que ne le laisseraient supposer les habituelles concessions aux attitudes du sens commun ; beaucoup plus réaliste aussi que ne le ferait supposer son universelle relativité. Ce qu'elle suppose, en effet, c'est l'ambition de construire une doctrine inébranlable ; non seulement dans ses approximations, mais même dans ses théories explicatives. Celles-ci ne doivent rien interposer d'imaginaire entre l'appareil d'analyse et les faits caractéristiques sur lesquels on se fonde. Entre l'instrument mathématique et l'ouvrage physique, rien ne doit subsister ; l'activité abstraite de l'esprit humain, mise en jeu dans l'élaboration des expériences, des lois et des théories, est pure idéalité, au sens comtien du mot « idéal » (1), et mieux : pure éducation du sujet de connaissance. Effacement très subtil de l'arbitraire intellectuel, cette structure de la théorie physique autorise une rigoureuse intransigeance en matière de pureté dogmatique.

L'analyse doit mordre directement sur le *fait général* (c'est-à-dire purement et simplement sur le fait *retenu* comme susceptible de permettre une coordination rationnelle). On ôte ainsi aux constructions déductives l'usage ambigu, le bénéfice dangereux des intermédiaires représentatifs ; l'expérience et la vérification retentissent sur les faits initiaux, non sur leurs ombres hypothétiques. Dès lors, l'édifice physique peut s'attribuer à bon droit tous les titres de créance nécessaires sur le réel. Car *l'imagination seule* pourrait y insérer la fiction : ce qui ne se construit qu'avec des mathématiques et des expériences vérifiables, revêt tous les caractères d'un « réel » scientifique, pour une philosophie délibérément ouverte au réalisme du sens commun et à l'objectivité de notions mathématiques.

(1) L'idéal possède une existence abstraite *effective*, mais comme approximation *vers une limite*.

## LES « ERREURS » D'AUGUSTE COMTE

Par un paradoxe peu surprenant, la fonction purement « idéalisante » du schématisme de l'abstraction se présente comme un corollaire inévitable de l'intention « réaliste » du « physicisme » comtien. A vrai dire, ni ce « réalisme », ni cet « idéalisme » ne peuvent être conçus séparément, comme des thèses métaphysiques. Ils supposeraient une interprétation évidemment inexacte de l'idéal positif, car celui-ci est entièrement soumis au principe de relativité.

Ce qui fonde véritablement le rôle positif du schématisme, c'est la relation essentielle qu'il définit entre une attitude unitaire et la conscience des variations, des diversités du réel : l'existence d'une échelle des phénomènes, l'existence de *degrés* dans la nature exprime le commerce, la fécondation réciproque d'une intention uniforme de liaison, et des résistances graduées à travers lesquelles, par lesquelles, elle parvient à s'exprimer. Inversement, les *abstractions* fondamentales de toute science, ces bases de la construction rationnelle, voire même ces *points de départ* de l'analyse, ne subsistent pas par eux-mêmes. Réduits à un extrait de réel ou de phénomène, ils perdent toute identité positive. Ils ne sont, ils ne vivent que par le rapport qui les unit à l'œuvre méthodologique, par la « convenance » exceptionnelle dont ils témoignent pour un calcul complexe, où la totalité de l'expérience est à chaque moment supposée, mise en jeu, escomptée et évoquée. La discipline hiérarchique, par sa perpétuelle et totale présence, par sa souple relativité (1) est la plus immédiate expression d'une telle existence purement opératoire.

Une science abstraite, en définitive, n'est jamais une entité immobile, un îlot dogmatique, même réduite à son contenu objectif et doctrinal ; c'est un « moment », un échelon,

(1) Relativité de la série hiérarchique : voir notre texte, p. 367.



une articulation d'un ensemble progressivement précisé. Elle n'existe que par sa relation à cet ensemble dont elle est solidaire aussi bien statiquement que dynamiquement. Malgré l'intention réaliste et l'intransigeance didactique qui l'animent, la physique comtienne, science abstraite, apparaît donc d'abord comme la contrepartie, le fruit spontané d'une volonté purement relativiste : contrepartie expérimentale d'une espérance universelle de réduction logique, compromis mobile entre l'esprit et la nature inanimée.

L'instrument de cette réduction, le schématisme d'analyse, étant lui-même relatif à l'ordre scientifique où il s'exerce constitue une sorte d'abstraction au deuxième degré. Il se réfère sans cesse, nécessairement, comme à un réel privilégié, à cette stylisation objective qu'est déjà la physique dans le panorama positiviste ; mais l'opération qu'il transporte est toujours de la même espèce. Séparer dans le champ expérimental une science physique autonome, et construire celle-ci par des méthodes spéciales, c'est toujours poursuivre le même rythme mental, développer un processus continu de finesse analytique.

Le rapport de l'abstrait au concret, dans l'un comme dans l'autre cas, et à chaque moment, vise à insérer dans l'ensemble de nos expériences non pas une structure objective, mais une unité rationnelle, une ordonnance purement idéale, une forme d'appréhension logique.

Il s'agit à la fois de réduire le divers à un ordre commun et de traduire fidèlement, en toute circonstance, les variétés spécifiques de l'ordre fondamental. Dans cette œuvre d'assimilation et de différenciation, ce que doit maintenir, avant tout, la pensée organisatrice, c'est la souplesse, l'indépendance, la valeur intentionnelle, la spontanéité et la liberté du schéma d'analyse.

Le premier devoir est de rendre toujours disponible l'idéal rationnel d'où dérive toute l'élaboration philosophique, d'éviter qu'il ne se fige dans les expressions transitoires où se

manifeste son action directrice. Et c'est pourquoi la physique positiviste se refuse si énergiquement à objectiver les intermédiaires explicatifs; schémas abstraits ou milieux subjectifs, et, d'une façon générale, tout ce qui pourrait s'insérer entre l'appareil logique de l'analyse et le contenu positif des sciences.

La sévère théorie des hypothèses, éliminant les recherches portant sur la cause ou le mode de production des phénomènes, doit être envisagée sous ce biais. Elle perd toute apparence paradoxale; elle coïncide entièrement avec l'idéal d'une physique positive, non seulement par sa prudence, mais surtout par la perfection abstraite qu'elle suppose.

Pour l'appréciation de ces critères, on se contente trop souvent d'en appeler au comportement apparent de la science militante, de notre science contemporaine. Or, pour juger de la fidélité ou de l'infidélité de nos savants aux normes de la physique positive, un constat naïf est insuffisant. La comparaison ne peut s'établir qu'après assimilation réciproque, c'est-à-dire après avoir réduit à une commune mesure l'analyse des coutumes scientifiques et les indications épistémologiques du positivisme. Celles-ci ne sont point séparables, en effet, du mouvement constitutif d'une doctrine abstraite : à les prendre séparément et « absolument », on les solidifie, on transforme sans contrepartie leur intention synthétique en restrictions peu compréhensibles. Un « purisme » systématique et bizarre de l'explication se substitue pauvrement à une méthode authentique d'invention et d'analyse (1).

(1) Dangers auxquels il semble que M. E. MEYERSON se soit assez largement exposé dans ses nombreuses et instructives critiques de l'épistémologie comtienne. En particulier en ce qui concerne :

- a) le « légalisme » ;
- b) les fameuses « erreurs » d'Auguste Comte pour lesquelles l'histoire des sciences ne peut accepter d'interprétation unilatérale (cf. plus loin, p. 106) ;
- c) la théorie des hypothèses (Comte, souvent, sous le nom de *milieux subjectifs*, montre sa liberté réelle quant au maniement de l'hypothèse figurative).

Mais l'interprétation des rites scientifiques n'est pas moins sujette à l'ambiguïté. Tour à tour idéaliste et réaliste, « cho-siste », comme disait M. Meyerson, aussi inquiète d'hypothèses figuratives que de pure déduction expérimentale, l'activité scientifique échappe fort naturellement à tous les canons prétendument dérivés de l'épistémologie comtienne. Cependant, si l'on ne se borne pas aux assimilations superficielles, cette nécessaire discontinuité n'entraîne nullement que les intentions authentiques de la physique positive soient caduques. Au contraire, dans l'évolution contemporaine de la pensée scientifique, elles retrouvent une vigoureuse interprétation.

Compte tenu du langage et des présupposés philosophiques, on constate vite que l'idéal positif rejoint directement certaines attitudes caractéristiques du physicien de nos jours. Il coïncide même parfois entièrement avec quelques-uns des grands « partis pris » qui s'affrontent dans l'édification journalière de la science. L'idéal d'une organisation abstraite de l'expérience, d'une science indépendante de tout intermédiaire figuré reparait sans cesse parmi les grandes « familles » de théoriciens (1), et les fondements, les présupposés relativistes, humanistes de la science comtienne anticipent curieusement sur les plus claires exigences méthodologiques de la physique contemporaine.

Si la physique d'Auguste Comte est, dans son objet même, ignorante des expériences fondamentales, des problèmes techniques de notre science, elle n'est nullement étrangère aux attitudes mentales, aux formes d'interprétation que celle-ci a mis si crûment en lumière. La notion même de science abstraite, qui marque d'une façon indélébile l'idée

(1) « L'énergétisme » en fut une expression des plus cohérentes, des plus significatives, mais une semblable intention abstraite et formelle, délibérément hostile aux compromissions (et aux inquiétudes) de l'imagination, continue à inspirer bien des travaux récents.

positiviste de la physique, suppose, comme on l'a vu abondamment, tous les aspects historiques, toutes les faces philosophiques, du principe de *complémentarité*. Placé au nœud de la réflexion positive, ce principe commande étroitement le rythme des échanges entre la pensée et le réel qu'ouvre nécessairement la physique mathématique. Nous en développerons tout le contenu méthodologique proprement comtien.

Avec plus de vigueur et de netteté encore, le postulat humaniste et relativiste retentit sur « l'estimation » de la connaissance et sur l'orientation de la méthode scientifique : attitude dont on a plus fréquemment senti l'étrange sévérité que l'opportune, la clairvoyante hardiesse. Et cependant, c'est cette idée très nuancée des limitations nécessaires, consenties, utilisées, de la connaissance, qui a conduit Auguste Comte à anticiper aussi bien sur les précisions expérimentales du *principe d'indétermination* que sur les revendications biologiques de la pensée contemporaine (1).

Cette « actualité » surprenante, cette aptitude extraordinaire à préfigurer les nécessités internes de la physique contemporaine n'est guère compréhensible, quand on enferme l'idéal positif dans un sensualisme, un phénoménisme et un « légalisme » imperméables. Assimiler chez Auguste Comte, l'abstraction à un « extrait » d'être ou de phénomène, à un substitut rigide, honteux des « formes » ou des entités métaphysiques, c'est nécessairement altérer *l'esprit inventif de son épistémologie*, en produire une interprétation très appauvrie. Ce que suggère, au contraire, le jeu effectif du schématisme comtien, pénétré d'intentions idéalistes et relativistes, c'est

(1) Cf. En ce qui concerne le *principe d'indétermination*, voir *La Pensée mathématique d'Auguste Comte*, dans *Thalès*, recueil des travaux de l'Institut d'Histoire des Sciences, 1934, p. 140. En ce qui concerne le *principe de complémentarité*, voir notre texte, p. 476.

En ce qui concerne les revendications contemporaines de la pensée biologique, il ne s'agit pas seulement du bergsonisme, mais de philosophes de la science et de logiciens, tels que Russell, Whitehead, ou de biologistes comme Carrel et Nicolle.

une ingénieuse volonté d'analyse, très souple, très propice à l'adaptation, et souvent bien apparentée aux inspirations les plus originales des théories contemporaines.

Mais cette fonction prophétique, cette compréhension si profonde et si détaillée de l'esprit vivant des sciences positives, n'apparaissent que si on s'applique à rechercher dans la doctrine l'intention inventive, à distinguer aussi dans notre science contemporaine les attitudes mentales réellement agissantes des formules rituelles, des clauses « de style » ou des traditions du dogmatisme méthodologique.

Une telle œuvre de confrontation et d'éclaircissement réciproques, poursuivie dans toute son ampleur, aboutirait à réviser complètement le procès toujours évoqué des célèbres « erreurs » (1) d'Auguste Comte.

Contrairement au jugement le plus répandu, il s'en faut que les diverses appréciations et recommandations de Comte sur la physique de son temps et sur celle de l'avenir portent, *par elles seules, en elles-mêmes*, argument pour ou contre la philosophie scientifique de leur auteur. Elles n'avaient et n'ont de sens qu'en connexion avec le champ intellectuel et encyclopédique pour lequel elles sont formulées, et sous la réserve d'une relativité historique évidente : l'indice temporel qui les affecte ne s'y ajoute pas, il s'incorpore entièrement au sens qu'elles revêtent. On ne risque pas, d'ailleurs, d'affaiblir par ce recul historique l'énergie (bien ou mal dirigée), l'âpreté, la raideur des jugements comtiens, d'émousser leur pointe, bien au contraire ! Mais ils apparaissent sous leur vraie lumière : adaptés non seulement à une fin sociale et politique mais à des besoins très précis et très détaillés de la science, à un idéal très pur et à des conditions de fait strictement observées.

Au lieu de prescriptions hautaines, d'« interdictions » ou de

(1) Par exemple, en ce qui concerne la loi de Mariotte, le microscope, l'astrophysique, la physico-chimie, le calcul des probabilités.



« sommations » gratuites, ce sont des actes précis et singuliers qui s'attaquent réellement à la structure intime de la science, en un temps et en un lieu donnés. Et, parce qu'ils pressent, ébranlent profondément leur objet, ils aboutissent à des rapports curieusement significatifs pour notre science d'aujourd'hui.

Il faut toujours se souvenir qu'en science être prophète consiste non pas à préfigurer l'avenir, mais à le provoquer. Ce qui anticipe efficacement sur l'œuvre de connaissance, c'est ce qui appelle un démenti fructueux ; ce qui excite, déçoit, et avance la raison : la croyance fondée et précise qui, cependant, s'expose entièrement et nécessairement à la vérification et à la contradiction, à la décomposition.

Malgré l'accent dogmatique, ou même grâce à cet accent dogmatique, l'épistémologie d'Auguste Comte nous transmet très précisément les fruits de cette instructive sincérité. Tout n'est pas dit, quand la science a transgressé les indications méthodologiques du positivisme ; elle lui ménage non seulement des retours et des revanches, mais d'abord, et avant tout, elle lui doit une explication.

#### LA PHYSIQUE MODERNE ET L'IDÉAL POSITIF

Un des domaines où s'opposent le plus nettement le *canon* positiviste et le comportement habituel de notre science concerne l'usage des *images* représentatives ou figuratives : le contraste semble, en effet, presque brutal entre la liberté, la variété, la « naïveté » même que se permet le savant dans l'usage des représentations explicatives, et l'austérité, la discipline, la sécheresse que l'idéal positif semble lui imposer. Soucieux de transporter à la physique, la pureté, l'« économie » d'imagination et d'« anticipation » dont témoignent les hypothèses astronomiques, Comte exclut délibérément les « milieux », les « fluides » ou les structures imaginaires si familières aux physiciens ; l'appel aux ressources inventives de l'imagination visuelle ou plastique semble donc proscrire par le posi-

tivisme à l'entrée d'une période où l'atomistique, l'optique ondulatoire, l'électromagnétisme, la chimie-physique, etc., vont en exploiter les suggestions avec tant de bonheur, de sûreté et de sécurité morale !

Ce qui est beaucoup plus étrange encore qu'un tel contraste, c'est qu'on n'ait guère songé à l'analyser plus profondément. La philosophie des sciences doit-elle s'imposer d'être superficielle à partir d'un certain ordre de grandeur ?

En réalité, on peut déceler très vite, chez Auguste Comte, les nuances de la doctrine. Elle veut s'opposer irréductiblement à la contamination, par « l'imaginaire » des hypothèses, de ce que la science enferme de réel : la preuve, l'approximation, la démonstration, tout ce qui justifie et vérifie. En précisant cette exigence, qui est la science même, elle entend non seulement respecter, mais même favoriser l'œuvre d'invention, et, à ce titre, *l'imagination*.

Ce qu'elle proscriit, par exemple, en électrologie, c'est une valeur « en soi » accordée aux fluides, leur usage comme représentation explicative par elle-même et utilisable telle quelle, transportable dans les autres sciences. (Cf. rapport entre BIOLOGIE ET ÉLECTROLOGIE, *Cours*, II, p. 533). Mais Auguste Comte était bien trop informé des besoins de l'invention intellectuelle pour oublier le rôle des images dans la coordination des faits. La représentation moléculaire, l'usage des « milieux » physiques trouvent en lui un interprète très éclairé, très perspicace et très favorable (1). Il les veut cantonnées dans leur rôle « subjectif », c'est-à-dire très exactement dans leur fonction psychologique, inventive et représentative. Non point séparées de la recherche, mais au contraire associées librement à elle, clairement désignées comme *instrument* humain, comme auxiliaire perpétuel, mais distinct des faits qu'il organise.

Idéal stérile, extérieur au comportement effectif des

(1) Cf. *Politique positive*, I, pp. 520, 555.

sciences, a-t-on dit. Pour trancher aussi catégoriquement sur ce point notre expérience est un peu courte ! Tout ce qu'il est permis de constater, c'est que le cheminement effectif du savant décrit autour de cette ligne abstraite des sinuosités irréductibles. Mais jamais Auguste Comte n'a confondu le schéma abstrait de la connaissance avec les conditions concrètes de son développement. Jamais, il n'a supposé que les *faits* (fussent-ils généraux !) viendraient se plier à l'analyse mathématique sans un effort spécial d'ingéniosité, d'invention, et sans exiger une attitude mentale caractéristique. Le rejet des hypothèses portant sur la cause des phénomènes ou le mode de production apparaît trop souvent comme une suppression pure et simple de tout ce qui fait le liant, le ressort et l'animation de la recherche. Or, nul plus profondément qu'Auguste Comte ne sentait quel perpétuel besoin d'excitant, de ferment organisateur, anime la pensée scientifique. Il savait fort bien que le recours aux « volontés », et aux inspirations métaphysiques serait la nécessaire réaction d'une intelligence privée d'autres ressources logiques, d'autres instruments explicatifs plus énergiques. Mais la physique, selon lui, peut et doit recourir à des méthodes inventives plus pures et plus puissantes. Elles est déjà en âge de concevoir le fictif comme tel, et suffisamment habile pour atteindre le réel sans le confondre systématiquement avec l'imaginaire : ne supposer que des pensées homogènes à son idéal de vérité.

Cette discipline, formulée selon les termes et en fonction des problèmes particuliers qu'agitait la science du temps, vise bien moins à un « académisme » de la présentation abstraite qu'à un approfondissement des méthodes d'invention. Et c'est pourquoi elle devait rencontrer, dans l'évolution postérieure de la connaissance, des négations et des confirmations également significatives.

Si l'appel positiviste à une connexion nouvelle des mathématiques et de l'expérience a pu être jugé vide de contenu effectif ou même sembler stérilisant, c'est qu'il ne pa-

raissait pas comporter d'autre programme qu'une *minimisation* de nos initiatives intellectuelles. Aucun moyen terme ne semblait exister entre l'usage libéral des hypothèses et le stérile formalisme du « fait général ».

Or, si la philosophie comtienne rejette en physique l'usage des fictions, ce n'est pas pour y substituer le règne du symbole ! Ce qu'elle veut faire apparaître, c'est une forme régulière d'analyse.

L'attitude « abstraite » en physique ne désigne réellement ni un postulat empiriste, ni une coordination de « généralités » dogmatiques.

C'est, à chaque moment, *l'invention* d'un point de vue caractéristique par où l'expérience et le nombre s'adaptent. Invention qui peut naître de l'image et qui s'aide de l'image, mais qui peut se formuler, se définir, prendre conscience de sa valeur et de sa vérité en dehors de la représentation concrète ou des hypothèses figuratives.

L'effort pour découvrir ce point de vue nouveau est la face active, créatrice d'une attitude méthodologique où l'on ne discerne trop souvent qu'une stérile épuration. Et en réalité, chez Auguste Comte, ces deux intentions épistémologiques s'équilibrent exactement, car elles visent l'une et l'autre à percevoir comme objectif et invariant le rapport abstrait des phénomènes, rapport effectivement réductible à l'analyse mathématique ; aussi appuient-elles au maximum sur la subjectivité fondamentale de tout ce qui s'y dérobe. Le refus d'objectiver les intermédiaires et les hypothèses figuratives a une valeur aussi créatrice que purificatrice, aussi active que passive ; il suggère mieux qu'un « goût » intellectuel, une méthode originale en physique théorique.

Dans la forme philosophique qu'elle revêt, et devant les progrès de la physique « représentative », cette méthode a pu longtemps paraître paradoxale. Dans la mesure où elle semblait jeter le discrédit sur les plus fécondes hypothèses, elle se condamnait à paraître rétrograde ou puérile. Rejeter, par

exemple, la représentation ondulatoire et conserver les calculs de Fresnel, conseiller de renvoyer dos à dos l'émission et l'ondulation, suggérer une reconstruction de l'optique qui ignorerait systématiquement ou ramènerait complètement à leur valeur d'artifice l'une et l'autre représentation (1), toutes attitudes scandaleuses pour la physique du siècle, et qui nous paraissent pleines de sens maintenant. Car si nous sauvons mieux l'ordre des phénomènes en associant purement et simplement les représentations corpusculaires et ondulatoires, nous savons bien que leur « réalité » n'est plus tout à fait de ce monde ! Plus précisément, notre science s'arrête tout juste au moment où nous voudrions conférer à ces deux représentations autre chose que leur fonction abstraite, cela même qu'Auguste Comte se refusait si énergiquement à leur prêter : une nature objective (2).

Une telle négation consciemment soulignée par Comte est donc, pour la science de nos jours, autre chose qu'une « erreur » ; bien loin de refléter une inadaptation fondamentale de la doctrine aux faits, elle suppose une très lucide et originale volonté de progrès positif (au sens le plus moderne du mot) en physique théorique. Mais sa contrepartie constructive n'est pas moins « actuelle » ; en elle, se dessine une vigoureuse impulsion méthodologique, une orientation extrêmement consciente de la recherche.

#### PROGRESSION DE L'ANALYSE ABSTRAITE

Une analyse « spéciale », un ajustement plus fin et plus conscient de l'expérience aux déductions mathématiques devait être l'instrument inventif de cette physique sans illusion. C'est cet instrument qui rend vraiment féconde la sagesse d'une science si prudente, uniquement soucieuse du sens « opérationnel » de ses termes, habile à définir sa con-

(1) *Cours*, II, 502-508.

(2) *Cours*, II, 510 et sqq.



naissance par l'approximation véritable qu'elle peut atteindre et par les règles de la plus stricte économie mentale.

Dans la recherche d'une connaissance objective et dans le développement systématique des méthodes, savoir se reconnaître est souvent la plus grande habileté de l'esprit (1). L'analyse « physique », selon l'idéal comtien, doit renoncer aussi bien au fallacieux appareil des hypothèses absolues (2) qu'au secours incertain des « intermédiaires » immuables.

Ce n'est pas de l'image fictive, ni de l'entité réalisée que naîtront les découvertes, mais d'une reprise spécifique (adaptée à chaque situation originale) de l'effort d'abstraction auquel nous forme de mieux en mieux la science : prise de conscience encyclopédique et historique de l'ensemble des méthodes en quoi réside l'esprit positif.

Aussi le terme de cette analyse, spécialement appliquée aux problèmes particuliers de la physique, ne sera jamais un objet ou une structure ultime, mais toujours un rapport : non seulement pour respecter l'esprit mathématique des théories, mais aussi, et surtout, pour satisfaire aux exigences caractéristiques de la méthode. Un rapport où se pose, où se

(1) Cf. BOHR, *La Théorie atomique et la Description des Phénomènes*, p. 13.

(2) Comte va jusqu'à dire qu'en histoire des sciences ces hypothèses (comme celle de l'émission) ont été faites après coup et n'ont pas suscité les découvertes. En bloc, ce serait évidemment faux (Comte lui-même le sait bien), mais sous cette forme excessive, c'est une *mise en garde* contre l'assimilation de ces représentations hypothétiques et figuratives à l'opération qu'elles facilitent. La vertu hautement explicative, inventive, de celle-ci provient du recul intellectuel, du point de vue abstrait facilité par les hypothèses subjectives et figuratives. Différente de ces hypothèses, c'est l'attitude opératoire qui est vraiment science et invention. Comte entend nous prémunir contre toute méprise analogue à celle des biologistes qui se figurent transporter chez eux ce qu'on sait en électrologie, en transportant l'image des fluides. Il souligne l'avantage qu'a le physicien à connaître toutes les règles de son jeu, tous les degrés de sa certitude, à ne pas asservir directement son inventivité abstraite aux représentations hypothétiques (même si celles-ci se montrent indispensables), à se jouer plus légèrement dans ces combinaisons mentales d'où naît l'invention.

définit, sans s'arrêter, sans se figer, la progression rationnelle, le mouvement d'approfondissement, l'effort d'explication, simultanément déductif et expérimental.

Non plus que l'« abstraction » intermédiaire, le « phénomène abstrait », dernier degré de l'analyse, ne peut, sans trahir l'esprit de la méthode, se matérialiser en un schéma inerte.

Ce qui définit le plus fidèlement toutes les opérations abstraites (et ce par quoi elles s'enchaînent), c'est leur intention commune. Toutes cherchent à fonder une analyse efficace sur la *perception d'un point de vue relatif* : le schématisme est d'abord un mode, un rythme et un instrument d'assimilation du réel. Il a pour fonction de rendre les phénomènes « perméables » à l'œuvre de raison ; il en exprime à chaque moment l'ordre spécifique, *relativement* aux besoins et aux moyens d'une analyse universelle. Analyse prudente, toujours fidèle à l'esprit positif des mathématiques, mais justement destinée à le faire prévaloir au-delà du domaine objectif où il s'exprime complètement.

L'effort d'abstraction s'attache, évidemment, dans tous les ordres de phénomènes, à dégager le « simple », le « général », ce qui est premier par ordre de dépendance hiérarchique selon les besoins d'une organisation rationnelle. Mais cet objet général de la recherche n'est pas indépendant. On ne peut le définir « à part ». Il ne prend corps, il n'apparaît réellement que dans sa relation avec toutes les variétés spécifiques du réel.

#### DE L'ASTRONOMIE A LA CHIMIE

Malgré l'apparence, ce qui pose l'existence d'une physique abstraite, ce n'est pas une liste brute de « faits généraux » ; c'est une rencontre particulière de la nature avec les initiatives de l'esprit humain. Entre l'existence mathématique et le flux des phénomènes les plus complexes, notre désir

d'ordre rencontre une zone privilégiée, un ordre du réel où l'expérience et l'analyse entretiennent une fructueuse collaboration. Ce qui caractérise ce domaine, c'est, *par rapport à l'analyse mathématique*, prise comme instrument rationnel, une « isotropie » caractéristique. L'existence physique entièrement perméable à la logique de l'espace et du nombre est partout uniformément soumise au même type de lois (1). C'est cette « homogénéité », cette « continuité » foncière du phénomène physique qui l'apparente à nos habitudes rationnelles, et c'est elle que rejoignent, en chaque cas, nos efforts d'abstraction : le « génie » de la physique, c'est la conscience de cette alliance virtuelle entre les mathématiques et un certain ordre de phénomènes.

L'ingéniosité du physicien consiste à diversifier ses « points de vue » selon la nature des phénomènes pour retrouver toujours, par un « schématisme » approprié, le biais par lequel ils s'ouvrent au quantitatif, se raccordent, se prêtent à la formulation mathématique. De même l'ingéniosité universelle du savant (mieux : de la science philosophiquement consciente de ses méthodes) consiste à *varier* son attitude abstraite selon l'ordre des phénomènes et selon l'instrument d'analyse dont il dispose. La fin constante de ces efforts est l'organisation intellectuelle de la réalité.

En observant ce que devient une telle entreprise dans les voisinages immédiats de son domaine privilégié (le monde de la matière), on ferait plus nettement encore ressortir l'esprit de la physique abstraite. Cette confrontation d'une science à ses deux bornes encyclopédiques laisse curieusement apparaître, en même temps que l'unité idéale de l'analyse positiviste, le très profond relativisme de la hiérarchie, et la souplesse, la variété des formes schématiques d'invention abstraite.

On peut concevoir toutes les sciences de la matière comme un ensemble cohérent, en face des doctrines organiques. La

(1) Cf. *Cours*, II, 310, à propos de la physico-chimie.

« cosmologie » s'oppose ainsi d'un seul bloc à la biologie et à la sociologie (1). Mais pour ordonner efficacement le réel entre les mathématiques et la biologie, l'esprit positif doit d'abord introduire plusieurs intermédiaires hiérarchiques.

Ce qui suscite obligatoirement ces paliers, c'est la nature de leurs phénomènes (2), scientifiquement appréhendée, et, par suite, les méthodes d'analyse qui en constituent l'inséparable corollaire. Ni les hypothèses figuratives, ni les agents fictifs auxquels se réfère l'explication ne peuvent tracer de démarcation satisfaisante. On risquerait ainsi de séparer arbitrairement ou de tout fondre en une vague unité. L'œuvre d'organisation rationnelle, l'art encyclopédique, met en relief, au contraire, clairement, les « coupures », les « discontinuités » significatives ; elle dessine une graduation du réel, dont l'ordre est immuable, bien que sa lecture soit toujours relative aux besoins spéciaux de l'intelligence.

Dans ce qui suit la physique mathématique, comme dans ce qui la précède, le « type physique », l'idéal quantitatif est toujours également rigoureux, mais il ne s'exprime pas avec la même simplicité.

Tandis que les faits astronomiques (3) se réduisent entièrement aux combinaisons et de la mécanique et de la géométrie, la chimie semble rebelle aux prises mathématiques de l'analyse (4). Mais, heureusement inspirée par l'exemple de la physique et son esprit de rationalisation, elle a découvert d'admirables règles (5), pour insérer le nombre et la quantité dans la complexité expérimentale (6) : habileté

(1) Cf. *Politique positive*, I, pp. 437, 438, et *Cours*, II, 303.

(2) Cf. *Cours*, II, 309, et voir plus loin, p. 118.

(3) Définition positiviste du fait astronomique : un angle et un temps.

(4) Pour Comte, cette résistance laisse cependant subsister l'espoir d'une chimie qui serait promotion de la physique.

(5) Sur la signification méthodologique et historique de la réforme de Lavoisier, voir *Cours*, III, pp. 146 et sq., 153 et sq.

(6) Comte insiste sur la loi des proportions définies et son intérêt épistémologique. Cf. *Cours*, III, pp. 105 et sq.

abstraite que le positivisme voudrait développer systématiquement et généraliser par la théorie du « dualisme » (1).

Dans l'état même où elle s'offre au rédacteur du *Cours*, elle constitue déjà une illustration frappante des « substituts abstraits » par où se prolonge, dans ses domaines les plus réels et les plus difficiles, la puissance analytique des mathématiciens.

Ce succès et cette mutation instrumentale signalent assez clairement, dans ces nouveaux domaines, une adaptation de l'esprit humain à un réel spécifique. La fécondité d'une analyse spéciale suppose la rencontre, par l'abstraction, d'une nature caractéristique : les faits chimiques comme les faits astronomiques obéissent à des critères originaux. Les uns s'identifient complètement (au point de vue de leur nature phénoménale) à la pure continuité, à l'homogénéité géométrique et mécanique ; les autres suggèrent d'une façon irrésistible la notion de discontinu, l'idée d'actions électives, spécifiques, et de transformations corrélatives dans la constitution moléculaire, dans la structure des corps.

\* \* \*

L'expérience commune, sensible, nous rend suffisamment attentifs aux modifications chimiques pour que nous puissions admettre facilement à leur occasion l'existence d'un ordre spécifique du réel. Plus gratuite doit apparaître, spécialement dans l'épistémologie positive, la séparation radicale de l'astronomie. Auguste Comte lui-même en a signalé la difficulté apparente (2) : rien ne différencie, au point de vue phénoménal, les connaissances astronomiques de purs faits géométriques et mécaniques (3). Si l'on se refuse à in-

(1) Cf. *Cours*, III, p. 87, et notre texte, pp. 497 et sq.

(2) Astronomie : « science oculaire ». Cf. *Cours*, II, pp. 16, 17. Voir aussi LÉVY-BRUHL, *loc. cit.*, pp. 163 et sq.

(3) Comte nie l'importance de tout ce qui déborde le géométrique



roduire la considération des instruments d'expérience dans la définition d'une science (et c'est ce que fait Comte), rien ne semble justifier l'existence d'une astronomie, comme science séparée.

Si, techniquement, les faits astronomiques sont parfaitement réductibles à la pure géométrie et à la mécanique, philosophiquement ils ne sauraient se confondre avec les branches de la mathématique, car ils sont donnés directement, concrètement, réellement à l'observation. L'objet y est évidemment construit, comme dans toute science, mais ses racines sensibles sont bien moins élaborées que celles des êtres mathématiques, et surtout moins idéalisées. La manière dont l'intelligence assimile les phénomènes astronomiques, le mode d'approximation qui leur est appliqué ressemblent bien davantage au mode physique qu'au mode purement mathématique d'organisation abstraite. Les conditions étroites imposées à l'observation, l'impossibilité d'une expérimentation comparable à celle de la physique, l'adaptation directe et totale de la géométrie et de la mécanique, suffiraient à différencier la « physique céleste ». Mais son originalité positive se manifeste, philosophiquement, par des propriétés directrices dans l'évolution et la classification encyclopédique des sciences.

La logique et l'histoire mettent nettement en relief cette fonction hiérarchique de l'astronomie (1). Avant même qu'une physique se soit constituée scientifiquement, l'astronomie inspirait les premières ébauches d'organisation rationnelle, raccordant directement les phénomènes célestes à la source des spéculations chimiques (2) : prééminence évidente d'une discipline abstraite dont l'objet domine effectivement tous les phénomènes accessibles à l'homme. Par voie

et le mécanique dans le « phénomène » astronomique, tel qu'il nous est donné : son attitude est parfaitement justifiée par l'état de la science en 1830.

(1) Cf. LÉVY-BRUHL, *loc. cit.*, pp. 166 et sq.

(2) *Politique positive*, I, 510-515.

médiate ou immédiate, tous les événements de notre monde sont dans la dépendance très stricte des faits astronomiques ; c'est cette fonction privilégiée qui caractérise le plus nettement la nature du « réel » auquel s'attache l'astronomie et, en même temps, le point de vue abstrait qu'elle adopte à son égard. Elle nous présente des phénomènes purement géométriques et mécaniques, mais directement « appréciés » dans des êtres réels et concrets. Elle pose des rapports spécifiques, fondamentaux, et nécessairement « premiers », dans la hiérarchie des connaissances humaines. Celle-ci se montre, en effet, en ce qui concerne la fonction scientifique de l'astronomie, nettement différenciée.

Conformément à la tradition historique et à la sagesse commune des sciences, l'astronomie représente pour le positivisme le premier ordre hiérarchique du réel (après les mathématiques dont le rôle est plus spécialement instrumental), — et le premier type d'analyse « phénoménale ». C'est un moment privilégié de la science et un *aspect* fondamental de la méthode scientifique. L'ensemble de ses propriétés caractérise une sorte de « perfection » abstraite. La sagesse de l'astronomie, de l'analyse astronomique, dont tout l'appareil savant relève de l'espace et du nombre, c'est de sentir à chaque instant l'approximation qui lui est permise, et d'y proportionner très exactement son « objet ».

Concevoir la vérité sous une forme d'approximation « continue » (1), introduire dans le système des connaissances et dans sa structure méthodologique un esprit de sage limitation, une parfaite économie de l'hypothèse (2) : telle est l'attitude abstraite de l'astronomie, et la leçon philosophique qu'elle

(1) Cf. *Cours*, II, pp. 94 et sq., à propos de l'histoire générale des travaux sur la figure de la terre.

(2) La limitation de l'Astronomie au « monde », opposé à l'« univers », est le type de ce schématisme ; ce qui s'exprime réellement, chez Comte, par cette énergique abstraction, c'est le goût prononcé de la perfection méthodologique.

transmet aux autres sciences. Elles n'y réagissent pas toutes avec une égale facilité, ni par les mêmes moyens logiques.

C'est par des points de vue « spécifiques », critères essentiels de la pensée positive sous sa forme de philosophie et de science, que se différencient entre elles les diverses disciplines : distinctions abstraites à la fois plus essentielles et plus nuancées que les signes épistémologiques où elles s'expriment historiquement. Cette variété des critères abstraits permet de définir des rapports hiérarchiques, entre des méthodes et des doctrines qui cependant se pénètrent sans cesse et qu'unit toujours une continuité évolutive.

Entre la physique et la chimie, entre la chimie et la biologie même, l'analyse des méthodes rencontre de curieuses connexions, parfois même des similitudes profondes : ce que la philosophie dégage, c'est le rapport des ressemblances aux contrastes, le « point de vue » caractéristique sous lequel il faut les embrasser tous pour donner un sens à leur association.

#### DE LA CHIMIE A LA BIOLOGIE

Il y a, pourrait-on dire, une chimie éternelle (1), véritable « repoussoir » de la physique par la « spécificité » et la « spécialité » de ses phénomènes (2) ; ou plus précisément un point de vue spécifiquement chimique sous lequel on est nécessairement tenu d'envisager certains faits et qui sera toujours seul capable de les coordonner : point de vue objectif, compatible d'ailleurs avec une large systématisation subjective (théorie du dualisme). Mais cette nécessité abstraite ne s'oppose pas à la considération méthodologique d'une

(1) *Cours*, II, 310.

(2) *Cours*, II, 763. La *spécificité* s'oppose à la généralité et à la pénétrabilité mathématique du fait physique. Sur la *définition* du fait chimique, voir : *Cours*, III, 27, et *Politique positive*, I, 537.

physico-chimie (1), où se formulerait légitimement l'idéal universel du positivisme : l'entière pénétration de la matière par la pensée mathématique (*Cours*, VI, 228).

La chimie se sépare donc nettement des tendances extra-mathématiques de la biologie, dont le génie semble si étranger à la quantité abstraite. Cependant, cette opposition elle-même n'est pas sans contrepartie.

D'autres et importantes affinités lui font équilibre. A vrai dire, la chimie se place au confluent de deux grandes voies de pénétration intellectuelle : l'analyse de la matière, l'analyse de la vie. Envers l'un et l'autre de ces grands « moyens » ses parentés sont évidentes : mais elle maintient une attitude originale envers l'ordre de phénomènes correspondant ; elle témoigne, par suite, d'une individualité irréductible.

Au point de vue phénoménal l'action chimique présente quelque chose de plus que l'action physique, et quelque chose de moins que l'action biologique (2) : la chimie s'applique à certaines actions moléculaires, électives, spécifiques (3), apparemment distinctes de l'action universelle des agents physiques ou des manifestations élémentaires de la spontanéité vitale.

Méthodologiquement, la chimie confère une valeur originale aux procédés logiques de la biologie et de la physico-mathématique ; elle prépare leur combinaison efficace. L'analyse et la synthèse, conçues comme les moyens homogènes d'une même recherche, comme les éléments d'un système intellectuel de découverte expérimentale prennent une consistance et une ampleur significatives (4).

Comme la définition même des espèces, ces procédés d'éla-

(1) *Cours*, II, 310, VI, 752-753 ; *Politique positive*, I, 513, II, 435.

(2) *Cours*, II, 310.

(3) Voir définition abstraite de la modification moléculaire, *Cours*, II, 304-310.

(4) *Cours*, III, 27 et sqq. ; *Politique positive*, I, 537. Voir LÉVY-BRUHL, *La Philosophie d'Auguste Comte*, p. 187.

boration coïncident entièrement avec la suite des expériences auxquelles ils se réfèrent : ils offrent un exemple excellent de cette attitude *opératoire* généralisée, strictement positive, où l'expression des connaissances vise à se modeler exactement sur leur pur contenu expérimental.

En ce qui concerne la doctrine, la philosophie chimique appelle de même, et repousse à la fois le voisinage de la biologie. Le processus de composition et de décomposition qui définit la vie évoque irrésistiblement des réactions chimiques. Dans la mesure où l'inférieur contribue à l'explication du supérieur, la vie apparaît d'abord comme une combinaison chimique (*Cours*, III, 2). Par cet intermédiaire, les conceptions fondamentales des sciences biologiques se rattachent profondément à la philosophie de la matière (1) et à la physico-chimie.

Plus étroitement encore, par l'étude nécessaire des « milieux », les connaissances chimiques sont indissolublement associées à la recherche des relations fonctionnelles. L'analyse des « milieux » fut vraiment conçue par Auguste Comte dans toute sa finesse et dans toute sa généralité, conformément à l'inspiration fondamentale de Lamarck (2). Mais le « réel » chimique ne comporte pas une assimilation prolongée avec les phénomènes de la vie. Il se prête excellemment à la *nomenclature*, il ne se prête guère à la classification. L'ordre de grandeur des répétitions significatives et la nature du « collectif » diffèrent très sensiblement quand on passe d'une science à l'autre, de l'organique à l'inorganique.

Aussi bien, la différence des genres se traduit-elle, ici encore, par l'impossibilité d'une fusion réelle, d'une fécondation réciproque et régulière des deux sciences, par les réserves qu'appelle nécessairement le transport des méthodes entre l'une

(1) Historiquement, les travaux de Lavoisier et Cuvier fondent cette conception, qu'exposera positivement Blainville (*Organisation des Animaux*, p. 16).

(2) *Cours*, III, 490 et sqq., VI, 227-228.



et l'autre. Si le positivisme veut éclairer la chimie par l'usage de la méthode « physiologique » (1), il repousse énergiquement la confusion des deux méthodes. Comte propose de répartir la *chimie organique* (équivoque et mal cultivée selon lui) entre les deux sciences dont la coordination logique est indispensable à ce genre de recherches, avec prééminence de la biologie pour tout ce qui relève spécifiquement de l'« organisation » animale.

De même que la physique définissait son originalité par un équilibre caractéristique d'affinités et d'oppositions ; de même, par sa place privilégiée, la chimie concentre et traduit concrètement l'équilibre positif de la cosmologie et des sciences organiques. Elle rend manifeste la coexistence d'une continuité et d'une discontinuité abstraites entre le génie physico-mathématique et les sciences de la vie : elle prouve déjà la fécondité de leur commerce méthodologique.

La biologie représente un domaine d'épanouissement, mais aussi une zone de résistance, pour le mouvement de réduction rationnelle qui monte sans brisure jusqu'à son niveau. Cet idéal, dont l'analyse mathématique est le berceau, trouve dans la physique sa plus complète satisfaction ; il est conduit, par sa propre nature et par la résistance des choses, à dépasser rapidement les ressources techniques d'où il jaillit : la chimie (2) concrétise cette vocation lointaine du génie « physique », pressentie et méthodiquement réalisée par le schématisme de l'abstraction (3).

(1) *Cours*, III, p. 475 et suivantes.

(2) *Cours*, VI, 192 (référence à la science du moyen âge). Voir de même *Politique positive*, III, 540 : la chimie considérée comme nœud de la philosophie naturelle, lien général des études organiques et inorganiques.

(3) La chimie fournit un exemple frappant de cette universalité de la schématisation abstraite. Elle montre que le rapport de l'abstrait au concret est toujours associé à l'idée de réduction quantitative virtuelle. Les métaphores chimiques sont perpétuellement utilisées en un sens quantitatif. La mathématisation de la chimie est une *impossibilité* ;

Dans la science des vivants, l'héritage des mathématiques et les contraintes de la matière seront toujours présents, toujours efficaces. Mais ils devront composer avec une logique différente, réaction nécessaire de l'esprit humain à des faits profondément nouveaux, à un réel « collectif » d'une exceptionnelle densité, à l'ordre supérieur des existences « organiques ».

La méthode positive en biologie résume une grande « évolution » intellectuelle. Elle suppose une adaptation profondément originale de l'esprit physico-mathématique.

mais la chimie peut se constituer comme science abstraite (dualisme). Elle est même susceptible d'une définition d'allure mathématique. Cf. *Cours*, III, p. 15 : « étant données les propriétés de tous les corps simples, trouver celles de tous les composés qu'ils peuvent former » (cette définition est en italique dans le texte de Comte). La chimie appelle donc une généralisation du rythme abstrait qui anime la physique mathématique.

---

## CHAPITRE III

### LA MÉTHODE EN BIOLOGIE

Dans le processus constitutif de la Méthode positive, la science des vivants joue, comme on l'a toujours remarqué, un rôle décisif ; mais, en vertu des conditions de réciprocité propres à la pensée abstraite, elle intervient aussi bien comme principe de continuité, source d'unification rationnelle que comme agent de diversification ou de mutation logique (1). Cette dualité évidente de l'épistémologie comtienne ne doit pas être retournée, exploitée, contre la doctrine elle-même. Si celle-ci peut souligner les différences, c'est parce qu'elle fait fond sur des similitudes complémentaires : l'unité de méthode, sans cesse postulée, est effectivement reconstruite au bénéfice véritable de la pensée abstraite. Opération qu'on jugera fictive si on refuse à la philosophie d'une science le droit de prolonger en méthode ses implications encyclopédiques, mais sans laquelle le positivisme ne saurait s'exprimer.

Pour Comte, cet esprit de libre analyse, cette indépendance de l'épistémologie, coïncide avec l'exercice naturel d'une évidente vocation synthétique : la critique et la systématisation des sciences (où le jeune philosophe prit très vite conscience d'une maîtrise spontanée) ne sont que

(1) Ce qui se traduit par la « bivalence » de la série encyclopédique, instrument de la discontinuité comme de la continuité méthodique. Cf. LÉVY-BRUHL, *loc. cit.*, p. 199.

la pointe agissante, la préparation profonde du réformisme social.

De nos jours, on refuse de moins en moins aux philosophes les libertés préalables de l' « épistémologie » ; mais on paraît oublier trop souvent qu'elles entraînent, en quelque manière, une faculté spéciale de choix, une licence d'errer, et une puissance presque arbitraire d'orientation. L'analyse philosophique s'appliquant aux sciences contemporaines, est *nécessairement* ambiguë, car la certitude de l'épistémologie *supposerait la science faite*.

A la racine de toutes nos philosophies, une vision spécifique de la science prélude nécessairement : souvent implicite, mais toujours péremptoire ! Or, c'est elle qui porte, en majeure partie, le poids des conclusions les plus pertinentes, la responsabilité des controverses les plus aiguës, et de leurs prolongements éthiques.

Si l'on accorde au positivisme ce point de départ nécessaire, — et comment le refuser sans s'interdire toute analyse ? — il faut en signaler clairement toutes les conséquences. Avant d'engager les querelles métaphysiques, il faut résoudre les oppositions de méthodes, dissiper les confusions épistémologiques.

#### AMBIGUÏTÉ DE L'ÉPISTÉMOLOGIE

Entre toutes les interprétations philosophiques également plausibles que peut admettre un « état » de la science, le choix, aléatoire pour les contemporains, se précise de plus en plus finement par le recul de l'histoire. Elle seule peut réduire suffisamment l' « indéterminisme » foncier de ce genre d'estimation.

Sur les présupposés du positivisme, l'histoire peut départager les exégètes, séparer des tendances individuelles ou arbitraires tout ce qui répondait aux indications effectives de la science. Elle peut déceler les origines authentiques ; elle peut marquer impartialement les échelons objectifs d'une

certitude globale, c'est-à-dire tout ce qui confirme sincèrement une philosophie dans le sentiment de sa légitimité.

La nécessité et l'importance d'une telle discrimination parmi les origines scientifiques du positivisme, n'apparaissent nulle part aussi clairement qu'en ce qui concerne la biologie (1).

L'ampleur des problèmes engagés, l'indécision apparente de leurs termes, la fluidité du « moment » historique pendant lequel ils se manifestent, augmentent à la fois la difficulté de l'analyse et l'intérêt de ses répercussions. On a pu croire, avec une égale conviction, que la biologie positiviste n'offrait qu'une image très gratuite de la connaissance des vivants (soit par l'ignorance de Comte, soit par l'imperfection de ces sciences à son époque), — ou qu'elle la trahissait au bénéfice d'un « préjugé positif » (Delvolvé), — ou qu'elle en colorait arbitrairement la description sous l'influence irréductible des impulsions « vitalistes » et de l'illusion romantique.

En réalité, il nous semble impossible de prétendre légitimer une telle conclusion sans l'appuyer à la fois sur l'appréciation *purement historique* de la science biologique et sur la *perception* abstraite des formes où le positivisme entend l'insérer. L'esprit de la biologie positiviste n'apparaît objectivement qu'à la rencontre de ces deux courants ; comme ils collaborent également à construire la doctrine, leurs fonctions y sont complémentaires : on peut les approcher progressivement et les éclairer l'un par l'autre. La structure du système et les conditions de fait qui lui furent imposées relèvent nécessairement d'une même analyse.

(1) Dans cette étude, nous userons très largement des deux ouvrages fondamentaux de Henri DAUDIN, *Les Classes zoologiques et l'Idée de série animale en France à l'époque de Lamarck et de Cuvier (1790-1830)* (titre résumé : *Les Classes zoologiques*), et *Les Méthodes de Classification et l'Idée de série en botanique et en zoologie de Linné à Lamarck (1740-1790)* (titre résumé : *Méthodes de la Classification*).



S'il nous est évidemment nécessaire de savoir sous quelle face objective apparaissait la biologie au fondateur du positivisme, il n'est pas moins indispensable de connaître précisément le genre de formulation abstraite qu'il devait y appliquer. Ces formes de fixation épistémologique, à la fois instruments d'analyse et de concentration didactique pour la philosophie, représentent, en action, par le schématisme des méthodes, l'esprit générateur de la doctrine. Sans elles, le rapport [du donné scientifique à la formule doctrinale est objectivement insaisissable. Par eux, il est susceptible de précision, d'approximation et de développement.

Leur histoire, leur élaboration progressive, reflètent la contrainte d'une science bien définie, et par suite préparent une définition objective du schématisme abstrait. Elles expriment la collaboration d'une expérience nouvelle à l'éducation totale de l'esprit d'analyse : le but et le caractère « positif » de cette expérience se résument dans le perfectionnement d'un instrument logique.

Inversement, si on néglige la considération simultanée des aspects historiques et méthodologiques de la doctrine on perçoit difficilement la proportion des fins systématiques aux données objectives : on court trop aisément le risque de minimiser l'importance et l'influence de celles-ci au bénéfice de celles-là. Dès lors, on échappe difficilement à l'idée qu'une ample latitude mentale, un « jeu » inévitable et important s'introduisent entre les indications de la science et les propositions de la philosophie.

Or, la contrainte du « fait » biologique, à l'origine, et dans le développement du positivisme, ne saurait être sous-estimée. Non seulement la science des vivants marquera la Méthode d'une empreinte ineffaçable, « élaborée », codifiée, par le *Cours* et développée par la *Politique*, mais l'esprit original de la classification naturelle inspire en réalité l'organisation abstraite de toute la doctrine.

De la biologie, comme des sciences mathématiques, le

positivisme attendait mieux qu'une nourriture dogmatique : il en reçut, effectivement, une « formation » mentale, en même temps qu'un enseignement méthodologique.

On aime souvent à opposer la profonde et sûre imprégnation mathématique de Comte (strictement polytechnicienne) à l'inégale diversité de ses autres « éducations » intellectuelles. Si on cherche par cette distinction à établir des degrés dans l'érudition et l'enthousiasme intellectuel du philosophe, on fait fausse route. Ce que représente d'exceptionnel la formation mathématique chez Comte, c'est son adhérence intime au génie inventif du philosophe, sa nature spontanée et caractéristique : l'enseignement de l'École a seulement encadré et stabilisé une vocation préalable. Mais, au même moment, toute cette fougueuse, avide curiosité de jeunesse s'élance vers les sciences ou les « sujets » virtuels de science plus complexes : en biologie, comme en histoire ou en économie politique, Auguste Comte se penche sur les connaissances contemporaines et sur leur filiation, avec une ardeur intacte et fort exigeante. La solidité, et parfois l'exceptionnelle qualité (1) de son information (spécialement en histoire des sciences), rendent très sensible l'extraordinaire effort d'assimilation qu'il sut développer à cette époque, et dans les premières années de sa carrière philosophique. On voit d'ailleurs immédiatement que les connaissances extra-mathématiques, et spécialement la biologie, furent les grandes bénéficiaires de l'entreprise.

Elles n'en étaient pas indignes : l'histoire entrait dans cette prodigieuse carrière du xix<sup>e</sup> siècle, que sollicitait si fortement l'inquiétude romantique ; la science des vivants, entre Lamarck et Darwin, prenait progressivement conscience de sa très haute et très fructueuse destinée. Elle y préludait en méditant profondément l'héritage des grands classificateurs et des constructeurs systématiques. Si mo-

(1) Comte témoigne de connaissances exceptionnelles à son époque sur l'histoire de l'Astronomie.

deste que soit encore le degré de certitude qu'atteignent les sciences biologiques, et si humble, si limité que puisse paraître son domaine authentique, dans la période bâtarde où se dissout une longue tradition finaliste et qui voit naître les doctrines de l'évolution, ce rudiment représente notre première emprise sur le domaine mystérieux de la vie. A ce seul titre, ces connaissances appelaient toute l'ardeur juvénile du positivisme ; mais leur signification n'était pas moins éclatante pour une intelligence profondément orientée vers l'analyse des filiations historiques et déjà si parfaitement exercée, si habile à discerner dans les « suites » scientifiques un témoignage sur le fonctionnement de l'esprit humain.

Le seul témoignage irrécusable qui puisse nous instruire sur les démarches fondamentales de la pensée est fourni par l'histoire de ses œuvres.

A ce point de vue, l'enfance de la biologie moderne coïncide avec l'épanouissement d'une longue tradition méthodique : l'honneur des sciences naturelles aura été de poursuivre opiniâtrement, sur le monde de la vie, l'effort séculaire que les hommes ont appliqué à la constitution de l'« objet ». Entre le cheminement des classifications vers un idéal de perfection abstraite et l'invention récente des nouveaux procédés d'analyse, se discerne, malgré les contradictions et les fluctuations apparentes, une instructive continuité.

Par son goût de liaison philosophique, par son sens des implications historiques et collectives, Auguste Comte devait se montrer profondément et justement sensible aux enseignements logiques d'une telle évolution. Il percevait à la fois, dans la science, même la plus imparfaite, les promesses très proches de l'avenir et les vigoureux enseignements du passé. A travers les incertitudes de la biologie, le positivisme devait recevoir une impulsion directrice, reconnaître un idéal, accepter surtout un indispensable héritage.

Si l'on rétablit, d'ailleurs, les circonstances réelles de cette acceptation, les conditions concrètes qui l'ont entourée, on

s'aperçoit que le « fait » biologique, tel qu'il s'offrit au jeune polytechnicien, ne laissait à son arbitraire qu'une très faible latitude. Bien que la science biologique de son temps ait suscité son initiative philosophique, elle lui imposait cependant des cadres très résistants et très bien définis.

Dans l'histoire de la science moderne, et grâce à nos points de comparaison, cette période de la biologie nous paraît, à bien des égards, transitoire, ambiguë, sinon bâtarde (1). Mais aucun de ces caractères ne pouvait, ne devait se livrer si crûment aux contemporains, et surtout, rien ne pouvait alors atténuer ce que la science présentait pour eux de valeur contraignante, de résistance objective. Même en limitant beaucoup le champ de son influence, on peut affirmer que la science de la vie apparut déjà au positivisme naissant comme une discipline assez consistante, assez mûre pour imposer des points de vue caractéristiques, assez sûre d'elle-même pour receler une haute valeur éducative.

L'état des connaissances conduisait la méthode positive à chercher dans les leçons de la biologie une orientation et un apprentissage ; l'empreinte bien définie que la doctrine en reçut exprime ainsi en quelque façon une nécessité rationnelle inhérente à sa constitution abstraite. Cependant de pures circonstances individuelles concoururent curieusement à favoriser ce destin. Entre le positivisme et les sciences de la vie, le lien concret par lequel se réalise une confrontation désirée, et nécessaire, c'est l'amitié singulière de deux hommes admirablement « représentatifs ».

Le commerce très étroit d'Auguste Comte et de Blainville, aux origines de l'« invention » positiviste (2), est une des plus importantes données de fait qu'ait à respecter l'histoire psychologique et intellectuelle du système ; le dialogue du naturaliste et du mathématicien philosophe pose et développe

(1) En tout cas, obscure et méconnue. (La figure de Blainville mériterait d'être plus célèbre.)

(2) « Les hommes qui m'auront pressenti dans l'état de *fœtus*... » (Lettre à Blainville du 31 mars 1826).

sans cesse cette « interaction » nouvelle de deux esprits scientifiques.

Bien qu'il se soit initié, dès ses années d'École, à d'autres enseignements, Auguste Comte ne reconnaît qu'en Blainville ce génie des sciences naturelles dont il veut tenter l'originale assimilation. On sait quelle profonde liaison intellectuelle devait naître d'un tel enthousiasme. Le nom de Blainville associé à celui de Fourier, dans la dédicace du *Cours*, en témoigne suffisamment ; ce que voulait immortaliser ici la reconnaissance du philosophe, c'est le contact exceptionnel du positivisme naissant avec la plus précise philosophie biologique (1).

Sur ce point, Blainville ne pouvait le céder à personne ; les échanges furent si étroits, si nombreux et si fructueux, qu'une même pensée semble animer souvent le maître et l'élève. A vrai dire, l'élève devient en philosophie si rapidement le Maître qu'il semble bientôt impossible de séparer les doctrines. Il y eut visiblement conquête réciproque. Au « sentiment électif » qui portait Auguste Comte vers l'« esprit » biologique de Blainville, répondit spontanément la prédilection de Blainville pour une philosophie *positive* : la réciprocité est bientôt si parfaite qu'on ne distingue plus ce qui est formation du positivisme par la science biologique, et ce qui est pénétration de la philosophie biologique par l'esprit positif.

Non seulement par leur durée, mais surtout par leur communauté et leur parfaite réciprocité, ces entretiens ont dû se répercuter bien amplement sur la doctrine comtienne. Influence plus facilement appréciable que la subtile orientation de Fourier, plus sensible, aussi, grâce à ses répercussions morales. Les méditations biologiques de Comte, par l'exemple et par le commerce de Blainville, bénéficient concrètement d'un arrière-plan politique et historique, déjà presque social (2),

(1) Comme avec la plus récente et fine physique mathématique.

(2) Lettre à Blainville du 27 février 1826.



Par un savoureux paradoxe, le savant dont le positivisme sut le mieux gagner la confiance, celui qui mérita une sympathie intellectuelle poussée jusqu'à la parfaite communauté philosophique, était le moins malléable des hommes (1). Cette indépendance, cette ténacité dans les idées personnelles n'étaient pas pour déplaire au futur Grand-Prêtre de l'Humanité ; non plus que le goût de l'ordre, eût-il pour rançon avouée le formalisme théologique. Auguste Comte y sentit même peut-être un aiguillon nouveau. En tout cas, ce n'était pas chose indifférente que de rencontrer la biologie par cet intermédiaire, sous les traits d'un héros sans accommodement, aussi intransigeant, aussi entier de caractère que de doctrine.

Féru de science objective et de vérification, pur de toute fatuité cérébrale et de toute vaine gloriole, M. de Blainville était tout le contraire d'un romantique. Il savait pousser l'amour de l'ordre jusqu'au conformisme le plus bourgeois.

Ses inclinations politiques s'accordaient assez avec ses goûts intellectuels, mais il n'eût pas plus transigé sur les uns que renié les autres. L'âge, l'isolement, une certaine sécheresse purent affaiblir son sens critique (2) et l'abuser sur lui-même : cependant son respect de la vérité scientifique n'avait jamais fléchi.

Au moment où il incarnait pour Auguste Comte la sévère, la solide raison des sciences naturelles (3), sa rigueur logique avait déjà complètement assimilé et codifié pour des fins objectives, et pour une œuvre originale, l'héritage parfois si contradictoire que résument les noms de Linné, de Cuvier, et de Lamarck. Respectant dans le *système* linnéen de

(1) Selon le mot de Cuvier, M. de Blainville commençait toujours par dire « non ».

(2) Voir le fameux discours de Comte sur la tombe de Blainville.

(3) « Lorsqu'il s'agit de *système*, c'est à vous qu'il faut s'adresser aujourd'hui. » Lettre à Blainville du 27 février 1826.

classification, l'idée génératrice de l'ordre, et de l'ordre *progressif*, il sut l'orienter vers la *méthode naturelle* en utilisant et en développant personnellement l'analyse, au sens scientifique que Cuvier avait su instituer pour l'anatomie.

La *morphologie* fut son talent spécifique. Perfectionnant sans cesse dans cette voie l'appareil des classifications, il acquit droit de cité parmi les naturalistes de son siècle : son labeur étendu servit efficacement l'originalité de sa méthode, et la puissance systématique de sa doctrine. Celle-ci représente un remarquable mélange de prudence scientifique et d'intuition ; elle maintient l'idée de série, conformément aux géniales revendications de Lamarck, mais en la purgeant soigneusement de toute métaphysique évolutive.

Bien loin de représenter une défaillance du goût scientifique, une telle épuration trahit surtout un sentiment très légitime des conditions de la certitude, et des vérifications valables (1). Elle caractérise tout l'esprit essentiel de cette anticipation du positivisme, que Blainville a réellement conçue au niveau de la biologie. Anticipation bientôt incorporée, et comme fondue, dans la doctrine comtienne, mais dont les principes objectifs ressortent vigoureusement, et portent toujours la marque d'une authentique originalité.

Rien de plus opposé au romantisme vitaliste que cette conception rationnelle des phénomènes biologiques. La philosophie, qui est l'analyse de l'ordre, ou méthode (2), ne prétend supposer, sous l'activité des vivants, aucune entité mystérieuse, aucune puissance diffuse ou multiforme : « Vivre, c'est contrebalancer, du moins en apparence, avec plus ou moins d'avantage, les lois générales de la nature... contrebalancer et non détruire » (3).

La méthode ne vise qu'à analyser, concevoir, réunir les

(1) Sur l'« impossibilité » de la thèse de Lamarck à cette époque, voir DAUDIN, *Les Classes zoologiques* II, pp. 234 et sq.

(2) BLAINVILLE, *Cours de Physiologie, Introduction*, p. 55.

(3) *Organisation des Animaux*, p. 16, la vie comme combinaison chimique. L'attitude de Blainville est moderne et positive au sens le plus strict de ce terme.

phénomènes sous des formes ou des lois de plus en plus générales (*Cours de Physiologie, Introduction*, p. 55). La pureté de cet idéal logique et didactique, jointe à une tenace continuité expérimentale, fit la valeur et la célébrité de Blainville. L'esprit simultanément philosophique et pédagogique de ses analyses, leur profonde orientation synthétique devaient également flatter les plus intimes penchants, les plus vigoureuses inclinations spéculatives du jeune Auguste Comte.

L'œuvre, l'auteur et sa méthode semblent avoir éveillé simultanément en lui la même respectueuse admiration. Il en reçut, une fois pour toutes, une vision *intuitive* de la biologie (1) ; et par-delà la biologie, à travers la biologie, la vision de tout un univers spéculatif : le pressentiment d'une forme systématique privilégiée que revêtiraient sa mission sociale et son œuvre philosophique.

#### L'ENSEIGNEMENT DE BLAINVILLE ET L'INTUITION COMTIENNE

Beaucoup plus étroitement encore qu'il n'avait suivi les mathématiques de Lagrange ou la physique de Fourier, Auguste Comte a moulé sur l'enseignement de Blainville toute sa philosophie biologique. Également fidèle à son esprit et à sa doctrine, il en adopte presque toujours les conclusions les plus spéciales, parfois même les préférences les plus controversées.

Ainsi contribua-t-il grandement à maintenir et à étendre dans le temps le crédit didactique de son éloquent et clair initiateur.

La première distinction du statique et du dynamique, celle des éléments et des *produits*, la science des *milieux* ou *modificateurs* externes, l'idée de série continue et l'intercalation d'espèces fictives, autant de conceptions techniques entièrement empruntées par le positivisme au fond original de Blainville.

(1) *Cours*, III, 209.

Mais la communauté intuitive est bien plus profonde et plus étroite entre le philosophe de la biologie et le mathématicien sociologue. Ce que celui-ci ressent avec force dans l'œuvre robuste du naturaliste, c'est la réussite d'une systématisation ; sous l'affinité intellectuelle, une même ambition de dégager, dans le domaine des sciences comme dans l'expérience politique, de « véritables idées de *gouvernement* » (1).

L'idée philosophique de « système » et son corollaire scientifique, c'est-à-dire le principe méthodologique d'une classification naturelle, semblent bien avoir fait cristalliser les premières intuitions politico-scientifiques d'Auguste Comte sous une forme caractéristique. Elles ont constitué, en quelque sorte, le germe organisateur de leur ensemble.

Les procédés didactiques de la biologie auraient ainsi fourni au positivisme son instrument philosophique essentiel. En ce sens, on peut dire que les doctrines scientifiques de la vie ont informé toute l'inspiration comtienne. Mais ces doctrines étaient objectivement définies, et elles s'imposaient non moins par la vigueur de leur ordonnance que par le prestige, l'autorité de celui qui les avait formulées le plus clairement.

Ce que supposent, en effet, les démarches du *Cours de Philosophie positive*, c'est que la méthode de classification naturelle, précisée par Blainville, prélude *intuitivement* aux premiers efforts d'Auguste Comte vers une organisation rationnelle des sciences (2). Avant d'étudier ces ensembles abstraits comme des éléments d'une hiérarchie il fallait d'abord les concevoir comme « objets » et comme « classables », c'est-à-dire les penser sous des catégories habituelles aux naturalistes.

C'est cette première initiation, cette assimilation préalable, que fixe, comme aptitude fondamentale, et que transpose formellement le schématisme de l'abstrait et du concret.

(1) Lettre à Blainville du 27 février 1826.

(2) *Cours*, I, 49, et III, 209, note 1.

La lutte du « système » et de la « méthode naturelle » (1), les efforts antagonistes en apparence de leurs zélateurs respectifs, avaient été recueillis, élaborés et formulés par Blainville sous les espèces d'une doctrine cohérente.

Par lui, tout ce long effort séculaire vers une « classification naturelle » des êtres vivants tombe dans l'héritage du positivisme. Dès le début, le futur théoricien de la *méthode comparative* et de la classification comprit quelle prodigieuse puissance logique recélaient ces conquêtes progressives. Il devina que la philosophie devait se les approprier, pour devenir à son tour *maîtresse* de son ordre, c'est-à-dire de cet équilibre entre l'*unité* du sujet et la variété des objets à classer.

Jeu beaucoup plus subtil et plus savant que la traditionnelle logique des classes. Malgré son admiration pour Aristote (et même, en vertu des raisons profondes de cette admiration), Comte eût fort peu goûté le « placage » pur et simple des cadres du discours sur la variété des formes et des phénomènes de la vie. Ce que Blainville avait institué, ce qu'avait peu à peu fait apparaître l'ambition classificatrice des grands botanistes, c'est une méthode d'approximation, où l'analyse expérimentale suggère, entraîne et vérifie une distribution logique des caractères.

A partir du moment où le « subjectivisme » (2) de la classification fut clairement perçu, et où l'anatomie, la morphologie, furent rigoureusement complémentaires de l'acte classificateur, celui-ci prit l'allure caractéristique d'une méthode positive.

Blainville, qui contribua si heureusement et si efficacement au progrès *technique* de cet instrument nouveau, en avait

(1) Sur le rôle de Linné et des frères Jussieu, sur le subjectivisme de la classification et l'idée de classification naturelle, voir DAUDIN, *Méthodes de la Classification*, pp. 34 et sq., 110 et sq., 204 et sq.

(2) Au sens exact de ce mot dans les énoncés de Jean MARIANI ; cf. *Les Limites des Notions d'objet et d'objectivité*, Actualités scientifiques, Hermann, éd., 1937, p. 40, 41.



finement senti le caractère simultanément *logique et scientifique*. Ce qui fait l'originalité et la force de ses démarches, c'est qu'elles se réfèrent toujours à travers une hiérarchie logique, à une « conduite » expérimentale. Il faut toujours associer (comme il le fit lui-même) ce labeur technique à ses principes méthodologiques, pour en percevoir toute la valeur et tout le poids, — toute la portée concrète. Réunir les phénomènes « sous des formules ou des lois de plus en plus générales » (*Cours de Physiologie, Introduction*, p. 55), faire converger la marche du simple au composé ou du composé au simple (1) (*ibid.*, pp. 59-61), ces règles formelles n'ont de sens que par leur correspondance étroite à un « contexte » bien défini : données accumulées par l'observation, — conclusions expérimentales toujours prises avec leur degré respectif d'approximation (2).

Pour le savant naturaliste, et pour le philosophe qu'il inspire, ces conditions de fait s'imposent avec évidence. La pression des « expériences » de la classification est toujours sous-entendue. Les procédés rationnels du classement n'ont point d'existence « en soi », ils ne fonctionnent, réellement, « positivement », que dans leur rapport avec des objets abstraits corrélatifs. Ils supposent essentiellement tous les procédés expérimentaux sans lesquels ces objets ne seraient susceptibles ni de définition scientifique, ni de connaissance approchée.

Toute cette technique est sous-entendue par l'axiome préalable qu'énonce le *Cours* sur le véritable esprit des classifications scientifiques (3). Celles-ci se réfèrent toujours, en quelque sorte, à des variétés de méthodes « anatomiques » ou « morphologiques », capables de recouper le classement des êtres, parce qu'elles savent *analyser* positivement les rapports

(1) Il est important de relever le sens *positif* de cet axiome pour l'interprétation de Comte.

(2) On verra quelques exemples de ces travaux *méthodiques et approchés* de Blainville, chez DAUDIN, *Les Classes zoologiques*, I, 88, 89 ; II, 189 ; II, 245 ; II, 372, 389 et sq.

(3) *Cours*, I, p. 50.

des phénomènes. Ainsi la vérification, la retouche, l'approximation scientifique s'insèrent dans l'organisation hiérarchique *comme dans toute organisation rationnelle*.

*Le principe de généralité*, dans son énoncé didactique, évoque bien d'autres origines que les *formules* de Blainville. Mais le *sens* méthodologique qu'il revêt, et sa valeur constructive, proviennent d'une vision « systématique », « analytique » et déjà strictement positive des sciences naturelles.

Ce que suggère inévitablement le commerce amical de Blainville et de Comte, ce que mettent hors de doute les lettres caractéristiques de 1826, c'est la fusion intuitive de l'idéal analytique et des méthodes de classification.

Entre l'acte initial d'abstraction corollaire de l'analyse, orientation du goût intellectuel par l'idéal mathématique, et la vision hiérarchique des sciences, de toutes choses, suivant leur ordre d'abstraction ou de généralité, ce qui réalise une continuité véritable, c'est l'enseignement de la méthode biologique, et l'initiation de Comte par Blainville. Le résultat fondamental de cette « imprégnation », c'est le sentiment qu'on peut constituer positivement (c'est-à-dire avec possibilité de vérification et d'approximation) une hiérarchie des êtres et des phénomènes, suivant la manière *dont le réel s'offre à l'acte d'abstraction et y réagit* (1).

## L'IMPORT MATHÉMATIQUE

A mesure qu'avancait le *Cours* dans l'analyse des techniques abstraites et dans la recherche des contraintes scientifiques, Auguste Comte pouvait apprécier de plus en plus nettement le poids de celles-ci et prévoir leur réaction sur l'équilibre du système. Conformément à la logique de son

(1) Voir, en *Appendice* à cet ouvrage, notre note sur les rapports entre la biologie et le principe d'abstraction, p. 593.

effort et de son enquête, il sentait peu à peu naître le visage nouveau de la MÉTHODE sous la pression des faits.

L'antinomie apparente, qu'on a cru pouvoir déceler, entre les divers aspects de la méthode positive et qu'on pense clairement établie par les naïves déclarations du philosophe (1), commence bien avant le passage didactique de l'analyse mathématique à la vie ; où, si l'on veut, elle est supposée par ce passage même, — conçu comme possible.

Car, entre la biologie et les mathématiques, il y a eu fusion intuitive, avant même qu'il y ait eu succession raisonnée. Si l'on réserve les termes d' « analyse » et de « synthèse » aux démarches de la méthode philosophique, et non pas aux disciplines spéciales qu'elle élabore, on en reconnaît immédiatement la présence et la complémentarité nécessaire dès le premier effort de la spéculation comtienne.

Au point de vue pédagogique, il est peut-être commode d'insister, comme l'a voulu, et peut-être avec trop de succès, le fondateur du positivisme, sur l'antériorité de l'analyse. Mais la doctrine n'est vraiment comprise que si l'intention synthétique en est perçue directement, et soutient d'abord les analyses qui la démontrent (2) : attitude la plus favorable à l'interprétation, car elle est la moins impropre à reproduire l'acte original de l'inventeur.

Comme l'effort de compréhension, le rythme de l'élaboration philosophique exige à chaque instant l'usage complémentaire de ces deux attitudes analytiques et synthétiques : c'est toute la raison d'être du « janus » symbolique que constitue le schématisme organisateur de l'abstraction.

Avant de s'exprimer doctrinalement et objectivement, l'opposition, ou plutôt la complémentarité dynamique de

(1) Voir DELVOLVÉ, *loc. cit.*, p. 102, et L. BRUNSCHVIG, *Le Progrès de la Conscience*, pp. 541 et sq. A partir du tome III du *Cours*, c'est-à-dire de l'an 1835, Comte aurait préparé un « renversement » de la Méthode. En réalité, ces textes traduisent seulement la conscience nette de la « pression » méthodologique de la biologie.

(2) Auguste Comte le savait fort bien : voir sur ce point la *Synthèse subjective*.

l'analyse et de la synthèse, cristallise en une complémentarité formelle.

Le « système » et l' « expérience », l'idée *organisatrice* et ses *références* virtuelles sont impliquées dans toutes les suggestions préliminaires du schéma dynamique, jouant à la fois comme *langage systématique* anticipant l'universelle rationalisation du réel, et comme instrument dissociateur, purificateur, intentionnellement orienté vers une anatomie ou une morphologie générale des faits positifs.

Les deux opérations avancent selon la même loi et contribuent simultanément à enrichir et à préciser le contenu effectif de l'intuition comtienne. Tandis que se poursuit le grand œuvre didactique, l'import méthodologique ne cesse de croître.

La biologie même, où fut perçue si vigoureusement la connexion intuitive des deux rythmes inséparables, devient le domaine favori de leur culture différenciée. La méthode philosophique y développe complètement, et selon leur esprit respectif, ses aptitudes complémentaires : elle s'y donne tous les organes et toutes les garanties objectives qu'exigent les fins synthétiques, la destination subjective du schématisme.

Entre les mathématiques et la méthode « comparative » ce que l'épistémologie comtienne aime à souligner, c'est une communauté d'attitude abstraite, dont il existe des preuves objectives. Ce qui fonde l'universalité du schéma dynamique, et ce qui en fait tout le mérite et le sens, c'est la reconnaissance d'une idée mère, la certitude (à la fois inductive et déductive) qu'il existe une discipline uniforme, une même règle d'analyse intellectuelle, propre à dégager les éléments généraux et invariants dans toutes questions scientifiques.

L'aspiration tenace des idéologues à un universalisme logique, l'esprit généralisateur et encyclopédique de l'analyse mathématique concourent à fortifier cette confiance sym-

bolique du positivisme naissant en l'unité de sa méthode, confiance inséparable d'une totale « prise de conscience ».

Les trois moments de l'analyse scientifique, c'est-à-dire concevoir, fixer, utiliser un point de vue « abstrait » sur certains ensembles expérimentaux, recouvrent très également tout le domaine positif qui s'étend des mathématiques à la politique. Et, en biologie, la vérification en est déjà effectivement praticable.

L'apport essentiel de la méthode biologique, ce n'est pas tant la comparaison elle-même (sans laquelle il n'y aurait pas, à proprement parler, d'observation scientifique), que la finesse, la longueur, la « continuité » de la comparaison (1). Envisagée sous sa forme la plus efficace dans l'usage de la hiérarchie animale, cette conduite intellectuelle réalise pour la collection des faits propres aux phénomènes de la vie, la même « fonction » d'abstraction que l'analyse mathématique développe pour les sciences de la matière. Elle représente, au niveau biologique, l'acte mental constitutif de toute science, celui qui détermine, dans la diversité des phénomènes, un ordre de dépendance, une forme rationnelle « générale » ; forme générale en ce qu'elle se subordonne logiquement et expérimentalement les faits les plus variés, et, par là même, forme explicative. « Une telle méthode me paraît offrir, en quelque sorte, quant aux recherches biologiques, un caractère philosophique semblable à celui de l'analyse mathématique appliquée aux questions de son véritable ressort, où elle présente surtout, comme nous l'avons vu dans le premier volume de cet ouvrage, la propriété essentielle de mettre en évidence, *dans chaque suite indéfinie de cas analogues*, la partie fondamentale réellement commune à tous, et qui, avant cette *généralisation abstraite*, était profondément enveloppée sous les spécialités secondaires de chaque cas isolé (2). »

(1) Voir note 1, p. 143.

(2) *Cours*, III, p. 287. C'est nous qui soulignons.



Ici comme dans les premières démarches mathématiques de Comte, l'abstraction, considérée à la fois comme fonction mentale et comme symbolisme, a pour rôle d'exprimer, de fixer et d'orienter l'activité analytique. Le point de vue « abstrait » sans lequel il n'y aurait pas de science, suscite un « objet » ou un « rapport » abstrait qui puisse le résumer, qui en traduise la cohérence, qui en maintienne exactement l'intention spécifique. La perception adéquate de ces représentations abstraites, sans laquelle il n'est pas possible de concevoir quelque déduction prolongée, est la condition préalable de toute réflexion scientifique. Évidente en mathématiques et naturellement respectée, elle joue le même rôle en biologie et y revêt la même importance. C'est la même ossature méthodologique, c'est le même effort de précision, de clarté, qui soutient toutes les variétés de l'esprit positif ; elle répond *aux mêmes conditions de structure et de rigidité mentales*, aux *mêmes habitudes intellectuelles* (1) : parenté essentielle de la méthode et de la pédagogie des mathématiques avec celles des sciences biologiques dans la « fixation » de leur « objet » respectif. Dans les deux cas, la conception de celui-ci, toujours relative aux nécessités de quelque *opération* expérimentale, conserve malgré la fixité abstraite une véritable souplesse et même une « malléabilité » caractéristique.

Dans le jeu complet de l'instrument analytique, dans l'usage rationnel de l'invention et de la représentation abstraites se manifeste pleinement cette curieuse analogie des

(1) *Cours*, III, 336-338. « La méthode positive, malgré ses modifications diverses, reste, au fond, constamment *identique* dans l'ensemble de ses applications quelconques, surtout en ce qui concerne directement l'art homogène du raisonnement. » (*C'est nous qui soulignons.*) « Il est aisé de sentir que les principaux raisonnements biologiques exigent, par leur nature, un genre d'habitudes intellectuelles dont les spéculations mathématiques, soit abstraites, soit concrètes, peuvent seules procurer un heureux développement préalable... » On remarquera les expressions caractéristiques du schématisme : « nettement construit la notion abstraite »... « si cette abstraction est méconnue ou altérée d'une manière quelconque... »

mathématiques lagrangiennes et de la biologie selon Blainville, par quoi la Méthode positive anticipe sur elle-même et se trouve comme préformée : « artificialisme » délibéré — et relativisme expérimental. — En décrivant ces analogies, on arrive à saisir complètement l'unité du goût « abstrait » chez Auguste Comte.

#### LA CONTINUITÉ ABSTRAITE

Une filiation proprement « philosophique », à la fois intuitive et systématique, rattache aux idées de continuité mathématique (prise dans le sens très étendu que revêt cette notion et pour Poincaré et pour Comte), la notion biologique des variations, c'est-à-dire l'usage d'une continuité abstraite dans les séries d'êtres naturels ou dans les caractères qui les distinguent.

Dans l'histoire de la classification naturelle cet appel à une variation « continue » de caractères est un thème traditionnel sinon toujours précis ; par la philosophie leibnizienne, entre autres, un commerce (parfois explicite) n'a jamais cessé de s'établir entre l'intuition mathématique de continuité et l'exigence classificatrice de variation continue (1).

Entre les formules abstraites et systématiques de Blainville et la philosophie mathématique de Comte, l'accord n'est plus seulement intuitif ou verbal, il recouvre effectivement tout le champ et enveloppe chaque moment caractéristique de la Méthode.

La recherche ou l'exploitation rationnelle des conditions de continuité définissent l'esprit abstrait des méthodes com-

(1) Entre l'intuition mathématique et l'allusion biologique à la continuité, didactiquement et techniquement, le fossé est immense. Mais subjectivement et historiquement la parenté n'est pas niable. Pour Comte et sa génération le problème ne se pose pas comme il se posera après Cauchy.

paratives (1). L'« *analyse pathologique* », dont le principe de Broussais (2) constitue le véritable fondement, est le type de cette recherche, de cette exploitation des conditions de continuité en biologie (*Cours*, IV, 260-266). « L'invasion *successive* d'une maladie, le passage *lent* et *graduel* d'un état presque entièrement normal à un état pathologique pleinement caractérisé, loin de constituer, pour la science, d'inutiles préliminaires, peuvent déjà offrir, évidemment, par eux-mêmes, d'inappréciables documents au biologiste capable de les utiliser (3). »

C'est par l'exceptionnelle continuité « biologique » de leurs variations, que les phénomènes pathologiques se substituent si opportunément à l'expérience artificielle. Celle-ci rompt le « consensus », la continuité caractéristique des phénomènes vitaux. Sous la forme de l'« *analyse pathologique* » l'idée biologique de continuité atteint une précision objective et expérimentale remarquable. Mais on ne saurait méconnaître l'étroite parenté intuitive qui la rattache, d'une part, à la vision abstraite des mathématiques, que Comte admettait et, d'autre part, à la pensée sociale, c'est-à-dire aux représentations fondamentales de la sociologie positive (4).

Les conditions, les lois, les effets, de la continuité sociale dans l'espace et dans le temps sont la source des plus profondes et des plus habituelles méditations d'Auguste Comte ; il est bien permis de penser que l'inspiration première du système en fut tout imprégnée. Cependant, si l'intuition positive de la continuité *s'étale* des mathématiques à la sociologie, c'est dans la systématisation biologique qu'elle s'est cristallisée formellement.

(1) *Cours*, III, 285. « La vraie différence essentielle entre ce nouveau mode fondamental de l'art d'observer... comparaison très prolongée d'une suite fort étendue de cas analogues, où le sujet se modifie par une succession continue de dégradations presque insensibles. »

(2) On sait que Comte élabore profondément ce principe et lui donne une immense extension : il en fait un principe de sociologie et de philosophie générale.

(3) *Cours*, III, 262. C'est nous qui soulignons.

(4) Cf. plus loin : l'intuition comtienne, pp. 473 et sq., 513 et sq.

Comme le montre l'extension du *principe de Broussais* (1), le moyen biologique préside à l'ordonnance du reste : les formes d'organisation s'étendent, à partir de là, jusqu'aux connaissances supérieures, et permettent d'y formuler philosophiquement l'esprit des sciences précédentes.

Mais le noyau générateur lui-même exprime une réduction logique effectuée au niveau scientifique qui lui correspond. La continuité formulée au sein de la biologie est déjà une schématisation *abstraite*, et, en cela, profondément inspirée par les exigences analytiques du système entier de la connaissance objective : toute sa mission est d'en propager « l'esprit ».

Tendu vers l'exercice *complet* de la Méthode, cet esprit abstrait des diverses disciplines trouve son véritable contenu dans leur action convergente : aussi bien, Comte est-il parfaitement sensible à la diversité, comme à l'analogie *positive*, des formes scientifiques de l'abstraction. Mais il souligne dogmatiquement le rapport commun de chacune d'elles à l'exigence systématique qu'elle doit satisfaire. C'est en ce point que réside l'apport « moyen » de l'expérience humaine : la trace objective d'une contrainte de la philosophie par les faits. En bon historien, Comte aime à signaler le point où cette trace objective s'insère dans la structure de la doctrine.

Ainsi peut-il, sans artifice ni contradiction, rendre à la biologie objective ce qui est de la biologie, et maintenir dans la philosophie biologique l'unité intentionnelle du positivisme tout entier.

#### LE STATIQUE ET LE DYNAMIQUE

La même conclusion vaudrait pour la célèbre distinction *du statique et du dynamique* (2). Centrée sur la biologie, et sur la biologie de Blainville, qui en fournit le plus immédiate-

(1) Vers le haut (sociologie surtout) et vers le bas (philosophie mathématique de la *Synthèse subjective*).

(2) *Cours*, III, 237.

ment et le plus « objectivement » possible le type caractéristique, sa formule *abstraite* suppose les habitudes intellectuelles des mathématiciens, et leur mode de décomposition familier de la mécanique (1). « L'objet » que désigne une pareille étiquette, est nettement éclairé par le comportement animal tel que l'« analysent » le naturaliste et le mathématicien positivistes. Le « sens » de l'étiquette et l'opération qu'elle propose découlent du schématisme de l'abstraction. C'est pourquoi la même formule peut diriger (et exprimer) pour les vivants l'analyse des *fonctions* dans leur corrélation aux organes et aux milieux, et pour l'humanité la détermination du mouvement évolutif dans son rapport aux conditions de structure.

Aucune ambiguïté dans cet usage, si on associe au système abstrait de ces notions (statique et dynamique) les règles précises (règles de forme) auxquelles s'astreint le schématisme positif de l'abstraction et qui en modifient le jeu selon l'ordre, le domaine du réel auquel on veut l'appliquer.

Ce que rappelle et résume, dès lors, le rapport du statique au dynamique, ce sont les conditions mentales que doit respecter la biologie pour se constituer comme science ; la manière dont l'« esprit » abstrait y est lié à une structure simultanément logique et expérimentale, à un mode de répartition uniforme, à un partage régulier des différents points de vue humains sur la vie.

Éclairant et dominant cet énoncé comme toutes les distinctions méthodologiques, ce qui donne la signification complète des règles formelles, c'est l'idée générale d'une connaissance dépouillée de ses parties hypothétiques ou aventureuses, et dont l'organisation interne serait si logiquement fondée sur l'expérience qu'elle puisse s'y adapter

(1) L'idée d'une *cinématique* est réellement impliquée par la « *dynamique* » *abstraite* de Comte. Celle-ci ne vise nullement à réserver une « classe » de phénomènes où la notion de force bénéficierait d'une vertu causale.



avec une approximation croissante, sans cependant pouvoir être sans cesse remise en cause, bouleversée par ses progrès.

#### LA SÉRIE ABSTRAITE

Ainsi l'intention caractéristique de la pensée positive, et, plus précisément encore, ses procédés universels d'abstraction traversent, pénètrent complètement le rythme doctrinal de la biologie. Rien ne peut faire sentir plus directement l'unité, la permanente rigueur du point de vue abstrait, que le fonctionnement effectif de l'analyse en biologie.

L'instrument favori de la méthode comparative (1), la série abstraite telle que Comte la conçoit, en est la plus saisissante manifestation ; elle préside, en fait, à tout l'agencement méthodologique et doctrinal des sciences organiques. Le faisceau de déductions et d'inductions qu'elle résume pénètre la structure statique ou dynamique des phénomènes ; finalement, elle en constitue complètement l'intime rationalité (2).

L'idée méthodologique de la série animale se place, dans la *formation* intuitive du positivisme, au confluent des habitudes mathématiques et des traditions biologiques concernant la classification naturelle. A Blainville, et à son disciple philosophe, l'histoire de la classification naturelle transmettait une notion très métaphysique de la « hiérarchie », mais déjà profondément élaborée par le travail critique et expérimental de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (3).

(1) *Cours*, III, p. 284 (la série animale comme troisième mode de comparaison : le plus efficace, le plus développé des modes de comparaison biologique, le plus célèbre).

(2) Sur le parallélisme méthodologique de la série biologique et de la série sociale, voir *Cours*, IV, 374.

(3) Voir DAUDIN, ouvrages cités, et spécialement *Les Méthodes de la Classification*, pp. 92 et sq., 159 et sq. Sur la nature métaphysique de la hiérarchie nous proposerions quelques réserves, en ce qui concerne le prépositivisme et spécialement Blainville.

Entre la conception *leibnizienne d'une échelle des êtres* et l'usage positif des séries, les diverses tentatives de la botanique, puis de la zoologie, pour construire la classification naturelle, se sont progressivement affirmées. Elles ont successivement agi, d'une part, sur le sens philosophique et, d'autre part, sur la valeur instrumentale du procédé hiérarchisant. Au terme de cette évolution, la « série » ne se propose pas comme une évidente échelle de « valeurs », mais comme un mécanisme, un appareil très efficace d'analyse, comme le corollaire obligatoire des classifications fondées sur l'expérience. Si Blainville et Comte peuvent faire preuve, à son égard, d'une parfaite « liberté » d'esprit, c'est-à-dire la développer systématiquement, et la maintenir pure de toute prétention ontologique, c'est qu'ils recueillent le bénéfice des efforts antagonistes, mais également vigoureux et opportuns, de Cuvier et de Lamarck.

A l'intuition de Lamarck, Comte et Blainville se rattachent par le sens « unitaire » qu'ils soupçonnent à la série des vivants, par l'immense et durable portée qu'ils accordent aux essais de distribution linéaire.

Malgré leur commune aversion pour Cuvier, dont l'un fut l'élève émancipé, mais l'élève brillant, les deux initiateurs de la biologie et de la philosophie positives devaient nécessairement recueillir le bénéfice de sa critique, qui achevait le long procès (à la fois rationnel et historique) de l'analyse contre les prétentions *a priori* de la classification naturelle, et qui ruinait définitivement tout ce que la « série » pouvait encore maintenir de « nécessité » métaphysique.

La doctrine biologique du positivisme devait utiliser au maximum la latitude théorique dont le bénéfice lui était acquis par les deux enseignements. Utilisant, dans un esprit systématique original, toute l'information technique contemporaine ou immédiatement antérieure (1), elle construit une nouvelle idée de la série, largement ouverte aux besoins

(1) Vicq d'Azyr, les frères de Jussieu, etc.

synthétiques de la connaissance, étroitement fermée aux tendances ontologiques, aux prétentions *réalistes* dont la biologie devait encore utiliser, avec tant d'éclat, l'impulsion.

Bien que la série abstraite, telle que la voulut concevoir Auguste Comte, tende à exclure l'évolutionnisme (ou mieux une certaine manière lamarckienne d'entendre l'évolution), elle n'a pas été délibérément construite pour s'y opposer. Mais, consciemment réduite à une forme d'analyse, elle devait seulement s'interdire la confusion toujours menaçante du formel et du réel, sous peine de se trahir elle-même, et de fausser la philosophie biologique : sévérité, sécheresse, mais surtout discipline nécessaire imposée aux représentations traditionnelles, chargées de métaphysique.

Très sensible à la saveur philosophique des classifications naturelles Auguste Comte devait en régler étroitement l'utilisation, les préserver du retour à la théologie, en préparer aussi la *transposition imminente*. Comme toute grande conception métaphysique, la hiérarchie des êtres ou des valeurs est l'anticipation d'un rapport réel ; elle doit correspondre à « quelque chose » de positif. Respecter scientifiquement sa pureté abstraite, c'est ménager enfin une expression fidèle à cette *signification* fondamentale, dont elle est porteuse, et qui se transmet jusqu'à nous à travers la filiation historique des systèmes. L'objet final de l'inspiration positive était complètement pressenti par cette œuvre de rectification et de discipline intellectuelle. Mais celle-ci répondait, d'ailleurs, à toutes les tendances pédagogiques de Comte ; elle satisfaisait ses exigences épistémologiques les plus spontanées. Une notion « stylisée » de la hiérarchie biologique pouvait seule satisfaire les goûts intellectuels du jeune philosophe, parce que la « série » constituait déjà pour lui, en lui, un schème universel, un type caractéristique d'ordonnance rationnelle.

L'idée mère de ce schématisme est immédiatement suggérée par les mathématiques ; non par l'instrument tech-

nique de la série prise isolément, mais par son rôle, son usage et son extension, son *sens*, dans la philosophie mathématique de Comte : philosophie de la continuité intuitive et de la généralité abstraite.

La distinction de l'« algèbre » et de l'« arithmétique », le pur relativisme « opératoire » des conceptions analytiques permettaient d'envisager immédiatement, sans artifice, la « série » mathématique comme pure forme génératrice d'ordre abstrait (1). L'intuition du continu, correspondance inductive de l'abstrait au concret, soumise à toutes les inflexions du réel, permettait la généralisation immédiate de l'idée de série et son application à la description systématique de tous les ensembles *homogènes*, envisagés sous le point de vue abstrait de la science positive. La série devient ainsi un instrument logique universel, l'expression typique des méthodes d'analyse inspirées par le rapport mathématique de l'abstrait au concret.

Les premières découvertes comtiennes dégagent du premier coup le rôle immense et irremplaçable que doit jouer l'idée de série dans tout l'appareil descriptif des sciences organiques. Elles décèlent, en même temps, le sens profond de cette prééminence, et la vertu explicative de l'ordre qu'elle introduit. Il n'est pas téméraire de présumer que cette fonction générale d'« ordination » abstraite présidait déjà aux toutes premières réflexions politiques du jeune polytechnicien, et qu'il s'entraînait spontanément à penser selon des règles de progression calculée, et dans une suite « homogène », l'enchaînement des faits sociaux (2).

(1) D'où l'attitude de Comte dans la querelle des séries. (Voir notre *Appendice à l'Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 253 et sqq.). Ceci est à rapprocher du *canon* algébrique de la rationalité lagrangienne fondée sur le développement en série : « L'importante doctrine des séries, si heureusement élaborée par Euler et Lagrange, se trouve aujourd'hui décomposée radicalement sous d'irrationnels scrupules, incompatibles avec son efficacité analytique, et qui tiennent surtout à une confusion entre l'arithmétique et l'algèbre. » *Politique positive*, I, 470.

(2) Attitude extrêmement « cartésienne », quoique *transposée* dans un champ intellectuel non cartésien,

En tout cas les premiers opuscules portent déjà l'empreinte de la série abstraite. Ils font nettement sentir l'influence de ce schème sur la « mise » en forme des problèmes historiques. L'essai sur « *La sommaire appréciation du passé moderne* » est une application évidente du procédé abstrait. L'échafaudage du raisonnement sériel y est soigneusement conservé.

Le rôle et la nature des « séries sociales » (1), dans la méthode sociologique, corroborent cette étroite parenté de la série mathématique et de la filiation abstraite en histoire. Coïncidence expressive : c'est au raisonnement mathématique qu'est directement emprunté le critère d'un usage non sophistique pour le procédé sociologique constitutif ou procédé de sériation (2).

Aucun artifice didactique, aucune fiction verbale dans cette référence : elle exprime très exactement en ce point l'attitude méthodologique du positivisme. Si la « forme universelle » de la série présente avec son inspiration mathématique une telle convenance, c'est qu'en réalité elle lui est coextensive ; non seulement parce que le jeune Comte y avait inséré toute sa puissante intuition du *continu organique* (vital et social), mais surtout parce qu'elle offre à sa philosophie un mode rigoureusement scientifique pour la représentation, l'interprétation objective des rapports entre le continu et le discontinu (3).

La série, en effet, « combine » dans sa définition opératoire la discontinuité des termes à la continuité mentale que nous imposons à leur suite : pour le mathématicien, son manie-ment constitue l'expérience permanente d'une variation ininterrompue, d'un acte intellectuel uniforme engendrant une pluralité ordonnée d'êtres discrets.

La possibilité d'un schématisme abstrait est trop immé-

(1) Analyse sociologique et série abstraite : croissance et décroissance continue d'un caractère : Voir, plus haut, p. 146, note 2.

(2) Le danger des séries historiques est un sophisme mathématique. *Cours*, IV, 371.

(3) A rapprocher des quelques lignes du *Cours* sur l'intérêt des séries trigonométriques de Fourier (*Cours*, I, p. 117).



diatement liée à la pratique de cet algorithme pour n'avoir pas été vivement ressentie par le jeune polytechnicien. Il la justifiera « philosophiquement » par la méditation ultérieure de l'analyse lagrangienne.

L'interprétation du fait politique, dans l'histoire humaine, devait nécessairement suggérer un tel artifice, évoquer l'image mathématique d'une continuité de raison explicative d'une multiplicité discontinue (1) : le schème de la série préluait à l'analyse des conceptions personnelles de Comte sur le devenir humain, et à l'assimilation des systèmes historico-philosophiques.

Ce qu'apporte la biologie, c'est à la fois la confirmation objective et la généralisation complète de cette anticipation méthodologique : envisagée comme formule linéaire constituant une hiérarchie des espèces, elle exerce objectivement l'aptitude de l'intelligence à « supposer » une continuité idéale, coordonnant une multitude d'êtres distincts, préparant ainsi l'instrument futur de la dynamique sociale. Mais la série animale jouit d'une autre propriété, corollaire essentiel de sa fonction purement taxinomique ; elle permet en effet d'analyser objectivement un consensus donné, de déterminer tous les éléments significatifs d'un continu organique et leurs relations : associée au labeur de classification, la série est un crible de possibilités (2). Le même schématisation que semble appeler l'évolution (3) permet ainsi d'ordonner simultanément la description statique des ensembles vivants.

Dans l'usage des « séries » selon les rapports positifs de l'abstrait au concret, on fait apparaître aussi bien la nécessité du discontinu que la possibilité du continu : cet instru-

(1) Image évidemment favorisée par le goût du siècle pour une « philosophie » de l'histoire, pour une « logique » explicative de son déroulement.

(2) Voir plus loin : corrélation de la classification et de la série, p. 168.

(3) L'évolution sociale et même l'évolution hypothétique telle que l'envisage Comte discutant les idées de Lamarck, *Cours*, III, pp. 441-442.

ment logique fonctionne donc alternativement comme générateur d'une distribution linéaire, et comme « analyseur » de l'ordre complexe qui constitue les natures organiques.

Mais pour lui faire jouer simultanément ces deux rôles, et chacun d'eux avec le maximum d'efficacité, — de précision, — il faut restreindre purement et simplement la série à sa fonction opératoire ; la distinguer soigneusement des termes ou des êtres qu'elle associe ; la concevoir toujours uniformément comme le même acte mental, et seulement sous cet aspect. Instrument logique, à introduire dans les phénomènes, et non succession donnée d'êtres réels, la série ne doit être qu'une *forme abstraite* propre à déceler et à exprimer l'ordre positif.

Sous cette réserve, elle apparaît comme un procédé universel d'élucidation. Par elle, le continu et le discontinu trouvent leur justification logique dans l'ordre vital, et s'enchaînent réciproquement ; dépouillés de toute existence absolue, ils imposent leur relation systématique à la succession des êtres naturels.

De même qu'un rapport abstrait domine et justifie simultanément la continuité d'une loi de formation et la discontinuité des termes successifs, de même l'idée de série animale éclaire à la fois l'affinité et la distinction des espèces, parce qu'elle reste systématiquement extérieure à la succession concrète des êtres vivants.

On voit ici comment l'idée mathématique de la série, généralisée, vient rejoindre l'instrument hiérarchique et classificateur des biologistes pour constituer le schème positif de la série « abstraite ». Dans cet échange, la biologie confère de nouvelles possibilités à l'instrument logique, mais elle reçoit aussi de la « formation » et du « transfert » mathématique, une discipline plus rigoureuse.

Avant tout, la « série abstraite » suppose un principe d'homogénéité très rigoureux : non seulement dans les êtres

qu'elle associe, analyse, ou qu'elle ordonne, mais dans le critère qu'elle leur impose.

Les « raisons », ou les « caractéristiques », qui commandent l'ordre de succession, qui engendrent la possibilité de sériation, devront être de même nature que le rapport abstrait qui définit l'idée mère de série ; elles ne devront pas être indifféremment recherchées parmi les relations empiriques des différents termes. Et c'est pourquoi le positivisme adopte et systématise l'idée de « dignité (1) animale » (sans y insérer aucune tradition métaphysique) ; tandis qu'il rejette certains critères « nutritifs » de Cuvier, comme hétérogènes à l'idée de la série.

Dans l'usage sociologique, ces propriétés de la filiation abstraite entraîneront des conséquences extrêmement importantes (2) : il convient de mettre en lumière leur fondement dans la biologie, ou, plutôt, dans la philosophie biologique d'Auguste Comte. Par son rôle décisif pour l'équilibre d'une inspiration mathématique et sociale (3), par sa participation consciente à l'éducation de l'esprit positif, la biologie peut être, à bon droit, considérée comme la clef de voûte du système comtien.

Mais cette conclusion ne vaut que pour la *méthode*, et pour une biologie *abstraite*, déjà informée par le positivisme de Blainville, strictement dépouillée de toute prétention métaphysique.

L'allure « formaliste » et, pour ainsi dire, « géométrique », l'esprit artificialiste de cette philosophie biologique, énergiquement, volontairement accentuée par le positivisme, s'épanouit dans l'idée de la « série abstraite » parce que celle-

(1) Cf. *Cours*, III, pp. 466 et sq. : contenu positif de l'idée de série (Blainville est contre Cuvier et pour Lamarck) ; rôle extrêmement important de l'idée de dignité animale et en général de « dignité » dans une série abstraite.

(2) Séries historiques, choix des têtes de séries et du critère de sériation ; voir plus loin pp. 233 et sq.

(3) Dont elle opère la « cristallisation ».

ci est, avant tout, le type de la méthode, son schème fondamental. Rien n'est mieux fait pour illustrer cette tendance que la construction et l'intercalation des « types fictifs » parmi les éléments de la série abstraite (1). Tout l'effort du positivisme (en biologie comme dans toutes les sciences à partir de la mathématique) consiste à dégager de ses considérants expérimentaux le mouvement d'analyse ou de classification. Mais il ne s'agit pas d'y chercher un « objet » à part ni de l'ériger en doctrine invariable ; la séparation préalable n'est qu'une garantie logique : une mise en garde permanente contre la confusion des plans dans la recherche scientifique d'une objectivité.

Comme tout comportement positif, elle appelle le contrôle de l'expérience, *en tant qu'expérience* ; la séparation abstraite n'est qu'une manière plus fine, plus sévère, plus consciente, de noter les rapports entre l'ordre que propose l'esprit et la réponse des faits. Il est permis de penser que cette « scission » épistémologique, très propre à présenter clairement les divers plans du savoir, n'est pas toujours également opportune aux diverses époques ; et qu'il est des moments dans l'histoire d'une science, où le commerce fructueux de l'abstrait et du concret exige, au contraire, plus de souplesse ou de latitude, quelque indifférenciation imaginative, en tout cas ne supporte guère, et ne favorise pas les séparations tranchées.

Mais même dans le cas le plus défavorable, le schématisme de l'abstraction atteint, d'une façon très sûre, l'objet essentiel que lui assignait Auguste Comte : discernement du stable et de l'instable, du solide et du mouvant, dans les doctrines scientifiques, élaboration d'une méthode uniforme et d'un esprit positif présidant à l'analyse de tous les faits humains. C'est ce que rend bien sensible le passage du *Cours*

(1) *Cours* III, 442 et sqq. et 491 : *types artificiels abstraits*. Cette idée, d'ailleurs toujours exploitable, est extrêmement caractéristique de l'esprit « abstrait » du schématisme.

(III, 442) où le positivisme confronte sa philosophie biologique aux rudiments de l'évolutionnisme, dont la gloire allait bientôt l'éclipser.

Au sens moderne du mot « évolution », rien de moins évolutionniste que la doctrine comtienne (1) : strictement fidèle à l'orthodoxie de Blainville (et conformément aux opinions reçues à l'époque), le positivisme n'admet pas la variabilité des espèces (2). Mais il s'en faut que cette position doctrinale trahisse, comme on le croit parfois, un *fixisme* universel et intempérant. Au cœur de la doctrine, l'idée fondamentale de l'« évolution humaine », le sentiment partout répandu d'un mouvement de la connaissance, de « révolutions » historiques, plaide contre cette interprétation.

Ce qui distingue l'« évolution » positiviste des formes modernes d'évolutionnisme, c'est l'idée d'une limite et, corrélativement, d'une nature définie. De même que le progrès est le développement de l'ordre, l'évolution humaine est le déploiement de virtualités engourdies, dont le champ est circonscrit par des données objectives (physiques, biologiques, psychiques) et dont l'existence comme le devenir excluent tout arbitraire. La comparabilité de l'existence et du devenir, de l'être et de l'évolution (par quoi l'évolution sociale s'apparente si curieusement à l'idée même de « révolution » géométrique), relève, en dernier ressort, du principe des *conditions d'existence* où l'esprit pose universellement l'harmonie nécessaire de l'analyse statique et de l'analyse dynamique (*Cours*, III, 366).

Sur cette fondation logique repose tout l'évolutionnisme comtien : elle en justifie l'apparence paradoxalement géométrique et fixiste. Elle ne repousse pas systématiquement, comme on pourrait le croire, les préoccupations hardies de

(1) Cf. BRÉHIER, *Histoire de la Philosophie*, tome II, fascicule III, p. 883 : « il n'y a pas de pensée moins touchée par l'idée de l'évolution que celle de Comte. »

(2) Encore avec bien de fines nuances *logiques* ; cf. *Cours*, III, pp. 441-444.



l'évolutionnisme moderne. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'Auguste Comte admettait l'« hérédité de l'acquis », dont sa sociologie et sa politique tiraient d'audacieuses conjectures. Plus précisément, toute sa philosophie biologique est largement ouverte aux suggestions évolutionnistes, dans la mesure où elles sont compatibles avec la cohérence du schématisme abstrait. En tout état de cause, elle se montre parfaitement accessible aux intentions originales de la théorie lamareckienne, et à son appareil représentatif.

Il n'est pas indifférent de noter cette sympathie compréhensive du positivisme pour l'intuition de Lamarck, et même pour certains traits de sa construction systématique (1) : la manière dont Auguste Comte a compris et généralisé les idées de Lamarck concernant le rôle du « milieu » (2), en est le plus sûr témoignage.

Sur le problème de la « série », où nous pouvons confronter les deux inspirations, l'attitude comtienne, parfaitement « critique » et relativiste, vise d'abord à extraire de l'évolutionnisme lamareckien, avec beaucoup de pénétration et de souplesse philosophique, tout ce que pouvait y déceler de « positif » une biologie systématique, rigoureusement fidèle aux exigences méthodologiques du schématisme abstrait.

Auguste Comte avoue sans réticence que la doctrine lamareckienne loin d'annuler la série biologique confère à celle-ci sa pleine valeur de « représentation » explicative : elle en fait le tableau concret (3), réel (et non plus idéal), des organismes successifs, et surtout elle permet de réaliser l'assimilation parfaite, dans l'étude des vivants, *entre les*

(1) Sur LAMARCK et son idée directrice, voir DAUDIN, *Les Classes zoologiques*, II, 110 et sq.

(2) Le terme a été « universalisé » par Comte — et Comte a bien vu toute la richesse de pensée abstraite qu'apportait la notion biologique correspondante.

(3) *Cours*, III, pp. 441-442 : « présenter la série sous un nouvel aspect qui en rendrait même l'existence encore plus claire et plus irrécusable » (p. 441). — « En un mot, la marche progressive de l'organisme animal, qui n'est pour nous qu'une abstraction commode... » (p. 442).

*deux aspects : statique et dynamique*, de la série (*Cours*, III, p. 441).

Pour la biologie positiviste, le problème soulevé par Lamarck ne concerne donc pas l'existence ou l'inexistence de la série, mais bien sa nature.

La doctrine évolutionniste, en effet, réintroduit (et avec une acuité nouvelle) dans la série, la difficulté traditionnelle à laquelle s'étaient heurtés antérieurement tous les efforts classificateurs des naturalistes : le besoin contradictoire d'une multiplicité croissante d'intermédiaires entre les termes, et d'une progression régulière au sein d'une même hiérarchie (1). Par la continuité évolutive la difficulté est mise en pleine lumière, mais elle est toute relative à la fonction concrète de la série. Aussi, pour le positivisme, elle décèle une condition constitutive de cet instrument d'analyse. Réservant son jugement sur le progrès ultérieur de la connaissance expérimentale (*Cours*, III, 442), Comte maintient l'usage de la série, mais de la série conçue comme forme abstraite.

Ayant reconnu, dans le fonctionnement de cet appareil, la relativité fondamentale du continu au discontinu, on devra l'utiliser selon l'opportunité et les suggestions les plus évidentes de la connaissance expérimentale. Toutes choses égales d'ailleurs, ces circonstances plaident encore, à cette époque, en faveur du discontinu dans la série des êtres vivants (cf. *Cours*, III, p. 444, le discontinu est source de précision abstraite, de conquête sur l'indéfini, l'indéterminé des évolutionnistes). Et c'est à cette position que s'en tient le positivisme, avec toutes les nuances méthodologiques qu'un tel choix suppose (2).

La fixité des espèces, dont la reconnaissance dogmatique était douteuse, est donc fortement motivée par les implica-

(1) Cf. DAUDIN, *loc. cit.*, pp. 160 et sq.

(2) *Cours*, III, 443. « Si, au contraire, on reconnaît finalement... sans prétendre d'ailleurs y limiter aucunement *a priori* les moindres intervalles élémentaires. »

tions de la méthode, et soumise explicitement au relativisme foncier de la schématisation abstraite.

L'essentiel de l'attitude positiviste, dans ce jugement des interprétations évolutionnistes de la série, c'est la « liberté opératoire », l'indépendance de la fonction intellectuelle d'analyse par rapport aux suggestions du donné, l'acceptation consciente de la part d'artifice nécessaire à toute insertion d'un ordre rationnel dans la trame des faits naturels, détachement raisonné et méthodique, fruit d'une volonté constante d'épuration, d'une grande exigence de clarté et de stabilité dans le domaine objectif des sciences.

Par cette nature caractéristique, par cette orientation positive vers l'« économie » de pensée, la série abstraite s'oppose définitivement aux interprétations préscientifiques des idées de hiérarchie. Ni l'« *a priori* » traditionnel des philosophies, ni le poids d'une vision métaphysique ne peuvent désormais contaminer cet usage purement « fonctionnel » de la série. La série abstraite exige, en effet, une adéquation étroite entre la méthode du philosophe et la pratique des schèmes objectivants de la science. Pure forme d'analyse, elle n'implique, en elle-même, aucune référence métaphysique : elle est même le rejet le plus conscient de toute référence métaphysique.

#### SIGNIFICATION POSITIVE DE LA MÉTHODE BIOLOGIQUE

Pour qui veut associer historiquement l'héritage dogmatique du positivisme à ses positions doctrinales, sans faire la part d'une invention méthodologique intermédiaire, cette nature abstraite de la série apparaîtra nécessairement comme un violent paradoxe : la représentation métaphysique par excellence, la hiérarchie des êtres, utilisée comme instrument d'objectivité ! Les profondes racines métaphysiques de l'idée de hiérarchie, encore si vivaces dans notre

esprit, l'ampleur qu'elles revêtent dans l'intuition politique d'Auguste Comte suggèrent des associations d'idées très puissantes, devant lesquelles les finesses de la série abstraite n'apparaissent plus que comme une superstructure artificielle, et peut-être sophistique. On croit facilement saisir dans des similitudes si marquées la raison profonde des détours dialectiques les plus originaux.

A notre sens, un tel usage de la causalité historique est toujours périlleux. Ici, il serait illusoire : Auguste Comte fut, en effet, parfaitement conscient du poids « héréditaire » des idées sociales de hiérarchie et du rôle que pouvait leur réserver une transposition positive. Mais il fit très bien le départ, sur ce point, entre ce que lui imposait objectivement la science et ce que sa philosophie proposait ; entre les conditions logiques et les « opportunités doctrinales » ; entre la contrainte du vrai et l'accueil des grands thèmes idéologiques auxquels se raccordait historiquement sa philosophie.

La purification abstraite de l'idée hiérarchique n'est pas un expédient didactique, valable pour la seule « présentation » des faits de la biologie ; elle pénètre réellement tout travail d'analyse méthodologique et elle s'impose même aux conceptions les plus imprégnées d'empirisme politique (1).

Dans la ligne où nous observons ici les règles du raisonnement comtien, et qui est celle des méthodes, ces remarques s'imposent avec une rigueur particulière. Pour tout ce qui concerne la contrainte « objective » des sciences, précisant progressivement l'esprit abstrait du positivisme et formant sa Méthode, aucune confusion n'existe entre ce que la connaissance impose et ce que le sentiment pourrait proposer. Une sincère exigence de pureté rationnelle est certainement incluse dans toutes les démarches caractéristiques de l'abstraction.

Cette seule considération, de valeur purement intrinsèque,

(1) Par exemple, le classement *abstrait* et le classement *concret* des individus. *Cours*, IV, p. 809.

obligerait déjà à nuancer les critiques, parfois éloquentes, que peut appeler de nos jours la philosophie biologique du positivisme et le rôle qu'elle réserve à l'idée de hiérarchie. L'inculcation de « romantisme vitaliste » ou de « finalisme anthropomorphique » ne viserait-elle pas la doctrine (ou mieux l'image réfractée de la doctrine dans notre milieu scientifique moderne) plutôt que les fondements de la méthode ?

Peut-on négliger, dans l'appréciation finale, le recul systématique de la pensée comtienne devant l'ambiguïté partielle du « fait scientifique » ? Et ce dosage voulu de la rigidité et de la prudence, par quoi le positivisme recueille le bénéfice des méthodes, sans participer aux risques de l'interprétation ?

Si peu qu'on veuille accorder à ces distinctions ou à ces réserves, elles interdisent de condamner en bloc la structure du système. Mais ce qui fait toute la gravité du litige, c'est la signification « implicite » que l'on croit devoir attribuer à ces « avatars » de la méthode. « Renversement de l'analyse (1) », substitution de l'« anthropomorphisme finaliste » à l'objectivité scientifique (2) : ces prétendues conséquences de l'initiation biologique, selon la présentation du *Cours*, auraient été, en fait, les buts préalables, la justification inconsciente, les motifs « profonds », déjà voulus, anticipés par le philosophe. La biologie didactique n'eût été qu'un habile procédé pour les introduire ; la science des vivants ne serait que l'occasion d'un reniement fructueux et profondément désiré, inévitable d'ailleurs, de la discipline objective des sciences.

Une telle interprétation nous semble rigoureusement incompatible avec les conditions historiques dans lesquelles s'est formé le système, et avec la signification extrinsèque des faits qu'il exploite.

(1) L. BRUNSCHVIG, *Le Progrès de la Conscience*, tome II, pp. 546 et sq.

(2) DELVOLVÉ, *Réflexions sur la Pensée comtienne*, pp. 104 et sq.



Communiant étroitement avec la doctrine méthodologique de Blainville, et participant même pour une part à l'élaboration de ses formules, Auguste Comte reçoit la science biologique sous une forme objective définie, devant laquelle il s'incline : adhésion que l'on a pu même dire trop unilatérale et dénuée de critique (1).

En réalité, il s'agit d'une assimilation réciproque où l'on doit nécessairement admettre une critique préalable des fondements communs de la méthode. Le fait constant git dans cette reconnaissance complète d'une contrainte scientifique, au niveau des phénomènes de la vie, contrainte acceptée dans toute sa plénitude : l'état de la science, les nécessités internes de son organisation systématique (en rapport avec les moyens expérimentaux d'analyse qu'elle peut mettre en œuvre à cette époque) imposent sans subterfuge ni contestation possible les directions obligées de la méthode.

Sur les points les plus litigieux (maintien de la série animale — rôle privilégié de l'homme comme « objet » d'analyse — priorité du complexe sur le simple dans les démarches de la biologie), on ne songe guère à suspecter la loyauté intellectuelle de Blainville : il énonce les règles du comportement scientifique le plus judicieux, selon la tradition la moins contestable et d'après un idéal très objectif et très prudent.

Le naturel d'Auguste Comte, abordant le même domaine, la candeur avec laquelle il souligne les inversions méthodologiques, suffiraient à montrer combien toutes ces parties de la méthode scientifique s'imposent à lui comme une même contrainte homogène. Mais ce qui rend cette unité d'origine encore plus évidente, c'est l'identité pure et simple de la doctrine comtienne et de celle de Blainville, identité poussée jusqu'aux détails les plus techniques et à la forme même des énoncés méthodologiques.

(1) Cf. M. KLEIN, *Les Origines de la Théorie cellulaire*, pp. 49 et sq. (Actualités Scientifiques, Hermann, éd.).

En restituant à ces thèmes leur valeur propre, l'histoire des sciences permet alors de comprendre qu'ils aient pu s'imposer au positivisme, pour leur nécessité interne, selon l'esprit des méthodes, et non par une obscure convenance métaphysique, selon les besoins affectifs ou les tendances inconscientes de deux êtres aussi radicalement différents que Blainville et Auguste Comte.

De même que la série abstraite utilise positivement tout l'acquis expérimental dont s'est chargée (et par quoi s'est purifiée) l'idée de hiérarchie, dans le développement historique des sciences, — de même, chez Blainville et chez Comte, certains aspects de la méthode rappellent et « schématisent », *parce qu'ils sont fructueux*, et *parce qu'ils sont encore vivaces*, des procédés traditionnels de l'analyse biologique.

Que le corps humain et son fonctionnement aient fourni aux investigations des naturalistes le seul point de départ plausible, la seule référence positive susceptible de développement et d'approfondissement progressif dans l'étude des vivants : évidence historique que fortifient (au lieu de la balancer) toutes les erreurs qu'a suscitées un tel mode de comparaison. Le corps humain pour l'homme se présente comme une source féconde de suggestions susceptibles d'être confirmées ou démenties par les faits : c'est un prodigieux réservoir d'hypothèses biologiques, au sens le plus positif du mot *hypothèse*. La querelle ne peut porter que sur l'importance relative de cette source d'information ; et cette appréciation est un pur jugement épistémologique, soumis aux fluctuations de la connaissance.

A Blainville, à Auguste Comte, cette valeur inductive s'imposait avec une force singulière : car ils assistaient et participaient activement à l'éclosion de nouvelles méthodes d'analyse (1) en biologie. Le même besoin urgent d'hypothèses directrices, qui orientait les premières démarches anatomiques

(1) Physiologie comparée.

de l'humanité devait nécessairement préluder à l'essor des nouvelles techniques biologiques : la valeur « heuristique » de l'être humain, considéré comme une combinaison phénoménale particulièrement significative, apparaissait en pleine clarté.

Conception susceptible de nuances et d'adaptation, mais dont le contenu essentiel n'est nullement illusoire (ni, comme le croient trop aisément certains philosophes, nécessairement périmé) : notre science n'a pas fini de s'inspirer (pour entretenir la fécondité de son invention analytique) des suggestions biologiques du corps humain.

#### BIOLOGIE ET SYNTHÈSE

Une telle nécessité est profondément inscrite dans l'évolution autonome des connaissances expérimentales. Mais ce qu'on reproche fort aigrement au positivisme, c'est d'avoir proclamé, à cette occasion, un renversement complet du rythme d'analyse ; d'avoir substitué brutalement, à la démarche traditionnelle des sciences objectives (qui s'élève du simple au composé), celle qui prétend nous mener du composé au simple, de la connaissance des ensembles à l'ordonnance des éléments.

Or, on ne peut « solidifier » cette opposition sans altérer profondément le sens véritable qu'elle revêt, et sa portée. Curieuse incidence du vocabulaire sur la fortune philosophique de Comte : la rusticité et la candeur de ses affirmations méthodologiques devraient cependant les défendre contre les interprétations tendancieuses, aussi bien que contre le soupçon de machiavélisme.

Ce que demande, en somme, le disciple de Blainville, c'est que la biologie tienne compte du caractère « organique » des phénomènes qu'elle étudie, dans sa manière de les étudier : et ceci, non par décret, mais par une considération réfléchie des conditions, des contraintes que la méthode d'analyse ne peut esquiver, — s'appliquant au vivant.

Gratuite ou justifiée, fondée ou superflue, l'indication méthodologique ne dépasse pas ce cadre : et ce cadre lui est imposé par la science contemporaine. Généraliser cette règle en un échange antagoniste des considérations de *simple* et de *complexe* dans les préliminaires ou dans les points de départ de nos raisonnements, c'est en faire la caricature. Les vocables et les textes comtiens, isolés du mouvement de la pensée philosophique, peuvent, à la rigueur, colorer cette interprétation de quelque vraisemblance, mais elle est bien évidemment incompatible avec tout le contexte *scientifique* du positivisme.

En effet, l'opposition du « simple » au « complexe », sous cette forme brute, n'est pas comtienne : ces termes ne sont que le sommaire de distinctions autrement détaillées. La véritable opposition philosophique de simple à complexe ne se pose, dans la philosophie positive, que par les rapports de l'abstrait au concret. Nous avons vu, et nous verrons d'une façon de plus en plus serrée qu'ils supposent d'autres mécanismes logiques qu'une simple inversion des sens de l'analyse !

Techniquement, la portée de cette « mutation » méthodologique ne peut laisser aucun doute. Elle s'identifie avec la forme spécifique des procédés que la biologie met en œuvre selon les règles de Blainville. Mais cette spécialisation ne suppose nullement un renversement de la méthode. Auguste Comte en avait le sentiment très net, — concevant avec la même force que Blainville la continuité rationnelle des méthodes scientifiques d'analyse et l'exprimant dans les mêmes termes ; il s'agit toujours d'aller *du mieux connu au moins connu*.

Pourquoi vouloir, à toute force, qu'il y ait un privilège absolu du « simple » dans les moments progressifs de l'explication ? Malgré l'apparence, jamais le positivisme ne s'est imposé une telle règle qui serait fictive. Ce qu'il affirme

seulement, c'est que la succession la plus opportune reproduit toujours la complexité relative des phénomènes. Le caractère plus ou moins net de « simplicité » n'est qu'une résultante : il exprime à la fois l'adaptation de notre intelligence à un ordre de réalité et la présence d'une méthode spécifique dont l'exercice permet d'atteindre les phénomènes correspondants.

Si les mathématiques, la physique et la chimie paraissent suivre une démarche régulière à partir des phénomènes, ou des objets les plus simples, c'est par un accord « moyen » entre la densité phénoménale du monde matériel et les nécessités abstraites de l'analyse. La structure du réel inanimé, comme la marche spontanée de l'instrument mathématique, favorisent un rythme de composition progressive et le justifient. Ce résultat n'est d'ailleurs valable qu'en moyenne et par convention systématique. L'évidence du « simple » ne se soutient qu'à une certaine approximation : en renonçant (1) à dénombrer les finesses, les tournants capricieux de notre adaptation logique au réel, toutes les difficultés qui se produisent dès que nous dépassons la limite des besoins positifs de la connaissance et celle de notre action sur le monde physique.

En restant au même ordre de grandeur, et sur le même plan d'objectivité didactique, on est conduit, quand on adopte le point de vue biologique, à une double réforme de la perspective traditionnelle des sciences physico-mathématiques.

La caractéristique d'un tel changement dans l'analyse, c'est

(1) Ce *renoncement* est le dessein formel du positivisme ; mais il faut juger cela historiquement. Si la physique moderne nous oblige à dépasser cette idée d'une physique du « simple », c'est pour mieux justifier des fondements logiques qui légitiment finalement l'appel au général, au complexe dans la Méthode positive.

Si l'on embrasse l'ensemble de la Méthode positive et sa préformation intuitive dans l'inspiration comtienne, il est bien certain que, dès les premières démarches, la conception profonde des rapports du simple au complexe est tout entière présente.



l'apparition d'une méthode spécifique par rapport à laquelle se définissent désormais les notions de « simple » et de « complexe ». Ce qui se traduit, non seulement par l'apparition des procédés originaux de raisonnement, mais par l'aménagement corrélatif d'un ensemble inédit de phénomènes. L'instrument nouveau implique et justifie certain aspect du réel, que sa fin est justement de percevoir : le donné et l'appareil de la connaissance ont une fonction réciproque. La méthode biologique dégage une face des choses, inaccessible sans elle, et qui, en elle, revêt ce caractère de simplicité des objets adéquats aux formes qu'on leur propose.

A l'« esprit » positif ainsi préparé s'offre, sous un aspect assimilable, un ensemble réel dont le sens commun, aussi bien que les procédés physico-mathématiques peuvent à peine percevoir, et ne peuvent nullement épuiser la complexité (1). Cet ensemble s'exprime en phénomènes d'une « densité » particulière, d'une texture serrée ; en structures relationnelles extrêmement touffues ; en systèmes naturels indissociables. Ce que propose la nature vivante à l'intelligence humaine, c'est d'abord la difficulté de concevoir comme « objet » cette multitude cohérente, mais compacte, inextricable d'êtres, de formes et de fonctions. Difficulté par quoi se révèle, au « niveau » de notre logique, un moment important de l'adaptation humaine à l'ordre naturel.

La substitution obligatoire du « complexe » au simple, comme point d'application de l'effort intellectuel, exprime en termes de sens commun le succès relatif et progressif d'une nouvelle attitude scientifique confirmée par l'expérience. Ce changement « moyen » correspond à une mutation de la méthode ; mais il suppose aussi la perception d'une forme d'« existence » irréductible aux formes déjà rationalisées. Le trait ineffaçable, original, du donné biologique, c'est le « *consensus* ». La première définition « opératoire » de

(1) Idée très scientifique et très moderne de cette relativité entre méthode et complexité.

l'être vivant, et qui conditionne toute tentative pour y concevoir un « objet » de science, comporte l'obligation de le comprendre d'abord comme système, comme ensemble indivisible et cohérent.

C'est à cette variété de l'expérience, définie par l'acceptation consciente des ensembles empiriques que s'impose la priorité du complexe sur le simple ; elle ne peut avoir qu'un sens instrumental : rendre compte aussi « commodément » et aussi efficacement que possible d'un ordre de faits nouveaux, d'une « dimension » incompatible avec les comportements progressifs de l'analyse physico-mathématique (1). La modification du rythme d'analyse n'existe réellement et ne doit s'apprécier qu'en fonction des conditions spéciales du « donné » biologique. Seules, interviennent ici les obligations que ce donné impose à l'observateur ou à l'expérimentateur, et les propriétés concomitantes d'une méthode adéquate ; c'est-à-dire du procédé rationnel qui réussit à faire apparaître une « objectivité » dans cette complexion.

Il est donc plus exact de présenter cette manifestation comme la genèse d'une nouvelle forme (ou d'une variété spécifique) de l'analyse que d'y voir un renversement du « procédé rationnel » des sciences physico-mathématiques : car l'instrument favori de cette méthode, c'est la série abstraite. Et son mouvement le plus net, le plus naturel, le plus significatif (2), c'est la définition des êtres, la construction de « l'objet » par la répartition hiérarchique, le jeu

(1) Ceci ne s'applique qu'à un moment de l'histoire des sciences et à une fraction du réel, visée par la méthode biologique selon Blainville. On ne veut nullement prétendre par là que les faits biologiques soient entièrement irréductibles à l'analyse mathématique.

(2) *Cours*, III, p. 284. « ... c'est surtout de l'immense parallèle rationnel institué entre tous les termes de la série organique que la méthode comparative proprement dite doit tirer, non seulement son plus admirable développement, mais son principal caractère philosophique comme *méthode distincte* ». Rapprocher de cela toute la page 286 (série, essence de la méthode) et p. 243 : sans l'extension *hiérarchique* pas de notion satisfaisante. Les termes en italiques sont soulignés par nous.

de la classification et de la série, avec tous leurs attendus morphologiques et leurs développements systématiques.

Par leur corrélation (1) fonctionnelle (au sens le plus biologique du terme!) la série et la classification substituent au primat *très approximatif du simple*, non pas un primat *absolu* du complexe, mais un équilibre (une balance) méthodique du simple et du complexe. C'est par une alternance entre le point de vue collectif et le point de vue élémentaire, par le jeu indéfiniment nuancé des contrastes entre les diverses « complexions » naturelles que progresse une telle analyse.

Dans l'exemple traditionnel le plus taxé d'anthropomorphisme ou de finalisme, dans l'usage « heuristique » du corps humain, la biologie positive fait apparaître la finesse de ses véritables intentions (2) ; ce qu'elle propose véritablement, c'est un approfondissement réciproque, un mouvement de navette (d'aller et retour), entre les suggestions explicatives du corps humain et l'expérience du monde vivant. Les deux ordres de conceptions ne peuvent être rendus manifestes, explicites que s'ils sont associés en une comparaison systématique, par l'usage de la série abstraite.

Le seul postulat obligatoire que suppose une telle conduite du raisonnement, c'est que les divers cas présentent nécessairement « une similitude fondamentale, accompagnée de modifications graduelles, toujours assujetties à une marche régulière » (*Cours*, III, p. 274). Mais c'est bien ce même principe que suggèrent toutes les difficultés et tous les succès qui jalonnent, de Linné à Blainville, l'histoire d'une classification naturelle. Pour la biologie systématique le type humain n'est pas seulement le mieux connu et le plus intéressant :

(1) Sur la corrélation entre classification et série, voir : distinction (préalable) et rapport entre les fonctions de comparer et de classer *Cours*, III, 350 à 354. En rapprocher tout ce qui concerne l'usage de la série dans la systématique biologique, et spécialement : *Cours*, III, 435-437 et sqq. — la méthode naturelle comme scientifique et non comme moyen mnémotechnique.

(2) Voir *Cours*, III, 272-274.

s'il a été choisi comme type de référence, c'est surtout pour la raison profonde « qu'il offre, en lui-même, le résumé le plus complet de l'ensemble de tous les autres cas, dont il permet dès lors de concevoir une coordination exactement rationnelle » (*Cours*, III, 273).

D'une façon générale, le ressort essentiel de la méthode comparative est d'exploiter à fond cette propriété caractéristique des « consensus vitaux », par laquelle une même « idée » directrice doit être compatible avec une multiplicité de variations ordonnées (1). Déterminant, par un type « abstrait » toujours relatif, une série convenable à l'épreuve des caractères spécifiques, la biologie peut obtenir de l'expérience une réaction significative ; elle peut extraire des êtres concrets, systématiquement confrontés, une connaissance de plus en plus approchée, susceptible de vérification et de progrès objectif.

A travers l'élaboration, l'épuration comtienne, les procédés acquis de la classification naturelle prennent toute leur cohérence logique : ils forment un nouvel appareil d'analyse, d'une analyse tout entière informée par l'expérience et faite pour la connaissance des ensembles organiques. Une pratique étroite des « ensembles biologiques » a prélué *objectivement* à la réforme de l'analyse par le positivisme, à la substitution du complexe au simple, à l'« esprit d'ensemble » primant l'esprit de détail. Elle aboutit à une règle systématique, à une conduite uniforme de l'intelligence. Pour ordonner le collectif, une certaine manière d'y concevoir la *continuité*, la *variation*, et la *similitude* devient l'artifice essentiel de la raison abstraite.

#### L'ANALYSE DES COLLECTIFS

Au point de vue de la méthode, et dans l'ordre des contraintes objectives de la science, ce qu'annonce le « passage »

(1) *Cours*, III, 270.

biologique, c'est un enrichissement, un renouvellement des formes abstraites, une extension du pouvoir d'analyse rationnelle : « un rajeunissement des schèmes constructifs. » « L'analyse des collectifs » apparaît ainsi comme le prolongement des méthodes physico-mathématiques. Par la puissance et la généralité des moyens logiques qu'elle met en œuvre, par leur rapport aux formes antérieures de réduction rationnelle, cette analyse joue dans l'élaboration de la Méthode un rôle très remarquable : le sens de l'idéal positif, sa valeur d'universalité et, finalement, toute son action systématique en sont étroitement tributaires.

En soi, le germe de la méthode comparative est une de ces réussites primordiales, œuvres de l'humanité tout entière (1), par lesquelles s'élabore peu à peu la constitution de l'« objet » ; comme elle découvrit la permanence dans le changement, la raison humaine sut mettre en relief des similitudes parmi l'innombrable variété des êtres vivants (2).

Fruit d'une expérience millénaire, prodigieusement étendue et approfondie par l'œuvre des naturalistes, elle aboutit à constituer par l'épanouissement de toutes les disciplines *biologiques*, un ensemble de moyens logiques d'une puissance et d'une portée insoupçonnées (3). La constitution d'une biologie systématique, la généralité des procédés de sériation et de classification, l'enchaînement efficace des méthodes biologiques aux moyens de la chimie, de la phy-

(1) *Cours*, III, 275 : «... l'œuvre de l'espèce tout entière...».

(2) *Ibid.* «... tout vrai philosophe doit, néanmoins, sans doute, contempler avec une profonde admiration l'art éminent à l'aide duquel l'esprit humain a pu convertir en un immense moyen ce qui devait d'abord paraître constituer une difficulté capitale. »

(3) *Cours*, III, 342. « Si la perfection d'une science quelconque devait être mesurée par l'étendue et la variété des moyens fondamentaux qui lui sont propres, aucune science ne pourrait, sans doute, rivaliser avec la biologie. »



sique, de la mécanique et de la géométrie (1) en fournissent déjà des preuves actuelles.

Mais la signification virtuelle de ces propriétés méthodologiques est encore plus importante : elles font apparaître, en effet, entre la logique *complexe* du « vivant » et la logique *fine* de la matière des rapports nouveaux, une convergence originale, dont le sens et l'utilisation font partie intégrante de l'intuition comtienne, et dont le développement constitue une caractéristique fondamentale du positivisme.

Par la théorie positive des « milieux », et par la définition même des échanges vitaux, la biologie s'embranche directement sur la chimie (2) ; par cet intermédiaire, et aussi par les nécessités de l'explication des phénomènes de la vie animale (spécialement des sensations), elle s'appuie sur la physique (3) ; l'importance générale des données astronomiques, la nécessité de la mécanique et de la géométrie pour la statique et la dynamique animales (4), complètent cette continuité remarquable, cette solide association entre le raisonnement mathématique et l'analyse des phénomènes vitaux.

Pour le positivisme, ces liaisons de doctrines ne sont pas fortuites : elles expriment beaucoup plus qu'un concours favorable de circonstances. Il est vrai qu'elles ne supposent pas, non plus, l'identité pure et simple des méthodes les plus diverses. Ce qui se développe, c'est une « harmonie », une analogie fondamentale, aussi bien entre les divers ordres de nos connaissances, qu'entre leurs instruments logiques.

Cette harmonie relative (que notre action intellectuelle

(1) Sur cet enchaînement Comte aime à insister : voir *Cours*, III, pp. 294-300, 325-331, et spécialement : pp. 342 et sq., et notre texte, p. 139.

(2) *Cours*, III, p. 294 : La chimie est le vrai point de départ de toute théorie rationnelle des grandes fonctions de la vie végétative.

(3) *Cours*, III, 300, 301 et sq.

(4) En ce qui concerne le rapport de la géométrie et de l'analyse morphologique, voir *Cours*, III, 341-342 ; sur le rapport de la mécanique abstraite et de la mécanique animale, voir *Cours*, III, 331-332-333 et sq.

décèle et perfectionne) se résume pour la science dans les rapports du fait biologique à la « mathématisation du réel ». Pour la philosophie (au sens encyclopédique), l'harmonie réside dans le mouvement continu de l'analyse assimilant le réel : elle exprime naturellement le rythme général de la pénétration mathématique, que schématise le rapport de l'abstrait et du concret.

Les deux exigences caractéristiques de toute science réelle : universalité de droit des lois mathématiques, — opacité phénoménale, impénétrabilité de fait, dont la contrainte s'impose aussi bien par l'échec de notre analyse expérimentale que par la difficulté de nos combinaisons et déductions purement mathématiques (1), sont ici confrontées. Leurs effets complémentaires orientent le cheminement de cette connaissance, comme de toute connaissance positive, par une vigoureuse action réciproque. Pour la mettre clairement en évidence, il faut en respecter les deux modes antithétiques : associer toujours, si l'on peut dire, la tendance active, excitatrice à la tendance inhibitrice, dans le commerce logique du mathématique et du vital.

En effet, c'est manquer réellement l'interprétation de la philosophie comtienne que de réduire l'esprit positif, en biologie, à la proscription des mathématiques. Sans doute, l'intrusion illicite de l'instrument abstrait est formellement rejetée (2), mais elle est rejetée comme conduite inadéquate, disproportionnée à la complexité des faits et non pas comme modèle d'analyse, ou comme signe des vocations rationalisantes de la pensée mathématique (3).

La méthode, selon l'esprit positif, n'existe pas en dehors de son exercice réel. Cette logique universelle des mathématiques n'est point un « organon » immobile, un appa-

(1) *Cours*, III, 326-327.

(2) *Cours*, III, 328.

(3) Voir, en *Appendice*, notre texte sur les rapports entre mathématiques et biologie, p. 596.

reil de syllogismes, encore moins un réservoir de « possibles » métaphysiques. C'est, avant tout, l'activité d'un esprit humain qui raisonne abstraitement, sur des phénomènes d'une complexité progressive. Par suite, la logique positive, ou, plus précisément, la logique de la philosophie positive coïncide rigoureusement avec le mouvement éducatif d'une raison humaine, collective ou individuelle : tout ce qui peut être dit de celui-ci peut et doit être dit de celle-là.

Or, la pédagogie philosophique d'Auguste Comte, pour les biologistes, c'est-à-dire au niveau de la biologie, réside essentiellement en un mouvement de navette, une allée et venue incessante de la raison entre la pratique des mathématiques et la pratique de la méthode expérimentale (1). Il faut prendre ces termes dans leur sens le plus « technique » ; concevoir la règle, énoncée pour la formation des savants (2), comme la charte précise de la réforme logique.

Si les mathématiques ne sont pas encore considérées comme « logique » par excellence, c'est justement par l'insuffisance de leur pédagogie, qui devrait les faire percevoir comme la « logique en action ». En tout cas, Auguste Comte rejette explicitement la notion d'une logique extra-mathématique, d'une logique du discours ou du concept. Et ce qui est particulièrement remarquable, c'est que ce rejet est expressément formulé à l'usage des biologistes, et pour réformer leur éducation ! Ce qui prélude, dans l'analyse que veut susciter Auguste Comte, à l'expérience et à la logique du monde organique, ce n'est pas la logique formelle, la logique du discours, mais bien cette logique vivante dont l'expérience mathématique confère seule l'initiation (3) et qui n'est d'ailleurs pas autre chose que la raison commune, mais informée, exercée, fortifiée *sans cesse*.

(1) Il importe de préciser qu'il n'y a pas seulement action hiérarchique, mais retour direct à la *formation mathématique* ; *Cours*, III, 337, « habitudes intellectuelles ».

(2) Cf. *Cours*, III, 334-335 et sqq.

(3) *Ibid.*, 335-336.

Le « fait » et le « droit » s'accordent, dans la doctrine positiviste, à consacrer la conception d'un enchaînement objectif des sciences dans l'histoire, et d'une liaison des méthodes, suivant les obligations encyclopédiques de la philosophie. Entre la logique inspirée de l'expérience biologique, et la logique incluse dans l'expérience mathématique, il y a non seulement continuité, mais fécondation réciproque : elles s'appellent l'une l'autre dans un mouvement incessant de confrontation, d'information toujours plus pénétrante.

Bien loin d'être le renversement de l'analyse, la méthode biologique, pour Comte, n'est pas autre chose que ce que suggèrent les phénomènes organiques à une raison de bon mathématicien, c'est-à-dire de mathématicien philosophe (1). Et c'est bien là toute la structure méthodologique que nous avons dégagée dans l'établissement et le jeu de la série abstraite : le schème d'une analyse positive des collectifs.

Inversement, la méthode mathématique elle-même ne prendrait pas conscience de toutes ses richesses avant d'être « excitée », appelée à cet effort d'actualisation, par l'exemple pressant des raisonnements biologiques (2). Elle est progressivement révélée par ses œuvres les plus lointaines. De même que l'humanité, notre raison est un « essor », une conquête et, dans le sens comtien du terme, un fait d'évolution.

#### LE PROGRÈS LOGIQUE

Philosophiquement, cette manière de concevoir le progrès des méthodes, simple mise en œuvre du schéma dynamique selon lequel s'organisent les échanges de l'abstrait et du concret, concilie les deux exigences irréductibles complé-

(1) C'est-à-dire, encore, de mathématicien qui sait penser toujours, sous les formules, le rapport de l'abstrait au concret, pour le cas dont il s'agit.

(2) Par exemple pour tout ce qui concerne la méthode comparative Comte aime à en montrer le germe en mathématique (Monge).

mentaires (en apparence seulement contradictoires) de toute recherche originale : la continuité rationnelle, et la *mutation* des formes explicatives. La volonté de chercher une manière nouvelle de concevoir un réel spécifique (recherche toujours rigoureusement nécessaire) se trouve équilibrée, et, mieux encore, consolidée, par un usage judicieux des méthodes acquises.

Il ne s'agit pas d'adapter, bon gré mal gré, au complexe, et aux sciences jeunes, la logique du simple et des sciences préliminaires (1), mais de construire sur elles, en partant de l'expérience et de ses suggestions, une logique plus complète. Les sciences jeunes suscitent véritablement des « révolutions de la méthode » ; mais elles ne le font pas sans utiliser, au maximum, l'esprit de leurs devancières.

S'il ne s'agit pas de tenter une brutale réduction abstraite, il est encore bien moins question de substituer à la méthode mathématique un processus irrationnel ou extra-logique ; de renoncer aux traditions positives des sciences de la matière, dans ce qu'elles ont de mieux assuré, de substituer à leur démarche efficace le « primat » incontrôlable des notions complexes, et à l'idéal progressif de l'analyse l'éternelle contrainte des synthèses de fait.

Il s'agit toujours d'une analyse : analyse des collectifs, entièrement pénétrée d'esprit mathématique, mais profondément orientée par l'idée directrice de « consensus vital », d'« unité organique », schème d'une coordination (2) permanente entre les phénomènes étudiés.

L'idée d'une « nature synthétique », d'une fonction syn-

(1) En ce sens une telle conception satisfait à la stricte obligation du « renouvellement méthodologique » philosophiquement définie par Henri Bergson. On trouvera, chez J. BARUZI (*Problèmes d'Histoire des Religions*, p. VIII. Encyclopédie Philosophique, Alcan, éd., 1937), le rappel et l'application de cette règle dans le domaine le plus délicat des sciences humaines.

(2) LÉVY-BRUHL, *loc. cit.*, p. 201 : notre interprétation de la biologie positiviste est très proche de celle de M. LÉVY-BRUHL.



thétique des lois naturelles, préludant à toutes nos recherches fait évidemment corps avec une telle conduite spéculative. Mais la conscience des implications nécessaires de nos raisonnements ne se confond pas avec leur fin objective : le climat « synthétique » de l'analyse des collectifs, n'a rien de commun avec une tendance hâtive, aveugle et absolue de la synthèse, qui serait nécessairement vaine et inefficace parce qu'injustifiée.

L'extrême importance doctrinale des *synthèses* pour le positivisme, le rôle décisif d'une attitude « synthétique » (1) appliquée à l'appréciation des faits humains, ont peut-être trop éclipsé le sens méthodologique du terme, et sa valeur intrinsèque dans l'enchaînement des procédés scientifiques. Entre la reconnaissance des conditions synthétiques de l'analyse (2), et la construction des synthèses doctrinales, voire d'une Méthode synthétique, le positivisme ne procède nullement par généralisation purement subjective ou par extension verbale, mais par enchaînement objectif et didactique en vertu de conventions explicites.

Rien ne permet, dans ces démarches, de supprimer les intermédiaires, de supposer qu'une liaison directe et fictive s'établit (à la faveur du mot : synthèse) entre l'existence empirique des ensembles organiques et les propriétés expérimentales de ces ensembles, entre la constatation d'une exigence méthodologique et une anticipation sur les résultats de la méthode.

Un certain degré d'anticipation semble pourtant inévitable. S'il est vrai que l'inspiration biologique prélude à la « cristallisation intuitive » d'une vision politico-scientifique comment cette intuition comtienne d'un ordre complet mais cohérent, politique et scientifique, pourrait-

(1) Attitude subordonnée à la conception d'une *Méthode totale*, objective et subjective.

(2) Plus étroitement, encore, on pourrait dire ici : « des conditions synthétiques imposées, à un certain moment, par la nature des faits, à notre travail d'analyse ».

elle se concevoir, sinon dans une atmosphère synthétique, imposée à tous nos raisonnements par la pratique des consensus vitaux ? Hypothèse que corroborent les indications très nettes de Comte lui-même sur le rôle et la signification de la biologie dans l'élaboration du *schématisme abstrait* instrument organisateur du positivisme. C'est dans le domaine biologique que le schème reçoit un caractère « plus actif, plus rapproché de sa destination sociale » (1).

La biologie a pu légitimement fournir à Auguste Comte l'expérience préalable, le premier sentiment assuré d'une ordonnance plausible, d'une possibilité de système coordonnant complètement toutes les tendances scientifiques et toutes les aspirations sociales qui le travaillaient. Mais il importe de distinguer nettement entre cette influence excitatrice et révélatrice, et les garanties scientifiques par lesquelles le positivisme a voulu et a pu se formuler objectivement, se construire un système. Il ne faut pas croire qu'une telle opération méthodologique puisse être purement fictive ; qu'elle puisse même déguiser un renversement logique implicite : les démarches abstraites de la construction méthodologique y montrent clairement l'œuvre d'une *information* scientifique progressive et non pas l'imposition pure et simple d'une forme pseudo-biologique de raisonnement. Le véritable mouvement comtien est justement opposé à cette conduite paresseuse qui « plaquerait » l'ordre empirique des êtres naturels sur l'ordre abstrait des idées et des phénomènes (2).

En accordant à l'inspiration biologique la plus large extension, et même la plus grande efficacité possible, à l'origine intuitive du positivisme, il faut cependant toujours la concevoir comme purement évocatrice, subordonnée dans

(1) *Cours*, VI, 516.

(2) *Cours*, VI, 516 : « passant de l'ordre des idées et des phénomènes à l'ordre réel des êtres eux-mêmes... »

son exercice aux contraintes objectives qui lui donnent seules *un sens*.

De même que la pensée mathématique soumet toute inspiration positive à une énergique élaboration abstraite, de même le critère scientifique d'objectivité (sans lequel la biologie n'aurait aucune vertu formatrice pour le positivisme) conditionne dès les premiers pas la validité, la fécondité de toutes les suggestions issues de l'« organique », du vivant. L'« anticipation biologique » ne peut donc porter directement ni sur la doctrine, ni sur la méthode, ni même sur l'« esprit » de la méthode : tout cela n'existe objectivement que selon ce que la mathématique propose et ce qu'autorise la contrainte expérimentale.

La biologie ne s'exerce directement, avant toute démarche méthodologique, que sur la génération formelle de l'instrument philosophique, sur la conception, ou l'admission des idées politico-scientifiques, *comme susceptibles de former un système*. Et ce qui résume, traduit cette action préformatrice, c'est l'apparition, pour l'ensemble philosophique escompté, d'un schématisme abstrait, dont l'expression préalable trahit une affinité biologique : tous effets qui ne se manifestent pas dans l'ordre rationnel, mais dans cette région spéculative intermédiaire entre le sens commun et l'esprit philosophique où naît toujours la première ébauche d'un système.

Sous les espèces de l'abstrait et du concret, ce qu'entrevoit d'abord la pensée positive, c'est un baptême possible de toute réalité, un langage très propre à conduire partout une même intention systématique : un instrument universel d'analyse et de classification.

L'« import » mathématique est d'ailleurs aussi nécessaire et aussi apparent que l'import biologique dans cette genèse créatrice d'une « clef » universelle des idées de « système » ; la collusion nécessaire du verbe et de la volonté, l'ambition synthétique inhérente à la formule intuitive permet la coexistence, et la collaboration de ces deux héritages.

Leur justification commune, qui est aussi leur commune destinée, c'est l'appel à l'expérience, la soumission progressive à une contrainte objective qui leur donne seule un sens positif : ce qui fait l'unité constructive du schématisme d'abstraction, c'est cette nécessité bien reconnue d'une *éducation* par la science, par le système objectif des sciences.

#### AFFINITÉS BIOLOGIQUES DU SCHÉMATISME POSITIF

Pour Comte, l'intention synthétique et l'intention objectivante procèdent de la même impulsion philosophique. Aussi ne doit-on pas être surpris, quand on analyse, d'une façon plus ou moins détaillée, la systématisation positive, d'y reconnaître, de plus en plus profondément, l'œuvre d'un schématisme apparenté à la biologie. Dans la doctrine, par l'héritage des traditions multiples qu'elle accueille, dans la méthode, par les nécessités qui lui sont propres et par les mécanismes auxquels elle se confie, on observe cette action. Elle pénètre jusque dans la partie la plus intime des spéculations comtiennes.

Ce que cette philosophie a de plus individuel, sa manière de se définir et de se concevoir, porte nécessairement l'empreinte du schéma générateur. La forme privilégiée du schématisme (dont le germe intuitif est le pur rapport mathématique de l'abstrait au concret), n'est-ce pas cette *série abstraite*, que les réussites de Blainville imposèrent avec tant de force à l'attention du philosophe, et à son admiration ?

La progression abstraite, sous son aspect le plus dépouillé (1) n'est-elle pas le moule où cristallisera l'intuition comtienne du mouvement de la connaissance ? Et ce schématisme bio-mathématique, en retombant sur l'ensemble préalable des sciences abstraites et en l'embrassant dans l'histoire, ne l'enserme-t-il pas de façon irrévocable par la loi

(1) Que trois termes suffisent à définir, selon l'axiome fondamental de Comte.

des trois états (1) ? Les affinités biologiques du schématisme positif sont donc indiscutables.

Cependant, il ne faut pas omettre que l'essentiel de cette schématisation, ce qui en fait la continuité, l'unité, est une pure obligation objectivante. Il faut aussi rappeler, préluant à cette volonté uniforme d'accepter les contraintes expérimentales, l'origine mathématique de tout le procédé constructif.

Avant même sa genèse intuitive, le schématisme de l'abstrait et du concret est chargé d'une intention mathématique ; polarité plus essentielle peut-être que la polarité biologique (en tout cas aussi importante) et maintenue, dans sa signification méthodologique, avec la même continuité. C'est à elle que se rattache, en définitive, l'*unicité* intentionnelle de ce *janus* apparent que dressent au fronton du positivisme les inspirations conjointes de la biologie et des mathématiques, et qui en explique la sincérité, la fécondité.

Quand on estompe la relativité historique et psychologique de la doctrine, pour mieux faire apparaître la diversité de ses tendances, on est assez tenté de concevoir comme contradictoires l'idéal d'analyse de sa *mathématique* et l'atmosphère synthétique de « sa biologie ». L'alliance des deux vocations paraît suspecte ; la synthèse des tendances, fictive ; la sincérité même d'une telle forme de pensée, sujette à caution.

Un divorce entre les composantes du positivisme, une inévitable dissociation spontanée, une rupture du rythme d'analyse, ne peuvent même pas être imaginés, si l'on s'applique, au contraire, à concevoir toujours ce mouvement dans le prolongement authentique de sa direction initiale (définie par l'expérience inventive des mathématiques), et, surtout, si on s'astreint rigoureusement à concevoir comme méthode ce qui est méthode.

(1) La loi des trois états est la mise en série abstraite, à la fois statique et dynamique, de formes d'explication (c'est-à-dire de jugement).



L'intention originelle fait partout sentir sa présence, l'unité de l'inspiration et son intégrité logique ne s'affaiblissent jamais si on les juge en fonction du cheminement effectif de la pensée, si l'on sait distinguer régulièrement, en chaque occasion, entre la règle de construction et les suppositions empiriques de la doctrine.

Le mouvement de la connaissance obéit alors à une discipline uniforme qu'il est impossible de scinder. Son élan le portesans interruption d'une *philosophie* des mathématiques, conçue comme fécondation réciproque de l'abstrait et du concret, à la recherche des contraintes sociales sous leur forme scientifique et objective, sans que s'introduise aucune réserve, aucune réticence dans l'assimilation des méthodes expérimentales.

Inversement, par rapport à cette marche homogène et régulière de l'intelligence positive édifiant sa *Méthode*, le sens complexe et nuancé des doctrines se dégage plus purement. D'une part, l'axe de référence des méthodes *permet* de situer avec plus de précision les rapports systématiques des éléments combinés et leur formation progressive. D'autre part, en justifiant et en rationalisant la complexité intime de certains points de vue épistémologiques, l'unité du progrès logique permet de développer la doctrine sans altérer ses intentions : de prolonger consciemment l'intuition privilégiée qu'elle entend servir (1).

Le conflit des méthodes, au sein du positivisme, commande donc entièrement le sens des doctrines : et par là, leur compréhension fidèle, donc leur progrès. C'est pourquoi nous avons dû insister sur la solution proprement comtienne du conflit des méthodes entre biologie et mathématique. Sans ce préambule, on peut difficilement comprendre comment certains problèmes philosophiques se posent avec pro-

(1) Cf. plus loin : *l'Intuition comtienne*, pp. 451 et sq. et notre conclusion : *Intuition et Développement de la pensée positive*, pp. 547 et sq

fondeur dans le dogme positif. Le jeu du schématisme abstrait, la vocation universelle de l'analyse et son « information » par la biologie étant placées au cœur du système d'Auguste Comte, l'interprétation qu'on en donne (explicitement ou implicitement) se répercute sur tous les grands problèmes dont le positivisme propose une solution, ou même qu'on lui demande de résoudre pour notre usage contemporain.

#### LE VITALISME ET LA MÉTHODE

Le conflit des méthodes, et sa formulation schématique, expliquent et peut-être résolvent certains paradoxes de l'exégèse ; le premier de tous, c'est que l'on puisse raisonnablement poser un problème du « *vitalisme* » d'Auguste Comte. Paradoxe assez violent quand on songe aux tendances moyennes du *Cours de Philosophie positive*, à son énergique proscription des doctrines vitalistes (1), et à la parfaite communauté d'idées entre Auguste Comte et Blainville en matière de biologie (2).

Dans toute la mesure où la notion de « *vitalisme* » est nettement apparentée à des tendances métaphysiques, elle est explicitement rejetée par la philosophie positive. Rejet qu'il faut accepter avec toutes ses conséquences et qu'on ne peut sans artifice ramener, comme on le fait parfois, à une simple déclaration de principe ! On sait assez qu'en matière de pédagogie philosophique, Comte n'entend pas transiger : il est, à chaque instant, tout entier dans ce qu'il enseigne.

L'exclusion du vitalisme, comme représentation métaphysique ne saurait être une clause de style ; elle va fort loin : elle montre que, du point de vue déductif et doctrinal,

(1) *Cours*, III, 319. Contre le « principe vital » de Barthez et contre les forces vitales de Bichat.

(2) La doctrine de Blainville est pure de toute illusion métaphysique sur la nature de la vie : cf. plus haut, p. 132.

le recours à une image quelconque de la *vie*, comme principe d'explication est radicalement antipathique à l'esprit des sciences biologiques et à la philosophie, qui les interprète. Ce qui marque celle-ci d'un trait indélébile d'objectivité. Il n'en est que plus surprenant que puisse se poser à nouveau, en termes de méthodes, une querelle qui semble réglée par la doctrine.

Évidemment, il ne faut pas s'attendre à trouver explicitement chez Auguste Comte une thèse contradictoire à ses directives dogmatiques ! Mais le problème possible d'un « vitalisme » méthodologique n'en est pas moins réellement soulevé par la structure logique du système.

Si l'on admet (comme nous croyons juste de le faire) que l'idée mère du positivisme comtien (idée qu'un système des conceptions politico-scientifiques est possible) relève d'une inspiration biologique, on doit nécessairement demander quelle notion intuitive (à la fois scientifique et philosophique), aussi familière au sens commun qu'à la science ou à la philosophie, a pu préluder à cette cristallisation.

Le schématisme générateur de l'unité spéculative, issu du rapport mathématique de l'abstrait au concret, est, sans aucun doute, également apparenté aux formes et aux procédés constructifs de la classification naturelle ; il enferme en son intimité ce qui représentait pour Auguste Comte, en biologie, l'attitude explicative par excellence. Pour savoir quelles tendances il résume et introduit dans le fonctionnement ultérieur de l'analyse, il faut scruter la nature de cette « unité » dont il est porteur, analyser le germe philosophique dont il assure la propagation.

Or, cette source biologique de la coordination mentale, cette aptitude caractéristique à diriger systématiquement l'analyse des phénomènes proprement « organiques », c'est la conception générale de *correspondance* entre les idées

d'organisation et les idées de vie (1). Conception qui se décompose, au point de vue didactique, en plusieurs thèmes doctrinaux, satisfaisant à toutes les exigences de la « positivité » la plus scrupuleuse.

La « *correspondance* » sur laquelle se fonde la méthode comparative (et qui suppose une aptitude spécifique des phénomènes étudiés, mais aussi le développement logique original, introduit dans l'histoire par l'esprit humain) ne désigne qu'une relation réciproque, décelée et élaborée par l'expérience, strictement relative à des considérants expérimentaux. Elle ne suppose, évidemment, ni une identité cachée (qui serait pur et simple matérialisme, ou causalité métaphysique), ni une tautologie à laquelle manquerait toute vertu explicative et organisatrice. La doctrine positive est suffisamment explicite sur la nature purement opératoire et relationnelle de cette notion. Tout de même, les idées d'« *organisation* », ou de « *vie* », revêtent une signification étroitement circonscrite : la définition du consensus et de la structure complexe, celle même de la vie (2), ne font appel à aucune intention ni représentation métaphysique.

Mais autre chose est la doctrine, et ses considérants objectifs, autre chose le germe intuitif de tout un système, le schéma grâce auquel et en lequel l'inspiration s'est nouée, s'est reconnue simultanément comme méthode et comme doctrine, a pris possession de ses instruments privilégiés : méthode personnelle ou technique originale de construction. La décomposition didactique entre les idées d'organi-

(1) *Cours*, III, 270-273. Ex. p. 270 : « Tout le système de la science biologique dérive, comme nous l'avons établi, d'une seule grande conception philosophique : la *correspondance* générale et nécessaire, diversement reproduite et incessamment développée, entre les idées d'organisation et les idées de vie. L'unité fondamentale du sujet... » (c'est nous qui soulignons).

(2) Au sens positif de Blainville. D'ailleurs, ici, le terme d'« organisation » équivaut à « structure morphologique » et le terme de vie équivaut à « physiologie ».

sation et les idées de vie suppose déjà une conception préalable du jeu qu'elles développeront.

Pour quelle fin a pu être ébauchée une telle correspondance ? Sous quelle forme a-t-elle pu être initialement conçue ?

Ces questions de principe sous-entendent une justification *initiale* du point de vue nouveau que développera la méthode : raison première, et raison ultime de l'effort positif, cette inspiration préalable doit se retrouver, sans cesse agissante, dans tous les enchaînements successifs de la méthode. Dans la mesure où l'on veut reconstruire sincèrement la genèse logique du système, il faut pouvoir en rappeler les préliminaires intuitifs.

On voit ainsi comment se pose rigoureusement le problème d'un « vitalisme » méthodologique chez Auguste Comte.

Si l'intelligence positive a pu introduire, entre les idées de vie et les idées d'organisation, une correspondance rationnelle efficace, et si celle-ci ne suppose ni tautologie, ni identité, il faut bien qu'elle s'appuie sur quelque appréhension synthétique de la vie comme organisation : l'intuition comtienne spécule sur une représentation commune de l'organisation vitale. Selon la doctrine positive, ce qui fonde objectivement une correspondance entre les idées d'organisation et de vie, c'est la certitude d'un « fonds commun » à tous les organismes naturels, et, de même, d'une vitalité commune à toutes les « physiologies » animales et végétales (1). On comprendrait difficilement la « nécessité », la vertu explicative de ces deux propriétés fondamentales, et surtout leur connexion spontanée, si on ne les acceptait que comme des évidences vulgaires, des entités extraites par généralisation superficielle des images empiriques de l'être organisé ou de l'être vivant. Ce « fonds commun » de l'intuition biologique chez Comte doit avoir une valeur et une vertu logiques pour jus-

(1) *Cours*, III, 271.



tifier son existence, et surtout sa fonction. Il ne réalise l'unité fondamentale du système biologique, la correspondance entre la vie et l'organisation, que parce qu'il introduit la même *structure interne* dans les *idées* que nous concevons à leur égard.

Dans chaque élément du couple fondamental, ce qui règle, en effet, la distribution physiologique et morphologique des fonctions et des organismes, c'est le *principe de généralité*. La fonction de ce principe est d'expliquer et de « qualifier » les « similitudes » morphologiques ou physiologiques, en les ordonnant (1). Il impose, par là, à tout le système des idées biologiques l'unité d'une construction homogène, et la continuité d'une analyse régulière. Mais ce principe est le même qui fonde en définitive la structure interne de toutes les sciences, soutient leur *classification* hiérarchique et leur philosophie positive (2).

Il y a donc coïncidence logique entre le fondement de tout le système positiviste de hiérarchie scientifique et le fondement de la méthode biologique prise dans son « unité » radicale. Mais la nature « logique » du principe fondamental ne l'assimile pas (dans l'esprit du positivisme) à une pure forme conceptuelle ; il suppose au contraire une *information* foncière de l'esprit par l'expérience, ou si l'on veut une induction préalable sur le comportement relatif de l'esprit et du réel (3).

Comme la structure rationnelle de nos connaissances, chez Comte, ne se sépare pas de leur nature inductive, la fonction systématique du principe de généralité apparaît au même moment que son usage intuitif, et dans la même inspiration. En remontant, suivant ces deux itinéraires jusqu'à la source de toute pensée positive, on doit nécessairement rencontrer

(1) *Cours*, III, 271. Il y a des similitudes qui se commandent hiérarchiquement par ordre d'importance et de puissance généralisatrice.

(2) *Cours*, III, 271, et voir plus haut p. 137.

(3) Les mathématiques, logique par excellence, ne se différencient pas, sur ce point, des sciences naturelles.

une intuition caractéristique, traverser une attitude individuelle originale en face de la vie, aboutir à une manière spécifique de la percevoir. La réaction spécifique d'une sensibilité individuelle à la vie, l'attitude préliminaire et irréductible de l'intelligence comtienne devant le « fait » de la vie (1), commandent réellement l'avenir du système.

Par rapport aux notions objectivement élaborées par la science, cette impulsion originelle observe une discipline, se tient dans une « obéissance » qui échappe à toute critique. Mais elle ne se plie à leur contrainte qu'après s'être conçue comme méthode, en se formulant elle-même : une telle formulation ne pouvant se produire qu'à travers les symboles ou les expressions linguistiques du sens commun. Le balancement de toute la connaissance positive entre l'objectivité des sciences et les postulats du sens commun est une règle uniforme, une condition peu exceptionnelle et nullement contradictoire aux fins avouées de Comte (2). Par contre, l'appel indéterminé à une représentation de la vie ne serait susceptible d'aucune compensation objective, s'il dissimulait une intuition privilégiée et s'il résumait, d'autre part, les conditions préalables de toute construction doctrinale, c'est-à-dire s'il commandait l'origine et le développement du système. Voilà pourquoi les idées de « vie » affectées par un « import » de la connaissance vulgaire, véhicules d'une inspiration initiale, où le positivisme embrasse logiquement toute son œuvre systématique et semble même y préluder, posent un problème de méthodologie comtienne. On peut se demander si elles insèrent au sein de la méthode comtienne, au cœur de la philosophie positive, un préjugé « vitaliste ».

(1) C'est en ce sens que nous croyons devoir retenir et justifier partiellement certaines interprétations « vitalistes » de la religion d'Auguste Comte. Cf. pp. 331 et sq. et p. 601.

(2) Cf. plus haut p. 27 : *Science et sens commun*.

## LE COMPLEXE, L'ORGANIQUE ET LE VITAL

Dans la mesure où le « vitalisme » se borne à accorder à la biologie des principes spécifiques d'explication (1), la méthode positive en requiert nécessairement quelque degré, puisqu'elle garantit avant tout l'autonomie de cette science. Nous savons d'ailleurs que la tactique abstraite est « relative » aux deux besoins complémentaires de la méthode (continuité logique et adaptation inventive aux réels nouveaux). Il ne s'agit donc pas ici de vitalisme métaphysique.

Mais il est un emploi des mots « vital » et « vitalité » qui semble évoquer, chez Auguste Comte, sinon un principe, ou une entité, du moins un germe d'ontologie explicative, malgré le rejet explicite des doctrines de Barthez ou de Bichat (2). Sans doute, ce terme ne désigne toujours qu'une suite de propriétés objectives de l'organisme (3), mais prises dans leur généralité, et sous un certain aspect « immédiat » qui les apparente indiscutablement aux évidences du sens commun. Cette impression serait confirmée par l'appel fréquent (et extrêmement calculé) de la doctrine aux notions intuitives de « dignité » hiérarchique (4). La notion de « dignité » animale résume, en une synthèse intuitive (d'un seul coup d'œil) tous les motifs qui assignent à un être son rang dans l'échelle de perfection vitale : et l'idée sociale d'une hiérarchie des fonctions (qui serait aussi une hiérarchie de valeurs) transporte dans le même vocable les réflexes que le sens commun adapte à l'appréciation des êtres.

L'acception scientifique se soude à l'acception vulgaire (5)

(1) Voir article *Vitalisme : sens B*, in *Vocabulaire technique et critique* de LALANDE, 4<sup>e</sup> édition.

(2) Voir plus haut p. 182 : Remarquer que ces textes contre Bichat ou Barthez rejettent nettement le sens étroit, ancien et usuel du mot vitalisme (sens A, de Lalande).

(3) Les termes : vie, vital, vitalité désignent des propriétés physiologiques, « proportionnelles », en quelque sorte, au degré d'organisation.

(4) Voir plus haut p. 153.

(5) Comme le prouve l'usage, par Comte, du mot « digne ».

et les définitions objectives de la vie aux évidences du sens commun. Cet aspect « réaliste » des expressions comtiennes se rattachant à l'idée de « vie » n'est pas dénué, d'ailleurs, de quelque fondement doctrinal ; il est permis d'y associer les fréquentes allusions du philosophe à l'origine et à la valeur anthropomorphiques de la connaissance commune à la source obligatoirement « absolue » de nos premières formes d'explication, à la fonction permanente de notre sentiment d'existence (1).

L'idée positive de vie rejoindrait ainsi tout ce qui se rattache, en Auguste Comte, aux fonctions affectives, considérées à la fois comme source profonde des inspirations morales et comme fondation dogmatique de la synthèse : le sentiment, aussi bien dans son action présente et permanente que dans ses inspirations primitives, engendrerait l'unité spontanée d'une idéologie vitaliste. Entre la vie et l'organisation, ce qui pourrait alors fonder une correspondance, ce serait la perception immédiate des ensembles organiques comme « choses » de sentiment : une puissance affective s'attachant invinciblement, par cette genèse, à toute donnée systématique, c'est-à-dire à tout ensemble cohérent apparaissant dans le champ de la perception humaine.

En définitive, le ressort efficace du « systématisme » comtien, ce serait une espèce de fétichisme évolué, un animisme du complexe, pénétrant tous les ensembles organiques accessibles à l'humanité.

Ce qui semble motiver profondément une telle interprétation, c'est l'indiscutable liaison intuitive qui s'établit, pour Auguste Comte, entre les considérations d'ensemble et les inspirations du sentiment (2). L'idée du complexe, de l'organique, est toujours le « concomitant » des considérations

(1) Toutes considérations profondément analysées et mises en valeur par M. DELVOLVÉ, *loc. cit.*, pp. 149 et sq.

(2) *Cours*, VI, pp. 459-475-785, et *Politique positive*, I, pp. 45-128 : le sens moral est toujours lié aux considérations d'ensemble.

morales : elle constitue, dans le domaine mental, le « climat » spécifique du sentiment.

Une tendance vitaliste apparaît ainsi comme inhérente à la conception positive du « complexe » et de l'« organisé ». Le concret, tel que la réalité nous l'impose en politique ou en matière sociale, comme dans le monde vivant sera toujours perçu comme un symbole affectif : par nature il est non seulement un enchevêtrement de relations, mais une « occasion » d'expérience sentimentale, — une « occurrence » sentimentale (1).

On peut facilement admettre qu'un tel genre de réaction au donné expérimental n'est nullement étranger aux mouvements favorisés de la méthode positive, ni même contradictoire aux thèmes fondamentaux de la doctrine. Nous pensons d'ailleurs qu'elle trouve véritablement sa place dans une représentation attentive de l'*Intuition* comtienne (2).

Cependant, il nous semble nécessaire d'introduire une *réserve expresse*, sur la valeur comtienne d'une telle association entre le « sentiment » et « l'ensemble », et surtout sur son caractère prétendument « immédiat ». Il faut spécifier, en effet, le moment où cette conception reçoit une valeur doctrinale, et surtout énumérer les conditions méthodologiques qui lui permettent de prendre corps. Autrement dit, si on peut accorder quelque valeur intuitive à cet élan vitaliste, c'est à condition de ne pas en retrancher les considérants rationnels qui lui confèrent une valeur systématique, une « assiette » positive.

Il est bien conforme à l'esprit positif, d'associer le sentiment à la perception synthétique d'une existence collective, mais l'usage habituel d'une telle combinaison, comme liaison

(1) Extrême affinité de ce que *serait* une telle perception du collectif, comme concret, avec la perception des unanimistes : le psychologisme de Jules Romains ou le « spiritualisme » de Duhamel. La structure abstraite, au contraire, est ce qui sépare nettement la perception comtienne du collectif de l'adhésion aux « unanimes » selon Romains.

(2) Voir la dernière partie de cet ouvrage, pp. 451 et sq.



intuitive ou comme instrument de systématisation suppose certaines enquêtes, certains développements de la méthode sur lesquels il lui est *entièrement impossible d'anticiper*.

Loin de pouvoir présider aux premières inspirations systématiques, cette vue affective des ensembles organiques ne prendrait même pas conscience d'elle-même sans une révolution intellectuelle préalable. Il faut que la méthode philosophique, c'est-à-dire la coordination encyclopédique de la science objective poussée jusqu'à son terme *donne naissance*, en réagissant sur ses éléments constitutifs, à une Méthode généralisée : objective et subjective. Ce qui n'est pas concevable sans une élaboration complète et préalable de la doctrine (1).

La révolution intellectuelle, que Comte vécut profondément et qu'il se plut à souligner en termes affectifs (2), est exactement la trace (dans la durée individuelle) de cet enfantement douloureux d'une nouvelle forme de perception, de « compréhension » religieuse : réellement irréductible aux conduites préalables du raisonnement scientifique (3). Une logique « complète », c'est-à-dire faisant appel à toutes les ressources de l'intelligence et du sentiment, ne pouvait être conçue et mise en œuvre qu'après la « mutation » caractéristique de la méthode.

Auparavant, on ne conçoit pas bien ce qui pourrait exister d'elle, et, moins encore, quel germe intuitif pourrait l'avoir préformée dans la première inspiration systématique du positivisme. Ce qui *commande*, ce qui oriente en effet, tout

(1) Poussée, en particulier, jusqu'à l'*appréhension objective* de l'être le plus concret : l'*Humanité*.

(2) Son amour pour Clotilde « scande » le passage de la « première carrière » à la « seconde carrière ».

(3) Cette existence réelle d'une révolution philosophique est le fondement explicite des répugnances que manifestent les positivistes « intellectuels » devant la « deuxième carrière » de Comte, mais elle ne les justifie pas pour autant : il y a des révolutions logiques dont la méditation s'impose à l'observateur impartial, c'est-à-dire positif.

le cheminement méthodique de Comte (et par là même toute la révolution logique), c'est une volonté évidente d'ordonner l'expérience politique en l'assimilant aux formes objectives de la connaissance.

Aucune intuition préalable (si fallacieuse même qu'on l'imagine) ne peut être prêtée à Comte, qui ne s'accorderait pas avec cette volonté persévérante d'objectivation *progressive*. Si une intuition de l'« organique » prélude à toute conception initiale de la doctrine comtienne, cette intuition ne peut être aucunement taxée de subjectivité sentimentale ou de réalisme vitaliste. C'est, en effet, par une biologie abstraite, reçue dans une intention strictement objectivante que cette intuition prend conscience d'elle-même et de sa puissance systématique.

Le modèle d'*harmonie* que peut suggérer l'éducation positive de l'esprit humain, de l'esprit comtien, c'est celui d'un accord *objectif*, entre les conditions de la recherche et les contraintes de la science. La suggestion porte purement sur l'unité possible de la méthode. Et celle-ci ne peut se transformer en une méthode nouvelle qu'à partir du moment où un être concret devient *objectivement* accessible (1) à ses déterminations fondamentales.

Or, les sciences naturelles n'atteignent encore l'individu que par abstraction, et sont tout entières soumises au schématisme (2). Ni l'exemple d'une biologie abstraite et objective, ni l'expérience immédiate de l'amour (3) ne pouvaient suppléer dans les origines du positivisme à cette préparation consciente, à cette formulation difficile de la raison tout entière : l'éducation de Comte par la science comporte elle aussi une *durée* spécifique et une histoire dont on ne peut renverser la marche. Aucune collusion « vitaliste » n'a pu

(1) Principe du passage de l'objectif au subjectif par les conditions d'existence d'un être social.

(2) L'individu biologique est concret ; l'espèce est abstraite.

(3) *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 127 et sqq.

contaminer l'idée directrice de la philosophie comtienne (1), aucun préjugé inconscient ne ruine dès l'origine l'intégrité objective de sa méthode, parce qu'elle accepte dès le début toutes les contraintes du fait « positif ».

Entre le « bon sens moral » d'Auguste Comte, et les pré-supposés de la biologie positive, aucune confusion préjudicielle ne saurait être soupçonnée, même si cette portion de la science comtienne avait été entachée de vitalisme. Et, en fait, nous n'en avons pu déceler aucune trace.

Bien que des inspirations affectives puissent toujours être présupposées à l'origine de la méthode, cette dernière se définit essentiellement par une volonté continue de purification abstraite ; bien loin de se fonder sur une assimilation hâtive, elle n'atteint le concret qu'au terme d'une longue et difficile ascèse (2).

Le « complexe » se manifeste, comme notion objective, en même temps que l'analyse des collectifs : sa seule *existence réelle* lui est conférée à cette place, par les implications logiques de la méthode. Une « notion » du complexe, pour exister objectivement et pour être offerte à la pénétration sentimentale suppose l'épanouissement complet de la veine « analytique » : ni par l'intervention initiale d'un préjugé finaliste ou de la sentimentalité, ni par dérivation, ni par extinction de la discipline abstraite, il n'est possible de remplacer une telle genèse, de rendre compte de l'« objet » vital. En matière intuitive, aussi évidemment que dans la succession des méthodes, l'apparition d'un vitalisme subjectif (même s'il semble apparenté à toutes les évidences morales de la doctrine) suppose un passage conscient de l'abstrait au concret, une assimilation systématique entre l'ordre de la loi et l'ordre des existences.

(1) Prise dans sa totalité, l'intuition comtienne présente avec quelques nuances certains aspects du vitalisme. Sur le sens de ces nuances, voir en *Appendice*, p. 601, notre note sur le vitalisme et la méthode.

(2) Entre l'expérience du « complexe » et les suggestions du sentimental, la discipline positive ne permet pas de passage immédiat.

Or, la biologie comtienne se reconnaît explicitement incapable d'opérer une telle transition : elle est en deçà d'un point de contact possible entre l'« intelligence » et le « sentiment ». La matière qu'elle élabore le plus profondément : l'espèce végétale ou animale, est encore un abstrait (1); l'individu biologique serait relativement plus homogène au concret si une connaissance exhaustive pouvait en rendre compte.

Entre les préliminaires du système, sources de l'esprit positif, et tout penchant avoué ou inavoué au vitalisme, *ce qui s'interpose invinciblement*, c'est ce que traduit profondément la rigoureuse intransigeance objective de la méthode, ce qui en justifie la continuité : c'est l'opacité irréductible des existences individuelles.

#### LA CONNAISSANCE OBJECTIVE DE L'INDIVIDUEL

Pour avoir clairement discerné la réserve préalable de la méthode positive devant les mystères de l'existence individuelle, bien des interprètes ont cru que le positivisme ne pouvait admettre, à aucun degré, dans la connaissance philosophique l'intimité des êtres et qu'il atteignait seulement par l'« écorce » toutes leurs actions et interactions. Parce qu'il se prémunissait objectivement contre les tendances vitalistes, ils l'ont cru tout entier réductible à un « physicalisme » formel, à une pure analyse de l'extériorité.

Or, la méthode philosophique d'Auguste Comte ne s'arrête nullement aux frontières de l'individualité. Elle s'abstient seulement de prétendre s'y introduire par des procédés purement objectifs. Ce qui relève uniquement de la plus louable prudence positive, et préserve de quelques illusions

(1) Voir p. 192, note 2.

assez grossières : sagesse calculée, et non pas indifférence. L'analyse des collectifs bien loin de constituer le terme du progrès méthodologique peut être considérée comme une tête de série, le préambule d'un accroissement nouveau, si elle sait avouer ses limites et admettre les conditions nécessaires de son véritable achèvement.

Contrairement à ce que peut laisser entendre certaine vulgarisation facile du dogme positif, Auguste Comte ne s'est jamais proposé comme objet définitif, n'a jamais conçu comme terme de ses méditations l'abstrait et le général : il y voyait l'intermédiaire obligé de toute spéculation et de toute action efficaces, mais les fins de l'intelligence humaine relèvent à la fois de ce qui est en deçà et de ce qui est au-delà. Le concret et l'individuel, et, plus généralement, ce qui exprime de façon spécifique l'originalité d'une « nature », furent, dès l'origine, au centre des préoccupations familières du philosophe. Il savait fort bien que l'abstraction était nécessairement incapable d'atteindre à la connaissance complète des individus ; qu'elle éprouvait encore plus de difficulté à concevoir leur unité intrinsèque qu'à rendre compte de leur richesse phénoménale (1).

Au degré de « composition » correspondant à la connaissance des individus, le réel est visiblement impénétrable pour les formes élémentaires de l'analyse, et le véritable esprit scientifique consiste à savoir estimer cette résistance son juste prix (2).

Cette perspicacité positive n'entraîne nullement la passivité, l'indifférence obligatoire ou l'incohérence nécessaire des réactions intellectuelles devant le concret ou l'individuel. La direction du comportement réel de Comte est ici plus

(1) L'idée de science concrète suit nécessairement la formation progressive du schématisme de l'abstraction. Au début du *Cours*, la science concrète est supposée exister, à l'état de rudiments ; la *Politique* et la *Synthèse* admettent, au contraire, l'impossibilité de la science pour notre logique.

(2) D'où la vanité des intempérances mathématiques dans les questions morales, psychologiques ou individuelles.



heureusement indiquée par les attitudes familières de la « raison pratique ». Nécessairement aux prises avec la « spécialité » (1) des applications, l'activité humaine suscite l'élaboration de tout un héritage de « sagesse concrète », dont les règles judicieusement interprétées et adaptées constituent le meilleur enseignement, la seule préparation efficace à l'analyse des « cas » individuels.

A un niveau théorique plus accessible, la description des êtres naturels exerce l'intelligence à développer cette même fonction. Les sciences « concrètes », du moins le rudiment que nous en propose notre science objective des êtres naturels (2), sont un acheminement « descriptif » vers une connaissance individuelle de ceux-ci : connaissance qui revêt toujours (et cette remarque précoce du jeune philosophe, aura de grands prolongements dans sa pensée) la forme d'une histoire.

L'individualité des êtres concrets implique non seulement une intégration des lois abstraites qui définissent leurs divers modes d'existence phénoménale, mais un enchaînement original de ces déterminations simples, une croissance de cette somme dans le temps, une « productivité » spécifique, entièrement analogue à la productivité intrinsèque qui *définit* la filiation humaine (3).

Dans le plan général de l'inspiration comtienne, postulant essentiellement une harmonie théorique et pratique, une convergence de la politique et de la science, ces propriétés de la science concrète limitent les possibilités et les obstacles d'une connaissance de l'individuel : opacité de fait et irréductibilité évidente aux formes simples de l'analyse (spécialement de l'analyse mathématique) ; — perméabilité de

(1) C'est-à-dire l'originalité irréductible de chaque cas individuel.

(2) Cf. note (1) de la page précédente : il s'agit de l'histoire naturelle, de la géologie selon le *Cours* (I, pp. 58 et 60), mais ces sciences sont rudimentaires encore.

(3) L'intégration de résultats biologiques dans le temps, par les générations humaines successives, devient rapidement indéchiffrable à l'analyse strictement biologique.

droit à des formes plus élaborées, plus voisines de l'intelligence « pratique » ou artistique et surtout aux méthodes de filiation caractéristiques d'une histoire humaine.

Tout ce que suggèrent le contact des êtres et l'expérience de l'action, tous les problèmes qu'ils posent et toutes les attitudes mentales qu'ils suscitent furent toujours hautement prisés et recommandés par Auguste Comte, comme source d'inspiration et même d'instruction philosophique. Malgré son instinct systématique, il savait lui-même souvent se laisser « instruire par cette école (1). Il accueillait dans l'« individuel » toute une gamme de significations philosophiques. S'il pouvait y souligner (et il aimait à le faire) le fonctionnement de l'abstrait et du général, c'est qu'il y sentait dans l'ensemble une « raison » des choses très propre à satisfaire la sienne, une affinité logique et une concordance jusque dans les complexions les plus rebelles à l'analyse (2).

Cette attitude spontanée de « sympathie » intellectuelle appliquée aux existences matérielles (prises dans leur individualité), à l'action que l'homme exerce sur elles et par elles (3), est à la racine des idées du positivisme sur le concret ; toutes les parties correspondantes de la doctrine sont orientées selon les suggestions de la technique et de la science, ou de l'expérience immédiate. Mais cette curiosité de l'individuel préside aussi à tous les rapports du philosophe avec les êtres vivants : l'individualité biologique, dont le *pouvoir*, la fonction affective, s'imposait à Comte lui-même par des exigences pressantes et parfois impétueuses, n'était pas

(1) Comte sut utiliser les Examens de l'École Polytechnique, comme source de documentation psychologique ; de même l'enseignement en général et la profession de journaliste. Il eut toujours le souci de régler l'accueil et l'usage des expériences affectives (origine de leur intégration dans le système).

(2) On connaît sa définition favorite de l'esprit philosophique : trouver des liaisons entre les choses qui n'en semblent point comporter.

(3) L'Art de l'ingénieur inspire ses réflexions, de l'Ecole Polytechnique au système de Philosophie troisième.

dépouillée, hors de lui, de cette chaude et active atmosphère vitale.

#### FONCTION CONCRÈTE DE L'EXISTENCE INDIVIDUELLE

Malgré tout ce que sa discipline cérébrale a pu y insérer de contrainte et de retenue, l'exubérance « instinctive » d'Auguste Comte le rendait très accessible aux manifestations essentielles de la spontanéité animale, très compréhensif à leur égard. Le primat consenti aux aspirations et aux destinées humaines n'a jamais aveuglé le philosophe sur nos relations véritables avec les animaux ou les végétaux (1). Ni l'idéal positif, ni le dogme de l'Humanité ne lui ferment la voie d'une compréhension spontanée ; loin de dessécher, ils avivent sa réceptivité naturelle.

On n'a pas assez insisté sur certain fond de sensibilité « rustique » très vivace et très visible chez Comte, par son attitude à l'égard des végétaux et des animaux : propension fétichique, pourrait-on dire, à partager leurs inclinations, tendance qui constitue le « pendant » biologique, et peut-être le soubassement psychologique d'une tendresse évangélique (2) pour l'humanité.

Trop souvent, dans notre mémoire, le discours abstrait du raisonneur et du savant éclipse la sensibilité, la spontanéité affective de l'homme qui fit, qui soutint le penseur et le philosophe. Mais cette contention abstraite, cette volonté opiniâtre de préluder à la réforme charitable des êtres par la connaissance impartiale des lois, dans son impétuosité même, est l'expression d'une ardeur sentimentale. Il faut

(1) Entre l'humanité et les animaux, le positivisme établit un rapport de Grand Être à Grand Être avorté. Il en résulte une supériorité fréquente de l'animal sur l'individu moyen. La combinaison de l'altruisme humain avec la sympathie animale : *biocratie* — non seulement permet de profondes fondations théoriques (intelligence animale) et de beaux aperçus éthiques — mais ébauche surtout une espèce d'analyse sentimentale dualistique de l'homme associé au monde animal.

(2) GILLOUIN, *Journal d'un Chrétien philosophe*, pp. 250-251.

comprendre comment les deux attitudes s'enchaînent étroitement en chaque démarche de la pensée positive : discerner toujours, dans l'analyse intellectuelle, l'inspiration affective qui la suscite et qu'elle sert.

C'est ce qui permet au positivisme d'accepter l'existence biologique sous ses deux aspects contradictoires : l'individu, l'unique, le spontané, et en même temps, le semblable, le général, l'artificiel — l'abstrait (1).

Contrairement à ce que semble suggérer la célèbre formule : « l'homme n'est qu'une abstraction » (2), formule dont on a tellement abusé, et qu'il faut mieux entendre, un « investissement » concret de l'homme individuel, une prise de contact avec ce qui, en lui, se révèle d'irréductible à toute simplification généralisatrice, est, par excellence, un problème comtien.

La connaissance des hommes (au sens le plus singulier d'une telle expression) est explicitement présentée par Comte comme la meilleure mesure (la « pierre de touche ») de la capacité intellectuelle. Et cette constatation vaut pour toute forme positive d'intelligence, elle associe un critère « psychologique », un certain esprit de finesse sociale à tout usage théorique ou pratique, pédagogique ou doctrinal, à toute appréciation de notre activité rationnelle. A l'origine des notions dont l'ensemble constitue le « bon sens », comme au sommet de la philosophie, c'est une telle aptitude qui prévaut. Notre bagage intellectuel commence, grâce à elle, par des aperçus décisifs sur les phénomènes moraux : rudiment de science, issu d'une analyse incessante des comportements humains, par l'individu, à propos d'individus. Les premières « régularités » que l'homme ait constatées autour de lui ont été inspirées par cette expérience : la connaissance des « lois morales » prélude à la connaissance des

(1) Voir, en *Appendice*, p. 599, notre note sur les rapports de la connaissance abstraite et de l'existence individuelle.

(2) Cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 224.

lois naturelles qui cependant servirait à « systématiser » les mœurs.

D'après Auguste Comte, cette vocation à la connaissance de l'homme a toujours existé et existe sans cesse chez les penseurs les plus profonds quand bien même ils sembleraient diriger momentanément leurs efforts vers des connaissances très spéciales et très abstraites (1).

Dans la carrière du philosophe, et dans ses spéculations continues, cette curiosité est toujours très présente, très éveillée : il se plaît à l'associer à ses raisonnements théoriques les plus généraux.

Concevant, en un sens, toute son œuvre comme une immense entreprise de « pédagogie » individuelle et collective, il devait de plus en plus se sentir attiré par les données concrètes, spécifiques de tout problème *éducatif*, associer très judicieusement l'analyse psychologique et didactique : concevoir en quelque mesure, dans cette direction privilégiée, l'acte d'enseigner comme une enquête permanente sur l'individu humain (2). Dans l'apostolat, dans la « direction de conscience », s'épanouit complètement cet élan du positivisme vers la personne humaine (3).

La fonction sacerdotale ne se limite pas au pouvoir de contrainte spirituelle et au gouvernement des âmes. Dans la science du prochain commence la mise en œuvre de cette mystérieuse convenance réciproque entre « amour » et

(1) Sur ce point, voir *Cours*, VI, p. XVII, lignes 36 à 39 de la note 1. En rapprocher l'idée comtienne des *Monographies de grands savants*, comme sources de documentation psychologique. Cf. *Cours*, III, p. 657.

(2) Ses souvenirs de professeur (dans toute la gamme de ses enseignements : de la pension Laville à l'École Polytechnique ou au *Cours d'Astronomie populaire*) et le témoignage de ses élèves illustreraient suffisamment ce réflexe « intellectuel ». On doit y ajouter, car elles apportent sur ce point un témoignage ineffaçable, ses « notes » d'Examinateur à l'École Polytechnique.

(3) *Lettres à de Blignière*. On en trouvera la preuve dans le ton et dans le goût très vif de Comte pour nos moralistes.



« connaissance » dont Auguste Comte a profondément senti la réalité (1).

On conçoit ainsi par la simple énumération des intentions constantes de la spéculation comtienne que l'inquiétude du concret et de l'individuel, la recherche persévérante des caractères spécifiques, et leur pressentiment, l'orientation espérée vers la « personne » humaine sont toujours incluses comme fin permanente, comme excitant, et comme *illustration favorite* de tous les raisonnements généraux.

Ce rôle privilégié de l'individuel, au cœur de l'inspiration positive, semble contredire étrangement, violemment, la discipline permanente de généralité et d'abstraction dont se réclame la doctrine.

Comment celle-ci a-t-elle pu assimiler, et avec tant d'insistance, l'homme à une abstraction, le concevoir comme une pure représentation « instrumentale », comme la simple armature logique d'une autre existence connaissable, plus proche du réel et qui serait le *social* ? A vrai dire, l'antagonisme ne se présente pas, dans la pensée d'Auguste Comte, sous cette apparence sommaire, et avec cette fausse rigueur antithétique. Pour respecter toute son intention il suffit de maintenir exactement le rapport qu'il conçoit entre l'individuel et le social. En fait, et en droit, l'individualité (dans son sens spécifique, irréductible et avec toutes ses propriétés spontanées) est une condition nécessaire de l'existence sociale. Non seulement ces deux notions sont compatibles, mais elles doivent être acceptées simultanément dans toute leur force : elles s'appellent l'une l'autre de façon réciproque, malgré leur antagonisme ou plutôt par cet antagonisme même. Ce qui fonde l'équilibre de ces deux notions, ce n'est rien d'autre que leur rapport « fonctionnel ». Le centre de gravité « intellectuel » de leur ensemble coïncide avec le point d'application de l'effort

(1) Et que Scheler reprendra. Chez Comte, il s'agit bien de connaissance spécifique de l'individu par l'individu.

d'analyse. Leur valeur logique, leur contenu effectif résident en une relativité commune à la connaissance positive donc abstraite et concrète de l'humain. Entre cette connaissance et ses préliminaires objectifs, biologiques et sociologiques, il existe le même rapport du concret à l'abstrait que Comte applique partout à l'analyse du réel. C'est par ce rapport que se dégagent peu à peu les fonctions réciproques de l'individu et de l'Etre collectif. C'est lui qui soutient tout le mouvement de la connaissance entre la biologie et la sociologie.

L'art de considérer l'individu comme une représentation abstraite de l'humain, l'affirmation antithétique d'une « existence » sociale plus proche du réel se réfèrent en définitive à un même désir de construction scientifique, à une volonté d'objectivation complète et pénétrante du concret et de l'individuel. Il s'agit toujours de donner à la convergence personnelle des individus, et à l'existence logique de leur ensemble les mêmes garanties objectives.

La formule lapidaire du positivisme rappelle donc énergiquement qu'une analyse efficace de la nature des faits humains (pris dans toute leur richesse) suppose nécessairement des préliminaires « généraux » et que ceux-ci ne peuvent être atteints qu'au prix d'une ascèse méthodologique. Dans cette préparation rationnelle l'homme cesse d'être appréhendé en son unité originale, mais seulement par le biais de certaines propriétés communes, suivant un ordre imposé par l'enchaînement progressif des phénomènes et les habitudes scientifiques contractées par notre intelligence.

C'est justement pour concevoir de tels intermédiaires, pour fonder leur possibilité scientifique et formuler leurs rapports réciproques, que le positivisme devait s'astreindre à penser l'homme sous des catégories nouvelles ; élaborer des modalités du phénomène humain qui soient d'une part homogènes aux lois abstraites de la matière et de la vie, et d'autre part, orientées vers un « achèvement » individuel : une « nature » logique qui serait capable d'enregistrer tout

l'ordre rationnel dont notre monde est pétri, et qui en outre sollicite, par sa vocation concrète, les spécifications humaines du sentiment.

#### L'INDIVIDUALITÉ BIOLOGIQUE ET SA FONCTION ABSTRAITE

Avant d'isoler les lois de la « nature » sociale, point d'insertion abstrait du phénomène humain dans la connaissance positive, la doctrine et la méthode assignent la biologie comme première caution objective à toute connaissance de l'individualité humaine. En effet, toute forme d'existence organisée est tributaire des mêmes lois selon le conditionnement abstrait des sciences positives. Et, d'autre part, toute analyse de l'homme concret fait directement appel aux procédés d'investigation que suscite et qu'affirme l'analyse des vivants.

De cette double liaison méthodologique on peut concevoir quelque idée par les rapports qu'entretiennent la biologie et l'art médical.

L'analyse d'une complexion individuelle fait appel, non seulement aux faits et aux lois de la pathologie humaine, mais au tour d'esprit, aux procédés comparatifs, aux formes d'induction et de déduction que la science a coutume d'exercer sur les phénomènes de la vie. Une telle discipline mentale n'est évidemment qu'une introduction au véritable usage de l'analyse concrète, mais elle en fonde la véracité, et ce qui n'est pas moins significatif, elle en commande la pédagogie (1). Tout de même, la biologie abstraite

(1) Elles sont « complémentaires » au sens moderne du mot. Cf. p. 474. On pourrait objecter que « individuel » et « social » ne peuvent être logiquement associés, même comme notions complémentaires, puisque ces notions relèveraient de « niveaux » différents de la connaissance. En fait, il y a bien hétérogénéité entre elles, en tant qu'elles représentent des moments successifs de la préparation objective, mais elles sont assimilables quand l'abstrait devient homogène au concret, c'est-à-dire dans la *Méthode finale*. Et cette assimilation « fonctionnelle » est supposée dans la définition organique du *social*.

prélude par ses méthodes à une connaissance de l'homme comme individualité, aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue physiologique. L'art de pénétrer un réel plus complexe, et d'y formuler des lois générales, préfigure l'analyse concrète des existences, l'appréciation continue des personnes humaines, et de leur originalité radicale.

Toutes les variétés de la méthode comparative, l'usage des séries abstraites, la distinction du statique et du dynamique sont autant de moyens logiques directement applicables à l'analyse des individus. D'une façon plus générale, toutes les idées, par lesquelles l'intelligence scientifique ordonne les phénomènes vitaux, visent à rendre compte du fait organique en le concevant comme une unité originale. C'est pourquoi des principes, aussi généraux que le principe de *conditions d'existence*, ou l'idée fondamentale de *correspondance entre l'organisme et la vie*, constituent réellement des ouvertures sur le problème « individuel ». Ce sont autant de manières de le formuler, d'en poser objectivement les conditions fondamentales.

Le vitalisme « problématique » de la méthode comtienne, dont nous avons tenté de préciser plus haut la portée et les limites au niveau de la biologie, traduit simplement la convergence de toutes ces attitudes.

Sans préjuger aucun substrat « réaliste » à la connaissance abstraite, même à celle des vivants, le positivisme suppose toujours l'inquiétude d'une unité virtuelle qui engendre l'ordonnance logique des faits humains. Au-delà des élaborations purement scientifiques, la raison organisatrice du positivisme favorise énergiquement le prolongement d'une analyse inspirée par l'unité idéale du système. Elle en reporte surtout les habitudes intellectuelles sur l'objet final de son enquête : la connaissance du concret. Celle-ci recueille tout le bénéfice des exigences unitaires de la discipline abstraite en biologie (1).

(1) Dans ce passage à la connaissance concrète, la signification, la valeur méthodologique, la « puissance » instrumentale, que représente une

Pour la connaissance de l'homme, il faut donc retenir certain usage méthodologique de la biologie, prise comme doctrine abstraite des phénomènes vitaux. Selon l'ordre progressif de la hiérarchie abstraite, l'« objet » humain est plus directement subsumé sous les catégories biologiques que sous celles du monde physique ou de la géométrie. Mais, en outre, ce palier ouvre des voies d'explications vers l'intimité individuelle, beaucoup plus profondes et plus variées que ne l'exprime la considération, purement formelle, des classifications ; on atteint par lui certains prolongements spécifiques de la personnalité, en tout cas un domaine où l'expérience porte effectivement sur les caractéristiques de la différenciation. Par cet intermédiaire, la caution objective issue des sciences abstraites vient garantir l'analyse de ce qui est par nature particulier, original, irréductible.

La biologie constitue, en quelque sorte, la zone de convergence des différents points de vue analytiques sur la nature humaine : ses indications s'imposent comme un « à priori » relatif, mais inéluctable. Elles interviennent à la fois pour éclairer les structures physiques ou physiologiques, dans leur rapport aux phénomènes individuels et collectifs, et pour expliquer les fonctions mentales à partir de leurs conditions élémentaires.

Un conditionnement aussi étendu n'est d'ailleurs pas, pour autant, le prélude d'une explication matérialiste ou naturaliste du fait « humain » ; il ne préjuge rien des lois définitives de cet ordre supérieur, ni de leur réductibilité aux lois de la vie. Il exige seulement que nos conceptions sur l'homme soient toujours compatibles avec ce que la

science ne sauraient, d'ailleurs, être strictement restreintes à l'inventaire de purs moyens logiques. De même que toute science joue le rôle de méthode pour celles qui lui succèdent dans la hiérarchie encyclopédique, de même certaines indications doctrinales *deviennent* des instruments analytiques pour une connaissance plus concrète : l'« inséparabilité » de la méthode et de la doctrine finit par s'exprimer en identité explicite quand l'esprit cherche à passer de l'abstrait au concret sur un cas individuel.



science du vivant impose à notre « *philosophie de la nature humaine* » (1).

Cette aptitude « directrice » ne doit d'ailleurs pas être assimilée à quelque « préjugé savant ». Ce n'est pas une barrière intellectuelle, une interdiction d'aller plus avant. Au contraire, en même temps qu'une « garantie objective », une méthode de vérification, de contrôle positif, l'*à-priori* biologique constitue réellement une source d'initiatives intellectuelles, et c'est en ce sens qu'il suscite en plusieurs directions la connaissance de l'individuel. Pour celle-ci, la science abstraite des phénomènes vitaux se présente avant tout comme une mine de déductions possibles ; et l'intérêt de ces déductions est bien moins dans ce qu'elles nous apprennent que dans ce qu'elles nous font soupçonner, dans les sujets de recherche, dans les enquêtes qu'elles suggèrent.

La biologie, au point de vue des doctrines, est à peine ébauchée (2) ; ce qu'elle découvre ne vise qu'un aspect global et « général » (abstrait) des phénomènes ; pour une telle connaissance, l'individualité subsiste encore avec tout son immense inconnu, comme un problème intact, ou à peine effleuré. Mais la biologie, en nous indiquant les cadres abstraits où cet inconnu doit s'insérer, nous fournit sur lui des voies d'accès extrêmement précieuses. Nous savons, non seulement que la vie individuelle doit rentrer sous certaines lois, c'est-à-dire à l'intérieur des cadres du détermi-

(1) Cette exigence, fréquemment précisée par Comte, est inattaquable, pour qui admet la nécessité d'une connaissance systématique. Et cette tutelle s'exerce aussi bien sur l'élaboration des notions dynamiques que sur l'analyse des liaisons statiques, sociales ou individuelles. La biologie intervient au premier rang dans l'estimation délicate des « limites de variation » propres à l'espèce humaine. Elle importe non moins à la détermination du progrès qu'à celle de l'ordre ; elle indique en somme, en donnant à ces termes la valeur d'une stylisation, comment une structure des faits humains est possible, sur quelles bases elle doit s'appuyer, et avec quelle amplitude on en peut concevoir la déformation.

(2) Ceci est explicitement remarqué par Comte et formellement opposé à la portée *déjà* universelle et systématique de la méthode.

nisme scientifique, mais que des relations existent entre l'ordre instauré par ces lois et l'ordre plus complexe qu'elles préparent.

Sous forme de recherche suggérée, l'enseignement de la biologie est le ressort d'une invention plus fine, et d'une nouvelle analyse. Elle renouvelle sans cesse la liste des « questions à poser », et la forme même de ces questions ; il y a toujours une réaction instructive de l'homme inconnu aux conditions connues que sa nature admet, suivant l'esprit de la biologie.

L'expression favorite de Cabanis : « des rapports entre le physique et le moral » que Comte affectionnait, vaut pour la nature collective comme pour la nature individuelle : elle désigne la liaison de ces deux ordres comme problème de connaissance et comme thème, comme possibilité de recherche.

Rapports d'ailleurs réciproques et réversibles, à ce point de vue méthodologique ; si, en effet, les phénomènes les plus généraux et les plus grossiers se subordonnent nécessairement les plus complexes et les plus délicats, l'analyse des uns et des autres est interdépendante. Au point de vue de la recherche et de l'invention, et au niveau des phénomènes individuels, la connaissance séculaire des lois morales, la pratique des comportements individuels, le commerce instructif des hommes n'ont pas une importance négligeable devant les premiers linéaments objectifs d'une analyse biologique : de tels indices, qui sont déjà des *inductions*, parfois profondes, éveillent réellement l'intelligence à la recherche des rapports psychologiques et même à la découverte de certaines lois abstraites.

A cette connaissance de l'homme, saisi dans sa spontanéité individuelle, Auguste Comte apporte une vive curiosité intellectuelle et, en même temps, une pressante avidité utilitaire, sans cesse fouettée par les *aspirations réformatrices* de sa verve spéculative. Aussi devait-il nécessairement empiéter par elle sur tous les domaines expérimentaux que

l'on a coutume d'attribuer aux sciences psychologiques.

### LES ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

Le rejet de l'introspection *intellectuelle* n'a point la valeur d'une négation des connaissances positives en psychologie. Contrairement à ce qu'une longue et fâcheuse tradition avait pu faire admettre il est bien établi désormais (1) que, par les rapports de la physique et de la biologie avec la sociologie et la morale, Auguste Comte a fourni les premiers rudiments — et surtout fondé la *méthode* positive — de nos disciplines psychologiques.

On ne peut, à vrai dire, parler d'une « *psychologie* » d'Auguste Comte, comme discipline abstraite, et autonome, isolée dans la hiérarchie des sciences. Il serait même artificiel d'extraire du système les « propositions » essentielles d'une connaissance psychologique. Celles-ci font corps avec la doctrine tout entière : elles supposent non seulement la biologie et la sociologie, et leurs rapports, mais la révision synthétique de ces sciences, selon les exigences subjectives de leur fonction politique et religieuse.

Ce qui prélude, cependant, à tous ces aperçus systématiques sur la psychologie ; ce qui fonde, au niveau de la connaissance abstraite une analyse concrète de l'humain, ce sont les points de départ objectifs, les garanties préalables de la sagesse positive : or ceux-ci nous introduisent déjà aux problèmes de l'existence singulière, ils ouvrent directement la voie à une analyse authentique du complexe individuel et de la personnalité morale. Les étapes scientifiques du conditionnement abstrait, qui préparent la conception positive de l'homme, sont autant de points de vue susceptibles d'être utilisés par une analyse de ses fonctions mentales.

(1) Voir Dr Ch. BLONDEL, *Introduction à la Psychologie collective*, pp. 13, 30 et sq., et pp. 32 à 35.

La subordination du vivant aux lois générales de l'existence physique n'est pas seulement un thème didactique ; la dépendance des phénomènes organiques, qui *définit* leur situation dans l'ordre universel permet aussi de les aborder de plus loin : elle suppose immédiatement la possibilité d'une psychophysique (1), et plus généralement d'une *psychologie expérimentale*, exploitant les rapports nécessaires de nos perceptions ou même de tous les phénomènes mentaux à leurs concomitants physiques.

Ainsi le principe hiérarchique de description régulière et progressive présente une face inventive : la classification oriente l'enquête sur l'inconnu en résumant la structure du connu. Renouvelant l'effet inductif de la physique, la biologie propose à la psychologie, en même temps qu'une subordination logique, une voie d'enquête expérimentale.

Très tôt, chez Comte, et très naturellement, se fit jour l'idée d'une *physiologie des fonctions mentales*, qui exploiterait les idées directrices de Gall. Le philosophe ne cessa d'ailleurs d'y appliquer son effort méthodologique (2). Cette prolongation consciente de la « philosophie phrénologique » qui anticipe sur toutes les formes *objectives* de la psychophysiologie, est en étroite continuité avec les modes précédents de la psychologie expérimentale. On pourrait y mettre en évidence le germe de tous les procédés objectifs susceptibles de concourir à une analyse de la vie psychique et à une connaissance approchante des individualités.

Si ce « programme de travail » n'a jamais été coordonné et « isolé » dans le plan systématique des spéculations comtiennes, ce n'est certes pas par négligence, ni par méprise. C'est par une juste et claire estimation des difficultés de l'enquête purement psychologique et des seules ressources

(1) Non au sens de Fechner, mais au sens de *physique sensorielle* effectivement indiqué par COMTE.

(2) Cf. BLONDEL, *loc. cit.*, pp. 20 et 21, révision subjective de la psychologie par Comte (Méthode subjective et théorie cérébrale, tableau cérébral des fonctions).

que l'intelligence puisse y mettre en œuvre. D'une part, un tel corps de doctrine est, en effet, bien loin de pouvoir être encore « offert » à la connaissance, ni de constituer une unité satisfaisante. D'autre part (et c'est là l'argument fondamental) aucune méthode spécifique ne peut lui être assignée. Dans la mesure où des procédés véritablement rationnels et efficaces y correspondent, ils se réfèrent toujours à un autre étage des sciences abstraites, étage auquel il *faut* les rattacher, sous peine d'altérer leur rectitude, leur sens, leur valeur objective. Il n'y a pas place dans le positivisme pour une méthode psychologique autonome.

Par les voies d'investigation précédemment énumérées, la philosophie comtienne est donc loin de prétendre à la connaissance exhaustive de la nature humaine, ou de l'individu, et moins encore de la personne morale : malgré la richesse, la variété de ses modes objectifs, l'analyse scientifique est encore insuffisante. Même si elle savait épouser tous les aspects de l'homme (ce qui n'est pas), il y manquerait encore le ressort suprême d'une connaissance authentique, l'art de percevoir l'individuel, le spécifique, comme tel, de faire apparaître l'originalité fondamentale des existences : ce secret décisif de l'analyse concrète, qui permet de donner un sens à l'appréciation des réalités individuelles, et qui constituerait, s'il était explicité, la psychologie comme *Méthode*.

En réalité, c'est seulement par la Morale, sous ses deux faces simultanées (et inséparables) d'Art et de Science, qu'on dispose d'un tel instrument (1). En elle seule peut s'effectuer valablement le passage radical de l'abstrait au concret sans lequel toute originale individualité nous échappe, abandonnant seulement à l'intelligence une poussière de déterminations.

Bien que cette prise du concret et de l'unique soit une

(1) Morale : dernière science, art suprême, — éthique et psychophysiologie, conduite synthétique de notre activité mentale, et cependant *analyse* des propriétés individuelles.



opération « sui generis », réellement distincte de tout ce qui la précède, et qui la fonde, elle n'en prolonge pas moins tous les mouvements préalables de l'analyse. Car si l'exploration abstraite suppose un renoncement continu à la perception immédiate des ensembles, elle est cependant soutenue, sans cesse, par l'idéal d'une possession complète des êtres, qui hériterait à la fois de la science authentique et de l'action efficace. Le schématisme de l'abstraction implique toujours un pôle concret et inaccessible dont le désir incessant est le vrai moteur du mouvement de la connaissance.

Réciproquement le passage de l'abstrait au concret appelle et impose l'effort préliminaire d'une investigation exhaustive. La connaissance de l'individuel, comme problème, ou comme idéal, décèle crûment toutes les insuffisances réelles et souligne les faiblesses cachées de la connaissance objective : elle suscite l'extension nécessaire, le déploiement complet de ses méthodes. Elle lui enseigne surtout à se satisfaire difficilement.

Pour peu qu'on se soit penché sur cette analyse individuelle de l'humain, on a senti l'extrême pauvreté *logique* des cadres abstraits préparés par la biologie ou les sciences de la matière. Parmi toutes les causes de différenciation, les plus agissantes semblent relever d'un ordre nouveau.

Si les hommes se ressemblent dans leurs affinités animales, ils s'opposent entre eux par cela même qui les fait hommes : leur nature spécifique semble le ressort de leur diversité. Au-delà de la biologie, en deçà de la morale, une ébauche rationnelle, un essai de connaissance positive de l'homme doit tenter de faire apparaître d'abord l'ensemble des conditions spécifiques qui soutiennent, permettent, mais aussi qui créent la prodigieuse mobilité de ces êtres, et qui l'alimentent : la variété n'est jamais pensable que par une constance corrélatrice.

L'ordre relatif sur lequel se détache la frise éphémère des diversités individuelles, cette constance spécifique

corrélative de la « variabilité » humaine, c'est l'ensemble des conditions communes à tous les faits humains, *en tant que spécifiquement humains*, c'est-à-dire ce qui constitue leur « nature » collective typique. Sous une telle « catégorie », le positivisme n'entend nullement subsumer, par un décret arbitraire *tout* ce qui dans le fait humain excède le domaine de la matière ou de la vie. Ni les fondements de l'individualité, ni l'épanouissement de la personne ne sont pour autant dépouillés de leur caractère intrinsèque : leur existence « problématique » subsiste en toute sa pureté, avec sa profondeur, son acuité incomparable, et, à vrai dire, ils constitueront les thèmes privilégiés de la *Méthode* finale, l'enjeu de la révolution subjective.

Mais il n'est plus possible désormais de les atteindre sans leur ménager des préliminaires objectifs, et l'on conçoit ce que ceux-ci doivent comporter : *un nouveau point de vue abstrait* sur l'homme, où celui-ci est envisagé sans cesse dans l'esprit d'une analyse scientifique de ses déterminations sociales (1).

Cet appel à un nouvel ordre des lois abstraites ne renferme, en soi, sur la nature humaine, aucune supposition arbitraire. Il n'exprime rien d'autre que la logique interne d'une analyse tendue vers le concret, et toujours fidèle à son *rythme d'objectivation*. On déformerait l'idée directrice des recherches sociales, selon le positivisme, en les concevant comme une extension nécessaire des recherches biologiques, ou inversement comme la pure exploration d'une qualité supplémentaire de l'être humain. Si l'homme constitue essentiellement l'« être social » (2) il n'est pas le seul *animal social*.

(1) Détermination *sociale* et non pas seulement collective : intuition sociale, face *humaine* de l'aspect collectif sous lequel apparaissent à un moment donné tous les ordres de phénomènes et qui permet *seule* d'en sonder ultérieurement le mystère individuel, à cause de la réciprocité inventive de l'individuel et du social (voir p. 214).

(2) La pensée de Comte est évidemment très proche, sur ce point, de celle d'Aristote, mais elle ne se confond cependant pas avec elle.

Inversement, entre la biologie et l'analyse sociale, s'il doit y avoir subordination, et continuité logique, il ne saurait y avoir assimilation car la spécificité abstraite de l'existence sociale est pour la méthode une exigence irréductible : la considération collective des faits humains est la condition intrinsèque de leur compréhension rationnelle, et non pas le simple prolongement des attitudes scientifiques valables pour les complexes biologiques.

Toute l'histoire contemporaine et le proche avenir de nos sciences sociales sont préfigurés dans ces exigences simultanées d'homogénéité scientifique et d'indépendance intuitive, si fortement marquées par Auguste Comte dans leur rapport encyclopédique : l'analyse de l'humain, qui doit s'associer à toutes les démarches de la science objective, comporte une forme d'objectivité, mais elle-même n'est jamais enfermée dans les disciplines qui la préparent, ni dans les régularités qu'elle fait apparaître (1).

Ce qu'elle réclame d'hypothétique ne représente rien d'autre qu'une possibilité de classement : admettre l'existence de déterminations abstraites, spécifiquement sociales, c'est reconnaître un ordre de subordination, une hiérarchie relative parmi les conditions intrinsèques imposées aux faits humains. Dans la mesure où ils sont justiciables de l'assimilation scientifique et de l'analyse objective, ces faits exigent un pôle hiérarchique : la sociologie. Qu'au-delà de la biologie, et comme préambule à une connaissance concrète de l'homme, on doive reconnaître, faire apparaître, des caractères d'« ensemble » susceptibles de s'organiser spontanément suivant le principe hiérarchique des classifications positives, un tel postulat, qui fonde les sciences sociales comme disciplines abstraites exprime très directement la conception globale systématique, « totalitaire », de l'esprit scientifique, l'idéal d'une méthode homogène formulant

(1) Par exemple le rapport du statique et du dynamique revêt la même signification logique, mais il joue des rôles analytiques différents, à juste titre, en biologie et en sociologie.

objectivement tout ce qui peut être analysé dans le réel. Il n'introduit, par lui-même, aucun préjugé réaliste, aucune anticipation illégitime sur les limites de l'individualité ou sur l'extension relative du fait social. L'homme-abstraction ne désigne qu'un moment objectif de l'analyse : et, à ce titre, on peut même dire que c'est une abstraction au second degré ; élément opératoire d'une connaissance simplement orientée vers des phénomènes collectifs.

#### RÉCIPROCITÉ ABSTRAITE ET CONCRÈTE DE L'INDIVIDUALITÉ HUMAINE ET DU CONDITIONNEMENT SOCIAL

Au stade qu'ouvre, pour l'éducation de l'esprit positif, l'*analyse* des liaisons sociales, le phénomène humain ne peut être abordé dans l'individuel. Celui-ci n'offre la consistance de l'« objet » qu'après avoir subi les déterminations préalables de la science sociologique. Cependant l'*humain* prélude intuitif et terme systématique de toute connaissance, n'est pas enfermé dans ses déterminations successives. De même qu'il inspire à la biologie abstraite ses plus primitives et originales inductions, de même il entraîne toute la physique sociale vers la connaissance du concret (1).

Cette expansion de l'intelligence scientifique vers la plus grande variété des points de vue abstraits, et son effort simultané de convergence vers l'individuel risquent de paraître parfois contradictoires dans leurs formules, dans les intermédiaires discursifs et didactiques où se divise et se cristallise leur énergie. Mais les deux aspects du rythme d'analyse sont compatibles et même étroitement corrélatifs : ils traduisent objectivement ce que suggère, au niveau de la

(1) Ainsi le même acte qui définit dans l'homme une nature abstraite, et lui suppose des déterminations objectives et universelles, y affirme, en même temps, des propriétés irréductibles, une « capacité » fondamentale d'existence personnelle, d'originalité concrète, d'« unicité » individuelle.

connaissance humaine, la tendance fondamentale, l'impulsion permanente du schématisme de l'abstraction.

De même que la physique élève la méthode mathématique vers une analyse « spéciale », donnant un sens au phénomène « abstrait », de même que la biologie introduit l'intelligence à une analyse des « collectifs » fondée sur le jeu opératoire spécifique des classifications et de la série, de même l'étude de l'homme propose simultanément un champ objectif à l'analyse (champ plus étendu) et un but plus difficile, plus éminent à sa vocation spécifique (1).

Cette volonté de diversification analytique n'est pas séparable de l'intention concrète complémentaire, et ce qui distingue le sommet de la hiérarchie positive, c'est que ces deux tendances s'y développent, et chacune avec sa plus grande intensité. Par une nécessité évidente, l'acte de l'intelligence appréhendant un réel plus riche, au dernier terme de l'élaboration encyclopédique, se traduit par des difficultés abstraites plus éminentes ; par un besoin d'autant plus pressant d'inventer de nouveaux points de vue sélectifs, que l'objet immédiat de l'analyse est plus concret et suppose une totalité plus complexe (2). Aucun « objet » à connaître ne représente, pour l'homme, plus de connaissances intégrées, et ne lui

(1) En chacun de ces moments, la diversification et l'approfondissement de l'abstrait marchent d'un même pas avec l'élévation progressive et l'enrichissement de sa destination concrète. La définition même du schématisme implique un perpétuel effort pour se créer un domaine d'application dans l'ordre des phénomènes humains et selon les habitudes de l'esprit scientifique, c'est-à-dire suivant le principe de la plus grande économie intellectuelle, donc de la plus grande profondeur abstraite.

(2) Ce n'est pas seulement la « difficulté » à vaincre, la résistance à l'analyse, qui associent à la recherche sociologique l'inquiétude du concret : celle-ci est le ressort essentiel de la schématisation positive. La connaissance de l'homme comme individu, comme personne morale, le souci de l'originalité spécifique des êtres est une « intention » toujours inséparable des prémisses abstraites de la philosophie « anthropologique » : c'est-à-dire des premières démarches de l'analyse sociale. Ce qui non seulement autorise la parfaite coexistence de ces deux inspirations philosophiques, mais même les *soude*, les conjugue étroitement en une intention commune, c'est la situation extrême du fait humain dans la série hiérarchique.



livre plus de richesses, que la détermination scientifique de son existence sociale ; aucune existence phénoménale ne l'invite à plus d'inquiétude, ne suppose plus de mystère que la personnalité intrinsèque, l'intimité de l'individu. L'homme, sans plus, est en lui-même et pour lui-même une enquête ininterrompue (1).

Au niveau des sciences morales, la puissance de convergence du schématisme comtien s'exerce tout entière, et avec la plus intense énergie, à reconstruire l'homme tout entier, cet « homme complet », dont la notion peut seule rendre cohérente, et fertile, la division du travail psychologique et sociologique (2).

Non plus que l'homme-abstraction, ce vocable ne saurait convenir à une entité, ou à une substance : c'est le signe intuitif d'une direction consciente d'analyse exhaustive, d'une combinaison prodigieusement réfléchie de tous nos moyens abstraits, sous une préoccupation d'ensemble. Aucune réalité substantielle individuelle ou collective n'est habilitée à soutenir l'effort d'objectivation. Pour la méthode, l'homme et la société, tels que nous les offre l'observation, ne sont, ne peuvent être que des points de départ empiriques ; ils ne sauraient constituer ni des fondements expérimentaux, ni des fins idéologiques. De leur combinaison rationnelle, au contraire, un critère peut surgir, qui dirige le développement positif de l'analyse par la complémentarité psycho-sociologique de l'abstrait et du concret. Cette règle exprime d'abord que, souvent, se rapproche dans le concret ce qui est séparé dans l'abstrait (3). Mais, en rendant aux mots « abstrait » et « concret » leur *importance*, leur résonance comtienne, l'ana-

(1) Voir, en *Appendice*, p. 602, notre note sur le rôle du schématisme de l'abstraction, dans les sciences humaines.

(2) Cf. M. MAUSS, *Rapports réels et pratiques de la Psychologie et de la Sociologie* (*Journal de Psychologie*, 15 décembre 1924, pp. 892-922).

(3) BOUGLÉ, *Bilan de la Sociologie française*, p. 29, à propos de la thèse de Daniel ESSERTIER sur « *Psychologie et Sociologie* ».

lyse abstraite et l'analyse concrète de Comte en psychosociologie se renforcent parce que leurs fonctions sont corrélatives : elles se fécondent, s'engendrent réciproquement (1).

Le schématisme de l'abstraction, porteur d'une aspiration à la connaissance du concret et de l'individuel qu'il soumet à une discipline objectivante, représente la forme d'organisation caractéristique des pensées sociales chez Auguste Comte ; il amorce la ligne historique du développement de nos méthodes positives en sociologie et en psychologie.

Cette vérification très étendue de la parenté sociologique du schéma ne doit pas cependant le faire apparaître comme une pure projection de la subjectivité sociale de Comte, comme un symbolisme formel (ou même verbal), destiné à « encadrer » la spéculation dans les sciences humaines. C'est, au contraire, comme porteur d'une vigoureuse contrainte intellectuelle et abstraite qu'il intervient dans les sciences humaines. Ce qu'il y insère, c'est l'héritage logique des sciences préliminaires.

Aussi nettement que nous avons pu l'observer dans la biologie, nous reconnaitrons, en effet, son action directrice dans la structure rationnelle de la science sociologique. Dans cette analogie des actions préformatrices apparaît une profonde continuité logique.

Une *Méthode morale* (ou anthropologique) et une *Méthode sociologique* autonome (au sens même de physique sociale), sont les postulats extrêmes, mais très explicites, d'une science positive de la vie. La part d'individualité humaine, que le sociologue admet dans ses raisonnements constitue au moins l'héritage irréductible, inévitable, de la science biologique.

(1) Dans sa thèse principale (*Les Formes inférieures de l'Explication*), Daniel ESSERTIER concevait lui aussi une méthode psycho-sociologique adaptée avec plus de rigueur, de précision et d'efficacité à l'analyse des « faits » humains. Si la connexion fructueuse du psychologique et du collectif peut être systématisée, de nos jours, bien au-delà de ce que propose le schématisme comtien, celui-ci n'en représente pas moins très nettement la première tentative bien caractérisée.

Et, sans doute cet héritage est plutôt composé de problèmes et de programmes que de données utilisables *a priori*, mais il enferme un engagement méthodologique : l'homme social ne peut être, analytiquement, appréhendé qu'en conformité et en continuité avec l'analyse préalable de l'homme biologique.

Inversement, le complexe qu'étudient les sociologues est nécessairement en continuité « synthétique » avec les propriétés vitales de l'individu. Le fait essentiel qui constitue la nature humaine et son évolution par l'histoire, c'est une « productivité » caractéristique : le social apparaît immédiatement comme une intégration de propriétés psychologiques, non seulement dans l'espace, mais surtout dans le temps (1) ; il y a continuité virtuelle du psychisme humain aux phénomènes collectifs.

De même que la complexité concrète du réel s'oppose bientôt invinciblement à l'analyse mathématique, de même la complexité des intégrations psychiques dans le temps croît trop rapidement pour que l'analyse directe en soit scientifiquement possible. De même que l'action et la répulsion entre abstrait et concret suscitent le devenir positif du schématisme d'analyse, de même cette virtualité d'analyse psychologique, et cette résistance « héréditaire » du complexe humain DÈS LES PREMIÈRES GÉNÉRATIONS, appellent une analyse originale (2), *strictement fidèle d'ailleurs au rythme abstrait et à l'idéal schématique*.

La notion essentielle sur laquelle cette analyse devra faire fond, c'est le caractère irrémédiablement « synthétique », « intégré », des faits qu'elle embrasse ; caractère qui nécessite un renouvellement radical des instruments abstraits. On prévoit, dès lors, la haute signification méthodologique des procédés qui auront *réussi* dans la science finale, celle-

(1) Idée profondément méditée par Comte : apparentée aux sources du psychologisme de Tarde et de divers psychologues et sociologues français. .

(2) L'histoire comme méthode transcendante.

ci ne pouvant être qu'une analyse spéciale, systématiquement adaptée, modelée sur un réel synthétique. Le dernier enseignement — et la plus profonde empreinte que reçoive de la biologie la connaissance des faits humains — consiste dans une « estimation » logique de la sociologie. Elle oblige cette dernière à prendre pleine conscience de son originalité profonde, de la nécessaire nouveauté méthodologique qu'elle représente : l'adaptation spécifique de l'esprit positif à la pratique des synthèses humaines, — à la perception scientifique la plus approchée du concret.

En vertu du schématisme organisateur, dans l'œuvre systématique d'Auguste Comte, la recherche d'une sociologie abstraite n'est pas seulement une issue encyclopédique : c'est aussi une exigence logique liée à l'esprit de toute la méthode (et contemporaine de chacun de ses moments) ; une condition permanente de son jeu efficace.

Par cette fonction interne elle constitue, au sens intellectualiste du mot, la clef de voûte de tout l'ensemble spéculatif ; elle instaure, entre la Méthode subjective, la religion et l'abstraction objectivante, une *continuité universelle* (1).

L'unité du positivisme est fondée sur un rythme uniforme d'analyse et de synthèse, susceptible en tous sens de développement ininterrompu et non pas sur une *succession* dogmatique, unilatérale ou pis encore : *unilinéaire*.

(1) La construction d'un système objectif englobant, parmi les relations humaines, tout ce qui tombe sous l'appareil d'une analyse collective, cette démarche vers la connaissance progressivement approchée de la représentation abstraite d'une humanité, est, en effet, impliquée par toute l'activité schématique du positivisme. Ce genre de création lui est dès le début logiquement nécessaire pour fonder une opération commune aux aptitudes de l'intelligence et aux ressources du sentiment. Pour que les ressorts intimes de la pensée et de l'action humaines entrent systématiquement en rapport et développent sans cesse le concours spontané d'où jaillit la création scientifique, il faut qu'ils puissent s'appliquer à une même construction mentale, se référer à un même objet : assez abstrait pour admettre les plus hauts efforts de l'intelligence, assez concret pour les solliciter et pour donner un sens et un champ réel à toutes les aspirations du cœur humain.

D'après la matière même à laquelle devra s'appliquer l'effort spéculatif, et par la fonction qui lui est dévolue, on conçoit qu'un instrument nouveau lui soit strictement nécessaire. C'est pourquoi l'*analyse sociale* d'Auguste Comte débordé le cadre ancien des sciences abstraites. Mais elle ne s'en émancipe qu'en le prolongeant : une patiente construction, abstraite, et purement *objective*, est encore ici le prélude éducatif et le corollaire méthodique de la synthèse concrète (1).

Aucun dogme positif ne se soutiendrait sans l'effort difficile, douloureux qui dégage une structure abstraite du social, par des méthodes aussi inflexibles que celles des sciences préliminaires. Le nom de « *physique sociale* » exprimait énergiquement cet idéal rationnel, dont la conception et la réalisation progressive ont engendré l'unité vivante du positivisme.

Sans doute, la construction abstraite qu'il s'agit d'entreprendre se profile dans les 'perspectives initiales d'une logique de la matière. L'élan qui va s'y attacher prolonge le même puissant instinct d'objectivation scientifique qui soutient toute la spéculation positive. Mais s'il s'agit toujours d'une analyse, et, toujours fidèle au schématisme d'abstraction, il s'agit aussi d'une opération finale sur le concret (2). Pour organiser objectivement le réel humain, et pour n'en pas détruire la signification éminente, valable pour le sentiment comme pour la raison, l'instrument rationnel devra à

(1) L'orientation intime du positivisme réside toujours dans l'acte d'analyse abstraite appliqué à la collection des conditions humaines. Si l'origine intuitive de la Méthode évoque une philosophie mathématique, et sa fin une Morale, son ressort permanent, sa direction consciente résident dans la méditation continue du fait social.

(2) En face de l'« individuel », Comte précise aussi bien l'insuffisance finale de l'attitude purement objective que la nécessité rigoureuse d'une objectivation complète : antinomie dont la solution réside dans les propriétés subjectivantes de l'objectivation sociologique — anticipées depuis le début par l'activité schématique et explicitées par le passage final au concret affectif.



la fois maintenir ses exigences analytiques et savoir les exercer sur un donné toujours synthétique.

D'une telle adaptation, la formation biologique d'une analyse des collectifs dans le devenir de la méthode abstraite a préfiguré les voies. Elle peut en ébaucher le résultat. La *complexité* et l'*unité* des phénomènes organiques ont sollicité et favorisé l'invention d'un nouveau point de vue abstrait, par lequel l'analyse expérimentale a pu rendre compte de la vie sans en nier préalablement les conditions.

Au niveau des faits humains cette mutation de l'analyse est encore plus énergiquement requise par la densité prodigieuse, l'inextricable trame, la liaison irréductible du donné.

La dernière tâche objective du schématisme abstrait, dans l'édification de la Méthode, tâche qui correspond aussi bien aux obligations préliminaires de l'intuition comtienne qu'aux fonctions permanentes de la logique positive, consiste donc à donner une forme au réel social, à définir, — et à intégrer dans le mouvement vers le concret, — les espérances, les règles et les limites d'une *analyse sociologique*.

---

## CHAPITRE IV

### L'ANALYSE SOCIOLOGIQUE

#### OBJET ET NATURE DE L'ANALYSE SOCIOLOGIQUE.

L'analyse sociologique achève l'éducation positive issue des mathématiques, et prolongée à travers la physique et la biologie. Elle a pour mission de construire un « objet » à la fois assez abstrait et assez concret pour que l'intelligence et le sentiment collaborent, s'entretiennent, se fécondent réciproquement et convergent dans le cours d'une même entreprise intellectuelle.

Cette construction doit être telle que, par ses résultats et par le travail qu'elle exige, la volonté objectivante prenne possession de toutes ses déterminations subjectives. Elle vise donc à la recherche scientifique de ce qui dans l'homme peut être déterminé comme spécifiquement humain, c'est-à-dire ce qui ne rentre pas dans les déterminations objectivantes préalables, dans les cadres antérieurs de la hiérarchie abstraite. S'il existe un tel corps de doctrine (c'est-à-dire si l'on peut en produire au moins une loi et qu'on sache définir la méthode correspondante), ce corps de doctrine sera spécifique : il existera nécessairement une, et une seule *analyse sociologique* répondant aux fins de la Méthode comtienne.

Pour une telle tentative, et pour la discipline intellectuelle qui lui est nécessaire, le mot de synthèse n'est-il pas plus justifié que le mot d'analyse ? L'abus métaphysique des

mots d'*Analyse* et de *Synthèse* selon Comte a discrédité ces termes : aussi n'y insère-t-il pas de distinction nouvelle. Mais il les prend tous dans leur fonction scientifique effective (1).

Sous ces vocables une grande variété de points de vue et surtout une grande richesse méthodologique se dissimulent. Comte spécifie en chaque cas, la notion d'analyse selon les « opérations » réelles que permet le donné auquel elle s'applique : ce qui suppose toujours une corrélation profonde entre l'acte proprement dit d'analyse et l'attitude réputée synthèse.

La détermination du social se présente à la fois par différence (d'avec les objectivations précédentes) et par appréhension du complexe. Elle suppose donc doublement le recours préalable à une perception synthétique. D'ailleurs, la sociologie, comme doctrine, ne se défend pas de construire par « combinaison » rationnelle, par fusion de notions et de points de vue : par synthèse. Son « âme intellectuelle », son idée directrice fondamentale est une synthèse préalable d'inspirations contradictoires (2).

En réalité, il faut distinguer la doctrine abstraite sociologique objectivante, qui est un prélude à la construction de la méthode, et la doctrine définitive, totale, systématique, valable objectivement et subjectivement pour tout le réel humain. C'est celle-ci qui peut être dite, dans toute la force du terme, synthèse, car la perception des éléments, comme la construction, et le germe même de toute construction y sont « synthétiques ». A vrai dire, à ce niveau, le jeu de l'intelligence ne se sépare pas du jeu du sentiment. Leur exercice commun est aussi bien une élucidation du réel qu'une synthèse de ses éléments ; une vaste enquête sur

(1) Comte entend toujours sous ces termes l'intégration d'un esprit « de l'analyse mathématique » à l'« expérimentation » physique et à la « comparaison » des sciences naturelles.

(2) Synthèse des inspirations de Condorcet et des inspirations de J. de Maistre.

l'humain, qui fait souvent figure de profonde analyse sociale.

Au point de vue global de la doctrine, on doit admettre qu'il existe indifféremment une synthèse ou une analyse sociale coextensive à toute la construction positive. Mais, dans un sens plus restreint, il y a réellement une analyse abstraite, structure orientée vers l'objectivation du réel sociologique. Elle correspond à ce moment de l'édification de la Méthode où se place la découverte d'une forme objectivante pour ce qui est spécifiquement humain. Comme la méthode est inséparable de la doctrine, l'esprit analytique de la sociologie concerne uniquement le domaine des lois abstraites qui régissent l'équilibre et le développement d'une nature collective. Le terme d'« analyse » est employé, par Comte, de façon continue à ce niveau de la recherche. Un tel point de vue s'accorde strictement avec le caractère *objectivant préalable* de ce moment de l'œuvre positive, et avec la continuité du *schéma d'abstraction* appliqué à l'identification d'une nature abstraite au niveau des phénomènes humains collectifs.

Le problème qui se pose à ce moment pour Comte, est de parfaire une méthode scientifique d'objectivation, de prolonger directement l'acquis méthodologique de la biologie, d'élever la puissance de l'instrument logique à un niveau supérieur, correspondant à une complexité nouvelle des phénomènes.

On a vu, antérieurement, comment la pression d'un donné synthétique et la présence du concret ont dégagé, dans le schématisme d'abstraction, des aptitudes méthodologiques nouvelles et fait apparaître une analyse des collectifs à partir de l'analyse mathématique déjà élaborée en analyse spéciale par la physique. Cette analyse biologique des collectifs va donner naissance à une analyse du collectif humain, en s'organisant, en s'ordonnant suivant des exigences encore plus synthétiques que celles de la vie.

Ainsi l'analyse sociologique se pose-t-elle nettement comme la partie *transcendante* de la méthode positive. Mais elle prolonge, non moins nettement, la rigueur de l'esprit mathématique et de la biologie *abstraite*.

#### ORIGINALITÉ DE L'ESPRIT SOCIOLOGIQUE

Ce qui fait l'originalité de l'esprit sociologique d'Auguste Comte, c'est justement son intransigeance abstraite, son exigence de rigueur logique, son « idéal » entièrement hérité de l'« éthique » mathématique. Par quoi l'entreprise positiviste diffère grandement de la vague volonté d'assimilation scientifique, qui traduit chez d'autres précurseurs les premiers linéaments de nos sociologies.

Avec cette nature abstraite, quelque chose d'irréductible s'introduit dans la sociologie comtienne, et dont ne rendent compte ni les antécédents avoués ou soupçonnés, ni le milieu, avec ses directions, ni la tradition scientifique ou historique, par ses héritages.

Ce qu'on ne trouve ni dans le milieu saint-simonien et révolutionnaire, ni chez les inspireurs sociaux (Saint-Simon, Burdin, Turgot), ni chez les doctrinaires politiques (Maistre, Bonald), ni chez les historiens comme Bossuet, ni même chez Condorcet le mathématicien, ou chez Montesquieu le juriste, tous deux initiateurs des attitudes scientifiques dans l'observation des faits humains, c'est l'énergie, la profondeur, et l'universalité constante d'un idéal *objectivant* directement dérivé du comportement scientifique, et qui offre la vigueur spontanée d'un instinct intellectuel.

Le terme expressif de « physique sociale » résume l'effet conceptuel de cette exigence, mais c'est un aboutissement dont il faut scruter les origines pour interpréter exactement le contenu. L'effort objectivant, pour le jeune Comte, a consisté principalement, et radicalement, à prendre conscience de la subjectivité de deux visions complémentaires et



contradictaires du réel humain, qui s'imposaient à lui avec une égale force : celle de Condorcet — celle de Joseph de Maistre. A juste titre, l'effort de dépassement, de domination de ce complexe, est considéré comme l'âme de sa sociologie.

Ce qu'on désigne, assez superficiellement, par synthèse, c'est l'invention d'un point de vue nouveau d'où ces deux conceptions puissent apparaître comme convergentes : ce qui exigeait nécessairement qu'on détruisît *l'illusion d'objectivité attachée à chacune d'elles*, et qu'on définît pour le fait social une nouvelle forme d'objectivité qui puisse résorber les précédentes.

C'est cet effort initial qui est souvent perçu comme synthèse *a priori*, dans la trame de la sociologie comtienne, et qui n'est, à vrai dire, qu'une définition de son champ d'objectivité. L'opération consiste à fixer un point de vue abstrait, intellectuel, d'où les faits humains, données éventuelles d'une sociologie positive, puissent apparaître comme résistants, extérieurs, comme de véritables « objets », par rapport à l'observateur qui est plongé au milieu d'eux (1). Pour fixer ce point de vue il est indispensable de découvrir un germe doctrinal. Ainsi se manifeste, sous une forme particulièrement aiguë, le principe d'inséparabilité de la méthode et de la doctrine : fonder une science nouvelle exige, en quelque sorte, qu'on fournisse *simultanément* les premiers résultats et la méthode susceptible de les faire apparaître.

Tel est le fondement objectivant, et profondément rationnel, de cet aspect *synthétique a priori* que revêt la sociologie abstraite (et par là toute la doctrine positive), en vertu de la « Loi des trois états ».

En réalité, celle-ci présente simultanément à l'esprit

(1) Cf. DURKHEIM : *Les Règles de la Méthode sociologique*, pp. 5 à 19 et 20 à 58 : extériorité du fait social ; impossibilité d'observer sans théorie sociale préalable ; nécessité d'inventer simultanément *lois* et *observation* : autant d'exigences déjà complètement formulées et justifiées, appréciées par Comte.

humain (qu'il faut élever à l'idée de sociologie abstraite), le nouveau, nécessaire point de vue d'objectivation, et sa traduction méthodologique : vision scientifique originale du développement humain, par laquelle les deux attitudes subjectives caractérisées par les noms de Joseph de Maistre et de Condorcet sont réduites à une nouvelle forme de liaison universelle.

Ce que Comte a nettement senti, c'est l'identité de cette condition logique avec la règle permanente d'une inséparabilité entre méthode et doctrine (inséparabilité qui n'est pas coïncidence, ni confusion, car il peut y avoir disproportion entre les progrès, les phases de l'une et de l'autre). L'effort, l'acte de perception intellectuelle qui fonde la sociologie abstraite et crée une nouvelle forme d'objectivité s'embranchent immédiatement sur toute la suite des attitudes méthodologiques du positivisme : le schématisation sociologique n'est que la pointe du schéma fondamental d'abstraction mathématique et biologique.

On voit ainsi en quel sens rigoureux et profond se justifiait le titre de « physique sociale » et comment Comte peut revendiquer le patronage de l'attitude « *physicaliste* » dans les sciences sociales.

D'une part le fondateur du positivisme a rigoureusement conçu sa sociologie dans le prolongement objectivant de sa philosophie physique ; mais d'autre part il ne conçoit pas la physique comme pure extériorité objective. En effet, Comte ne sépare pas l'objet scientifique de ses conditions humaines d'objectivation. La fidélité de la sociologie à l'idée physicaliste ne saurait être conçue comme une réduction pure et simple à l'instrument physico-mathématique, comme une extrapolation, ou comme traduction des faits sociaux dans un langage plus schématique.

Ces divers et impuissants succédanés de l'unité, de l'harmonie intellectuelle, ces brutales assimilations (que Comte dénote matérialistes), cette réduction avouée ou hypocrite

des phénomènes complexes aux inférieurs, ce prolongement par inertie d'une attitude d'esprit scientifique aux domaines successifs de la science, sont non seulement étrangers à son intention, mais lui sont même résolument opposés.

#### L'IDÉAL OBJECTIVANT

Ce qui fait pour Comte la continuité de l'idéal d'objectivation, ce qui garantit la fidélité d'une même attitude scientifique, c'est la communauté de la tâche à entreprendre, et de l'esprit constructif appliqué à des objets de plus en plus complexes. Ce qui importe, ce n'est pas l'uniformité des représentations scientifiques, mais leur homogénéité, c'est-à-dire la communauté des critères philosophiques qu'elles admettent. Ce n'est pas l'identité pure et simple des instruments logiques mais la continuité de leur esprit : l'unité de la méthode. L'assimilation gratuite de toutes les variétés du réel n'est pas désirable, mais bien leur convergence en une intuition commune.

De cette continuité dans l'acte d'objectivation, le schématisme abstrait est à la fois l'instrument, le témoignage et la garantie. Il suscite et enregistre la physique et la biologie abstraites, mais, s'il en concentre l'esprit, c'est pour leur préparer des prolongements originaux dans des domaines plus complexes. Par lui s'explicitent, en lui s'incorporent toutes les conditions objectives d'un esprit positif. Son achèvement nécessaire suppose l'objectivation d'une *humanité* aussi bien comme condition logique de l'unité abstraite, que comme résumé dogmatique de tout l'effort des sciences.

Ce que l'évolution du schématisme abstrait exprimera et ce que l'idéal positif d'une méthode sociologique exige, c'est donc le dépassement des « catégories » du collectif et de l'individuel, telles que les envisage l'esprit positif dans ses instruments abstraits d'analyse, — jusques et y compris l'analyse biologique, — et leur intégration en un point de vue supérieur.

L'acte d'objectivation vise à construire une réalité plus haute que les objets déjà acquis du collectif vital et de l'individualité. Cela ne veut pas dire que l'individu disparaisse de la construction abstraite vers laquelle s'oriente l'esprit positif. Dans le rythme d'analyse qui révèle une existence sociale, et dans la définition même de cette existence abstraite, une irréductible connexion fonctionnelle s'établit entre l'individuel et le social. Si, pour la science objectivante, l'individu n'est qu'une abstraction, dans l'objectivation abstraite de l'être social, cette abstraction joue un rôle essentiel ; elle en est la première condition logiquement et scientifiquement nécessaire. L'individu ne paraît éclipsé dans l'œuvre abstraite de la sociologie, que par un effet évident de « contraste logique ». En vertu de ce que réclame la connaissance du concret, la sociologie cherche avant tout à se représenter comme construction idéale et, pour ainsi dire, comme « objet éternel » ce que peuvent être la « nature » sociale et son développement. Or, en chaque cas, l'accent doit être placé sur l'idéal qu'on vise à objectiver(1). L'effort de la sociologie ne vise pas à construire l'image d'une société, dans son équilibre et dans ses développements, mais de « la » société humaine. C'est de cette existence totale, et éternelle (au sens que peut avoir ce mot parmi les hommes), que le positivisme entend fournir une représentation « objective ».

Beaucoup plus que la hardiesse ou la grandeur de l'entre-

(1) Mais il serait illégitime de transporter purement et simplement le privilège de cet acte méthodologique à l'intuition concrète de l'Humanité. En celle-ci l'objet social est pris dans le jeu de toutes ses fonctions et n'est plus isolé de ses conditions subjectives. Non seulement l'individuel est rétabli dans son rôle fonctionnel, mais, entre l'individu concret et la prédominance subjective de l'Humanité, la relation n'est plus définie que par une participation affective, une communion consentie. L'être passager, mais agissant, reconnaît dans l'être de raison sa source et sa fin, par une libre reconstruction intellectuelle et sentimentale. La déduction de l'Homme à partir de l'Humanité n'est pas une pure conversion à intelligence ; elle est aussi bien l'adhésion de l'intelligence aux fins du sentiment.

prise, il importe de relever sa nécessité logique, dans l'activité continue d'objectivation, par quoi nous avons vu se définir l'originalité comtienne. Si l'acte d'objectivation doit rendre compte de ses conditions subjectives, ce ne peut être, en effet, qu'en objectivant non pas tel phénomène humain, parmi d'autres, mais les conditions les plus générales et les plus éminentes du phénomène humain.

De ce « primat » de la généralité en sociologie, on ne peut conclure que l'étude « *des Sociétés* » (1) échappe nécessairement à l'analyse de Comte ; car l'usage d'une méthode d'objectivation (par la série abstraite) n'implique pas par lui-même une telle conséquence. Mais cet usage explique à la fois le vieillissement de la sociologie comtienne et l'intérêt permanent du problème sociologique tel que Comte le pose : ce problème est lié, en effet, à la conception fondamentale d'une philosophie positive entée sur l'idéal objectivant de la science.

Ce qui permet à la pensée scientifique de prendre réellement possession de ses conditions humaines et relatives, c'est une objectivation totale de la nature « sociologique », et non des prises de « vues » fragmentaires sur les diverses occurrences sociologiques où s'engage, et où fut engagée, la réflexion humaine. En substituant l'analyse des « sociétés » à l'étude « de la société », comme on le dit souvent, la sociologie durkheimienne ne réalise pas un progrès à partir de celle de Comte dans une même direction objectivante : elle change le point d'application de l'effort objectivant.

Or, si ce changement a sa place dans l'évolution opportune des techniques abstraites (et, à ce titre, il relève à proprement parler de l'usage de l'instrument d'analyse : il a son rôle et son intérêt historique dans le devenir du schématisme abstrait), il ne touche nullement au fond du problème positif, tel que Comte l'a éprouvé, c'est-à-dire la continuité parfaite de la méthode objectivante, sa suffisance dogmatique, sa

(1) Au sens moderne de nos enquêtes sociologiques ou ethnographiques.



plénitude déterminante pour un système homogène de la connaissance abstraite.

A ce titre, l'idéal sociologique d'Auguste Comte, par son irréductible intransigeance objective, a servi sans cesse d'excitant intellectuel. Le contraste logique y est puissamment évocateur et profondément suggestif.

Les difficultés auxquelles s'expose délibérément une telle conception du problème sociologique rendent presque inextricables les tentatives de l'analyse statique (celle-ci portant à vrai dire sur une société idéale, future, et aussi bien impliquée par toutes les structures du passé : en somme, intemporelle). Elles grossissent démesurément le visage de l'analyse dynamique, soulignent la nature extrême et « asymptotique » d'une telle objectivation. Mais, encore une fois, ce trait ne fait que renforcer l'importance logique de la sociologie abstraite conçue comme telle. Il la hausse au rang de ces idéaux méthodologiques (dont la réduction cartésienne est le type) ; schèmes qui, malgré leur apparente utopie, ne cessent de s'imposer par une fonction logique essentielle dans le corps de la pensée scientifique et dont l'action efficace soutient, polarise, entraîne de façon permanente la recherche positive.

Cette conception unitaire, qui a paru rapidement périmée, et qui paraît encore si scandaleuse à la discipline prudente des sociologues contemporains (mais il faut des scandales intellectuels pour vivifier et même pour orienter la pensée scientifique !), achève de donner à l'esprit sociologique de Comte un cachet d'originalité peu discutable.

Ce qui en caractérise indiscutablement les tendances, c'est la parfaite harmonie de sa continuité schématique avec la logique des sciences précédentes, malgré l'irréductible nouveauté méthodologique et doctrinale qu'elle leur superpose.

Si une telle science existe, en effet, elle se définit par différence. Elle doit donc apporter, dès sa première manifestation, des germes originaux de doctrine inséparables de sa méthode d'observation. Et cette méthode elle-même, dans

son corps tout entier, devra se distinguer, par principe, de tout ce qui précède, comme adaptée à un réel plus complexe (la spécificité du « sociologique » étant vigoureusement établie).

Cette nouveauté méthodologique de principe aura une importance capitale : c'est elle qui contient toute la signification humaine de l'invention sociologique. En effet, l'existence d'une méthode sociologique déborde, en vertu du pouvoir de dépassement de la méthode sur la doctrine, les résultats objectifs qu'elle est déjà en mesure de faire découvrir. Ce n'est pas seulement un outil bien adapté à l'analyse d'une liste de faits d'un caractère spécifique, c'est une attitude logique supérieure : celle qui correspond à l'apparition d'une humanité *adulte* capable de se connaître, sous certains rapports, elle-même, objectivement. La nouvelle méthode modifie immédiatement tout l'héritage intellectuel sur lequel elle s'appuie : l'esprit mathématique, physique, biologique, est à la fois inclus et déjà métamorphosé, dans l'esprit sociologique, du seul fait que celui-ci a trouvé les moyens de s'objectiver.

Il y a donc, au niveau de la sociologie, une action et une réaction entre le réel concret, humain, et l'héritage abstrait qu'il exploite. C'est pourquoi l'analyse sociologique semble osciller sans cesse de la transposition biologique ou physico-mathématique, à une collusion entre les sciences exactes et l'empirisme social. En réalité ces caractères apparents de l'instrument d'analyse sont des limites reconnues. Leurs rôles effectifs sont très soigneusement distingués dans le juste équilibre de la Méthode ; leur épuration et leur convergence forment tout l'art de la sociologie comtienne, toujours sévèrement contrôlée par les règles invariables de la perfection, de la pureté, de la rigueur abstraites.

L'IMPORT DE LA MÉTHODOLOGIE BIOLOGIQUE  
ET MATHÉMATIQUE

L'analyse sociologique peut être considérée, à deux points de vue différents, comme un prolongement de l'esprit scientifique issu des mathématiques, à travers l'expérience physique et l'expérience biologique.

Le premier point de vue, sur lequel nous venons d'insister, et dont nous développerons les conséquences par la suite, c'est la continuité de l'idéal abstrait et de son rapport schématisque à l'expérience concrète. Le second point de vue, qui n'est que la réalisation (l'incarnation) de celui-là, c'est la continuité des instruments d'analyse. A cet égard il y a un import technique évident de la méthode biológico-mathématique en sociologie ; c'est ce transfert qu'il faut d'abord décrire et savoir estimer, avant de prétendre définir l'esprit de la sociologie comtienne.

En réalité, ce que la biologie et la mathématique imposent à la méthode sociologique, c'est une distinction logique et un instrument d'analyse ; tous deux dérivent d'ailleurs d'une règle empruntée elle-même aux mathématiques par l'organisation méthodique de la biologie, règle qui exprime le besoin permanent d'« *unité* » intellectuelle. Elle se formule encyclopédiquement et scientifiquement sous le nom de « principe » de généralité ou d'abstraction (1).

Ce principe domine, aussi bien sociologiquement que biologiquement, la distinction du « statique et du dynamique » et l'instrument d'analyse que constitue la série abstraite. Les deux grands artifices logiques de la méthode objective reçoivent une adaptation et un approfondissement singuliers, au contact du réel sociologique ; sans d'ailleurs changer de valeur ou de sens.

La distinction du statique et du dynamique, apparentée

(1) Voir plus haut p. 137 : systématisation de la biologie.

aux notions mécaniques (qu'il faudrait plutôt appeler ici statiques et cinématiques), a été essentiellement conçue à propos des sciences de la vie : c'est une « irrévocable » analyse philosophique, qui épure et perfectionne la conception des phénomènes organiques. Cette distinction abstraite, qui est corrélatrice d'une permanente combinaison rationnelle, entre les idées d'organisation (anatomie) et les idées de vie (physiologie), c'est-à-dire entre les conditions d'existence et les lois du mouvement, est appliquée à l'analyse continue de chaque théorie sociale.

La fonction « épuratrice » de cette distinction est d'autant plus rigoureuse, d'autant plus pressante que le réel qu'elle doit éclaircir est plus complexe, les relations fonctionnelles plus enchevêtrées et plus impliquées les unes dans les autres. C'est dire qu'elle atteint dans les sciences sociales le maximum de rigueur et d'abstraction.

Au lieu de concerner seulement, comme en biologie, le rapport quelconque de la fonction à l'organe et des lois d'équilibre aux lois de mouvement, elle s'applique à *la rigueur*, et exclusivement, à l'existence idéale de l'être collectif, et à sa filiation historique. Elle concerne uniquement (et pour l'accentuer) cette épuration abstraite qui vise à dégager, de l'analyse des conditions objectives parmi l'humanité, une existence logique supérieure aux déterminations locales et temporelles ; existence dont le développement dans le temps est déduit, par corrélation dynamique, des propriétés existentielles. Dans ces fondations abstraites de l'existence collective, la distinction du statique et du dynamique établit une coupe extra-temporelle.

C'est d'ailleurs pourquoi sa traduction concrète coïncide rigoureusement avec les conditions complémentaires et permanentes de l'ordre et du progrès.

Le jeu du statique et du dynamique subit donc une importante adaptation au réel social. Il devient essen-

tiellement le rapport de l'être collectif (qu'on veut définir objectivement) à son développement complet dans l'histoire, mais aussi bien en deçà et au delà de l'histoire (1). Cependant il ne cesse pas d'exercer une fonction essentiellement analytique.

Ce qui dissimule ce caractère essentiel de la statique sociologique, c'est l'idéalité apparente de son objet, comme Comte l'a très bien senti. Sa recherche concerne l'« anatomie » d'un objet abstrait, en voie de construction. L'exposé semble anticiper toujours sur les conditions, parce qu'il suppose en réalité l'exercice complet d'une méthode simultanément statique et dynamique (*Politique positive*). Si l'on veut éliminer cette anticipation, la statique sociale se réduit à un schème qu'on jugera trop sommaire : l'anatomie de l'être abstrait que la sociologie a pour mission d'objectiver réside uniquement dans le fait d'un « consensus » extrêmement étroit. Son étude ne livre immédiatement que des lois de relativité, de solidarité : plus exactement le type de certaines corrélations à la lumière desquelles on doit poursuivre l'exploration des phénomènes.

Toute la vertu comtienne de la statique sociologique réside dans l'adaptation de la notion organique de consensus (et de ses voies rationnelles d'analyse ou de décomposition) à une complexité spécifique des faits sociaux. En vertu même de son objet abstrait, et suprême, elle ne peut s'exercer, se justifier, que par une épuration impitoyable des cas concrets, et sur une intuition extrêmement peu commune de l'unité sociale.

C'est ce qui constitue à la fois l'irréalité, l'inactualité apparentes, et la profonde vertu « heuristique » des méditations statiques de Comte. On ne peut y prétendre voir une *transposition* banale de certaines singularités sociales (par exemple de la société du moyen âge) qu'en accordant à ces visions

(1) Une expression de Jules ROMAINS offrirait une excellente image de cette enveloppe abstraite de la philosophie de l'histoire : « *Les cirrus de l'intemporel* ». *Les Hommes de bonne volonté*, tome X : *les pouvoirs*, p. 186.



historiques un passage préalable par l'intuition totalisatrice et objectivante du philosophe. Celui-ci les perçoit uniquement comme figuration de la *Société* définitive, c'est-à-dire comme logiquement nécessaires et historiquement imminentes : élaboration qui suffit à renouveler de fond en comble notre perception traditionnelle des structures collectives. En dernière instance, la connexion du statique et du dynamique se répercute logiquement (et non seulement didactiquement) sur l'équilibre de l'analyse sociologique : toute appréciation de celle-ci est impossible sans une référence préalable au point de vue dynamique.

#### LE POINT DE VUE « DYNAMIQUE »

En général l'aspect dynamique qui est un des points de vue complémentaires sous lesquels le positivisme conçoit l'analyse des phénomènes pourrait être plus légitimement appelé leur aspect « cinématique » (1) au sens où ce mot était déjà pris par Ampère. Entre les lois de l'équilibre et les lois du mouvement, la correspondance abstraite élimine la notion de *cause*, dans la mesure où elle évoque une *force* métaphysique. La remarque vaut pour le mouvement social, qui est le développement d'une nature.

Mais la dénomination de dynamique sociale rend assez bien compte de la forme de ce développement, parce qu'elle met en jeu toutes les propriétés évolutives de l'être collectif. Celui-ci manifeste une productivité fondamentale, qu'enregistre l'histoire. Bien que tous les efforts intégrés soient l'effet de propriétés intrinsèques, et l'action d'agents spécifiques, ils constituent un déploiement progressif des caractères les plus généraux de l'humanité ; la sociologie comtienne est, en dernier ressort, une psychologie historique du sujet collectif.

Il importe d'autant plus d'écarter de la dynamique sociale

(1) Remarque faite, en particulier, par DEHERME, *Un maître : Auguste Comte*, p. 72.

tout soupçon d'arbitraire métaphysique, qu'elle bénéficie, de la part du positivisme, d'un privilège conscient. La sociologie dynamique, *étude* du développement continu de l'humanité, représente une valeur doctrinale éminente ; elle jouit surtout d'un véritable primat logique, dans le rythme d'analyse abstraite qui constitue l'objet social.

Et ce primat s'exerce sous trois formes : au point de vue logique, en conditionnant la perception « objective » du fait « social », au point de vue scientifique, en justifiant la place qu'occupe dans l'analyse sociale la philosophie de l'histoire, et enfin au point de vue de l'intuition méthodologique en imposant un schème universel d'organisation abstraite philosophique.

En effet, ce que signifie le primat de la dynamique sociale, c'est l'adhérence à une philosophie originale du mouvement, bien différente des évolutionnismes d'inspiration biologique, mais profondément inspirée par l'idée d'un développement continu des caractères humains. Dans cette direction, les constructions intellectuelles du positivisme prolongent sans conteste ses inspirations subjectives ; elles constituent une seule représentation originale, et polyvalente, du mouvement humain (1).

Le pivot de tout cet édifice inséparablement intuitif et discursif, la notion fondamentale par laquelle la méthodologie abstraite se trouve non seulement en accord, mais en coïncidence intuitive avec la philosophie dogmatique de l'histoire, c'est la notion de *progrès*, c'est-à-dire la prise « abstraite » de l'intelligence sur la continuité du concret humain.

Il importe de prévenir dès maintenant les confusions trop fréquentes dont pâtit la notion comtienne de progrès.

Par la manière dont elle s'introduit (méthodologiquement comme nous venons de le montrer), elle remplit une fonction abstraite, uniquement destinée à mettre en ordre, en série

(1) Cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 45 et sq. : *Le mouvement de la connaissance*.

explicative, la complexité des filiations humaines. Il s'agit d'utiliser l'idée génératrice de l'évolution dynamique, le développement continu d'une nature humaine conçue comme totalement et actuellement donnée, mais qui doit s'explicitier par l'histoire. Comte a formellement conçu, et clairement proposé la notion scientifique et fonctionnelle de progrès comme une notion abstraite, exclusive de toute synthèse objective totalitaire, et pure, à ce titre, de tout jugement de valeur, — rigoureusement relative, quant à son usage subjectif, à l'expérience morale, et à la vie intérieure de l'individu (1).

Aussi insiste-t-il sur la forme définie et limitée du progrès qui est de structure « asymptotique » : Comte veut faire ressortir la différence de « nature » entre une telle conception et toutes les conceptions métaphysiques qui se rattachent plus ou moins à l'idée de progrès absolu, de progrès objectif, et surtout de progrès-valeur. Le progrès positif n'est, en somme, que la vraie conception comtienne statique et dynamique du développement humain mise sous une forme schématique, exploitable, applicable à l'analyse du concret évolutif. On ne peut toucher à cet algorithme, instrument spécifique, sans dénaturer le problème humain, et les conditions que Comte s'impose. Le sort de cette conception schématique est étroitement solidaire de l'usage sociologique des séries abstraites, dans la construction des filiations historiques. Il est important de souligner la nature de la notion et la valeur technique de ces instruments. Pour l'une, comme pour les autres, l'adaptation de l'idéal biológico-mathématique au concret humain se fait, comme on le verra, par un redoublement de la sélection, de l'énergie abstraites. En effet, plus la complexité croît, et plus le tissu phénoménal est compact, plus grande la difficulté de l'objectivation, c'est-à-dire la difficulté de construire une « physique » sociale, — plus doit être soutenu le recul « abstrait » qui fait apparaître les faits comme extérieurs.

(1) Cf., ci-dessous, 3<sup>e</sup> partie. *Intuition comtienne* : le progrès, p. 518.

C'est justement parce que l'analyse sociologique suppose logiquement, et prépare méthodologiquement, une connaissance concrète de l'humain, qu'elle doit accentuer son caractère abstrait. L'idée de sociologie s'oppose à la science « descriptive » comme à l'histoire naturelle s'oppose la physique. Autrement dit, et c'est là la signification méthodologique de l'idée de progrès abstrait, il y a une réciprocité fondamentale, et intentionnelle, entre la rigueur de l'attitude abstraite et le caractère complexe, la valeur concrète, des domaines où elle s'introduit pour y dégager une structure objective.

Le thème du progrès abstrait, comme l'instrument schématique de la série abstraite, se réfère systématiquement, non pas à une perception définitive et synthétique du réel social, mais à ce qui conditionne objectivement celle-ci : c'est-à-dire à une sorte de coupe géométrique fondamentale, au fondement logiquement stylisé, objectif, d'une participation totale à l'humain. Cette structure idéale est simultanément définie dans l'existence et dans le devenir ; elle est immédiatement adaptée à toutes les puissances réceptives de l'âme individuelle.

Telle est la direction méthodologique, qui commande toute l'adaptation finale de l'instrument abstrait hérité de l'analyse des phénomènes organiques (1), et directement issu des schèmes mathématiques : la *série sociologique*.

En principe la fonction analytique de ce schème est aussi bien statique que dynamique. Elle se fonde, dans les phénomènes humains, comme pour l'être vivant, sur une hypothèse explicite de continuité, dont toutes les faces, et toutes les répercussions, ont été très profondément appréciées par Comte. C'est ce qui lui a permis de généraliser entièrement le précieux *principe de Broussais* (2) : continuité dans l'espace et dans le temps, solidarité et filiation.

(1) *Cours*, IV, p. 374 : la série sociologique joue le même rôle que la série animale dont elle constitue le prolongement.

(2) Voir pp. 143 et 144.

De cette continuité intuitive politico-scientifique le jeu est ressenti par Comte, si profondément et si universellement, de l'existence mathématique à l'existence humaine, qu'il devient une caractéristique évidente non seulement de sa notion de progrès, mais de toute sa philosophie, comme intuition centrale du mouvement humain.

L'usage dynamique de la série, qui est, par la structure même de toute connaissance sociale abstraite, son plus grand usage sociologique, se plie très étroitement à l'exigence fondamentale d'abstraction (1). Mais elle est aussi bien adaptée aux conditions restitutives du concret : théorie du noyau, de la multiplicité des noyaux et de la coordination des noyaux multiples, spécification des influences collectives (théorie des variations sociales). Tous ces aspects et ces corollaires de la série abstraite découlent du caractère extrêmement concret du continu humain, qui exalte au plus haut degré les aptitudes de la continuité organique. Mais ils traduisent aussi fidèlement la direction initiale et spontanée de l'esprit comtien des mathématiques, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus abstrait dans la méthode.

Il existe, en effet, un lien intuitif étroit entre *continuité*, variation d'un ordre quelconque, et limites des variations selon l'esprit mathématique ou sociologique. D'autre part, nous avons vu que le critère de l'usage non sophistiqué des séries sociales est *mathématique*.

Enfin on observe un caractère d'approximation croissante, d'efficacité fonctionnelle, dans le *prolongement* des séries sociales : un effet de continuité et d'approximation tout à fait parallèle à la *convergence* des séries mathématiques. C'est ce qui permet d'assimiler la série sociale à un instrument de *prévision*, c'est-à-dire de déduction rationnelle.

D'une façon générale ce qui fonde l'usage des séries,

(1) Exemple : la transposition de l'hypothèse de Condorcet sur le peuple unique.



c'est le rapport dynamique de l'abstrait au concret, sur lequel s'appuie le concept générateur d'une philosophie de l'histoire. *Instrument schématique*, rigoureusement issu de l'idée d'équilibre mécanique, et de l'intuition mathématique, ce rapport est inséparable du progrès abstrait humain, et de l'idée de limites de variation : d'où le caractère essentiellement *abstrait* de la *Méthode historique comtienne*. Cette méthode est nécessairement fonction d'un schème mathématico-biologique ; elle en constitue le perfectionnement ultime. C'est par elle et en elle que ce schème va développer toute la puissance intuitive d'une dialectique concrète.

#### L'ESPRIT DE L'HISTOIRE

L'instrument d'analyse que la sociologie hérite des méthodes biologiques et mathématiques n'est pas seulement adapté à la complexité du réel, son usage est orienté par un esprit spécifique, qui est celui de l'histoire. Il n'y a pas simple juxtaposition entre les règles de composition et de décomposition idéologiques héritées des sciences abstraites et les procédés traditionnels de la filiation historique ; il y a combinaison réelle entre l'esprit analytique des sciences objectives et la réaction originale qu'inspire à Auguste Comte la contemplation du continu humain.

L'esprit de l'histoire transforme l'import méthodique en une nouvelle forme d'analyse transcendante, qui dépasse la pure logique biológico-mathématique et achève de constituer l'« esprit » positif. Mais si cette institution méthodique est originale, par rapport à l'héritage bio-mathématique, elle s'en inspire assez pour trancher nettement sur toutes les formes d'historisme dont elle est contemporaine.

Sans doute, le jeune polytechnicien participa au grand mouvement intellectuel qui porte son siècle vers l'histoire, et l'histoire « historisante » ; cependant, il sut prendre con-

science des conditions suivant lesquelles pouvaient s'associer l'esprit scientifique et l'esprit historique : il ne tarda pas à se « définir » un genre où il devait exceller. Toute la profondeur du point de vue historico-scientifique lui apparaît dans l'œuvre de Lagrange, par la connexion « inventive » que celui-ci établit entre l'histoire de la science et une philosophie où la science même trouve la source de nouveaux progrès.

Ce qui préoccupe, dès lors, le jeune philosophe, c'est de concevoir l'histoire politique sous le même angle rationnel et scientifique que l'histoire des sciences. A cet égard, les premiers travaux de jeunesse (*Plan* de 1822 : *Sommaire Appréciation du Passé moderne*) sont extrêmement significatifs. Il n'y faut pas seulement admirer la précocité de la doctrine ; il faut souligner la profondeur « abstraite » des arguments que découvre déjà Comte pour se convaincre lui-même de la justesse de ses thèses : sa première philosophie de l'histoire est réellement originale, en dépit de tous les emprunts, par le genre de démonstration dont la raison positive entend seule se satisfaire.

La forme spontanée de ce qu'on pourrait appeler le « sens historique » de Comte (1), c'est, avant tout, le génie des connexions rationnelles dans l'enchaînement des grandes étapes de la civilisation humaine. Une espèce d'intuition du mécanisme social, ou plus précisément de certains mécanismes politiques ; intuition analogue à l'intuition mécanicienne pour laquelle une vieille machine, ou une technique périmée, acquiert brusquement une lumineuse, vivante signification géométrique. Ce don suppose déjà, en Comte, une représentation purement rationnelle, schématique, conceptualiste, des forces effectives qui jouent dans l'équilibre et le mouvement de ces vieilles machines simples que sont les sociétés (2).

(1) Différent de ce qu'on dénomme ainsi en histoire historisante, et qui est surtout l'art d'éviter les anachronismes implicites.

(2) Un procédé de réduction consciente du mouvement humain complexe à la manifestation uniforme d'un rythme intellectuel.

Avec un trait plus net, plus stylisé encore et plus mathématique, plus de franchise d'allure et de fermeté déductive, le genre historique dont se rapproche spontanément la « manière » historique de Comte, c'est l'histoire de la civilisation à la Guizot (avec lequel il avouait lui-même une grande affinité). L'espèce de méditation sociale pour laquelle il est si heureusement doué (et dont la pratique fut, dit-il, une révélation sur ses virtualités philosophiques), c'est l'histoire abstraite, avant même d'être la philosophie de l'histoire.

Une telle forme du sens historique, plus apparentée au génie interprétatif et déductif de la science qu'à l'esprit de finesse et de « localisation » des érudits ou des grands édificateurs de l'histoire concrète, est, en quelque sorte, une analyse et une déduction perpétuelles, une espèce de prévision rationnelle dirigée sur le passé pour y solliciter une réponse de l'expérience humaine. Mais on aurait tort d'y voir un pur exercice de décomposition et de combinaison abstraites : une analyse impassible de la succession pure des formes sociales. Si l'on peut s'exprimer ainsi, le sens historique de Comte ne se sépare pas d'un sentiment historique extrêmement caractéristique. Ce qui suscite, ce qui soutient, et ce qui guide même profondément l'analyse, c'est une originale réponse affective aux vicissitudes de la civilisation, toujours considérée dans ses éléments spiritualistes, dans sa structure purement abstraite et logique.

A travers ces schèmes successifs de l'équilibre humain, et par leur pure évolution, l'âme d'Auguste Comte est touchée par la vertu purement émotive et douloureuse du destin social. La très haute et très rare poésie religieuse de la *Politique positive*, déjà présente dans la profonde concentration émotive des analyses historiques de la jeunesse, s'épanche discrètement dans le *Cours*.

De cette profonde et rare sensibilité abstraite (1), pro-

(1) Sensibilité qui manque à Guizot, non moins que l'ascèse mathématique. La sympathie intellectuelle de Michelet pour Comte nous semble profondément justifiée.

cède la vertu essentiellement prophétique d'une histoire sans noms, sans barrières érudites, qui semble pourchasser dans le passé l'ambiguïté des raisons éternelles qui durent y agir obscurément mais qui dominent clairement notre avenir social. Un amour réel, chaud et passionné de l'humanité naissante, soutient profondément l'effort historique (semblable à l'amour du géomètre pour l'objet abstrait de ses méditations, mais plus poignant). Le sens historique de Comte est intimement attaché à ce sentiment d'amour spontané qu'éveille l'objet abstrait par lequel se résume, en quoi s'incarne pour l'intelligence, l'ensemble des destinées humaines.

Les deux réactions, abstraite et concrète, de Comte au continu humain donné dans l'histoire, sont indissociables. La profondeur et la continuité de la réaction affective soutiennent la rigidité, la perfection, la permanence de l'idéal abstrait, objectivant et rationnel. Ce que suscite l'amour de l'humanité, ce qu'il s'attache à développer sans cesse, et ce qui le séduit, c'est une détermination objective du mécanisme interne des évolutions sociales : un schème efficace du déterminisme historique, conforme au « canon » invariable hérité de l'esprit mathématique.

L'habitude de sentir, la volonté de penser le drame social sous un angle de sévère abstraction, de le projeter dans l'axe de la pensée mathématique, seront justement l'origine des répugnances croissantes de Comte pour le calcul des probabilités.

Son hostilité était fondée d'abord sur les contradictions internes de la philosophie des probabilités et sur la contradiction non moins sensible de cette philosophie avec la philosophie déterministe de la science. Elle se trouva fortement accrue par le penchant irrésistible des mathématiciens à réserver l'histoire et les sciences sociales comme champ d'application et d'expérience à l'esprit probabiliste (1). Cette

(1) Cette tendance se montra techniquement féconde, malgré l'abus

coupure arbitraire dans l'attitude déterministe, l'ambiguïté qui en rejaillit sur toute la philosophie de la science, l'atteinte irréductible portée à la vision rigoureuse d'un ordre social « pensable » selon le canon de l'abstraction mathématique, et « régularisé » par la pureté des lois, conduisirent Comte à proscrire radicalement « les probabilités ». La caractéristique spontanée de la méthode comtienne en histoire, c'est son esprit abstrait, son idéal hérité des sciences exactes et de la mathématique : esprit qui se donnera une structure, idéal qui se fortifiera et se fixera, par un import méthodologique de la biologie et des sciences physico-mathématiques.

Cependant, les ressources techniques dont la méthode recueille l'héritage (statique, dynamique, série abstraite) et même les attitudes intellectuelles qu'elle sous-entend (unité, généralité) ne sont pas purement et simplement juxtaposées. Elles sont la matière d'une synthèse logique supérieure et leur élaboration donne naissance à une nouvelle forme d'analyse ; analyse organisée, au plus haut point, par l'esprit d'ensemble. La préoccupation permanente de la synthèse, orientation déjà présente en biologie, et qui insère dans l'analyse des faits organiques une espèce de bipolarité (1), devient, en matière sociale, et par suite en méthode historique, la condition essentielle du progrès de la pensée. Le synthétique est à la racine du fait historique, et au cœur de la méthode d'explication.

Logiquement et scientifiquement, il était impossible à Comte de concevoir l'histoire autrement que comme synthèse. Rappelons d'abord que le fait primordial, caractéristique d'une nature humaine, c'est une productivité spécifique incessante. De génération en génération, le phénomène

extraordinaire de la statistique dans le domaine social. Mais avant d'être logiquement poussée jusqu'à son terme, de fusionner *en tout le domaine scientifique* avec les concepts déterministes, elle heurtait brutalement le goût positif.

(1) Cf. plus haut, pp. 164 et sq. : le rythme du simple et du complexe.



humain intègre tellement de données physiques, psychiques et morales, que l'analyse en est immédiatement impossible par les voies préalables de la méthode abstraite. Le fond même de la science sociologique exige qu'on la considère avant tout comme une description collective des continuités. Mais cette originalité synthétique du fait humain ne concerne pas seulement l'étroitesse du consensus statique ou la complexité productive du dynamisme social : elle est profondément associée à la cohérence fondamentale d'une existence collective, ordre abstrait dont l'analyse sociologique cherche à déterminer les lois. L'œuvre sociologique de détermination objective n'a de sens que si ses instruments sont, par construction préalable, convergents ; c'est-à-dire si leur nature logique et leur fonctionnement continu impliquent une permanente et suprême cohésion, comme schémas préalables de l'« unité » sociale.

Aussi l'histoire, qui a pour effet de dégager des filiations, doit avoir pour principe de dégager des filiations orientées par le collectif correspondant, et logiquement ordonnées par les points de vue d'ensemble (1) : et c'est pourquoi aucune filiation partielle, aucune suite isolée, ne saurait avoir de « réalité ».

#### LA DÉDUCTION HISTORIQUE

La liaison abstraite de l'ensemble aux parties, la cohérence continue de l'analyse historique, la parfaite convergence logique de tous ses instruments, possèdent un champ d'épreuve privilégié. Il existe une manière probante de « lire » les résultats de l'analyse, manière qui est un des traits remarquables de la méthode comtienne en histoire et l'un de ses moyens principaux de perfectionnement. L'usage de la déduction historique est un critère d'efficacité abstraite.

Aboutissant normal de l'usage des séries (2), effet ra-

(1) *Cours*, IV, 362 ; VI, 25.

(2) *Cours*, IV, 366.

tionnel de l'instrument abstrait appliqué aux conditions caractéristiques du devenir social, la déduction historique est l'épanouissement naturel du *schématisme* comtien. Mais son ressort psychologique réside en une familiarité progressive de l'investigation abstraite avec les propriétés synthétiques de la continuité humaine.

Exactement comme les sciences expérimentales et physico-mathématiques, l'analyse sociologique progresse en confrontant au réel une déduction susceptible de recevoir confirmation ou infirmation. Cette espèce de *prévision rationnelle du passé* (1), qui est la discipline abstraite de l'historien, est philosophiquement la condition de possibilité d'une analyse sociologique. Concrètement, dogmatiquement, la déduction abstraite pose le fondement de toute politique positive, qui vise essentiellement à comprendre le présent par l'avenir déduit du passé (2).

Dans cet exercice de l'appareil déductif, la raison abstraite enserme, enveloppe de plus en plus étroitement les formes et les intentions du concret (3) : l'usage de la dialectique historique est si puissamment orienté vers la structure synthétique du réel, qu'il lui est difficile de ne pas franchir involontairement les bornes de l'analyse abstraite (exemples de Comte lui-même). La méthode se lie si étroitement à la doctrine que l'on passe presque inévitablement de la fonction objectivante d'une analyse sociologique aux vertus concrètes et même à toutes les puissances subjectives de l'histoire.

Toutes ces propriétés logiques, leur convergence, et leur développement se manifestent expressément dans la série abstraite fondamentale de toute l'histoire positive définie par la *loi des trois états*. Elles expliquent suffisamment la

(1) *Cours*, IV, 368.

(2) En ce qui concerne l'importance méthodologique et intuitive de cette formule, voir plus loin p. 514.

(3) Ch. MAURRAS, *Avenir de l'Intelligence*, p. 152.

fonction éminente que revêt cette série dans la structure du positivisme, sa fécondité dogmatique, sa fortune contradictoire ; sa liaison intuitive à l'originalité intrinsèque d'une méthode comtienne.

Pour beaucoup d'interprètes, la loi des trois états offre un caractère bâtard : c'est tantôt une espèce d'hypothèse gratuite, tantôt un « à-priori » illégitime. Le plus souvent on la réduit à une induction historique ; on aime à s'étonner de la valeur absolue que Comte peut y attacher. On la juge trop générale et trop peu vérifiable pour mériter une pure créance scientifique, trop empirique aussi pour exprimer objectivement des propriétés invariables de la nature humaine. Dans cette induction hardie, mais vague, comment reconnaître la clef de voûte d'un système si rigoureux ?

En réalité, tous ces points de vue restrictifs sont illégitimes. La loi des trois états est avant tout *loi logique* de l'entendement humain selon l'intuition schématique de Comte.

Son appréciation doit être poursuivie complètement en ce sens. Elle constitue la clef de voûte du système, non pas seulement parce qu'elle en détermine l'équilibre doctrinal, mais, méthodologiquement, parce qu'elle en représente la forme abstraite fondamentale. A ce titre, elle met en connexion la coordination des sciences (c'est-à-dire l'étalement statique du schème fondamental), rapport progressivement objectivé entre l'esprit et le réel, et la philosophie de l'histoire, c'est-à-dire le développement, l'aspect « dynamique » d'une nature humaine collective conçue dans son unité indivisible.

La conception et l'invention d'une telle forme (1822) consistent à projeter dans l'histoire humaine le rythme caractéristique de l'analyse intellectuelle, comme la hiérarchie des sciences le projetait dans toute l'expérience scientifique. Le sens de cette opération historique concerne la dernière classe d'objectivation scientifique réservée à l'homme, celle qui vise la détermination de faits spécifiquement humains. Elle exprime que l'intelligence doit construire selon les lois

de l' « objectivité » abstraite le progrès que constitue son propre exercice dans le temps.

La formulation de lois *humaines* ne peut être abordée que sous cet angle. Il faut faire rentrer dans l'observation scientifique le cheminement de l'intelligence elle-même. Celle-ci ne peut se concevoir comme « objet » que dans ses œuvres. La seule forme d'objectivation, le seul schème abstrait qu'on puisse logiquement appliquer à l'analyse sociologique, statique ou dynamique, réside en un immense « étalement » du rythme intellectuel que nous mettons, à chaque instant, en œuvre dans la construction des sciences objectives. Ce rythme d'analyse intellectuelle, c'est celui qui, dégagé de l'expérience mathématique, confirmé et approfondi par toute l'éducation positive, se concentre dans le rapport philosophique de l'abstrait au concret.

Le jeu efficace, le jeu réel de l'intelligence telle que l'invention mathématique et scientifique l'expérimentent dans le progrès de nos connaissances objectives, se déroule alternativement comme constitution d'une objectivité abstraite, à partir de l'expérience concrète, et comme passage, ou comme effort de passage, de l'abstrait au concret. En somme, le passage au concret revêt toujours un caractère de postériorité, par rapport à l'activité théorique ; et l'abstraction, toujours un caractère d'antériorité.

L' « esprit mathématique », racine nécessaire de la philosophie positive systématique consiste à faire rendre le maximum d'effet à ce double mouvement, où la pensée s'approfondit et se hausse à plus de réalité. Mais cette expérience est la face individuelle, instantanée, et fugitive d'une continuité humaine fondamentale où elle s'insère et qu'il s'agit de schématiser abstraitement à la lumière des conditions présentes du progrès intellectuel.

Une « continuité » et une « unité » intuitives sont susceptibles d'être construites à propos du réel humain. Ce qui nous apparaît comme un rythme instantané se réfère à

deux « états », à deux réalités statiques et antagonistes. Il existe une « condition mentale » distincte, primitive, rudimentaire d'où se dégagera l'esprit abstrait, — et une condition positive parfaite où l'exercice de l'abstraction satisfait à toutes les conditions de la plus haute efficacité humaine : cette condition ultime et vers laquelle *tend* l'esprit abstrait, est l'état stable de la raison humaine.

Le point où nous agissons, et inventons, et d'où nous évoquons cette perspective, se trouve dans l'entre-deux, c'est-à-dire, en vertu du principe de continuité, dans un immense état transitionnel que caractérise l'usage de plus en plus positif de l'abstraction.

Ce qu'exprime ici conceptuellement la contrainte du principe de continuité (ou du principe du développement préalable), et de l'unité abstraite de l'objet, est résumé intuitivement et synthétiquement par le *principe des extrêmes* ; applicable à toute succession expérimentale. L'existence et la connaissance de l'intermédiaire étant subordonnées à celle des extrêmes, la seule existence d'un rythme dualistique (1) de l'analyse, comme phase intermédiaire d'une évolution individuelle ou collective de l'intelligence entraîne nécessairement qu'on doit poser l'existence de deux états extrêmes pour cette même variable. En prenant au pied de la lettre les expressions de la *Synthèse subjective*, le rythme de l'abstrait et du concret est une « différentielle » du mouvement de la connaissance dont l'intégrale est la loi des trois états. Ou, si l'on veut, la philosophie de l'abstraction, perpétuellement aiguillée par la réflexion analytique du positivisme est l'énoncé différentiel de ce que la loi des trois états exprime en termes finis.

#### SIGNIFICATION LOGIQUE DE LA LOI DES TROIS ÉTATS

L'effort de l'intelligence pour se retrouver dans la continuité humaine, en étalant le schématisme de l'abstraction,

(1) Cf., plus loin, *L'Intuition comtienne* : la notion intuitive de dualisme, p. 497.



fait apparaître une série abstraite ; la série abstraite fondamentale, à laquelle pourront être rapportées les observations statiques ou dynamiques de la sociologie : le cadre, sans lequel ces opérations scientifiques ne seraient pas concevables.

Par nécessité objectivante, et par construction, la loi des trois états représente donc le véritable développement en série, statique et dynamique, de la logique positive propre à l'esprit humain, et dont l'esprit mathématique offre la genèse spontanée. L'« *intellectualisme* » historique, attribué à Auguste Comte, n'est pas une option parmi les représentations possibles de l'évolution humaine, c'est avant tout une nécessité de méthode, résultant des conditions imposées à tout achèvement scientifique de l'œuvre abstraite d'objectivation. Cet intellectualisme porte essentiellement sur le mode d'appréhension objective de la filiation humaine, et non sur ses facteurs individuels, parmi lesquels la matière et l'affectivité pèsent plus lourd que l'intelligence. Il pose simplement un schème abstrait. En vertu de ce schème, l'évolution de l'intelligence constitue le dénominateur commun de toutes les impulsions humaines. Elle peut servir, comme telle, à les appréhender objectivement.

Le premier succès de la schématisation abstraite se manifeste par la connexion inventive de la loi des trois états et de la hiérarchie des sciences (1) : l'objectivation progressive de l'esprit humain s'opère suivant un rythme caractéristique, qui permet de sérier ses contacts avec les différents degrés du réel. Le résultat de l'analyse sociale, essentiellement conçue comme prospection de l'intelligence dans le continu humain est d'objectiver la trace du progrès spirituel dans la nature : une « *sociologie des sciences* » se trouve à l'origine et au terme de l'inspiration positiviste.

Il ne s'agit nullement pour Comte de plier tout un ensemble de disciplines rationnelles aux indications dogma-

(1) Voir ci-dessus, p. 248, et notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 80 et sq.

tiques de l'une d'elles, ou d'endiguer par une doctrine, si légitime qu'elle paraisse, tout progrès effectif de la méthode ; il s'agit de faire ressortir, d'objectiver, de rendre observables et vérifiables les rapports internes, les relations réciproques qui doivent nécessairement exister entre le corps des sciences, et la logique évolutive de leur constitution humaine. Autrement dit, ce que dégage la loi des trois états, c'est la réaction abstraite de l'idée de système et la considération des sciences comme membres d'une « *unité* » logique. Réaction scientifique conçue sur le modèle de l'unité biologique, par la méditation directe des continus sociaux.

Comme les séries biologiques, et comme tout instrument abstrait, la série fondamentale que présente la loi des trois états a une signification inductive. Mais cette signification ne se sépare pas ici de la valeur logique, parce que l'induction porte nécessairement sur tout l'objet abstrait à construire, à construire par une analyse nouvelle, encore en voie de formation. L'acte original qui crée une science doit y instituer à la fois la méthode et le premier corps de lois. Il est indivisiblement déductif et inductif. En l'occurrence, cet acte comporte une prise de position logique, par rapport à un continu historique donné. La combinaison de la morphologie à l'art des classifications systématiques ne saurait, à elle seule, faire jaillir qu'une hypothèse. Or, ce que propose la loi des trois états, c'est une *logique du développement social* : la formule d'une conduite intellectuelle propre à faire passer du subjectif à l'objectif un aspect nouveau de la continuité humaine.

Il importe de remarquer que cette logique du développement humain dans la généralité de ses manifestations intellectuelles, est donnée comme rigoureusement applicable à l'individu, et que l'individu Comte est un cas particulièrement instructif d'une telle coïncidence (1). Intuitivement,

(1) Si le nerf de la révélation cartésienne est d'abord l'histoire d'un

nous l'avons vu, le schème que la logique positiviste impose au développement du continu social n'est qu'une projection de l'attitude individuelle inventive, la généralisation d'un rythme d'objectivation abstraite, surtout mathématique. Et nous savons combien profondément plongent ses racines dans la « morale » personnelle que Comte tire de son expérience savante.

Dans le germe schématique de la loi des trois états, nous sommes donc au *centre de projection* : au point où se raccordent rigoureusement le progrès individuel de l'intelligence et le progrès abstrait de l'humanité. De ce « moment » inventif jaillissent les deux formes transcendantes, les deux « mères » de la construction positive : l'*esprit synthétique*, parce que l'éducation positive conçoit une formation encyclopédique, où le consensus biologique et social impose à la méthode le primat de l'unité ; l'*esprit subjectivant*, parce que les doctrines et les méthodes objectivantes appellent nécessairement, et dévoilent enfin les conditions de leur subjectivité. Dans ce germe de la conversion subjective le progrès inventif de l'individu s'unit indissolublement au progrès abstrait de l'humanité.

La constitution logique de la loi des trois états explique l'immense variété et, à la fois, l'unité remarquable des fonctions qu'exerce ce schème dans la méthode et dans la doctrine positives. Avant tout, c'est la forme abstraite sous laquelle s'objective le continu méthodologique ; l'instrument nécessaire, au sens le plus comtien du mot, d'une analyse positive des faits sociaux. C'est à travers elle que ceux-ci apparaissent à l'observateur, et qu'ils se montrent capables d'une organisation scientifique. Corollairement, le schème de la série permet d'édifier toute la structure abstraite de la sociologie comme doctrine statique et dynamique. Il fixe, concentre, et permet de développer complètement la nature

esprit, l'essence de la philosophie positive est, sans métaphore, l'histoire complète d'un individu.

spéciale du continu humain en même temps qu'il énonce la consistance particulière du consensus social (1).

A la racine de la schématisation abstraite où prend forme la *Loi des trois états*, nous voyons comment entrent en connexion les deux grands courants du spiritualisme positif : le rythme analytique d'abstraction s'introduit dans le continu social ; le progrès individuel des puissances d'invention scientifique, avec leurs corollaires affectifs, engrène sur le progrès abstrait de l'espèce et toutes les expériences qu'il implique.

Si l'on néglige cette connexion intuitive et sa valeur d'invention, on ne peut comprendre que les vertus rationnelles et méthodiques de l'histoire puissent coexister avec des vertus religieuses (au sens le plus concret du terme) ; et, surtout, on ne peut concevoir leur commun enchaînement. Or, c'est justement la rationalité des origines abstraites qui engendre la vertu affective, la valeur subjectivante la plus manifeste de la dialectique positive du concret.

#### VALEUR SUBJECTIVANTE DE L'HISTOIRE

L'existence seule d'une *méthode* historique revêt une importance extrême pour la conception complète de l'esprit positif. Peut-être même pèse-t-elle plus directement et plus gravement sur l'intuition comtienne que la longue élaboration dogmatique de la philosophie de l'histoire ne pèse sur la doctrine.

L'histoire, en effet, reçoit avant tout une vocation logique (2) prépondérante dans le système des sciences : sa méthode originale, son art d'incorporer à l'analyse les conditions d'ensemble, permettent de mettre en œuvre une observation réellement orientée par l'esprit synthétique. Elle nous rend capables de déceler objectivement, d'explorer les faits

(1) Voir, en *Appendice*, p. 610, notre note sur l'originalité intuitive de la loi des trois états.

(2) Ceci résulte de l'« avance de phase » de la répercussion méthodologique sur la répercussion doctrinale.

sociaux, c'est-à-dire les plus concrets et les plus complexes. Elle représente ainsi dans la formation continue de l'esprit humain par les méthodes scientifiques, un degré supérieur, un perfectionnement décisif : elle indique l'attitude mentale qui convient pour l'analyse du complexe, du concret (1).

L'esprit de l'histoire ne se superpose pas à un esprit physico-mathématique et biologique ; il doit y avoir intégration, éducation progressive : assimilation des conduites mentales les plus simples au genre complexe de l'analyse sociologique.

Si l'analyse atteint, avec le continu humain, le réel le plus concret qu'elle puisse objectiver, la forme qu'elle y adopte, et l'esprit qui s'y déploie nécessairement constituent le critère de perfection, le moniteur permanent de la méthode objectivante. Ainsi l'analyse sociologique, c'est-à-dire l'esprit comtien de l'histoire, doit-elle dominer l'usage systématique des autres méthodes pour tout ce qui relève des purs mérites de la technique abstraite (2).

En vertu même de son objet concret, et de l'achèvement relatif qu'elle apporte au schématisme d'abstraction, la sociologie permet de dégager, par l'histoire, et d'exploiter les conditions subjectives de la connaissance humaine. Le couronnement de l'œuvre abstraite des sciences, c'est l'objectivation d'une existence humaine, sociale et continue, d'une humanité abstraite, accessible par son développement historique et peu à peu dégagée dans sa structure rationnelle. L'unité conçue, la contrainte systématique, directement envisagées, deviennent une source d'inspirations concrètes (seules adéquates au but synthétique et à l'activité logico-affec-

(1) En incorporant à la raison les conditions synthétiques que pose la continuité humaine, elle achève la « formation » spirituelle qu'avait ébauchée la méthode biologique.

(2) L'intervention d'une méthode historique et sociologique doit d'ailleurs jouer dans la constitution d'une connaissance humaine un rôle décisif, parce qu'elle seule nous apprend à déceler, surtout à exploiter le relativisme humain de nos connaissances : exploiter, non pour appauvrir, mais pour étendre, enrichir, et approfondir nos conquêtes scientifiques.



tive qui y mène). Ces inspirations imposent leur harmonie : il en résulte une grande puissance régulatrice de l'analyse objectivante. L'œuvre en cours retentit, par son unité même, sur le mouvement qui la constitue : réaction et direction fondamentales des seuls besoins de l'analyse sociologique sur le rythme de toute spéculation positive.

L'histoire, par la nature de son objet abstrait et par l'esprit final de sa méthode, a donc une vocation subjectivante, mais il est déjà possible de l'apercevoir en œuvre dans l'exercice du rythme d'analyse sociologique : celui-ci dégage, par son seul fonctionnement, les germes d'une conversion de l'intelligence à l'humanité. En effet, ce que l'histoire exige, c'est, à chaque moment, l'insertion de l'individu dans la continuité collective et sa participation active à l'unité abstraite de l'être social.

Exactement comme l'individualité comtienne sut *adhérer* au développement historique, pour transposer en continuité humaine son genre d'analyse objectivante (1), de la même façon, pour participer à l'œuvre d'édification d'une sociologie positive et d'une philosophie de l'histoire, il faut savoir réintégrer le désir individuel de connaissance dans la continuité spatiale et temporelle d'un problème collectif. Performance logique, inséparable d'une aptitude affective que révèle et que développe l'exemple d'Auguste Comte : transposition de notre expérience inventive, et de ses corollaires sentimentaux, selon les données et les perspectives d'une synthèse humaine.

L'histoire positive est l'union intime d'une vocation subjectivante, d'une puissance de conversion affective, avec la continuité intellectuelle des notions abstraites. Elle revêt nécessairement, au sens plein du terme, une valeur et surtout une fonction religieuses. L'unité d'une intuition, c'est-à-dire d'un acte déductif embrassant tout le réel, s'y confond

(1) Genèse intuitive de la loi des trois états.

avec l'unité d'un mouvement d'amour. Elles procèdent, en effet, de la même participation élémentaire à une analyse transcendante de l'humain.

Avant même que soit déterminée toute une sociologie abstraite, l'analyse qui y correspond, c'est-à-dire l'histoire, fait faire un bond à la méthode scientifique. Elle la rend d'une part susceptible d'apprécier mieux les conditions d'objectivité et, d'autre part, capable d'exploiter ses conditions subjectives.

Une telle discipline est donc prédestinée à établir les bases éducatives (donc philosophiques) d'un nouvel humanisme : humanisme qui peut être nommé sociologique si toutefois l'on n'entend pas uniquement par ce terme l'asservissement de la recherche à une approximation de l'existence sociale, mais bien la méditation d'un objet abstrait à construire, qui serait la somme des conditions objectivables d'une existence humaine collective.

L'humanisme positif sera donc fondé, principalement sur la formation d'esprit qui correspond à la construction abstraite d'une sociologie. Il exprime, somme toute, la méthode intellectuelle adéquate. Mais cette méthode ne doit pas être envisagée seulement comme un lien entre les disciplines rationnelles. Elle est une expérience continue de leur unité, de leur logique commune. Son exercice unit nécessairement la plus haute tension objective et la plus claire expérience des conditions subjectives de la pensée humaine. Par sa pratique, autant que par ses enseignements, elle nous révèle une aptitude inédite pour le passage de l'objectif au subjectif : usage « transcendant » de la technique abstraite.

A cet égard, la sociologie de Comte et la philosophie de l'histoire constituent, pédagogiquement et philosophiquement, un modèle qu'il faut finement observer. A partir d'elles, on retrouvera, dans les méthodes moins évoluées et moins « propulsives » pour le cœur humain, les germes d'une conversion semblable : conversion de l'intelligence à l'amour.

Constituant, en quelque sorte, la prise de possession du concret collectif par l'abstraction, les techniques sociologiques de Comte sont en continuité intuitive avec l'humanité abstraite. L'intelligence et les sentiments y poursuivent la communion spontanée qu'une volonté unitive sut éveiller pour la première fois par l'« invention » d'un Être social.

## CONCLUSION

### LA MÉTHODE OBJECTIVE

Si la sociologie achève la course objective où se forme l'esprit positif, ce n'est pas que l'objet « social » soit complètement déterminé ni même qu'il résume suffisamment l'ordre naturel. Le seul achèvement « relatif » est celui des méthodes. Pour Comte, l'existence seule d'une *méthode sociologique* achève le processus constitutif d'une analyse objectivante. Et ce terme représente aussi l'aboutissement de la tendance schématique.

A travers la hiérarchie encyclopédique, par les formations successives du réel, l'idéal abstrait hérité de la pensée mathématique se prolonge énergiquement jusque dans la sociologie. Il constitue, entre-temps, l'armature objective de la méthode. Auguste Comte se plaît à faire ressortir la continuité de cet effort, et nous avons montré combien son sentiment était fondé.

Mais continuité ne veut pas dire confusion, ni indifférenciation. De même, qu'il y a des sciences spécifiques malgré l'unité de leur système, et des « états » bien différenciés de la raison, de même il faut discerner des formes d'analyse bien distinctes dans cette suite qui constitue la Méthode finale. Comme on le voit, par les textes de Comte sur les différents moments de la méthode positive, l'esprit de la méthode expérimentale ne saurait se ramener purement et

simplement à une promotion de la déduction mathématique. Encore moins, saurait-il se confondre avec les caractères originaux de la classification ou de la méthode historique.

La continuité idéale de la méthode objectivante n'est donc pas exclusive des discontinuités nécessaires à son réel exercice. Ici, de même que dans la série animale, cette continuité est abstraite. C'est un point de vue logique, et systématique, imposant son unité à des discontinuités de fait et de droit. Entre les échelons de la série animale l'analyse morphologique établit une continuité de raison : entre les échelons de la méthode positive, l'esprit positif établit une continuité intellectuelle, agissante et créatrice, par cela seul qu'il les montre tous issus d'une même idée directrice, convergeant vers un but commun, et traversés par le même rythme.

#### LE SCHÉMATISME ET L'IDÉAL D'OBJECTIVITÉ

L'idéal unique, qui se fait jour dans la suite de toutes ces méthodes, et qui s'y extériorise d'échelons en échelons, c'est l'idéal objectivant inhérent à la pensée scientifique. L'inspiration comtienne le prolonge jusqu'à son terme logique. Ceci implique une marche vers la plus grande rigueur intellectuelle qui doit s'achever en sociologie.

Le schéma positif, qui n'est que le symbole d'une objectivation anticipée, enregistre la référence permanente de l'analyse à sa racine dans l'invention abstraite, et à sa fin humaine synthétique. Il incorpore progressivement la série des instruments logiques à l'élan indivisible de l'intuition vers l'unité de la Méthode et l'homogénéité de la doctrine. Cette action unifiante du schéma n'est nullement fictive ou formelle. Elle constitue, en fait, une vigoureuse pression logique ; elle fait jaillir d'un seul bloc l'unité diversifiée de la Méthode finale.



Comme on le voit, la « technique » spéculative de Comte est extrêmement peu susceptible de se justifier par anticipation, mais elle est spontanément et rigoureusement modelée sur les démarches spontanées de la science. A partir de la méthode cartésienne, et sans rompre jamais avec le rythme d'analyse hérité de l'invention mathématique, on observe ainsi la curieuse élaboration d'un esprit entièrement nouveau, et surtout d'une *Méthode* irréductible à celles qui ont préparé, nourri son élaboration (1).

L'accroissement de puissance de l'instrument d'investigation intellectuelle s'opère, chez Auguste Comte, à la fois par intégration des méthodes plus simples, et par genèse d'attitudes nouvelles, au contact des domaines encore inanalysés du réel. Les deux formes d'enrichissement apparaissent ensemble, comme engendrées par le même développement interne. Le sens de la mutation nécessaire des procédés intellectuels est aussi aiguë chez Comte que le sens de leur continuité méthodologique. Continuité encyclopédique, historique, philosophique, par quoi se traduit la conquête de notre continuité mentale : l'unité de droit d'une logique humaine. Ces deux aptitudes s'unissent dans une intuition générale, antérieure au départ du mouvement de l'abstraction, et qui se confond avec son achèvement : la mutation de la *Méthode* doit exprimer invariablement le caractère le plus profond de l'activité scientifique. Le « dépassement » de la science par l'objectivation abstraite ne fait que traduire le vœu le plus énergique de la science elle-même.

Telle qu'elle se donne au premier aspect, sous sa forme parfaitement didactique, et avec le vocabulaire « de sens commun » qu'elle transpose, la construction méthodologique de Comte eut un immense succès au XIX<sup>e</sup> siècle. Son influence, diversifiée à l'infini par la prolifération des spécialités scientifiques, est bien loin d'être épuisée. La force et l'im-

(1) Voir en *Appendice*, p. 605, notre note sur la valeur logique du schématisme.

portance de la méthodologie abstraite qu'Auguste Comte a codifiée pour son époque, ne sont pas contestées. Le mérite, la solidité de ses aperçus sur la logique spontanée des sciences, constituent peut-être le véritable terrain où se réconcilient les admirateurs comme les détracteurs, pour peu que ces derniers aient éprouvé le besoin d'utiliser le contenu méthodologique de la sagesse positive (1). A bien des égards le *Cours* passe, et à juste titre, pour l'expression parfaite d'un certain bon sens scientifique profondément systématisé (2).

Mais, par cette immense popularité, l'œuvre de Comte, sous son apparence didactique semble avoir été surtout accueillie comme exposé d'une somme objective, délimitation simultanée de la connaissance scientifique et de l'esprit qui l'anime, non comme invention d'une *Méthode*.

La distinction du rôle méthodologique du *Cours*, l'image de l'expérience abstraite individuelle aussi bien que collective, mais surtout comtienne, qu'il représente, le sens de sa fonction précise, qui est de construire à l'esprit positif ses instruments d'objectivation, ont été éclipsés par la valeur dogmatique qu'on lui a dès l'abord reconnue.

Une telle confusion est compréhensible, en vertu même du principe d'inséparabilité qui est perpétuellement mis en jeu dans la construction méthodologique ; mais elle fausse le sens des intuitions comtiennes. Comte a insisté justement sur la double signification du *Cours*. Il met toujours en relief ce qui concerne la création continue d'une Méthode : ce qui constitue sans aucun doute pour lui (et à notre avis pour l'esprit humain) le point de vue fondamental (3).

La méconnaissance de ce caractère essentiel, de ce rôle constructeur, inventif, expérimental de la doctrine méthodo-

(1) Seul jugement qui compte en l'occurrence.

(2) Rattachement explicite à la tradition cartésienne.

(3) Comte signale aussi que le *Cours* est nécessairement affecté d'une grande imperfection par excès d'*obsession objective*. Comte a vu que cet aspect éclipse l'autre ; il l'a déploré à juste titre, — d'où ses réserves, qui ont surpris si fâcheusement les interprètes rationalistes.

logique de Comte entraîne deux contresens décisifs sur toute l'interprétation de sa philosophie :

1<sup>o</sup> On accepte purement et simplement comme méthode objective l'exposé d'une analyse abstraite des connaissances scientifiques. Or, celle-ci n'exprime, au mieux, qu'un aspect de la présentation comtienne ; laquelle vise en effet à édifier un dogme objectif, mais par une analyse complexe, où le sujet humain (individuel et collectif) est engagé tout entier ;

2<sup>o</sup> On confond cette épopée abstraite et objective de l'analyse à travers les sciences avec la Méthode positive, ce qui est une erreur encore plus grave. L'épopée de l'analyse à travers les sciences ne peut être, au maximum, qu'une préfiguration et une préparation de la méthode positive. Elle en constitue à proprement parler le préambule : elle est une initiation et un exercice, une ascèse intellectuelle sur le chemin de l'esprit positif. Elle constitue un moment de la méthode ; mais non l'intégralité de celle-ci. Cette confusion ne correspond pas seulement à une erreur sur l'intention de Comte lui-même (erreur grossière à vrai dire), mais aussi à une erreur sur le sens rigoureux de la méthode abstraite.

En accordant trop, et tout de suite, à la pure abstraction préparatoire (bénéfice prétendu des vertus de positivité, d'objectivité) on lui retire le nerf véritable de l'effort qui la constitue, la tension qui la fit si grande et qui nous grandit avec elle, quand nous nous y formons : la volonté d'objectivation.

Avant de se prétendre méthode objective, ou positive, l'analyse abstraite se veut méthode objectivante, et c'est à ce titre qu'elle requiert notre profonde attention, notre difficile participation mentale. En respectant toutes les conditions sous lesquelles Comte propose vraiment son effort méthodologique, on élimine cette fiction d'immédiate objectivité, et de positivité à court terme. Loin de minimiser la vertu réellement scientifique de l'effort méthodique on en aperçoit la signification profonde et la permanente valeur éducative.

La Méthode de Comte ne s'isole, à aucun moment, du donné scientifique qu'elle élabore. Cette inséparabilité est voulue.

Elle appelle, d'ailleurs, un immense approfondissement relatif, à cause de la variation historique et évolutive des concepts scientifiques. Ainsi la méthode positive implique et engendre, par son rythme constitutif, son propre rajeunissement. Elle nous reporte sans cesse aux références temporelles, humaines et individuelles qui la situent, et la concrétisent.

L'idée de méthode positive constitue le germe d'un développement continu ; développement homogène à l'esprit scientifique, enté sur le rythme d'invention mathématique par lequel l'individualité comtienne adhère totalement à la constitution logique et objectivante qu'elle élabore.

En se donnant toutes ses connexions humaines, en adoptant, avec la science, l'ensemble des conditions psychologiques et historiques, qui définissent la relativité scientifique, l'entreprise méthodologique de Comte constitue, dans toute la force du terme, une expérience de l'intelligence à la recherche de ses formes d'objectivation.

Expérience datée, localisée, circonstanciée scientifiquement, affectée de ses coefficients individuels, et qui, par suite, se raccorde positivement à l'expérience éternelle du sujet humain. Comme lui, l'esprit de Comte veut se prendre, s'atteindre soi-même à travers le réel, se construire peu à peu ses instruments d'objectivation en analysant par un schème de plus en plus adéquat la complexité des choses.

Ce qui se dissimule, derrière l'étrange profondeur objective de la philosophie didactique du *Cours*, c'est une psychologie du sujet collectif, non seulement présent par son intégration dans l'analyse scientifique, mais agissant aussi par son antériorité à toutes les formes de l'analyse scientifique. Il s'agit donc, dans l'œuvre complète de Comte, à la fois d'une psychologie du « sujet collectif », et aussi bien d'une connais-

sance du sujet individuel. En définitive, d'une analyse du *sujet* dans son attitude la plus spontanée et la plus systématique qui est l'exercice prodigieux d'une volonté objectivante; volonté continue, totalement consciente. Sa finalité radicale est de prolonger l'effort jusqu'au terme insoupçonné, d'objectiver cette impulsion inconnue qui la constitue elle-même, de poursuivre à travers les résistances du réel jusqu'à un terme, ou à un refus. Terme, ou refus, qui, pour Comte, transcendent l'un et l'autre la connaissance purement objective et s'éclairent l'un par l'autre parce qu'ils se correspondent logiquement (1).

#### RÉFÉRENCES SUBJECTIVES DE LA MÉTHODE OBJECTIVANTE

L'effort méthodologique d'Auguste Comte se traduirait donc, mieux que par un dogmatisme objectif, par une « psychologie » du sujet humain, qui suivrait la genèse des fonctions mentales à partir d'une loi interne d'« objectivation » intellectuelle. Il s'agit du sujet collectif, mais aussi sujet individuel de la connaissance, impliqué par toutes les références d'une pédagogie de l'espèce à la pédagogie pure et simple, et par la relativité de toute l'expérience positive à l'expérience totale de l'individu Comte.

On sera donc strictement fidèle à ce que l'inspiration positive a de plus rigoureux, et de plus profond, en constatant que la méthodologie abstraite, prétendue méthode objective, en réalité analyse des conditions scientifiques de l'objectivation, c'est-à-dire analyse objectivante, suppose un recours étendu, et inévitable, à tout ce qui peut conditionner subjectivement les spéculations humaines à tout ce qui représente un développement authentique, légitime, prévisible, de leur universelle relativité.

Il est donc impossible de prétendre maintenir sincèrement

(1) Voir la troisième partie de cet ouvrage : *Intuition comtienne : La dialectique intuitive*, p. 529.



la méthode positive dans la ligne de la pensée comtienne et de méconnaître qu'elle suppose une référence directe et indirecte au subjectif. Du strict point de vue de la cohérence philosophique du système comtien, on ne peut aucunement admettre que la méthode abstraite soit purement objective, ni qu'une telle méthode abstraite, en tant que purement « objective », ait pu se suffire à elle-même, dans l'esprit directeur du positivisme.

En réduisant même, à l'intérieur de l'élaboration comtienne, le problème à ses purs éléments logiques, il est impossible d'aboutir à une autre conclusion. Si on admet que l'édification d'une méthode d'analyse philosophique s'opère sous l'orientation schématique de l'abstraction anticipant la conquête du concret, et décelant ses instruments objectifs par l'organisation et l'intégration de la science, on doit nécessairement considérer tout le parcours encyclopédique de cette analyse comme une immense *préparation*, comme une phase préliminaire de la prise de conscience. Celle-ci suppose l'ascèse objective, et la couronne, mais ne s'y réduit pas : elle doit en exploiter l'action, élaborer les résultats et leur donner une forme. C'est justement dans la recherche de cette forme qu'éclate la vocation du schéma fondamental. Au contact décisif du concret sociologique la formulation objective dévoile les racines subjectives de l'esprit positif (1).

L'accomplissement concret qui objectiverait le ressort interne de l'algorithme fondamental et dévoilerait la structure de toute l'analyse philosophique dénote le sens subjectif de celle-ci. Par les conditions concrètes d'une *relative efficacité* analytique et surtout par la stricte impossibilité d'une synthèse objective se caractérise le trait de subjectivité radicalement inhérent à toute la construction objecti-

(1) Le passage décisif de l'abstrait au concret qui définit intimement le schématisme, et où celui-ci s'achève, entraîne un appel multiple aux ressources subjectives de l'individu et de l'humanité. (Cf., supra : la connaissance objective de l'individuel, p. 194.)

vante, et par suite au schématisme qui la résume, la guide, et l'exprime.

Au point de vue directement épistémologique, cet éclatement du schématisme abstrait (comme purement objectif) au voisinage des régions les plus concrètes, et dans l'acte qui justement les atteindrait, les assimilerait, se traduit par l'apparition d'une gerbe de méthodes. Méthodes qui ébauchent une connaissance objective du concret et de l'individuel et toutes relatives aux fins de l'humanité. Elles préparent un achèvement subjectif, au sens individuel et collectif du terme, de la schématisation abstraite.

Même dans le strict devenir objectif de la méthode positive, cette conséquence est déjà offerte par les propriétés extrémales de l'analyse sociologique.

L'histoire qui est la plus haute discipline d'analyse abstraite, la plus énergique, la plus difficile et la plus profonde domination rationnelle sur le concret, est aussi, par son exercice, et par son objet, une source presque spontanée de relativation subjective, de conditionnement affectif, d'encadrement collectif et individuel pour le jeu de l'intelligence abstraite.

Cette propriété doit, en vertu de la hiérarchie et de la continuité méthodologiques présidant à la formation de l'esprit positif, pénétrer tout le rythme préalable d'analyse intellectuelle. La pure construction philosophique d'une objectivité abstraite, exercice irrésistible du réflexe objectivant issu des sciences, impose logiquement un retour de l'effort abstrait aux conditions subjectives de la connaissance pour l'individu comme pour l'espèce.

Le sens, la cohérence, et la puissance de ce retour sont, en définitive, entièrement concentrés dans l'objectivation finale qui les rend pensables, efficaces, possibles. Le lien d'une méthode subjective à la science sociale est donc double. Tout d'abord la volonté même de construire une science sociale abstraite est liée corrélativement (bi-réciproquement) à la conception d'un passage final de l'abstrait au concret. La

communauté de rythme objectivant fonde ici la possibilité d'un accord subjectif, d'où, en définitive, le succès humain de l'abstraction. En outre, la délimitation des cadres de la subjectivation, c'est-à-dire la définition des vertus subjectivantes (1), exprime toute la puissance contraignante de l'objectivité sociologique. Celle-ci se subordonne, finalement, la possibilité et le détail même de tous les autres efforts objectivants ; ils seraient privés, sans elle, de leur condition logique d'achèvement, de leur garantie de succès concret.

Dans l'objet abstrait d'une « *existence collective* » à construire, existence que le positivisme fixe comme le terme nécessaire de l'effort analytique (2) sont incluses toutes les conditions par lesquelles l'œuvre objective de la science pourra prendre conscience de ses corollaires subjectifs. Par l'intermédiaire obligé d'une sociologie abstraite, comme fin et comme lieu géométrique de l'effort intellectuel, la méthode objectivante, fruit d'une analyse philosophique dirigée par le schème d'abstraction, se rend maîtresse de sa plus radicale relativité : sa relativité à l'humain.

C'est la conduite raisonnée d'une telle entreprise, assimilation complète de l'œuvre d'objectivation scientifique par l'esprit objectivant, qui achève la *Méthode positive*. A partir de là, l'homme devient capable de gouverner lui-même sa propre subjectivité, parce qu'il sait la soumettre suffisamment aux lois abstraites de l'« objet ».

(1) *Les réactions subjectivantes* de la tentative sociologique procèdent toutes de la force contraignante d'une objectivité abstraite.

(2) Parce que, sans cet objet final, l'effort d'analyse serait logiquement injustifiable et psychiquement insuffisant.

## DEUXIÈME PARTIE

### LA MÉTHODE COMTIENNE





## INTRODUCTION

### NÉCESSITÉ ET PLÉNITUDE DE LA MÉTHODE SUBJECTIVE

Ce qui a le plus surpris en Auguste Comte, ce qui devait dérouter sa génération et ses lecteurs successifs, c'est le passage d'une présentation volontairement objective à une subjectivité radicale. Le positivisme semble faire brusquement succéder, à une épistémologie prudente, impersonnelle et objective, une promulgation dogmatique radicalement *a priori*, une synthèse personnelle, et sentimentale, dont la valeur religieuse paraît entièrement gratuite. En son temps, cette surprenante antithèse fit le désarroi de toute une génération : elle détermina la rupture des positivistes « intellectuels » et des positivistes religieux. Elle devait entraîner, par la suite, un choix parmi les admirateurs du philosophe. On sépara deux goûts, deux saveurs de la liqueur positiviste, et en Comte on crut devoir distinguer deux hommes.

Malgré cette scission le développement de la *Politique positive* laisse deviner à tous une richesse intuitive réelle, parcellairement exploitable, mais impossible à raccrocher à une objectivation méthodique et directrice : curieuse impression de flou et de densité, de diffusion et de profondeur. Pensée qui fuit entre les mailles de nos concepts, qui échappe à l'analyse, — et qui reste cependant chargée de richesses, lourde de réelle méditation. Toutes ces apparentes contradictions sont, en réalité, susceptibles de trou-

ver une justification logique dans l'intuition méthodologique de Comte ; et, ce qui est plus important encore, leur explication permet d'approfondir la structure uniforme du système positif.

Comme nous l'avons annoncé brièvement (1), et comme nous le vérifierons en détail, il faut pour que s'explicite complètement le rythme abstrait de la pensée scientifique, l'intervention d'une méthode subjective, qui « actualise » les conditions humaines de l'objectivation. Tel est l'achèvement nécessaire de la méthode philosophique. Mais ce qu'il faut ajouter, pour caractériser la manière dont le problème se pose selon les lois du sujet comtien, c'est que, s'il y a une méthode subjective, cette méthode ne peut s'exercer à moitié. Le conditionnement de l'effort objectivant ne peut être partiel : s'il est possible, il doit embrasser d'un seul effort tout ce qui, dans l'acte de connaissance, relève des lois spontanées du sujet individuel ou collectif. Autrement dit, la méthode complémentaire de l'œuvre objectivante ne peut être envisagée, conçue, que comme radicalement subjective, non seulement soucieuse de déceler, de prévoir l'effet des conditions humaines, mais de les promouvoir : fin subjective, et même plus que subjective, subjectivante.

Quand on franchit ainsi le passage de l'objectivation à ses racines subjectives, on doit accéder immédiatement au cœur de l'intimité religieuse. Par la continuité intuitive qui rend inséparables chez Comte méthode et doctrine, œuvre et vie, sentiment et expérience, on aboutit instantanément à ce qu'il peut y avoir de plus singulier, de plus personnel, de plus exceptionnel dans les concomitants affectifs de l'expérience scientifique du positivisme. En même temps, on touche aux conditions universelles que le sujet humain impose à son action. Et ces attitudes subjectives ne sont pas seulement conçues comme conditions de l'effort scientifique : elles sont « voulues » comme susceptibles d'orienter ses fins.

(1) Cf. pp. 256-257.

On passe donc brusquement de l'épistémologie à la morale. Plus exactement, derrière l'effort sociologique on se trouve face à face avec la plénitude et l'imperméabilité d'une attitude religieuse : religion aussi personnelle à Comte, c'est-à-dire individuelle, que valable pour tout le sujet connaissant, c'est-à-dire collective. En effet, la méthode subjective est, par définition, la recherche et la consécration d'un dénominateur commun entre la spontanéité sentimentale ou inventive de Comte, et l'œuvre collective qu'il entreprend ; le corollaire explicite de sa permanente inspiration concrète.

A l'exposé objectif succède le fidéisme religieux (ivresse du Grand Etre Social), non par le hasard d'une illumination tardive, d'une défaillance mystique ou d'une longue dissimulation, mais par l'effet d'une méthode continue. Cette méthode entraîne l'assimilation totale entre l'œuvre philosophique et la vie individuelle du créateur : deux faces de la même réalité, aussi consciemment inséparables que la doctrine et la méthode, dans l'effort abstrait.

Le caractère irréductiblement synthétique, la plénitude religieuse, l'unité totalement subjective de la deuxième carrière de Comte, qui ont tellement surpris, comme rupture de l'objectivité positive, ont su cependant imposer leurs pressantes suggestions. Dans cette fusion de la pensée et du sentiment (*Politique positive*), l'énergique individualité comtienne s'associe intimement, indissolublement aux spéculations les plus abstraites et les plus générales : il n'est pas possible de l'esquiver.

Certaines intuitions y prennent une vie extraordinairement intense. Quoique singulière, leur vertu évocatrice est inépuisable. La vision religieuse universelle ne se distingue pas de l'inspiration affective, de l'expérience sentimentale. Leur accord définit une « plénitude » spécifiquement comtienne. C'est pourquoi la *Politique* apparaît toujours comme un livre profondément riche, plein de suggestions profondes et de résonances affectives, insaisissable cependant pour nos habi-

tuelles tendances objectivantes. Ce caractère « flou » exige une incessante référence à la doctrine préliminaire : effort difficile, — impossible à certains lecteurs. Cependant, si on consent cet effort nécessaire, on constate que la richesse philosophique de Comte dans sa deuxième carrière est analysable et développable. Elle est susceptible d'objectivation, donc utilisable. Il faut seulement y appliquer les procédés qui définissent l'unité de tout le système positif : l'unité d'intuition doit prélude au détail de la compréhension. Le tissu intellectuel y est d'une extraordinaire densité, d'une rigoureuse cohérence. Il devient compréhensible en profondeur, en fonction du *Cours*, et de l'effort objectivant ; il est réellement développable si on le rattache au devenir historique de ces deux références abstraites à l'aspect scientifique du positivisme.

Si l'on note bien ces caractères de la deuxième carrière de Comte, profondément liés à l'inséparabilité positiviste de la méthode et de la doctrine, on comprend quelles difficultés se sont opposées historiquement à ce que les disciples comprennent toutes les intentions du Maître, et puissent concevoir le passage subjectif comme une nécessité logique. On voit aussi quelles difficultés s'opposent encore, et de façon permanente, à la description séparée d'une méthode subjective au sein du positivisme. La décrire — à part — et pour elle-même, c'est, en grande partie, tenter une distinction fictive, dissocier l'indissociable.

Dans la plénitude comtienne des inspirations objectives et subjectives, l'homme, avec ses permanentes aspirations concrètes, — ses plus profondes expériences affectives, — coïncide avec le progrès abstrait de la raison.

Cependant, on peut voir clairement la nécessité logique interne et externe d'une méthode complémentaire de la méthode objectivante, ; et, à partir de là, les principales propriétés qu'une telle méthode doit développer dans le système positif.

*Il faut qu'il y ait une méthode subjective*, en vertu même des besoins de toute méthode scientifique objectivante. La science, en effet, n'établit que des lois abstraites : il n'y a pas de loi sans abstraction, c'est-à-dire sans la participation intellectuelle, l'intervention affective du sujet humain (1) dans la définition même du réel qu'il élabore.

L'inhérence continue d'une subjectivité humaine à la racine des connaissances abstraites, conditionne toute la valeur de l'effort objectivant. Elle impose simultanément la nécessité d'une systématisation de la connaissance abstraite (en dehors de laquelle celle-ci risque perpétuellement de se dissoudre sous l'effet constant et désorganisé des impulsions subjectives). Elle fonde, non moins inévitablement, l'impossibilité d'une systématisation objective, impossibilité dont le *Cours de Philosophie positive* multiplie les exemples.

Il faut donc une systématisation subjective de la science abstraite, c'est-à-dire une détermination originale des conditions humaines de l'effort objectivant. Une théorie ou *critique générale de la méthode scientifique*, envisagée dans ses implications complexes et subjectives et non seulement dans son rituel d'objectivation, est appelée par l'idéal même de la science et comme complément rationnel de l'acte d'abstraction.

\* \* \*

Le retour de l'esprit scientifique sur ses origines se manifestera d'abord par l'analyse et l'exploitation du ressort de l'invention abstraite (logique du sentiment) : inventaire des ressources psychologiques, des ferments spirituels utilisables dans le sujet individuel et collectif. Inversement, il faut systématiser toutes les limitations qu'impose à la connaissance la condition humaine. Le calcul des répercussions de l'objectivité sociologique (considérée comme acquise)

(1) Individuel ou collectif.



sur la structure et le progrès des connaissances scientifiques est la seconde forme de la révision méthodique.

Ces deux voies sont intérieurement raccordées par la connexité nouvelle que le positivisme a fait apparaître entre le sentiment, individuel ou collectif, et l'objet social : l'Humanité condition d'existence d'une science positive est immédiatement la source des sentiments régulateurs, le ressort d'une vie subjective efficace.

Dans l'esprit de Comte, l'existence d'une méthode (quelle qu'elle soit) succédant à la méthode objective et abstraite des sciences devait découler spontanément des règles empiriques de *la logique des sciences*. Une des « coutumes » les plus assurées de la pratique scientifique réside dans la réaction réciproque de ses différentes méthodes. La *révision* philosophique, dont Auguste Comte avait longuement médité l'esprit pédagogique et systématique à la suite de Descartes, est l'instrument favori de ces comparaisons (1).

Nous avons signalé la signification méthodologique éminente d'une telle réaction de la méthode historique et sociologique sur toutes les autres sciences : effet de régularisation subjective, susceptible d'éviter les déperditions de forces intellectuelles (2). Son envers constitue un art de découverte, utilisant les impulsions inventives du sentiment.

L'idée directrice de toute philosophie positive, c'est que les philosophies spéciales sont à revoir, à la lumière des philosophies générales qu'elles ont permis de fonder : elles régénèrent ainsi leurs éléments (3).

Autant que la structure mentale de toutes les connaissances abstraites, leur logique spontanée implique donc l'existence d'une méthode subjective. Une telle discipline est

(1) Quatrième règle de la *Méthode*.

(2) Effet d'orientation, de guidage : économie individuelle et collective capable de préparer et de susciter la découverte scientifique.

(3) Cf. *Cours*, III, 378, et VI, 840

enfin strictement exigée par la rigueur de l'idéal abstrait que le positivisme entend imposer à la systématisation des connaissances : unicité d'objet et pureté logique de la science.

On observe, selon Comte, une « *subjectivation* » croissante de l'abstraction, un appel de plus en plus grand à l'initiative humaine, à mesure que les difficultés et la complexité des phénomènes augmentent (et qu'augmente aussi leur proximité de l'homme) : la synthèse finale doit donc être régularisée abstraitement et *subjectivement*.

L'achèvement abstrait implique toujours un appel au subjectif (passage de l'abstrait au concret). Mais il importe de définir, de poser des règles, de fixer une méthode pour que cet appel serve, au lieu de les compromettre, la rigueur, la solidité et l'unité abstraites. C'est ce qu'exprime le relativisme positif du schéma d'abstraction. L'achèvement doit être *méthodique*, sans quoi il serait exposé à une dégénérescence subjective : la latitude d'un subjectivisme non seulement humain, mais individuel, serait aux antipodes de la solidité stable, idéale, de l'abstrait.

L'objet abstrait est un : unité d'institution humaine mais systématique. Quand on a dévoilé le principe d'unité, on doit en signaler les exigences à chaque moment de la construction. La *révision* philosophique est à la fois une méthode de précision progressive des caractères subjectifs, et une méthode de subjectivation systématique, réfléchie, des constructions objectives.

#### VOCATION CONCRÈTE DE LA MÉTHODE SUBJECTIVE

Il ne faut pas envisager cette nécessité d'une méthode subjective, corollaire d'une unité idéale de l'objet abstrait, comme supposant une cristallisation « réaliste » des déterminations abstraites, les relations de plus en plus complexes s'emboîtant les unes dans les autres pour constituer finalement l'existence sociale dont l'analyse ferait apparaître

« mécaniquement » les relations abstraites de tous les phénomènes. La méthode subjective ne serait alors qu'une analyse objective de l'objet social, considéré comme totalité des relations abstraites, qui suppléerait aux diverses analyses du réel.

Cette transposition « intellectualiste » du subjectivisme positif se heurte à des impossibilités flagrantes. Pour Auguste Comte, une analyse abstraite autonome est concevable à chaque étage de la hiérarchie abstraite : c'est justement à cause de notre propension intellectuelle à poursuivre aveuglément cette autonomie analytique (1) qu'une méthode subjective est indispensable comme instrument régularisateur. L'abstrait n'est limité et devancé par la méthode subjective, qu'en vertu de sa vocation au concret : il n'est régularisable que dans la mesure où il entre en harmonie, en commerce avec une explicite finalité concrète.

Une telle harmonie est le propre de la connaissance positive. L'analyse pure (individuelle ou collective) de tous les ordres de phénomènes, et de l'homme même est infinie. Ce qui est susceptible de limite (au sens mathématique du mot), c'est le rapport de l'analyse abstraite aux besoins humains. C'est à dégager et à exploiter ce rapport qu'est vouée la méthode subjective. Celle-ci vise donc essentiellement à régulariser (et non à remplacer) les actes d'objectivation ; elle ne prétend nullement établir entre le subjectif et l'objectif une discrimination définitive, immobile, ce qui reviendrait à nier la subjectivité elle-même.

Il s'agit, en effet, de limiter chaque objectivation abstraite par les conditions de l'objectivation sociologique, non de délimiter les bornes de chaque science par les résultats de la sociologie, car cela reviendrait à prétendre séparer, une fois pour toutes, dans les sciences préliminaires, ce qui est objectivité et ce qui est inobjectivable. Le devenir de l'« objet » scientifique, et corrélativement l'évolution de la subjectivité

(1) Anarchie abstraite.

humaine, ne sont donc ni figés, ni soustraits au principe de relativité ; ils sont seulement « harmonisés » — « régularisés », rendus homogènes aux conditions fondamentales d'une objectivation sociale.

Coordonner la science universelle aux attitudes mentales nécessaires à l'humanité pour qu'elle arrive à se concevoir peu à peu comme réglée par des lois objectives, c'est fixer un paramètre humain dans l'exploitation progressive des indéterminations abstraites, c'est poursuivre l'objectivation croissante des corollaires subjectifs de nos vérités.

Ce qui a profondément compromis l'avenir de la *Méthode subjective*, ce qui a même égaré complètement l'opinion philosophique à son sujet, c'est qu'on l'a crue liée nécessairement à un arrêt des sciences, à une stabilisation définitive du contenu des connaissances abstraites et à une attitude sentimentale purement individuelle d'Auguste Comte. Or, cette méthode a une valeur impersonnelle et générale malgré sa paradoxale présentation.

En vérité, en même temps qu'une révolution sentimentale et personnelle, ce que semble vouloir imposer la deuxième carrière de Comte, c'est un arrêt de la recherche abstraite. Arrêt « a priori » et « a posteriori », formulé comme principe des « interdictions » fameuses, appuyé par des considérants impérieux et des allusions à l'état des sciences contemporaines. Sous le « *simplisme* » apparent d'un choix doctrinal, que le philosophe formule avec son intrépidité logique coutumière, il faut d'abord concevoir une application profonde du principe de relativité, et de la logique empirique des sciences. L'immobile et le fixe, l'arrêt, ne se définissent pas en soi, mais (comme en mécanique) par la relativité du système de référence. L'arrêt, que semble exiger toute la conception positiviste, n'est que la stabilisation relative, inhérente (et logiquement indispensable) à toute conception humaniste de la science. Si fluide que soit l'homme, et si prodigieuse son évolution, si insaisissable sa

« nature », la rapidité de l'évolution abstraite les ramène à une immobilité relative, les fait apparaître comme des points fixes. Plus exactement, il s'agit d'apprécier le rapport d'équilibre, la limite vers laquelle tend le conflit de deux mouvements : intelligence et humanité. Le choix le plus simple — et qui s'impose, consiste à considérer la constitution objective de l'homme comme fixe devant l'évolution de ses attitudes explicatives ; à prendre ce rapport, en première approximation, comme invariant fondamental de nos constructions philosophiques.

Il en est de même pour l'arrêt relatif des sciences abstraites. C'est bien moins par sa création et ses résultats que par ses exigences de développement, ses besoins de collaboration spirituelle, son appel d'efforts et de chercheurs que la sociologie exige le ralentissement du mouvement inventif des autres sciences. Mais logiquement, si elle vise à les immobiliser, à les embrasser en un panorama, à en fixer « la situation », c'est surtout par rapport à elle-même et à son propre devenir. Il s'agit d'obtenir une première approximation d'un rapport caractéristique par la confrontation des sciences de l'homme aux sciences préliminaires de l'« objet ». La méthode subjective est astreinte au même calcul. Pour déterminer dans les sciences de la nature un mouvement nouveau, mouvement de réaction logique, de perspective et de réciprocité, un effet de révision, elle exige nécessairement un point fixe, fût-il provisoire, — un arrêt relatif de ce qu'elle veut embrasser dans un mouvement régénérateur (1).

Le sens, extrêmement aiguë, d'un tel besoin logique suf-

(1) Pure application formelle, aussi valable logiquement que psychologiquement, du principe de relativité : tout effort pour repenser subjectivement (c'est-à-dire rétrospectivement à partir de la sociologie, et encore, d'une sociologie en formation) un système des sciences est incompatible avec une vision de ces sciences comme perpétuellement mouvantes, fluides et progressives ; elles doivent être conçues comme relativement immobiles, en tant qu'elles sont l'objet d'un rapport hypothétique avec la science totale de l'homme.



faisait certainement pour imposer à Comte l'attitude « fixiste » et immobiliste qui semble commander sa méthode subjective, entièrement justifiée d'ailleurs en tant que principe constructif. Mais l'expression de cette exigence relativiste choque profondément le lecteur parce qu'elle emprunte crûment l'aspect d'une profession de foi absolue, et inaccessible au démenti des faits.

On ne cesse de s'étonner qu'entre 1845 (ou même 1840) et sa mort, Comte ait pu opposer non seulement cette impossibilité de droit au progrès des sciences, mais conserver étrangement ce qui semble un aveuglement de fait (1). On oublie, au point de vue objectif des méthodes, que le fondateur du positivisme ne devait tenir compte que des révolutions avérées et caractéristiques de la science, non des modifications de détail épistémologiquement ambiguës, moins visibles pour lui que pour nous ; et il est vrai qu'il y devenait moins sensible. Mais ceci nous conduit au cœur du scandale « subjectiviste ».



En effet, ce qui se dissimule sous l'intolérable paradoxe, ce n'est pas seulement l'arrêt relativiste des sciences, mais un arrêt à la hauteur de Comte, c'est-à-dire à sa *cote* temporelle : par l'origine même de son inspiration, Comte nourrissait l'opinion, puissamment renforcée par les espérances et les redressements affectifs de toute sa vie, d'une coïncidence nécessaire entre la révolution positiviste et le phénomène éducatif qu'il représente. La force des choses et le concours des circonstances historiques, non pas la prédestination, firent de Comte le premier représentant d'un esprit positif complètement *évolué* : par suite le mouvement constructif essentiel des sciences coïncide avec le mouvement éducatif où son intelligence s'est formée. Par définition aucune révolu-

(1) On citera l'évolution des mathématiques, le principe de l'équivalence, etc.

tion radicale de l'esprit scientifique n'est concevable après l'*acmé* éducative de Comte (1), pour employer le langage typique de l'histoire des sciences.

On s'est d'ailleurs trop facilement résolu à taxer d'illusion ou de mysticisme l'extraordinaire assurance de Comte dans une telle position. Sa ténacité, dans une attitude si paradoxale, exprime la *logique* de son système et la prise de conscience de ses conditions subjectives. D'une part, le schéma organisateur est effectivement rapporté à sa racine subjective, dans le domaine où la subjectivité de l'individu coïncide avec celle de l'espèce, et d'autre part l'attitude relativiste est adoptée, ressentie, jouée, appliquée dans toute sa plénitude, toute sa finalité subjective et subjectivante.

Comme le dit excellemment l'auteur de la *Politique*, il fallait qu'il se conçût, dès la sociologie ébauchée, dans le « régime final ». Non seulement il sut vivre, avant sa mort, dans une « tombe anticipée », mais, dans la structure intellectuelle de son opération subjective, il sut (au prix de quelle audacieuse témérité) se détacher suffisamment du donné scientifique pour le concevoir à la fois dans sa racine et sa fonction objectivantes, et dans sa soumission au *sujet*. Toutes choses qui exigeaient une science définie, donc immobile, et une science arrêtée à l'usage de Comte, associée à sa vie, comme fondement authentique de ses fins spirituelles.

La méthode subjective présente nécessairement, pour Auguste Comte, un aspect indivisible. Le passage de l'attitude objectivante à ses racines individuelles et collectives doit être radical, pour représenter le corollaire complet, affectif et religieux d'une analyse « universalisante » du fait scientifique. Mais il ne faudrait pas en conclure qu'une telle méthode n'a aucun sens rationnel en dehors de la « singularité » individuelle que représente la construction comtienne.

(1) Et ceci est très *logique* malgré la bizarrerie apparente. Tout lecteur du *Cours*, qui admet les sous-entendus pédagogiques, devrait accepter cette conséquence sans surprise.

Sans doute, il est vain de prétendre dissocier sans artifice la Méthode subjective de l'application qu'en fait Comte, application où intervient nécessairement et volontairement à *plein* la subjectivité propre du philosophe. Cependant, l'exigence d'une Méthode subjective, dans la logique du système se pose pour des raisons intrinsèques : exigences de la *Méthode* abstraite, caractères de sa structure rationnelle, de sa participation directe à la sagesse empirique des sciences. De toutes ces justifications logiques la force subsiste entièrement. Elle s'impose à *nous* et à toute méthode positive, comme à Auguste Comte.

Ce qui disparaît seulement, en vertu même du relativisme historique où nous prenons conscience de cette méthode et de sa nécessité, de sa place dans l'achèvement du positivisme, c'est la coïncidence comtienne d'un phénomène éducatif individuel avec l'éducation d'une raison humaine ; c'est aussi l'arrêt relatif d'une science abstraite au niveau pédagogique où Comte dut la concevoir.

La suppression de ces deux déterminations originales (1) interdit de renouveler tel quel l'effort d'Auguste Comte, avec ses prophétiques conceptions, sa profonde intuition personnelle, l'ampleur et la violence de ses vagues affectives, son génie religieux de la réalité sociale. Mais elle ne fait nullement disparaître l'obligation impérieuse à laquelle voulaient satisfaire les réponses subjectives ; elle ne modifie pas l'économie de la solution, telle qu'elle se formule par la ligne méthodologique originale du positivisme.

#### FONCTION PERMANENTE DE LA MÉTHODE SUBJECTIVE

Pour toute philosophie positive, ou même pour tout essai de connaissance systématique, fondée sur la science abstraite le principe d'une *Méthode subjective* est aussi *naturel*

(1) « Paramètres » proprement comtiens de la Méthode subjective.

comme conduite déductive que comme artifice inventif. Dans l'esprit d'Auguste Comte, le subjectivisme positif ne fait que systématiser, en régularisant sa puissance, le procédé le plus spontané que l'esprit humain ait jamais mis en œuvre pour « lier » ses conceptions. Entre le fétichisme et le positivisme, l'usage d'une méthode subjective, c'est-à-dire d'un mode d'organisation mentale, susceptible de satisfaire aux exigences *non objectivables* de l'individu et de la collectivité, introduit une nouvelle continuité intuitive : celle même qui unit le spontané au systématique.

Si un tel mode explicatif est toujours conçu comme radicalement relatif à la puissance des moyens abstraits dont nous disposons, il reçoit véritablement dans l'humanité et dans l'individu une fonction permanente : son intervention est toujours nécessaire quand échoue notre effort objectivant. Fonction signalée par Comte, précisée par l'analyse encyclopédique en chaque moment scientifique abstrait (1) et que confirme toute l'histoire de nos connaissances.

Ce qui, volontairement ou involontairement, spontanément ou systématiquement, guide la construction scientifique dans la conquête subjective de ses résultats abstraits, c'est le rapport de la conscience individuelle aux conditions sociologiques de l'œuvre de connaissance. La seule systématisation positive possible de la fonction subjectivante, c'est l'affinement, la précision progressive, l'approfondissement de ce rapport. L'objectivation sociologique est toujours à la racine du progrès systématique, non seulement objectif, mais subjectif, de nos synthèses rationnelles.

Ce qui dissimule parfois l'ampleur et l'effet de cette analyse des conditions humaines, ce sont les vicissitudes de la méthode sociologique. Tous les rapports que nous avons fait apparaître, à la suite de Comte et selon la méthodologie

(1) Rythme d'alternance entre l'inquiétude objective et le repos de l'esprit : phases d'objectivation et de subjectivation successives qui se complètent et se soutiennent réciproquement.

comtienne, entre l'objectivation sociologique et l'œuvre de connaissance, supposent l'effort d'analyse orienté vers la création d'une *sociologie générale*. Idéal que nous croyons réellement sous-jacent à la variété des travaux actuels du chantier sociologique, mais qui était originairement évident pour Comte. Il lui permit de dégager des relations importantes entre toutes les opérations scientifiques de l'encyclopédie positive. Dans cet esprit, la « *relativisation* » sociologique de l'œuvre de connaissance est autre chose qu'une limitation objective, une « *deminutio capitis* » de la vérité scientifique.

C'est une nécessité méthodique de la recherche, un instrument évident de progrès technique et philosophique, qui ne préjuge nullement des aptitudes, des fins, et des richesses de chaque discipline abstraite. Sous cette forme l'usage de la méthode subjective est extrêmement naturel ; il fait partie intégrante de la pensée scientifique contemporaine.

\*  
\* \*

Moins évidente, moins familière peut paraître la méthode subjective comme appel à une *logique du sentiment*. Or elle est encore plus immédiatement justifiable à ce dernier point de vue et très apparentée aux inquiétudes modernes de la psychologie intellectuelle. Sous le terme de logique du sentiment ce que propose Comte, en effet, ce n'est pas la *logique de son sentiment*, encore que celle-ci inspire nécessairement et radicalement toute la construction subjective, — c'est l'exploitation consciente des puissances non-objectivables de la nature humaine aux fins de la construction philosophique. Puisque l'effort objectivant ne trouve point en lui-même sa propre fin, il est bien nécessaire d'introduire entre la puissance motrice du sentiment et le jeu intellectuel de l'objectivation, une certaine connexité : condition d'équilibre, mais aussi principe de collaboration régulière.



D'ailleurs cette collaboration possède une origine expérimentale ; en fait, elle existe déjà parmi les conditions de l'invention scientifique, où s'ébauche la logique complète. Une certaine réaction affective spontanée, qui se décèle largement dans l'effort d'objectivation sociologique, est discernée par le positivisme dans chaque moment d'invention abstraite. C'est ce germe qu'il faut développer systématiquement.

Le progrès des conceptions abstraites appelle une organisation méthodique de nos ressources sentimentales, qui sera logique du sentiment, autant que logique de l'invention.

Plus encore que la relativation sociologique, une telle préoccupation est étroitement associée aux problèmes contemporains de la psychologie intellectuelle et spécialement de la psychologie de l'invention, sous les formes empiriques, inconscientes ou fragmentaires qu'elle revêt encore parmi nous.

L'intention très nette de la Méthode du positivisme, et sa plus évidente nécessité logique, visent à rendre accessibles pour toute conscience scientifique et pour toute conscience collective les ressorts subjectifs de l'invention.

Toutes ces suggestions, extrêmement fructueuses, extrêmement bien adaptées à la logique spontanée d'une Méthode positive sont fondues dans la présentation comtienne ; elles se combinent profondément à la logique individuelle du sentiment comtien, à sa plénitude affective, à son génie religieux, à sa *subjectivité totalitaire*. Fusion inévitable et bien expressive, mais qui nous impose le devoir ingrat d'une dissociation préalable.

Cette dissociation est certainement artificielle, bien qu'elle ne soit pas contradictoire en soi ; ni même radicalement étrangère à l'esprit purement comtien de la méthode. En effet, bien que, spécialement ici, le principe d'inséparabilité joue dans toute sa rigueur, bien que la Méthode ne puisse être saisie que par son exercice réel, exercice pleinement *sub-*

*jectif*, en vertu du même principe les faces diverses de l'esprit subjectivant apparaissent avec autant de nuances que les objets divers auxquels il s'applique. Par la clarté, l'ampleur et la variété des applications, Comte nous autorise, nous encourage même à poursuivre, jusqu'à l'épanouissement final, l'œuvre de restitution méthodologique par laquelle nous avons pris peu à peu possession de l'idée d'une logique *positive*.

L'immense variété des matériaux et des points de vue corrélatifs, les degrés divers de subjectivité personnelle qu'Auguste Comte manifeste à propos de chacun d'eux, permettent de nuancer beaucoup l'esprit de la méthode subjective. Mais les diverses faces de cette logique se raccordent nécessairement aux deux propriétés fondamentales qui définissent son rôle dans la connaissance : l'organisation sociologique des efforts abstraits, — la valorisation affective de nos puissances d'invention.

---

## CHAPITRE I

### MÉTHODE SUBJECTIVE ET LOGIQUE DU SENTIMENT

A chacun des deux grands aspects de la *Logique finale* on peut rattacher *grosso modo* (c'est-à-dire en négligeant volontairement leur pénétration réciproque), d'une part, l'œuvre de « relativation » humaniste de la connaissance abstraite, d'autre part l'œuvre de *subjectivation* affective, et la logique de l'invention.

Les textes permettent chronologiquement, de suivre sans artifice une telle distinction : les buts que se proposent le *Traité philosophique d'Astronomie populaire* et le *Discours sur l'Esprit positif* (1) tranchent assez nettement sur les fins subjectivantes de la *Politique* ou de la *Synthèse subjective* (2).

Mais, plus encore que l'esprit général des œuvres, les objets techniques qu'elles élaborent, et les exemples topiques qu'elles proposent sont des illustrations précieuses de l'analyse, des moyens d'accès vers les nuances de la Méthode. Le *Traité d'Astronomie populaire* montre surtout la méthode subjective dans son aspect régulateur, épurateur des connaissances abstraites. Attitude qui correspond le plus immédiatement et le plus spontanément, le plus visiblement, à l'héritage du *Cours* et à la logique interne de la méthode posi-

(1) Positivisme qu'on peut dire « laïque ».

(2) Encore que la *logique du sentiment* soit dite par Comte précéder et fonder l'œuvre de relativation humaniste.

tive : achèvement concret du schématisme par référence à l'objectivation sociologique.

En vertu de la même logique interne, caractéristique du schéma, le *Discours sur l'Esprit positif* épuise toute la relativité abstraite issue du principe de subjectivité sociologique. Mais il faut bien voir que c'est une transition, un moment du passage au concret (1). On y ressent vite, sous la déduction abstraite, l'appel vers une logique du *sentiment* déjà réellement incluse dans la révolution subjectivante du positivisme intellectuel.

La *Politique positive*, le *Catéchisme* et spécialement le *Discours préliminaire sur l'ensemble du positivisme* visent directement l'épanouissement concret de la méthode. Ils réalisent le passage subjectif qu'implique, depuis les premiers efforts spéculatifs, la vocation synthétique du schématisme. L'appréhension d'une finalité humaine, pratique, y est inséparable d'une nouvelle technique affective de l'invention. L'une et l'autre se traduisent par l'ambition constructive de la spéculation concrète, et par sa vocation religieuse clairement affirmée. Ce qu'on peut observer, dans la *Politique*, c'est la résultante de ces deux attitudes, mais la logique complète du mouvement positif ne se dégage explicitement que dans la *Synthèse subjective*.

Dans cet ouvrage, la convergence de toutes les ressources mentales a justement pour but de formuler l'esprit nouveau de la logique ; il s'agit de repenser les mathématiques, c'est-à-dire le fondement ultime de la logique abstraite (2). Ce que signifie, dans la vie de Comte, et ce que réalise dans le positivisme le primat du concret, c'est l'harmonie mentale obtenue par une *subordination* des progrès intellectuels aux fins concrètes du sentiment humain. La fin sociologique imposée au sentiment et à l'intelligence s'exprime alors complète-

(1) « Un programme d'entracte » (GOUHIER).

(2) Le rattachement nécessaire de toute logique finale aux mathématiques réalise d'ailleurs un vœu de Condillac et des idéologues.

ment. Mais elle était déjà incluse dans les premiers effets de la subjectivité. La relativation du savoir au sujet humain comme schème directeur de l'interprétation philosophique, comme ressort de l'invention individuelle et collective est le germe authentique d'une réforme logico-affective.

A la démarche purement objectivante des sciences, le positivisme fait logiquement succéder un art de subjectivation, où s'associent étroitement deux « manières », deux méthodes principales : d'une part une méthode objective-subjective où les démarches se combinent suivant une *alternance* fructueuse, et qui sert indirectement l'effort d'objectivation et d'invention abstraite (de cette méthode, la réduction positive de l'Astronomie offre le type le plus objectif, et la théorie du cerveau le type le plus subjectif). D'autre part une méthode complètement subjectivante, qui explicite toujours la relativation sociologique de la connaissance, mais qui insiste sur la *Logique du sentiment* et qui oriente tout l'effort de construction spéculative vers les fins religieuses d'un « humanisme » synthétique.

#### LA MÉTHODE SUBJECTIVE COMME RÉGULARISATION SOCIOLOGIQUE DE L'ACTE OBJECTIVANT

Le premier aspect d'une Méthode subjective, dans la logique de l'esprit positif, est l'exploitation de la subjectivité des connaissances comme « intellectuelle » : c'est ce que mettent en évidence les premières applications (et les plus abstraites) du principe régulateur issu de la sociologie. Dans ce domaine apparaît clairement le raccordement objectif de la méthode subjectivante. Le thème de subjectivation, le corps des références subjectives en vertu desquelles seront ordonnées toutes connaissances, n'est pas arbitraire, ni imprécis : il est, par définition et par construction, le résultat net des lois abstraites de l'objectivité, ou plus exactement de l'objectivation comtienne.



Le fondement spontané, et la garantie systématique de la Méthode objective résident, en effet, dans une subordination naturelle du subjectif à l'objectif. Cette subordination (1) exprime notre nature et supporte notre adaptation au milieu. C'est elle que poursuit le sens commun, et que fait épanouir la science abstraite. L'objectivation sociologique, qui fournit par ses besoins, ses tendances et ses résultats le principe des doctrines régulatrices, se définit comme une intégration et une promotion de l'objectivation abstraite qu'elle résume, concentre et développe.

Elle est la voie spontanée par laquelle s'introduit, au sein de la pure subjectivité, une référence à l'objet. Idéal de soumission, d'une soumission d'autant plus perfectionnée qu'elle est plus libre et plus volontaire, à l'objectivité scientifique. Bien loin d'introduire aux fantaisies du sentiment ou de l'imagination, la méthode subjective exprime dans sa démarche la plus naïve, comme dans sa vertu systématique un idéal de discipline abstraite. Elle constitue, somme toute, le procédé le plus sage pour se plier doublement au réel humain : d'abord cherchant ses lois, puis en déterminant et en devançant les réactions principales de sa structure abstraite sur l'économie de nos connaissances.

Cette subordination du subjectif à l'objectif, spontanée, puis systématique, est consacrée, développée, et *fixée*, au cours de l'œuvre objectivante, par l'analyse abstraite, suivant le rythme qui associe cette dernière aux finalités concrètes du positivisme. C'est cet équilibre qu'exprime la structure abstraite des connaissances. Harmonie organisée qui permet seule d'atteindre à une science positive.

En vertu même de cette soumission préalable à l'ordre naturel, convergence de l'abstrait vers une construction objective, le principe de subordination fonde la vertu régulatrice de toute « subjectivité » positive. C'est de cette façon, et selon le même rythme, que la sagesse objective des mathé-

(1) « Mystérieuse » en soi. Cf. plus loin p. 382. Cette correspondance soutient le *cheminement* naturel de l'humanisme méthodologique.

matiques avait lentement élaboré les bases de l'induction régénératrice de Descartes. Celle-ci, subordonnant désormais le développement des conceptions mathématiques aux lois du sujet intellectuel, transforme en harmonie durable, stable, développable et universelle, parce que « préméditée », la « convenance » antérieure partielle et quasi empirique de l'abstrait au concret (1).

Il se forme ainsi une espèce d'équilibre naturel du subjectif et de l'objectif propre à l'organisation abstraite des connaissances, une vertu régulatrice inhérente à leur schématisation positive.

Le lien spontané puis systématique entre l'objectif et le subjectif est la caractéristique essentielle de la discipline abstraite. En tant qu'abstraite, en effet, la science positive reçoit une structure qui renforce et systématise la subordination initiale que manifestent nos connaissances spontanées. C'est ce qu'exprime le principe de subordination objective des phénomènes complexes aux phénomènes simples, du supérieur à l'inférieur dans tout le développement de la hiérarchie encyclopédique. L'idée directrice d'un « consensus des sciences », d'un système encyclopédique, et d'une discipline d'abstraction progressive, oriente non seulement l'interprétation épistémologique de la science faite, mais canalise le développement ultérieur de l'abstraction. L'invention « objectivante » doit toujours être rapportée à l'axe logique défini par l'objectivation acquise ; elle est virtuellement encadrée par la science déjà conçue et par son organisation abstraite.

Dans la perspective comtienne, l'effet directeur et régulateur de l'abstraction scientifique sur le devenir de la science s'exerce logiquement aussi bien à partir des sciences supérieures sur les inférieures que du simple sur le complexe. Si l'abstrait forme un « système », ce qui est établi au sommet

(1) Cf. p. 59, p. 417 et sq., et voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 99 et sq.

limite un degré de variation dans la base et définit, par suite, des conditions nouvelles de la connaissance, des possibilités inventives.

La réciprocité de ces actions reçues, transmises et imposées, se fait sentir intérieurement par la liaison schématique du rythme d'analyse à la fonction objectivante d'une sociologie abstraite (1).

L'objet abstrait que vise à construire la pensée positive s'impose non seulement comme fin, comme terme synthétique, mais comme référence immédiate, comme ressort continu de l'activité analytique. Le couple abstrait-concret préside non seulement à la pensée d'une philosophie, mais à son rythme infinitésimal, élémentaire, d'élaboration. C'est pourquoi la plus efficace limitation subjective n'est point extérieure, ou encore superposée, postérieure à l'élaboration abstraite. Au contraire elle dirige de l'intérieur l'économie des forces intellectuelles (2).

La pensée sociologique, qui résume, couronne et développe à la fois la structure, l'idéal et l'effort encyclopédique de la science, est envisagée ici comme objectivation abstraite, et dans son rapport constitutif au corps des disci-

(1) Ce qui cache la symétrie nécessaire de ces actions et réactions, c'est le primat du dynamique dans les descriptions de la science selon Comte. La réaction abstraite de l'inférieur sur le supérieur, en science, se confond avec la formation légitime d'un esprit scientifique aspirant à objectiver la sociologie, orientation positive qui constitue tout au plus une préparation, une schématisation de l'esprit positif. La réaction d'une sociologie abstraite sur les sciences préliminaires doit consister au contraire en épuration, limitation : canalisation de l'énergie intellectuelle, qui prend vite l'apparence d'un étranglement de l'invention. Mais le corollaire essentiellement logique de cette limitation, c'est la convergence, spontanée et systématique, naturelle et intentionnelle, de l'analyse abstraite vers un objet idéal : système abstrait de la connaissance, dont la sociologie permet seule de concevoir l'unité.

(2) Avant même aucun primat du travail sociologique, l'appel de l'objectivation sociologique canalise tout le présent et tout l'avenir du labeur *abstrait* ; c'est ainsi que la *discipline* scientifique, dans la détermination progressive des contraintes objectives de la pensée sociale, incorpore déjà la nécessité de servir le sujet humain, en orientant tout l'analyse par l'avènement virtuel d'une telle pensée.

plines positives. Comme les modes abstraits de l'ascèse scientifique préparatoire, la sociologie est subordonnée à l'objet, et selon le même principe qui fonde son aptitude subjectivante. Nécessairement héritière, en vertu de la subordination encyclopédique, de tous les « actes » d'abstraction qui définissent peu à peu le réel scientifique, la « physique sociale » enregistre, sous ces fondations la subordination croissante du subjectif à l'objectif. Mais la sociologie ne se confond pas avec cette somme de préparations abstraites, et, par ailleurs, elle ne saurait contenir analytiquement tout le détail virtuel des sciences préliminaires. Elle intègre et dépasse le contenu abstrait de la connaissance, l'incorpore à un acte nouveau, le plus concret des actes abstraits, celui qui objective le réel social.

Inversement, en vertu de la cohérence du système abstrait, l'effet de réciprocité et de réaction méthodologique *associe* le dernier acte de création objective à chaque moment de la construction abstraite. Et c'est pourquoi la sociologie est à la fois finalité interne et externe dans le système scientifique du positivisme (1).



Ainsi s'introduit, dans la discipline abstraite, dans sa structure homogène, un germe inséparablement objectif et subjectivant. De même que la fin concrète chez les praticiens, résultat « objectif » à atteindre, joue le rôle d'excitant subjectif, de même cette pensée sociologique, objectivement conçue, joue à chaque instant, par son appel hiérarchique et par sa fonction interne un rôle subjectivant. Elle désigne au système de l'abstraction la direction concrète par excellence.

En vertu de son éminence et de sa perfection méthodolo-

(1) La sociologie fait partout intervenir « l'esprit d'ensemble » ; elle constitue le seul instrument objectif-subjectif permettant d'associer l'analyse des conditions humaines d'une existence collective à chaque démarche de l'intelligence abstraite.

gique, de son aptitude universelle à faire apparaître partout les conditions de l'existence collective, c'est-à-dire le point de vue caractéristique de toute sagesse positive, la sociologie commande toute rééducation subjective de la raison. Par sa définition encyclopédique et par son insertion profonde au sein de la discipline intellectuelle, elle introduit partout l'unité du système positif.

Sa fonction est de garantir le caractère progressif, « intégrable » de l'acte de connaissance. Elle réalise une adaptation intime des moyens rationnels au labeur synthétique, en maintenant toujours la pureté de leur structure abstraite.

La sociologie n'est donc pas surajoutée, surimposée à un bilan préalable de l'esprit positif. Elle fait corps avec ce dernier, parce qu'elle explicite simplement la structure interne du schématisme organisateur. Déjà incluse dans la technique élémentaire d'objectivation, elle représente, somme toute, l'idéal abstrait « fait » méthode finale, l'unité intuitive dans sa dilatation méthodique à travers la spécificité des diverses sciences.

Ce caractère permet de comprendre la quiétude, la bonne conscience scientifique, et aussi l'intrépidité, la décision, la précision, qu'apporte Comte à organiser abstraitement la science, non seulement comme suite d'actes objectivants, mais comme système harmonieusement subjectivé des connaissances humaines. Si le sujet humain, dans la conquête d'une science abstraite a véritablement réussi à objectiver la forme de *tous* ses rapports essentiels avec le milieu (ce dont Comte ne peut douter), rien de plus positif que la limitation, la purification de ce qui est acquis, la régulation, l'orientation et la préparation des efforts ultérieurs.

Il ne saurait être question de limitation utilitaire ou purement pragmatique (Comte sait fort bien que ce serait vain, et puéril, et « théologique » !) ni d'une divination puérile anticipant sur le cours ultérieur des sciences, comme on le dit parfois.

En réalité, pour Comte, l'esprit humain garde, trop réel-



lement, licence dangereuse de multiplier tous les périls et toutes les trompeuses victoires de l'analyse illimitée des phénomènes. La sociologie ne « contient » pas plus analytiquement la connaissance du réel que la biologie de Blainville comme doctrine ne peut dispenser de la culture des sciences physico-chimiques !

Mais dans la mesure où il y a une histoire et une préparation « abstraite » de l'esprit positif, un ressort, une structure « abstraite » de nos connaissances, *une référence permanente à l'analyse des conditions collectives de l'existence humaine*, référence que schématise la suite de nos efforts intellectuels, dans cette mesure, l'objectivation d'une sociologie abstraite est régulatrice. Elle explicite complètement la relativité virtuelle de toute l'œuvre scientifique au sujet humain. Elle fixe le paramètre que laisse toujours indéterminé l'initiation scientifique préliminaire ; elle permet, elle demande même qu'on définisse complètement tout ce que notre intelligence peut apprécier du *rapport* de l'homme au réel, dans les limites positives de notre expérience.

#### LA SUBJECTIVATION ABSTRAITE COMME PHILOSOPHIE DE L'APPROXIMATION

On discerne très clairement la portée de ces principes dans la tentative de Comte pour *organiser* subjectivement la science astronomique. La crainte puérile de l'inquiète investigation d'un univers illimité (1) n'eût certainement pas suffi à Comte pour proscrire l'astronomie stellaire, s'il n'avait eu par ailleurs de très bonnes, solides raisons épistémologiques et philosophiques de séparer le « Monde » et l'« Univers » (2). Epistémologiquement, il s'agit de la frappante inégalité de nos connaissances en astronomie planétaire et en astronomie

(1) Comte eût bien aisément imaginé quelque autre transposition purement scientifique.

(2) Cf. plus haut, p. 117.

stellaire. Philosophiquement, il s'agit de définir l'ordre de perfection logique, encyclopédique et historique, où doit se placer l'Astronomie. Ces deux considérations s'expriment par l'idéal d'une « perfection abstraite » qui entraîne nécessairement pour l'Astronomie une claire conscience de sa relativité sociologique. En effet, la concordance de telle ou telle forme du système abstrait de nos conceptions avec l'ensemble de nos connaissances et avec l'analyse des conditions humaines, la *convenance abstraite*, constitue pour Comte le critère fondamental. Pour quiconque se place rigoureusement dans la perspective encyclopédique, un tel argument est irréfutable. Ce que l'astronomie est (pour l'épistémologie critique contemporaine de Comte), ce qu'elle a été (historiquement), ce qu'elle doit être (encyclopédiquement et philosophiquement, en tant que discipline abstraite), toutes ces représentations convergent vers l'idéal de perfection abstraite propre à notre connaissance du monde planétaire.

De même que l'approximation physique est l'instrument, et la mesure, d'un progrès additif de la connaissance expérimentale, — le témoignage et le contenu d'une croissante « *objectivité* » que le *sujet* construit et détermine numériquement à travers la mutation des théories et même la signification changeante des faits expérimentaux, — de même l'organisation subjective de la connaissance abstraite vise à déterminer, à isoler, à préciser la part inébranlable de la science, la structure objective vraiment susceptible d'intégration mentale, de progrès additif et continu sur quoi s'édifie le dogme positif.

C'est parce que la science est abstraite qu'elle peut et doit être limitée (c'est-à-dire *définie*). L'approximation scientifique comporte un retour du sujet sur les conditions de son analyse, une soumission systématique aux limites intrinsèques qu'il décele dans l'objet. De la même manière, la détermination abstraite d'une objectivité philosophique relève de la « prise de conscience » du sujet collectif. La technique

de la « subjectivation » abstraite développe encyclopédiquement, philosophiquement, ce que suggère, à la logique empirique des sciences, la « conduite » de l'approximation objective.

L'étude des théories sur la « figure de la terre » (1), envisagées historiquement et techniquement, fait apparaître avec évidence le lien philosophique qui rattache, pour Comte, cette vertu de l'approximation scientifique à l'économie logique et sociale d'une science parfaitement abstraite. Ce que la méthode subjective apporte de nouveau, ce qu'elle ajoute à l'attitude empirico-logique des sciences, c'est l'extension rigoureuse du principe d'approximation à l'ensemble des connaissances positives. En vertu de l'aptitude des conditions sociologiques à définir les conditions finales d'objectivation, la *limite utile de précision* scientifique est partout décelable, par anticipation, dans l'analyse du sujet humain.

L'instrument abstrait d'objectivation sociologique joue, pour déterminer l'approximation ultime de toute connaissance, le rôle qui est dévolu techniquement par l'analyse expérimentale à ses instruments spécifiques de labeur constructif. L'extrapolation subjective et abstraite des règles scientifiques d'approximation permet ainsi d'anticiper sur l'œuvre ordinaire et continue d'approximation objective. Audace singulière, mais non point « hétérogène » à l'esprit de la précision scientifique. Non seulement parce qu'elle renforce l'horreur des précisions gratuites (2), qui est la plus positive des attitudes héritées de la science, mais aussi parce qu'elle travaille bien dans la même direction que celle-ci. La microphysique devait retrouver, au bout de son instrument mathématico-expérimental d'approximation, la même formule de limitation subjective que Comte imposait à l'Astronomie en vertu des conditions proprement positivistes de l'objectivation sociologique (3).

(1) *Traité philosophique d'Astronomie populaire*, pp. 269 et sq.

(2) Cf. BACHELARD, *Le Pluralisme cohérent de la Chimie moderne*, p. 52.

(3) Cf. p. 104.

La subjectivation sociologique apparaît donc comme une *méthode d'approximation*, une détermination des limites d'approximation humainement significatives pour une science abstraite. Ce qui renforce cette parenté intuitive, et cette fonction profondément rationnelle de la Méthode subjective, envisagée sous la perspective abstraite, c'est l'usage auquel Comte entend la consacrer. La fin qu'il lui impose la rapproche étroitement des techniques de confirmation, de vérification, de concours logique entre l'expérience et le raisonnement, familières à la logique empirique des sciences.

En effet, la méthode subjective, dans son premier usage de relativation abstraite et sociologique se présente en réalité comme objective et subjective.

Elle propose une convergence systématique entre les deux attitudes complémentaires qui définissent l'acte d'abstraction : la tension « objectivante » et le retour aux conditions du sujet humain. La Méthode établit entre ces deux attitudes une *alternance*. Leur fonctionnement successif permet à la fois un concours logique entre deux principes inhérents à nos constructions abstraites, et une économie importante (et profondément fructueuse) de nos forces intellectuelles.

De là résulte un commerce prudent, précis, efficace des divers « moyens » intellectuels inhérents à l'exercice de l'abstraction. La subjectivité abstraite est donc susceptible de s'opérer progressivement, de façon calculée. *Elle ne joue pas nécessairement, et de prime abord, le tout pour le tout : le flot tumultueux de l'intériorité affective ou du subjectivisme social recouvrant les structures objectivantes. Elle réalise la convergence de deux démarches intellectuelles, qui se réfèrent directement et indirectement à l'« objet » abstrait de la connaissance positive.*

Ces démarches sont homogènes et complémentaires, en vertu de la structure initiale de la science abstraite. On les

systématise selon les exigences finales de l'abstraction. On les amène ainsi à se relayer, à se soutenir, à s'aider méthodiquement l'une l'autre, à éviter les « divagations » et les « illusions » de la pure analyse abstraite quand elle est abandonnée à son simple réflexe *objectivant*. La « limitation » de la connaissance objective par la subjectivité abstraite est donc moins une limitation par appauvrissement de l'acquis, ou du plan de recherches, que par orientation, spécification des problèmes : limitation de l'effort, plus que de la connaissance. Il y a précisément « régulation de la recherche abstraite », sélection des voies où elle doit à la fois dépenser le moins d'énergie inutile et obtenir le plus de résultats.

En définitive, la méthode subjective dans son usage abstrait développe très naturellement le génie d'approximation, de simplification systématique qui caractérise la méthode objective des sciences. Elle constitue l'*artifice logique final* par lequel la méthode abstraite, en tant que telle, atteint sa plus grande économie, sa plus grande perfection et sa plus réelle efficacité. Cet artifice, qui s'inspire directement de l'œuvre objective des sciences, vise à l'économie maxima de l'effort abstrait. Il tend à réaliser le fonctionnement *optimum* du rythme *organisateur* des connaissances.

Il conserve donc une science abstraite, mais il entend l'explicitier, lui donner toute sa valeur finale. Il fait rendre à l'intelligence, par l'exploitation des références sociologiques, tout l'effort systématique dont elle est capable pour obtenir la fécondité, la profondeur, la réalité des constructions abstraites.

\*\*\*

Pour la méthode subjective, conçue comme relativation sociologique de nos connaissances abstraites, le schématisme fondamental reste le modèle, et l'instrument indispensable



d'organisation intellectuelle. Mais ce type n'est pas immobile, ni invariable : comme la série qui lui donne sa forme objective la plus caractéristique, le rapport de l'abstrait au concret est un instrument d'adaptation, et même dans toute la force du terme, d'approximation croissante. C'est sous cette forme d'outil d'approximation qu'il a été adopté pour toute l'édification de la connaissance et de la méthode abstraites. C'est sous la même forme qu'il est systématiquement utilisé pour leur perfectionnement, leur achèvement subjectif. On sait de quelle nature est cette approximation, et quelle fin rationnelle l'inspire. C'est l'approximation d'un « contraste » fondamental, inhérent à l'ordonnance humaine de tout le réel. De ce contraste, il importe au positivisme de percevoir finement toute l'acuité, comme d'en *systématiser* et d'en régulariser les effets. Ce contraste, dont les mathématiques nous habituent à discerner finement la valeur, et dont elles ébauchent la systématisation, la résolution savante, c'est celui de l'abstrait et du concret. Et ce qu'on y discerne en première analyse, c'est l'opposition de la théorie et de la pratique, du simple et du complet, de l'être et du phénomène (1).

La fin que vise, depuis l'origine, l'organisation positive du réel, c'est d'établir entre les deux termes de ce contraste une harmonie stable, d'analyser et d'organiser le rapport qui le sous-tend. Au contraire, la définition invariable de la métaphysique selon Comte, c'est le *mélange* des deux points de vue abstrait et concret. Discernement insuffisant des polarités du réel, association gratuite, et inconsciente, confusion permanente et désastreuse de la théorie pure et des finalités humaines. Ce que le positivisme entend instituer, c'est la convergence harmonieuse, la combinaison raisonnée, progressive, consciente de ces deux attitudes complémentaires : inséparables d'ailleurs et nécessaires à toute activité mentale.

L'œuvre éducative des mathématiques consiste essentiel-

(1) Cf. pp. 355 et sq.

lement à nous faire percevoir finement et avec précision la naissance, la fonction, les nuances et la profondeur de ces *valeurs en contraste*, mais aussi à en organiser, au sein des phénomènes les plus simples, l'harmonie. Par l'intermédiaire de la révolution cartésienne, il est bien évident que la méthode positive, et la méthode subjective en particulier, visent à achever cette œuvre d'harmonisation et d'organisation, en exploitant justement ce qu'enseigne, ce que révèle sur le fonctionnement total de la raison humaine, le fonctionnement de l'abstraction mathématique.

Non seulement les textes du *Cours* ébauchent cette harmonisation philosophique, mais l'esprit de tout le premier volume est visiblement orienté par le souci d'organiser l'abstrait en fonction de la convergence finale entre l'abstrait et le concret : le concret étant représenté à ce niveau par les prolongements géométriques, mécaniques, et physico-mathématiques de l'*analyse*, mais pré figurant nettement les besoins pratiques de l'humanité.

La même mission est imposée, dans toute l'organisation des sciences, au schématisme de l'abstraction, et il doit l'accomplir en résumant les propriétés de l'objectivation sociologique. Donné, dès l'origine, comme instrument d'*approximation* philosophique (au sens étroitement technique du mot), il se perfectionne, augmente sa puissance de science en science dans l'ascèse objectivante, toujours en vue de la même fin.

Par la sociologie abstraite, il devient susceptible de porter à sa plus grande finesse l'*harmonie* entre l'abstrait et le concret. Réalisant le rêve paramathématique d'une ordonnance cartésienne, il doit faire passer l'intelligence au manie-ment d'une *Méthode* définitive, capable d'universaliser l'accord entre l'esprit et le réel et de fonder l'« état » *pleinement systématique* de notre raison.

LA MÉTHODE SUBJECTIVANTE ET LE PRINCIPE  
DE SUBORDINATION

La généralisation décisive du schéma, la résolution universelle du contraste fondamental ne peuvent s'opérer qu'à deux conditions auxquelles peut seule satisfaire l'ascèse abstraite achevée jointe à la sociologie.

Il faut d'abord que le contraste, partout soupçonné, soit partout démontré ; qu'il apparaisse comme « universel ». Perçu, et avec précision, non seulement en mathématiques, en science, mais dans l'ensemble du réel humain. L'ascèse à travers les sciences, fondement d'une hiérarchie abstraite embrassant tout le réel (abstrait ou concret) et l'ordonnant suivant l'algorithme schématique, prépare cette universalisation, en définissant en chaque point la valeur et le sens du contraste. Le dernier moment de cette prospection universelle apparaît en même temps que les premiers effets de la subjectivation sociologique. Il est signalé par la réduction très importante de toutes les différences entre la valeur du contraste abstrait-concret et l'opposition théorie-pratique. La disparition d'un « ordre des sciences concrètes (purement historico-descriptives), entre science abstraite et pratique humaine montre Comte devenu parfaitement conscient de la logique interne de son œuvre. Cet alignement du front de combat n'est pas, en effet, une simplification illusoire ou gratuite. Elle est inscrite dans la logique du système (1).

Mais si la coïncidence enfin proclamée entre l'opposition du théorique au pratique et l'opposition de l'abstrait au concret finit de poser correctement le problème, elle ne le résout nullement. Ce qui est strictement nécessaire, pour cette résolution, c'est de spécifier pour chaque valeur du rapport, et chaque point, les conditions de sa « solubilité », c'est-à-dire

(1) Voir plus loin, pp. 505 et sq.

ses conditions d'harmonie. C'est à la méthode subjective issue de la sociologie qu'est dévolue cette spécification.

Aux origines de l'ascèse abstraite, c'est-à-dire dans le domaine mathématique, l'un des termes du rapport était défini par l'expérience mathématique elle-même, d'où naît la notion d'abstraction scientifique. L'autre terme était posé par les exigences techniques précises, connues, énoncées en chaque cas : tout ce qui débordait ces allusions, toutes les résonances humaines, pratiques et affectives, ne devant jouer qu'un rôle virtuel dans le mouvement continu du schématisme. Dans la Méthode finale, au contraire, issue de la sociologie, il faut expliciter toujours et partout l'esprit, les termes, la fonction du rapport. En vertu de la structure hiérarchique et abstraite du réel comtien, de sa fixité relative, le fond de tableau abstrait du contraste inhérent à toute perception du réel peut être facilement désigné en chaque point. Ce qu'il importe donc désormais de faire apparaître, c'est la relativité concrète de ce fond abstrait ; il faut dire ce qu'est le *concret* en chaque occurrence et quelle relation doit soutenir l'abstrait avec lui pour que le rapport fondamental soit générateur d'*harmonie*.

En définitive, incombe à la sociologie la tâche de *valoriser* en chaque occurrence, en chaque point, le rapport de l'abstrait au concret, afin d'en organiser l'harmonie totale : de définir son sens, son orientation, son fonctionnement, ses effets, c'est-à-dire ses conséquences explicites. Mais cette œuvre de régularisation abstraite ne s'opère pas de façon arbitraire, ni quelconque, par un décret sociologique variant suivant les circonstances et les considérants. Il y a une loi de génération, de diffusion et d'« intégration » de la *vertu subjectivante*.

\*  
\* \*

· La sociologie développe à son niveau toutes les aptitudes, toutes les virtualités concrètes du schématisme. Elle est comme toute science, relativement abstraite et relativement

concrète, mais elle est la plus concrète et, dans la perspective encyclopédique, la seule concrète par son objet immédiat. C'est pourquoi elle est, par excellence, le siège de la fonction subjectivante ; celle-ci y apparaît à l'état naissant dans les propriétés méthodologiques, « structurales » qu'y revêt, par construction et adaptation à l'objet, le schématisation.

La propagation de cette réforme subjective en un domaine quelconque du réel (1) se fait en ordre, et suivant un principe de profonde continuité.

L'ordre est imposé par la structure abstraite hiérarchique qui enserre tout le réel. Une continuité objective et subjective est maintenue à travers cette distribution par l'évolution adaptative du schéma, évolution dont nous avons étudié le mécanisme dans l'ascèse objectivante. La réaction directe et continue des sciences abstraites supérieures sur les sciences inférieures, de la sociologie aux mathématiques, le long de l'échelle encyclopédique, fournit le type simplifié de cette transmission. Mais c'est un squelette, l'image réduite d'une continuité polyvalente et surtout pleinement subjective, c'est-à-dire où l'enregistrement des réactions sociologiques obéit à des lois d'intégration autrement plus complexes, plus souples, plus délicates et finalement plus puissantes.

Le propre de la diffusion complète, mais méthodique, progressive et surtout continue, est d'opérer, de proche en proche, de niveau en niveau, entre tous les domaines du réel humain, un transfert de la finalité concrète issue de l'objectivation sociologique. L'acte par lequel l'intelligence fait apparaître les conditions objectives d'une existence sociale développe, par son seul exercice, et par les résultats qu'il atteint, des propriétés subjectivantes, toutes inscrites dans l'usage corrélatif correspondant du schématisme abstrait. Selon le contraste fondamental, elles se formulent comme autant de fina-

(1) Et non pas seulement de la connaissance pure, car par le schématisation positif nous embrassons la *topographie* abstraite-concrète de tout le réel.



lités concrètes qu'imposent à l'intelligence l'aperception, l'analyse et la construction d'une existence sociale (1).

Entre tous les étages encyclopédiques, le schématisme joue désormais, comme il s'était diversifié à leurs niveaux respectifs, et avec la même relativité. Par lui (et selon son esprit d'harmonisation) se transmettent les impulsions finalistes ; l'appel du concret se fait sentir de haut en bas, non comme une injonction unique, mais comme un attrait, comme un rayonnement qui éclaire progressivement tous les corollaires humains de chaque acte d'abstraction et montre leur convergence finale.

La relativité foncière du schématisme, qui permet cette liaison réciproque, la rend exactement efficace : en effet, les couples d'abstrait et de concret s'engendrent dans le réel suivant la même loi (et dans le même ordre, et aux mêmes places) qu'exige le mécanisme de la diffusion subjective. C'est la pression des besoins humains (réaction globale et spontanée du sujet) qui scinde le réel en chaque point d'analyse, qui y fait apparaître un concret et un abstrait toujours relatifs entre eux et relatifs à la fin qui les inspire. *La subordination par généralité des fonctions humaines exprime une loi aussi adéquate à la recherche objectivante qu'à l'influx subjectivant.* La filiation de la technique à la science, et des sciences les plus concrètes aux sciences les plus abstraites, illustre clairement cette régularité.

Inversement, et selon le même rythme, les parties les plus reculées de l'analyse mathématique sont ouvertes aux réactions de l'analyse sociologique. En clair, elles sont *perméables* aux finalités concrètes de l'Humanité, aux indications de la morale, aux émotions et aux commandements de la Religion.

C'est ce transfert qui définit en chaque point le concret,

(1) En vertu même du principe de relativité, si étroitement incorporé à l'usage du schématisme, ces finalités ne valent et même n'ont de sens qu'au niveau de l'analyse sociologique. Mais leur conditionnement abstrait, qui se réfère à des sciences plus simples, y transporte un caractère impératif.

selon les exigences subjectives de la sociologie ; opéré selon l'esprit, et le fonctionnement du même mécanisme, c'est encore à celui-ci que l'acte subjectivant emprunte un caractère finaliste. La vocation concrète d'une notion n'est pas une licence de despotisme pseudo-sociologique : elle exécute purement et simplement le vœu initial du schématisme de l'abstraction.

En ce sens, on pourrait dire qu'il n'y a même pas innovation, il y a *explicitation* d'une signification concrète, prise de conscience d'une harmonie ébauchée, et non pas redressement ni *retour* sur le fonctionnement préalable du rythme d'abstraction. Tel est donc le véritable sens du mot de subordination et du principe qu'il évoque (1). Pas plus que la subordination du supérieur à l'inférieur dans l'organisation hiérarchique des sciences abstraites, il ne signifie réduction, ni soumission passive, ni enchaînement inerte. C'est, dans l'un comme dans l'autre cas, une *vection* imposée au rythme fondamental suivant lequel se constitue la connaissance, et qui vise à l'ordonner, à l'organiser harmonieusement.

Il faut noter que cette maturation systématique du schématisme abstrait ne s'oppose nullement à l'œuvre d'analyse objectivante. Bien loin de la contredire, elle en prolonge visiblement l'orientation spontanée (2). La subordination

(1) Subordination de l'abstrait au concret.

(2) La fonction schématique désigne avant tout un mode de *spécification*, de fixation subjective. Il s'agit d'une orientation concrète, « d'une » valorisation, et non d'un renversement. Il n'y a pas inhibition de la pensée abstraite, par l'arbitraire des représentations subjectives. Le rapport harmonique spontané que développe systématiquement l'analyse abstraite n'est pas interrompu, ni renversé : il est consacré et actualisé, précisé, développé dans le sens privilégié où il tendait à entraîner tout l'effort intellectuel. Considéré comme un algorithme mathématique, il persiste ; mais, dans sa formule, le concret reçoit pour ainsi dire en chaque cas une *valeur* numérique définie.

La subordination régularise les oscillations intellectuelles. La série des actions et des réactions abstraites reçoit une direction explicite. Dans le système de Comte cette direction est indiquée par la spécification des valeurs concrètes, puisque l'abstraction est désormais relativement immobile (arrêt relatif des sciences).

de l'abstrait au concret en mathématiques est déjà le terme entrevu, ébauché et parfois même imposé au jeu de l'abstrait et du concret comme condition de l'harmonie. D'une façon générale, dans les cas les moins complexes, l'histoire des sciences suggère souvent et explicite même parfois le secret d'une organisation progressive des rapports entre l'abstrait et le concret, tendant vers un équilibre positif. Or, cet achèvement d'une harmonie difficile, est toujours virtuellement proposé par l'intention schématique : *continuité du rythme de l'abstraction, équilibre intuitif* de l'abstrait et du concret à travers l'organisation du réel ; c'est ce finalisme de l'organisation abstraite qui transporte partout l'idéal de subordination, qui le prolonge jusqu'à l'issue de la réforme subjective. Loin d'asservir l'analyse intellectuelle à un donné social, de lui imposer les limites infranchissables d'une représentation statique, le schématisme pénètre ce donné même et l'associe étroitement à toutes les conquêtes de l'analyse intellectuelle. Inversement, la fonction de subordination fait participer l'investigation abstraite au mouvement global qui entraîne et vivifie tout le jeu des aspirations collectives.

\*  
\* \* \*

On ne peut donc, en toute rigueur, prétendre que l'effort de synthèse subjective, dans son exercice abstrait, se substitue purement et simplement à la science ; qu'il annule, supprime ou élimine l'effort abstrait dans l'objectivation finale. La méthode subjective s'installe au cœur du schématisme abstrait, actualise et explicite le rythme d'analyse par lequel s'organisent progressivement les rapports entre la raison humaine et le réel. Elle n'éteint pas le rythme progressif ; encore moins le renverse-t-elle.

Synthétique par son principe (qui introduit nécessairement partout la référence aux conditions humaines d'ensemble), et concrète par sa fin, la Méthode subjective sert cependant les buts communs de l'analyse et de la connaissance abstraites.

Dans son exercice systématique, comme dans son usage spontané, l'analyse et la synthèse jouent des rôles convergents. Elles sont toujours associées en un même schème organisateur. Alternance, combinaison, complémentarité de l'attitude objective et de l'attitude subjective, sont les caractéristiques invariables de la subjectivation abstraite issue de l'objectivation sociologique.

A vrai dire, la méthode finale de Comte mérite aussi bien le nom d'analyse concrète, d'analyse subjective que le terme unique de synthèse justifié par son principe directeur et par sa fin. Ce qui accentue le primat synthétique du subjectif, l'apparente prédominance de la préoccupation concrète, — ce qui semble attacher une sommaire, écrasante plénitude à la subordination aux fins collectives, c'est la perception éventuelle du contenu affectif, moral et religieux de ces fins. Le concours évident d'une subordination sentimentale renforcée, de toute son énergie indivisible, la subordination intellectuelle. Ainsi les nuances précieuses d'une diffusion méthodique des conditions sociologiques, à travers les souples familles du schématisation abstrait, semblent s'évanouir : c'est l'intrusion, au cœur du subjectivisme abstrait, d'une *logique du sentiment*.

Mais il faut immédiatement écarter l'idée qu'une telle intrusion serait illicite : issue d'un finalisme individuel et purement arbitraire. En réalité, là encore, l'usage régulateur du schème de l'abstraction ne fait que consacrer, développer et préciser ses fonctions spontanées d'algorithme abstrait : celles mêmes qui apparaissent dans l'analyse objectivante. Le schème ne fonctionne pas seulement comme instrument d'harmonisation actuelle et surtout virtuelle, et par suite comme instrument prédestiné de la régularisation abstraite. Il enregistre, dès les premiers efforts de la pensée mathématique les dépenses sentimentales, les échanges affectifs, les mouvements de la subjectivité individuelle et collective, qui accompagnent l'effort abstrait, et qui constituent la contrepartie psychologique des succès objectifs de la recherche in-

tellectuelle. La fonction affective, sentimentale, n'est donc pas superposée et surajoutée à la fonction d'organisation rationnelle du schématisme : elle y est, dès l'origine, étroitement combinée. Par suite, c'est sans artifice que la subjectivation exploitera dans une direction déterminée la suite de ces rapports, la somme des expériences mentales qu'ils intègrent. L'« intrication » logico-affective, l'appartenance intime d'une logique du sentiment à la logique des sciences n'est pas une innovation de la subjectivation et de la méthode finale : c'est une propriété spontanée de l'attitude abstraite, et dont l'ascèse objectivante ébauche la culture systématique par le même acte qui l'entraîne à organiser positivement tout le réel.

#### LA LOGIQUE DU SENTIMENT

La simple description du travail schématique de la pensée abstraite montre bien qu'on n'en peut guère séparer, sinon par artifice, la logique du sentiment. En réalité, la méthode subjective comprend une logique de l'abstraction dans sa structure complète. Inversement, la méthode objectivante en chacune de ses démarches, même préliminaires, manifeste spontanément les caractères d'une expérience affective. Le schéma ne se réfère valablement à la subjectivité individuelle ou sociale que parce qu'il enregistre, dans son mouvement organisateur, tous les corollaires sentimentaux de l'effort intellectuel. Il résume un rythme des dépenses affectives, une logique de leur développement et de leur exploitation à l'intérieur de l'analyse abstraite, et dans tout le cours de l'effort objectivant.

Des mathématiques à la sociologie, une dépense d'énergies subjectives, un déploiement sentimental, déploiement d'abord spontané, mais qui s'oriente progressivement vers une systématisation relative, s'associe de plus en plus étroitement à l'activité abstraite. Le fait rapidement évident



pour Comte, et gros de conséquences, c'est que l'intelligence (et *singulièrement son intelligence comme premier type de l'état normal*) ne fonctionne jamais isolée, comme un mécanisme autonome, indépendant. L'existence d'un mouvement affectif, dans les ressorts de la progression intellectuelle, apparaît de plus en plus distinctement à la conscience positive, au fur et à mesure que se développe l'effort d'objectivation abstraite.

Dans le dernier acte d'objectivation, celui qui fait apparaître les conditions irréductibles de la subjectivité individuelle ou collective, cet effet d'accompagnement affectif devient à la fois plus intense, plus net. C'est alors seulement qu'il se montre « relativable ». En effet, dans l'effort pour objectiver les conditions humaines, les sources de la volonté abstraite se trouvent directement mises en cause par l'instrument qu'elle s'est forgé. L'acte par lequel le sujet humain cherche à s'appréhender scientifiquement, à définir ses conditions objectives, lui fait prendre conscience des caractères affectifs de son impulsion. Un rapport nouveau se précise entre la profondeur, la qualité subjective et le meilleur effort intellectuel. Les puissances du sentiment extériorisent leur influence, et dévoilent la *logique de leur action*.

Jusqu'alors, celle-ci pouvait le plus souvent être imperceptible, se confondre avec les soubassements biologiques, la fantaisie purement imaginative de l'invention individuelle, ou avec les inclinations passagères, périssables du milieu. Par l'effort d'objectivation sociologique, au contraire, l'effet d'accompagnement entre l'acte abstrait et son atmosphère subjective se transforme en un effet de *corrélation*. Un fonctionnement régulier, une nécessaire complémentarité, dans le mécanisme de production mentale, un rythme de révélation et fécondation réciproques se dessinent nettement. Entre la sûreté de la recherche intellectuelle, son aptitude à construire le réel humain comme un objet abstrait, et l'ampleur, la profondeur des impulsions affectives qui l'y appellent, la correspondance devient évidente.

De ce sommet (et par la conquête de ce sommet) la Méthode positive embrasse tout le mécanisme logico-affectif.

Elle prend possession des rapports multiformes de l'intelligence abstraite avec ses corollaires affectifs. Mais elle le fait d'une manière totalitaire, impérieuse, systématique, très différente de la manière descriptive ou analytique. En effet, en dehors d'une telle expérience objective-subjective, on ne peut tout au plus qu'imaginer obscurément, minimiser ou exagérer le ressort affectif de la science. Ce que le positivisme découvre à partir de l'expérience {constitutive d'une objectivité sociologique, c'est le principe d'une analyse continue, et enfin d'une systématisation, de tous ces rapports entre les démarches positives de l'intelligence abstraite, et les puissances humaines du sentiment.

La systématisation est immédiatement envisagée dans la ligne de l'action spontanée. Elle ne fait que prolonger l'effet des impulsions affectives sur le progrès de la connaissance. L'analyse des rapports entre science et sentiment, apparaissant au niveau de l'effort d'objectivation sociologique, est contemporaine aussi de l'achèvement subjectif de l'ascèse positiviste.

Autrement dit, le même acte qui fait apparaître à la lumière les ressorts fondamentaux de l'ardeur abstraite à travers l'effort scientifique explicite la fin subjective et subjectivante de tout l'élan positif. Dans la plénitude systématique du « subjectif », les propriétés spontanées de la logique sentimentale sont immédiatement intégrées. La Méthode subjective *ne peut faire autrement* que de promouvoir une logique du sentiment qui soit déjà une technique de l'exploitation affective : le même effort, qui dévoile le ressort de l'intelligence abstraite, a pour fin explicite et pour justification d'en multiplier l'effet, d'en déployer toutes les vertus concrètes.

Cette liaison inévitable entre le discernement des puissances affectives, dans leur action élémentaire, et leur excitation profonde par la Méthode subjective confère à la logique

finale du positivisme le caractère évident d'une technique de la création intuitive. Mais cette logique du sentiment, qui est ainsi essentiellement *logique de l'invention*, implique une analyse continue et des conditions affectives de la « productivité abstraite ». Elle suppose une vision extrêmement fructueuse de l'acte intellectuel. Celui-ci est appréhendé sans cesse dans l'atmosphère objective-subjective où se déroulent les processus psychiques réels, et vraiment productifs de l'invention.

\* \* \*

Ce qui apparaît d'abord, et le plus sûrement, à cette perception sincère de la productivité intellectuelle, c'est l'action prédominante et nécessaire de l'égoïsme : l'exercice énergique, vigoureux, la pression constante, la force propulsive des appétits personnels, des fins individuelles, des intérêts vitaux de la personnalité créatrice. Comme tout comportement réel, comme toute action difficile, l'exercice intellectuel rencontre dans les sentiments égoïstes son moteur indispensable, et, en tout cas, son plus puissant, énergique excitant.

Mais, d'une part, malgré leur faiblesse relative, les sentiments bienveillants, centrifuges, altruistes, *tendus vers autrui en tant que tel*, jouent aussi un rôle efficace, et, d'autre part, l'exercice spontané du sentiment inventif témoigne d'une solidarité réelle, d'un alliage indéniable entre des fins ultra-individuelles, ou même antagonistes à l'égoïsme vital, et l'appétit conquérant de la personnalité inventive. La prospection objective-subjective fait apparaître l'invention dans une zone où les appels de la fin sociale, et les aspirations de l'affectivité individuelle *se solidarisent*, constituent une atmosphère commune. Dans ce « milieu » psychique, les aspirations purement intellectuelles, et les aspirations collectives, les appétits individuels et les inclinations purement altruistes deviennent à un certain moment indiscernables.

Confondues ou solidaires, noyées dans la vague affective

des penchants personnels, dans les conditions subjectives individuelles de l'invention, ces tendances altruistes ou ces appels d'un amour universel, s'expriment, se manifestent historiquement par les conditions implicites de la découverte. Des impulsions sociales spécifiques, sous la forme d'appel affectif ou d'orientation subjective, apparaissent comme nécessairement associées à la marche des grandes inventions, à la genèse des plus fondamentales innovations intellectuelles.

Le sentiment égoïste, la puissance du désir personnel peuvent exciter l'activité intellectuelle plus visiblement, et peut-être souvent même plus énergiquement que les penchants altruistes.

Mais, seuls ces derniers sont susceptibles d'orienter vers ses fins humaines l'instinct de connaissance : *d'inspirer* à l'intelligence les conceptions et les démarches adéquates à l'objet concret de ses désirs. Connexité confuse, mais réelle, profonde, féconde : spécialement fixée par Auguste Comte dans son expérience personnelle. Elle constitue le centre le plus intime de son intuition : le lien générateur entre l'activité intellectuelle et la sensibilité sociale, humaine, religieuse du positivisme (1).



Le même acte qui met en lumière le rapport du sentiment à la pensée est à la fois celui qui systématise et finalise l'existence sociale ; il se réfère à une expérience bien définie. En effet, la caractéristique de l'analyse sociologique est de confronter le plus énergiquement possible le sujet humain à lui même, c'est-à-dire sa volonté objectivante à la résistance subjective de ses passions ou de ses intérêts et aussi de ses fins.

Entre l'intelligence et la sensibilité *individuelles*, se joue

(1) Voir en *Appendice*, p. 608, notre note sur le rapport de l'intelligence et du sentiment dans l'invention abstraite.

le conflit logique d'où dépend la libération collective de l'esprit. Cependant, l'éducation abstraite, la préparation encyclopédique de l'individu, ont pour but de rendre possible et efficace, au point de vue logico-affectif, cette tentative finale d'*objectivation* de l'homme par l'homme (1).

Les nombreuses références au sentiment esthétique, l'appel aux conditions affectives de possibilité de la connaissance, ne laissent aucun doute sur l'intimité de cette participation affective. La présence efficace du sentiment est une règle de l'élaboration abstraite, et de ses actes objectivants.

Cette participation spontanée n'est évidemment pas susceptible, dans son stade analytique et préparatoire de faire l'objet d'une théorie explicite, encore moins d'une véritable systématisation. La coordination logico-affective ne peut provenir que d'une prise de conscience complète des conditions humaines de l'analyse intellectuelle. Mais dès l'origine, c'est déjà beaucoup plus qu'un accompagnement involontaire ou une combinaison inconsciente ; c'est le plus souvent une adhésion explicite, nuancée, précise, féconde, du cœur aux fins de l'intelligence, et de l'intelligence aux suggestions du sentiment. Cet accord contient le germe d'une réciprocité future entre les éléments du complexe affectivo-intellectuel. C'est elle qui explique ses progrès successifs.

La fonction du sentiment esthétique dans la perception des rythmes abstraits n'est qu'une partie de toutes les ressources affectives impliquées par l'organisation universelle des rapports entre l'esprit et le réel. Aucune forme de finesse sentimentale n'est exclue, aucune n'est dénuée de fonction efficace dans le grand œuvre positif. L'art philosophique

(1) Dès les mathématiques, en effet, et jusqu'à l'élaboration d'une sociologie, la référence concrète des actes d'abstraction est solidaire de l'affectivité. Non seulement le sentiment intervient comme source et ressort de l'inspiration schématique, mais il s'insère dans le mouvement même du schéma, dans la *définition* du rythme d'analyse abstraite.



consiste sans cesse à affiner la notion, la perception du *contraste* fondamental entre l'abstrait et le concret (1).

La *subjectivité affective* des sciences, dans la perspective totale d'une connaissance abstraite, n'est donc pas une figure de rhétorique. Auguste Comte eut de plus en plus nettement conscience, même dans l'élaboration encyclopédique, de la portée psychologique du principe de relativité. Malgré l'apparence purement objective de l'édifice encyclopédique, les soubassements affectifs de la construction ne sont ni méconnus ni sous-estimés. Ils restent seulement « impliqués » et indissociés.

Toute dissociation prématurée serait d'ailleurs fâcheuse. Chaque tentative sur l'unité du mouvement de la méthode briserait celle-ci, sans déceler autre chose qu'une coïncidence *empirique* entre les mouvements du sentiment et ceux de l'intelligence. Le ressort affectif reste donc *intérieur* au schème, et participe étroitement à ses impulsions globales. Il est impliqué par la relation générale au concret, qui meut tout le schématisme de l'abstraction. Son action profonde, et spécifique, reste donc obscure ; elle est presque totalement inobjectivée (2). Mais elle tend directement à une objectivation plus complète, et à l'achèvement du schéma, ce qui est tout un.

La prise de conscience définitive, par laquelle la subjecti-

(1) Il y a, déjà engagée dans le travail schématique, une indispensable technique affective, bientôt consciente et maîtresse de toutes ses ressources. En effet, du début à la fin, de la notation spontanée à l'organisation systématique d'une méthode positive, l'« art » méthodologique de Comte est essentiellement *perception*, affinement, élaboration du contraste de l'abstrait au concret : connaissance, approximation progressive et régularisation d'un rapport fondamental entre ce qui se propose le plus rigoureusement à la pensée et ce qui s'impose de plus pressant à l'action humaine. Le sentiment seul peut inspirer, alimenter sans cesse, promouvoir cette appréciation nuancée, cette culture intérieure du goût, cette organisation artistique du réel.

(2) Non pas « ténébreuse », comme serait la *Métaphysique*, confusion essentielle, permanente de l'abstrait et du concret.

tivité humaine ayant explicité toutes ses relations à l'objet devient *susceptible* d'une exploitation *systématique* (1), se fait au niveau de la sociologie. Elle ne *peut s'opérer avant* cet effort et s'opère en cet effort même.

Le même acte, qui dégage un réel objectif correspondant à une existence humaine *collective*, propage une liaison *subjective* dans tout l'édifice abstrait de la connaissance. Et le ressort de cette subjectivation n'est autre que la valeur « actualisée » du concret final. Valeur qu'avait anticipée, d'échelon en échelon, toute l'analyse abstraite du réel par l'esprit positif. Un sentiment, source et terme de l'enthousiasme abstrait, de plus en plus approché au cours de l'ascèse encyclopédique, apparaît finalement en pleine lumière, en même temps, par l'acte et pour l'acte qui lui *définit un objet : l'amour universel est révélé par l'œuvre abstraite où se construit l'Humanité*.

#### LIAISON MÉTHODOLOGIQUE DE LA « PRODUCTIVITÉ » SENTIMENTALE A L'OBJECTIVATION ABSTRAITE

Comme le montre la description de la méthode sociologique, l'acte final de l'esprit positif développe, inséparablement, une fonction subjectivante et une discipline d'objectivité.

Nous savions que, dans une prise de conscience complète, l'instinct objectivant, hérité des sciences par le positivisme, conduirait celui-ci à rendre compte, au-delà de tous les actes, scientifiques, *de la racine subjective de son effort*. Non seulement l'esprit positif enregistre la production inévitable d'une méthode subjective, mais il l'intègre et il l'exploite. Il la voue à l'explicitation continue du « subjectif » humain ; mieux : à son *développement méthodique*. En vertu de la manière dont jaillissent spontanément les corollaires affec-

(1) Passage schématique de l'abstrait au concret.

tifs de l'organisation abstraite, en vertu de la présence intime du sentiment parmi les ressorts subjectifs de l'analyse, l'explicitation et le développement méthodique de la subjectivité humaine doivent en faire apparaître la partie affective comme liée à la partie intellectuelle : mieux encore, associer étroitement l'une au jeu de l'autre suivant une combinaison *caractéristique*.

De même qu'entre l'effort objectivant et la subjectivation, de même entre l'organisation intellectuelle et la systématisation affective, la réciprocité de *production* n'est pas seulement l'œuvre spontanée de la liberté comtienne : elle est le produit naturel, le *fruit nécessaire de la Méthode*. C'est dans la Méthode, que se fonde l'aptitude subjectivante du positivisme, envisagé sous tous ses aspects (1). Le principe sentimental de synthèse entretient donc avec les fondations abstraites de la doctrine le même rapport que les fonctions subjectivantes de la méthode sociologique avec l'instrument abstrait qui les prépare. La régénération subjective, même et surtout sentimentale, aussi exactement que la subjectivité abstraite, suppose une double référence à l'objet humain. La méthode historique (et par excellence l'histoire des sciences) ne développe une aptitude subjective que par sa soumission continue aux conditions constructives d'un objet *abstrait* (2) ; de même les corollaires affectifs de la discipline intellectuelle s'organisent en fonction de l'objet que celle-ci construit, pour cet objet, et à sa *mesure*. Ils apparaissent dans l'acte global qui vise à produire, parmi les hommes, une vérité objective.

Dans ce mode original de connexion réside la condition d'équilibre, la clef de voûte affectivo-intellectuelle du positivisme. Un rythme de génération, de fécondation réciproque entraîne le développement corrélatif de l'activité

(1) L'aptitude subjectivante se fortifie *par* l'exercice de la même *Méthode*, dont elle sert les desseins ultimes.

(2) C'est-à-dire en double relation avec le sujet humain.

intellectuelle et de la finesse, de la profondeur sentimentales : il définit, pour Auguste Comte, l'essence d'une *Logique du sentiment*. Cette logique est fille de l'intuition abstraite. Elle résulte d'une explicitation totale, au niveau de la sociologie, des contrastes successifs entre l'abstrait et le concret, simultanément embrassés dans toutes leurs fonctions humaines, et confrontés dans la perfection finale de l'*organisation* encyclopédique. La connexion hardie mais *explicite* de l'abstrait au concret, de la recherche scientifique à l'appel sentimental, naît de la création sociologique et par son élaboration. Elle en exprime universellement le sens progressif.

L'*objet* final de la construction abstraite, l'humanité, apparaît en même temps, et par le même effort que le sentiment qui s'y adresse (1). L'adhérence spontanée se prolonge en fusion systématique, parce que le nœud de la représentation objective à la tendance subjective et affective recouvre une exigence logique fondamentale. Cette exigence conditionne tout le fonctionnement intrinsèque de la *Méthode* constructive, en laquelle se concentre l'essence de l'esprit positif.

L'amour de l'humanité, comme principe de l'organisation subjective (c'est-à-dire en définitive comme fondement universel du dogme positif), ne se surajoute pas à un édifice objectif. Il ne vient pas extrapoler gratuitement une *atmosphère* sentimentale juxtaposée à l'idéal abstrait. La pleine conquête de ce sentiment représente la coïncidence évidente, enfin actualisée, des deux faces intuitives du schématisme où s'exprime l'effort continu d'organisation positive : le point de concours méthodique de l'objectivation abstraite et de la relativation affective (2).

Il en résulte que le sentiment d'amour universel, pris dans toute sa plénitude, c'est-à-dire conçu par son adéquation à l'objet abstrait qu'il poursuit est la condition d'existence, le principe premier de cette longue élaboration abstraite.

(1) Fruits d'un « acte » unique.

(2) Cette coïncidence *nécessaire* représente le postulat permanent de la recherche abstraite.

De même que la sociologie est « clef de voûte » de l'édifice encyclopédique, l'amour de l'objet social, c'est-à-dire la connexion actuelle du sentiment fondamental avec l'existence *objectivée* dont la construction suscite toutes les démarches abstraites, est, à la rigueur, *condition de possibilité de toute la doctrine positive*. Ni la philosophie, ni la science abstraite, encore moins la politique ou la morale, ne pourraient se soutenir sans cette condition. Le sommet de la méthode, où s'actualise la condition élémentaire de cohérence interne, doit satisfaire complètement aux conditions d'harmonie, c'est-à-dire d'équilibre logico-affectif d'une positivité humaine.

Le primat de l'amour universel s'impose donc avec une rigueur irréfutable dans cette *logique* vivante, complexe, mais sévèrement définie, que pose la structure méthodologique du positivisme.

La doctrine n'aura plus qu'à souligner cette espèce de *nécessité* interne de la Méthode positive, qui fonde sur un sentiment qualifié toute l'organisation subjectivante. La diffusion de l'amour dans l'armature abstraite du système, la projection de l'*humanité* à travers tout ensemble des conceptions et constructions positives ne dérivent pas d'une pure fantaisie imaginative, mystique et individuelle : elles découlent d'un principe commun. De même que la méthode exige la subjectivation et qu'elle exige une subjectivation radicale, de même elle lui impose un sentiment directeur ; il faut organiser l'abstrait, non pas seulement en relation avec l'humanité, mais en pure fonction de l'humanité, de ses fins, et plus étroitement encore de ses fins affectivement perçues.

On voit quel serait l'énoncé explicite de la condition logique fondamentale inhérente à la structure du positivisme. La méthode subjective impose un finalisme, et un finalisme affectif : servir, non seulement servir l'intelligence au nom de l'amour de l'humanité, mais servir les *fins d'un amour*



*intellectuel de l'humanité* ; considérer toujours celle-ci comme la condition objective d'un développement continu du sentiment. Ce finalisme subjectif ne fait qu'exprimer la condition interne de possibilité d'une *Méthode* positive. Il en développe toute la puissance, parce qu'il pèse, pousse, oriente vers la pratique de la subjectivation : il vise toujours *aux fins* d'une culture affective de plus en plus efficace.

#### LA LOGIQUE DU SENTIMENT COMME CULTURE SUBJECTIVE DE L'INVENTION

La technique affective prend ainsi toute sa signification : harmonie, équilibre des puissances mentales, et développement de celles-ci selon une orientation affectivement privilégiée. La technique du passage au concret se prolonge en une *Méthode* de production subjective, développement des puissances psychiques morales et religieuses de l'humanité. Par là se justifie tout l'effort de l'esprit positif pour constituer une *Méthode d'invention*, qui systématiserait les tentatives les plus heureuses de la raison abstraite aux prises avec la complexité du réel.

Le recours à la finalité pratique, comme principe de dépassement intellectuel, est inscrit dans les premiers efforts du rythme de l'abstraction. Il en inspire le progrès. Mais seule, la subjectivation finale, grâce au sentiment directement engendré par l'objet suprême des efforts abstraits peut rendre ce recours régulièrement efficace, en poussant à la production systématique de *toutes* les attitudes subjectives qui peuvent réellement investir le concret humain.

Entre les deux moments de la « production mentale » le rapport est le même qu'entre le comportement de l'ingénieur et celui du chef d'entreprise.

Tant qu'une analyse objectivante, fragmentaire et partielle, constitue le seul acquis de la raison abstraite, le pas-

sage au concret s'opère, très imparfaitement et très difficilement, par la restitution des conditions complexes, par l'adaptation d'une somme de lois à une fin spéciale, avec les tâtonnements coutumiers et les incertitudes de l'intelligence théorique dans les champs déconcertants de la pratique. La conquête d'un système complet de l'*abstrait*, corrélative de l'expansion affective d'un sentiment unificateur s'imposant comme fin unique, associe l'unité d'intention à la totalité relative des déterminations théoriques. Le passage au concret est univoque et relativement *nécessaire*, en vertu de la fin humaine dégagée et adoptée sans ambiguïté. Il est automatiquement garanti par toutes les conditions abstraites susceptibles d'être scientifiquement définies (1).

L'efficacité de la fin affectivement éprouvée, unifiant le faisceau concret des sentiments est comparable à l'efficacité de l'intérêt général inspirant au chef d'entreprise l'*opportunité* et le choix des solutions techniques. Mais elle est infiniment plus féconde, et universelle, parce qu'elle est *méthode*, et parce qu'elle est méthode d'*invention*, poussée totale vers l'invention.

Dans l'esprit des préjugés accrédités, et de l'interprétation la plus répandue du positivisme, il semble paradoxal de déceler une méthode d'invention individuelle, plus encore, un art extraordinaire pour l'esprit humain de se construire à neuf, dans la doctrine sévèrement objective qui prétend subordonner définitivement et radicalement l'activité mentale aux abstractions reconnues dans l'objet.

L'arrêt relatif de la science, si facilement extrapolé en rigide immobilité par Auguste Comte, ne représente-t-il pas, au contraire, le « stigmate » d'un dogmatisme mortel, fondé sur une solidification foncière, fatale, de la raison humaine, ou, pis encore, d'un moment scientifique ?

Or, il est irréfutable qu'une face de la philosophie de

(1) Le schématisme porte en lui-même ses conditions nécessaires et suffisantes de validité.

Comte est orientée vers la culture de l'invention, non seulement de l'invention sociale, celle de la collectivité qui se construit ses organes spirituels, mais de la plus intime invention individuelle : l'homme, chaque homme, étant appelé à s'inventer la part la plus rare et la plus précieuse de ses sentiments. Non moins que la profondeur et la force de ces deux vocations, leur *connexité méthodologique* est un des traits les plus originaux de la doctrine comtienne.

#### SIGNIFICATION MÉTHODOLOGIQUE DE LA CULTURE SUBJECTIVE

Ce qui a rejeté profondément dans l'ombre — plus encore que discrédité — cette poussée inventive inhérente à la doctrine comtienne, c'est qu'elle concerne la vie subjective. Liée didactiquement à la deuxième carrière du philosophe, dont elle a partagé le discrédit général, elle en reçoit aussi une espèce d'obscurcissement relatif. La fin religieuse imposée occulte la génération interne d'une nouvelle logique.

Bien qu'elle se proclame *subjective*, cette volonté d'invention radicale n'en est cependant pas moins réelle, et définie, et clairement consciente de ses moyens. Il s'agit bien, dans le prolongement des techniques affectives, d'une logique de l'invention. Subjective *dans* son essence, mais aussi dans sa fin, elle est conçue non comme un mécanisme réversible, mais comme une « norme ». Ce n'est pas seulement un « moyen » disponible d'invention humaine, c'est une « requête » en faveur de la productivité subjective, de son développement individuel, de son essor social. La *densité* sentimentale, la *qualité* affective sont susceptibles de progrès inventif.

L'arrêt relatif de la science objective a donc une signification extrêmement profonde dans la logique vivante du positivisme : il contrebalance, nécessairement, le besoin d'une production originale des sentiments. Dans l'économie indi-

viduelle et collective des forces mentales, et, plus encore, dans l'économie spirituelle de Comte (où se joue le drame créateur), pour dégager, mettre en lumière, pousser à l'existence conquérante cette floraison de réalités subjectives, ou plus encore d'*aptitudes* inédites à produire des sentiments, il faut, au moins relativement, immobiliser, annuler l'effort objectivant. Faute de quoi la jeune et frêle, tendre vocation subjective est obscurcie, éclipsée, ou *inhibée* par la continue, aveugle ascension de l'exigence objectivante : « instinct » fondamental, et nécessairement préparatoire à toute l'évolution de l'esprit positif.

Il faut que la conscience nettement scientifique et positive, puisse prendre appui sur une objectivité préalable. Elle immobilise relativement l'acquis scientifique pour opérer sa conversion subjective et développer affectivement les forces désormais disponibles (1).

Dans cette conception, l'invention sentimentale n'est pas le jeu d'une pure imagination affective substitué à l'exercice régulier de l'intelligence. Il s'agit d'une activité complète, nouvelle, de toutes nos puissances mentales, qui, prenant appui sur une possession relativement suffisante de l'objet, — de l'objet humain, — s'*invente*, avec toutes les forces humaines, une nouvelle âme, à l'échelle de sa grandeur abstraite.

Non seulement donc les destinées de l'intelligence, passées et futures, ne se séparent jamais de cette productivité spirituelle, — subjective par son essence et par sa fin, mais cette revendication inventive caractérise l'essence même du positivisme, les habitudes les plus intimes de la spéculation comtienne. Le réflexe subjectivant généralise le plus compréhensif des réflexes d'*éducateur* devant l'intelligence humaine :

(1) Il est assez piquant de voir incriminer le positivisme de dogmatisme et d'« oppression » intellectuelle, pour une stabilisation objective très sincère, très innocente de toute prétention rétrograde, — et dont la fonction profonde est justement de libérer, dans l'individu **et** dans la société, par un même effort interne de conversion intellectuelle, toutes les puissances inventives du sentiment.

ne pas comprimer la spontanéité mentale sous prétexte de réalité (Cf. *Politique positive*, III, 24).

Aussi sensible chez l'auteur de la *Séparation des opinions et des désirs*, que chez le réformateur religieux de l'éducation universelle (1), la revendication subjective de Comte, dissimulée aux lecteurs du *Cours* par la discipline objectivante, mais bien sensible dans la fièvre affective qui s'associe à la volonté abstraite, est la *pierre de touche* du libéralisme positif. Libéralisme peu suspect d'indifférence : tolérance constructive, parce que délibérément vouée au service continu de l'invention individuelle. Cette manière de promouvoir en tous les hommes une aptitude subjective originale, susceptible à la fois d'exprimer totalement les valeurs les plus précieuses de l'individu, et de les rattacher à la plus authentique spiritualité collective, est bien différente du libéralisme (voir de l'émancipationisme ou du prosélytisme intellectuel) sous sa forme purement objective, analytique, c'est-à-dire destructive (à tout le moins anarchique), et surtout sous la forme *pédantocratique*.

#### LA FEMME ET LE PROLÉTARIAT

Le genre d'éducation universelle que réclame le positivisme, éducation des aptitudes inventives dans la subjectivité individuelle et sociale, est une « culture » (au sens biologique du terme) de la « productivité » sentimentale. Elle vise, en effet, de prime abord, à donner enfin une voix (ou mieux, une méthode de formation individuelle), donc un poids de plus en plus décisif pour l'équilibre sentimental de la société, aux deux ensembles d'êtres humains les plus importants par leur nombre, leur richesse subjective inexploitée, leurs aptitudes inédites à l'invention sentimentale. Ces « classes affectives » les plus opprimées objectivement

(1) Comte recommande l'éducation artistique comme instrument individuel de formulation et d'expansion subjective.



par les nécessités internes de l'intelligence et les conditions empiriques de l'action sont la Femme et le Prolétariat. Leur souffrance exige justement qu'une libération interne des facultés d'amour réalise l'émancipation proprement spirituelle de l'individu par une méthode universelle d'invention affective.

Il ne s'agit pas seulement d'introduire ces êtres à la communauté, à l'égalité sociale (1). Il faut les doter, les faire maîtres d'une *méthode* de conception, de suggestion et d'expression affectives, leur donner un moyen de se définir, — un art de s'inventer, — de faire jaillir pour eux et pour tout l'être social les sentiments essentiels *nouveaux* et spécifiques qui correspondent à leur fonction dans le consensus humain : leur faire découvrir et répandre sans cesse leur propre génie affectif.

Une telle productivité est aussi nécessaire à l'équilibre interne de l'âme sociale que l'exercice objectif de l'intelligence et de l'activité : celles-ci divaguent sans la réaction permanente qu'exercent sur elles la puissance sentimentale des couches apparemment *passives* de l'être social, dans la hiérarchie des fonctions pratiques. Mais on aurait tort de croire que cette revendication pour l'expansion sentimentale individuelle, pour l'invention de l'âme individuelle par l'individu lui-même, puisse se ramener au pur exercice spontané ou fantaisiste de l'imagination affective. C'est parce qu'elle est *fonctionnellement* et doctrinalement liée à l'objet, et à la science objectivante, qu'une logique du sentiment, servie par la culture esthétique, est un instrument de libération réelle, d'invention authentique et de collaboration affective au développement de l'âme sociale.

Le sentiment moteur n'est pas arbitraire, ni vague, ni quelconque, il est « spécifiquement » défini par l'*objet intellectuel* correspondant, en lequel, et grâce auquel, il *opère* : l'humanité. Et si la chaleur de l'affectivité individuelle peut finale-

(1) Incorporation du prolétariat.

ment se déverser tout entière dans l'œuvre d'invention subjective, c'est parce que la discipline à la fois sentimentale et intellectuelle de l'objectivation (1) exclut nécessairement les déviations égoïstes, personnelles, surtout l'arbitraire de l'instinct. C'est ce qui justifie logiquement l'insertion inévitable, totale, et cependant fructueuse, méthodique, dans la logique finale, de la plus intime subjectivité affective d'Auguste Comte, avec ses violences, ses lyrismes, sa puissance prophétique. Par la Femme et le Prolétariat, porteurs, inspireurs et générateurs d'inventions affectives, l'expérience personnelle et intime de Comte répond au vœu de son siècle (2). Mais le principe de leur action est au cœur de sa philosophie. Cette productivité subjective, cette tendance irrésistible à promouvoir, à inventer dans toutes les dimensions du cœur une nouvelle grandeur de l'homme, était la plus chaude certitude, la plus vivace des grandes espérances positivistes (3). C'est à ce niveau spirituel qu'intervient le nécessaire appel de la raison aux puissances subjectives de l'individualité comtienne : insertion de toute l'impulsion affective, de toute la chaleur interne, de toute la personnalité passionnée de Comte, dans l'effort progressif de la Méthode.

Le déversement, l'exploitation délibérée de la plus intime énergie passionnelle de l'individu, aux fins de l'invention et singulièrement de l'invention subjective proclament un instinct « romantique » très dru, très éclatant et très puissant : intact, serein, invulnérable au doute. Mais il importe de distinguer ce déchainement de l'invention passionnelle, à l'état « brut », purement subjectif, des collusions idéologiques, des ambiguïtés de la représentation, des ruses de la

(1) Discipline que définit la perception, l'usage de l'altruisme, et en laquelle se résume son intuition.

(2) Cf. « Le Concret affectif » dans notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivismisme*, pp. 143 et sq. et 195. A rapprocher des sentiments de Sorel et peut-être de Proudhon.

(3) Cf. *Testament*, p. 110.

*justification* pseudo-rationnelle : sophismes qu'une raison hypocritement vouée au service de l'instinct ne peut éluder. Ce que l'âme de Comte investit dans le patrimoine méthodologique du positivisme, c'est une chaleur subjective réellement susceptible d'enrichir l'ensemble des ressorts affectifs, des énergies sentimentales disponibles. Il la voue aussi à la production de sentiments nouveaux, mieux : de nouveaux besoins affectifs dont l'apparition est sollicitée par le pressant appel de la « conjoncture » historique.

Subjectivisme radical, subjectivisme de la spontanéité individuelle comme ressort original d'invention affective. Ce romantisme de la « découverte » sentimentale est le romantisme *nécessaire* et triomphant. Romantisme que le XVIII<sup>e</sup> siècle a engendré aussi invinciblement que l'« objectivisme » des lumières : corollaire inévitable qu'apportait la sensibilité humaine au dépouillement abstrait de l'intelligence. C'est le romantisme neuf, inébranlable de Rousseau (1), considéré comme initiateur d'une nouvelle attitude sentimentale ; prospecteur d'un *concret affectif* inédit.

C'est enfin le romantisme foncier, et brut, de Berlioz, le plus lucide et le plus « objectif » des musiciens romantiques, et le plus positif. Comme le génie d'Auguste Comte, l'instinct de Berlioz associe directement l'invention sentimentale au renouvellement des formes ; son irréductible puissance subjective est la racine évidente d'une vocation générale, créatrice d'un ordre esthétique nouveau.

#### L' « ÉMANCIPATION » POSITIVISTE

En Auguste Comte, cette intervention de toutes les puissances individuelles, exigée par la logique interne de l'art

(1) Cf. Harald HOFFDING. *Histoire de la Philosophie moderne*. Traduction française, 3<sup>e</sup> édition, pp. 509 et sq. et p. 543 note 88.

constructif, est le moyen de vouer au service de la régénération sociale les aptitudes inventives de la sensibilité.

Mais cette utilisation spontanée, puis systématique, des impulsions subjectives ne vise pas à « imposer » au réel social une attitude, — voire une manière de sentir. Il ne s'agit même pas, transposant la célèbre formule politique de Rousseau de « l'obliger à être libre ». Comte pousse simplement, de tout son élan passionné, l'être collectif à se formuler à lui-même, par la spontanéité de ses innombrables organes individuels, tous ses degrés de liberté subjective, à développer naturellement toutes les possibilités de création sentimentale qu'il recèle en son sein. Cette production sentimentale est servie, préparée, suscitée par une *construction* de moyens spirituels nouveaux mis à la disposition de chaque élément féminin ou prolétaire. A partir de là, de nouvelles possibilités affectives se dégagent, par l'élaboration intellectuelle et pratique des *conduites supérieures* correspondantes : il faut des devoirs pour *faire* des sentiments (1).

Cette insertion *méthodique* du subjectivisme comtien dans l'élan proposé à l'invention collective ou individuelle, affectivement conçue, ne se sépare donc jamais d'une référence à l'organisation objective du réel, au fondement analytique et abstrait d'une connaissance universelle : elle implique une mémoire exigeante du *relativisme* positif.

Mais pour qui reçoit la doctrine comme un pur exposé dogmatique, l'association est immédiate, de l'Être collectif au sentiment d'amour, et non moins immédiate l'utilisation de cette synthèse à l'organisation universelle. La combinaison semble voulue et entièrement réalisée par le radical subjectivisme du système comtien. Elle risque de faire apparaître l'amour de l'humanité comme un sentiment factice, arbitraire, ou comme un syncrétisme, imposé d'une manière purement gratuite et fidéiste à l'acceptation de l'intelligence, à la docilité du cœur.

(1) Selon le mot très profond, très riche de substance affective et spirituelle de Clotilde de Vaux.

Pour qui n'accepte pas le positivisme comme une « révélation » d'un nouveau genre, la présentation synthétique et totalement subjective est inadéquate à l'objet essentiel de Comte, parce qu'elle semble détacher la représentation finale du *nexus* abstrait qui l'engendre et la *soutient*. La référence au didactisme écossais d'une psychologie du « sentiment », l'héritage du « sens commun », les antécédents de Burdin ou de Saint-Simon (sentiment de l'unité vitale), la recherche des continuités *logiques* entre la synthèse fétichique et la synthèse positive — spontanéité *consciente de soi* —, concourent à ébaucher une interprétation purement « animiste » de la logique du sentiment. Ils évoquent une *existence autonome du concret* dont le sentiment fournirait la source décisive, la structure initiale et finale de nos synthèses intellectuelles.

Sans même vouloir exploiter complètement ces apparences didactiques, l'analyse critique du positivisme le montre systématisant *un sentiment direct du Grand-Etre* réhabilitant consciemment le subjectivisme fétichique, et préparant une restauration avouée des logiques de la « participation » *affective*, qui nous engage à *puiser en nous-même*, en notre subjectivité la plus profonde, *toutes nos liaisons*.

N'est-ce pas rejeter l'amour de l'humanité comme pur principe stable de construction, comme conception homogène de la mentalité positive et le réduire à une extrapolation individuelle ?

La synthèse ne serait plus qu'une « projection » gratuite, si *généreuse* soit-elle, des désirs et des aspects les plus fortuits de l'individu, un syncrétisme sans universalité et surtout sans valeur organisatrice ni *force* contraignante.

Pour beaucoup d'interprètes, en effet, le dogme de l'humanité et le sentiment d'amour qu'il implique, comme préten-



dument unificateur, ne représentent qu'une association artificielle se superposant indûment à une analyse abstraite inspirée du progrès scientifique : synthèse fictive, qui renverse l'effort authentique de la science, intrusion caractéristique de l'esprit romantique dans la sagesse réflexive. L'adultération consiste essentiellement en un appel déguisé au sentiment individuel d'existence, une déification de l'instinct biologique, une projection de l'intuition vitaliste, plus ou moins obscure, sur les représentations collectives.

A la faveur d'habitudes psychologiques, d'associations banales et favorables, de traditions prépositivistes, vrais substituts modernes du préjugé religieux, Auguste Comte dissimule sous un masque rationnel un recours à l'inspiration la plus vitaliste.

Ce que Comte baptise sentiment de l'Humanité, et qu'il croit l'inspirer, n'est autre que sa représentation purement individuelle de l'unité vitale, intuition de l'unité intérieure : poésie, ou rythme de la coenesthésie, muée en religion de l'Esprit collectif. L'Esprit et le collectif fournissent la vêtue, comme les dieux d'autrefois, l'alibi commode d'une inspiration égocentrique.

#### VITALISME OU LOGIQUE DU SENTIMENT ?

Nous avons vu, d'une part, la nécessité méthodologique, la légitimité, la cohérence de tout recours au subjectivisme individuel dans l'édification abstraite de l'esprit positif. Tant qu'elle ne *s'objective* pas indûment, la chaleur de l'impulsion vitaliste a sa place normale dans le rythme créateur du système comtien. Mais, d'autre part, en ce qui concerne l'*objectivation* éventuelle d'une telle tendance, nous avons vu quel rapport étroit soutient réellement la méthode positive avec la science biologique. Plus précisément encore

nous avons longuement analysé l'aptitude éventuelle de la méthode à recevoir une interprétation vitaliste (1).

Si la technique constructive de Comte n'interdit pas une utilisation éventuelle des suggestions vitalistes, il est certain cependant que ses principes de méthodologie abstraite s'y opposent formellement. Opposition d'ailleurs renouvelée, et appuyée sur le rejet des « causes » métaphysiques justement à l'occasion de la *Méthode subjective* (2).

Quel que soit donc le mode d'insertion du dogme de l'humanité dans le système doctrinal, il reste constant que la structure abstraite résiste à toute contamination d'idéologie vitaliste. Et cependant, l'« immédiateté » du sentiment unificateur à la représentation synthétique, le recours délibéré de l'exposé comtien au langage et aux ressources du sentimentalisme intuitif dépassent visiblement ce qu'autorisent les préliminaires analytiques ; ils supposent quelque appel à une « confiance » vitale, à une *garantie* extra-intellectuelle de la synthèse.

*Ivre de l'Humanité*, le prophète s'élance sur les voies préparées par la philosophie, mais quelles sont au juste l'essence et la qualité de l'inspiration enthousiaste ?

L'individualité fournit-elle simplement la chaleur épurée de sa vie passionnelle ou impose-t-elle à l'élan spirituel une issue factice ? Abaisse-t-elle, par des représentations fictives, au niveau du fétichisme individuel un élan nourri aux ressources réelles et universelles de l'esprit humain, et voué à des fins inconditionnelles ?

L'essence d'une telle question, et ce que viserait la réponse, concerne justement la valeur spirituelle intrinsèque de la religion positive, sa fidélité à étendre et à promouvoir les fins de l'esprit avec la même sincérité que Comte a mise à construire l'instrument spirituel.

(1) Cf. p. 182.

(2) Cf. COMTE, *Politique positive*, I, 444 et sq. et 581.

Une telle alternative ne saurait être résolue sur le plan de la logique du sentiment : d'une part, en effet, celle-ci vise seulement à promouvoir certaines fins affectives ; d'autre part, et cette raison est essentielle, la logique du sentiment ne représente qu'une partie, fictivement isolée, de la Méthode totale. Si la doctrine, dans sa plus haute et plus difficile ambition, est vraiment l'interprète fidèle d'une scrupuleuse continuité méthodique, l'esprit de la doctrine ne peut être jugé indépendamment de la Méthode : de sa continuité même, qu'il faut prendre dans l'ordre qu'elle impose et dans *son intégration*.

---

## CHAPITRE II

### LA MÉTHODE TOTALE

La logique du sentiment et la subjectivité abstraite ne sont séparées que fictivement. En réalité, elles sont inséparables comme le corollaire affectif spontané et l'effet subjectif fondamental immédiatement liés à tout effort complet d'objectivation. Il faut donc les concevoir comme associées ; et non seulement comme rationnellement unies, mais unies l'une et l'autre dans la même *plénitude de subjectivité*. Combinées, comme isolées, les deux attitudes logiques ne se conçoivent positivement que sous une intention radicalement finaliste et subjectivante. De cette volonté de subjectivation, la logique du sentiment, par sa nature même, semblera l'expression la plus *directe* : la subjectivité abstraite ne se proposant apparemment que comme relation indicative et non impérative. Mais il importe de remarquer que cette volonté exprime originellement une pure finalité rationnelle. Logiquement, c'est la même exigence méthodique qui entraîne les deux subjectivations et selon le même rythme : rythme unique, irrésistible (1).

La plénitude finaliste de la Méthode subjective, conçue comme un ensemble, revêt encore plus spécialement un

(1) C'est ce qu'exprime le *Discours préliminaire de la Politique positive* (I, pp. 30 à 41), en excluant tout autre point de vue comme non moins *irrationnel qu'immoral*. On vérifie que le *ressort sociologique* (p. 37) commande simultanément le primat scientifique de la finalité humaine — et l'effet affectif.

aspect purement affectif par la collusion romantique : insertion totale de l'affectivité personnelle de Comte dans l'impulsion subjective. Ainsi se pose, avec le maximum d'acuité ou de violence, le problème d'une « transposition » des préjugés ou des inclinations individuelles en fin doctrinale, issue arbitraire d'un système de « moyens » universels ! Il résulte inéluctablement, de cette *association* nécessaire entre subjectivité abstraite et logique du sentiment, de ce primat *didactique* de la logique affective dans la plénitude de subjectivation, qu'une logique *de sentiment* apparaît comme l'expression immédiate de la subjectivation comtienne. Celle-ci semble véhiculer d'un bout à l'autre du système une finalité affective qui se colore, qui se double, peut-être gratuitement, d'une finalité abstraite.

Le problème d'« authenticité » que soulève l'existence d'une méthode subjective, synthétiquement conçue ne concerne donc pas seulement le mode de transport, mais aussi la manière dont le sentiment, à chaque fois, s'attache ou s'asservit à une représentation abstraite. En définitive à quel genre d'unité, à quelle valeur logique aboutit ce *mixte* qui est, en fait, nous le verrons, une réelle *combinaison* ?

Le paradoxe apparent qu'introduit dans le positivisme une logique du sentiment porteuse d'une relativité abstraite (association caractéristique de la méthode subjective), c'est d'évoquer une collusion gratuite de la raison et de la fantaisie imaginative ou même de l'analyse justifiée et de la synthèse arbitraire, c'est-à-dire tout ce que le positivisme reproche essentiellement à la métaphysique : *un mélange d'abstrait et de concret !*

Or, il faut bien reconnaître que même cet achèvement subjectif de la méthode comtienne reste sévèrement et strictement fidèle au code préliminaire de pureté abstraite, longuement précisé dans l'ascèse objectivante. Ce qui se développe réellement, c'est une structure du réel, ou l'harmonie entre l'abstrait et le concret se fonde sur leur sé-



paration progressive, systématique, sur leur *distinction* réciproque.

Au compromis inconscient et vain, au mélange dangereux, éternellement fluent, que la métaphysique constitue par l'association arbitraire des points de vue abstrait et concret, le positivisme entend opposer une technique nouvelle pour l'organisation du réel : une méthode continue de purification, d'élucidation réciproques. Un art d'établir des connexions significatives entre les puissances de l'intelligence et celles du sentiment.

#### INTÉGRATION DE LA LOGIQUE DU SENTIMENT ET DE LA SUBJECTIVITÉ ABSTRAITE

On conçoit dès lors l'importance que peut revêtir pour le *fonctionnement* de la machine subjectivante, la structure abstraite-concrète à travers laquelle doivent rayonner les fins de la logique du sentiment. Une telle distribution impose non seulement les voies, mais les « nuances » ; elle fait partout respecter les valeurs du « contraste » positif au moment même où elle en exploite la force propulsive dans l'organisation philosophique.

C'est ce qui explique la « bonne conscience de Comte ». En poussant, et de toutes ses forces sentimentales, à l'invention subjective au sein de la collectivité comme dans l'âme individuelle, il pense maintenir ses impulsions affectives dans leur rôle de ressort interne. Il croit les soumettre, non pas verbalement, mais méthodologiquement, aux exigences universelles et rationnelles de l'objectivation enregistrées par la discipline abstraite, dont la fibre structurale est intacte. En un mot, Comte entend incliner toute la floraison affective aux exigences de l'objet et aux déterminations objectives du sujet humain. Il s'agit d'harmoniser le sentiment aux conditions permanentes de l'organisation intellectuelle, et non de *faire du sentiment*.

Ce concours calculé d'objectivité et de subjectivité, cette discipline maintenue par la manière même dont s'exerce la plénitude subjective (à laquelle un champ libre semble abandonné), définit l'esprit de la méthode positive. Esprit délicat (inséparablement géométrique et sentimental), mais très ferme : qui ne transige pas sur les principes, et qui développe, somme toute, une *logique* cohérente. Les règles de la méthode positive traduisent une intuition complexe, d'ordre affectivo-intellectuel.

La référence de la logique du sentiment à la structure abstraite (voie obligée de l'expansion subjective et condition interne du fonctionnement méthodologique) se vérifie en chaque point. Partout, se maintient la rigueur du schème, le respect du contraste fondamental imposé par l'analyse objectivante. On assiste à l'affinement continu, à l'épuration de cette structure. La méthode subjective prolonge, au lieu de les brouiller, les nuances abstraites-concrètes du réel, telles que la science (encyclopédique et sociologique) nous exerce à les discerner. La subjectivation entraîne une sensibilité accrue à la valeur, à la portée, à l'universalité du rapport schématique entre l'abstrait et le concret. L'effort de précision ne se dissout pas dans le mouvement subjectivant, malgré l'immense vague affective qui semble directement déferler en représentations sentimentales porteuses de leur propre justification.

En effet, la confusion ne s'introduit pas dans le passage d'un point à un autre, d'un ordre du réel à un autre ordre d'un plan à un autre plan. Bien que ce passage se fasse avec toute l'énergie radicale du subjectivisme comtien, il s'exerce toujours selon le fil du schématisme abstrait, et en fonction de son équilibre affectivo-intellectuel. La décharge subjective emprunte les sillons privilégiés, les canaux, les voies sûres patiemment tracées et élaborées par le labeur abstrait de l'analyse objectivante. Le mouvement de conversion subjective ne fait que prolonger ces directions initiales.

Il transforme en attitude explicite, consciente, les orientations primitives et virtuelles du rythme organisateur. Le

sentiment se transmet, et s'intègre, selon les règles de l'objectivation positive enregistrées par le schématisme abstrait.

Tel est le sens complet, la valeur finale que revêt le principe subjectif de subordination de l'abstrait au concret. Il comporte une lecture « privilégiée » de l'organisation positive du réel, une polarisation, une organisation de sa structure abstraite selon la loi même du rythme d'abstraction, mais il représente, en même temps, la forme d'échange orthodoxe entre le sentiment et l'intelligence. En instituant en chaque point, une *valorisation* subjective des rapports abstraits, il réalise le passage de l'influx affectif dans le réel, selon un rythme déterminé. Le sentiment vient *achever*, et non pas détruire l'œuvre analytique et constructive de l'intelligence, ou s'y substituer. Il s'insinue dans cette œuvre, mais en épousant le mouvement même en lequel, et selon lequel, l'œuvre est construite.

La méthode complète n'est donc pas une logique « DE SENTIMENT », c'est l'intégration « abstraite » (mieux l'intégration conforme aux propres lois de l'ordonnance abstraite) d'une méthode de l'invention affective. La référence continue à une pureté de l'analyse abstraite justifie la voie et le rythme, la loi de transport du sentiment, c'est-à-dire de la subjectivité. Mais, par là même, elle fonde et justifie radicalement l'unité de la représentation, à la fois abstraite et affective, qui est la clef de voûte du système abstrait et la source de la subjectivation. Cette représentation unitive déléguant sa vertu d'ordre en ordre, d'étage en étage, préside finalement à toute la *subjectivation* positive : c'est l'amour de l'Humanité.

En effet, l'intégration d'une logique du sentiment selon les lignes privilégiées de l'organisation abstraite donne naissance, non par fiction littéraire ou par imagination idéologique, mais par continuité méthodique et intuitive, à un être abstrait et concret, et à un sentiment spécifique qui

s'y attache. Existence et sentiment étroitement corrélatifs et, sous le rapport *fonctionnel*, dans l'équilibre de la Méthode positive, entièrement *homogènes*. En réalité l'intégration s'exprime, au niveau de la sociologie, par cette corrélation de l'être abstrait et du sentiment ; corrélation que développe et que fortifie sans cesse toute l'intégration subjective le long de la structure abstraite.

#### LA NOTION ABSTRAITE ET CONCRÈTE D'HUMANITÉ

La notion d'humanité, que l'analyse (ou la méthode) *objectivante* ne peut appréhender au maximum que comme la plus concrète des existences abstraites, se dévoile, comme être concret, comme existence réelle, au moment où elle se manifeste comme source d'un flux subjectivant.

L'objectivation sociologique, en libérant les corollaires affectifs implicites de l'analyse abstraite les décèle comme inhérents à l'« objet » qu'elle vise et que son effort veut investir. Si l'humanité apparaît simultanément comme objet et sujet de la connaissance, source et fin des aspirations affectivo-intellectuelles, c'est que ces fonctions complexes, dont la conquête excitait l'effort intellectuel et affectif développent en fait la même *unité* commune, raison suprême de tout le mouvement spirituel. Cette unité apparaît comme suprême condition de possibilité pour le mouvement progressif de détermination abstraite et de production subjective.

Il serait inexact de dire que la notion abstraite d'humanité est la seule bénéficiaire de la conversion subjective, et qu'elle se « transmute » en existence réelle par simple addition ou collusion sentimentale en dehors de toute structure méthodique.

La valeur *existentielle* de l'humanité apparaît dans l'*acte* qui fonde la puissance subjectivante et qui commence la démarche méthodique de subjectivation. Mais il s'agit bien

d'une explicitation continue : le lien spontané, élémentaire de l'intelligence au sentiment, de l'analyse intellectuelle à ses corollaires affectifs s'élabore sans cesse, s'approfondit, s'« objective » en quelque sorte, en *méthode* de culture spirituelle. Cette maturation s'opère au cours de l'ascèse objectivante, effort continu d'abstraction.

Au moment où cet effort, atteignant son terme réel, dégage l'ensemble de ses corollaires subjectifs, les fonctions réciproques de l'intelligence et du sentiment dans la construction de l'objet abstrait deviennent complètement conscientes. Cette explicitation coïncide avec l'« objectivation » complète de l'existence collective. La « réalité » de l'humanité abstraite se caractérise par l'inhérence d'une fonction affectivo-intellectuelle à l'acte abstrait d'objectivation. Cette fonction est nécessairement perçue dans toute sa puissance, avec toute sa profondeur et sa généralité, dans l'existence finalement conquise où l'acte progressif d'abstraction s'achève et se justifie.

Il ne suffit donc pas de considérer l'Etre suprême (collectif) comme la plus éminente abstraction, comme une notion à la fois perméable et favorable à la diffusion des puissances de sentiment. *L'humanité est l'existence telle qu'un lien réciproque et développable entre le sentiment et l'intelligence apparaisse immédiatement dans l'acte abstrait où elle se révèle à l'individu.*

\* \* \*

Condition de possibilité purement intellectuelle de toute analyse positive, clef de voûte de l'ensemble des efforts rationnels, l'humanité est *condition d'équilibre* du système abstrait. Le sentiment, continuellement attaché à promouvoir l'abstraction est donc aussi *inhérent* à la genèse intellectuelle de l'humanité, qu'à la fonction essentielle de l'humanité qui est de fonder la méthode.

La finalité sociologique n'est nullement « plaquée » sur



l'analyse abstraite, mais, en tant qu'abstraite, la soutient intérieurement. D'autre part, le concept n'y est pas juxtaposé au sentiment : le sentiment est appelé par l'acte même qui engendre et définit le concept. L'humanité, en se posant comme fin, suscite, authentifie, légitime un sentiment d'amour immanent à l'œuvre de création abstraite (1).

On voit que le schématisme d'abstraction est plus inséparable des œuvres de l'intelligence positive qu'un « principe » ordinaire de construction, car il ne fournit pas seule-

(1) L'aptitude subjectivante, c'est-à-dire la capacité de diffusion affective, ne se sépare pas de la vertu régulatrice et ordonnatrice. La fonction unifiante d'un « objet » idéal de l'existence collective, à conquérir par l'abstraction, est immanente à chaque démarche de l'intelligence positive ; sa présence implicite est la *condition* permanente de l'élaboration schématique : de même, un sentiment d'amour est inclus dans les premières démarches constructives du positivisme comtien par la « balance » de l'abstrait et du concret. L'organisation abstraite, est non seulement suscitée par le sentiment, et inséparable du sentiment, elle est organisation silencieuse et progressive du sentiment.

C'est pourquoi la *puissance* subjectivante individuelle de Comte peut s'insérer avec toute son *énergie* dans le développement du système, sans en altérer la discipline abstraite ni l'équilibre. Il est bien plausible que l'amour de l'humanité fut une évidence de jeunesse pour Comte (préjugé prépositiviste, traditions morales et religions révolutionnaires) avant même que l'expérience de l'amour ou l'unité de l'humanité comme condition d'équilibre d'un système d'objectivation abstraite, pût l'effleurer. Mais cette tendance subjective, cette impulsion proprement « humanitaire », — s'associe à tout le flux subjectif que Comte canalise sévèrement et strictement dans la discipline abstraite. Il l'autorise simplement à favoriser tout le travail d'analyse progressive et réciproque de l'abstrait et du concret.

La synthèse finale satisfait nécessairement par ses conditions subjectives aux tendances les plus profondes de l'âme comtienne, mais selon un rapport et une règle définis par l'ascèse objectivante. Aussi la religion de l'humanité est-elle à la fois une construction universelle et l'expression d'une religion très personnelle à son créateur, — sans collusion *inconsciente* dans la Méthode. De même que l'arrêt relatif nécessaire de la connaissance objective satisfait évidemment aux « positions » aux attitudes subjectives fondamentales de Comte, mais en fonction des besoins du système positif, de même la religion de l'humanité satisfait aux besoins de sa subjectivité individuelle, avec laquelle elle se trouve à certains égards, en parfaite *continuité* intuitive, mais en fonction d'une exigence purement *méthodologique*, qui s'impose à toute organisation totale du réel suivant le *schématisme initial de l'abstraction*.

ment l'élan inventif : il intègre aussi l'expression des résultats. C'est la condition permanente d'insertion de l'intelligence individuelle dans l'effort collectif d'« objectivation », mais c'est aussi la forme qui enregistre les résultats de cette insertion. La référence au concret, l'objectivation d'une existence abstraite sont inhérentes à la poussée subjective de l'invention, au déchaînement subjectif du sentiment. Au terme de l'entreprise, la condition d'existence s'explicite dans l'existence même qui la suscitait.

Le sentiment d'amour, à travers l'ascèse objectivante, « reconnaît » dans l'humanité sa longue et nécessaire espérance : reconnaissance finale et totale, profondément naturelle dans l'esprit constant de l'organisation positive, fidèle surtout au schématisme abstrait (1).

Sentiment d'amour universel et être collectif traduisent en deux domaines complémentaires l'unité de la méthode positive. Mais ils expriment simultanément, et dans le même plan du schématisme abstrait, une même exigence *fonctionnelle*, à laquelle est suspendue la méthode positive tout entière. L'être collectif et le sentiment d'amour universel sont homogènes en l'esprit, et sur le plan de la discipline abstraite. Le principe abstrait de construction « fonctionne » affectivement comme un être réel : non par l'effet d'une illusion individuelle, mais par l'enchaînement caractéristique des intuitions méthodologiques, et en vertu de la *logique* spéciale du positivisme (2).

(1) Cette absorption finale est rigoureusement postulée par tout le schématisme ; elle est nécessaire à l'organisation abstraite qui vise essentiellement à l'achèvement intuitif. Sans l'« actualisation » finale simultanée du sentiment d'amour et de son objet, l'intention caractéristique resterait pendante, tout le ressort de la pensée positive retomberait à l'état d'« optatif », chute rigoureusement contraire à la finalité subjective incluse dans le schématisme, — et qu'il a mission de faire s'épanouir.

(2) Le sentiment spontané d'amour qui suscite et enregistre le progrès abstrait s'organise en condition fondamentale, s'épanouit en unité logico-affective, parce que, grâce à l'abstrait et à travers les familles de

La clef de voûte de la méthode tout entière est donc une fonction unifiante, simultanément intellectuelle et affective, abstraite et concrète : un être et un sentiment coïncidant intérieurement, par l'acte fondamental qui les engendre et qui « définit », au sens le plus intellectualiste du terme, l'esprit positif.

De cette présence universelle, « unité » radicalement méthodologique, qui est indivisiblement *principe* organisateur et fonction subjectivante, toute assertion de Comte porte la trace. Immanente à l'œuvre entière, elle reproduit dans la religion la structure serrée du *Cours*. Mais il faut bien sentir, car c'est l'essence de cette pensée, que l'unité subjective religieuse est aussi indissolublement pénétrée de discipline abstraite que l'unité rationnelle du *Cours* est pénétrée de finalité affective : l'équilibre du système exigeant que la fonction unifiante soit simultanément embrassée dans l'exercice de ses deux aptitudes.

\*  
\* \* \*

Rien n'exprime mieux cette interdépendance, racine puissamment logique de la subjectivité sentimentale chez Comte, que la théorie de l'altruisme. Si l'on écarte l'héritage prépositiviste (1), on s'aperçoit que l'altruisme, concept et vocable spécifiquement comtiens, désigne une *méthode* morale, une conduite caractéristique où le sentiment d'amour et la discipline abstraite de la connaissance réelle interviennent avec une puissance « unitaire » incomparable (2).

Toute l'unité logique dont Comte éprouvait l'énergie dans sa vie mentale, toute l'aptitude didactique de ses schèmes successifs, il se constitue en principe constructif ; il est fonction d'unité.

(1) Cet héritage revêt une grande importance doctrinale ; mais ici nous considérons l'intuition méthodologique propre à Comte, cf. pp. 520 et sq.

(2) Exemple : unification *altruiste* de la conduite ; l'égoïsme est incapable d'unifier le comportement.

philosophie, ont été combinées par lui à la puissance affective dont il voulait canaliser la redoutable expansion. Combinaison initiale, et implicite, mais prodigieusement affinée, fortifiée, élaborée, par l'ascèse continue au sein des sciences. L'*unité* comtienne est l'*éducation* continue d'une *aptitude synthétique* de l'esprit et du cœur orientés vers une fin régénératrice. Le code de cette éducation est la Méthode positive ; elle trouve sa fin, c'est-à-dire son critère « objectif » dans l'« humanité », — dont la conquête universalise, et unifie ses aptitudes intellectuelles et affectives : ses moyens et ses espérances.

L'*unité conquise* combine fonctionnellement le sentiment social avec l'être appréhendé dans sa plus résistante *objectivité* scientifique. Elle les enveloppe dans une même nécessité méthodologique, qui est proprement l'« humanité » comtienne (1).

#### STRUCTURE SCHÉMATIQUE DE LA MÉTHODE TOTALE

La notion réelle et concrète d'humanité résume une *Méthode* affectivo-intellectuelle complexe ; mais elle ne la *brouille pas*. Son effet est de renforcer aussi bien les caractères analytiques séparateurs d'abstrait et de concret que la puissance subjectivante (principe de passage de l'abstrait au concret).

Pour preuve de ce que nous avançons, il suffit de rappeler que l'issue de toute l'organisation subjective chez Comte consiste à dégager la structure logique interdoctrinale.

La création d'une Méthode totale se traduit, en effet, par une totale prise de conscience, par une « objectivation » complète de l'œuvre positive d'organisation abstraite et de tous ses « ressorts internes ». D'où le *dégagement* final des

(1) Ce qui explique les deux genres de définitions de l'humanité : définition subjective et objective, ou mieux sélective-abstraite et intuitive-affective.

axiomes logiques, l'explicitation, la mise en évidence des principes constructeurs utilisés dans tout le travail de création.

Ces règles que s'est imposées, inconsciemment, puis consciemment, la volonté organisatrice, développent, comme toute la méthode, une intuition abstraite. Elles décrivent le *point de vue sélectif* de la pensée positive aux prises avec le réel. Elles constituent, réellement, les énoncés les plus abstraits auxquels puisse atteindre l'esprit positif, dans sa prise de conscience complète, sans verser dans le mélange métaphysique de l'abstrait et du concret.

De même que la *mécanique* (Cf. *Cours*, I, pp. 566 et sq.) exhibe la liste des « principes » qui déroulent leurs conséquences à travers toutes les formes de connexion entre l'abstrait et le concret, de même une *Méthode totale*, dans l'esprit du positivisme doit expliciter les principes *universels* qui la commandent, — et la résument. Il s'agit de *règles* valables à travers tout le système de la connaissance ; elles président partout, de façon continue, à la séparation, l'organisation et l'harmonie du rapport entre l'abstrait et le concret (1).

Les conditions d'*existence* et de validité de l'« abstrait » s'y appliquent avec rigueur. Ces principes n'ont aucune existence en soi, en dehors du donné scientifique qu'ils organisent, et auquel ils se réfèrent. Mais ils représentent, par rapport à notre connaissance objective-subjective, le système des lois les plus abstraites auquel on puisse la réduire.

(1) C'est l'analyse transcendante qui fournit à l'esprit positif, dans l'enceinte des sciences mathématiques (et aussi en physico-mathématique), le type de ces « lois » d'une généralité supérieure dont le caractère ordonnateur s'exerce à travers divers plans de la *structure* scientifique : non lois de réduction objective, mais lois d'interpénétration de la structure abstraite, objective, subjective, par une *logique commune*.

De même que l'analyse infinitésimale par rapport à la géométrie, à la mécanique (ou même à la physique mathématique) cet ensemble de principes universels constitue un système de *lois abstraites* (relativement les plus abstraites), par rapport aux systèmes scientifiques qu'ils coordonnent.



Comme toute existence abstraite, les principes universels ne sont décelables, isolables, nommables et définissables, que par leur application, leur jeu, leur énonciation effective dans les doctrines scientifiques qui les manifestent à l'état le plus accessible, c'est-à-dire dépouillé, élémentaire.

C'est ainsi que l'existence mathématique nous livrait le nombre, — l'existence astronomique la pure abstraction cinématique, — et que le rapport fondamental entre l'abstrait et le concret était perçu à travers l'analyse cartésienne.

*Comme l'analyse transcendante pénètre ainsi les diverses théories physico-mathématiques, les principes universels de l'analyse finale (objective-subjective) pénètrent tout l'ensemble scientifique réel que constitue le dogme positif.*

Ce schématisme final qui doit correspondre à tout le dogme organisé, y réalise point par point l'harmonie de l'abstrait au concret. Il se réfère à un concret global : affectif, pratique, religieux, qui coïncide avec l'existence suprême de l'humanité.

L'idéal logique d'un système des lois les plus générales, d'un véritable corps de *philosophie première*, est certainement sous-jacent à toute l'œuvre encyclopédique de Comte (1). Cet idéal s'est précisé avec l'élaboration elle-même ; il aboutit à une conception de plus en plus *abstraite, épurée*, mais aussi de plus en plus tendue vers le concret humain.

\* \* \*

La détection des principes universels est donc une application directe, immédiate et *suprême*, de la relativité de l'abstrait au concret. Le schématisme abstrait (comme nous le montrerons) est au cœur du système des principes universels, et c'est en vertu de sa contrainte nécessaire qu'une *logique* interne apparaît comme corollaire à l'organisation

(1) Voir plus loin p. 349.

totale du réel humain. De même que la nécessité logique doit trouver son expression dans l'exercice, et par l'intermédiaire d'un *corps* abstrait de la pensée scientifique, de même l'*Unité conquise* de la pensée positive, l'expérience de la construction affective et intellectuelle aboutissent à une « démonstration » des principes *abstraits* mis en œuvre dans cette expérience même. La *Méthode totale* doit pouvoir exhiber ces principes comme l'abstraction *type* essentiellement relative au *concret final* (1).

C'est ce qui explique, d'une part la relation intime, étroite extrêmement profonde, nuancée, de la *logique* positive à l'« institution » abstraite ; et d'autre part la valeur de contexte concret que présente, par rapport à cette logique abstraite, la référence constamment sous-entendue à une *fonction* unitaire : l'humanité. Sous cette complexe association, Comte porte en lui, et nourrit, et précise au fur et à mesure de l'organisation didactique, l'idée d'une logique positive.

Le *mûrissement* de l'idée de philosophie première chez Comte est donc inséparable, d'une part de la lente maturation du schématisme abstrait, et d'autre part de l'élaboration totale des fonctions spirituelles de l'humanité.

Évoquée déjà dans le *Cours*, explicitement rattachée à l'idéal de Bacon (et en réalité directement inspirée par l'exemple immédiat de Destutt de Tracy), l'idée de philosophie première s'attache d'abord au corps de la philosophie abstraite. Elle résumerait l'*essence* de la *pensée scientifique*, telle que celle-ci est entrevue par le jeune philosophe ébauchant le *Cours*.

Mais l'effort même d'organisation approfondit, enrichit, précise le schématisme abstrait. L'idée schématique de l'abstraction, en se développant logiquement, incite à une

(1) Concret final, qui désigne l'action inventive par excellence, la production de l'« humanité » comme suprême raison et fin sentimentale. La *logique* complète est la logique de cette création, formulée en termes d'expérience *schématique*, c'est-à-dire objective et subjective.

présentation *didactique* des fondements rationnels de l'attitude abstraite. Par suite apparaissent en saillie, en relief, les règles abstraites les plus générales, didactiquement distinctes de l'ensemble doctrinal, mais perpétuellement mises en œuvre par les nécessités internes de l'élaboration positive, encyclopédique et synthétique.

Ces règles, qui traversent, de bout en bout, tout l'édifice abstrait de la connaissance positive, Comte les observe perpétuellement à l'œuvre dans son labeur d'analyse et de synthèse, — d'invention et d'organisation, — de composition, c'est-à-dire de purification idéale et de construction spirituelle. Elles n'ont donc pas pour objet de *résumer* purement et didactiquement la science abstraite, *mais d'énoncer les principes logiques qui en traversent, en soutiennent la structure.*

Elles représentent « la logique » *originale* incluse dans le schématisme de l'abstraction et dans son exercice total au cours de l'organisation humaniste des sciences : esprit du schématisme et de son emploi, sous forme de règles universelles qu'authentifie abstraitement leur exercice scientifique et synthétique (1).

Il ne s'agit nullement des principes de la raison qui, pour Comte, sont fictifs et métaphysiques, ou implicitement contenus dans le fonctionnement *normal, spontané*, de chaque entendement sain : identité, contradiction, relativité. Il s'agit, au contraire, des premières lois les plus abstraites imposées par l'ascèse positive à l'organisation du réel *humain*.

(1) Ces règles sont la *part* irréductible, le résidu *élémentaire*, la quintessence de la logique empirique des sciences et des règles universelles du sens commun, reçues à travers les attitudes rationnelles « prépositivistes », mais expérimentées, élaborées, sélectionnées, *éprouvées* par l'originalité constructive et inventive, le génie organisateur spirituel de Comte. Fruit de l'expérience méthodique personnelle de Comte, elles sont toujours définies opératoirement, incorporées à l'expérience la plus simple qui permette de les appréhender *positivement*, comme toute abstraction réelle.

C'est donc un bilan *a posteriori* de principes constructifs, garants de l'*abstrait* dans son rapport *total* au concret humain ; ces principes peuvent prendre corps, ils peuvent s'objectiver dans l'expérience abstraite la plus simple de toutes celles qu'ils organisent. Mais ils n'ont de sens effectif, d'*existence* réelle, de fonctionnement positif que dans l'exercice complet de l'organisation abstraite, dans un commerce interne, et dynamique avec *toutes* les variétés concrètes de la connaissance. L'« humanité » et toutes les implications humaines de l'attitude ABSTRAITE constituent le *contexte obligé*, le corollaire intuitif de l'énoncé didactique des quinze lois de la philosophie première, code suprême de la schématisation positive.

L'IDÉE DE PHILOSOPHIE PREMIÈRE  
ET L'ANALYSE DU SCHÉMATISME

Comte indique nettement les origines et les connexions intuitives de son art schématique en donnant le nom de philosophie *première* à l'*ensemble* des quinze lois logiques, de leur préambule (institution abstraite) et de leur développement par la hiérarchie (1).

La présentation didactique doit isoler et autant que possible objectiver séparément les éléments. Mais la Méthode réelle les suppose intimement associés, et c'est à travers leur conjonction dans l'exercice de la Méthode qu'il faut comprendre l'*esprit* vivant du schématisme comtien.

Bien que le principe hiérarchique soit formellement inclus dans la liste des quinze lois logiques, son *application effective* et « humaniste » au réel doit être toujours explicitement associée à chaque élément de la liste, et surtout à l'institution générale de l'abstraction pour que l'ensemble constitue vraiment la raison organique et organisatrice du positivisme (2).

(1) *Politique positive*, IV, 173-186.

(2) *Ibid.*, spécialement, pp. 185 et 186.

L'humanité, telle que la méthode la suppose, est donc impliquée par toutes les *modalités* de l'« *institution* » abstraite, ce terme désignant, pour Comte, l'ensemble des conventions préalables qui définissent la légitimité et l'usage universel des points de vue abstraits, dans le commerce de notre intelligence avec le réel. Ces constantes implications de la logique comtienne doivent être toujours présentes à l'esprit quand on interprète la Méthode totale. Dans l'exposé didactique de la théorie de l'abstraction, il faut toujours sous-entendre qu'il s'agit de *conventions* opératoires, corrélatives à l'application hiérarchique, et en général, à l'exercice de la Méthode totale. En particulier, l'« *institution* » *abstraite, séparée du contexte hiérarchique et de la fonction méthodologique ne peut prétendre à aucune sorte d'existence « en soi »*.

Ces précautions, que suffirait à définir le rappel du point de vue *subjectivant*, avec tous ses attributs, ne sont pas superflues. La présentation didactique des conventions opératoires fait assez figure d'énoncé métaphysique pour qu'on ait pu simultanément reprocher à Comte, sans injustice apparente, de s'arrêter, d'une part, au *seuil du problème de l'abstraction* (1) *considérée comme fondement de la connaissance* et, d'autre part, d'embrasser toutes les conséquences « ontologiques » du phénoménisme, —, suivant les uns, — du réalisme, suivant les autres.

A vrai dire, il faut encore ici appliquer à la rigueur le principe d'inséparabilité, c'est-à-dire la nécessité de saisir le défini *dans* l'expérience caractéristique où il apparaît, et non en dehors de celle-ci : ne pas concevoir l'abstrait inséparablement du corollaire concret et de l'exercice actif de la Méthode où il est compris.

\* \*

Prises sous ce jour, les indications de Comte ne sont nullement des définitions, ou des positions « ontologiques », mais

(1) C'est-à-dire de la théorie de l'abstraction ; cf. DELVOLVÉ, *loc. cit.*, p. 193.



la simple suggestion d'une « attitude mentale » préalable, le repérage, en termes de sens commun, d'expérience vulgaire, ou d'empirisme scientifique, de la direction, de l'orientation privilégiée qui lui semble commander toute science et toute philosophie positives.

De même que la distinction énergique du « *dehors* » et du « *dedans* » n'a d'autre fonction que de ramasser, en langage vulgaire, toutes les conditions humaines *imposées à l'effort objectivant et non de reconstruire une définition métaphysique de l'objectif ou de la subjectivité*, de même les distinctions d'abstrait et de concret, d'être et de phénomène, ne prétendent renfermer, par elles-mêmes, aucune *validité* conceptuelle, aucun germe de méthode déductive. Mais elles ont une vertu cohérente et suggestive, qui tend à limiter un point de vue caractéristique, à préparer un *acte* sélectif, à partir duquel commence toute science et toute philosophie (1).

Ce que cet acte représente, pour l'intelligence, c'est la conversion à l'abstrait, opposé au concret en tant que simple contraste du complexe au simple, et du changement phénoménal à la plénitude immobile de l'être. Dans la mesure où le langage implique nécessairement une métaphysique, c'est consciemment et délibérément celle du sens commun (2), non seulement avec son réalisme foncier, mais aussi avec ses contradictions opportunes, — dont la plus féconde (celle qui « ouvre la porte » au travail analytique de la science), est d'admettre à la fois, le changement et l'invariabilité, — l'être et le phénomène, — l'homogénéité virtuelle du *simple et du complexe*.

L'« abstrait » point de vue caractéristique ou point de convergence de toute perspective, n'a aucun titre à faire figure d'« élément » *a priori* de la connaissance, ou de substrat, — ou d'hypostase de l'esprit : c'est uniquement une

(1) Cf. : L'acte d'abstraction, *Politique positive*, IV, 171.

(2) Au niveau historique où Comte l'accepte, c'est-à-dire pénétré de scientisme, de relativisme, de philosophie d'« école », etc.

manière de noter et de suggérer le primat nécessaire du simple dans les préliminaires de toute connaissance. C'est aussi l'anticipation d'un progrès continu vers ce qui n'est plus « le simple » : une manière de rappeler que le simple est capable d'« intégration » (1).

\* \*

Le concret n'est nullement une notion absolue, du genre, par exemple, de l'« irrationnel », ou de l'ineffable — ni inversement une simple somme de déterminations abstraites. C'est essentiellement ce que désigne l'*attitude* corrélatrice de la conversion au simple, c'est-à-dire la conscience de ce qui est sous-entendu par le parti pris de simplicité : le « provisoirement » irréductible, « l'indirect réductible » ou mieux le « difficilement réductible », — comme corollaires de la *simplification* préméditée.

Cette réductibilité virtuelle (qui n'est jamais totalement escomptée, — ni jamais entièrement impossible) est une notion « d'épistémologie interne », — inséparable de la représentation scientifique du réel comtien.

Sa connexion aux êtres (et non à l'Être) n'est pas moins candide. C'est comme « systèmes d'existence » que les êtres

(1) Ceci concerne moins le primat ou l'intégration de l'« idée absolument simple » que le primat d'une « attitude de simplicité », c'est-à-dire essentiellement *relative* à la liberté du sujet autant qu'aux suggestions de l'objet.

Et cette attitude n'est assignable (en vertu du principe d'inséparabilité) qu'au sein de l'esprit scientifique, et dans la méthode scientifique.

Elle doit nous éclairer sur la portée véritable d'allusions nettement aristotéliennes (attributs, — réalisme de l'abstrait) ou *empiristes*.

Ce qui semble « substantifier » l'abstrait, c'est une circonstance « épistémologique » : la science ne le décèle que dans les phénomènes assez dépouillés pour le livrer à l'état presque pur, et dans les êtres qui tendent vers *sa* simplicité.

La nature facilite l'abstraction : comme le montre l'exemple de l'astronomie.

s'offrent aux prises de la connaissance scientifique, c'est-à-dire nécessairement comme intégration de points de vue sélectifs : comme *équilibre* et, au sens complet (Blainville-Comte) du mot, comme *système* harmonieux de déterminations abstraites (1).

De même, aucune intention métaphysique ni critique ne se cache sous le *primat du phénomène*, ni sous le rapport du phénomène à l'être : mais seulement le désir de fixer positivement le seul point de contact réel entre la conduite spéculative de la science et la technique efficace de l'action. Ce terme commun, cet intermédiaire général de la spéculation scientifique et de la pratique, c'est le phénomène. Et c'est en vertu de cette propriété d'« intermédiaire » expérimental, qu'il devient l'objet essentiel de la spéculation positive comme de la technique (bien que l'une s'applique aux êtres, et que l'autre ne puisse embrasser que les événements). Le phénomène est une notion essentiellement homogène à l'esprit « schématique » de la conversion abstraite, qui vise à dégager un moyen terme entre la spéculation et l'action.

Cette nature purement opératoire du « phénomène » explique que la notion conserve une certaine latitude, relative à la variation, suivant les plans du réel, des deux ordres

(1) Il y a des systèmes relativement simples, il y a des systèmes extrêmement enchevêtrés.

Pour la connaissance scientifique, l'existence sociale est un système complètement objectivable, à partir des points de vue sélectifs qu'il implique. Non seulement l'existence individuelle n'est pas complètement réductible à un « système » de points de vue abstraits, mais une telle opération est même supérieure à nos forces, parce que la connaissance agit par l'organe individuel et que le trait irréductible de subjectivité rend inconcevable l'intégration d'un système d'existence individuelle. Et c'est pourquoi l'*individu* n'est qu'une abstraction (car on n'en peut parler scientifiquement que par « abstraction » et non comme système), tandis que l'être social peut être scientifiquement conçu comme concret et réel. C'est le respect de la quiddité individuelle, conséquence d'un discernement exact des rapports du subjectif à l'objectif, qui a fait accuser Comte d'avoir méconnu l'individualité humaine : ironie de la philosophie.

qu'il faut mettre en rapport, et dont il constitue le moyen terme. C'est pourquoi il peut y avoir des phénomènes plus proches des êtres, et des phénomènes plus proches de l'attitude abstraite. La notion de phénomène abstrait, qui nous surprend de prime abord, est une évidence de l'épistémologie comtienne (1).

Malgré l'apparence, Comte n'accepte aucune affirmation ontologique sur l'intelligibilité éminente du changement ou du mouvement (intelligibilité qui serait quasi cartésienne). Le mouvement sous lequel nous est donné l'« abstrait » par le phénomène ne fait que reconnaître une aptitude de la connaissance scientifique.

La science s'oriente, en effet, vers la perception des lois abstraites par l'exploitation des événements élémentaires. Événements *manifestes*, que l'expérience décèle entre les êtres, ou même *sur* chaque être et qui peuvent seuls permettre l'application d'un point de vue *sélectif, isolant*, abstrait.

Il s'agit encore ici d'une simple constatation épistémologique, associée, il est vrai, à tout ce qui milite subjectivement chez Comte en faveur de la représentation « motrice » comme « type » de comportement, comme schème privilégié du réel (2). Ces évidences, qui sont les évidences premières d'une conscience *scientifique* prépositiviste, ne se donnent nullement comme éléments premiers du réel. Ce qui sera premier, ce sera l'intuition de la méthode ; et la différence est importante.

Les notions qui circonscrivent et signalent la direction de l'abstrait ne sont que des guidages, et subjectifs, de l'activité mentale vers l'attitude *type* de la spéculation scientifique, telle que Comte la « vit » intuitivement (c'est-à-dire méthodiquement, et en une vision déductive d'ensemble).

(1) Cf. plus haut, p. 86. — Dans le type physico-mathématique, l'intermédiaire positif, c'est le phénomène abstrait.

(2) Voir « *Le mouvement de la connaissance* » (*Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 45).

## CONNAISSANCE ET SCHÉMATISME

Nous croyons aux êtres et aux événements, autrement dit, le réel présente à la fois de « *l'existentiel* » et de l'« *événementiel* ». Il y a connexité, en l'acte de connaissance (aussi bien de la connaissance scientifique que de la connaissance commune), entre ces deux « aptitudes » du donné. La connexité du sens commun est spontanée, diffuse, — instable. La connexité de la science est réfléchie et systématique. Elle vise d'abord à garantir la *fixité* des conceptions, ensuite à leur imposer une organisation positive, c'est-à-dire comportant à la fois séparation et harmonie entre la *théorie* et la *pratique* (1).

De ces polarités résulte pour l'intelligence la nécessité d'une attitude abstraite sélective. Mais le schème de séparation dérive d'une reconnaissance et d'une inquiétude du concret ; d'une analyse tendue vers la combinaison, l'intégration et l'action synthétique. L'abstraction positive est à la fois appel de la matière, de l'action, et de nos besoins, et libération *relative* de la pensée par rapport à la matière, à l'action et à nos besoins.

Elle envisage « l'événementiel » séparé de l'« existentiel » mais selon une attitude, une forme d'isolement, qui suppose et permet une réintégration *méthodique* (2).

Bien étrangère, comme on voit, à l'ontologie réaliste, comme à l'idéaliste, au phénoménisme comme au sensualisme, à l'empirisme raffiné comme au criticisme pur, l'attitude « connaissante » du positivisme a seulement besoin de préciser son orientation et sa signification par rapport aux

(1) Cf. *Politique positive*, IV, 171.

(2) Elle pousse à leur terme logique les deux « réflexes » spontanés de la pensée commune : distinction de l'existentiel et de l'événementiel, du général et du particulier, et *combinaison*, association permanente dans la perception commune de l'événement et de l'être. Mais surtout elle justifie, systématise la *coexistence spontanée*, le concours naturel, de ces deux attitudes.



habitudes du sens commun et aux besoins de l'activité pratique. *C'est exactement à ce vœu que répondent les textes de Comte concernant la philosophie première* : les nuances épistémologiques tendent à définir une convergence entre la pensée et l'action, par la description des « intermédiaires » sur lesquels s'appuie l'effort inséparablement sélectif et organisateur de la connaissance. Le « pas » décisif (selon le mot de Comte), l'*acte* fondamental de la pensée humaine, c'est la création d'un « esprit » de l'abstraction scientifique, caractérisant la nature du dogme positif. Cette nature est essentiellement *opératoire* : héritière immédiate de l'attitude opératoire que développe l'analyse mathématique, la logique positive est la trame d'une schématisation universelle.

L'attitude abstraite « idéale » de la science n'infléchit l'attitude spontanée du sens commun que dans la juste proportion des nécessités théoriques et de l'efficacité pratique, séparément conçues et harmonieusement associées. Elle est imposée, avec énergie, à tout l'ensemble de la spéculation positive.

Mais il ne s'agit pas seulement d'une orientation séparatrice et sélective, il s'agit aussi d'un type d'organisation : au total d'un mode de pénétration, d'*insinuation* philosophique dans le réel.

A un tel rôle, on satisfait mieux par une simple continuité, par des « nuances » épistémologiques que par une opposition tranchée. C'est pourquoi l'« institution abstraite » qui se *pose* comme un renoncement à la perception spontanée du réel, se propose aussi comme une adaptation, un commerce progressif de la raison et des choses, et, par suite, comme une découverte d'« INTERMÉDIAIRES » entre l'idée et l'être.

Ce que l'*abstraction* suppose, ou impose au réel, c'est d'abord l'*homogénéité* relative : l'événementiel est surtout

préférée comme plus homogène, ou susceptible de favoriser mieux l'« homogénéité » du réel (1).

Mais il s'agit de nuancer cette propriété de l'abstraction positive de tendre à une conciliation parfaite du statique et du mouvement. Il faut purifier et systématiser l'ordre empirique, *qui est mélange de mouvement et de fixité*.

L'événement n'est donc pas le mouvement pur isolé, nu, cartésien ; il intègre et généralise les notions de *phénomène* (événement perçu dans ou sur un être qui est son siège) et de *propriété* (manifestation mobile et effective de la substance). Il implique donc toujours la stabilité de l'être comme corollaire du changement (2).

La « *rationalisation* » de l'expérience consiste seulement à ordonner celle-ci : non plus selon le primat du sensible, mais selon un schème abstrait, où se formule dès le début, présidant à toute l'élaboration mentale, l'équilibre harmonieux des deux *polarités* de l'acte intellectuel (3). Ce qu'elle se propose,

(1) En même temps, l'abstraction décèle dans le réel un parallélisme fondamental entre la connaissance des êtres et la perception des événements : la nature « offre » un plan existentiel « homothétique » en quelque sorte au plan de l'événementiel. La science n'a pu ébaucher l'attitude abstraite, que parce que la nature y invitait par des simplifications *apparentes* dans l'être. L'aristotélisme de Comte ne fait que traduire naïvement l'allure pragmatique de son épistémologie puisque l'« efficacité » et l'opportunité de l'analyse, la réussite de l'idée sur des êtres discrets, sont les caractères distinctifs de la science.

(2) Les sens nous font davantage connaître le monde dans son flux que dans sa permanence : c'est-à-dire « les phénomènes que les êtres ». C'est pourquoi le pragmatisme scientifique (*la conscience d'une technique efficace dans la science*) pose un primat « initial » du mouvement, plus exactement du mouvement sur l'être, c'est-à-dire de l'événement comme condition d'« appréhension » réussie des phénomènes (primat théorétique). Mais ce primat est relatif aux besoins techniques de la connaissance. L'institution abstraite suppose un autre primat, final (ou finaliste si l'on peut dire), le primat de l'être ou de l'existentiel ; ce primat n'est pas ontologique mais *pratique*, car « nous n'agissons sur les corps qu'afin de modifier les phénomènes, qui seuls intéressent à la fois nos pensées et nos desseins ». Cf. *Politique positive*, IV, p. 171.

(3) L'esprit de cette rationalisation est indubitablement orienté par l'idée d'équilibre entre le cerveau et le milieu, entre l'objectif et le subjectif, équilibre « réglé » par une systématisation tout à fait semblable

c'est de déterminer non seulement le point de vue « juste » sur l'équilibre des constituants du réel, mais le point d'insertion authentique de ce point de vue dans la trame expérimentale : le moment exact de coïncidence, et, d'autre part, le moyen par lequel l'analyse scientifique impose, ou propose, en tout cas fait *accepter au tissu du réel, au « donné » cette organisation parfaite.*

L'effet de l'institution abstraite est donc d'évoquer, de désigner, et de systématiser les « intermédiaires » fondamentaux sur lesquels prend appui l'acte positif intellectuel dans l'élaboration d'une connaissance scientifique. De ces intermédiaires, la systématisation biologique fournit encore le type intuitif et la structure générale (1).

De même que l'existence est l'intermédiaire donné ou construit (suivant le cas), mais toujours techniquement nécessaire entre l'être et la loi, entre le pur existentiel et le pur événementiel, de même le phénomène est l'intermédiaire inévitable, efficace, technique, entre la théorie et la pratique : entre la spéculation pure relative aux événements et l'action synthétique, efficace, qui s'exerce par, pour et à travers les êtres (2). Il est très remarquable que l'épistémologie de Comte se définisse dès l'origine comme une « MORPHOLOGIE » du phénomène scientifique. L'organisation du réel suivant un schème

à l'unité de l'organisme biologique rationnellement élucidée à la lumière du schème des naturalistes.

(1) La définition de l'« existence » comme intermédiaire abstrait entre l'idée d'organisation et de vie (c'est-à-dire d'activité, c'est-à-dire encore d'action pratique exercée par un être, à travers un être) est en réalité la définition d'un intermédiaire général entre l'abstrait et le concret, entre la loi et l'être (Cf. *Politique positive*, IV, p. 171). Il est extrêmement important de souligner la distinction entre l'« existence » et l'« être » — et aussi la fonction dévolue à l'existence comme permettant le « calcul » abstrait, c'est-à-dire l'analyse et l'intégration logique : l'existence a des attributs — l'existence peut résulter entièrement de combinaisons. La combinaison de l'abstrait aboutit *au moins* à l'existence, mais non pas nécessairement à l'être concret.

(2) Le donné et le construit, l'objectif et le subjectif, s'enchevêtrent ici de façon encore plus étroite : d'où les variétés du *phénomène*, et leur latitude abstraite, et leur plasticité intellectuelle.

de séparation et de corrélation qui fonde l'unité systématique entre la théorie et la pratique repose sur la méthode des *naturalistes appliquée au phénomène scientifique*.

\*  
\* \*

Les intermédiaires jouent dans l'analyse générale que constitue la connaissance positive, le même rôle fixateur et aussi générateur d'analyse, que l'abstraction mathématique jouait pour la philosophie mathématique des *Essais* (1).

Et c'est ainsi que, dans le réel, s'insèrent pleinement des constructions mentales, artificielles, mais logiquement homogènes aux conditions d'unité de la perception et aux conditions d'harmonie entre la science et la pratique. Parfaitement conformes à l'*homothétie générale que l'institution abstraite présuppose entre le plan logique des événements et le plan des êtres*, elles expriment cette homothétie et l'*exploitent* positivement. Elles décrivent, pour l'intelligence, une sorte de plan intermédiaire où l'on peut, au maximum, bénéficier de la pureté constructive (donc de la puissance abstraite) et apercevoir en même temps la *réalité des phénomènes* (2).

La méthode totale est un *art général* de dissolution et de construction, une aptitude systématique à dégager du réel, et à fixer en une représentation intermédiaire, les éléments d'une règle continue d'analyse et de synthèse, d'un rythme de décomposition et de combinaison. Elle approfondit et *détermine* la structure rationnelle des choses, comme le mathématicien celle de ses objets. Le mécanisme mental qui opère, ou plutôt que Comte propose de faire opérer selon un tel rythme, est la projection d'un schème privilégié, sa généralisation sur

(1) Cf. *Essai sur Les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 65 et sq.

(2) On peut rapprocher l'enchaînement des termes : phénomène, existence, être ou : abstrait, existence, concret, de l'enchaînement des éléments fictifs introduits dans une série abstraite.

le plan universel de la connaissance, ou mieux de la perception scientifique. Il s'agit du schéma inventif et didactique, d'après lequel Auguste Comte avait décomposé, — perçu philosophiquement, et positivement conçu dès l'origine, — l'exercice réel de l'analyse mathématique.

C'est cette conception fondamentale, typique, universelle, qui constitue, selon la dénomination même de Comte (*Politique positive*, IV, 173) la *nature* abstraite du dogme, — c'est-à-dire sa chair, sa matière intellectuelle. Le tissu fondamental dont est faite la philosophie première est essentiellement de nature « opératoire », paramathématique.

#### L'OPÉRATOIRE ABSTRAITE

Quelle sorte d'« opération » universelle *propose* l'attitude abstraite, dans la Méthode totale, quelle fin précise, quel procédé implique-t-elle ? Renferme-t-elle une conscience exacte du genre d'approximation dont la philosophie positive est susceptible, et de sa valeur relative ? C'est ce qui se dégagera des textes de Comte définissant l'« institution abstraite », si on les interprète scientifiquement, à la *lumière* de toute l'ambiance épistémologique et historique, qui *leur confère seule un contenu réel*.

La fin précise, que se propose l'esprit positif dans l'organisation *méthodologique* de l'équilibre humain, et que définit l'idéal de la perception scientifique, c'est de « nous représenter les événements quelconques indépendamment des êtres correspondants » (*Politique positive*, IV, 173). Représentation sélective, séparatrice, mais non fictive, c'est-à-dire ne violant pas, ne négligeant pas la *connexité inséparable* des phénomènes et de leurs sièges, des substances et des propriétés : soucieuse de l'unité perceptive originaire et plus encore de la *corrélation unitive finale* entre l'existentiel et l'événementiel, c'est-à-dire de la *fixité logique* d'un ordre réel.

Il est dans la pure ligne logique du positivisme de fonder



sur l'institution abstraite de la perception scientifique la séparation de la théorie et de la pratique, comme schème d'organisation philosophique. Il est non moins essentiel à la pensée positive de concevoir pleinement cette « manière » de séparation et combinaison entre les êtres et les événements, comme une production progressive de l'esprit humain. Si l'orientation élémentaire qu'elle implique est la prémisses obligée du progrès méthodologique, la réalisation complète, l'*instrument* efficace d'une telle analyse universelle, ne peut être que la *fin* d'une Méthode totale.

C'est pourquoi le début du *Cours*, tout en évoquant intuitivement l'orientation abstraite est si laconique sur l'*institution* logiquement formulée comme instrument d'analyse (1). Et c'est pourquoi aussi l'« institution abstraite », comme *nature* du dogme, même dans la *Politique positive*, n'est pas définie conceptuellement. En réalité, elle n'est susceptible que d'une *définition opérationnelle*. Et cette définition opérationnelle est conférée par les quinze lois de philosophie première associées à l'institution hiérarchique (2).

Aussi bien, en consacrant un exposé général à fixer cette nature par rapport aux règles communes de la connaissance et de la pratique, et à définir sa vocation doublement universelle, Comte ne néglige-t-il pas de rappeler que l'état présent des spéculations humaines n'en offre qu'une ébauche. A vrai dire, l'« institution abstraite », purement dérivée du rythme analytique mathématique, et universellement applicable comme *opération para-mathématique*, n'est ébauchée, en son *état normal*, qu'au sein des mathématiques, des mathématiques régénérées (3).

Comte conçoit, avec une extrême netteté, l'orientation

(1) Et dont l'étude n'apparaîtra qu'à la fin de la *Politique positive*.

(2) Dans le *Catéchisme*, la hiérarchie fournit cette structure opérationnelle indispensable. Dans la *Politique positive* où quinze lois la développent, la hiérarchie n'est qu'un rappel didactique auquel s'attache un acte de *subjectivation*.

(3) *Politique positive*, IV, 173.

des hommes vers cette attitude, vers cette conception opératoire progressive du réel, comme le *pas fondamental* de notre *connaissance* depuis les origines (*Politique positive*, IV, 171). Le positivisme rend cette attitude complètement consciente; il généralise et *achève* la conversion nécessaire, en enveloppant dans l'institution abstraite le rythme de *séparation* et d'organisation réciproques entre théorie et pratique (*Politique positive*, IV, 171).

Tel est le processus évolutif que l'esprit positif conçoit entre l'abstrait et le concret. Cette position bien assise explique à la fois que l'institution abstraite soit pour l'esprit positif une condition préliminaire, fondamentale, décisive, universelle de son progrès, et en même temps une institution approximative (c'est-à-dire procédant par retouches successives) et expérimentale, modeste. Non pas opposée, ni imposée aux choses, mais développée au sein du réel, en harmonie avec ses suggestions (1).

Aussi ne faut-il jamais parler de réduction abstraite, de réduction du réel aux mathématiques (matérialisme), ni de réduction de l'existential à l'événementiel. Pour Comte, il s'agit d'une « analyse fondamentale qui ramène (2) l'étude des êtres à celle des événements ». L'évidente analogie entre ce rythme de la perception scientifique et le rythme de l'*analyse* mathématique (art de l'*indirect*, de la réduction indirecte et de l'implicite), l'usage que fait Comte de l'institution abstraite, du *Cours* à la *Politique* (anticipation intuitive de la réussite mathématique sur l'organisation projetée d'un réel humain), montrent une perpétuelle exploitation des vertus tactiques héritées par le schématisme abstrait de l'expérience mathématique.

Si simple, et si progressive, et déférente aux indications

(1) Selon le type de l'invention lagrangienne et de la systématisation mathématique de Monge, c'est un « *artifice naturel* » de l'intelligence adaptée au réel humain.

(2) Conformément à l'excellente expression du *Catéchisme positiviste* Ed. Pécaut), p. 89.

expérimentales que se donne l'orientation abstraite, elle ne se présente pas moins comme un choix délibéré, une option sur la nature de la connaissance : et ce choix, cette option semblent en faveur d'une perception « dynamique » de la trame des phénomènes (1).

L'usage du schématisme, comme introduisant, dans la philosophie positive, le recours à l'institution abstraite, sous la forme et la vertu implicite d'un algorithme paramathématique, insinuerait donc nécessairement dès l'origine une vision, une préperception dynamique de la connaissance, ou du moins un préjugé favorable aux possibilités du mouvement comme voie d'appréhension, de réception scientifique de l'ordre réel.

Et, de fait, il n'est pas niable que cette face de l'organisation abstraite ait été profondément, universellement ressentie par Comte, — largement exploitée par son extraordinaire « sympathie », son *affinité* subjective, son inclination intuitive, pour le *mouvement*, comme caractère intrinsèque de la connaissance.

Mais dans la mesure où il s'agit de la Méthode, et de ses conditions préalables conçues comme orientation abstraite, le primat du dynamique ne doit pas être conçu sous cette forme exclusive — et sommaire (2).

(1) En effet, le langage de Comte lui-même et ses confrontations explicites nous engagent à assimiler ce recours au changement, cet art de ramener aux événements l'étude existentielle, à un primat de la perception *dynamique* des choses. Celle-ci serait choisie, et comme privilégiée, pour leur organisation rationnelle. Voir à ce sujet : *Politique positive*, I, 38-39.

(2) On peut parler, en effet, de primat du dynamique, dans la mesure où il faut amorcer le mouvement de connaissance, — attaquer une structure compacte du réel. C'est toujours par l'événement, c'est-à-dire, à défaut du pur mouvement cartésien, par un mouvement saisi à travers les êtres et dans les êtres, que la perception scientifique débute, s'ouvre la voie, et procède à une organisation progressive des faits. Elle travaille par analyse du changement et combinaison continue. Mais cette préférence n'a qu'une valeur technique et préliminaire. Par définition elle est relative aux conditions et à la fin opératoire poursuivie. Procédant de l'unité perceptive originaire et visant à l'unité finale d'un objet ration-

L'institution abstraite, qui insère dans l'organisation totale de la connaissance les aptitudes implicites d'analyse et combinaison d'un schème paramathématique, pose à la fois un primat du dynamique à l'origine et un primat du statique au terme de la réflexion. Dans tout acte intellectuel l'attitude dynamique préperceptive qui amorce la science inclut, par son jeu implicite (qui est toute sa fonction organisatrice), la permanence de l'existentiel. Le type d'unité systématique issu des classifications naturelles est entièrement supposé par les besoins préliminaires de l'institution abstraite (1).

#### STRUCTURE ABSTRAITE ET HIÉRARCHIE

Dans l'esprit du positivisme, ramener l'étude des êtres à l'analyse des événements, ce n'est pas réduire l'être à la science du mouvement, encore moins prélude à la connaissance par le renoncement à l'unité, ni à la stabilité ; ce n'est pas non plus juxtaposer l'absolu de l'être immobile au flux rationnellement perméable des phénomènes, réitérer, sous un langage philosophique, les comportements empiriques juxtaposés de la science expérimentale (depuis la Renaissance) et du sens commun « *chosiste* ». C'est, plus profondément, reconnaître dans l'attitude préperceptive de

nel, elle implique par nécessité logique, et appelle par jeu de la méthode, la considération initiale et finale des systèmes d'existence. Parmi les fonctions implicites de l'*abstrait*, la fonction d'unité systématique, de permanence existentielle s'impose donc progressivement. C'est elle qui légitime, en définitive, oriente toute l'œuvre organisatrice, le processus analytique et permet une convergence vers l'action.

(1) Le type de perception scientifique qu'implique la biologie comtienne est déjà inclu dans le type général de perception scientifique que définit pour Comte l'analyse mathématique. L'orientation fondamentale de la *perception* positive contient le germe d'une continuité parfaite de l'esprit de l'analyse à l'esprit de la biologie : continuité et homogénéité « intuitives » que traduit logiquement la corrélation du statique au dynamique.

la science contemporaine, une double évidence, ou plutôt deux évidences enchaînées dans un progrès réciproque : un pragmatisme de l'événement, un rationalisme de l'ordre existentiel, et fonder la légitimité *positive* de cet enchaînement sur les propriétés cohérentes d'une analyse paramathématique (1).

Ce qu'implique, dès lors, ce que suggère le primat de l'événement, ce n'est pas le choix d'une attitude dynamique radicale, comme exigence irréductible de l'ordre positif, instrument de connaissance, mais bien la reconnaissance, au sein du réel, d'une *cinématique* de la perception scientifique, de la perception progressivement adéquate, — susceptible d'approximations successives : composition et re-composition progressives d'un mouvement *entièrement adéquat* et purement *homogène* à l'unité systématique dont il développe les propriétés (2).

La hiérarchie positive actualise complètement une telle structure méthodologique. Elle développe à fond, objectivement et subjectivement, intuitivement et didactiquement, la nature opératoire de l'abstrait (3). La forme générale de

(1) Trouver, dans le type de connexion que l'analyse mathématique met en œuvre, le développement homogène d'une *convention opératoire* universelle entre les conditions d'accès à l'existence et les conditions de perception des événements. Le sens impératif de l'institution abstraite, c'est qu'aucune connaissance positive ne peut échapper à la règle, c'est-à-dire que rien n'existe en dehors de cette convention, ou attitude opératoire.

(2) De cette vision préperceptive cinématique du réel, l'institution abstraite ne saurait, par elle-même, fournir qu'une définition « intuitive ». En effet elle ne vise à faire comprendre, et ne vise à faire adopter, que la « nature » du dogme positif, et cette nature est purement opératoire. Le but est atteint quand on a fait percevoir l'*esprit* cinématique de l'opération continue qu'il est à la charge de la Méthode d'explicitier, de poursuivre, de réaliser par une structure, par des schèmes convenables, donnant ainsi à l'institution abstraite le seul « contenu » réel qu'elle soit susceptible de présenter.

(3) Cf. La présentation du *Catéchisme* (édit. Pécaut, p. 90), où la *fonction* hiérarchique est immédiatement associée à l'institution abstraite.

Le fonctionnement complet de la hiérarchie positive suppose tous les principes de la philosophie première. Mais la pure fonction hiérarchique



cette opération, la loi génératrice de toute la structure abstraite, c'est l'opération ou fonction de hiérarchisation, c'est-à-dire de classement. Telle qu'elle s'exprime dans le célèbre principe fondamental de la Méthodologie positive, cette fonction pose, comme *règle du jeu*, la possibilité et le mécanisme d'une *morphologie générale* du phénomène scientifique, conçu comme rigoureusement classable selon les variations de sa nature abstraite : *c'est-à-dire selon la nuance qu'il adopte dans le contraste abstrait-concret*, selon la « distance » qu'il admet entre le point de vue théorique et l'exercice de l'action humaine (1).

Ce qui fait l'originalité positiviste d'une telle morphologie, où Comte voit, avec raison, l'instrument manifeste des aptitudes systématiques de l'abstrait (2), c'est d'abord son domaine de validité. Elle fonctionne non seulement entre les corps des diverses sciences, mais à l'intérieur de chaque science (*Politique positive*, IV, 184). Par suite, elle se trouve en réelle continuité avec l'opérateur de base, issue du raisonnement mathématique, et qui vise à organiser toute la perception scientifique selon ce schème de départ initial.

Sa seconde forme d'originalité est d'inclure *par définition*, dans l'organisation à la fois radicale et universelle du phénomène scientifique, le phénomène humain, et d'en

comme type, comme caractéristique opératoire du schématisme abstrait suffit, ou, si l'on veut, l'exercice actif du *principe de classement par abstraction ou généralité, qui exprime une des lois fondamentales de la logique positive* (avant-dernière et dernière lois). Annexé à la définition institutionnelle de l'abstraction comme attitude opératoire et cinématique, ce principe constitue l'esprit, la structure de la forme perceptive que la science propose au réel et que doit reconnaître, universaliser, systématiser l'encyclopédie puis la philosophie positive, définissant ainsi les *organes* de la Méthode : c'est-à-dire les *quinze lois de la philosophie première*.

(1) Les phénomènes s'emboîtent, se commandent (comme à l'armée), selon un ordre univoque défini par leur degré de généralité, c'est-à-dire, leur valeur hiérarchique estimée dans une échelle intuitive, dans une perspective qui les embrasse toujours selon le contraste de l'abstrait et du concret.

(2) Institution : *nature de l'abstrait* ; Hiérarchie : *structure de l'abstrait*.

décèler toutes les propriétés significatives. Enveloppé dans une analyse universelle des rapports de l'abstrait au concret, le phénomène « homme » fait figure, non seulement de résumé, mais de pôle : résumé et pôle des compositions hiérarchiques phénoménales ; résumé et pôle du conflit de la connaissance et de l'action (1).

L'intimité de l'humanisme, ou même, si l'on veut, plus brutalement, de la référence anthropomorphique à l'institution abstraite, se traduit méthodologiquement par l'extraordinaire prépondérance des fonctions subjectives de la hiérarchie, considérée comme structure essentielle de l'esprit positif, sur ses usages ou destinations objectives. Ce « primat » logique des aptitudes subjectivantes de la fonction hiérarchique, doit être rigoureusement compris comme une nécessité *interne* de la logique positive. Il caractérise très profondément la *méthode complète*. La vocation subjective ne s'accomplit qu'en corrélation étroite avec l'épanouissement des fonctions *objectivantes*, mais elle s'impose à elles (2).

L'essence de l'institution abstraite, consiste dans la propulsion subjective d'une ascèse hiérarchique. L'esprit de cette fonction universelle de classement définit le type d'appréhension positive du réel : la structure opératoire du mode abstrait de connaissance.

(1) Dans la classification positive des phénomènes, la *distance* caractéristique de chacun d'eux, le rapport qui fixe sa nuance selon le procédé schématique, prend une signification concrète : c'est le rapport et la distance de tout phénomène abstrait à l'humain, considéré comme limite spéculative et pratique. L'institution abstraite comporte, non seulement une convention opératoire, qui s'explicite en fonction hiérarchique, mais un principe de relativation permanente à l'humain, pour nos opérations les plus abstraites : l'« humanisme » positif est impliqué par l'*acte* initial qui fonde la Méthode, c'est-à-dire la conversion abstraite.

(2) Ainsi s'explique l'extrême généralité mentale, l'allure protéiforme, la latitude remarquable qui oppose l'usage subjectif de la hiérarchie, à ses présentations didactiques et objectives. Il est bien clair, dans l'économie de la Méthode positive, qu'à un tel primat de la destination subjective est liée toute la puissance de la fonction hiérarchique comme instrument d'investigation analytique et synthétique du concret humain.

## CONDITIONS AFFECTIVES DE L'OPÉRATOIRE ABSTRAITE

Contrairement à l'apparence, la manière abstraite de percevoir le réel, qui systématise l'attitude de la science, ne néglige pas le jeu des conditions affectives ; elle l'enregistre même explicitement.

Dans la définition de l'institution abstraite, comme nature opératoire et comme ascèse hiérarchisante, le jeu de l'affectivité semble omis, ou sous-entendu, ou même systématiquement éludé. L'abstraction ne s'opère-t-elle pas par le rejet des conditions affectives (1), ou tout au moins par leur mise entre parenthèses ?

Le phénomène permet une convergence mentale entre les fins de l'action et l'ordre des conceptions. Il ignore le jeu des sentiments (cf. *Politique positive*, IV, 171-172). Mais cette mise entre parenthèses — cette séparation de l'affectivité — n'est ni totale, ni absolue. Elle est relative, parce qu'elle ne s'opère qu'en liaison avec l'acte de l'abstraction : plus exactement *elle conditionne et elle sanctionne, l'attitude du sujet vis-à-vis de lui-même*, qui constitue l'acte initial d'abstraire (2).

Comme la notion d'humain, le sentiment, et spécialement le sentiment de l'humanité est impliqué par la fonction hiérarchique ; l'un et l'autre suivent toutes les étapes des relations de l'objet au sujet à travers la constitution d'un esprit positif. Ils sont simultanément *restitués* dans la construction totale, définitive, c'est-à-dire normale de l'esprit — par la convergence du sujet et de l'objet en l'unité de la connaissance.

(1) L'attitude scientifiquement objectivable semble bien comprendre d'abord une triple abstraction préalable : pratique, esthétique, affective. Ce que corroborent les dangers de l'institution abstraite pour le cœur ; séparer c'est se séparer.

(2) Rapprocher de cette évidence intuitive de Comte le sens banal du mot abstraction au XVII<sup>e</sup> siècle (*attention* extrême et distraction du savant), et le sens cartésien du mot « abstrait ».

L'affectivité qui est, pour raison méthodologique, mise entre parenthèses dans la définition préalable d'une attitude abstraite ou d'une orientation sélective, est, en fait, réellement et constamment associée au jeu de l'institution. Elle préside à la perception et au maniement du schématisme abstrait, d'origine para-mathématique. L'amour du beau y précède le désir du vrai. D'une façon générale, le sentiment excite le besoin d'unité (cf. *Politique positive*, IV, 160). De même que l'humanisme intrinsèque de la fonction hiérarchique implique un sentiment original de sympathie (cf. 1<sup>re</sup> Loi de la philosophie première).

En définitive, l'institution abstraite, *tissu de la logique positive*, est un schème opératoire enfermant une exigence affective, une référence implicite et constante de l'attitude mentale à un cours original des sentiments (1).

Toute la construction et toute l'analyse positives s'orientent vers une réintégration, une restitution complète du sentiment dans ce tissu opératoire abstrait. La méthode tend vers un type de convergence où l'abstrait et le sentiment se compénètrent méthodiquement et harmonieusement : achèvement de l'évolution des rapports entre sujet et objet, tels que les créent l'acte et la destinée de l'abstraction. L'abstrait, comme institution privilégiée de l'esprit positif implique la référence aux puissances affectives, et vise justement à organiser leur concours d'où résulte « l'équilibre » final de la conception et de l'action.

(1) Le rôle de l'affectivité, réservé, dissimulé en apparence, régularisé en fait, est pleinement et systématiquement reconstitué en droit.

La logique complète (*Politique positive*, IV, 173), en effet, se propose pour but d'exploiter justement et de faire rendre au maximum, par la combinaison aux signes et aux images, l'intervention habituelle des sentiments. La *Synthèse subjective* constitue enfin, en ce sens, une exposition continue du modèle mathématique, seul complet, et seul type significatif de l'opérateur para-mathématique abstraitement généralisée.

SIGNIFICATION SCHÉMATIQUE DU SYSTÈME  
DES QUINZE LOIS (PHILOSOPHIE PREMIÈRE)

Le système des quinze lois de la philosophie première, qui définit les conditions d'exercice et de champ de l'opérateur abstraite *commence par associer intimement l'attitude intellectuelle et l'attitude affective qui président à l'orientation de l'activité mentale. La loi de simplicité de l'hypothèse est, en effet, de valeur aussi affective que spéculative : l'abstrait doit être « sympathique ».*

Le fait que la première loi du système de la logique première soit affectivo-intellectuelle n'est pas une circonstance fortuite. Cet énoncé donne le ton fondamental. Il pose le caractère général de toute la philosophie première, qui est d'associer, par définition et par construction, le subjectif à l'objectif, dans les règles du commerce normal entre l'intelligence positive et le réel. Cette association permanente, mais nuancée et graduée, caractérise l'esprit de l'appareil logique final de Comte : œuvre suprême, la plus délicate, la plus puissante, de la fonction subjectivante, le système des quinze lois de la philosophie première est d'abord d'essence subjective et constitue un effort d'élucidation, d'explicitation des règles d'une méthode subjective par essence. Mais, comme on l'a vu, cette finalité est corrélative d'un effort d'objectivation : détermination scientifique des conditions d'applicabilité, d'exercice effectif de l'aspiration abstraite. Le dogme, qui suppose une opératoire abstraite universelle, ne peut didactiquement reposer que sur les modes réels que la science impose à cette pure forme de la Méthode.

La circonscription complète des conditions de validité et du champ d'application de l'opérateur abstraite entraîne donc, en fait, une énumération des *contacts* entre la science objective et les postulats fondamentaux de la connaissance positive.

C'est cette énumération, on le verra, qui fournit au sys-



tème de la philosophie première sa structure didactique. Elle définit le plan commun où convergent la nature subjective et la nature objective de cette logique *mixte*, qui codifie le commerce de l'objectif et du subjectif, qui développe le rapport caractéristique institué entre eux par l'acte d'abstraction où s'explicite tout le schématisme (1).

En conséquence, le degré de subjectivité, ou mieux le « titre » de cet alliage entre objectif et subjectif, qui définit la philosophie première, constitue le véritable indice (2), le caractère positif qui peut servir à en classer les lois, à en établir la décomposition systématique et la combinaison progressive plus importante encore.

Le premier groupe est constitué par les lois qui répondent spécialement à la définition d'un complexe entre l'objectif et le subjectif. Il supporte comme une ramification deux autres groupes, développant l'esprit du premier, mais dont l'origine et l'usage s'orientent plus spécialement vers l'objectif ou le subjectif : différenciation interne de la logique positive, *inscrite dans sa structure morphologique*, et qui s'opère progressivement du subjectif à l'objectif, conformément au thème épistémologique de l'effort objectivant. La même succession préside d'ailleurs à l'organisation intérieure de chaque groupe (3).

(1) Ce qui caractérise le plus profondément l'ensemble des quinze lois, et qui y découpe des groupes naturels, des *nuances nécessaires*, c'est le *degré*, la nuance de l'association qui y préside entre les conditions objectives et les conditions subjectives décelées ou imposées à la connaissance positive.

(2) Ce que Comte entend par le caractère « objectif » ou « subjectif » des lois logiques, c'est leur orientation, adaptation, *affectation* principale, leur convenance privilégiée, soit à la *constitution intérieure*, soit à la « destination extérieure » de nos spéculations (*Politique positive*, IV, 176) ; ce qui coïncide avec la distinction d'un sujet humain, initiateur de la connaissance, et d'un *objet* dont il prend conscience (progressivement) par la science.

(3) Nous prions le lecteur de bien vouloir se reporter aux pages 374, 379 et sq. de notre texte, à l'ouvrage de Pierre LAFFITTE : *Philosophie première*, ou à celui de Georges DEHERME : *Un Maître : Auguste Comte*, où figure, pp. 68-69, un *Tableau* des quinze lois de la philosophie première, ainsi qu'à l'*Appendice* de notre ouvrage.

Cette progression vers l'objectivité est déjà sensible dans le deuxième groupe qui condense toutes les lois essentiellement relatives au comportement spécifique du sujet humain, organisateur de la connaissance. Non pas que les lois dynamiques soient moins radicalement subjectives que celles de la statique mentale (subordination du subjectif à l'objectif — prédominance des images extérieures — prépondérance de l'image normale), mais elles représentent en fait l'instrument fondamental d'objectivation du mouvement total de la *conscience* humaine. Elles embrassent, avec le mouvement abstrait de la connaissance, le mouvement corrélatif de l'activité et du sentiment conformément à la subjectivation affective de la première loi (*Politique positive*, IV, 177 : la loi des trois états caractérise l'évolution des activités comme l'évolution de la sociabilité). De ce mouvement total, les premières lois du deuxième groupe résument simplement les présupposés psychologiques *nécessaires*.

Il importe de remarquer que les lois du 2<sup>e</sup> groupe, *essentiellement* « subjectives », selon le mot de Comte, en ce sens qu'elles sont inspirées par des considérations collectives ou psychologiques et valables directement pour le sujet humain, comportent, cependant, comme le dit Comte lui-même, une applicabilité indirecte à l'« objet » édifié par la connaissance. Et, en tout état de cause, elles satisfont, selon le positivisme, aux critères communs de toute l'« objectivité » scientifique. Elles ne s'opposent donc pas « contradictoirement », mais se *conjuguent* logiquement au groupe final : groupe surtout *objectif*, mais toujours d'origine et d'inspiration subjectives, par lequel la marche à l'*objectivation* atteint son point culminant.

En sens inverse du groupe précédent le troisième et dernier groupe résume, en effet, et promulgue essentiellement des lois de l'*objet*, mais inspirées subjectivement comme tout l'ensemble qui précède, et se répercutant aussi inévitablement sur toute l'activité mentale.

Par une symétrie significative, ce dernier groupe débute

par les trois lois immédiatement empruntées à l'*objectivité mécanique*, dont elles représentent la généralisation encyclopédique (Képler, Galilée, Huyghens-Newton). Les trois autres lois de ce groupe, bien *plus mêlées de subjectivité*, selon Comte (1), représentent en réalité le plus haut effort d'objectivation que puisse atteindre la conscience méthodologique du positivisme, au sein même de la plus radicale subjectivation. Cette série remarquable qui clôt le système des quinze lois, présente, disposés symétriquement, autour du principe de généralité ou d'abstraction, les deux postulats fondamentaux de la *cinématique universelle en laquelle s'exprime l'opérateur abstraite* : « le progrès est le développement de l'ordre » — et « tout intermédiaire est subordonné aux deux extrêmes dont il opère la liaison ».

#### VALEUR COMBINATOIRE DU SYSTÈME DES QUINZE LOIS

L'ensemble des quinze lois, didactiquement énumérées, apparaît d'abord comme étrangement disparate, et surtout très *déroutant* pour notre propension habituelle aux catégories logiquement déduites. Ce libre assemblage d'objectif et de subjectif, cet audacieux mélange de logique, de scientifique et de psychologique semble à la fois *gratuit*, et dépourvu d'unité directrice.

Une telle apparence, certainement renforcée par la présentation didactique de l'ensemble, dissimule une unité très originale. On ne doit nullement prendre, en effet, le système comme un simple tableau, comme une simple énumération, mais comme une *combinaison*. C'est sous cette forme qu'il est réellement appliqué par Comte et, plus encore, *c'est ainsi qu'il est initialement conçu par lui* (*Politique positive*, IV, 173).

Entre imports objectifs et subjectifs, logiques et scienti-

(1) *Politique positive*, IV, 178.

fiques, entre psychologie et méthodologie, l'assemblage s'opère nécessairement par convergence de fonctionnement (1). Cette combinaison s'institue, à l'intérieur de chaque groupe entre les lois constitutives ; et, entre tous les éléments de tous les groupes pour le système total ; enfin entre le système, l'institution abstraite et la hiérarchie, pour la logique réelle vivante du positivisme.

Par exemple, l'association savoureuse (spécifiquement comtienne) du principe de modificabilité et du principe d'invariabilité représente une définition implicite, mais cohérente du déterminisme positif. *Combinée* au principe de simplicité logique et affective, elle constitue le relativisme essentiel de Comte. Une confiance profonde, mais très nuancée, en l'organisation logique du réel caractérise l'*attitude abstraite fondamentale*.

D'une façon analogue, le deuxième groupe est nécessairement moins à comprendre comme scission, que comme *combinaison* du statique et du dynamique. Sous l'apparence d'une « psychologie » sommaire et gratuite, le groupement de trois principes de subordination (2) résume l'équilibre de l'intelligence et du milieu selon le type « biologique ». Le positivisme veut harmoniser l'intelligence par une régulation du rapport entre abstrait et concret.

Plus éclatante et plus élégante encore est cette intime, célèbre combinaison de l'évolution intellectuelle de l'évolution technique et de l'évolution affective, en un rythme commun de *progrès abstrait* dans les trois lois suivantes. Comte souligne cette unité de la série évolutive (3), et l'homo-

(1) Ce qui suppose, évidemment, une matière commune qui permette leur exercice : tel est le rôle de l'*intuition* méthodologique. Cf. pp. 405 et sq.

(2) Subordination du subjectif à l'objectif, conçue selon l'axiome de Leibniz *nihil in intellectu quod non fuerit in sensu* : subordination de l'intérieur à l'extérieur, subordination de l'image artificielle à l'image spontanée.

(3) *Unité de la série évolutive* : *Politique positive*, IV, 177 : « Sans que les deux dernières lois concernent directement l'intelligence, elles sont réellement indispensables pour caractériser son mouvement, etc. »

généité du groupe tout entier, qui condense, en effet, l'ordre dans l'« établissement de l'unité » et le progrès dans le développement de l'ordre (*Politique positive*, IV, 177). Le mouvement de l'abstrait intègre tous les éléments d'une subordination de l'objectif au subjectif.

La signification « combinatoire » du deuxième groupe (groupe essentiellement subjectif) fait déjà apparaître la fonction objectivante du schème complexe comtien de l'« ordre ». C'est à expliciter entièrement la structure de ce schème que sont consacrées les lois du groupe final.

Techniquement, l'instrument « objectivant » n'est autre qu'une « méthodologie » *mécanique* généralisée ; mais les trois lois finales précisent l'esprit, et le mode effectif de la généralisation. Posant « cinématiquement » par la première loi de cette dernière série, le rapport du mouvement à l'existence, universalisant par la troisième loi (celle des intermédiaires) l'aptitude, le rôle organisateur de la fonction hiérarchique, Comte fixe, par l'avant-dernière loi, le principe de généralité ou d'abstraction comme principe universel du classement, c'est-à-dire comme ressort général de l'objectivation et de la schématisation abstraite. Ce deuxième membre du groupe final (groupe surtout objectif) a donc pour effet de *combiner* l'impulsion subjective de la schématisation abstraite aux vertus éprouvées des structures scientifiques objectives, en un code définitif de l'*objectivation* positive, c'est-à-dire de l'*organisation* du réel selon le schématisme de l'abstraction (1).

(1) A remarquer, en vertu de l'esprit *combinatoire* du système des quinze lois : 1<sup>o</sup> que d'une part cette dernière série de lois pénètre la première partie du groupe, donc *transpose* combinatoirement l'idée de *mécanique* (il y a donc méthodologie cinématique généralisée, et non pas *placage* universel d'un intermédiaire mécanique) ; 2<sup>o</sup> que le dernier groupe tout entier, compris en concentration, en combinaison agissante doit être réellement associé au groupe subjectif et au groupe initial, base de la logique abstraite : qu'en conséquence le principe de généralité ou d'abstraction, ainsi étoffé, résume, et embrasse dans une impulsion



Il y a donc une unité indéniable et puissante du système des quinze lois : unité *combinatoire*, unité finale, qui exprime tout l'idéal de la Méthode positive dans la fonction logiquement et scientifiquement universelle d'une schématisation abstraite dirigée par le principe de généralité (1). Mais à cette unité fonctionnelle d'intégration et de combinaison, nécessairement inhérente à l'exercice de la Méthode, correspond une « homogénéité » relative des éléments qu'elle associe, qu'elle fait converger. Le *disparate* apparent des principes de la philosophie première, l'hétérogénéité des *niveaux logiques* d'où ils dérivent, hétérogénéité que souligne l'exposition purement analytique et didactique, disparaissent complètement quand on regarde ces principes pour ce qu'ils sont réellement : des énoncés méthodologiques. Énoncés de conditions de possibilité, définitions du champ d'application de l'opérateur abstraite, les principes délimitent, énumèrent, décrivent tous les points de contact de l'intuition schématique avec la science réelle. Or, et ceci est important, le *plan* de cette intuition n'est pas le plan où s'installe le sens commun. En effet, la science pure, puis la théorie complète de la connaissance positive dépassent sans cesse le plan du sens commun. L'intuition abstraite est tantôt en dessus, tantôt en dessous de la science pure : mais elle *définit* un champ continu, une zone cohérente de points de contact avec la science. Cet « espace » commun est celui des concepts « méthodologiques » de Comte.

\* \* \*

Les groupes sont des *combinaisons* constructives, dont les éléments, lois scientifiques, lois logiques, faits psychologiques, sont assimilés sous un rapport commun : le rapport de la

subjective, — et relativiste, — tout l'événementiel, tout l'existentiel, et la suite de leurs rapports réciproques.

(1) La généralité étant explicitement définie en chaque cas comme fonction objective ou subjective.

Méthode totale du positivisme à la méthode scientifique. En ce sens, chacun de ces énoncés est, au même titre, un « lemme » spécial de la méthodologie universelle, que conçoit le positivisme comme développement de l'opérateur abstraite.

Cette « nature » intermédiaire, commune à tous les principes de la philosophie première, traduit immédiatement le caractère essentiel de la Méthode abstraite. Le grand fait positif que résume l'activité du schème c'est que l'abstraction, à chaque moment de son devenir, implique un certain rapport conscient à la science militante.

Inversement, il y a une liaison étroite entre la possibilité même d'un système logique de philosophie première, et l'arrêt relatif des sciences, impliqué par la conception subjective du positivisme (1). La candeur, — la franchise du rapport à une science historiquement limitée, par quoi s'accuse le caractère inaccoutumé et parfois archaïque de ce système logique, en prouvent la sincérité, — et en fondent la vertu développable.

Rien de plus significatif, à cet égard, que les trois premières lois du dernier groupe : le mouvement de la science y imposerait des additions et précisions techniques (2), il y introduirait une schématisation encore plus *abstraite* des principes de la mécanique générale.

Mais, d'autre part, sous le caractère archaïque de cette mécanique généralisée, se dissimule (et il faut savoir la retrouver et la développer) l'idée d'une pensée abstraite de la cinématique, applicable à l'organisation universelle des

(1) La logique positive ne peut se *définir* didactiquement, ne peut cristalliser en principes *définis* et invariables, que parce que la science abstraite est arrêtée. Autrement dit, la philosophie première exprime, au plus haut degré, le destin épistémologique des fonctions « abstraites » de la Méthode positive, qui est de se référer étroitement et continuellement à la science réelle. C'est de ce point de vue qu'il importe d'apprécier le curieux appareil logique de la philosophie première.

(2) C'est tout ce qu'il y a de réel sous la critique de Joseph Bertrand. Rapprocher de ces indications notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, spécialement p. 9 et pp. 252-253,

idées philosophiques, et conçue comme l'exercice uniforme d'une *même attitude opératoire*. Conception réellement incluse dans l'usage philosophique des trois lois mécaniques, en tant qu'homogène au reste de la philosophie première, et englobée par la *combinaison* méthodologique qui constitue celle-ci.

Il est donc toujours vrai, même en logique finale, que la référence immédiate de l'attitude abstraite à la science objective est la caractéristique constante de l'esprit positif. C'est elle qui *réalise* dans la Méthode, les garanties de sincérité, de relativité, de développabilité que celui-ci vise à se donner.

Mais réciproquement, en vertu de l'association, et de l'interdépendance caractéristique de l'objectif et du subjectif, qui définissent l'esprit de la Méthode totale et tout le génie de la philosophie première, il faut concevoir une réaction subjective de l'attitude abstraite sur l'organisation scientifique. Réaction qui achève cette « information » du dogme scientifique par l'idéal abstrait, que nous avons vu s'élaborer dans l'ascèse encyclopédique. Elle constitue spécialement la « touche » comtienne, dans l'œuvre artistique d'organisation spirituelle du réel politico-scientifique.

Ce qu'enregistre le libellé des quinze lois, c'est le résultat net, l'expression complète de ce contact objectif et de cette réaction subjective (1) : équilibre dont le premier groupe pose l'idée, que le deuxième explicite en disant ce que c'est que la subjectivité, et que le troisième réalise complètement entre l'objet et le sujet.

C'est cette *progression* qui donne à chaque groupe sa face originale, le met en valeur, lui confère son sens de « moment » logique. C'est à la lumière de cette « intention générale » qu'il faut apprécier chaque membre cohérent de la philosophie première ; et non pas seulement dans la lettre des énoncés.

(1) Un exemple évident est fourni par la *subjectivité* reconnue au principe du déterminisme.

La perspective originale, qu'ouvre le premier groupe (en nous introduisant de plain-pied au centre du commerce abstrait entre l'objet et le sujet), perspective que développe la dernière partie du dernier groupe, doit être évidemment repensée selon l'interprétation des séries intermédiaires. Alors se dissipe l'embarras archaïque d'une doctrine mécanique, immobilisée, et d'une pseudo-psychologie ; ce qui apparaît, c'est le commerce, le concours vivant de l'intuition abstraite spécifiquement comtienne avec ces substituts, désormais inertes, mais historiquement significatifs, de l'objectivité scientifique.

TRADUCTION INTUITIVE DE LA PHILOSOPHIE PREMIÈRE

En restituant à chaque loi, et à chaque groupe, leur valeur combinatoire, on s'aperçoit que leur suite constitue le développement d'une profonde et *nette* intuition philosophique, assise sur une *épistémologie* très sûre. Cette intuition embrasse immédiatement la convergence opératoire de tous les éléments de la philosophie première, c'est-à-dire de la *Méthodologie universelle* qui résulte de leur association, elle-même combinée à « l'institution » abstraite et à l'usage de la fonction hiérarchique. Par approximation progressive se définissent ainsi *l'esprit positif* et la *logique abstraite*, inséparablement unis dans la construction d'une Méthode.

La pensée abstraite doit commencer par la simplicité intellectuelle et affective. La philosophie première assimile à la *bienveillance* et au crédit intellectuel, la simplicité de nos interprétations, la réceptivité directe et franche de nos sentiments aux suggestions de l'expérience (1) : ce qui est

(1) « Former l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique que comporte l'ensemble des renseignements à représenter. » Toute une *éthique* occidentale, toute une morale scientifique héritière du xviie siècle

un *choix* profond dans le monde spirituel. Ce choix s'exprimerait assez bien par l'axiome suivant : *La relation de l'abstrait au concret doit toujours être intellectuellement et affectivement appréhendée comme un rapport de simple à complexe et comme une fonction de sympathie humaine.*

Le second principe (1), qui peut passer pour l'exposé positif du principe du déterminisme (en réalité, cet exposé serait représenté par l'association du second et du troisième principe), énonce l'aptitude de l'ordre abstrait (c'est-à-dire construit sur l'analyse de l'événementiel) à faire apparaître des lois immuables régissant *les êtres*.

L'intention spécifiquement comtienne que formule le deuxième principe n'est pas ambiguë : les lois que l'ordre abstrait dégage sont immuables, ou mieux, *la relation de l'abstrait au concret permet de dégager l'ordre universel immuable qu'exigent nos besoins pratiques et théoriques* (2).

est incluse dans cette assimilation de la simplicité à la sympathie, particulièrement pratiquée par Comte dans l'analyse historique. Ce 1<sup>er</sup> principe qui pourrait paraître une définition lâche de l'hypothèse, est au contraire extrêmement remarquable — comme définition de l'abstrait. Car l'hypothèse positive est la loi « anticipée », et l'abstraction, dans le schème, est cette anticipation même. Ce que prescrit le premier principe, c'est que la loi doit être subjectivement anticipée comme *simple* et comme *sympathique*. Du même coup, est posée toute la conversion abstraite, avec ses corollaires affectifs : le commerce positif de l'objet et du sujet obéit à une règle fondamentale, qui concerne le jeu des sentiments comme la conduite de l'intelligence. Ainsi est défini le plan objectif-subjectif où se construit la logique *abstraite*, commerce des sentiments, des images et des signes. La « constitution intérieure » de nos spéculations, selon l'expression de Comte (*Politique positive*, IV, 176), comporte donc des conditions affectives aussi bien qu'une hygiène intellectuelle. Voir aussi *Politique positive*, IV, p. 174 : « La complication étant aussi vicieuse, pour l'esprit et le cœur, quand elle émane des sentiments que lorsqu'elle provient des pensées... »

(1) « Concevoir comme immuables les lois quelconques, qui régissent les êtres d'après les événements ».

(2) Comte perçoit avec la plus grande perspicacité l'ampleur du postulat *implicite* que comporterait une adhésion indirecte à la valeur *objective* du principe du déterminisme. Et, très philosophiquement, il lui donne une assise *subjective* (*Politique positive*, IV, 174-175) : assise de subjectivité « humaine », c'est-à-dire collective, accompagnée d'une induc-



Le troisième et dernier principe du premier groupe est en réalité le complément inséparable du second, pour une exposition positive du déterminisme. C'est le principe de « modifiabilité » selon lequel les modifications quelconques de l'ordre « s'y trouvent bornées à l'intensité des phénomènes, dont l'arrangement demeure inaltérable » (*Politique positive*, IV, p. 175). Il constitue, en réalité, une adjonction capitale au principe de l'immuabilité : un renforcement et une « *relativisation* ».

L'ordre est non seulement immuable statiquement, mais même « historiquement », puisque l'intensité seule des phénomènes est modifiée par le temps (1). Mais pas plus que le second principe, ce troisième principe ne saurait être absolu — ni purement objectif. Comte en souligne toujours la relativité théorique et pratique : la modifiabilité varie toujours en raison inverse du degré d'abstraction ; l'ordre universel immuable n'est postulé que par *abstraction*, et dans la mesure où il répond à la pureté abstraite. (Remarque évidente en sociologie.)

On traduirait donc fidèlement le troisième principe par l'énoncé suivant : *L'ordre, en tant qu'abstrait, est non seulement déterminé, mais stable*, — ses modifications sont purement *intensives et totalement réductibles à la quantité*.

ou : *La relation de l'abstrait au concret permet de distinguer entre un arrangement universel stable, et les modifications*

tion empirique et d'une confirmation *pratique*. Aussi Comte subordonne-t-il délibérément ce principe au principe de liberté et de simplicité de l'hypothèse (1<sup>er</sup> principe). On voit l'importance de cette association pour l'interprétation du positivisme comme Méthode ouverte, — développable, — libérale, — relativiste, — et non comme doctrine d'un déterminisme figé.

(1) *L'arrangement*, qui demeure inaltérable, c'est l'équilibre abstrait que la pensée scientifique dégage. Le troisième principe du premier groupe comporte donc un primat de la statique abstraite, ou plutôt une vision *cinématique* du progrès universel : — renforcement de l'idée d'ordre, pourvu que cet ordre soit abstrait. Mais d'autre part la modifiabilité est pure « quantité » ; pure « intensité » ; tout l'événementiel est quantitatif, — donc au moins virtuellement réductible au nombre.

*temporelles, purement intensives de cet arrangement, et virtuellement quantitatives.*

En conclusion, le premier groupe pose l'usage de la relation de l'abstrait au concret comme équilibre possible de la connaissance dans un milieu intuitif indifférencié ; c'est-à-dire tel que la combinaison de l'objectif et du subjectif y soit supposée d'emblée. Les deux autres groupes ont pour objet de *réaliser*, d'explicitier méthodiquement le commerce virtuel entre l'objectif et le subjectif. Ils différencient les fonctions objectives et subjectives de la relation de l'abstrait au concret.

La détermination des lois statiques et dynamiques, de la subjectivité humaine, — c'est-à-dire, *somme toute, la théorie de l'entendement d'Auguste Comte* consiste à reconnaître, à expliciter et à développer un fait fondamental, qui est la subordination du subjectif à l'objectif (1).

La statique de l'entendement analyse donc cette loi spontanée de la subjectivité humaine : elle en énonce les conditions nécessaires qui seront certainement *suffisantes* (2).

Or, ces conditions, progressivement énoncées en trois lois relatives à nos constructions intellectuelles, à la subordination des images aux impressions, des images évoquées à l'image principale, définissent une *subordination continue de l'abstrait au concret* à tous les étages de la vie psychique.

La relation de l'abstrait au concret, *subjectivement conçue*, c'est-à-dire comme subordination au concret (cf. plus haut

(1) L'entendement humain normal, et plus encore positif, représente l'exercice continu de cette aptitude spontanée, mystérieuse au demeurant, de l'homme, qui soumet son intimité radicale aux contraintes salutaires de l'« objet ». Les lois que l'on *peut* formuler, de ce phénomène, ne sont que des lois secondes. Elles supposent cette aptitude même. Elles la formulent comme un « équilibre » biologique entre la spontanéité humaine et le milieu. La notation exacte de l'attitude de Comte est fournie par son interprétation de la pathologie mentale comme cas de ruptures extrêmes de l'équilibre objectif-subjectif.

(2) *Politique positive*, IV, p. 176.

pp. 303 et sq.), est la loi fondamentale de l'équilibre psychique la garantie de l'unité mentale, à tous ses niveaux.

Qu'il s'agisse bien, sous ces trois énoncés progressifs, de la loi schématique d'abstraction, c'est ce que montre, avec évidence, la corrélation stricte du point de vue statique au point de vue dynamique et la référence des dynamiques mentales au schématisme abstrait (1).

\* \* \*

La dynamique de l'entendement ne peut que développer dans le devenir l'équilibre explicite de l'objectif et du subjectif, formulé par les trois lois statiques. C'est ce qui apparaît nettement, dès qu'on assimile la loi des trois états à une espèce d'étalement de la relation bipolaire entre l'abstrait et le concret sur le plan de l'histoire.

En effet, des trois lois évolutives (2), deux sont des « caractéristiques » adjointes au mouvement abstrait de la connaissance ; elles développent dans le temps la relation permanente de la fin pratique, c'est-à-dire technique ou morale à la spéculation théorique. : ce qui est l'essence même du rapport de l'abstrait au concret. Quant à la loi fondamentale, elle consiste à observer que le devenir de l'entendement (dont la statique obéit aux relations d'abstrait à concret) réalise effectivement comme une *succession d'états* le rythme fondamental que l'équilibre de l'objectif et du subjectif impose à chaque moment de la conscience positive.

Cette projection en « états » successifs d'une harmonie de structure, définie par la relation de l'abstrait au concret

(1) *Politique positive*, IV, pp. 177-179.

(2) Voici le résumé de ces trois lois : a) Chaque entendement présente la succession de trois états : fictif, abstrait et positif, envers les conceptions quelconques, avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants ; b) L'activité est d'abord conquérante, puis défensive, et enfin industrielle ; c) La sociabilité est d'abord domestique, puis civique, et enfin universelle, suivant la nature propre à chacun des trois instincts sympathiques.

traduit le caractère « cinématique » de l'évolution positive du sujet humain (de la subjectivité humaine). Si la vitesse du mouvement est proportionnelle à la *généralité* des phénomènes correspondants, c'est parce que le terme de généralité ne désigne pas autre chose que la *généralité épistémologique d'explication*, c'est-à-dire l'aptitude à se subordonner d'autres phénomènes, c'est-à-dire encore le degré d'affinité abstraite des phénomènes considérés. La subordination objective-subjective est inscrite dans la suite des phénomènes tels que l'intelligence humaine les aborde.

Qu'une telle interprétation soit fidèle à l'esprit de la philosophie première, c'est-à-dire que la dynamique de l'entendement se réfère bien directement au *schématisme abstrait de la connaissance*, c'est ce que montre avec évidence l'inséparabilité (soulignée par Comte) entre la règle fondamentale de classement positif (considérée comme objectivante) et la *loi des trois états*, celle-ci n'étant que la règle de classement appliquée aux conceptions.

Une autre conséquence, non moins profonde, de l'unité du deuxième groupe, et de sa signification schématique, réside dans une réversibilité des conditions affectives, de la série dynamique à la série statique. Celle-ci se trouve développée par celle-là ; donc la corrélation des fonctions affectives et *pratiques*, doublement impliquée par la relation évolutive de l'abstrait au concret doit avoir sa correspondance dans l'*équilibre normal* de l'entendement positif.

La subordination fondamentale du subjectif à l'objectif implique, aux origines de la vie mentale, une condition affective et pratique. Elle montre indirectement la nécessité du principe initial de sympathie dans l'hypothèse.

On pourrait résumer fidèlement l'ensemble du deuxième groupe par la proposition unique suivante, qui énoncerait d'un seul coup l'aptitude du schématisme à organiser la subordination du subjectif à l'objectif :

*La relation de l'abstrait au concret systématise à chaque*

*moment, et développe dans le temps la subordination spontanée du subjectif à l'objectif (1).*

## L'OPÉRATOIRE UNIVERSELLE

Du commerce entre l'objectif et le subjectif, qui caractérise l'abstraction, et dont le premier groupe définit les lois générales, le deuxième groupe explicite complètement les règles subjectives. Le sujet de la connaissance étant désormais fixé par la structure de ce groupe, le troisième et dernier groupe aura pour fonction d'expliciter les lois objectives de la vie mentale, positivement étudiée et réglée.

Mais il ne faut pas concevoir cette énumération comme une pure description, ou analyse, de la logique intrinsèque de l'objet. En réalité, elle procède abstraitement et elle vise à une fin plus synthétique ; elle veut dégager de l'intuition abstraite le principe commun à l'objectivité et à la subjectivité positives, c'est-à-dire l'acte unifiant, la loi commune d'objectivation et de subjectivation (2).

Le troisième groupe concerne donc essentiellement des lois de l'« objet », — mais non des lois quelconques.

Il s'agit de lois si générales qu'elles traversent la structure de toutes les disciplines objectives ; principes d'une généralité comparable à celle de l'analyse transcendante, *mais valables pour la Méthode complète.*

R en ne peut satisfaire à cet *idéal* d'universalité abstraite sinon la généralisation de l'attitude opératoire enseignée par

(1) Cet énoncé représente l'axiome fondamental d'une *Méthode* et d'une *Intuition comtiennes* en corrélation réciproque : il résume toutes les propriétés de leur ensemble.

(2) Rappelons qu'il s'agit toujours d'explorer un domaine initial d'invention synthétique : milieu indifférencié où se rencontrent toutes les possibilités, toutes les nécessités objectives et subjectives.

La recherche actuelle vise donc les lois de l'objet, mais en tant qu'universalisables, c'est-à-dire adoptées par toute l'activité pensante du sujet, — c'est-à-dire encore la *logique permanente* de l'effort objectivant.



l'analyse mathématique et dont toute la connaissance positive anticipe l'effet. Il s'agit donc de savoir si des principes logiques paramathématiques sont valables, et susceptibles d'être actuellement définis, énoncés, pour la totalité de notre science objective.

Que de tels principes dussent nécessairement exister, dans la perspective scientifique de Comte (science abstraite, — essentiellement complète, — relativement immobile), cela découle nécessairement de l'unité méthodologique et de l'homogénéité doctrinales conçues comme effectivement *conquises*. En les explicitant, Comte ne faisait que remplir à la lettre son programme : résumer en clair le bilan méthodologique du *Cours* subjectivement ordonné. Il avait le droit de se considérer à ce point de vue comme le fondateur de cette philosophie première dont Tracy lui avait directement transmis le désir.

De même, il pensait pouvoir remplir exactement le vœu de Condillac (et des logiciens français) : vœu d'une logique paramathématique dont le schématisme abstrait est la perpétuelle anticipation intuitive. Il lui fallait, pour cela, s'enquérir avant tout des lois philosophiques immédiatement suggérées par les opérations *universelles* effectuées sur l'existence mathématique (1).

\* \* \*

La forme de ces lois ne peut apparaître que dans le domaine intermédiaire entre l'analyse pure et la physique mathématique, puisque c'est le seul endroit où la réduction abstraite joue parfaitement, c'est-à-dire sans restriction, — et sur un réel authentique : non sur le pur symbole algébrique, ou sur des existences trop pauvres pour autoriser la généralisation. *Morphologiquement*, la mécanique était le domaine privilégié où ces lois devaient apparaître. *Philosophiquement*,

(1) *Politique positive*, IV, 178.

c'est aussi le domaine où elles revêtent un sens indiscutable.

Il s'agit, en effet, pour déterminer les principes logiques de la philosophie première d'énumérer les règles universelles de l'opérateur abstraite. Or, celle-ci consiste dans l'appréhension des lois phénoménales concernant les êtres, à travers le *changement*, par le truchement de l'événementiel, c'est-à-dire du tissu dynamique auquel est ramené l'étude de l'existence.

Si donc il est possible de fixer, d'énoncer des lois logiques universelles valables pour toute l'opérateur abstraite et portant sur l'objet, ce ne peut être qu'au niveau de la mécanique : première étude objective paramathématique (1) de l'événementiel. Rien, donc, de moins fortuit que cette aptitude des lois mécaniques à représenter l'organisation abstraite d'une logique objective au sein de la philosophie première (2).

Mais il faut concevoir cette surprenante universalisation des lois mécaniques dans le prolongement rigoureux de l'intention schématique : il s'agit d'une mécanique ABSTRAITE, fournissant à une science abstraite des principes universels, et non pas une « hypostase » rudimentaire des lois empiriques (3).

(1) C'est-à-dire généralisant immédiatement l'attitude abstraite opératoire qui caractérise l'analyse mathématique.

(2) Voici leurs énoncés : *a*) Tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures (Képler) ; *b*) Un système quelconque maintient sa constitution active ou passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles soient exactement communes (Galilée) ; *c*) Il y a toujours équivalence entre la réaction et l'action, si leur intensité est mesurée conformément à la nature de chaque conflit (Huyghens-Newton).

(3) Dans cette perspective, la fonction logique de ces lois paramécaniques s'assouplit, et leur signification diffère franchement de la signification purement technique qu'on leur attacherait en toute autre circonstance. La transposition abstraite doit être faite, restituée en profondeur, et non pas en extrapolation. Le contenu même des lois mécaniques doit être repensé philosophiquement, selon la définition d'une opération abstraite, au lieu que le pur algorithme mécanique soit projeté,

En fait : les lois du mouvement matériel, considérées comme produits significatifs d'une opération abstraite, représentent formellement les lois de toute opération abstraite portant sur l'événementiel, c'est-à-dire en définitive *toutes nos lois objectives* (cf. *Politique positive*, IV, p. 178). A partir de la mécanique, l'esprit abstrait du positivisme, conversion de la connaissance scientifique en philosophie positive, permet de concevoir des lois paramécaniques, de valeur universelle. Une généralisation devient possible à tous les phénomènes des principes logiques nécessairement mis en lumière par l'étude des lois *objectives* du mouvement purement matériel (1).

Il faut donc considérer ces principes comme le bilan des propriétés *objectives* relevées par l'esprit positif dans son investigation de tous les mouvements proposés par l'étude des phénomènes à travers la hiérarchie encyclopédique. C'est-à-dire comme le code général de la perception scientifique, en tant qu'elle objective les conditions de l'événementiel, pour former des liaisons entre les êtres (2).

soit plaqué brutalement, par décret, sur toute l'organisation positive du réel, ce qui n'en changerait à aucun degré la nature, purement technique. Le dessin de Comte dans cette « généralisation » des lois mécaniques est éminemment philosophique. Ce qui nous dispense de reprendre, d'une part, les interprétations purement scientifiques et objectives de cette généralisation, — et d'autre part, d'en détailler toute la relativité historique évidente. Ce qu'il faut serrer et développer, c'est le rapport de cette philosophie première, d'allure mécanique, aux fins qu'elle se propose explicitement, c'est-à-dire la constitution d'une logique positive, d'un code uniforme d'analyse abstraite.

(1) Cette généralisation « systématique » n'est pas une généralisation mathématique (qui serait d'ailleurs réduction matérialiste — opposée à l'esprit positif), mais la reconnaissance d'une convergence méthodologique : l'unité philosophique (au sens encyclopédique du mot) de tous nos modes de description *positifs* du mouvement. « Théorèmes philosophiques » (*Politique positive*, IV, p. 179) dont le bien-fondé apparaît comme conséquence de toute l'œuvre objectivante du *Cours*, éclairée par la Méthode subjective, ils se reconnaissent après coup, en germe, dans l'invention des lois objectives de la mécanique rationnelle (Képler, Galilée, Newton), *mais ils ne sauraient être déduits à partir de celles-ci : ce serait un contresens.*

(2) Aussi bien cela se résume-t-il dans le mouvement de la connais-

\*  
\* \*

Le labeur de l'esprit positif, achevé par l'objectivation des lois sociologiques, s'il est triomphant, et achevé, comme le suppose Comte, entraîne donc cette conséquence nécessaire qu'il y a un *type général de rationalisation des mouvements dans le phénomène*, type abstrait, dont l'esprit humain retrouve les lois aussi bien en sociologie ou en biologie, qu'en astronomie ou en mécanique. « *Théorèmes philosophiques* », — inductions générales enveloppant les inductions nécessaires à chaque science, ces lois universelles du mouvement, isolément considérées, sont, en somme, les principes d'une mécanique générale de l'existence abstraite.

Formellement, on pourrait y voir, selon l'esprit moderne d'une axiomatique positive, les *définitions* déguisées de ce que la philosophie positive considère comme un *état*, — un *système*, un *équilibre* (1).

Mais, dans la perspective propre de Comte, la philosophie première engrenant directement sur l'objectivité scientifique, les principes de cette mécanique générale apparaissent comme des lois et non comme des définitions (2).

Ce qui, pour nos conceptions axiomatiques, se présente comme définition déguisée, suppose dans l'esprit de Comte une référence directe à toute l'activité d'objectivation et de

sance, en tant qu'objectivation réussie, tandis que le second groupe de la philosophie première considérerait le mouvement de la connaissance, comme effort subjectif vers l'objectivation.

(1) Notions extrêmement profondes et importantes chez Comte.

(2) Il importe de remarquer que la signification *légaliste* de ces principes est extrêmement élaborée par rapport à leurs germes purement mécaniques. Il y a autre chose, sous ces énoncés, qu'une pure et superficielle analogie, — et qu'une désignation commune. En effet, la loi de persistance spontanée de l'état statique ou dynamique (*Politique positive*, IV, p. 178) doit être conçue essentiellement comme une *propriété de l'abstrait*. Sociologiquement et biologiquement nécessaire, selon la doctrine de Comte, elle ne se résume pas dans la loi d'inertie mécanique, mais, très exactement, elle enveloppe cette dernière, à condition d'admettre, comme Comte, la conversion abstraite, c'est-à-dire formaliste, des principes de la mécanique.

schématisation (1). Elle y comprend cette propriété de l'abstrait, d'anticiper toujours une possibilité universelle de quantification. L'apparition d'un « code » de l'attitude objectivante, c'est-à-dire la *stylisation* des formules qui traduisent son succès dans le domaine du mouvement, amorce une logique interne de l'« OBJET » scientifique, dont elle enferme le devenir dans un rythme caractéristique. Si l'on voulait résumer par une seule proposition les trois lois de la première série du groupe III, il faudrait dire que : *La relation de l'abstrait au concret, intuitivement héritée de l'analyse mathématique, et philosophiquement approfondie sous la forme scientifique qu'elle revêt dans la détermination positive du mouvement matériel, fonde une dialectique universelle de la connaissance objective* (2).

#### DÉDUCTION ABSTRAITE DE LA LOI DES TROIS ÉTATS

Dans la philosophie première, les trois lois de la première série du troisième groupe ne font que poser les prologomènes, mieux, le soubassement intuitif d'une dialectique

(1) La conciliation du mouvement avec l'existence, qui définit la stabilité des systèmes, doit être de même conçue, non pas comme la projection universelle des lois mécaniques, mais comme l'insertion, au cœur de la philosophie mécanique de la notion biologique d'une cohérence abstraite. Cohérence entre le point de vue statique et le point de vue dynamique à l'origine des lois objectives de tout système vivant (mêmes réserves que précédemment).

Quant au principe d'action et de réaction, malgré l'identité de formule, c'est peut-être celui qui reçoit la plus profonde élaboration abstraite. Plus commodément, on le désignerait sous le nom de *complémentarité* ou *réciprocité* universelle. On a vu l'usage extraordinairement fécond d'un tel principe dans toute la construction positive. A peine est-il nécessaire de faire remarquer ici que toute la finesse de l'analyse philosophique et plus exactement politico-scientifique de Comte a consisté à mesurer partout « l'intensité » de l'action et de la réaction « conformément à la nature de chaque conflit » : forme la plus fréquente, et la plus maniable de la complémentarité et du contraste entre l'abstrait et le concret.

(2) Cet énoncé représente la véritable racine méthodologique d'une dialectique intuitive (cf. plus loin, p. 529).



objective. Celle-ci exige de toute évidence un principe de développement, celui-là même que formule la loi suivante (1), et un principe d'« *objectivation* » : ce dernier est fourni par la combinaison des deux dernières lois. La détermination universelle des intermédiaires est le ressort fondamental de la classification, dont le principe de généralité est la loi régulatrice. La combinaison de ces deux lois aux lois précédentes réalise une véritable *déduction abstraite* de la *Loi des trois états*. La dernière loi de la philosophie première (2), supposant un principe commun au développement et au classement se traduirait par l'énoncé suivant : *l'opération caractéristique du développement positif, et qui consiste à projeter le rapport d'abstrait à concret sous la forme d'un intermédiaire, subordonné aux deux extrêmes dont il opère la liaison, a une valeur objective et universelle.*

Le grand fait logique souligné par Comte au terme de la philosophie première, c'est que le principe commun de développement et de classement fait apparaître une intégration spontanée des lois objectives et subjectives : celles-ci admettent, en effet, comme forme commune, le schème de la loi évolutive, *principe de généralité ou d'abstraction, qui est en réalité forme universelle d'objectivation abstraite*. En vertu de la propriété objective et universelle, reconnue au rapport de l'abstrait au concret, d'engendrer tous les intermédiaires

(1) La treizième loi recommande, en effet, de « subordonner toujours la théorie du mouvement à celle de l'existence, en concevant tout progrès comme le développement de l'ordre correspondant... » (cinématique abstraite). La quatorzième loi porte que « tout classement positif doit procéder d'après la généralité croissante ou décroissante, tant subjective qu'objective ». Ce principe (5<sup>e</sup> principe du 3<sup>e</sup> groupe de la philosophie première), combiné à l'énoncé objectif de la loi des trois états (septième loi), exprime que le schématisme de l'abstraction a une valeur universelle, soumet réellement la noblesse à la force, la dignité à la régularité. Plus précisément : *la relation de l'abstrait au concret contient une morphologie du phénomène, susceptible de fonder un classement objectif et subjectif de tout le réel.*

(2) « Tout intermédiaire doit être normalement subordonné aux deux extrêmes dont il opère la liaison. »

explicatifs, la structure abstraite s'applique à l'objet et s'applique sous la forme même qui consacre le schématisme comme loi du sujet connaissant (1).

La loi génératrice de la dialectique objective coïncide avec la loi évolutive du sujet humain : *autrement dit, la philosophie première enregistre formellement l'obligation de toute dialectique positive de se référer à chaque moment aux démarches progressives de l'intelligence humaine construisant une science abstraite.*

Le principe de généralité ou d'abstraction, c'est-à-dire la relation de l'abstrait au concret conçue comme ressort ultime de la dialectique comtienne transcende le conflit du subjectif et de l'objectif. C'est le régulateur immanent de la réflexion positive ; le principe d'harmonie spontanée, puis systématique, entre le sujet et l'objet de connaissance.

#### LE RAPPORT INTUITIF DE L'ABSTRAIT AU CONCRET

Le sens décisif du second groupe de la philosophie première (code logique du sujet connaissant) et du troisième (code de la dialectique objective), et de leur combinaison intime, c'est que le principe de généralité résume l'intégration, en une Méthode complète, objective et subjective, de l'ascèse objectivante. En effet, dans tout le cours de l'initiation positive, c'est lui que nous avons vu, informé par l'expérience et imposant sa forme à l'organisation philosophique, sous les espèces d'une « relation » progressivement affinée, de l'abstrait au concret. De même, dans le système complet des quinze lois de la philosophie première, la relation de l'abstrait au concret fonctionne, à la fois comme une ossature et comme une forme d'expression privilégiée. D'un bout à l'au-

(1) *Politique positive*, IV, 179. La résonance kantienne est indéniable mais Comte entend souligner surtout le fait que la relation de l'abstrait au concret, considérée comme schème organisateur de tous les classements positifs, est un principe universel d'objectivation.

tre, c'est elle qui enregistre sous un aspect homogène, et pour une fin méthodologique unique, les lois de l'entendement comme les propriétés de l'objet.

En cherchant à dégager le sens fonctionnel de ces lois, c'est-à-dire en associant à leur système l'institution et la hiérarchie, en concevant l'ensemble comme caractérisant une méthode active, une méthode « en exercice », — on fait apparaître la philosophie première comme une *série de définitions des propriétés de l'abstrait, ou plus exactement de la relation fondamentale entre l'abstrait et le concret*. Didactiquement, ces définitions énumèrent tous les aspects du principe de généralité, principe fondamental de la construction positive, de ses corollaires et de ses limites : conditions d'application ou domaines de validité.

La relation de l'abstrait au concret réalise, en somme, par la combinaison des trois groupes qu'elle associe, une intégration intuitive de toutes les propriétés opératoires qui définissent l'abstraction.

L'esprit objectif et subjectif du schématisme abstrait est complètement explicité en un appareil logique. Mais cet esprit n'est pas absorbé ni limité par sa formulation logique, par la découverte d'une structure didactique de la Méthode.

Ce qui se trouve au cœur de la Méthode positive, sous la forme du *principe de généralité*, représente bien la source du travail schématique, le ressort de la logique constructive, mais cette source reste vivante, ce ressort n'est pas pure « mécanique », pure généralité d'enseignement ou de présentation. Cette forme ultime de la relation de l'abstrait au concret, génératrice de tous les intermédiaires logiques, reste pleine d'« esprit créateur ». Elle n'existe que par la Méthode en exercice, elle doit donc être conçue comme liée à un mouvement incessant vers la science actuelle, et vers le concret.

Ainsi la méthodologie comtienne réussit à se donner une structure, mais à éviter que cette structure impose une dialectique creuse, fictive ou qu'elle risque de fixer, — d'ossifier

la logique positive en des généralités trop abstraites, inv variables, et finalement stériles.

\*  
\* \*

La fonction du principe de généralité consiste à engendrer une structure logique universelle (les quinze lois de la philosophie première) ; et, en cela, il est au cœur du système positif (1). — Mais elle consiste aussi à vivifier, à chaque instant, cette logique, par l'attitude fondamentale que le schématisme implique, et qui est référence mouvante au concret. De cet exercice concret, le système de la philosophie première montre la nécessité et l'évidence, en se présentant comme une combinaison intime de structure logique abstraite (les quinze lois), d'une institution opératoire intuitive, et d'une fonction hiérarchique en exercice permanent. Ces trois modes que Comte entend unir dans chaque acte du raisonnement positif et selon une *directe* connexité subjective (*Politique positive*, IV, p. 182) ne sont, formellement, que trois projections de la même relation de l'abstrait au concret (2).

Mais leur combinaison est seule qualifiée pour représenter la saveur intellectuelle véritable de l'analyse comtienne : il faut donc concevoir toujours celle-ci avec cette nature concrète, vivante, avec cette aptitude théorique à se reporter sans cesse au mouvement inventif de la science qui se fait. Il faut, d'autre part, conserver tout le bénéfice, et toute la chaleur de cette méthode concrète à l'exercice intuitif et synthétique du ressort universel qui la fonde : le schématisme d'abstraction.

(1) Chacun des groupes composants développe progressivement les propriétés et les conditions d'existence de la « généralité abstraite ».

(2) L'institution abstraite : projection intuitive de la relation en une théorie de la connaissance.

Les quinze lois : projection de la relation à travers la structure didactique des sciences.

La hiérarchie : projection concrète de la relation sur la science en *acte*.

Ce qui fait la valeur vivifiante du principe de généralité, c'est sa nature inséparablement objective et subjective, sa référence implicite à la science actuelle, à la pensée en mouvement, et surtout à son exercice concret.

Celui-ci se trouve au cœur de la méthode positive, non comme un pur squelette formel, mais comme l'essence de cette « volonté » originale que représente l'initiative méthodologique.

Volonté de modeler un monde de virtualités spirituelles, volonté en perpétuel développement, volonté vivante dont l'indice constant, l'action spécifique s'exprime par la « *relation de l'abstrait au concret* ». Celle-ci constitue, pour ainsi dire, le contraste propre, la « touche » caractéristique d'Auguste Comte, considéré comme *artiste de la construction spirituelle*, ce qu'il veut être, ce qu'il est réellement, et *uniquement*, en dernière analyse. Elle dénote l'imposition d'une « attitude », d'une « facture » profondément personnelle, à la diversité innombrable du réel politico-scientifique. Elle domine tous les éléments empiriques immédiatement acceptés comme matière de construction spirituelle, par une conscience obstinément fidèle aux suggestions de la spontanéité collective.

---



## CHAPITRE II

### MÉTHODE ET INTUITION

La méthode comtienne sous la forme que nous avons décrite semble dépasser notablement ce qu'on est convenu d'appeler méthode positive. Sous ce terme, en effet, on n'envisage le plus souvent que la logique des sciences abstraites, condensée par le *Cours* : logique vigoureuse, — déjà systématique, mais purement objective. De cette logique partielle, on restreint d'ailleurs singulièrement la portée, par les « coefficients » d'intérêt qu'on y affecte. On la borne, en effet, à la partie qui semble historiquement la plus *résistante*, c'est-à-dire celle qui précède la sociologie, celle que constituent les sciences de la matière (1).

Une telle conception, à la fois cause et effet de l'inertie intellectuelle dont pâtit l'interprétation vivante du positivisme, est en réalité aussi infidèle à l'esprit qu'à la lettre même de l'enseignement comtien. La première condition d'une interprétation fidèle et profonde du système d'une participation vivante et progressive à l'inspiration qui l'anime, est de restituer à l'idée de Méthode son sens complet. Il faut d'abord réintégrer, dans l'héritage positiviste, une méthode

(1) Dans les cas les plus favorables, ce qu'on propose comme *parangon* de la méthode positive consiste, somme toute, dans une admirable analyse épistémologique et encyclopédique, — mais analyse presque uniquement inspirée de la physico-mathématique et de la méthode comparative et, surtout, bornée à la coordination exclusive (quoique pure et profonde) d'un état caractéristique de la science, bien défini, — mais aussi bien périmé.

de la sociologie et une méthode de l'histoire, avec l'accent qu'elles revêtent chez Comte.

Il faut ensuite concevoir l'esprit commun de ces disciplines issues de l'analyse physico-mathématique et biologique comme le *ressort* de la méthode complète. Réforme objective et subjective sans laquelle l'intégration épistémologique ne représente à aucun titre la Méthode positive telle que Comte voulut la concevoir.

Il faut percevoir, enfin, l'unité continue de la méthode, telle qu'elle apparaissait à Auguste Comte ; non pas déductivement ou formellement, mais concrètement, expérimentalement, « opératoirement », par l'usage d'un principe uniforme de construction rationnelle : c'est-à-dire comme une véritable intuition méthodologique.

Ce programme, dont nous avons voulu reprendre et renouveler l'effet par l'appel à l'histoire des sciences, s'impose toujours à l'entendement humain en quête d'une Méthode positive, c'est-à-dire d'une méthode héritière de toute la sagesse expérimentale progressivement enregistrée par nos sciences : sciences de la nature et sciences de l'homme.

Intimement lié à l'inspiration personnelle de Comte (unité et système de la méthode), ce programme est conforme à l'idéal traditionnel des logiciens du XVIII<sup>e</sup> siècle (de *l'Encyclopédie*, de Condillac et des Idéologues). C'est d'après lui qu'il faut juger la valeur actuelle du positivisme (1).

Au sens où nous croyons qu'il faut l'entendre, la Méthode positive est entièrement conçue et réalisée, et systématisée

(1) Dans l'estimation ou même la définition de la Méthode positive, on passe trop souvent de la référence archaïque, et mutilée, et gratuite, concernant une Méthode objective vieillie et en général physico-mathématique, — à des conclusions universelles (parfois superficielles, parfois réfléchies), mais toujours portant à faux et inadéquates. Elles prétendent, en effet, juger valablement de cette autre Méthode positive, celle qui intègre la sagesse des sciences et leur relativité au sujet humain, celle qui, loin de vieillir, fonde justement sa puissance sur le nécessaire et prodigieux renouvellement de l'esprit positif.

par Comte : non parce qu'il en formule une expression définitive, valable pour tous nos problèmes ; mais parce qu'il en propose, à l'échelle de sa science, et des conditions sociologiques corrélatives, le type complet (1).

La vocation essentielle du schématisme d'abstraction est, en effet, de pousser jusqu'à son terme l'opération génératrice de continuité et d'homogénéité philosophiques (2).

A cette nature caractéristique de la méthode comtienne correspond une structure originale, et souvent mal interprétée, de la doctrine. La coïncidence, dans le même effort spéculatif, de l'exigence « homogénéisante » et de la discipline scientifique, de la clarification objective et de l'unification sentimentale ; la permanence évidente de la vocation synthétique dans tout le cours d'une analyse abstraite semblent faire violence à nos habitudes logiques les mieux consacrées.

On ne semble pas s'être résigné, en lisant Comte, à souffrir la coexistence, en chaque point, du rythme d'analyse et du rythme de synthèse. Ceux qui veulent conserver en lisant Comte les procédés traditionnels d'investigation philosophique préfèrent supposer une scission mentale décisive entre l'Analyse du *Cours*, et la Synthèse de la deuxième carrière comtienne. Ceux qui ne s'aveuglent pas sur la coïncidence permanente des deux attitudes y voient en général une impossibilité « *in terminis* », une contradiction interne fondamentale ; la raison profonde d'une *caducité* irrémédiable. Or, nous voudrions ici faire apparaître, sinon l'évidence extrin-

(1) Voir en *Appendice* p. 610 notre note sur l'originalité intuitive de la loi des trois états.

(2) Comme nous l'avons vu, l'instinct positif d'ascèse objectivante ne se satisfait, pour Comte, que par la prolongation de son effort jusqu'à la détermination d'une racine « subjective », et l'intégration de celle-ci aux procédés objectifs de la pensée abstraite : la méthode positive vise donc radicalement à prolonger dans l'harmonie du sujet et de l'objet, l'effort d'assimilation, de rationalisation et d'« unification » mentale ébauché par la science.

sèque d'une telle conduite (1), du moins sa nécessité et sa cohérence intrinsèques.

# ESPRIT POSITIF DE LA MÉTHODE COMPLÈTE

Concevant le procédé philosophique de Comte comme la montée progressive vers une *Méthode complète*, au cours d'un effort objectif qui en élucide les conditions, nous y voyons l'instrument adéquat d'une opération politico-scientifique. Aussi voudrions-nous saisir dans leur genèse et dans leur enrichissement réciproque ces deux rythmes d'analyse et de synthèse, faire apparaître leur fonction réelle dans la démarche spéculative de Comte ; rendre compte de la nécessité et de l'opportunité de leur accouplement permanent en chaque point ; montrer que leur combinaison est fondée, et même intimement justifiée par l'esprit de la Méthode, dont elle exprime en fait l'Unité réelle.

Il nous semble difficile qu'on puisse accuser la Méthode positive d'admettre un mélange arbitraire d'objectif et de subjectif : confusion rédhibitoire entre la raison et le sentiment, dont la doctrine a souvent pu prêter l'apparence chez des zélateurs superficiels. Nous avons vu, en effet, que c'est le discernement constant, préparant la combinaison consciente, méthodique, de l'objectif et du subjectif, qui fait la pureté logique de la méthode subjective et qui fonde sa puissance.

D'une façon plus générale il est impossible d'assimiler le dogmatisme comtien à une **synthèse** sans critique. Chez Comte, le dualisme réciproque de l'analyse et de la synthèse, loin d'impliquer contradiction ou étouffement, fonctionne comme un instrument efficace et progressif d'éluci-

(1) En réalité, cette conduite répond strictement au problème positif tel que le pose Comte et à l'intuition corrélatrice sur laquelle opère la Méthode.

dation philosophique. Ni la succession didactique de la synthèse à l'analyse, ni même la référence implicite de l'analyse à des présupposés systématiques, ne peuvent dissimuler la valeur constante du grand fait épistémologique et méthodologique signalé par l'exercice du schématisme. La réflexion comtienne qui engrène sur la méthode de chaque science, considérée comme forme spécifique d'analyse du réel, et qui en poursuit toujours le rythme jusque dans ses spéculations finales, s'efforce de dissocier tout le réel, toutes les faces des problèmes qu'il pose, et selon une règle uniforme. Par suite, elle représente un effort d'analyse soutenu, susceptible de précision dans les principes comme d'addition dans les résultats.

Cette impulsion continue vers l'analyse des méthodes, *cette analyse des analyses* qui tend vers une analyse nouvelle, héritière de l'idéal des idéologues, obéit évidemment à des fins et des conditions originales : analyse philosophique des méthodes scientifiques en tant qu'éléments virtuels d'un système cohérent de la connaissance.

Aucun doute sur la puissance, la valeur et la qualité foncière de cette vocation analytique, qu'on retrouve, d'ailleurs, variant ses matières, mais identique dans son génie, d'un bout à l'autre de l'œuvre. Ce qui colore, et parfois éclipse la vocation analytique, c'est le champ de connaissance qu'elle choisit pour s'exercer et (ce qui s'y rattache directement) les points de vue à partir desquels, — et d'après lesquels, — elle opère : les conditions logiques qu'elle se fixe, les présupposés systématiques qu'elle admet. Analyse interne d'un réel politico-scientifique dont l'unité, l'homogénéité est intuitivement admise et systématiquement postulée, la méthode comtienne semble incorporer, en chacune de ses démarches, même les plus énergiquement créatrices de dissociation et de distinction, une liaison synthétique, un présupposé implicite, une référence arbitraire, insoucieuse de justification autonome, hostile invinciblement à la justification extrinsèque.



*La pression trop évidente de cette atmosphère irréductiblement synthétique, après avoir fait éliminer la Politique et la Synthèse du trésor de la Méthode positive au dix-neuvième siècle, fait mettre finalement en doute l'intégrité interne de cette méthode, même dans les analyses du Cours. Il importe donc, désormais, non de sentir, mais de concevoir clairement comment intervient cette condition synthétique dans le mécanisme réel de l'analyse comtienne (1).*

Elle n'introduit pas des conditions arbitraires, ou gratuites, ou inappréciables dans le travail d'analyse ; elle lui impose purement et simplement une grande condition générale, uniforme et explicite : celle d'envisager les parties du réel comme éléments virtuels d'un système cohérent politico-social.

Il en résulte d'abord que l'ambiance synthétique est à chaque fois une condition définie du rythme d'analyse (2) et non un élément indistinct, variable et gratuit des opérations analytiques. Il en résulte ensuite que la synthèse comtienne est, par elle-même, génératrice d'analyse ou, tout au moins, porteuse d'une discipline analytique : celle qui précise justement la valeur et la fonction de cette ambiance synthétique permanente, que l'analyse positive postule sans cesse et définit à *son terme*.

Ce qui masque la profondeur et la portée de ce caractère c'est que son importance varie selon les besoins de la spéculation, d'un point à l'autre de l'œuvre intellectuelle. En effet, ce qui ferait l'objet de l'analyse finale, la détermination effective des conditions synthétiques humaines, et leur usage,

(1) Le point de vue synthétique suivant lequel s'opère le travail étant une fois admis, la technique de la décomposition rationnelle des idées scientifiques se manifeste partout. En fait, Comte témoigne toujours d'une véritable maîtrise dans la philosophie des méthodes, et dans l'analyse de leurs objets : les êtres intellectuels.

(2) Elle est uniformément impliquée par la conception comtienne d'une méthode immanente à la science, d'une méthode inséparable de la doctrine, et se suffisant à elle-même.

peut apparaître comme « imposé », comme plaqué par anticipation sur l'analyse préalable des conditions d'objectivité scientifique ; et cela, parce que cette première analyse se veut immanente, — homogène à la science, — et perpétuellement limitée entre les deux pôles de son champ politico-social.

*Toute l'originalité surprenante et inconnue de la pensée comtienne consiste, en somme, à faire jouer, aux conditions synthétiques qu'elle s'impose, le rôle d'inconnues auxiliaires dans la première partie de la méthode (1) :*

Ce mode d'inclusion des postulats intuitifs de la méthode, sous forme d'un rapport virtuel, susceptible d'être déterminé par l'analyse même *qu'il permet de formuler*, représente justement l'originalité logique de Comte. Par cette tournure d'esprit, l'art spéculatif du positivisme diffère des investigations critiques ou logico-critiques, mais aussi de l'empirisme et du phénoménisme purs, ou d'un aveugle et inconscient abandon à la logique d'Aristote et du sens commun (2).

\*  
\* \* \*

Sans aucun doute, l'organisation abstraite est, pour Comte, purement interne, purement immanente au champ des connaissances scientifiques acquises, immanente au sens commun, et plus généralement à une intuition politico-scientifique. Mais il s'en faut que cette attitude conduise à

(1) Il ne faut pas prendre cet usage systématique des conditions finales comme un pur artifice de présentation : c'est au contraire une expérience volontairement poursuivie, et de façon continue. Comte veut inclure l'exigence politico-scientifique, exprimée sous la forme la plus générale d'une fin humaine synthétique, dans l'organisation abstraite de la science objective, afin de faire apparaître réellement les conditions et les causes de cohérence ou d'incompatibilité, les articulations profondes, les jointures de l'édifice encyclopédique pour une volonté organisatrice qui l'embrasse dans une vue *méthodique et intuitive*.

(2) Il faut interpréter en ce sens le papillotement, — le flottement, — des termes (ce qu'on appelle le vague), et qui n'est que le dépassement, sensible dans le vocabulaire, du signe conceptuel par une intuition synthétique.

un « acriticisme » sommaire. Il n'est pas exact de dire que Comte substitue à la *critique de la connaissance*, qu'il ignore, une histoire de la connaissance qu'il imagine. Car cette histoire comtienne de la connaissance est en réalité une logique et une critique : non imaginée, mais *expérimentée* au sein de l'invention scientifique.

Par l'instrument schématique, bien loin de s'arrêter au seuil du problème de l'abstraction (1), Comte engage et poursuit une analyse. Il continue l'approfondissement interne d'un rythme caractéristique de contraste et d'organisation entre la pensée et les choses, conçues comme deux limites virtuelles que définit progressivement l'expérience scientifique et sociale de l'homme. *Autrement dit, il « définit » un problème de l'abstraction, par le moyen d'une analyse continue de la connaissance.*

De même, en ce qui concerne la « logique » proprement dite, construire l'esprit positif, ce n'est ni « assembler » des connaissances scientifiques purement et simplement admises parce que scientifiques, — ni hériter des préjugés logiques du sens commun : joindre aux procédés techniques les vieilles *catégories d'Aristote*. C'est au contraire *inventer* une nouvelle logique ; ce besoin moderne est profondément senti par Comte, aussi bien que par Hegel ou Marx. Ce qui est vrai, c'est que Comte n'envisage pas l'invention de cette logique comme une analyse préliminaire, mais comme une analyse permanente. Analyse interne progressive, qui s'épanouit par la détermination finale des conditions synthétiques insérées dans le problème initial comme inconnues auxiliaires. La *Synthèse* n'est pas autre chose que l'explicitation de cette logique complète, choisie comme *motif* de l'analyse prolongée (2).

(1) Cf. p. 350.

(2) Ce qui permet à Comte d'instituer, sans un saut technique préalable hors du sens commun et de la tradition intellectuelle, scientifique et logique, une *logique* radicalement nouvelle, c'est l'usage du schématisme. Comte tente l'organisation totale du réel politico-social, à l'intérieur de la relation d'abstrait à concret et à travers cette relation :

C'est cette intériorité constante et délibérée qui a fait méconnaître la puissance précise du comtisme, comme analyse de la connaissance, et comme instrument d'élargissement de la logique. Mais elle présente des mérites évidents. Elle offrait, elle offre toujours des avantages rares, qui pour Comte étaient irremplaçables (1).

Méthode dure et difficile, permise seulement à un esprit robuste, plein d'une vigoureuse puissance inventive logique et méthodologique, c'est-à-dire capable de se frayer un chemin sans le recours constant à la transposition artificielle préalable des problèmes.

Méthode nécessairement méconnue quand elle n'est plus envisagée (on n'ose pas dire appliquée) que par des héritiers débiles, dont l'esprit n'est plus centré sur le milieu homogène et intuitif que Comte brasse sans cesse : méthode cependant

relation qui n'est pas une *donnée*, ni une forme logique admise, *mais pure virtualité de forme logique à découvrir*. La forme schématique immédiatement associée aux premières démarches de l'analyse épistémologique inclut tous les « degrés de liberté logique » sans lesquels la tentative de Comte, construction d'un esprit positif « nouveau » eût été impossible à concevoir dès le départ. Comte avait un instinct beaucoup trop vif et difficile, un sens trop exigeant de l'« authenticité » scientifique pour que son activité constructive n'ait pas impliqué un appareil de discernement analytique, — et simultanément d'élargissement et d'accroissement logique. L'originalité de sa « manière » par rapport à toute autre tentative est de viser à l'enrichissement continu de l'intuition, à l'approximation aussi serrée que possible de l'invention logique et de l'invention scientifique.

(1) En principe, il s'agit, en effet, d'organiser par une *méthode purement « interne » le réel assimilable par la science, non de la recréer, ni de la transcender*. C'est justement parce que l'énergie organisatrice est contenue systématiquement entre les limites d'une logique des sciences et du sens commun qu'elle aboutit à une « révolution » de la philosophie « moyenne » politique et scientifique. L'immanence comtienne recèle, à sa manière, un instrument d'« *autocritique* », en tout cas de réforme logique et de discernement des valeurs, de « *qualification* » des vérités scientifiques. Et l'effort intellectuel doit être jugé comme d'autant plus énergique et d'autant plus efficace, qu'il ne peut s'illusionner sur lui-même, se fermant tout recul, tout repos, toute détente *hors* du monde qu'il veut organiser par une analyse interne.

efficace, très subtile parfois, et toujours admirablement positive. Par son renoncement à toute échappée hors du plan politico-scientifique, par l'épuration réciproque de l'abstrait et du concret, elle réalisait chez Auguste Comte l'antidote et l'antithèse parfaite de la confusion, et de la « gratuité » métaphysiques. Elle reste, pour l'esprit moderne, une garantie de prudence constructive : une certitude de respecter certaine matière humaine hors de laquelle il ne faut pas travailler, et selon laquelle même il faut laisser se former les concepts et les théories.

### L'INTUITION SCHÉMATIQUE

Le génie d'Auguste Comte lui fit discerner, dans cette obéissance soutenue, discipline sévère de la philosophie positive, une possibilité d'invention. Il y trouva de quoi nourrir l'effort de son imagination logique. Et cet art, cette invention imprévue d'une forme de progression logique au sein de la plus écrasante soumission aux fins immédiatement imposées par la réforme politico-scientifique, c'est l'art du schématisme abstrait. Au prix d'une difficulté mentale trop évidemment insupportable à ses successeurs, en supprimant le recul « logique » sur lequel s'appuient tous les progrès d'une critique de la connaissance, Comte réussit à se forger un instrument intuitif de progrès logique et de développement positif. Par le jeu du schématisme, par la fonction implicite accordée dès l'origine au rapport fondamental de l'abstrait et du concret, l'analyse philosophique de Comte se donne, dans l'obligation même qu'elle s'impose, c'est-à-dire en se centrant de plus en plus précisément sur une intuition politico-scientifique, l'usage, le jeu d'une fonction de discernement, de dissociation, de distinction internes, et de construction logique, qui est l'équivalent naïf, spontané, grossier si l'on veut, d'un *algorithme logique*. Mais cette « ellipse d'idées » (1) permet

(1) Cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 242.



d'échapper aux catégories de la logique aristotélicienne, de multiplier les voies explicatives, de doter l'intelligence d'un *pouvoir de dépassement*.

L'essentiel de la pensée comtienne, inséparable de sa méthode, ne peut être saisi en dehors de cet acte original, qui fonde le pouvoir progressif de l'analyse sur les contraintes volontaires d'une *intuition limitative*. Image évidente de la « concentration » cérébrale propre à Comte, — du rythme synthétique « *combinatoire* » spontané de ses méditations, — dont la difficulté fut, et reste, trop évidente pour risquer de faire école, — du moins à l'échelle extraordinaire de la pensée positive. Chez Comte, la connexion politico-scientifique est sentie avec toute la force qu'exerce, sur nos réflexions les plus soutenues, mais brèves et fragmentaires, la plus énergique limitation du champ intellectuel.

Ce qui fait la vigueur méthodologique de Comte, c'est le contact étroit, l'adhésion exceptionnelle, d'une telle forme de pensée avec son objet. Non avec l'« objet » de spéculations voisines ou analogues, mais avec l'objet qu'elle s'est spécifiquement donnée, assignée pour thème d'analyse et d'organisation : l'intuition schématique manifeste une adaptation « élective » pour le réel qu'elle investit (1).

Une liaison si étroite entre l'art logique et le champ où il se limite volontairement entraîne deux conséquences bien remarquables.

(1) En ce sens, la forme de « déduction » comtienne respire une puissance invincible : impression à laquelle il est difficile d'échapper, sinon en déplaçant le centre de perspective, en oubliant fictivement (quand ce n'est pas par mégarde ou ignorance) le point d'application réellement supposé par Comte à l'effort logique. Ce rapport étroit entre la force, l'intérêt et la profondeur de la démonstration, et le sens « comtien » de l'objet qu'elle prétend *investir*, traduit de façon éclatante la soumission de l'art spirituel de Comte, de sa vigueur analytique et organisatrice, à la matière qu'elle s'est donnée, — proposée. Comme tout art authentique, la constructivité de Comte se plie d'abord à toutes les suggestions de la matière élue, qui est un « donné intuitif » politico-scientifique. En ce sens le principe d'inséparabilité est un des plus intuitifs du positivisme.

Chaque fois que le centre de vision intuitive s'écarte de ce domaine pour l'individu ou pour la société, la logique spécifique de Comte cesse d'être perçue adéquatement : d'où l'inévitable, et rapide, et prodigieuse méconnaissance du comtisme quand la perspective sociale qui l'inspirait et selon laquelle il fallait l'entendre, se fut modifiée.

On conçoit, d'autre part, qu'il est très difficile, sinon impossible, de comprendre pleinement, c'est-à-dire de vivre la méthode de Comte, si l'on ne partage pas effectivement son intuition. Or, en dehors du mouvement inventif qui la prolonge, ou du recul historique qui la fait admettre, on ne peut nullement adhérer à cette *intuition* sans *fidéisme pur*. D'où le paradoxe de l'Ecole : ceux qui ont poussé la confiance en la méthode jusqu'à son terme nécessaire (et surtout qui ont voulu se donner toutes les conditions de compréhension adéquate de la méthode) ont dû s'enfermer dans le système ; ceux qui voulaient conserver leur liberté d'appréciation par rapport à un ensemble politico-scientifique en pleine évolution ont le plus souvent *manqué*, et prodigieusement, l'esprit de la méthode.

En face de ces inévitables et lourdes rançons, l'immanence comtienne de la méthode à l'objet offre de grands avantages spirituels, encore valables pour nous. Par l'implication des conditions synthétiques, sous forme de référence à un donné pratique et technique, à une fin politique, à une puissante atmosphère affective, la méthode positive comporte un approfondissement continu de l'intelligence analytique. Celle-ci ne doit pas seulement se plier au donné expérimental ou empirique ; elle doit s'adapter à la « donnée » humaine, concrètement perçue ; de là résulte une éducation permanente de nos aptitudes intuitives.

L'action, politique et technique, la finalité pratique et affective qui servent de « repoussoir » à la pureté théorique constituant, par là même, le panorama obligatoire de la spéculation. Leur exclusion provisoire est corrélative d'une présence puissante à l'arrière-plan : double fonction de l'inconnue synthétique, qui libère l'investigation logique,

mais qui la *nourrit* aussi de toutes les richesses d'un certain réel, — le réel politico-scientifique sur l'intuition duquel se centre la pensée organisatrice de Comte. C'est parce qu'elle est à la fois abstraite et intuitive que la pensée de Comte comporte un retour périodique à l'*inspiration* concrète, à certaine expérience de l'humain, où la philosophie reprend des forces neuves.

\*  
\* \* \*

Le mouvement de l'abstrait au concret n'est pas seulement un retour laborieux vers les fins techniques de l'homme et de la science. L'expérience du concret affectif, auquel s'attache la pensée schématique de Comte, constitue en elle-même une participation au mouvement intuitif de la connaissance. Entre cette vocation concrète et le genre de perception méthodologique propre à l'intuition positive, se manifeste une profonde continuité (1).

Le souci scrupuleux des significations concrètes de la Méthode constitue la qualité maîtresse du positivisme. Qualité très méconnue désormais, parce que l'arrêt apparemment imposé aux sciences par Comte dissimule la profondeur de son enquête pour le domaine scientifique et humain. Mais la Méthode du positivisme est tout l'inverse d'un inventaire, d'une dissection et d'une juxtaposition stérile de concepts figés : une manipulation mécanique de l'inerte en science, en philosophie, ou dans l'investigation politique et morale.

C'est, au contraire, essentiellement, une méthode vivante, qui prend appui non sur le résidu, mais sur la vie même de la pensée scientifique, et qui est elle-même vie continue d'une pensée organisatrice. Il y a non seulement retour au donné, mais retour aux sources.

Chaque science, mais aussi chaque famille de sciences, est

1 Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivism*, pp. 206 et sq.

reçue, non comme l'« acquis » définitif, le produit stable d'une action de l'esprit (apparence didactique trop souvent offerte par le *Cours*), mais comme cette action même, appréhendée — il est vrai — dans l'axe où Comte veut limiter sa perception, projetée à travers le domaine spécial d'intuition où doit se concentrer pour lui toute vie spirituelle. Il s'agit de la science en exercice, non de ses symboles, de ses signes, de ses organes, ou simplement de ses effets. Et cela même, qui impose une atmosphère, une « qualité » originale à la perception comtienne de l'esprit scientifique en garantit l'immédiateté, le caractère vivant, authentique, concret. Ce qui se transmet, en effet, dans la philosophie des sciences, et qui est de la vie profonde de l'esprit scientifique, se transmet par la vie intérieure, et comme vie intérieure de Comte lui-même.

Un même courant de vie spirituelle unit les investigations épistémologiques aux conceptions les plus personnellement subjectives de la *Politique* ou de la *Morale*.

Nous avons pu reconnaître (1) dans l'intimité mathématique (qui est aux origines du schématisme comtien), un passage intuitif de la pensée, de l'expérience scientifique à la vie intérieure : une curieuse continuité de l'invention abstraite (objet d'expérience personnelle), à l'organisation de la personnalité psychologique et de la vie morale (2).

(1) Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*. p. 65 et sq., 206, 236 et sq. et 270 (Pl. III).

(2) Ce développement simultané de la pensée scientifique (reçue comme un courant, comme un mouvement concret auquel la personne participe) et de la vie intérieure s'exprime immédiatement dans la conception du schématisme abstrait ; la figuration des rythmes d'analyse et de synthèse, le contraste systématisé, la complémentarité entre le recul théorique et la finalité pratique sont directement conçus « à l'échelle » des phénomènes qu'ils enregistrent. Le schématisme est toujours une forme de relation philosophique spontanément empruntée au flux de la pensée mathématique, reçue dans son rapport à la finalité humaine et perçue, notée dans le mouvement continu, caractéristique, qu'elle offre, comme telle, à l'intuition comtienne.

Ce mode de dérivation d'un schème d'organisation philosophique, à partir d'une expérience directe de l'invention scientifique, assimile ce schème à une production vivante : une espèce de forme naturelle de signalisation, d'enregistrement spontané du courant de la vie spirituelle, issu de la science et s'orientant vers l'humanité.

Cette allure vitaliste du schématisme, renforcée par l'héritage du formalisme biologique (1), ne fait que traduire le caractère immédiat et intime du *contact* entre l'information scientifique et l'invention philosophique chez Comte (2).

Comme nous l'avons vu d'ailleurs, cette allure vivante du schématisme, qui est *vie* de la méthode, n'implique nullement que le vitalisme soit un principe caché de la construction comtienne : logiquement et scientifiquement, la position biologique de Comte est sans ambiguïté. Mais cette propriété vivante de la méthode, qui exprime une originale « aptitude » psychologique de Comte, accentue le caractère apparemment synthétique de ses déductions : à la force des liaisons rationnelles s'ajoutent (et, pour certains lecteurs, s'opposent !) la présence, la pression continue d'une conviction vivace, d'une adhésion sentimentale. Toute la confiance vitale du philosophe se montre candidement attachée au mouvement intellectuel, parce que la vie de l'esprit, en lui, et la vie de l'individu se laissent emporter par le même courant intuitif.

#### VALEUR RELIGIEUSE DE LA MÉTHODE

Dans la mesure même où l'énergie de cette persuasion intérieure paraîtrait excéder ce qu'autorise le sentiment

(1) Cf. plus haut, *Le Vitalisme et la Méthode*, p. 182.

(2) Et, à ce point de vue, le schématisme propose un exemple à méditer : suppression de tout intermédiaire fictif entre la pratique de la science et la réflexion philosophique issue de la science, introduction dans le rythme même de l'analyse philosophique d'un retour incessant, spontané, au courant concret de la vie scientifique et à ses corrélations humaines.



concret d'un mouvement de la connaissance, dans la mesure où la vie subjective de Comte paraîtrait submerger la prudence analytique de sa méthode, ce n'est pas encore d'un vitalisme idéologique que l'esprit positif pourrait être tributaire, mais d'une expérience vitale : si l'on donne ce sens à ce qui fut, pour Comte, une consciente, et claire méditation, des fonctions religieuses (1).

La continuité intuitive qui se manifeste entre la vie intérieure de Comte et le mouvement abstrait de la pensée scientifique est un fait de religion.

La religion positive est, avant tout, forme, instrument complet d'Unité mentale, pour l'individu et la Société : elle est « synthèse », au sens méthodologique, et comtien, de ce terme (2).

La perception de la synthèse religieuse comme harmonie possible de l'abstrait et du concret est fixée par le philosophe au moment où les deux vocations, scientifique (coordination des conditions intellectuelles de l'unité mentale) et politique (triomphe de l'anarchie par une doctrine de générosité sociale) lui semblent coïncider *intuitivement* en une même perspective.

La concordance parfaite des deux certitudes, c'est-à-dire la possession d'une religion efficace, et susceptible de fonder l'accord du sentiment et de la raison — de l'élan subjectif et de la recherche objective en un même *acte*, sera le fruit de toute l'œuvre analytique de Comte. Mais l'originalité de cette analyse est justement d'inclure un schème d'unifica-

(1) R. DE BOYER DE SAINTE-SUZANNE, *Essai sur la Pensée religieuse d'Auguste Comte*, pp. 43-48.

(2) Rallier et régler : unifier l'« intérieur », permettre une convergence de toutes les tendances humaines et la stabiliser en la rattachant à un ordre objectif. Expression claire, cohérente, initiale de l'idéal comtien ; distincte mais non opposée à l'élan purement subjectif qui porte irrésistiblement, quoique vaguement, le philosophe, dès sa jeunesse, à l'amour de l'humanité. Comte eut conscience de cette coexistence initiale, et de l'effort à poursuivre pour y déceler par l'analyse une possibilité réelle de combinaison, de synthèse.

tion, de coordination dans l'appareil de ses démarches élémentaires : non comme présumé ou postulat, mais comme condition interne à vérifier, à éprouver, à démontrer par l'organisation complète de l'esprit positif, et qui devient, par là même, susceptible d'être progressivement et complètement explicitée.

En construisant ainsi l'unité religieuse, Comte se borne à pratiquer résolument, consciemment, l'esprit vivant et concret de sa Méthode. Si la méthode, en tant qu'abstraite, comporte un retour incessant, et systématique, aux conditions pratiques et humaines, c'est l'affectivité individuelle et la finalité politique qui doivent constituer « le fond de tableau », concret, le domaine de référence privilégié d'une analyse philosophique (1).

L'organisation méthodique de la pensée positive n'est pas un préambule à l'organisation de l'unité religieuse : c'est cette organisation elle-même, prenant possession progressive de ses instruments objectifs.

L'exigence religieuse d'une harmonie entre les tendances les plus divergentes de l'individuel ou du social est au premier chef incluse dans les conditions synthétiques utilisées comme inconnues auxiliaires de l'analyse comtienne ; et, conformément au génie singulier de cette méthode, cette exigence y est notée, sous sa forme pure, indéterminée. C'est le progrès de l'analyse philosophique à travers la connaissance et l'organisation de l'objet qui lui donnera une matière positive (2).

Le rapport méthodique de l'abstrait au concret revêt donc

(1) Non pas comme données ou représentations préalables, mais comme motifs de liaisons à déterminer, comme lois de convergence à découvrir, à expliciter, entre les différentes tendances individuelles et collectives : comme thème d'unification à poursuivre, d'unification virtuelle. Ainsi, du début à la fin de l'œuvre positive, il existe une véritable invariance dans cette préoccupation religieuse, que la Méthode a pour but de faire passer de la valeur spontanée à la valeur systématique.

(2) *Politique positive*, II, 19.

une valeur essentiellement religieuse : il implique synthétiquement une adhésion à la finalité religieuse de l'acte intellectuel, et à la finalité religieuse de la vie intellectuelle de Comte. Il doit permettre le « développement » progressif de cette corrélation fondamentale, virtuellement incorporée dans les prémisses de l'analyse philosophique.

Que l'intention religieuse soit inhérente à l'acte d'abstraction, et à sa forme schématique dans la Méthode complète, c'est ce que souligne sans ambiguïté la consécration « politique » de l'« institution abstraite (1) ».

Au sens où Comte entend le mot religion, il ne saurait y avoir divorce entre « l'esprit » positif organisateur de la pensée scientifique et l'esprit religieux d'unification humaine : l'apparence didactique de « novation » religieuse dans la succession des œuvres comtiennes ne doit pas dissimuler la coïncidence initiale des deux inspirations directrices, l'« unicité » du mouvement organisateur d'une systématisation spirituelle (2).

Le rapport de l'abstrait au concret (3), porteur d'une finalité religieuse, représente d'abord virtuellement, puis développe, actualise peu à peu une technique humaine d'organisation affective, immanente à la coordination scientifique du réel.

La « convergence mouvante » de l'amour et de la foi devient instrument et test d'analyse. Le schématisme enregistre un concours croissant des éléments de l'unité religieuse à partir de leur « faible corrélation spontanée ».

Mais cette réaction élémentaire affective, liée au mécanisme inventif de l'abstraction, quoique réelle et importante

(1) L'exposé religieux de l'institution abstraite se fait par rassemblement dans le temple devant tout le presbytère (*Politique positive*, IV, 268).

(2) En ce sens, au point de vue scientifique, aucune scission ne peut être imaginée qui corresponde à ce que M. Schuwer a cru pouvoir déceler entre esthétique et religion comtiennes. (Voir : *Revue Positiviste Internationale*, 1936, n<sup>os</sup> du 25 mai, pp. 127 et sq., et du 20 juillet, pp. 172 et sq.

(3) Véritable « jauge » de la profondeur spirituelle du positivisme.

comme signe, est insuffisante pour fonder une véritable combinaison, union stable et progressive de l'amour et de la foi (*Politique positive*, II, 17-18-19).

L'évolution positive du rapport entre l'abstrait et le concret réalise cette union, parce qu'elle la fonde sur une analyse continue : le contraste de l'abstrait et du concret, racine de séparation, de nuance, d'affinement, de clarification, est non seulement schème de *différenciation*, mais aussi, et par là même, d'intégration. Comme ces deux opérations sont inséparables dans l'intuition mathématique de Comte, les deux moments d'analyse et de synthèse, de purification et de combinaison correspondante sont toujours implicitement (et bientôt explicitement) associés dans le calcul philosophique de l'abstrait et du concret. La puissance logique des deux opérations est exactement la même. La Méthode positive est religieuse en chacune de ses démarches, comme elle l'est en son origine et dans son épanouissement, parce qu'elle approfondit sans cesse une même intuition schématique.

#### NATURE DE L'INTUITION POSITIVE

Le positivisme contient une logique du mouvement « mental », qui intègre le subjectivisme comme tel, et qui, malgré l'étrangeté apparente, est de la nature et de la famille des grandes créations logiques.

Dans son exercice rationnel l'art méthodologique de Comte n'est nullement inégal, ni étranger aux méthodes traditionnelles d'analyse et de construction philosophiques. Mais il révèle, dans la matière qu'il élabore, et dans son rapport à cette matière, une irréductible étrangeté.

L'originalité invincible de la méthode comtienne réside, en effet, dans son respect pour la spécificité du « donné ». Elle suppose, avant tout, une radicale soumission aux besoins de la communauté humaine et aux habitudes de la science. Elle veut être immanente au réel qu'elle vise à organiser, et

même homogène à ce réel. Les démarches de la méthode comtienne obéissent à une logique définie ; mais cette logique n'est pas extérieure à l'opération totale qu'elle fonde et au domaine qu'elle veut explorer.

Autrement dit, enveloppant à la fois les démarches continues, cohérentes, classiques de la méthode, et l'objet final de ces efforts, le commerce permanent de la méthode et de l'objet suppose une intuition spécifique. Cette intuition, radicalement abstraite, délimite le réel, et par rapport à ce réel l'attitude mentale créatrice d'unité comtienne. Cette intuition est une vue globale, synthétique, une anticipation déductive d'un réel politico-scientifique ; non pas d'un réel conçu au sens ontologique ou réaliste d'existence substantielle, mais conçu comme thème d'analyse, comme possibilité fonctionnelle, condition d'existence de l'unité humaine. L'intuition est impliquée dès le premier mouvement de la Méthode, par le rapport schématique de l'abstrait au concret. Au lieu de dissimuler ou de minimiser cet élément d'irréductible subjectivité, il faut au contraire le mettre en pleine lumière. On évitera ainsi qu'il déforme arbitrairement, par sa présence insoupçonnée, notre image intuitive de la méthode comtienne. La structure logique, résistante et objective, n'est pas contradictoire à l'intuition, mais elle doit se définir par rapport à l'intuition, pour représenter vraiment l'esprit de la Méthode (1).

On entrevoit, dès lors, suffisamment, à quelle profondeur, à quel niveau intérieur se manifeste l'originalité méthodologique de Comte : insertion paradoxale de l'individu dans le ressort psychologique des mécanismes intellectuels pro-

(1) Ce contact initial, indissociable, entre la spontanéité intuitive de Comte et sa technique d'élaboration rationnelle, évoque l'intimité de l'acte d'analyse à la matière que cet acte élabore, c'est-à-dire qu'il se donne, qu'il se choisit. Ce que traduit si radicalement le mot de « contraste » appliqué à l'abstrait et au concret, c'est la « touche » caractéristique de l'art spirituel de Comte.



ducteurs d'une logique objective. Cette participation évidente d'un élément de radicale singularité à la technique de création d'une pensée universalisante, nous montre que le caractère « étrange » de la spéculation comtienne est, au fond, inévitable, et, en quelque sorte, profondément « naturel ».

Insérant dans l'instrument élémentaire d'analyse et de synthèse toute la puissance novatrice, originale, singulière, de la subjectivité comtienne, reçue comme telle, le rythme organisateur de Comte, s'il ne reflétait pas une irréductible étrangeté, serait vraiment suspect. On pourrait y soupçonner bien vite des contradictions ou des accommodements.

Bien au contraire, l'intuition comtienne manifeste partout l'origine subjective de la Méthode. Malgré la sûreté de sa pénétration, de son adaptation à l'intérieur de l'objet scientifique, l'irréductible personnalité des conceptions génératrices agit sans discontinuer. La notion comtienne de la Méthode est, si on la serre de près, curieusement irréductible aux autres formes d'organisation rationnelle, en faveur parmi les philosophies, même les plus proches du positivisme. Elle témoigne, par rapport à ces structures mentales, d'une hétérogénéité, d'une complexité sensible, et, en définitive d'une impossibilité d'« assimilation ».

Ce qui est écrit en Auguste Comte et par Comte semble se refuser, pour peu qu'on le presse intuitivement, à un commerce égal, à une véritable équivalence logique avec les éléments de la tradition ou de la postérité philosophique (1).

Impossibilité d'autant plus frappante et plus instructive

(1) D'où la place de Comte « hors » de la philosophie (opinion de Renan et de beaucoup de ses descendants parmi nos philosophes contemporains). Entre autres raisons, existe cette impossibilité de placer Comte, de façon « homogène », sur aucune ligne conceptuelle uniforme, dans le fil précisément d'aucune logique philosophique cohérente : ce qui implique honnêtement condamnation du positivisme, pour les esprits qui ne peuvent penser une philosophie, même originale, que selon des cadres admis ou, au moins, selon une perspective intrinsèquement « philosophique » au sens académique du terme.

qu'elle s'applique à des méthodes voisines ou même parentes de celle de Comte, à des attitudes logiques contemporaines du positivisme. Elle doit nous inviter à scruter plus finement toutes les intentions constructives de l'esprit positif.

## AFFINITÉS CARTÉSIENNES

La filiation conceptuelle et la participation technique personnelle de Comte à l'esprit mathématique de son temps concourent à encadrer la pensée positive dans une « mentalité » cartésienne, ou tout au moins héritée de Descartes (1). Parmi les emprunts les plus apparents de la tradition positive au cartésianisme on relève le privilège scientifique des idées claires et distinctes, et, s'y rattachant, le primat explicatif du « simple » — le caractère humaniste d'une philosophie directement liée à la science et au sens commun (2), l'appel à une raison « constituante » et surtout l'accent délibérément placé sur l'idée de Méthode (3).

Sous ces ressemblances doctrinales, on peut même discerner des attitudes plus personnelles, plus intimement liées aux conditions spécifiques, originales de l'invention cartésienne. Ainsi se trouvent adoptées, partagées par Comte : la « promotion » d'une logique mathématique ou paramathématique (Lévy-Bruhl, *loc. cit.*, pp. 126-127), — l'effort vers une totalisation de l'expérience scientifique et une homogénéisation de la connaissance (*ibid.*, p. 139), l'usage constant d'un principe d'inséparabilité entre la Méthode et l'exercice scientifique de la Méthode, — l'anticipation intuitive de la Méthode sur l'apport brut des sciences contemporaines, anticipation qu'illustrent les audacieuses et utiles prétentions

(1) LÉVY-BRUHL, *loc. cit.*, p. 286 et GOUHIER, *La Jeunesse d'Auguste Comte*, t. II, p. 34.

(2) LÉVY-BRUHL, *loc. cit.*, p. 72 et GOUHIER, *ibid.*, I, 244.

(3) LÉVY-BRUHL, *ibid.*, p. 8.

de la physique cartésienne comme de la sociologie comtienne (*ibid.*, pp. 416-417).

L'histoire de ces deux esprits coïncide, pour un moment décisif de révolution logique, avec l'histoire de l'esprit humain (1). Comte devait prendre, à la suite de Descartes, pleinement conscience d'une telle coïncidence, objective et subjective : il tente d'exploiter, lui aussi, pour une sagesse universelle, l'élargissement mathématique de notre intelligence abstraite.

L'effort par lequel Descartes dépasse, à partir de la géométrie analytique, la compréhension des termes du rapport en une conception pure et universalisable du rapport lui-même, source inépuisable d'élucidation rationnelle, trouve son corrélatif exact dans l'effort logique de Comte. Ce dernier cherche à concevoir une Méthode uniforme, universelle, dans la pure conception opératoire du calcul indirect tel qu'il peut se définir philosophiquement et se développer techniquement, à partir de Lagrange. L'un et l'autre se fient à la croissance du même instinct rationnel : mais justement par la différence des points de départ et des directions anticipées, cette communauté d'élan fait apparaître l'irréductible divergence des intuitions correspondantes.

La volonté de Comte, confirmée par la méditation critique de l'idéologie, c'est-à-dire par la confrontation des espérances de celle-ci à la pauvreté de ses résultats, fut d'associer toujours le rythme individuel d'analyse philosophique ou spéculative au rythme inventif de l'analyse mathématique. C'est cette nécessité que pose et enregistre de façon permanente *la référence schématique à un rapport universel de l'abstrait au concret*.

L'idéologie renforce donc partiellement, pour Auguste Comte, une des tendances de l'héritage cartésien, mais si elle insiste sur cette face de la tradition méthodologique, sur cette

(1) *Cours*, VI, 241-244.

homogénéité philosophique et scientifique d'un programme métamathématique, elle constitue par là même un écran pour tout le reste. En effet, Comte reçoit le goût et la vocation d'une Méthodologie universelle d'essence abstraite qui rejoint directement son instinct, son expérience scientifique personnelle, et sa connaissance des mathématiques cartésiennes (géométrie analytique). Mais il est séparé de tout commerce intime avec la Méthode proprement spéculative ou philosophique de Descartes, avec les plus profonds corollaires métaphysiques de la Méthode cartésienne, c'est-à-dire, en somme, avec la manière cartésienne de poser les problèmes fondamentaux auxquels le positivisme devra et voudra s'affronter.

Comte devra donc refaire pour lui-même, et par lui-même, l'effort schématique. Inventer « sa solution », au moins approchée et suffisante pour l'objet final, de toutes les démarches que le cartésianisme avait entreprises pour définir les rapports du logique et du réel à partir de l'expérience mathématique. Démarches qui jouent encore un rôle indispensable parmi les références traditionnelles des écoles en histoire de la philosophie.

De là, le caractère d'étrangeté irréductible, d'originalité, d'ignorance apparente que le philosophe professionnel relève sans cesse dans l'attitude positive, et qui est seulement naïve indépendance de *l'intuition comtienne par rapport à certains dessous de l'intuition cartésienne* (1).

Par sa personne intellectuelle et par sa spontanéité individuelle, par l'héritage qu'il reçoit (spécialement idéologique), Comte est à la fois très près et très loin de Descartes : trop près et trop loin pour n'être qu'un épigone ou un étranger, — suffisamment près et suffisamment loin pour offrir de *Mé-*

(1) L'idéologie est déjà extérieure et trop loin de l'intimité cartésienne pour éclairer le contact réel entre Descartes et Comte ; trop fidèle aussi à certains traits de la tradition cartésienne pour ne pas transmettre à la pensée comtienne un mot d'ordre qui pèsera sur toute la vocation analytique et méthodologique du positivisme.

thode à *Méthode* une contradiction instructive. Bien évidemment, l'intuition comtienne ne se privera pas de faire des incursions dans les domaines psychologiques et réels que prospecte l'intelligence philosophique dans la lignée de Descartes à Maine de Biran, mais ce seront conquêtes personnelles — ou participation inconsciente. *En tant qu'héritière consciente du cartésianisme, la pensée positive ne songe nullement à cette partie obscure de son héritage* (1).

Cette distinction permet de poser fidèlement le problème de l'« hétérogénéité » et de la « nouveauté » du comtisme par rapport à la pensée cartésienne ; elle montre en quoi la forme de spéculation pratiquée par Comte fait preuve d'une originale irréductibilité aux formes qui caractérisent la pensée cartésienne, telle que l'accepte le positivisme. Par là se dissipent deux illusions trop fréquentes. La première, que nous avons implicitement condamnée par tout ce qui précède, serait de ne discerner aucun changement profond de l'esprit positif par rapport à l'esprit cartésien sinon dans une application plus variée au divers scientifique : la structure générale de la pensée scientifique, l'idéal de la philosophie restant, dans la mesure où ils *sont définis*, cartésiens, au sens étroit que ce terme revêt dans la ligne mathématique de Descartes à Lagrange. En réalité, en vertu du principe d'inséparabilité, et en vertu justement de ce qu'il y a d'essentiellement cartésien dans l'instinct philosophique de Comte, c'est-à-dire de sa réaction philosophique spontanée au réel scientifique et mathématique, — *c'est dans la Méthode comtienne que sont intégrés, enregistrés, tous les conflits réels que le devenir de la science a suscités.*

Ces conflits sont justement sa chair et sa substance. Elle ne les domine pas d'une façon formaliste, elle se les incorpore et entend les résoudre c'est-à-dire les dépasser par l'esprit

(1) Sur ce point, GOUHIER, *La Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du Positivisme*, t. I, p. 212.



unificateur qu'elle propose (1). Ainsi entre Descartes et Comte le dialogue doit bien être confrontation, conflit de méthodes qu'il serait vain de minimiser, à quelque titre que ce soit.

Mais la seconde illusion serait, inversement, d'être trop sensible à ce caractère mélangé, nuancé, concret de la Méthode positive, de souligner trop fortement la distance, qui la sépare de la purification cartésienne : discipline autonome et dominatrice des démarches de l'entendement.

Enregistrant trop hâtivement, empiriquement, le flux, l'heur et le malheur des théories scientifiques, la Méthode comtienne ne se distinguerait pas de leur « compendium », elle n'aurait pas de « personnalité », de structure originale. Et c'est d'ailleurs à un tel débat sur la Méthode que doit aboutir toute discussion sur l'originalité gratuite ou discutée du système de Comte : car ce dernier fait corps avec la discipline qui l'institue et qui le fonde en vérité.

En plaçant ainsi le débat, on ne sera pas tenté de confondre l'apport de Comte avec la somme des intuitions saint-simoniennes (2). Et d'ailleurs peut-on parler de Méthode saint-simonienne ? Surtout, on évitera de chercher mal à propos les critères d'originalité ou de manque d'originalité de Comte, là où il ne faut évidemment pas les placer. *Au point de vue de la Méthode*, le repère cartésien s'impose de toute évidence ; mais l'« intention » systématique cartésienne, au contraire, n'est certainement pas le « test » selon lequel doit s'apprécier l'originalité du comtisme.

S'il existe une originalité méthodologique de Comte, elle ne doit certainement pas être cherchée là où Descartes place le point d'application de son effort, ni en la direction qu'a suivie celui-ci (3).

A certains égards, il serait presque plus juste, plus sûr,

(1) Ceci résulte essentiellement du rejet cartésien du formalisme, — rejet auquel Comte est intuitivement, sinon didactiquement, fidèle.

(2) Voir GOUHIER, *loc. cit.*, t. I, p. 231, et t. II, pp. 2 et 344.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 245 et p. 246.

de procéder par antithèse, — de chercher l'originalité comtienne à l'opposite de ce qui fait la saveur inimitable de Descartes.

L'antagonisme des deux attitudes a été admirablement souligné par M. Gouhier : « Depuis qu'il y a des hommes... et qui pensent » est le maître mot de Comte, le sous-entendu permanent de chaque démarche de sa pensée, le scrupule dont la Méthode doit respecter l'exigence. A lui seul, ce primat du traditionalisme intellectuel et encyclopédique eût suffi (en dehors des concessions au réalisme et au sens commun) à orienter vers Aristote le dernier rejeton moderne de la Méthode cartésienne.

Mais il y a plus, si cet héritage d'une pensée humaine, disparate, et cependant prodigieusement continue, est capable d'une *unité*, déjà virtuellement incluse en ce que le fondateur du positivisme reçoit des siècles écoulés, c'est d'une *unité religieuse*, au sens que Comte donne à cette expression.

Autrement dit l'idéal, la possibilité, la virtualité de convergence mentale individuelle et collective sont inclus dans le seul fait qu'un héritage est transmis, est utilisable, et qu'il prépare le trésor de la connaissance positive, au lieu de constituer une poussière d'attitudes intellectuelles incohérentes. Une homogénéité intuitive, préfiguration indéniable d'unité religieuse soutient donc la perception des connaissances humaines dans leur passé comme dans l'avenir : elle est intégrée dans le présent à la conscience de la Méthode.

Rien de plus anticartésien que cette intériorité de l'attitude religieuse (même au sens positif du mot) à la structure de la Méthode.

Ce trait accuse encore la divergence intuitive. Le positivisme unit ce que le cartésianisme dissociait, savoir : la sagesse des sciences physico-mathématiques et les tâtonnements de la biologie et des sciences morales.

Il faut concevoir, en effet, cette acceptation comme une combinaison, une intégration, à l'intérieur de la méthode, d'éléments traités comme « hétérogènes », ou au moins, comme profondément distincts, dissociables, par la méthode cartésienne. La biologie ou la sociologie (et même la morale positive) font, comme telles, partie intégrante du tissu mental par rapport auquel se définit, en lequel se construit une méthode positive. Cette synthèse proprement comtienne, « homogénéisation » virtuelle qui représente nécessairement pour l'esprit cartésien le plus impur des mélanges, recourt en outre, comme source, comme référence intuitive et comme méthode permanente d'organisation intellectuelle, à l'histoire ! Sans doute l'historisme, tel que le positivisme en reçoit le concept, et tel qu'il l'élabore, diffère quelque peu de l'histoire qui encourut la condamnation des cartésiens et l'interdit de Malebranche. Mais il n'en est pas moins sensible que la part extraordinaire d'une telle forme d'activité mentale dans la conception et dans l'exercice de la Méthode positive est aux antipodes du « goût » cartésien.

Par ces traits bien sensibles, la Méthode comtienne évoque irrésistiblement l'« atmosphère » de l'époque où elle naquit. Elle s'oppose au classicisme de l'analyse comme une revendication romantique, une forme de pensée mûrie par la pratique de l'histoire, moulée sur le devenir humain, et marquée par les premières révélations de la biologie.

Seulement, une fois accordée cette participation profonde au génie d'une époque, ce qu'il faut préciser, c'est la balance, l'équilibre entre ces tendances divergentes et les tendances héritées du cartésianisme. La forme originale de coordination, non d'opposition pure et simple, que Comte établit entre les diverses suggestions de la pensée scientifique est encore une intuition abstraite. Héritier véritable de Descartes, Comte veut instaurer une Méthode unique, homogène, féconde, mais par une culture plus variée de l'esprit positif.

## AFFINITÉS HÉGÉLIENNES

Pour faire apparaître toute la valeur et toute la réalité de cette nouvelle sagesse, qui est la sagesse proprement comtienne, — de cet ordre, de cette intégration fine et harmonieuse de tous les éléments classiques ou romantiques d'une culture scientifique au XIX<sup>e</sup> siècle, — il serait nécessaire d'ébaucher une confrontation difficile : confrontation de l'attitude positive et de l'attitude hégélienne.

Bien qu'un « coefficient » personnel extrêmement important vienne ici affecter les attitudes de Hegel et de Comte par rapport à la science (extériorité dédaigneuse d'une part (1) — intimité très étroite, vitale, réellement modeste, malgré les apparences, et presque sentimentale, de l'autre), il est possible de confronter leurs réactions caractéristiques devant un problème commun : celui qui consiste à *déterminer une Méthode originale et, corrélativement, à rénover la logique*.

A cet égard, entre les deux grands constructeurs de la Méthode au XIX<sup>e</sup> siècle, on a discerné depuis longtemps de curieuses parentés de génie, de tempérament, d'instinct spéculatif : une profonde convergence intuitive.

Historiquement, un fait semble avéré : l'intérêt réciproque, l'estime qu'éprouvèrent, l'un pour l'autre, Hegel et Comte, sans même avoir pu pénétrer profondément, ni par suite confronter, leurs positions philosophiques (2). Ce qui les associait spontanément, c'était d'abord la conscience d'une attitude novatrice, par rapport aux formes d'explication et d'analyse, de construction philosophique traditionnelles. Mais ils sentaient aussi que leurs efforts tendaient à satisfaire les mêmes besoins sociologiques et intellectuels et qu'ils fai-

(1) Cf. MEYERSON, *Identité et réalité*, pp. 456 et sq ; *Déduction relative*, p. 325.

(2) Hegel semble avoir connu Comte. Comte semble avoir uniquement connu Hegel par les traductions d'Eichtal jusqu'en 1842. Hegel est cité dans la *Politique positive* et dans le *Calendrier positiviste*.

saient fond sur des moyens inédits. L'un et l'autre cherchaient à utiliser systématiquement et synthétiquement l'acquis récent de formes non encore exploitées de la connaissance humaine.

Leur sympathie suppose une perception privilégiée de l'« *historisme* », comme génie caractéristique de leur époque. Ils ressentirent tous deux au plus haut degré la valeur intuitive de l'histoire abstraite et conçurent toute la portée de son exploitation possible par la Méthode philosophique.

Il serait facile de montrer chez Comte la prise de conscience parfaite de cette nécessité « historisante » du siècle, et du rôle méthodologique qu'il lui assigne. Sans prétendre pousser la comparaison des doctrines jusqu'à une analyse détaillée, dont l'appareil dépasserait notre cadre, on ne peut pas ne pas rapprocher, dans la philosophie comtienne de l'histoire, la conscience des « préparations » historiques successives de l'esprit positif, des expressions ou moments successifs de l'Esprit dans la doctrine de Hegel (1). La fameuse loi des trois états, non seulement dans sa forme, mais par toute la substance intuitive et méthodologique que Comte y enferme, est évidemment « dialectique ». A travers le passage « abstrait » qui implique à la fois l'affirmation, la négation et le dépassement de l'état primitif, l'esprit positif, sans cesse présent dans l'évolution, aboutit sous la forme finale et stable à une expression parfaitement synthétique de lui-même ; il donne un sens, une valeur authentiques aux formes spontanées de l'instinct rationnel (justification et systématisation du néo-fétichisme).

L'historisme, perçu profondément comme le « test » d'une régénération de la méthode philosophique (2) n'est pas d'ailleurs le seul domaine d'analogie entre positivisme et hégélianisme. De même qu'on discerne la dialectique à travers

(1) Cf. BRÉHIER, *Histoire de la Philosophie*, t. II, fascicule III, pp. 756, 774, 784,

(2) Cf. BRÉHIER, *loc. cit.*, p. 576.



la structure logico-historique de l'esprit positif, de même le postulat positiviste, ou même si l'on veut le préjugé positif, en tout cas le monopole philosophique de l'expérience et de la vérité actualisée dans l'expérience apparaît en transparence, dans le comportement intellectuel de Hegel. Affinités, non seulement historiques et géographiques, mais individuelles et psychologiques. Aussi leur conjugaison a-t-elle pu se faire spontanément dans la conscience philosophique du XIX<sup>e</sup> siècle, et, par exemple, dans la sensibilité intellectuelle d'un Renan (1), si éloigné en apparence, et en paroles, du dogmatisme de Comte, comme de la hautaine intransigeance logique de Hegel.

On a pu, même, pousser le parallélisme des deux formes de spéculation jusqu'à discerner des « tics » communs aux deux penseurs. Certains procédés typiques figurent, en effet, chez ces deux représentants de la pensée romantique, procédés dont l'effet est amplifié, et parfois de façon caricaturale, par le passage de l'organisation positive à la déduction hégélienne.

Ce que l'on peut appeler « construction linguistique des concepts » (2), ou bien « usage systématique des « homonymes », chez Comte, devient chez Hegel le « calembour » fondateur d'une nouvelle logique, si véhémentement pourchassé par M. Léon Brunschvicg ou par M. Russell (3).

C'est sur le plan de la logique que devront se régler, en définitive, pour l'un comme pour l'autre penseur, les problèmes que soulèvent et leur technique de spéculation, et leurs espérances synthétiques. Nous verrons, d'ailleurs, que la position de Comte, justement par ce qu'elle a de moins unilatéral, de moins rigide, de moins uniformément formel, de plus spontanément intuitif, sur ce point, que celle de Hegel,

(1) LÉVY-BRUHL, *loc. cit.*, pp. 21-22.

(2) Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 30 et sq.

(3) RUSSELL, *Méthode scientifique en Philosophie*, p. 37, note 1.

est, par là même, beaucoup plus favorable, plus ouverte aux développements de l'analyse et aux progrès de l'épistémologie.

Mais le fait même qui rend ces deux grandes constructions spéculatives fondamentalement tributaires d'un « réformisme » logique plus ou moins avéré, et qui traduit une grande parenté intuitive est la source profonde de leur originalité commune. *Les deux philosophes ont senti et servi vigoureusement le besoin d'une nouvelle logique commune, intégrant le rythme du progrès intellectuel caractéristique de l'histoire, et peut-être aussi les modalités progressivement soupçonnées du devenir biologique.*

D'une façon générale ils sentent, l'un et l'autre, le pressant besoin de prendre appui sur le devenir ; de nourrir l'organisation fictive et statique de la pensée conceptuelle par un appel direct au mouvement de la connaissance, sous sa forme la plus élémentaire.

En même temps que cette énergique, féconde exigence continuellement et directement servie, ce qui associe hégélianisme et comtisme en une fortune comparable au dix-neuvième siècle, c'est, en quelque mesure, une participation réelle, analogue, et inévitable, à l'héritage de la logique aristotélicienne. Cette symétrie n'est paradoxale qu'en apparence. En effet, pour Comte, comme pour Hegel, aussi bien démunis l'un comme l'autre de tout instrument de dissociation purement logique (Russell), — et même de toute volonté d'échapper dès le début du raisonnement à la logique aristotélicienne, — le problème (paradoxal en apparence) consiste à construire une forme de pensée qui déborde l'aristotélisme, qui échappe à ce type périmé, qu'ils sentent très profondément inadapté, inégal aux besoins modernes de la connaissance.

L'un, prenant principalement son point d'appui dans l'effort de Kant (et l'exemple, l'entraînement de Schelling), l'autre visiblement inspiré de la réaction cartésienne anti-

scolastique (et se nourrissant de toute la vigueur logique implicite de la pensée lagrangienne) tentent d'achever le mouvement d'« autonomie », de « dégagement », par lequel la forme de pensée issue des sciences modernes réagit contre le style aristotélicien et médiéval pour se faire place au soleil.

Chez l'un comme chez l'autre, cet efforts'exprime, non par une logique complètement autonome, mais par une forme « dialectique » entée sur la logique traditionnelle. Malgré les profonds disparates des deux solutions, il est bien certain que les deux philosophes envisagent l'un et l'autre cette production méthodologique comme une réponse « adéquate » au besoin, au problème logique suscité par la connaissance contemporaine.

L'intransigeance et l'uniformité déductive de Hegel, qui firent tant pour la fortune du système ont rendu sa forme plus vulnérable à la critique des logiciens postérieurs (1). La paradoxale génération d'une logique vraiment neuve, sur le corps, et dans la chair même des « aristotélismes » les plus « usés », ne peut résister à la simple croissance des besoins logiques, quand celle-ci dérive d'une formidable poussée des idées, des concepts, des formes d'analyse scientifique, comme cela eut lieu au xix<sup>e</sup> siècle.

Mais ce qui nous intéresse ici, ce n'est point de départager dans le système de Hegel les éléments périssables de l'instinct énergique d'une rénovation logique, c'est de comprendre l'originalité de la réponse comtienne au problème qui sollicita si profondément, et si semblablement les deux « géants » philosophiques.

#### LE DÉPASSEMENT INTUITIF DE LA LOGIQUE TRADITIONNELLE

On aperçoit immédiatement quelle « grossièreté » féconde, précieuse en l'occurrence, caractérise les concessions du posi-

(1) RUSSELL, *loc. cit.*, pp. 35-37.

tivisme à la logique traditionnelle, par opposition à l'aspect autoritaire rigide que revêt, chez Hegel, la même continuité.

Pour Comte, l'adhésion à la logique aristotélicienne n'est, en réalité, qu'une participation consentie à la logique du sens commun, c'est-à-dire à l'un des pôles nécessaires de la construction politico-scientifique (1).

La logique chez lui ne se prétend donc pas extérieure, ni supérieure à la Méthode. L'instrument dialectique ne se présente que comme une face, une structure partielle de la Méthode complète (le troisième groupe de la philosophie première) et elle est inséparable de l'intuition que suppose tout exercice de la Méthode.

Le problème de l'accord entre cette propriété dialectique de l'objet abstrait et les postulats du sens commun, n'est donc pas plus critique, ni moins, que le rapport entre le sens commun et chaque étape objective de la Méthode. On sait que dans l'esprit de Comte la solution du problème n'est pas spécifiquement logique, mais aussi bien technique et historique. Historique avant tout parce que le rapport n'a d'existence qu'en un développement continu, un « étalement » de l'esprit humain dans le temps : le point de vue réel de Comte est celui d'une « éducation successive » de la raison humaine. La recherche de contradictions entre des mentalités « successives » (2) ne peut prétendre évoquer une « critique philosophique » de la connaissance positive (3).

Au demeurant cette continuité éducative est un fait, non une fiction ou un idéal. Le sens commun est en continuité « expérimentée » avec l'esprit rénovateur des sciences.

(1) D'instinct Comte se plie à l'attitude cartésienne, selon laquelle toute logique recherchée est d'essence, de manifestation, de forme scientifique. La seule logique philosophique qui vaille, et mérite d'être conservée, n'a guère besoin d'être explicitée puisqu'elle coïncide nécessairement avec le comportement mental de l'individu sain d'esprit.

(2) Contradictions *réelles*, car ces mentalités coexistent en partie.

(3) Pas plus que les divergences nécessaires, entre les formes successives que revêt l'éducation d'un enfant, n'entraînent une « critique » de la volonté éducative.

Le problème que pose la conciliation logique des formes aristotéliennes du sens commun et des formes de pensée scientifique ne se manifeste pour Comte qu'en matière de technique personnelle. Le passage du prépositif au positif, par l'individu Comte et par son art original d'invention philosophique, confronte concrètement deux attitudes logiques inconciliables. Bien qu'il soit toujours présenté, dans les exposés de Comte, comme essentiellement « éducatif » un tel passage constitue inévitablement, à un moment ou à un autre, sur le plan de la Méthode, une *difficulté* fondamentale. L'originalité précieuse du positivisme, en la matière, est de donner au problème logique la seule solution possible pour son époque. Entre les diverses logiques, il fonde un rapport constructif, en systématisant uniquement une attitude opératoire empruntée au « mécanisme » inventif de la science contemporaine : solution empirique, approximative, mais efficace et prudente. La révolution logique étant, pour lui, un fait intérieur à l'organisation de la science, le rapport entre la ou les logiques nouvelles et la logique de base est uniquement conçu par le jeu successif des approximations qu'en fournit la suite des « opérations scientifiques ».

La Méthode complète n'étant que l'intégration consciente de ces opérations, vaut une nouvelle logique, mais ne prétend pas en délivrer le code « in abstracto ». Elle n'en concentre, au maximum, que l'*Intuition*. Et par ce mot il faut entendre simplement la vue générale de l'ensemble des opérations encyclopédiques, la possession d'un schème d'organisation globale, exactement comparable à l'adaptation géométrique grâce à laquelle nous sommes guidés dans un problème ou dans une opération sur l'étendue (1).

Cette « humilité », cette « immédiateté » de l'attitude

(1) Sens étroitement apparenté au sens le plus banal du terme en mathématiques et spécialement dans la mathématique contemporaine de Comte.



logique, qui veut se confondre avec le progrès de la Méthode, a fait souvent méconnaître l'unité du système et la profondeur de certaines liaisons entre les points de vue méthodologiques. Elle a, du moins, le réel mérite de supprimer, dans la recherche d'une nouvelle logique, tous les faux problèmes (1).

Il importe seulement de ne pas négliger, dans la perception du système positif, le rôle nécessaire, à la fois synthétique et analytique, intégral et différentiel de l'*intuition opératoire*. C'est elle qui fonde la vigueur originale de toutes les démarches par lesquelles la conception positive d'une logique nouvelle prend corps. Elle résume celle-ci comme suite de Méthodes scientifiques, et d'inventions méthodologiques c'est-à-dire d'opérations intellectuelles de plus en plus novatrices par rapport à la logique traditionnelle. Selon ce procédé (2), le progrès logique s'effectue sans contradiction à l'« intérieur » des formes traditionnelles *du sens commun*, *au lieu de feindre une démarche impossible à partir des catégories arrêtées de la tradition aristotélicienne*.

Comte prétend, à juste titre, renouveler intérieurement le rythme inventif de la connaissance, et non la structure logique de celle-ci. Cependant, la « révolution » logique est implicitement entendue, évoquée, et impliquée dès l'origine, par le jeu du schématisme, dans chaque démarche de la pensée organisatrice du positivisme. Mais elle intervient sous une forme plus « intuitive » que conceptuelle. Cette forme est d'ailleurs, par là même, d'autant plus efficace. Le ferment logique se montre d'autant plus

(1) Entre logiques périmées et pseudo-logiques des sciences, le positivisme ne cherche pas de compromis systématique. Il borne l'effort intellectuel « du moment » à ce qui est réellement accessible à ce moment, dans la recherche d'une nouvelle forme de logique. Face importante du mot « positif » et de l'effort « positif » au XIX<sup>e</sup> siècle.

(2) Dialectique qui mérite cette qualification en tant qu'intuitive, et non pas en tant que conceptuelle.

actif qu'il est en contact direct avec la matière à organiser (1).

Une telle manière de servir l'idéal logique n'a pas seulement pour effet de prémunir le positivisme contre les contradictions inévitables auxquelles l'« unicité » hégélienne devait nécessairement se heurter, mais d'imposer à l'œuvre spéculative un contact incessant, concret, intime avec la vie la plus profonde de la pensée scientifique.

L'instrument que se forgea Comte pour réaliser, à sa manière, la construction du nouvel esprit (logique et philosophique) requis par l'évolution de la connaissance, concourt systématiquement à favoriser l'instinct scientifique spontané qui le portait à l'appréhension directe du réel, dans l'acte de connaissance expérimentale (2).

La fécondité indéniable, les prolongements extraordinairement importants (3) de cette attitude, à la fois personnelle et méthodologique, s'opposent curieusement à l'attitude assez dédaigneuse (4), en tout cas lointaine et stérile, de la personne et de la Méthode hégéliennes pour le quotidien, le concret, le réel de la pensée scientifique contemporaine, pour sa vie familière.

(1) L'intuition dialectique de l'abstrait et du concret, pour Comte, ne se confond en rien, en effet, avec l'idéal déductif d'une dialectique de l'esprit absolu : il est même à l'opposite. C'est un comportement essentiellement relativiste ; une espèce d'art réglé, pour assurer à l'effort mental d'organisation positive un commerce continu avec le mouvant, et le réel de la pensée scientifique : une conversion permanente à l'élément d'expérience « actuelle », et en même temps à sa « vertu historique », dans l'enregistrement et l'intégration de la connaissance expérimentale.

(2) Les conséquences paradoxales de l'« arrêt relatif » de la science, postulé par toute la nécessité subjectivante de l'épreuve comtienne, ne doivent pas faire ignorer que cette œuvre et cette nécessité même prennent naissance dans un contact perpétuel entre la volonté réformatrice (réformisme logique et politico-intellectuel) avec la vie « réelle » de la science.

(3) Prolongements aussi importants pour l'histoire de la science elle-même que pour l'histoire de la philosophie.

(4) Cf. E. MEYERSON.

A cet égard, la Méthode comtienne, par la nature plus intuitive que conceptuelle de sa dialectique, réalise déjà (1) ce qui semble avoir été, pour Marx et pour Engels (2), la condition d'efficacité de toute dialectique issue de Hegel : le contact réel, soutenu, de l'intuition dialectique avec l'intimité du mouvement de la connaissance scientifique (3).

Pour l'esprit comtien, la nécessité « intérieure » d'un tel contact est profondément naturelle. Et c'est pourquoi le schème abstrait adhère à l'expérience, s'attache intimement à l'analyse des sciences et à l'organisation purement « opératoire » d'un esprit nouveau. C'est d'ailleurs aussi pourquoi le jeu du schématisme n'est pas immédiatement et grossièrement apparent.

Il n'en est pas moins évident que cette prédilection, ou mieux cette naturelle affinité du schème comtien, à travers le mouvement dialectique de la connaissance, pour le commerce concret et actuel de la pensée scientifique exprime admirablement la suprématie finale des tendances cartésiennes chez Auguste Comte.

Romantique si l'on veut par ses attaches temporelles et par l'atmosphère sociologique dont il est consciemment pénétré, dialecticien d'intuition, et « historisant » en pro-

(1) En tenant compte de sa date et de l'esprit scientifique auquel elle correspond.

(2) Nous nous bornons ici au rapprochement historique. Le sens philosophique de cet héritage hégélien est fort discuté.

(3) Entre les hégéliens, les marxistes et Comte, on connaît les différences évidentes, capitales; différences dans la manière de concevoir les fonctions, la place du schème dialectique dans l'harmonie de la Méthode et, à fortiori, différences dans les perspectives philosophiques et sociales. On connaît, les divergences non moins accusées dans l'analyse épistémologique, analyse autrement plus poussée et d'expérience plus immédiate chez Comte que chez les marxistes. Mais cela ne doit pas dissimuler les affinités historisantes : sens profond du thème, du rythme dialectique, nécessité d'une analyse politico-scientifique. Il est à peine besoin de signaler que le « primat abstrait des phénomènes grossiers » et la plupart des finesses fructueuses de la dialectique historique héritée de Marx sont du plus pur Comte !

fondeur, Comte convertit cependant spontanément toutes ces suggestions, ces anticipations d'une logique extra-classique en une méditation permanente des révolutions intérieures de la Méthode scientifique. La force de l'idéal cartésien suppose une certaine continuité entre le bon sens et les attitudes nouvelles et fécondes de la mentalité scientifique. Cette continuité est « de droit ». Elle doit seulement être rendue consciente, facilitée. De la Méthode scientifique effectivement expérimentée et coordonnée, Comte refuse d'extraire une logique prétendument systématique, antérieure et supérieure au sens commun ou à la Méthode scientifique elle-même. L'idéal cartésien reste toujours impliqué par la conception positive de la Méthode. C'est par rapport à lui qu'il faut définir justement l'originalité intuitive de la logique comtienne.

#### DE L'INTUITION CARTÉSIENNE A L'INTUITION COMTIENNE DE LA MÉTHODE

Comte et Descartes proposent comme « point d'application » à l'effort de la pensée la conception du « rapport ». Objet direct de la réflexion mathématique et généralement scientifique, le rapport se substitue à l'intuition empirique des termes, dont il fonde l'intelligibilité et la fonction scientifique au lieu de symboliser leur position préalable et leur existence absolue. La Méthode comtienne, sous cet aspect, s'offre dans le droit fil de la pensée et de la méthode de Descartes. A la limite, une vision idéaliste de la pensée scientifique, génération incessante *de rapport des rapports* (1), pourrait être conçue sans paradoxe dans le seul prolongement de ce mouvement commun.

(1) Cf. Abel REY, *De Viète à Descartes. Actes du Congrès Descartes* (1937) : *Actualités scientifiques*, Hermann, fascicule II, p. 27.

Mais, comme on l'a vu, la spontanéité de l'instinct philosophique et scientifique de Comte implique tout aussi bien un vigoureux appel au réalisme soutenu, et même au réalisme le plus grossier du sens commun, non moins qu'au relativisme historique et humaniste.

La perception comtienne du rapport, comme fondement et fin de la Méthode scientifique, suppose une collusion intuitive entre l'idée purement mathématique (ou paramathématique) et la fonction synthétique anticipatrice du schématisme abstrait (1).

Le rapport de l'abstrait au concret chez Comte est de filiation mathématique, de fonction « homogénéisante » et rationnelle. Cependant il reste hétérogène au rapport abstrait de Descartes (2), non seulement par sa participation inévitable à une finalité subjective mais par l'*intuition originale qu'il enferme et qui est irréductible* aux thèmes cartésiens.

Les conséquences méthodologiques soulignent énergiquement la transformation intérieure que subit l'idéal cartésien. La nouvelle valeur et la nouvelle forme intuitive qu'impose à la science une philosophie cependant conçue dans la ligne authentique des ambitions cartésiennes, deviennent bien sensibles. Les notions de continuité, ou d'homogénéité, d'une façon générale tous les caractères fondamentaux de la méthode cartésienne comme instrument d'unité intellectuelle, prennent un aspect imprévu.

Sans aucun doute, le vœu d'homogénéité scientifique et de continuité intellectuelle qu'exprimait la méthode positive avait bien ses origines dans l'unité cartésienne de la Méthode et de la Science. Mais les applications divergent vite.

La différence réelle des deux inspirations se marque très apparemment au niveau de la coupure biologique. Le propos

(1) En ce qui concerne l'influence de Lagrange, voir notre *Appendice*, p. 607.

(2) Bien qu'il naisse d'une intention analogue et admette une fin cartésienne.



essentiel du positivisme est d'intégrer la biologie dans l'unité de la Méthode, mais de l'intégrer justement par les caractères spécifiquement biologiques, non par extrapolation de la méthode mathématique (1).

Ce qui rend possible un tel bouleversement de la Méthode cartésienne, malgré l'imposition d'une forme cartésienne à l'opération philosophique, c'est que cette opération suppose une intuition originale.

L'extension totale de la méthode « homogénéisante » aux sciences morales et biologiques dans le positivisme se fonde sur une intuition plus large, psychologiquement et sociologiquement que l'intuition cartésienne du continu mathématique. Malgré les parentés évidentes, la conception intuitive comtienne du continu est « d'abord » celle d'une certaine continuité du phénomène humain : continuité « historique », si l'on veut (2), débordant la continuité spatiale ou temporelle des physiciens. C'est elle qui donne le ton. Elle renferme la possibilité initiale, et le devenir inventif des conceptions politico-scientifiques : véritable tissu intuitif où se définit et s'édifie peu à peu l'esprit de la Méthode.

En dehors de cette continuité, les principales conduites positives, les opérations abstraites, et leur enchaînement, seraient dénués de cohérence logique. L'efficacité qu'ils revêtent dans la construction comtienne, et même leur sens en dépendent étroitement.

La transformation interne de l'idéal de continuité et d'homogénéité retentit ainsi sur tout l'esprit de la Méthode. Sans doute, Comte n'est pas moins sensible que Des-

(1) Et ce n'est pas une divergence seulement sensible à partir de ce moment encyclopédique. Elle correspond en réalité (cf. *Physique mathématique*) à une réelle incompatibilité entre les conceptions comtiennes et cartésiennes de l'homogène et du continu : l'anticartésianisme « biologique » se traduit par la relative impossibilité (admise par Comte) de la mathématisation des sciences chimiques et biologiques, *malgré l'universalité de droit* de la forme mathématique.

(2) En prenant histoire et filiation et continuité dans la durée humaine, au sens plein de Comte.

cartes au besoin d'objectivité, d'universalité, aussi désireux d'ailleurs de retrouver le plus vite et le plus complètement possible le contact nécessaire avec l'idée claire et le sens commun. *Mais la forme méthodologique que revêtent ces besoins communs n'est pas indépendante de la matière sur laquelle ils sont, par définition, destinés à s'exercer* (1).

\* \* \*

Bien que Comte prenne la suite de Descartes, et de Descartes mathématicien, en fondant sur l'anticipation subjective que recèle l'acte d'abstraction l'harmonie spontanée puis systématique de l'abstrait et du concret, l'opération qu'il conçoit et développe va prendre un sens tout différent, en vertu même de *l'intuition opératoire* qui la supporte et qui la dirige.

Une semblable préoccupation d'universalité et de nécessité se manifeste dans les deux méthodes, qui visent également à fonder sur la raison scientifique et sur un ordre rationnel, la sagesse, même individuelle. Mais le « relativisme » historique de Comte et l'innéisme des vérités éternelles s'opposent (2), comme deux attitudes conceptuellement antagonistes, et, plus encore, comme deux intuitions méthodologiques radicalement « extérieures » : étrangères à toute commune mesure.

Malgré la communauté d'origine et de fin méthodologique entre la schématisation abstraite et l'analyse issue de la révolution mathématique, il y a divergence intime et originelle, entre la subjectivité cartésienne et le subjectivisme comtien. L'une est pure anticipation de l'initiative intellectuelle sur la logique de l'objet. L'autre est en même temps une conversion au finalisme interne, affectif et pratique de la science.

(1) Ce qui est d'ailleurs rigoureusement conforme à l'antiformalisme de Descartes.

(2) Cf. LÉVY-BRUHL, *loc. cit.*, p. 139.

Comte a d'ailleurs parfaitement vu et souligné le rapport de ces deux attitudes. Il reconnaît à la fois en Descartes le prédécesseur par excellence, l'initiateur de toute démarche objectivante, et le modèle systématiquement incomplet de la méthode complète, c'est-à-dire de la Méthode subjective. Celle-ci, n'admettant pas de lacunes, ne pouvait être que fictive, à l'époque cartésienne (1). Plus enclin à adopter des prédécesseurs qu'à s'en distinguer radicalement, Comte souligne moins vigoureusement la différence entre une « synthèse subjective fondée sur une intuition personnelle » (synthèse de Descartes) et celle qu'il fonde sur l'objectivation sociologique. Mais on ne peut douter qu'il n'en possède la pleine conscience, et par suite aussi conscience de l'« intuition originale » dont il use pour développer le cours d'une méthode inédite.

En réalité cette différence intuitive, qu'exprime une divergence caractéristique en ce qui concerne la fonction subjective de la science (tandis que l'accord est patent sur la tendance objectivante), constitue beaucoup plus qu'une addition, qu'une « complétude », et mieux qu'un achèvement : c'est une révolution interne de la logique cartésienne. Et cependant (comme toute révolution historique), elle procède en Auguste Comte d'une orientation initiale authentiquement héritée de Descartes.

#### L' « ARS INVENIENDI »

Les répercussions les plus lointaines, les destins à la fois apparentés et contradictoires de l'une et l'autre Méthode,

(1) Dans la présentation de cette filiation, Comte ne peut d'ailleurs qu'obéir à la logique de son système propre, qui doit surtout intégrer le rapport au cartésianisme par et dans l'histoire de la connaissance. Mais il en décèle l'origine et la signification mathématiques, et partout suggère les « parentés » personnelles. Cf. *Politique positive*, III, 567 : a) Descartes fournit le meilleur type de synthèse objective ; b) Descartes propose une illusoire synthèse subjective fondée sur l'intuition personnelle. Voir aussi *Cours*, VI, 233.

apparaissent avec beaucoup de clarté, quand on les considère chacune comme logique de l'Invention : « *Ars Inveniendi* ».

A travers Condillac et les idéologues, Auguste Comte reçoit indubitablement l'idéal cartésien de la logique considérée comme Méthode d'invention, instrument universel de découverte des vérités. Par la « caractéristique » leibnizienne et le formalisme de Lagrange, le modèle cartésien d'une Méthode universelle a nettement évolué vers ce qui semblait effectivement être son avenir inévitable, c'est-à-dire une *Mécanique de l'Invention*. Dès son origine le but avoué de la Méthode chez Descartes est de mettre tout esprit individuel (1) en possession de « conduites » efficaces, de démarches infaillibles qui lui permettront de trouver des vérités, par une voie sûre, régulière et pour ainsi dire « automatique ». Une fois perçue, comprise et retenue la « technique » génératrice des opérations véritables de l'entendement, toute l'invention suit.

Sans doute, l'inspiration cartésienne déborde amplement cette conception appauvrie de l'invention méthodologique, mais elle y incline.

Ce que recueille donc Auguste Comte dans l'héritage méthodologique du cartésianisme, c'est bien cette *Mécanique de l'Invention*, seule, que devait faire nécessairement fructifier la philosophie mathématique du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle.

(1) La singularité inventive individuelle de Descartes (« ego cartesus ») se différencie de la fonction *universelle* de tout entendement par la prise de conscience exceptionnelle, originale, de la possibilité et de la vertu inventive de la Méthode.

Et, certes, Descartes n'a que trop tendance à accuser cette légitime dénivellation, mais elle ne porte que sur l'orgueil légitime de la singularité individuelle, non sur ses rapports aux fonctions universelles de la raison découvrant des vérités. C'est d'ailleurs pourquoi elle ne se « soutient pas » rationnellement ; elle nous semble monstrueuse, exorbitante au sens étymologique par rapport à la simplicité uniforme et impersonnelle de la vie de l'esprit.

Or, il est remarquable que la Méthode comtienne, non seulement la complète et l'élargit, mais la transfigure et finit par s'en distinguer radicalement. Au pur mécanisme logique, la Méthode de Comte s'oppose avec autant de profondeur et de vigueur, sinon avec autant de netteté, qu'elle s'opposerait à tout processus dialectique, réellement fidèle à la tradition hégélienne. La détermination purement autonome des vérités successives, par une fonction logique intrinsèquement isolable de l'intervention individuelle du sujet connaissant, lui est aussi étrangère que l'automatisme algébrique.

En effet, ce qui constitue méthodologiquement la caractéristique la plus originale de l'inspiration comtienne, c'est l'appel explicite aux conditions subjectives, conçues comme corollaires de l'effort objectivant dans une logique complète ; ou, si l'on veut, l'admission, au cœur de la Méthode, d'un étroit rapport générateur *entre les fonctions psychiques d'Invention et le mécanisme intellectuel objectivant qui réalise l'invention*. Le sens de la revendication subjective (1) associée à la tradition de l'*Ars Inveniendi* (2), c'est d'insérer non seulement dans la matière, *mais dans la forme de la Méthode philosophique*, l'élément de variabilité logique que recèle l'acceptation d'une biologie adolescente et d'une sociologie en enfance.

Le résultat eût pu être, et semble de loin, une simple contamination, un affadissement, un énervement de l'énergique pureté de l'intransigeance cartésienne. En réalité, par la vigueur logique et systématique de Comte, cette réforme descend beaucoup plus profondément dans la conception d'une Méthode d'Invention philosophique.

La référence de l'effort objectivant à ses conditions sub-

(1) Cf. plus haut, p. 288 : Méthode subjective et Logique du sentiment.

(2) Cf. *Le « calcul logique » de la Synthèse subjective : art de susciter l'invention individuelle non mécanique.*



jectives est une prise de conscience originale qui fonde une Méthode nouvelle ; elle exprime, en réalité, *une Intuition neuve de la Méthode*.

Celle-ci n'est plus seulement mécanisme à trouver des vérités objectives, *elle est logique de l'Invention individuelle* au sens le plus radical du terme : c'est-à-dire excitation, production perpétuelle de procédés logico-affectifs. L'accent est mis délibérément sur le renouvellement des modes de production mentale, plus que sur la discipline assurée de découverte dans le monde objectif. Mais les deux ne fonctionnent qu'en liaison réciproque. Référence évidente à la subjectivité individuelle, un art moral se substitue à la longue tradition cartésienne des mécanismes intellectuels de découverte.

On voit s'insérer, au cœur de la logique positive, le puissant instinct romantique d'expression et d'expansion individuelles. Il s'associe curieusement à la discipline impersonnelle, objectivante du cartésianisme, dont Auguste Comte hérite réellement.

Une telle connexité fait aisément sentir que l'équilibre, le centre de gravité de la construction positive, et son ordre secret se chercheraient vainement dans une déduction conceptuelle entre des thèmes cartésiens.

L'esprit de la méthode abstraite et son unité résident au contraire en un mouvement de libération individuelle ; et cette unité est intuitive, parce qu'elle est toute d'invention.

Cette nature de l'effort positif permet à son fondateur de suivre sincèrement l'effort et l'attitude de Descartes. De même que le dénominateur commun du positivisme subjectivant et du positivisme de l'objectivité scientifique est l'*Invention comtienne*, de même, le pont intuitif entre l'« ego sum » et l'« ego cartesius » c'est Descartes inventeur de la Méthode, et plus précisément de la Méthode mathématique.

On doit admirer avec quelle force et quelle finesse les

mêmes finalités collectives se sont imposées aux esprits individuels, malgré leur intransigeante originalité intellectuelle, leur opiniâtre « personnalité ». Psychologiquement, une curieuse affinité apparaît entre Descartes et Comte, par leur mépris réel, instinctif, de l' « homme moyen », de l'intelligence moyenne (1).

Mais tout le génie de l'un, en vertu même de sa puissante singularité aura été de pouvoir nourrir la prétention objectivante de l'homme moyen. Descartes, par un instrument accessible, en principe et en fait, à l'intelligence moyenne, lui livre le secret de la puissance la plus originale, la plus intime, la moins partageable en apparence ; *l'invention mathématique* (2).

De même, le plus original effort de Comte, justement par sa fidélité robuste à l'héritage objectivant du rationalisme cartésien, est de déceler à la racine de la méthode, l'élément d'*inventivité personnelle*, l'irréductible participation subjective. Cet autre héros de l'orgueil intellectuel, révélant à l'individu sa part de vérités objectives, le rend mieux capable de se définir une « technique » morale. Instruit par Comte, chaque esprit doit pouvoir s'inventer les méthodes subjectivantes grâce auxquelles son activité abstraite prend un sens humain ; chaque homme doit recréer les ressources logico-affectives par lesquelles une *vie spirituelle authentique existera désormais pour lui*.

Dans leur « acharnement » à penser pour tous, et une fois pour toutes, l'un et l'autre penseur ont justement et précieusement mis à nu les plus profondes conditions de cette délivrance spéciale qu'est la pensée objectivante. Ils ont décelé toutes les richesses qui peuvent nourrir, en chacun de nous, une invention irréductiblement personnelle.

(1) Et, par suite, de tout ce qui rappelle l'École, ou l'Université, en matière de philosophie.

(2) Descartes engendre ainsi toute la « logique » de l'homme moyen, si bien affichée par le xviii<sup>e</sup> siècle.

## L'INTUITION MÉTHODOLOGIQUE ET L'INVENTION SUBJECTIVE

Chez Comte, la grandeur de cet effort s'accompagne d'une conscience (parfois obscure) mais toujours dense, profonde, vigoureuse, des fins lointaines qu'il sert. L'instinct caché de la libération, de l'émancipation (1), de la diversification infinie d'une vie spirituelle dans l'humanité, est le précieux « halo » affectif de l'Intuition comtienne. Même réduite à son pur contenu opératoire, l'Intuition comtienne est porteuse de la plus profonde conscience inventive. Elle suppose, en effet, la conception de la Méthode comme instrument spirituel : mieux encore, l'idée que l'invention réitérée de Méthodes morales est un instrument évolutif, au service continu de la subjectivité individuelle (2).

On peut dire, presque textuellement, que la Méthode ainsi conçue, c'est-à-dire comme génération incessante de procédés permettant le développement subjectif de l'individu par appel et appui sur l'effort d'objectivation « constitue » l'Intuition comtienne, de même que chez Descartes, l'Intuition n'est que la vision continue de la Méthode en acte (3).

La méthode, en ce sens, évoque nécessairement l'intuition comme corollaire, comme condition d'existence, comme « champ opératoire ». Inversement, dans le comtisme (et ceci est bien cartésien), l'intuition n'existe que par la construction

(1) Mot favori de Comte.

(2) Cette vocation d'explicitation et d'« expression », ce développement de la singularité d'un psychisme individuel, d'une personnalité morale, par appui, appel et référence à la constitution résistante de l'« objet » (mieux : à *l'effort même d'objectivation*) est plus que soupçonnée : elle est déjà complètement réalisée en exercice, en acte, et proposée schématiquement par la Méthode comtienne.

(3) C'est cette unité méthodologique que suppose, et développe l'usage du schématisme de l'abstraction. Celui-ci n'est que la connexion perpétuelle, en exercice, en action, du subjectivant à l'objectivable : connexion entre un art de la construction spirituelle et la matière qu'il admet, ou mieux, qu'il se donne.

méthodique : rien, dans la pensée positive, n'existe, et ne veut exister en dehors de la construction méthodologique.

L'affirmation énergique du *Primat de la Méthode* (1) dépasse, en réalité, le plan purement logique. Elle s'exprime complètement dans une analogie, familière à Comte, entre la *Méthode et la Volonté*.

Le souvenir cartésien du jeu de la volonté et de l'intelligence est ici nettement absorbé par la valeur intuitive et la fonction morale conférées aux démarches, inséparablement affectives et intellectuelles, de la Méthode. Il faut clairement entendre que cette analogie fondamentale unit, à la volonté du sujet humain collectif, la volonté de tout individu susceptible d'un développement inventif et spirituel (2).

Sous cette forme, nous voyons avec évidence que le concept de Méthode, chez Comte, appelle, suppose, entraîne autre chose qu'un simple cortège d'associations intellectuelles (3).

Le primat de la Méthode, l'analogie de la Méthode et de la volonté, montrent que les démarches mentales de Comte, même les plus systématiques, sont le développement spontané d'une attitude personnelle, autrement plus complexe qu'un acte continu de pure objectivation ou qu'une longue préparation analytique.

(1) L'affirmation déborde l'affirmation cartésienne, à cause de la pleine étendue concrète du principe d'inséparabilité et de sa portée subjective. Ce qui est affirmé, en réalité, c'est le primat d'une conception intuitive, où la Méthode, comme telle, enveloppe et dépasse les affirmations doctrinales. Cela explique d'ailleurs que la tendance formaliste évidente, héritée de Lagrange, ne soit point nocive. Dans la méthode comtienne ce formalisme est, en réalité, nourri d'intuition.

(2) En particulier le mot de méthode évoque, dans toute sa force, la volonté personnelle de Comte, volonté individuelle et puissance de conversion subjective.

(3) Le mot « volonté » caractérise énergiquement cette propriété intime de la Méthode d'impliquer, d'une part, un appel conscient à une finalité subjective, d'autre part, un choix global, synthétique sur le réel, qui définit un « champ opératoire ».

Le ressort méthodologique du progrès rationnel et positif est plutôt de l'ordre de l'Intuition que de l'ordre du concept. Sa fonction la plus générale est de constituer le champ propice aux opérations généralisées d'une « analyse » philosophique. Celles-ci sont tout à fait comparables aux opérations techniques de la Méthode mathématique ; elles supposent donc une « intuition » analogue. Chez Comte, aussi bien que chez Descartes, la Méthode est intuitivement conçue comme une sommation virtuelle de points de vue analytiques, une continuité intellectuelle par laquelle la chaîne de déductions est embrassée d'un coup d'œil unique. Mais cette vue générale encyclopédique, intuition opératoire, anticipation logique nouvelle, cette unité d'invention présente un caractère radicalement subjectif, en ce qu'elle traduit avant tout la spontanéité, la réaction, la vision personnelle de Comte (1).

De même qu'entre Intelligence et Sentiment, *deux mondes* qui semblent assez hétérogènes pour ne pas admettre la notion de rapport, la systématisation comtienne de l'art inventif introduit un jeu, une règle du jeu, un commerce sûr, progressif, réciproque, de même, entre *Méthode et Intuition*, se manifeste une interdépendance originale, qui caractérise l'esprit positif de la Méthode : *c'est cela qu'exprime logiquement l'usage du schématisme* (2).

La méthode comtienne ne fonctionnerait réellement pas sans les références intuitives. Et c'est seulement par ces références intuitives qu'elle développe des propriétés logique

(1) Voir pp. 536-538 le parallélisme entre le continu mathématique et l'intuition d'une continuité humaine chez Comte, et p. 536 notre note sur le passage du fini à l'infini comme image d'un passage de l'objectivité abstraite au concret politico-scientifique.

(2) L'intuition est la matière et le critère d'un art original de la construction spirituelle. Elle révèle, par un « halo » caractéristique, les réactions affectives qu'elle exploite, la liaison originale qu'elle suppose, et qu'elle développe entre le jeu de l'intelligence et le jeu du sentiment. Cette liaison est le type du genre de connexion radicalement extra-conceptuelle qui définit le jeu réel de la méthode positive.



réellement neuves et non contradictoires : irréductibles à la forme cartésienne ou hégélienne (1).

(1) Autre conséquence, du même ordre : la valeur intuitive de la méthode, explicitement subordonnée à l' « institution abstraite » est ce qui rend possible, significatif, fécond l'usage de la relation de l'abstrait au concret comme schème d'organisation philosophique. *Elle l'empêche de dégénérer en un pur formalisme pseudo-mathématique ou même verbal.* La méthode comtienne n'est ce qu'elle est que par sa curieuse utilisation formelle du schématisme de l'abstrait et du concret. Mais ce schématisme lui-même n'est opérant que parce qu'il est radicalement intuitif.

---

## CONCLUSION

### RÉCIPROCITÉ DE LA MÉTHODE ET DE L'INTUITION

Ce qui s'impose désormais, avec une pleine évidence c'est que l'appréciation de plus en plus approfondie de la méthode complète et de son rapport à nos besoins logiques (c'est-à-dire finalement *l'estimation totale d'une méthode positive*) relève, en définitive d'une analyse inédite. Analyse concrète, aussi serrée, aussi variée que possible, de l'interdépendance fonctionnelle établie par Auguste Comte entre Méthode et Intuition. Il faut qu'un « sondage » direct, par toutes les voies de participation authentique, nous introduise aux caractères de l'intuition comtienne : *esprit et secret de la Méthode*.

Aucune autre recherche analytique, malgré son intérêt préliminaire évident, ne peut suppléer à cet éclairage intérieur. Dans la mesure où l'idée d'une méthode positive est fille de l'expérience comtienne, elle ne peut se rendre maîtresse d'elle-même qu'en approfondissant de plus en plus énergiquement l'Intuition correspondante (1).

Cet effort conditionne non seulement la validité de la Méthode, mais encore toute sa richesse inventive : vidée de l'intuition correspondante, la Méthode se réduit à un pur formalisme abstrait et représente le squelette périmé des théories scientifiques contemporaines de Comte. Bien loin d'autoriser une telle stérilisation, l'histoire du positivisme pose justement des problèmes logiques et méthodologiques si foncièrement, si radicalement liés au mouvement abstrait

(1) Non comme donnée immédiate ou absolue, mais comme référence relative, comme condition opératoire de la Méthode.

de la connaissance qu'ils restent pleins d'acuité pour notre époque : aussi bien en matière d'épistémologie qu'en matière sociale et plus encore, dans l'intime connexité des deux domaines (1).

Or la seule voie qui respecte, en Comte et par rapport à Comte, la signification authentique de ces problèmes montre aussi leur point d'insertion dans notre vie spirituelle. Elle éclaire leur véritable origine, qui est un rapport inventif entre Méthode et Intuition : elle ébauche une prospection fidèle, patiente de toutes les connexions intuitives par lesquelles ce rapport se manifeste.

En prolongeant cette recherche, on ne tente pas autre chose, d'ailleurs, que de reconstituer sans cesse au niveau de notre expérience, de nos besoins et de nos idées abstraites l'effort de perception synthétique originaire, l'acte par lequel Auguste Comte s'est élevé à la conception d'une méthode positive complète comme harmonie possible de la théorie et de la pratique.

Remonter vers l'intuition comtienne et ses caractères spécifiques, c'est chercher un angle de vision : celui que nous devons adopter, étant données notre époque, notre expérience, nos conditions subjectives, pour reconstituer à notre usage personnel l'espèce de concentration originale que Comte conçut, pour lui-même, et une fois pour toutes, dans sa jeunesse (2).

(1) Connexité caractérisant la position originale du problème de la Méthode chez Comte.

(2) Affiner, en nous, et dans notre philosophie, la forme de cette concentration n'est pas une tâche différente de celle qui vise à préciser au maximum ce qu'elle fut chez Comte par rapport aux conditions historiques qui lui étaient faites. Le même effort qui s'applique à faire ressortir, en Comte, *une intuition originaire*, par son contraste inventif avec le fond « dix-huitième », avec même l'héritage inévitable des traditions prépositivistes, est celui qui fait apparaître avec une précision de plus en plus nécessaire le sens rigoureux, et complet, d'une MÉTHODE POSITIVE, par rapport au flux indifférencié, charrié par l'histoire, des thèmes vulgarisés, postpositivistes, ou parapositivistes.

Cet effort de conquête d'une intuition positive (ou mieux d'une *organisation intuitive du positivisme*) se montre d'ailleurs indispensable et inévitable, pour peu que l'on réfléchisse aux conditions élémentaires généralement admises par tout positivisme scientifique. Un tel mode de pensée pose en fait l'« inséparabilité » de la Méthode positive et de la connaissance scientifique ; il suppose, en droit, l'homogénéité et la suffisance totale de la doctrine. L'inachèvement nécessaire de la science, l'anticipation non moins nécessaire de la Méthode philosophique sur le progrès technique de la connaissance porteraient condamnation immédiate de toute espérance philosophique positive, si le jeu de la Méthode ne sous-entendait la vie progressive d'une Intuition. Intuition synthétiquement coextensive à l'universalité doctrinale et cependant analytiquement restreinte à sa corrélation inventive avec chaque moment objectif du progrès scientifique.

La recherche, la conquête d'une Intuition positive s'imposent donc bon gré, mal gré, comme conditions inévitables de toute prétention à une Méthode positive, aussi bien pour l'œuvre collective de spéculation scientifique ou philosophique, que pour l'éducation et la préparation intérieure de chaque esprit individuel. C'est selon cette « nature », cette sorte de réalité que s'effectue, en fait, le progrès de la pensée positive, parfois invisible ou décevant, quand on le limite à la somme des points de vue analytiques et objectifs peu à peu enregistrés par la science.

Si le positivisme ne paraît seulement progresser, et faiblement, que sous la forme additive du savoir scientifique, c'est parce qu'on méconnaît son processus authentique de croissance. En réalité, c'est, à chaque fois, par le jeu d'une « Intuition positive » que l'esprit positif est développable, c'est par elle qu'il se développe réellement, en fait. *L'objet des pages qui vont suivre est simplement de préparer la conquête des intuitions positives, par un essai de familiarisation préalable avec l'intuition comtienne.*

Pour beaucoup de raisons qu'on peut déjà pressentir, et qui seront précisées, cet effort ne saurait se donner pour une détermination complète de l'intuition positive. Mais il prétend représenter le préambule nécessaire d'une telle détermination. En effet, par le rapport que toute pensée positive suppose implicitement entre l'expérience humaine intégrée, héritée, et l'expérience scientifique, elle relève de l'expérience comtienne où ce rapport fut posé de façon caractéristique.

Autrement dit, entre la conquête d'une Intuition positive, et la détermination d'une Intuition comtienne comme réponse inventive, originale, à un moment historico-scientifique, existe une subordination inévitable.

Ou si l'on veut, encore, entre Auguste Comte et notre temps, et notre philosophie, tout n'est pas dit, par l'édification et l'exposition d'une Méthode nouvelle, *tant* que cette méthode n'est perçue que comme intégration d'opérations purement intellectuelles, et désignée par des concepts.

L'action la plus importante, dont nous devons, bon gré, mal gré, nous reconnaître les héritiers, est incluse dans l'Intuition, en tant que celle-ci supporte, étend, et commande le développement lointain de la Méthode. Dans quelque mesure qu'on l'accepte, la Méthode positive est inévitablement l'œuvre d'une « volonté » : celle-là même que Comte sentait et reconnaissait être l'essence de son attitude méthodologique.

Servir l'une (la méthode positive) et approfondir l'autre (l'intuition comtienne) relèvent, *à cet égard*, d'un même acte, où nous prenons possession, de plus en plus satisfaisante, de l'originalité naissante, inventive, de l'esprit positif. Nous y découvrons des *virtualités* fécondes : sources cachées de toutes les actualisations philosophiques et politiques de la science. Pour la réflexion individuelle comme pour la connaissance collective, une familiarité prolongée avec l'Intuition comtienne est encore la source nécessaire de tout progrès vers l'état positif.



## TROISIÈME PARTIE

L'INTUITION COMTIENNE



## INTRODUCTION

### LE POSITIVISME COMME PHILOSOPHIE INTUITIVE

Le système d'Auguste Comte n'a presque jamais (1) été reçu comme l'expression d'une originale unité intuitive, encore moins comme le témoin privilégié d'une « *Intuition positive* » en voie de croissance historique. Au contraire l'analyse et l'exploitation d'une philosophie comtienne conçue comme non intuitive, ou même antiintuitive, ont été la règle : règle d'autant mieux vérifiable qu'on considère une réflexion historiquement et didactiquement plus objective, et en apparence plus fidèle à la lettre du positivisme (Positivisme « intellectuel » d'un Littré, par exemple, ou « néopositivisme » prétendûment rattaché à l'École de Vienne).

Pour de tels héritiers, ce qui constitue la « matière » utilisable, l'enseignement, par excellence, de Comte, ce sont de grands thèmes construits d'une seule pièce, de solides massifs de maçonnerie intellectuelle, pris en bloc, et, malheureusement, rejetés aussi en bloc. Dans les deux cas ces éléments sont inutilisables en profondeur : morceaux compacts de l'immense architecture positiviste, fragments taillés à la fantaisie de l'utilisateur dans le vaste chantier de « démolition », — ouvert au xix<sup>e</sup> siècle, à quiconque prétendait prolonger le positivisme.

(1) Il est certain que Comte a été senti intuitivement par nombre de philosophes, parmi les plus grands. Mais il n'a presque jamais reçu d'eux une audience totale, pleine, — naïve et systématique, sur le plan de l'Intuition.

Dans ces matériaux toujours défigurés par l'extraction, ce qu'on accepte (à titre plus ou moins précaire) ce sont des directions de méthode, des « bilans provisoires », des thèmes moraux ou politiques : on les appelle, suivant le cas, du nom vague d'« idées » ou de « doctrines ». A parler franc ces extraits constituent uniquement des fragments d'« idéologie » positiviste, en donnant à ce mot sa valeur historique. Il s'agit, en effet, d'une simple forme littéraire que l'inspiration originale de Comte dut emprunter à l'héritage linguistique du XVIII<sup>e</sup> siècle (1).

Bien loin de recevoir ainsi « le plus sérieux » et le « plus résistant du comtisme » on n'étreint qu'une fiction : la pure présentation linguistique de l'inspiration comtienne, le pur contact verbal (2) entre une tradition philosophique vulgarisée et l'esprit authentique du positivisme. L'effort d'une intuition originale, même dans ses racines scientifiques et sociales, reste rigoureusement incommensurable avec le masque modeste qu'elle emprunte pour s'exprimer.

A travers la philosophie (et plus encore, la littérature morale, politique et religieuse) du XIX<sup>e</sup> siècle, on peut suivre, *comme des blocs erratiques*, la dangereuse trace de ces morceaux d'idéologie. Curieux fragments, tous reconnaissables à une commune rudesse, une étrangeté, une lourdeur puissante ; toujours partiellement énigmatiques, irritants par leur excès d'évidence, excitants par ce qu'ils cachent d'intuition, et finalement redoutables. Redoutables comme toutes les œuvres de l'esprit lorsqu'elles échappent au contrôle de l'esprit. Elles ne représentent plus qu'une force aveugle : la contrainte invincible d'une matière indifférente.

(1) Héritage le plus vulgarisé par Comte : l'idiome privilégié de Destutt et de Condillac prête aux intuitions positives une figure de philosophie traditionnelle. La vulgarisation linguistique, la banalisation conceptuelle de cette apparence objective insinue jusqu'à nous l'illusion d'une continuité doctrinale.

(2) Il faudrait savoir réintégrer, au moins, dans cette langue idéologique tous les indices « subjectifs » proprement comtiens. Cf. *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 24-41 et sq.

Cette matière positiviste a été successivement, et parfois simultanément exploitée pour les fins les plus contradictoires, et, chose plus grave, les plus contraires même à l'esprit créateur du positivisme.

Il est inutile de souligner le caractère excessif, le ridicule même de cette situation paradoxale, où l'esprit « comtien » n'est plus représenté que par ces espèces de projectiles inertes, boulets de canon tout fondus, que se renvoient sans cesse, avec la même violence, la pensée politique « de droite » ou « de gauche » : doctrines révolutionnaires ou spéculations conservatrices. Ce spectacle nous suggère une attitude plus modeste à l'égard des fragments idéologiques du positivisme. Un nouveau point de vue plus directement intuitif est indispensable, pour ne pas détruire définitivement dans les pensées comtiennes ce qu'on y cherche et ce qu'on y trouve si peu : la *pensée originale de Comte*.

Une condition intuitive s'impose à l'interprète du système positif, comme elle s'est imposée à son auteur. La création et le développement d'une *Méthode* complète, dont l'unité seule peut éclairer nos fragments ambigus d'idéologie positiviste, suppose un contact privilégié *entre une durée individuelle et une durée collective*.

La méthode (comme on doit en effet l'admettre) est rationnellement inséparable de la doctrine ; mais, d'autre part, elle ne se développe pas dans le même temps. Elle se présente donc à la fois comme coextensive à chaque moment de la doctrine et comme anticipation systématique sur la totalité de celle-ci. Pour assurer cette adaptation contradictoire d'une inspiration universelle, historique, abstraite, à un moment de la durée collective et de la durée individuelle, une décomposition en concepts et en « moments » conceptuels ne suffit à aucun titre. Il faut pouvoir s'en rapporter dès le début, et à chaque moment à une « intuition » directrice. C'est elle qui permet cette *adaptation du temps de la conscience individuelle au devenir historique dont s'opère l'intégration*.



Concevoir et développer (en Comte et à partir de Comte) la concentration d'un flux historique en une « durée » humaine, ou inversement la dilatation d'une durée « individuelle » en une continuité historique et collective, exige, de toute nécessité, qu'on fasse appel à quelque attitude ramassée, condensée, intuitive, du psychisme tout entier.

Autrement dit, rien n'est saisissable du positivisme, ni dans son *origine*, ni dans son *avenir*, ni dans notre *présent* (1) en dehors d'une « intuition » caractéristique. Il doit se ramasser, puis se déployer pour nous, comme il s'est ramassé et déployé dans l'acte inventif d'Auguste Comte.

Une telle manière de rechercher la compréhension des thèmes comtiens a d'ailleurs l'avantage d'expliquer complètement la rigidité conceptuelle, l'inertie apparente et présente des « blocs » d'idéologie positiviste. Elle en fournit une interprétation utile. Il ne s'agit pas, en effet, de la seule « chute » d'une inspiration vivante dans l'inertie de ses formulations définitives et socialisées : un tel vieillissement représente un danger inévitable pour toute intuition vulgarisée. Il s'agit, en réalité, d'un rapport *voulu par Comte lui-même entre le rythme de son invention individuelle et le flux historique où elle s'insère*. Le mode de dilatation et de contraction de la durée comtienne n'est pas quelconque.

La caractéristique fondamentale de l'intuition positive est de se sentir liée par une obligation spéciale au temps de l'histoire. Dans ce temps, il faut qu'elle cristallise de façon stable.

La « solidification » excessive des blocs d'idéologie positiviste, qui est une illusion, est cependant une illusion directement suggérée par les corollaires intuitifs du système comtien. Ce qui permet de la justifier, en une certaine mesure en fait disparaître aussi le caractère « fatal » ou « absolu », *inévitabile* ou *inassimilabile*.

(1) La présentation comtienne du temps constitue à elle seule une preuve de cette exigence intuitive : contact entre durée individuelle et durée collective. Cf. p. 514.

Reconnaître l'origine, et le sens inventif de cette rigidité exceptionnelle, c'est la convertir en mouvement et en souplesse, en flux ininterrompu : c'est lui restituer sa valeur interne, fondamentale et initiale, indépendante des contingences didactiques, qui est celle d'une intuition.

La nature intuitive du positivisme trouve une confirmation indirecte, mais difficilement récusable, dans les réactions mêmes qu'il a suscitées. Favorables ou défavorables à la lettre doctrinale, les « réponses » du milieu intellectuel se présentent presque toujours comme des « procès de tendances », des conflits entre formes d'« esprit » philosophique, des querelles d'« inspiration » éthique. Inhabiles à saisir ou peu soucieux de saisir uniquement la pensée comtienne dans sa pureté intuitive, les disciples comme les adversaires sentent cependant profondément qu'une prise de position pour elle ou contre elle n'est valable, et significative, que sur un plan intuitif. Il s'est produit, indéniablement, une réaction collective, à la « touche » spirituelle d'Auguste Comte, à son « style » spéculatif. Le « ton » imposé au discours philosophique par Auguste Comte détermina pour toute une génération la plate-forme intellectuelle, le point d'appui de l'effort spéculatif, ou, inversement, l'obstacle à renverser (1).

C'est à cette « pointe » intuitive agissante de la pensée positive que se réfèrent, inconsciemment, amis et ennemis d'Auguste Comte. C'est elle qui inspire réellement les héritiers, même involontaires du Maître. Il est peu de dire que le système de Comte, en son détail objectif, a été abondamment exploité au xix<sup>e</sup> et au xx<sup>e</sup> siècle : son « intuition » a été plus obscurément, mais non moins abondamment pillée par ses plus célèbres détracteurs. Une « présence » inimitable à

(1) Comme il est juste, le sentiment de cet arrière-plan important a été beaucoup plus prompt et agissant chez les adversaires que chez les disciples familiers de la lettre doctrinale. Pour ces derniers, l'atmosphère intuitive « allait de soi ». N'étant pas mise en cause, elle n'était pas « objet de conscience intellectuelle ».

l'intérieur des thèmes; en apparence, les plus banalisés, inspire obscurément les adversaires les plus décidés comme les disciples les plus fidèles du positivisme.

La valeur intuitive perpétuellement agissante et excitante du dogme positif, est justement ce qui différencie la pensée d'Auguste Comte de tous les héritages qu'elle accueille, et qu'elle assimile. Si le positivisme ne se ramène point à une somme contradictoire d'idéologies purement objectives (idées des idéologues, idées de la science périmée et du sens commun), ni même à une famille complexe d'intuitions romantiques et révolutionnaires glanées chez de Maistre ou chez Bonald comme chez Saint-Simon ou chez Condorcet, c'est en vertu de cette « pointe » intuitive, où se propage le renouvellement concomitant du point de vue éthique et du point de vue méthodologique.

L'existence d'une « Intuition » spécifique, anticipation et synthèse du réel positif, est le corollaire inévitable de toute originalité concédée à la « manière » philosophique d'Auguste Comte. Si l'on admet ce qui précède, cette existence revêt déjà une *haute probabilité* en vertu des réactions collectives du milieu philosophique. Visant implicitement et parfois implacablement une inspiration unique, sous la variété des points de vue doctrinaux, la sympathie ou l'antipathie qu'inspire le positivisme est l'« envers » d'une intuition agissante.

#### L'INTUITION ORIGINALE

Que le système positif, tel qu'Auguste Comte le conçut, soit « capable » d'une telle Intuition, et même l'évoque expressément, c'est ce dont il est difficile de douter, si l'on se penche sur sa genèse inventive.

L'histoire du système comtien nous apprend que, de très bonne heure, le jeune philosophe se trouve en possession de

ses principales idées directrices (1) et conscient de leurs plus lointaines répercussions. Ce que l'on sait aussi, c'est que ces idées directrices présentaient déjà une cohésion vigoureuse, un enchaînement (au moins implicite) déjà capable de faire pressentir toutes les déductions logiques ultérieures.

Cette « concentration », dans une forme extraordinairement ramassée, de tout ce qui sera plus tard la charpente encombrante d'un ample édifice logique caractérise l'unité « intuitive » originaire du système comtien. Le développement de la philosophie positive n'est pas seulement l'explicitation de quelques « *intuitions* » de jeunesse, l'analyse et l'exposition didactique opiniâtre, acharnée de quelques idées maitresses. C'est le déploiement libre, spontané, et aussi nécessaire qu'« authentique » d'« *une intuition* » originale, d'une anticipation globale sur l'avenir immédiat de l'esprit positif (2).

De l'année 1818 à l'année 1822 l'intuition se manifeste par éclairs dans les *Essais*, les *Opuscules*, le *Plan des travaux scientifiques*. Dès 1825, les lettres à Valat, montrent que le jeune philosophe est bien familiarisé avec la « nature » de cette intuition, conscient de sa plénitude, très perspicace devant tous ses replis et toutes ses richesses. Il sait pouvoir tirer d'elle, désormais, toute la substance de sa construction philosophique (3).

Entre la période de conception et la période d'exécution, se place pour Comte un moment très net de prise de con-

(1) Cf. *Essais de philosophie mathématique*, *Lettres à Valat*, *Opuscules*, etc.

(2) Auguste Comte eut rapidement et profondément conscience de cette intuition originale, et sentit toujours le développement de son effort philosophique comme un rappel, un retour à l'inspiration initiale, à la source jeune et spontanée de toutes ses démarches systématiques.

(3) Cf. *Lettres à Valat*, pp. 173-174 et sqq. (lettre du 16 novembre 1825) : « Je l'exécuterais tout aussi bien maintenant dans une caverne des Alpes » ; « ce n'est plus maintenant hors de moi..., c'est essentiellement et presque uniquement *en moi* » (cf. plus loin la définition de l'intuition selon Comte).

science globale (jusqu'à l'accident cérébral de 1826) ; la pensée positive s'apparaît à elle-même comme ramassée, contractée, en une « intuition » totale qu'il lui suffit d'expliquer (1).

Plus tard, après l'épisode cérébral, ce sentiment aigu d'une émouvante présence intuitive perd de sa dramatique intensité. Mais il s'en faut qu'il cède la place à un pur « étallement conceptuel », à une pure exploitation discursive.

Au contraire, ce que Comte juge être le plus original, le plus personnel, le plus volontaire dans sa spéculation, il le conçoit toujours effectivement comme un retour à l'inspiration de sa jeunesse. Ce que l'« émotion intellectuelle » corrélative de l'intuition, a pu perdre en apparente violence, elle le compense en pureté, en précision, en finesse et aussi en clairvoyance objective.

En tout cas, c'est dans le « contact » permanent de ses idées successives avec l'« aperception » synthétique de sa jeunesse que Comte reconnaît leur plus forte garantie de solidité, de stabilité, de profondeur. Le sérieux des constructions philosophiques est d'« abord » prouvé par la continuité intuitive (2).

(1) Comparer : *Lettres à Blainville* (1826) et *Lettres à Valat* (18 janvier 1826), p. 191. Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 232. Est-il besoin de souligner la *coïncidence* de ces manifestations intuitives avec la formulation explicite du schématisme de l'abstrait et du concret.

(2) C'est ainsi que dans le *Cours*, tome IV (Avertissement p. X), Comte donne ce retour comme test de justesse et d'authenticité de sa direction de recherche. « Un retour aussi complet et aussi spontané à ces premières inspirations de la jeunesse... justesse fondamentale de la direction que je me suis ouverte... »

En même temps (p. xii) il voit plus clairement, plus finement, avec une lucidité due à l'effort d'objectivation déjà réalisé en partie, combien son point de vue personnel, avec lequel il est maintenant si familiarisé, qu'il possède et manie complètement, est encore peu assimilable, peu susceptible d'être pleinement compris avec précision et clarté, et plénitude, par ses contemporains. Tant d'affinités objectives et subjectives dont il a clairement conscience et auxquelles il est, lui, très sensible (qui sont pour lui très significatives), qui ne suffisent pas à faire



La présence, le poids et la rançon d'une richesse intuitive se feront donc sentir jusqu'à la fin de l'élaboration philosophique (1).

Le retour de Comte à cette tension « intuitive » des inspirations de jeunesse ne procède d'ailleurs pas d'un artifice de métier, ou d'une ruse de philosophe à la recherche de l'inspiration : il est lié à la raison profonde du système, dont le développement s'ordonne selon une logique propre, qui est logique de l'invention. *La participation des constructions finales à l'esprit des constructions initiales, n'est donc pas un rajeunissement artificiel, un pur rafraîchissement subjectif du décor mental*, c'est la continuité spontanée d'une attitude intuitive. La logique de l'effort spéculatif chez Comte coïncide entièrement avec la conscience de l'intuition original qui inspira sa jeunesse.

\*  
\* \* \*

Tel est le sens, très clair et très explicite, de tous les passages où Comte signale la *résurgence* de l'inspiration initiale, dans les articulations du grand édifice positif. « ...la logique supérieure qui guida nos constructions initiales convient

pénétrer l'intuition dans le milieu social, à élever déjà pleinement ses contemporains, au point de vue réellement positif. Il reste « le seul jusqu'ici en possession pleinement efficace du principe fondamental ».

(1) La conscience de posséder une intuition personnelle de toutes les implications futures de l'esprit positif accompagne et « charge » Comte, dès ses premières démarches (autre preuve : confiance anticipatrice en la création future d'une théorie subjective du cerveau, *Politique positive*, I, 729). « Dès ce début, je ne cessai d'espérer que je parviendrais à fonder une théorie subjective du cerveau... » Corrélativement, cette intuition qui alourdit déjà la vie intérieure du philosophe est avide de s'exprimer.

Chez Auguste Comte la volonté de se libérer, de développer complètement l'originalité et la personnalité de l'intuition (C. VI, p. xxxvii), est parente de l'« hygiène cérébrale », de la précoce volonté d'isolement (caverne des Alpes), de la hâte à délivrer le message, — et de l'immobilisation voulue de l'expérience scientifique qu'il veut digérer, assimiler (*arrêt relatif des sciences*).

encore davantage à nos synthèses finales (1) ». Ce qui soutient le développement de cette logique supérieure, ce sont les mêmes conditions qui en ont permis l'apparition intuitive, c'est-à-dire une convergence originale des fonctions intellectuelles et des fonctions affectives, en un même effort d'objectivation. L'intuition se manifeste et s'affirme par une découverte objective (découverte des lois sociologiques). Elle se développe à partir de là, en vertu même de la logique supérieure que suppose une telle découverte, et qu'elle permet d'explicitier complètement.

Ce que Comte a bien vu, dès le début, et ce qu'il a sans cesse retrouvé vivace dans l'infrastructure de sa construction spéculative, ce qui le porte jusqu'à la fin, c'est la convergence réussie de ses « *impulsions politiques* » et de ses « *tendances scientifiques* ». Tel est l'acte originaire, clef de voûte logico-affective de l'édifice comtien : il fonde une intuition politico-scientifique. Comte date de 1822 à la fois la conquête de cet « équilibre décisif » et la conception d'une véritable unité mentale et même sociale (2).

Le rapport de l'abstrait au concret nous place d'emblée au centre « intuitif » où se rejoignent l'élan affectif et la technique intellectuelle, dont le concours peut seul engendrer une nouvelle vision du réel. Concevoir la « production » de la loi des trois états et de la hiérarchie scientifique, comme une pensée unique (*Cours*, VI, 612-613), comme la première appli-

(1) Voir *Politique positive*, Préface (I, pp. 1 — 4 et 5) et *Synthèse subjective* 763). Voir aussi le texte de la *Politique positive* (I, 450) rappelant la préface du tome VI du *Cours* (on voit la continuité). « J'ai expliqué, dans la préface finale de mon premier traité,... cette harmonie décisive (*concours de la logique du sentiment et de la raison*). Elle suivit nécessairement ma découverte initiale des lois sociologiques, qui fit dès lors converger toujours mes impulsions politiques et mes tendances scientifiques d'abord indépendantes. »

(2) *Cours*, VI, pp. ix et x.

a) L'intuition définie p. x « instinct croissant d'une harmonie finale entre mes tendances intellectuelles... impérieuses. Cet équilibre décisif résulta enfin.... »

b) Les tendances : tendances également impérieuses, besoin fondamental, régénération universelle politique et scientifique.

cation objective du principe universel de généralité ou d'abstraction, c'est clairement désigner, dans le jeu de ce principe, l'effet d'une « Intuition » génératrice, dont le développement coïncidera avec le cours entier du système positif (1).

La nouvelle attitude mentale qui est ainsi appelée, suggérée, anticipée, trouve son équilibre dans une utilisation, un maniement original du rapport entre l'objectif et le subjectif, entre la spontanéité sentimentale de l'individu et le progrès abstrait de l'instrument intellectuel. Ce qui exprimerait le mieux cette fonction originaires ce serait un « dressage » de l'esprit humain exerçant celui-ci à percevoir partout un schématisme abstrait et l'habituant à regarder le réel d'un point de vue logico-affectif, à sentir le monde comme source d'harmonie et l'homme comme « capable » d'unité politique et scientifique.

L'impuissance de toute image commune à traduire l'essence de l'intuition comtienne est évidente. Pour elle, le réalisme du dogme ou du concept cède toujours le pas à l'idéalisme

(1) *Politique positive*, II, 325. Vigoureusement présente dès l'origine par sa pression subjective, et parfois douloureusement présente, l'intuition comtienne ne prend conscience d'elle-même, de sa fonction complète, de sa suffisance entière, que par la découverte simultanée de la hiérarchie et de la loi des trois états, qui en constitue l'objectivation décisive (*Cours*, VI, 613. *Politique positive* II, 325-381). Cette manifestation est étroitement liée à la conscience intime que Comte prend de son rôle comme philosophe d'une pédagogie transcendante. Les perspectives de l'action humaine à poursuivre sont inséparablement liées à l'objectivation réussie. Elles enveloppent le rapport de l'individualité inventive à l'objectivation qu'elle atteint. On a vu que le ressort de cette objectivation se dissimulait justement dans la connexion des deux formulations simultanées auxquelles elle aboutit (*Loi des trois états* et *Hiérarchie*).

Le centre de gravité, l'essence de l'effort objectivant résident en cette connexité active des deux lois fondamentales entre elles (*Politique positive*, II, 381), et leur rapport à la fin de pédagogie transcendante qu'elles servent : ce mécanisme, que résume le schématisme de l'abstraction au niveau de l'analyse sociologique, enveloppe dans un même acte la technique objectivante et les racines subjectives (les « tendances » individuelles fondamentales). Il résume la genèse d'une Intuition comtienne.

de la méthode et au positivisme univoque des attitudes opératoires. L'unité de l'intuition est celle de la Méthode, conçue et vécue comme une pédagogie transcendante (1).

A la racine de la pensée comtienne, inséparable de la Méthode, on trouve l'association étroite d'une représentation synthétique (2) et d'une technique mentale cohérente, tout entière donnée dans son germe opératoire : œuvre d'unification intellectuelle et morale, principe d'unité philosophique et psychologique.

Que cette association soit non seulement intime, et naturelle, mais nécessaire et indissoluble, que ses deux termes expriment une même tendance uniforme, cohérente et continue, valable pour tout le système, c'est ce que l'on postule, en parlant d'une « *Intuition comtienne* », comme d'une unité créatrice. Unité pleine, réelle, authentique, et non pas illusion factice, juxtaposition inconsciente, — superficielle, et méthodologiquement impuissante, d'« instincts » contradictoires.

D'une telle unité fonctionnelle, l'étude de la Méthode nous a déjà donné des preuves indirectes. Mais il n'est pas inutile de confronter directement ces suggestions de la critique épistémologique au rythme intuitif de la construction comtienne, telle qu'elle se donne naïvement, spontanément. Nous croyons instructif de comparer la psychologie comtienne de l'intuition philosophique à l'intuition probable que paraît exiger l'unité épistémologique du système. Nous examinerons si le terme d'« Intuition » (en quelque sens qu'on doive finalement le prendre) est valable pour Comte. Nous verrons surtout quel sens il importe de lui conférer : quel est le contenu légitime d'une Intuition comtienne conçue comme le corollaire essentiel de la Méthode.

(1) *Politique Positive*, II, 382.

(2) Concours de l'imagination abstraite et des exigences affectives.

## CHAPITRE I

### LE SENS DU MOT « INTUITION » CHEZ COMTE

Toute analyse sincère du positivisme doit évoquer, tôt ou tard, le problème historique et psychologique de ses origines intuitives (1). Ici, nous voulons simplement rechercher comment s'introduit, consciemment, chez Comte lui-même, l'usage du terme d' « intuition » et quelles fonctions lui sont réservées. Il est bien certain que ce sens et cette fonction doivent, pour autant qu'ils ont été effectivement vécus, et exercés par Comte, se placer dans la ligne de l'expérience mathématique.

En effet, une des moins douteuses, des plus profondes orientations intuitives qu'ait acceptées l'inspiration comtienne relève d'une tradition mathématique. Pour tout ce qui concerne l'attitude fondamentale du savant et du philosophe devant le problème de l'invention, de la compréhension, de l'estimation des idées mathématiques, Comte prolonge Poincaré (2).

(1) Nous avons tenté, dans notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, l'esquisse d'une telle recherche chez Comte.

(2) Il s'agit non seulement d'une confiance en l'intuition géométrique, mais d'une exigence d'intuition, au sens étymologique du terme : besoin de « voir » le déroulement des opérations abstraites pour accéder à la véritable compréhension. Cette exigence vaudra pour toutes les faces de l'organisation intellectuelle chez Comte. Étroitement liée à la tournure d'esprit héritée de Monge et de l'École Polytechnique en général, cette exigence d'intuition s'exprime techniquement par le *principe de continuité* (fortunes diverses chez Monge, Poincaré et Poncelet) et par le principe de « *généralité* » de l'algèbre (fortunes diverses avant Cauchy, curieuses filiations fécondes chez Comte et Lamé).



Quoi qu'il en soit, le recours à l'intuition, inséparable de l'expression géométrique, telle qu'elle était vécue, partagée par un esprit formé à cette exigence, est « *de droit* » pour la pensée positive. On voit aisément qu'il ne s'agit, au départ, ni d'une intuition analogue à l'intuition bergsonienne, ni des diverses « intuitions » politiques recueillies plus tard, et assimilées par le système comtien.

Il s'agit très simplement d'un mode favori de conduite intellectuelle, d'une facilité donnée aux démarches de la pensée. L'appel géométrique à l'intuition spatiale, la confiance au « continu » suggèrent des attitudes analogues, dans toutes les disciplines abstraites. La philosophie positive admet les *représentations intuitives* comme schèmes déductifs. Il faut seulement qu'elles joignent la fécondité d'une « IDÉE MÈRE » à la clarté de l'« *idée directrice* », plus fortement encore l'« unité de vue » à l'unité et à l'« immédiateté d'inspiration ».

Cette précieuse fonction scientifique, sur laquelle les géomètres de l'École et du milieu scientifique où se forma Comte prirent appui (aux dépens parfois, il est vrai, de l'ampleur du champ d'investigation, de la finesse, et de la justesse logique des spéculations mathématiques) est, en une certaine mesure, un héritage direct des « pratiques » de la géométrie cartésienne : habitude de faire fond sur la collusion de l'algèbre et de l'étendue, « *déduction* » ramassée en un seul acte de perception intellectuelle, vision des vérités claires et distinctes.

Mais cette filiation est empirique plus que logique (1). L'usage de représentations intuitives, par le mathématicien et surtout le physico-mathématicien diffère radicalement de la vision cartésienne des vérités mathématiques, en ce que la valeur objective des idées mathématiques ou scientifiques ne se confond plus avec la clarté de l'intuition qui les accompagne, qui en permet le développement. Dans une certaine

(1) Cf. plus haut pp. 27 et sq. : « *La sagesse empirique des sciences* ».

mesure la fortune de l'intuition et de l'idée n'est plus unique, bien que leurs existences soient étroitement liées dans l'invention (1). *Paradoxe apparent, profonde réalité épistémologique* de plus en plus évidente, et grossie dans la science du xix<sup>e</sup> siècle.

Transporté à la mathématisation du réel, à partir de la pratique de la géométrie cartésienne, l'exercice d'une fonction intuitive à l'intérieur de la méthode expérimentale joue un rôle important dans la science contemporaine du positivisme. Cette fonction est encore indistinctement abstraite et concrète ; et *non pas exclusivement représentative*. Elle est lourde d'une virtuelle richesse déductive. Aussi bien pénétrée d'exigences logiques que de possibilités imaginatives elle caractérise l'« état » des questions, dans les parties les plus « vivantes », « changeantes », de la physique mathématique, c'est-à-dire celles qui traduisent le mieux les « avatars » inévitables de l'esprit cartésien de rationalisation universelle.

A la définition purement verbale des attitudes philosophiques évoquées par le comtisme, l'histoire des sciences permet de substituer une filiation objective : une description fondée sur des analogies « fonctionnelles » entre l'esprit positif et la sagesse opératoire des sciences. L'attitude abstraite

(1) Que la démonstration scientifique achevée puisse survivre longtemps à un « échec » de l'intuition correspondante (ce dont l'histoire offre des exemples abondants) ne signifie pas, d'ailleurs, que l'intuition soit secondaire, ou superflue, ou fictive.

En réalité, elle constitue à chaque moment l'élément fondamental, vivant, significatif de l'invention scientifique, et, plus encore, de l'esprit scientifique. C'est dire qu'elle est nécessairement au centre de toutes les « *philosophies de la science* », et même surtout de la science qui se veut surtout positive et légaliste. L'instinct scientifique le plus exigeant ne peut recevoir les lois (et les règles) qu'avec l'intuition qu'ils supposent : les révolutions de la science, et de la philosophie scientifique, sont *corrélatives* à des mutations brusques de cette « intuition opératoire » alors que les opérations elles-mêmes peuvent être susceptibles d'un progrès continu et quasi « additif ».

n'est autre que l'exercice généralisé d'une forme de pensée mathématisante, issue de l'analyse, de la géométrie et de la mécanique, pénétrée d'analyse lagrangienne (1). L'idée positiviste de « général » n'est qu'une extrapolation des coutumes intellectuelles du calcul infinitésimal, de la « généralité de l'algèbre » transportée dans la mathématisation universelle.

De la même façon, on peut dire que l'*intuition comtienne* dérive immédiatement de l'« Intuition géométrique » selon Poincot, exigence de la coordination mathématique dans l'école de savants positivistes, immédiatement transportée par les physico-mathématiciens de cette école à la réduction abstraite de tous les phénomènes naturels. Transportée avec sa fécondité, et ses risques, mais souvent avec plus de sûreté, et de pureté (Lamé), dans les domaines de transpositions que dans le terrain d'entraînement mathématique.

Étroitement lié à l'individualité inventive de chaque savant, l'exercice de l'intuition offre cependant chez certains d'entre eux (Biot, Fourier, Lamé) une certaine parenté « esthétique » encore sensible chez leurs héritiers de nos jours. Cette parenté désignerait le plus sûrement (2), l'esprit « positiviste » parmi les physiciens. Quoi qu'il en soit, c'est à cette fonction générale de la pensée physico-mathématique et son mode effectivement réalisé par les physiciens positivistes que se rattache, se raccorde « intérieurement » la manière de raisonner de Comte : il utilise, comme eux, une schématisation abstraite corollaire d'une intuition généralisatrice (3).

Ce qui spécialise cette intuition ce n'est pas son origine, mais bien l'objet qu'elle vise : mieux, la fonction d'objec-

(1) Cf. plus haut pp. 76-77 et sq. : la théorie de Fourier.

(2) Par un critère *opératoire*.

(3) La possibilité de recourir à l'intuition est exactement de droit pour Comte, de la physico-mathématique à la philosophie encyclopédique, comme pour les physiciens positivistes elle est de droit, des mathématiques à la physique.

tivation à laquelle on l'applique, le genre d'invention auquel on la fait servir.

\* \* \*

Si le mot et la fonction « Intuition » nous semblent s'imposer, à divers titres (et avec les spécifications nécessaires) pour la pensée géométrique de Poincaré comme pour la physique de Biot, de Fourier ou de Lamé, *nul doute qu'ils ne s'imposent totalement à Auguste Comte pour la philosophie des sciences*, quelle que soit cette philosophie et quelle que soit la spécificité de ces sciences.

Les idées (thèmes de départ ou d'arrivée, inductions ou conclusions du raisonnement) ont toujours un noyau intuitif, une référence dans l'intuition mathématique ou physique prolongée : elles sont nourries et portées dans ce milieu vivifiant

La fonction intuitive (*qui s'exerce sans relâche par la distinction et le jeu de l'abstrait et du concret*) réalise une purification permanente, un retour incessant à la définition expérimentale, opérationnelle. Elle permet au raisonnement de progresser sur des éléments pleins, schèmes d'expériences authentiques, et non sur des fictions verbales (1).

Ce qui fait qu'on trouve « obscurs » ou « vagues », « impropres », « indéterminés », les concepts ou les termes philosophiques du langage comtien, c'est justement la juxtaposition permanente d'une référence intuitive d'origine mathématique ou savante, au vocable idéologique. Par rapport à la cristallisation linguistique des philosophies « homogènes » c'est-à-dire qui ont choisi (et nécessairement mal

(1) Exemple : la théorie du progrès. Le progrès abstrait peut être rapproché d'un schème de l'abstraction thermologique conforme à la théorie de Fourier (voir p. 518). Le caractère « asymptotique » de l'intuition abstraite justifie chaque opération sur la notion de progrès. Autre exemple, *Cours*, IV, 490 : racines scientifiques de l'intuition politico-scientifique.

choisi), le positivisme semble impur (1). Cette imperfection apparente est un critère de sincérité. On pourrait résumer le jeu de la fonction intuitive comme la généralisation d'un certain comportement caractéristique de mathématiciens et de physico-mathématiciens « positivistes » (c'est-à-dire : de la période positiviste). Analogue à l'intuition géométrique ou physico-mathématique, qui permet, entretient le cours des « opérations » mathématiques, et qui en supporte les conduites « constructives », l'intuition comtienne est le corollaire nécessaire, et nécessairement « individuel », des opérations universelles de l'intelligence philosophique.

Comme on le voit cette fonction joue, dans la spéculation générale, le rôle d'intermédiaire facilitant l'invention. Elle assure la continuité de l'invention, entre les scrupules objectifs et les besoins subjectifs du développement mental. Bien que son rôle nécessaire puisse être raisonnablement inféré à chaque instant et sous chaque démarche de la pensée, l'intuition ne peut être nommée et définie qu'aux deux moments extrêmes de son rôle médiateur, c'est-à-dire quand elle est franchement pénétrée de subjectivité, ou clairement orientée vers l'objectivation. L'usage naïf, spontané du mot « intuition », chez Comte, associe souvent ces deux valeurs extrêmes. A chacune d'elles correspond cependant une acception ; acception bien nette, mais toujours intimement corrélative de l'acception antagoniste.

A la limite d'objectivation, le sens des mots « intuition » et « intuitif », directement rattaché à l'origine latine évoque la *vision* géométrique d'ensemble, support et guide de la

(1) Le « flou » est donc essentiel à cette forme de présentation, à cette pensée. Mais il dissimule en réalité une garantie et non une imprécision, il appelle un contrôle. Le vague n'est chez le lecteur que l'absence de ce contrôle réussi. C'est par la duplicité apparente du vocabulaire que le comtisme contient une garantie intuitive : recours permanent à l'expérience, à la conscience scientifique de l'expérience. Et c'est par l'obscurité, le vague apparent, qu'il est solide, profond, véritable, et, somme toute, cartésien.



construction inventive. Usage d'autant plus net, et d'autant plus frappant, qu'il est délibérément appliqué à la transposition la plus audacieuse de l'« esprit » mathématique. Il s'agit de penser la biologie, au moment même où l'esprit de mathématisation prend contact avec elle (1).

La frontière subjective de l'intuition, au contraire, serait ce qui, dans les formes inférieures de l'explication, c'est-à-dire dans une pensée non objectivante, remplirait les fonctions de thème organisateur, rendrait les services d'« idée » directrice. La conception d'une telle fonction, dans les formes inférieures de l'explication, est vigoureusement suggérée par la description et l'interprétation comtienne de la pensée primitive. La déduction des formes d'explication fétichiques les présente comme une conséquence nécessaire du besoin fondamental que représente, pour l'homme, l'organisation du donné. Ce qui est valable pour cette organisation mentale est toujours « actuel » pour nous, dans la mesure où nous ne savons pas, ou ne pouvons pas construire une explication « objective » (2). En fait, et en droit, nous devons nous accommoder d'une part de conduite « fétichique » dans notre vie intérieure (3). Et toute une face de l'« intuition » est commandée par les exigences et les fonctions interprétatives du « sentiment ».

(1) Cf. 40<sup>e</sup> leçon du *Cours* ; tome III, p. 209, note (considération philosophique sur l'ensemble de la science biologique).

« Afin de préciser davantage mes considérations philosophiques sur l'état présent de la science des corps vivants, j'ai dû, en général, les rapporter intuitivement à une exposition complète et bien déterminée de l'ensemble de cette science. Or je dois ici spécifier directement que j'ai, à cet effet, principalement choisi le cours de physiologie générale et comparée... de Blainville... type le plus parfait de l'état le plus avancé de la biologie actuelle. » Ce texte constitue un commentaire précieux de la fonction d'intuition aux deux sens du terme. Rapprocher de cet usage les rapports entre intuition et vue philosophique (point de vue philosophique nouveau) ; cf. définition de la physique sociale, *Cours*, IV, Avertissement, p. XII.

(2) Chutes de pathologie mentale (ou physiologique) dans le fétichisme fondamental.

(3) A rapprocher étroitement de l'intuition du spontané et de la spontanéité consciente de soi (cf. DELVOLVÉ, *loc. cit.*, p. 153).

De cet usage du mot « intuition », les textes de Comte fournissent de très nombreux exemples, et spécialement associés à la conception d'une « mentalité fétichique » (1). Le fétichisme est donc assez fonctionnellement défini par Comte comme une intuition immédiate du monde moral (2) opposé au mental comme le sentiment à l'intelligence objective.

Cette face subjective de nos fonctions d'intuition présente la rançon de ses nombreux avantages. En dehors des cas où elle est strictement, pleinement indispensable pour l'organisation du donné (cas où notre capacité d'objectivation est déficiente), l'intuition ne peut que hausser dangereusement ses prétentions à fournir une explication valable. La métaphysique est justement l'illusion explicative provenant de l'usage illégitime de l'intuition : intuition immédiatement dérivée du sentiment individuel comme substitut d'une objectivation incomplète. « D'après sa méthode *intuitive*, la métaphysique n'a jamais pu sortir rationnellement de la sphère individuelle » (*Politique positive*, I, 93, *Discours préliminaire*).

Et c'est pourquoi, d'ailleurs, la synthèse subjective cartésienne ne pouvait être que provisoire : « Descartes sentit

(1) « Fétichisme, dogme purement intuitif » (*Politique positive*, IV, texte cité in *Catéchisme positiviste*, p. 383 (Appendice de la 2<sup>e</sup> édition par P. Laffitte) ; *idem Politique positive*, IV, 88 : « dans le fétichisme, la religion se réduisait au culte en vertu de sa pleine spontanéité, qui rendait le dogme purement intuitif, etc... ». Remarquer l'association du spontané à l'intuitif et à l'implicité, au virtuel, à l'inobjectif, à ce qui n'est pas intellectualisé. De même *Politique positive*, II, 80-81 : « En un mot, dans cette philosophie *intuitive*, qui cherche l'essence de tout, les *volontés*... Nous y retomberons toujours quand nous voudrions agir systématiquement sur des phénomènes dont nous ignorons les lois spéciales. Il faut bien, en effet, que, faute de notions extérieures, notre sagesse suive des impulsions intérieures, plutôt morales que mentales... » (à propos de la méthode subjective privée de contrôle objectif ; c'est nous qui soulignons le mot *intuitive*).

(2) Cf. *Cours*, V, 116 : « En troisième lieu, le fétichisme... à l'explication du monde moral, dont l'*intuition* immédiate lui servait, au contraire, directement de base générale pour la conception du monde physique... » (infériorité méthodologique du fétichisme par rapport au polythéisme ; le terme en italique est souligné par nous).

assez la nécessité d'une synthèse essentiellement subjective pour tenter de l'instituer déjà, quoiqu'il la rendit illusoire, et même rétrograde, en la fondant sur l'*intuition personnelle* » (*Politique positive*, III, 567 ; c'est nous qui soulignons).

## CONTINUITÉ DES FONCTIONS INTUITIVES

L'œuvre du schématisme comtien se conçoit donc comme une sélection, une purification des fonctions intuitives (1).

Mais elle n'est pas le passage d'une philosophie purement intuitive, à une philosophie non intuitive, à une mentalité purement objectivante, ou à une forme de pensée strictement conceptuelle.

Si Comte insiste surtout sur la discipline et la distinction des fonctions intuitives, c'est parce que l'unité et la continuité de la fonction d'intuition comme corollaire de l'explication rationnelle allait « de soi ». Elle était pour lui une évidence épistémologique. En chaque point, et aussi nettement, Comte a bien senti l'inséparabilité, la réciprocité, et l'antagonisme (au sens de muscles antagonistes) de l'intuition et de l'explication dans l'organisation mentale (2). Ce qui est grossièrement évident au niveau de la pensée fétichique, et ce qu'il pose comme un critère de positivité en face de la pensée métaphysique, est incorporé par lui dans la structure méthodologique la plus personnelle, la plus intime de la pensée positive. Entre l'« intuition », à quelque niveau mental qu'on en use, et l'*explication*, c'est-à-dire la découverte, et l'enchaînement des lois objectives,

(1) Voici en quels termes Comte décrit la prédominance cartésienne de l'intuition. Cf. *Synthèse subjective*, p. 31 : « Une intuition nécessairement individuelle, où l'intelligence oubliait à la fois sa subordination au sentiment et sa destination pour l'activité, fut alors érigée en état normal de la raison théorique ».

(2) *Cours*, V, 116.

le jeu de la pensée positive suppose une sorte de « complémentarité » originale. Réciprocité des services méthodologiques, des tours d' « esprit », des « points de vue », qui semblent mutuellement s'exclure, parce qu'ils ne seraient pas susceptibles d'une commune et simultanée « objectivation ».

Ce paradoxe d'une association réciproque, et cependant exclusive, complémentaire, entre *intuition* et *explication* doit être adjoint à la non moins paradoxale continuité des formes de l'intuition. Continuité réelle, d'un bout à l'autre de leur emploi, entre les divers usages du mot, aussi bien qu'entre les diverses fonctions (1) réservées à l'attitude correspondante : ces deux paradoxes s'éclairent simultanément dès qu'on peut préciser un peu ce qu'est l'intuition comtienne. Leur association nous oblige justement à préciser ce sens et ce rôle de l'intuition dans tout le cours de la Méthode positive.

Il est indéniable que l'attitude intuitive représente pour Comte un comportement caractéristique de l'état initial, et aussi de l'état final de la raison humaine.

C'est le même mot, et la même fonction qui correspondent dans l'un et l'autre cas aux conduites privilégiées de la raison. D'autre part ces conduites sont compatibles avec l'effort d'objectivation (par lequel on passe de l'état initial à l'état final), mieux : elles sont associées intimement à cet effort.

Par suite, la continuité intuitive est aussi bien valable pour l'entre-deux. Elle s'étend sur tout l'ensemble de l'évolution intellectuelle : *elle unit intérieurement les trois « états » par le développement d'une même propriété méthodologique.*

Didactiquement, cette continuité revêt un grand sens historique et pédagogique (dans l'acception large, positi-

(1) Continuité de la fonction, cf : *Cours*, V, 116.

viste, du mot) : elle n'est autre, en effet que le développement « cinématique » de l'esprit humain, où les états se succèdent, non par une nécessité extérieure, mais en vertu d'une naturelle génération psychologique, et interne.

La loi des trois états est en réalité une loi différentielle. Loi de variation « élémentaire » du psychisme individuel aussi bien que de l'esprit humain. *C'est pourquoi on retrouve la même fonction, sous le même terme, dans les deux cas extrêmes* : intuition fétichiste, intuition positiviste, unité de projection affective, primat subjectivant de la raison concrète. Cette continuité désigne, dans tout le cours de l'élaboration d'un esprit positif, le vrai sens méthodologique du mot « intuition » et la fonction essentielle qu'il résume.

Ce rythme commun, interpénétrant les « états », propulsant leur succession fondamentale, c'est le rythme même de l'intelligence inventive. Le positivisme en prend spécialement conscience, et en prend possession, par l'exercice de la pensée abstraite conçue comme instrument de conversion positive (1).

Logiquement, la continuité intuitive du positivisme, n'est que la parfaite possession de la Méthode : le développement dialectique d'un rythme inventif de l'analyse abstraite justement caractérisée par son rapport finaliste et subjectivant à un concret humain.

L'« unité » intuitive (2) du système positif est de l'ordre spécifiquement comtien, d'une logique de l'invention. Seule, cette logique admet une commune mesure entre les valeurs initiales et les valeurs finales de l'intuition positive. Elle représente effectivement le contenu authentique et le développement régulier de cette intuition même.

(1) La pensée abstraite construit un « objet » de connaissance, lequel dirige à chaque pas, et enfin devient capable de légitimer complètement l'impulsion radicalement subjective de la connaissance humaine.

(2) C'est-à-dire le genre d'unification mentale que réalise le système positif.



## INTUITION ET INVENTION

La continuité caractéristique de l'intuition comtienne est la continuité d'un acte d'invention. Comme telle, elle se trouve à chaque moment en « complémentarité » (c'est-à-dire en rapport d'exclusion et de réciprocité avec les formes d'« explication » corrélatives).

Ce qui se voit plus clairement, plus précisément, plus nécessairement encore si l'on cherche à concevoir directement la nature de l'intuition par la fonction qu'elle remplit.

S'il y a une intuition du développement positif, cette intuition doit jouer nécessairement un rôle d'intermédiaire entre les états extrêmes où elle s'explicite discursivement ; par suite, sa nature agissante, caractéristique, *c'est-à-dire créatrice doit être une certaine fonction évolutive du rapport de ces deux états.*

Effectivement, c'est le rythme décisif de la logique inventive, c'est-à-dire le rapport intuitif de l'abstrait au concret qui caractérise le passage spécifiquement comtien de l'objectivation à la subjectivation. L'opération positive, que poursuit la Méthode entre l'état initial et l'état final, se retrouve comme processus élémentaire de l'esprit positif, en chaque moment encyclopédique : secret original de la « construction » positive, c'est-à-dire de la déduction transcendante (1).

L'intuition réside justement dans le principe de ce passage (2). Elle suppose et exerce la conciliation logico-inventive de l'objectif et du subjectif : elle désigne, à chaque moment, la fonction inventive du rapport de l'abstrait au concret, générateur d'analyse et de synthèse, révélateur des antagonismes les plus délicats et des harmonies correspondantes, entre l'intelligence et le réel. *La schématisa-*

(1) Cf. *Synthèse subjective*, pp. 43, 59.

(2) Qui suppose nécessairement une continuité originale entre l'objectif et le subjectif et inversement de subjectif à objectif.

tion de l'abstrait est la matière intuitive correspondant à une opération logique fondamentale, elle constitue le seul processus mental qui permette de formuler scientifiquement l'opposition du subjectif à l'objectif et de la résoudre en termes d'invention.

L'unité « intuitive » de la construction comtienne se présente donc ici comme une curieuse transposition de l'unité originale de la Méthode, et, finalement, comme un prolongement imprévu de l'intuition cartésienne (1), intuition du rapport, et du rapport de rapports (2). Intuition détournée du monde des natures simples, et poussée dans un réel proprement comtien, d'origine et de signification politico-scientifique, mais cependant, curieusement fidèle à l'orientation Méthodologique du cartésianisme.

En quoi elle se sépare immédiatement, et facilement, de l'« intuition bergsonienne », bien qu'elle développe nécessairement certaines fonctions indispensables d'unité intuitive, sans lesquelles aucun système philosophique ne serait consistant, et par lesquelles il est permis d'aborder fructueusement leur étude (intuition centrale (3) d'un système).

Si l'intuition de Comte semble nettement étrangère à une prise de conscience purement philosophique de la « durée » individuelle, elle n'ignore nullement l'usage « instinctif » des conditions concrètes de l'invention personnelle. Par suite, et bien que tout son effort semble dirigé vers une transposition politico-scientifique de la pensée cartésienne, il ne faut pas la croire enfermée dans l'unique *perception* d'un temps abstrait de la sociologie et de l'histoire, aussi étranger aux rythmes inventifs de la durée individuelle ou collective que rebelle aux rigoureuses déterminations

(1) En vertu du lien que nous avons dégagé entre la méthode comtienne et l'intuition d'un rapport de l'abstrait au concret.

(2) Voir p. 434.

(3) Henri BERGSON : *L'Intuition philosophique* (conférence au Congrès de Bologne de 1911) publiée dans *La Pensée et le Mouvant*, p. 135 et sqq.

de la simultanéité physico-mathématique. L'effort, proprement comtien, par lequel la conscience positive cherche à insérer le temps de la physique et de l'astronomie dans la subjectivité du devenir humain fait apparaître quelque chose de réellement nouveau. Il n'est plus question d'une philosophie plus ou moins modelée sur le primat pseudo-cartésien de l'espace, ou sur les absolus newtoniens, même revus et transposés par Kant. Le schème temporel du positivisme est une indissoluble synthèse : il constitue la trame commune de l'invention individuelle et de la continuité historique.

On voit que l'originalité méthodique de Comte est la garantie permanente de son intuition. Celle-ci ne saurait se confondre, à aucun titre, avec ce qu'on est convenu d'appeler « *les intuitions* » du positivisme et qui forment, en réalité, un complexe extrêmement hétérogène (1).

La seule unité dont soit jamais capable le *flot* extrêmement mêlé des intuitions positivistes est celle (toujours factice) d'une description historique. L'intuition comtienne est au contraire l'*unité même de la Méthode*, énergiquement développée d'un bout à l'autre du système : unité personnelle et spontanée. Le seul procédé décisif susceptible de séparer cette intuition de toutes les intuitions qui voisinent historiquement avec elle consiste à la distinguer par son accès méthodologique. Des thèmes qui apparaissent extrêmement proches ou même indiscernables sous les formes traditionnelles, et didactiques, se séparent, s'opposent de façon extrêmement significative sous l'éclairage privilégié de la méthode : celle-ci fait apparaître nécessairement dans son étroit faisceau l'unique valeur intuitive du positivisme d'Auguste Comte.

---

(1) Mélange d'intuitions prépositivistes ou postpositivistes, toujours inadéquates : inégales ou même étrangères à l'authenticité de la verve comtienne.

## CHAPITRE II

### CARACTÈRES SPÉCIFIQUES DE L'INTUITION COMTIENNE

Il nous semblerait vain de construire, ou de reconstruire une prétendue intuition comtienne à partir d'un donné conceptuel, plus ou moins identifié au contenu essentiel de l'esprit positif. En fait, on serait toujours limité à des clichés pseudo-positivistes. Dans l'hypothèse la plus favorable on peut seulement espérer retrouver une authentique tradition prépositiviste. La seule opération qu'on puisse tenter, c'est de définir par quels traits se caractérise l'originalité d'Auguste Comte, à quelles marques on reconnaîtra une idée vraiment fidèle à son inspiration parmi les thèmes les plus vulgarisés : en un mot, *de définir les critères de distinction, de spécificité, d'authenticité d'une intuition purement comtienne.*

L'unité proprement comtienne ne se manifestant indiscutablement que comme unité de la Méthode, l'idée générale de ces critères, l'art de les trouver sûrement, complètement, et de les formuler sans les trahir, supposent un recours préalable à l'esprit comtien de la Méthode.

Et, en effet, en tout autre domaine, empirique ou didactique, nous risquons toujours de confondre ce qui est authentiquement comtien avec les amalgames traditionnels qui s'y incorporent. Nous ne pouvons rigoureusement percevoir le « positif » qu'à travers les imports pré, post ou para-positivistes. Il peut en résulter des erreurs graves sur le sens, la valeur, la portée, la direction de l'intuition com-

tienne. Obéir au mouvement méthodologique de Comte, au contraire, c'est-à-dire embrasser fidèlement et intégralement l'esprit de la Méthode, de la méthode complète, représente ici une technique positive, vérifiable, indiscutablement efficace pour nous faire rejoindre (et peut-être prolonger) l'intuition de Comte, en tout cas pour éviter de la confondre avec quoi que ce soit d'autre.

La méthode positive, complète, vivante, suppose un original mouvement de l'esprit, une orientation caractéristique, qui n'est réductible à aucune donnée parapositiviste : elle suggère une attitude intuitive spécifiquement comtienne (1) et nous avons même vu qu'elle appelait directement, logiquement, une « prise de conscience » de l'intuition.

Les caractères les plus originaux de l'esprit méthodologique, dans le comtisme, nous introduisent donc directement à l'exercice le plus authentique d'une intuition comtienne. Ils constituent pour la même raison fondamentale *les véritables critères distinctifs de cette intuition, les marques auxquelles on peut se fier régulièrement pour la reconnaître, et même pour la prolonger.*

Toute la perception fine du positivisme, c'est-à-dire, la participation intuitive aux thèmes que suggère la doctrine, se ramène, en somme, à savoir lire et développer, dans des énoncés didactiques écrits en formules parapositivistes, une leçon méthodologique. Il faut non seulement lire, mais revivre cette leçon à la fois dans sa précision objective et dans sa profondeur subjective. Cette leçon n'est jamais arbitraire : l'usage patient et progressif de l'ascèse méthodologique nous exerce à la formuler de mieux en mieux. Cet usage favorise l'éducation du goût positif en nous faisant

(1) Par la méthode, nous sommes encadrés objectivement. Obéir au mouvement méthodologique, c'est ce que nous pouvons faire de mieux pour être sûrs de suivre l'intuition réelle de Comte, — et même pour penser dans sa ligne authentique.



préciser au départ les directions intuitives comme autant de fins méthodologiques ; — en nous obligeant à vérifier à l'arrivée, c'est-à-dire dans la formulation que nous proposons pour les conséquences intuitives, une pure référence méthodologique de cette intuition, énonçable en termes objectifs et en termes « opératoires ». Tout ce que nous propose le donné positif, même dans ce qui semble le plus naïf, le plus innocent, le plus immédiat, mérite cet effort.

Si l'on veut y percevoir une intuition, et cette intuition même que Comte a vécue, il faut éviter toute confusion entre l'inspiration vague ou banale apparemment proposée par le langage prépositiviste et l'opération consciencieuse, fine, difficile, sincère, *méthodique*, poursuivie, sous le couvert de cette effusion verbale, par l'esprit positif, *entre la pensée sociale et la pensée scientifique*.

Un recours à l'intuition paraît logiquement nécessaire, dès le premier pas de la méthode, puisqu'une intuition spéciale est indispensable au fonctionnement de l'inspiration méthodologique. Inversement, la méthode faite dégage, décèle, la structure originale des intuitions comtiennes. Ce double mouvement représente, d'une part, l'appel et, d'autre part, l'explicitation d'une nouvelle forme de continu : un continu purement humain, social.

La méthode comtienne tend toujours à susciter une continuité opératoire d'un certain ordre (qu'on peut désigner (1), de façon purement théorique, logique et schématique, *par le terme politico-scientifique*), et qui soutient tout le mouvement

(1) Voir par exemple : *Cours*, VI, 220 : L' « *Idéal* » politico-scientifique (les termes en italiques sont soulignés par nous) :

« Ce n'est pas que la science ne puisse et même ne doive se lier finalement à des vues vraiment politiques : mais il faut que leur caractère soit large et leur destination *éminemment populaire*, au lieu de se rapporter à des intérêts partiels et antisociaux ; il faut enfin que la politique y soit *directement relative au propre essor de l'esprit positif*, quand il sera assez complètement formé pour mériter d'être habituellement envisagé comme le régulateur mental des sociétés modernes ; ce qui n'est point

du discours comtien. Mais, inversement, ce goût de la continuité se nourrit, s'affermit, s'épure par l'exercice méthodique, par l'ascèse de la méthode complète. Il devient *un caractère intuitif spécifique de la pensée comtienne* : non dogme, mais référence à une généralisation méthodique, renforcée désormais par toutes les opérations qu'elle a entreprises, qui la confirment, et qui constituent vraiment, alors, le contenu authentique de l'intuition (1).

La continuité d'intuition, qu'on peut dire réellement désormais *politique et scientifique*, présente, comme caractères spécifiques, les propriétés définitives de la Méthode : la structure qu'elle s'est reconnue, en prenant conscience d'elle-même.

#### LE SPONTANÉ ET LE SYSTÉMATIQUE

On voit que, par nature, ce mouvement intuitif vers une nouvelle forme de continu humain, considéré dans sa plus grande indétermination, avec sa plus complète généralité initiale, *obéit immédiatement au rythme alternatif de spontanéité et de systématisation* que Comte a toujours désigné comme caractère spécifique de toute « production » positive. En effet, ce rythme s'installe entre l'intention initiale de la méthode et la structure finale de l'intuition référée à une méthode complète, entre l'intuition opératoire préliminaire et l'opération intuitivement schématisée. Rythme original

encore, à beaucoup près, suffisamment possible, surtout à défaut de la généralité convenable. »

Rapprocher de ce texte les textes suivants : *Cours*, VI, 142 : (Définition du point de vue logico-politique : la cohérence logique caractéristique des applications fait le lien entre le point de vue politique et le point de vue scientifique).

Et de même *Cours*, IV, pp. 32-33, *Cours*, VI, p. 386, *Cours*, IV, p. 418.

*Politique positive*, II, p. 317 (la spécialité actuelle des prétendus théoriciens constitue une véritable monstruosité intellectuelle et sociale) *idem Cours*, VI, 395-396. *Cours*, VI, 410, *Politique positive*, IV, 324.

(1) Et son principe de développement.

qui caractérise essentiellement la continuité comtienne (1).

La vocation comtienne vers la continuité intuitive, et toute son ordonnance méthodique du continu, obéissent essentiellement au principe de spontanéité. Les fonctions de la subjectivité affective, c'est-à-dire la référence spontanée à l'expérience concrète en est un remarquable exemple. En ce sens, la « spontanéité » consciente de soi constitue bien un invariant de la psychologie positive. *Comte la met à sa place ; il ne la supprime pas*. M. Delvolvé a utilement souligné cette fonction remarquable du « sentiment intime de la nature humaine » (2). Ce qui nous importe ici, c'est de remarquer que la catégorie du spontané (corrélative d'une vocation au systématique) joue de façon continue un rôle essentiel dans l'organisation intuitive de l'esprit positif : pour Comte lui-même, et pour sa perspective de l'évolution spirituelle.

Entre le précepte final de la méthode (discipline parfaite du spontané, du subjectif, du concret par le positivisme), — et la productivité initiale affective de l'humanité, *le rythme de spontané à systématique s'exerce sans relâche*. Et c'est pourquoi la systématisation finale requiert une libération subjective de la spontanéité. Pour Comte, l'étude, la connaissance, l'adhésion à l'humanité doivent jaillir du spontané (3). Mais, inversement, à travers une ascèse systématique, elles doivent aboutir, au cœur de l'individu, à

(1) Cf. Précepte de l'essor spontané : *Catéchisme*, p. 64 (Edition Pécaut). « Un des meilleurs préceptes positivistes proclame même vicieuse, ou du moins prématurée, toute systématisation qui n'est point précédée et préparée par un suffisant essor spontané », *Idem*, p. 65 : « Agir par affection, penser pour agir. » Cf. *Politique positive*, I, 356 : principe de spontanéité ou principe de systématisation. *Idem*, *Politique positive*, I, 358.

(2) DELVOLVÉ, *loc. cit.*, p. 152 ; cf. Auguste COMTE, *Cours*, IV, 528 : unité spontanée de la pensée primitive par le sentiment intime de la nature humaine.

La philosophie primitive consiste à : « transporter, plus ou moins heureusement, cette seule unité spontanée à tous les autres sujets qui peuvent successivement attirer son attention naissante ».

(3) « La parfaite unité spontanée d'un tel sujet », *Cours*, IV, 428.

une restauration du spontané. C'est cette régénération que réalise la méthode d'invention subjective. Tel est le sens de la revendication comtienne en faveur du subjectif (1).

#### LA CONTINUITÉ ENTRE L'ACTE OBJECTIVANT ET L'ACTE SUBJECTIVANT

Le rythme de spontané à systématique suppose donc une continuité intuitive, interne, radicale, entre l'acte d'objectivation et l'acte de subjectivation.

*C'est là une des plus profondes caractéristiques de l'intuition comtienne.* Pour peu qu'on l'ignore, ou la sous-estime, on est conduit nécessairement à déformer ou même à nier formellement le sens authentique du positivisme.

Cette continuité est une caractéristique intuitive, en ce sens qu'elle domine chacune des démarches de l'esprit positif : ce n'est pas seulement comme moment de l'ascèse méthodologique, comme tournant opératoire (construction ou déduction transcendante), décisif dans l'histoire de la Méthode, qu'apparaît une telle continuité, mais bien comme *caractère instantané* de la spéculation comtienne, comme propriété originale de chacune de ses attitudes. Elle est coextensive à la durée tout entière de la réflexion positive, et inhérente à l'une quelconque de ses phases.

Ainsi, ce qui apparaît didactiquement comme une propriété essentielle de la Méthode comtienne, en son originalité, s'impose intuitivement comme un caractère spécifique du mode de spéculation uniformément pratiqué par Au-

(1) « Sans doute, l'antique prépondérance de la subjectivité tendrait maintenant vers la folie, en négligeant les données extérieures, au nom de la dignité. Mais, malgré nos préjugés scientifiques, il faut également reconnaître que le moderne ascendant de l'objectivité pousse actuellement à l'idiotisme, en comprimant la spontanéité, sous prétexte de réalité » (*Politique positive*, III, 24).

guste Comte : et les deux points de vue sont inséparables, comme l'intuition est inséparable des opérations méthodiques dont elle permet l'invention et résume le développement.

Ce qui préside, essentiellement, à tout le développement de l'inspiration positive, c'est un rapport « dynamique » entre l'objectif et le subjectif, dont le schématisme symbolise la fécondité et la vertu anticipatrice.

En conséquence, il est exact de dire qu'une tendance subjective préside à toute l'organisation objectivante du positivisme (et l'on est par suite, autorisé, à en commencer l'investigation, comme nous l'avons fait (1), par une initiation subjective). Mais il serait plus précis, plus conforme à l'esprit de la Méthode, et à l'Intuition spécifiquement comtienne de poser, comme premier, le rapport inventif, progressif, dynamique et réciproque de l'objectivation à la subjectivation.

La subjectivité d'une intuition nouvelle du continu humain, sous la forme d'une anticipation d'un réel politico-scientifique, requiert, pour se manifester, une objectivation complémentaire : un effort corrélatif de connaissance impersonnelle, de méthodique purification. Aussi, ne faut-il pas s'étonner (et c'est là l'essentielle intuition de l'abstrait chez Comte), si par un paradoxe apparent l'aspiration radicalement intuitive à une continuité nouvelle se manifeste d'abord par une volonté énergique de détermination, de précision, de *purification des contrastes* nécessaires : depuis les oppositions élémentaires jusqu'aux dualismes fondamentaux. Le schématisme initial, ou se concentre et se développe algorithmiquement le rapport intuitif de différenciation et d'intégration, le jeu du subjectif et de l'objectif est proposé avant tout comme un CONTRASTE : contraste évolutif de l'abstrait et du concret (2). Le primat de

(1) *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme.*

(2) Voir *Politique positive*, I, 718 : le contraste de l'abstrait et du concret, et *Cours*, IV, 237, le contraste du relatif et de l'absolu. Le jeu sché-



l'abstrait comme type de distinction, de purification, de séparation est une exigence immédiate de la nouvelle continuité intuitive.

#### CONTRASTE ET HARMONIE

Une intuition du continu est à l'origine du schématisme abstrait, générateur de contrastes caractéristiques.

Inversement, la perception de ces contrastes est toujours orientée vers une résolution virtuelle : une harmonie. Le contraste fondamental de l'objectif et du subjectif appelle l'idée de complémentarité (*Cours*, IV, 528) et enveloppe la possibilité d'une harmonie particulièrement rare, profonde, et puissante. Harmonie presque insensible avant la révolution positiviste, et que celle-ci a pour mission de fonder, de développer, d'affirmer (1).

Le couple harmonie-contraste exprime directement l'aspiration intuitive vers une nouvelle continuité humaine : continuité politico-scientifique (2). Il constitue à la fois un

matique de l'abstrait et du concret apparaît essentiellement comme un « contraste », c'est-à-dire une opposition de valeurs dans la perception, l'appréhension du réel : contraste que l'intelligence doit respecter, affiner, utiliser pour ordonner valablement ses acquisitions. Mais ce contraste, spontanément perçu et utilisé, nous élève par l'effort systématique, à la conception d'un dualisme, c'est-à-dire d'une distinction méthodologique, objective et subjective, commandant la structure des phénomènes, et que doit mettre en évidence puis résoudre, tout effort de synthèse.

(1) L'harmonie du subjectif et de l'objectif « peut à peine être aujourd'hui entrevue dans la plus haute contention du génie philosophique », *Cours*, IV, 529. Cette harmonie réalisée représente intuitivement le progrès comtien du *Cours* à la *Synthèse*.

(2) *Cours*, IV, 16 : « On peut, en effet, poser en principe que la doctrine qui, relativement aux diverses questions fondamentales de la politique, aurait fourni des solutions exactement concordantes, sans que la progression des applications réelles l'amenât jamais à se démentir, devrait, par cette seule épreuve indirecte, être reconnue suffisamment apte à réorganiser la société ; puisque cette réorganisation intellectuelle doit principalement consister à rétablir enfin, dans le système profondément troublé de nos idées sociales, une harmonie réelle et durable. »

critère et un instrument de réalisation méthodologique. Aussi sommes-nous autorisés à inventorier, dans cette direction méthodologique, toutes les résonances comtiennes de l'idée d'harmonie comme autant de *caractéristiques intuitives*, voisines, mais nettement discernables des thèmes analogues prépositivistes ou parapositivistes, lesquels sont toujours concentrés sur une notion, ou sur une représentation figée de l'objet biologique ou social (1).

C'est à la conception proprement comtienne d'une harmonie dynamique, évolution d'un rapport original de l'objectif au subjectif, que s'applique en réalité l'effort analytique du *Cours* (2) comme la puissance intuitive de la *Politique* et de la *Synthèse* (3). Et c'est elle qui jouit, dans l'équilibre du système, d'une valeur éthique et normative (4). Cette conception de l'harmonie, fonction intuitivement corrélative d'un nécessaire contraste méthodologique, n'est autre chose que la voie de continuité entre l'abstrait et le concret (5). Elle est inhérente à la spiritualité positive :

(1) Harmonie conçue à la manière de Bonald, ou de Joseph de Maistre ; peut-être même héritage lointain d'Aristote et de Leibniz (*Cours*, III, 231). On en trouverait immédiatement des traces dans le *Cours*, IV, 257, 268, 272, et II, 8, 10, 67, 80. Voir de même *Cours*, VI, 519, III, 42, et *Catéchisme positiviste* (édition Pécaut), Introduction, p. III.

(2) *Cours*, VI, 589 : « harmonie progressive où l'on doit voir sans doute le plus précieux attribut de la vraie positivité moderne » ; de même *Cours*, VI, 592.

(3) *Politique positive*, I, 63, harmonie dynamique de la conception et de l'application (rôle heuristique de la Révolution française).

(4) *Cours*, VI, 475 : assujettir la prépondérance matérielle « au respect continu des lois morales de l'harmonie universelle, dont toute activité pratique... tend toujours à s'écarter spontanément... »

(5) Les lois de l'harmonie entre système des sciences et système des arts fournissent le type méthodologique d'une telle continuité (*Cours*, IV, 257, 261-262) : « n'est-il pas évident que les différentes sciences sont entre elles, ou presque tous les arts entre eux, dans une telle connexité sociale que l'état bien connu d'une seule partie quelconque, suffisamment caractérisée, permet de prévoir, à un certain

c'est le critère intuitif des valeurs morales dominant la dispersion des activités pratiques (1). Ce qui souligne l'originalité intuitive de l'idée d'harmonie chez Comte, c'est son caractère éminemment dynamique, inventif, progressif. L'harmonie est toujours à perfectionner (*Cours*, VI, 589). Bien loin d'être préétablie, elle est essentiellement œuvre humaine, bien qu'elle suppose toujours un début d'harmonie spontanée. *Le principe d'harmonie est initialement un principe de découverte, d'invention épistémologique* (*Cours*, IV, 257, 261-262). A travers l'effort d'ascèse méthodologique, le principe d'harmonie devient, par la méthode subjective, un principe directeur d'invention spirituelle. L'harmonie individuelle et collective à construire est la fin et le thème directeur de l'effort de subjectivation.

Aussi l'harmonie, comme exigence spontanée, comme fin systématique, idéal et méthode, est, aussi bien que l'idée de contraste (et corrélativement à cette idée), un corollaire intuitif immédiat de l'aspiration au continu politico-scientifique. Elle en exprime à la fois la vocation méthodique et objectivante et l'intention subjective ou finaliste.

#### SÉPARATION ET PASSAGE

Dans le développement du positivisme, on assiste à l'explicitation progressive comtienne d'une continuité humaine, à

degré, avec une vraie sécurité philosophique, l'état général correspondant de chacune des autres, d'après les lois d'harmonie convenables ? Par une considération plus étendue, on conçoit également l'indispensable relation continue qui lie aussi le système des sciences à celui des arts, pourvu qu'on ait toujours soin de supposer, comme l'exige clairement la nature du sujet, une solidarité moins intense à mesure qu'elle devient plus indirecte. »

(1) *Cours*, VI, 436 : la mathématique grecque, premier exercice du sentiment abstrait de l'harmonie. De même *Cours*, IV, 310 : « harmonie universelle, premier principe de l'ordre réel » : formule que Comte entend intuitivement, avec toutes les résonances éthiques associées à la notion d'ordre.

partir d'une tension initiale, d'une discontinuité essentielle entre l'abstrait et le concret. La bipolarité des directions intuitives en quoi s'exprime la tendance au continu est caractéristique. Elle se précise dans la fonction réciproque des catégories de la « *séparation* » et du « *passage* » dont le sens, l'usage, le rôle constructif et méthodique présentent une ampleur bien remarquable. Ces catégories sont intimement associées entre elles. Leur ensemble s'associe à l'intuition de l'abstrait et au continu politico-scientifique, dès que cette dernière intuition est devenue consciente de son développement méthodique, et maîtresse des actes opératoires nécessaires à sa réalisation.

L'intuition de l'abstrait se donne donc, avant tout, comme la perception fine des séparations nécessaires ou, si l'on veut, *comme la limite des notions de contraste*, quand celles-ci sont parfaitement objectivées, c'est-à-dire poussées à leur plus extrême netteté. Par les fonctions méthodiques de séparation, la notion intuitive de contraste s'épanouira finalement dans la conception la plus générale des « *DUALISMES* » fondamentaux, où toutes les faces de la méthode et toutes les propriétés de l'intuition se trouveront combinées.

L'intuition de l'abstrait, comme schème de séparation, possède immédiatement les propriétés intuitives du « *contraste* » ; et, entre autres, la référence obligatoire, la connexion indispensable aux idées d'harmonie. C'est pourquoi la notion intuitive de « *séparation abstraite* » est inséparable d'une notion complémentaire de passage : essentiellement passage de l'abstrait au concret.

A vrai dire, c'est le couple, la somme de ces descriptions corrélatives qui constitue l'intuition de l'abstrait. Moments symétriques d'un même rythme d'analyse et de construction, la séparation et le passage expriment une espèce de *nécessité intuitive*.

En effet, sous la pression même des besoins pratiques,

l'abstrait se sépare spontanément (1) du concret (comme les sciences des arts, ou la métaphysique du monothéisme). Ce même mouvement est systématisé par la méthode, sous toutes ses formes, même les plus raffinées : elle y trouve, à vrai dire, une garantie permanente de profondeur intuitive. Le « mélange » inévitable de l'abstrait et du concret dans le sens commun est l'origine naturelle de toute évolution métaphysique (*Politique positive*, III, 152). Il requiert, dès les premières démarches de la pensée positive, une discipline de l'intuition ; discipline qui consiste à séparer, à purifier. Véritable conversion de l'esprit humain à ce qui semble, à première vue, l'inactuel et le non-sensible, à ce qui se donne comme extérieur au champ de l'expérience immédiate.

Le principe d'une telle séparation abstraite n'est pas sans parenté avec les conceptions de Comte sur la psychologie de l'intelligence et de l'affectivité (*Politique positive*, I, 710-711). Mais sa rigoureuse nécessité est surtout une exigence caractéristique de la méthode (Exemples : *Cours*, V, 398, *Cours*, V, 400).

L'esprit scientifique et philosophique prolonge la division spontanée des travaux, qui commande la convergence des efforts (cf. ARISTOTE, cité in *Politique positive*, II, 158). Ce prolongement revêt une importance extraordinaire dans la structure méthodologique du positivisme, et dans son organisation intuitive. C'est ce dont témoigne la valeur éthique d'une séparation des puissances « temporelle » et « spirituelle » (2). Cette séparation caractérise, en effet, avec une extrême énergie, certaines faces de l'intuition comtienne. Elle désigne une « aptitude » exceptionnelle de l'être humain (applicable à l'individuel et au collectif), aptitude dont la

(1) *Cours*, III, 220.

(2) Cf. *Politique positive*, II, 314 et *Cours*, V, 269 (énergie, spontanéité, prévision).



réalisation universelle fait l'objet propre de l'effort positif et ne peut être envisagée que comme la limite de son plein épanouissement (1).

La vision intuitive est ici directement soudée à la conception politico-scientifique (2). La signification morale ne s'isole pas d'une structure méthodologique. A vrai dire, ces deux natures du principe de séparation se renforcent énergiquement ; et cette association donne le ton juste, la saveur intuitive caractéristique de l'inspiration comtienne (3).

On voit combien Auguste Comte était fondé à désigner cette notion comme le critère réel de son attitude politico-scientifique. Il y montre la « pierre de touche » de ce qui est proprement comtien, et de ce qui est inassimilable au comtisme ; la ligne de démarcation d'avec le déisme (4), comme d'avec le communisme (5) — au sens contemporain où Comte prend ce terme.

Il importe justement, pour ne pas fausser cette intuition, de retenir toujours, parmi les caractères spécifiques de l'idée

(1) Cf. *Politique positive*, II, 127 : pourquoi la séparation des puissances ne peut appartenir qu'au régime final.

(2) Cf. *Politique positive*, II, 105 et II, 129 (structure sociale au moyen âge, chef-d'œuvre de sagesse humaine lié au principe de séparation), voir aussi *Cours*, VI, 467, « devenue à tous égards le principe social de l'élévation intellectuelle et de la dignité morale ».

(3) Cf. *Politique positive*, I, 85, 89 (*Discours préliminaire*) : sens méthodologique, mécanisme psychologique — aspect social — de la séparation. Le sacerdoce explicite le fond moral que recèle la violence du nombre, et joue le rôle de purificateur : lui-même est purifié par le contrôle subjectif du prolétariat. Voir aussi *Politique positive*, I, 76 et 85 (*Discours préliminaire*).

(4) « L'absorption... devint alors... le sujet direct d'une systématisation absolue ». *Cours*, V, 613.

(5) *Politique positive*, I, 157. *Discours préliminaire*. « Ainsi, la principale différence sociale entre le positivisme et le communisme se rapporte finalement à cette séparation normale des deux puissances élémentaires, qui, méconnue jusqu'ici dans toutes les conceptions rénovatrices, se retrouve toujours, au fond de chaque grand problème moderne, comme seule issue finale de l'humanité. »

comtienne de séparation, sa parenté avec la notion de contraste, qu'elle prolonge, affine, précise. Comme celle-ci, la notion comtienne de séparation enferme, en elle-même, un principe de relativité.

Elle est essentiellement schème de complémentarité, instrument de progression vers une forme du continu politico-scientifique. C'est pourquoi elle appelle immédiatement les idées de combinaison (1), de connexité (2), de convergence (3), de passage (4). L'intuition de l'abstrait se présente en réalité toujours simultanément comme mouvement complet de séparation et de passage. Tout l'esprit générateur du positivisme, hérité de l'esprit comtien des mathématiques, consiste dans la perception fine de ce rythme et dans son usage calculé. Le passage de l'abstrait au concret n'est un « acte » décisif de l'intelligence positive, que par suite des « préparations » calculées, méthodiques, « séparatrices » où il est anticipé continuellement et intuitivement.

Il est hors de doute qu'Auguste Comte a énergiquement ressenti, intuitivement vécu, à chaque moment spéculatif de sa pensée, toute la force du « SENTIMENT INTELLECTUEL DE PASSAGE » : soit dans la psychologie individuelle, soit dans l'évolution collective des formes mentales et des types de synthèses (5).

Mais ce sentiment de « passage », de « transition » (voisin aussi des préparations collectives), ne représente un *caractère spécifique de l'intuition comtienne que parce qu'il est corrélatif*

(1) Sur l'intérêt comtien du terme, voir *Politique positive*, II, 23-24.

(2) Cf. *Politique positive*, II, 2.

(3) Cf. *Politique positive*, IV, 34 (notions complémentaires) : « ...la coopération humaine exige autant la séparation des efforts que leur convergence... »

(4) La science abstraite tend vers la science concrète. *Cours*, III, 220.

(5) *Cours*, III, 520 : « Nouveauté de la situation de l'esprit humain quand il passait, dans ses premiers élans scientifiques, de l'état métaphysique à l'état vraiment positif. »

*d'une structure méthodologique.* La conscience de la valeur logique de cette catégorie du « passage » positif fait partie intégrante de la notion : elle en est même l'ossature essentielle (1).

Ce que désigne, en effet, cette méthode uniforme de transition intellectuelle, ce n'est pas seulement la confiance inductive croissante en un artifice logique qui réussit dans tout le continu politico-scientifique, c'est la vérification universelle d'un rythme intuitif d'analyse et de construction.

Conçu du premier coup pour ordonner tout à l'échelle de l'ensemble humain, de la science et de l'art, ce rythme est destiné, par construction, à s'adapter d'une façon uniforme (mais non *pas monotone*) à chaque domaine varié du monde positif en vertu d'une parenté, d'un « isomorphisme » préalable. Autrement dit, il est intuitivement conçu comme schème de l'action et de la pensée positives.

C'est pourquoi, d'ailleurs, l'existence du « passage » comme phase nécessaire de toute spéculation positive, coïncide avec l'existence nécessaire d'une phase abstraite dans tout mouvement de la connaissance vers un état positif. L'intuition de l'abstrait et celle de la phase de transition s'identifient, parce qu'elles expriment l'une et l'autre la nécessité interne du rythme constructif d'un monde politico-scientifique harmonieux (2).

(1) « La similitude radicale dans le mode général d'accomplissement des différentes transitions intellectuelles... principal symptôme de la justesse de nos explications philosophiques » (*Cours*, V, 80).

(2) Sur la coïncidence intuitive de la notion de « passage » avec celle de « phase abstraite » voir : a) ci-dessous : la notion intuitive de métaphysique, et b) la nécessité d'un passage abstrait, (avec considération des rapports entre les vues d'ensemble et la spécialisation) : la considération de l'abstrait comme transitoire, *Politique positive*, I, 10. *Discours préliminaire* ; la nécessité logique de l'abstrait comme passage : *Cours*, VI, 615-616.

## LA NOTION COMTIENNE DE MÉTAPHYSIQUE

C'est cette notion intuitive de l'abstrait comme passage nécessaire dans le mouvement de la connaissance, qui représente en réalité le véritable contenu méthodique, fructueux, développable de *la notion comtienne de métaphysique*. L'« état » métaphysique est par essence abstrait et transitoire (cf. Loi des trois états, *Cours*, VI, 428 et *Politique positive*, III, 28). L'esprit métaphysique ou abstrait, c'est-à-dire le répondant spirituel de cette notion d'état, n'a d'autre essence que cette fonction de passage, nécessaire malgré son évidente illégitimité positive. Elle ne fait que traduire un des aspects les plus intuitifs du mouvement positif de la connaissance (1).

De même (cf. *Politique positive*, III, 36) : la fonction et la destination de l'esprit métaphysique ou abstrait se borne à instituer spontanément « une transition graduelle » entre deux systèmes incompatibles (2). Ce qui explique, d'ailleurs, que la métaphysique ne soit qu'un masque du mouvement positif latent de la connaissance. Elle semble être l'*agent* de la transition ; elle ne peut jamais en être que l'*organe* « systématique » (*Politique positive*, III, 36). En somme, la nécessité de transition logique ou de transition politique, coïncide avec la nécessité d'un passage, ou d'un « esprit » métaphysique ou abstrait (*Cours*, IV, 564). Suivant la formule

(1) *Cours*, V, 221 : La métaphysique est une nature « intermédiaire ». Elle est produite sous « l'influence, latente, mais indispensable, du développement caractéristique, quoique naissant, de l'esprit positif, dont j'ai ci-dessus expliqué l'intime participation pour imprimer profondément à cette philosophie, souvent à l'insu même de ses promoteurs, cette nature intermédiaire qui, voulant cesser d'être purement théologique sans pouvoir encore devenir réellement scientifique, constitue l'état métaphysique, envisagé comme une sorte de maladie chronique transitoire... ».

(2) *Politique positive*, III, 36. « C'est dans le passage de l'une à l'autre que l'esprit métaphysique développe sa principale activité, qui doit cesser quand la dernière se trouve accomplie. »

vigoureuse de Comte, l'esprit métaphysique, ainsi envisagé, est l'« *entremetteur naturel de toutes nos révolutions mentales* » (*Politique positive*, III, 154 ; c'est nous qui soulignons).

S'il peut et doit jouer ce rôle, c'est parce qu'il amorce efficacement (mais incomplètement et superficiellement : donc d'une manière d'abord plus accessible aux faibles forces de l'esprit humain) *la séparation de l'abstrait et du concret*. Il se présente comme séparation incomplète, et surtout hasardeuse et inconsciente, c'est-à-dire aux yeux de la conscience positive, mélange encore trouble d'abstrait et de concret. En effet, c'est le même caractère intuitif qui le désigne comme intermédiaire, transitoire, passager et comme impur (1).

Une bizarre fécondité, une efficacité relative de la métaphysique en résultent, qui la rendent opportune pour toute une phase de l'évolution humaine. Mais la même nature la rend superficielle : « ...toujours disposée à prendre la forme pour le fond... » (*Politique positive*, II, 350). Malgré les honorables et nécessaires illusions de profondeur et de sincérité, la connaissance métaphysique est toujours déficiente.

Tant que l'esprit positif n'a point achevé sa course, le danger métaphysique est inévitable : il reste d'une actualité intuitive permanente. Il y a comme une nécessité de la rechute métaphysique immédiatement liée à la nécessité de cette forme explicative comme passage abstrait, comme intermédiaire essentiel dans le mouvement total de l'esprit : « Quels que soient ses désirs d'émancipation totale, l'esprit moderne reviendra, sous de nouvelles formes, au régime métaphysique, tant qu'il n'aura point accepté la nouvelle

(1) Cf. *Cours*, IV, 562 et 564 : « caractère bâtard et mobile des conceptions métaphysiques, susceptibles de s'adapter... de manière à ménager autant que possible, à notre intelligence, si antipathique à tout changement brusque, une transition presque imperceptible »... « la nature éminemment équivoque et mobile de la philosophie métaphysique proprement dite... ».



discipline philosophique qui surgit aujourd'hui de toute l'évolution positive (1) » (*Politique positive*, I, 524).

Cette conception des propriétés utiles ou néfastes de l'esprit métaphysique comme conscience de passage, comme mélange inévitable de l'abstrait et du concret, ramène nécessairement l'intuition positive aux obligations de séparation, de purification méthodiques. Prolonger le mouvement de l'esprit positif, en chaque point, au-delà de l'explication métaphysique, c'est simplement pousser à son terme, consciemment, le rythme spontanément ébauché de séparation de l'abstrait et du concret. Il s'agit de réaliser un passage valable, de substituer une combinaison authentique au mélange équivoque, instable, et finalement illusoire de la métaphysique.

La pureté de l'idée mathématique de limite est consciemment évoquée par la conception comtienne, séparatrice et purificatrice de l'abstrait. La séparation est, avant tout, *intellectuelle* : perception fine des « différences » de points de vue.

Mais la technique de séparation et de passage est plus intuitivement encore modelée sur l'idée de philosophie mathématique propre à Comte, ce qui permet de comprendre qu'elle associe l'affectif aux actes de l'intelligence abstraite (2). La méthode comtienne, et son intuition corrélative d'une nouvelle forme de continuité, prolongent partout le rythme fondamental de l'abstraction (3). La perception du contraste et de l'harmonie, la recherche de la séparation et du passage,

(1) Analogue à la rechute fétichique sous l'empire des passions ; mais ici il s'agit d'un étage supérieur : rechute sous l'empire d'une nécessité de méthode intellectuelle. Le principe est le même : nécessité « logique » d'un principe d'explication.

(2) Et ce qui implique l'apparition d'une liberté nouvelle de l'examen spirituel par rapport au mélange métaphysique. Cf. *Cours*, V, 16 et *Politique positive*, III, 152.

(3) Continuité logico-affective extrapolant le rythme de différenciation et d'intégration mathématiques (Voir *Synthèse subjective*, p. 511).

aboutissent à la conception universelle des dualismes fondamentaux, et de leur « résolution ».

Ces termes, dans lesquels la méthode et l'intuition sont parfaitement fondues, constituent la forme didactique définitive et stable de la plus intime, de la plus originale inspiration comtienne. Ils résument aussi bien les « passages » instantanés d'un raisonnement que la longue évolution de l'esprit humain.

Le passage de l'état initial à l'état final, pour la raison comtienne, se présente intuitivement comme une différenciation et intégration continue, directement adaptée à l'échelle politico-scientifique et valable pour l'affectivité comme pour l'intelligence (1). Nous constaterons, en effet, que la notion abstraite d'une différenciation et intégration généralisée au *continu humain*, vient aboutir en première ligne à un système de dualismes fondamentaux, où se concentre l'intuition méthodologique de Comte.

#### LA NOTION INTUITIVE DE « DUALISME »

La notion de dualisme, par l'ensemble des fonctions philosophiques qu'elle résume, et par les opérations qu'elle suppose (2) représente le plus complète caractéristique intuitive des inspirations comtiennes. Par une corrélation évidente, c'est en même temps une « somme » de références méthodologiques pour toutes les démarches analytiques et synthétiques du positivisme (3). Possibilité simultanée de diversi-

(1) Cf. *Cours*, III, 619 : « leur impulsion spontanée et indépendante [impulsion des passions] est indispensable au premier éveil et au développement continu des diverses facultés intellectuelles, en leur assignant un but permanent, etc. ».

(2) En particulier, technique de résolution des contrastes, de passage à l'unité.

(3) La description et l'unification des dualismes fondamentaux montrent que Comte a pris nettement conscience de l'esprit intuitif de sa méthode ; des critères intuitifs de son art de la construction spirituelle.

fication méthodologique et de concentration intuitive, elle réalise véritablement un pont entre les notions de « séparation » et les notions de « passage. » En précisant la notion positive de dualisme, en cherchant à la « résoudre » intuitivement, Auguste Comte définit de mieux en mieux tous les problèmes que pose l'existence d'un continu politico-scientifique. De ce continu, il construit progressivement, par là même, toutes les propriétés.

Par son origine spontanée chez Comte, par toutes ses parentés méthodologiques, par sa permanente fonction constructive, le « dualisme universel » désigne un mouvement caractéristique de l'Intuition (1).

Au-delà d'une parenté kantienne reconnue, et dont le devenir original s'exprime par les rapports comtiens du subjectif à l'objectif (2), le dualisme préexiste, chez Comte lui-même comme évidence personnelle et spontanée. L'« opportunité » mentale du dualisme, comme schème, ou catégorie privilégiée, principe spontané commandant l'organisation satisfaisante de nos images, concepts, abstractions, est originairement intuitive. Elle s'apparente directement à *la notion intuitive de contraste* (3).

Le contraste est, avant tout, une application irrésistible de notre penchant aux décompositions binaires (*Politique positive*, I, 574), non seulement parce que la condition « binaire » se révèle comme le ressort fondamental des véritables combinaisons (*économie intellectuelle*), mais parce que

(1) Logiquement, c'est une liaison consciente entre l'aspiration vers un nouveau continu et la vue globale des analyses correspondantes ; psychologiquement, une étape rationnelle entre l'intuition originaire et la synthèse concrète.

(2) Cf. *Catéchisme*, p. 188 (édition de Laffitte) et *Politique positive*, I, 438-439-441. Voir aussi *Politique positive*, III, 588.

(3) Le « Dualisme » de l'homme et du monde est un contraste, *Politique positive*, III, 163 : « *L'homme vint ainsi se poser désormais en contraste avec le monde...* ». Voir aussi *Politique positive*, I, 573.

nous éprouvons une véritable souffrance (1), lorsque nous ne pouvons présenter sous cette forme nos décompositions quelconques (*économie psychologique*). Il y a donc un primat subjectif du dualisme, profondément motivé par les exigences spontanées de la structure mentale de Comte, et par les besoins généraux du psychisme humain (*Politique positive*, I, 554 et 555).

En fait, la valeur intuitive de cette notion lui confère une fonction logique permanente : toutes les catégories usuelles, toutes les formes de distribution méthodique familières au comtisme sont des élaborations variées de la décomposition dualistique (2). C'est elle, par exemple, qui pose, entre la biologie et la cosmologie, le rapport spécifique d'où découlent les caractères fondamentaux de toute connaissance humaine (*Politique positive*, I, 441).

En scrutant la complémentarité du monde et de la vie (3), et la signification de cette complémentarité, Auguste Comte reproduit exactement le travail méthodologique intuitif qui lui fait donner une consistance, une fonction originales à l'idée positive de « dualisme ».

L'aménagement comtien de la notion de dualisme constitue une étape caractéristique de l'intuition (4). Elle part de la continuité hypothétique d'un monde positif ; elle aboutit à la continuité et à l'unité positives, mais intuitivement et

(1) Cf. *Politique positive*, I, 555 : « L'harmonie mentale n'existe, à cet égard (chimie), que quand nous avons constitué l'état binaire. Jusqu'alors, nous éprouvons une souffrance intellectuelle... ».

(2) Et l'on a vu, intuitivement, que la loi des trois états, le schème ternaire est l'étalement dans la durée sociale d'un rythme dualistique. Ce qui revient à dire que l'acte de contraste et de combinaison pour Comte fonde, logiquement et historiquement, la progression (trois termes) et la synthèse (l'unité).

(3) *Politique positive*, I, 442 : « plus distincts et plus inséparables que ne l'indique jusqu'ici leur étude respective ».

(4) Voir *Politique positive*, II, 18-37 (généralisations de l'idée de dualisme) ; *Politique positive*, III, 63, (application à la sociologie et à la philosophie de l'histoire). En ce qui concerne le dualisme chimique, voir plus bas, p. 502.

méthodologiquement conçues. Elle réalise complètement l'effort de création d'une continuité logique entre les exigences également pressantes de « séparation » et de « passage » : elle achève l'affinement des notions de contraste et d'harmonie. Le dualisme est donc nécessairement le schème essentiel de la continuité, de l'unité dans le divers et le discontinu, que représente l'acte de connaissance. C'est pourquoi, le type le plus caractérisé des notions de dualisme, le modèle fondamental, est le dualisme de « l'objectif et du subjectif. » (1).

Il y a, dans cette matrice intuitive des conceptions de dualisme une évidente parenté kantienne, mais qui se borne, en réalité, à la pure conception d'un rapport objet-sujet comme condition fondamentale de relativité, comme référence essentielle d'une structure positive de nos connaissances.

A partir de là, le contact s'évanouit parce que le dualisme enveloppe, chez Comte, toute l'intuition méthodique et politico-scientifique. Incompatible avec la conception déductive de Kant, la notion positive de « dualisme » suit rigoureusement la courbe des rapports inductifs que l'inspiration comtienne vise à définir entre l'objet et le sujet. De là provient son caractère nuancé et son pouvoir hautement intuitif. De là, aussi, sa complexité, ses inégalités apparentes, son hétérogénéité logique.

\* \* \*

Malgré les disparates apparents, et certaine accentuation des caractères « artificialistes » que le dualisme reçoit de la méthode, il ne faut pas y voir une pure fiction didactique, un artifice externe de découpage. C'est, en réalité, un instrument vivant, essentiel : une « fonction » logique, une « caté-

(1) Le positivisme étend à la théorie de la connaissance le « dualisme » entre l'organisme et le « milieu », entre les lois biologiques et les lois cosmologiques. Cf. allusions expressives à Kant : « ce grand dualisme base nécessaire de toutes nos connaissances. » *Politique positive*, I, 438-439, 441 et 442.



gorie » constructive propre à Comte. Elle recouvre l'ensemble de toutes les notions épurées et systématisées par la Méthode objective, des mathématiques à la sociologie, et par tous les procédés de subjectivation (de la philosophie de l'histoire, à la religion et à la Morale).

Son champ véritable d'exercice, qui s'ouvre naturellement par les conditions logiques de toute science, commence donc bien en deçà de la biologie (1).

La physique mathématique est tout entière pétrie de réflexions intuitives et dualistiques concernant les valeurs complémentaires de l'abstrait et du concret. Mais c'est à la chimie, comme nous le verrons facilement, que sont réservés l'usage, l'affinement, l'évolution objective et subjective la plus caractéristique de la notion de dualisme.

A partir de la biologie, c'est-à-dire dans tout le champ de la *psychologie* et de la *sociologie*, de la *philosophie de l'histoire*, le dualisme devient un instrument extraordinaire de généralisation. Cette aptitude généralisatrice, « évolutive » de la notion de dualisme (dont nous venons d'esquisser brièvement l'allure didactique et externe) a pour principe essentiel une parenté intuitive : la parenté de tout dualisme avec le dualisme fondamental de l'objectif et du subjectif.

Tout *dualisme universel* (on verra ce qui justifie cette expression) suit, en effet, le devenir spécifiquement comtien du rapport dynamique entre l'objet et le sujet. Il se développe selon le même rythme de contraste préalable et d'harmonie progressive, dont l'usage intuitif définit par rapport à Kant l'originalité de Comte (2). De cette nature évolutive l'il-

(1) En effet, on en retrouvera plus tard l'expression originaire dans la partie définitive de la logique abstraite (*Synthèse subjective*). Cette expression relève des structures mathématiques, sous la forme oppositionnelle du différentiel et de l'intégral, de l'analyse et de la synthèse (pour ne pas parler du statique et du dynamique essentiellement engendrés par la philosophie biologique).

(2) Voir *Politique positive*, I, 578-580 ; p. 578, le parallélisme de l'évo-

Illustration la plus saisissante est offerte par la théorie du *dualisme chimique*. On voit là, à partir d'une pure théorie d'épistémologie objective, comment la fonction familière, spontanée puis systématique du dualisme évolue nécessairement, logiquement, vers *un rôle subjectivant*. De commodité opératoire, de « latitude » technique, la décomposition binaire se transforme en dualisme universel, qui impose des propriétés subjectivantes.

La philosophie chimique de Comte a reproduit la dialectique générale du système positif, de l'abstrait au concret et de l'objectif au subjectif, mais le dualisme chimique n'a pas, pour autant, *changé de nature*. Il est aussi « intuitif » à l'*origine* qu'à l'arrivée, et aussi nourri d'objectivation (ce qui apparaît moins vite, mais n'est pas moins vérifiable).

On assiste, somme toute, à un développement complet de toutes les propriétés intuitives d'une fonction essentielle d'organisation de la pensée comtienne. Il ne s'agit pas d'un passage du dualisme purement « objectif » (rien de tel n'existe) à un dualisme arbitraire, ou métaphysique, ou anti-scientifique (le dualisme « universel » ne présente jamais ces caractères). Le dualisme chimique est une exigence intuitive qui développe peu à peu tout son sens, à partir de l'objectivation scientifique et par l'expérience progressivement enrichie, explicitée, des rapports du sujet à l'objet (1). Cette

lution du dualisme organique-inorganique et du dualisme objectif-subjectif : parallélisme intuitif.

Le dualisme universel comporte toujours une perspective finale d'assimilation abstraite. D'où ce résultat que le dualisme complet est virtuellement généralisable et soluble, c'est-à-dire principe intuitif de solubilité aux limites.

(1) *Dualisme chimique* :

a) En chimie : constitution la plus commune : *Cours*, III, 45 et début des leçons sur la chimie. Le dualisme « opérationnel » de la théorie électro-chimique (*Cours*, III, 167-172) ;

b) Origine « logique » : « la théorie que je propose... dérivant... de principes établis, par un tout autre ordre de considérations supérieures, pour les besoins fondamentaux de la philosophie chimique... » *Cours*, III, 135 ;

notion épistémologique rejoint ainsi directement la fonction logique universelle que la *Politique positive* décèle, souligne et consacre comme institution subjective. Le positivisme prend conscience de son intuition même, en chimie, comme fonction d'un dualisme universel, dualisme étroitement associé à l'organisation commune de nos conceptions objectives et de nos impressions subjectives (1).

Le dualisme, ainsi universalisé, porte en lui l'évidence d'une réduction possible, d'une harmonisation imminente de tous les contrastes dont il opère la synthèse. Principe de solubilité, de résolution virtuelle aux limites, le dualisme, en cela principalement, représente le formulaire total, le type structural parfait, l'expression accomplie de l'*Intuition comtienne*.

L'originalité de cette fonction intuitive, c'est de réaliser une élucidation et une unification réciproques des thèmes qu'elle associe. Elle les sépare mieux, et en même temps les fait converger, dans la mesure où elle les montre pénétrables à la Méthode objective-subjective du positivisme complet, à sa logique finale. Elle constitue un art permanent de la recherche intuitive. Position à la fois plus claire et plus fructueuse des principaux antagonismes logiques, elle en inscrit les conditions de résolution, en même temps que les caractères antithétiques. Elle fixe leur référence au développement complet de l'esprit positif ; elle les note toujours en fonction du moment auquel correspond leur usage dans la démarche générale de l'intelligence. *Elle permet de saisir, en définitive,*

c) Proposition et préparation du dualisme général (*Cours*, III, 77, Chimie).

d) Fonction généralisatrice du dualisme — généralisation justifiée objectivement (extension de la loi des propositions définies en chimie organique). *Cours*, III, 130 et 132 et sq. *Cours*, III, 82 et sq.

e) Dualisme type d'hypothèse subjective. *Cours*, VI, 694.

(1) Voir *Politique positive*, I, 551-553-554. Entre autres conséquences, on peut pressentir, par ce raccourci, en quelle mesure la *Chimie* de Comte peut être dite, comme toute la *Méthode*, anticartésienne, malgré le cartésianisme partiel de son inspiration directrice.

*la participation de tout problème philosophique au rythme intérieur de la Méthode.*

Ce sont ces propriétés généralisatrices et puissamment intuitives, mais au sens où l'intuition exprime tout l'esprit comtien de la *Méthode*, qui rendent possible, — et réellement efficace, l'insertion, l'application spontanée du dualisme, dans les zones extrêmes de la systématisation comtienne, dans les domaines concrets pratiques et affectifs de la morale, de la politique, et de la Religion.

Dans de tels prolongements, la fonction intuitive du dualisme se révèle, avec une précision de plus en plus grande, comme commerce réciproque, mais aussi comme antithèse entre l'activité de l'intelligence et l'exercice du sentiment. Par toutes les analyses qu'il évoque, par tout ce qu'il propose de synthèses virtuelles, d'harmonie, de convergence progressivement approchée, appréciable à la limite, le conflit intuitif de l'intelligence et du cœur pénètre la notion comtienne du dualisme. A condition de le considérer toujours comme appareil méthodologique, sous l'aspect généralisateur des schèmes d'organisation spéculative propres à Comte, ce dualisme logico-affectif constitue la représentation fondamentale du *Dualisme*, en tant qu'Intuition générale d'une Méthode positive.

Didactiquement, c'est même sous cette forme que se présente le plus habituellement la concentration intuitive des spéculations comtiennes. Elle nous permet d'en concevoir concrètement la réalité.

Mais l'intuition est toujours une pure conséquence abstraite des structures méthodologiques. Sa possibilité, sa nécessité, la « forme » logique qu'elle revêt dérivent, immédiatement, des rapports que nous avons vus s'établir entre le schème d'abstraction et le jeu complet de la Méthode. La notion intuitive de dualisme unit indissolublement les règles de la méthode objective aux thèmes essentiels de la logique du sentiment.

## LE PRINCIPE D'ÉQUIVALENCE DES DUALISMES

Sous les espèces du dualisme, quel qu'en soit le contenu, et prenant le mot dans sa pure acception fonctionnelle, Comte dispose d'un instrument universel de concentration intuitive. Instrument d'une extrême importance, pour l'organisation et le perfectionnement de la méthode. Par lui, Comte opère réellement, et non pas fictivement ou par symbole, sur la structure de son intuition : sur sa « formulation », sur sa « découverte » d'abord, sur son développement continu ensuite et sur toutes les fonctions qu'elle résume, sur l'Unité logique qu'elle doit, en définitive, constituer.

Construire l'intuition comtienne consiste à vérifier la cohérence et la convergence de ses propriétés. L'Unité intuitive est une pure application de la Méthode, mais une application poursuivie jusqu'au terme décisif.

Logiquement, cette démarche suppose simplement reconnue l'évidence d'une structure méthodologique commune à travers la filière des méthodes ; historiquement et didactiquement, elle se traduit, dans la création originale de Comte, par deux étapes, faciles à reconnaître et à interpréter.

La filière des méthodes se résume d'abord dans le jeu cohérent de cinq dualismes fondamentaux, qui se réfèrent intuitivement à chaque discipline abstraite (1). En vertu des propriétés généralisatrices du dualisme (aux bornes supérieures de l'échelle positive) ces schèmes donnent naissance, d'autre part, à deux dualismes caractéristiques (2), entièrement homogènes aux dualismes de la méthodologie scienti-

(1) La correspondance s'établit comme suit : a) Abstrait-concret ; différentiel-intégral ; analyse-synthèse : sciences mathématiques et physico-chimie.

b) Statique-dynamique : biologie.

c) Ordre-progrès : sociologie.

(2) Celui de la théorie et de la pratique (correspondant à la politique) ; celui de l'égoïsme et de l'altruisme correspondant à la morale et à la religion.



fique, en ce qui concerne le fonctionnement logique et intuitif. L'accrochage entre ces sept couples s'opère enfin par le pouvoir spontanément généralisateur du dualisme, par son extension spontanée puis systématique à l'exercice intuitif de la Méthode tout entière.

Le premier moment de la déduction finale consiste justement à reconnaître que la fonction généralisatrice du dualisme, sa valeur d'intuition aux limites, c'est-à-dire son aptitude à régulariser le contraste de la théorie et de la pratique, est « homogène » à sa fonction méthodologique préalable dans les sciences exactes. Par suite, le dualisme entre la théorie et la pratique est convenablement schématisable par le rapport intuitif de l'abstrait au concret (1). Cette découverte de Comte sur le contenu réel de son intuition, véritable éclairage, « en profondeur » résulte évidemment de l'acte de subjectivation sociologique. Elle proclame une *coïncidence subjective complète entre le dualisme de l'abstrait et du concret et le dualisme théorie-pratique* (2). Cette coïncidence est décelée comme « évidence intuitive ».

Le deuxième moment déductif est de pure méthodologie. Quand la méthode a développé toutes les structures abstraites, il ne reste plus qu'à constater la convergence de celles-ci, à prendre acte de l'Unité de la Méthode, sous la forme intuitive du dualisme universel (3).

(1) Cet échelon est franchi dans le passage du *Cours* à la *Politique positive*. C'est la « correction », par ce dernier ouvrage, du principal « défaut » de l'ouvrage fondamental. Méconnaissant l'identité des deux rapports intuitifs, le *Cours* ne pouvait donner au rapport abstrait-concret toute sa profondeur et ne pouvait souligner assez le caractère asymptotique des sciences concrètes. (Les deux défauts sont étroitement corrélatifs.) Voir *Synthèse subjective*, pp. 510 et sq.

(2) Une telle connaissance est rendue possible par la construction complète de l'objectivation positive, jusques, et y compris, la sociologie. Elle se rattache visiblement à la propriété évolutive du dualisme.

(3) Perspective finale, unité d'intuition, apparaissent d'abord, didactiquement, sous la forme d'une subjectivation de la Logique mathématique, figurant le germe d'une Logique finale. La *Synthèse sub-*

Comte traduit cette opération par l'énoncé d'un principe d'équivalence : *l'équivalence des sept dualismes fondamentaux* ; c'est-à-dire, pour nous, l'équivalence des fonctions méthodologiques du dualisme, d'un bout à l'autre du système et pour tout le champ d'une Intuition positive.

*Le principe d'équivalence des dualismes est donc le principe fondamental de l'Intuition comtienne* — et ce n'est pas fortuitement que ce principe est déjà annoncé dans l'Introduction, puis longuement développé au cœur de la *Synthèse subjective* (1). Il fait apparaître l'unité intuitive de la Logique positive et présente le dualisme universel comme schème essentiel de cette Unité. Le rapport de l'abstrait au concret est désormais assimilé complètement à l'algorithme différentiel de la nature humaine, prise sous tous ses aspects positifs (2).

Cette évidence intuitive est si crue, si brutale, qu'on l'a prise souvent pour une dégénérescence sénile, pour une folie

*jective*, dernière œuvre de Comte, a une valeur éminemment intuitive. Elle indique sous une forme méthodologique des rapprochements que la suite seule de la doctrine aurait fait apparaître didactiquement. Cf. spécialement *Synthèse subjective*, p. 511.

(1) *Introduction à la Synthèse subjective*, pp. 1 et 26 « principe d'équivalence », et *Synthèse subjective*, pp. 508-509 (réduction des sept dualismes), et pp. 511 et sq. (généralisation du principe d'équivalence).

(2) Les textes de Comte sont d'une clarté, d'une insistance irréfutables sur ce point : *1<sup>er</sup> Echelon* : « Etablie philosophiquement, la distinction générale entre l'abstrait et le concret coïncide avec la division normale entre la théorie et la pratique, depuis que mon principal ouvrage rectifia la plus grande imperfection de mon traité fondamental. Voilà comment ce double dualisme équivaut à ceux que je viens d'identifier.... » *2<sup>e</sup> Echelon* : « Une telle identification conduit à reconnaître l'équivalence normale de ces contrastes intellectuels au double contraste social, d'une part politique, de l'autre moral, que présentent d'abord le progrès et l'ordre, puis l'égoïsme et l'altruisme... » Etablie au début de ce volume, la coïncidence de ces deux oppositions avec division générale entre l'analyse et la synthèse permet de les assimiler aux diverses distinctions déjà confondues. »

« Sous cet aspect, l'ensemble de la nature humaine, successivement considérée envers l'activité, l'intelligence, et le sentiment, comporte sept dualismes fondamentaux, dont l'équivalence normale est irrévocablement consacrée par la religion universelle » (*Synthèse subjective*, pp. 510-511).

raisonnante, etc. Or, il est facile de voir, par notre déduction, que le principe d'équivalence est dans la Logique indiscutable de tout le mouvement comtien de la Méthode depuis les origines ; il ne fait que synthétiser, subjectiver, et très fidèlement, une exigence profondément attachée à tout l'art constructif d'une Logique comtienne : à son Intuition fondamentale.

Son extrême importance, sa précision, en font, à notre avis, l'« arête intuitive » de la Méthode comtienne, la ligne de partage éclatante du dogme et de l'intuition : il schématise l'universalité des fonctions intuitives sous la forme du dualisme, et dans la référence complète de ce dernier à l'« éventail » des *Méthodes*.

Apparaissant comme lié méthodologiquement aux fonctions de subjectivation, le dualisme intuitif universel leur est relatif : il ne peut se donner jamais comme objectivement stabilisé ou résolu. Il propose une convergence asymptotique, une possibilité « évolutive » d'harmonie objective-subjective. C'est un équilibre virtuel, susceptible d'approximation croissante, de définition progressive, par la référence à l'unité constitutive des sept méthodes fondamentales.

Selon le texte formel de Comte, cette unité se « schématise » comme une variété du rapport générique de l'abstrait au concret, germe, centre vivifiant de l'Intuition comtienne où tout vient finalement (et explicitement) se concentrer.

*A partir de là, il est bien évident que l'intuition comtienne est définie et qu'elle est maîtresse de sa structure : consciente de ses caractères spécifiques, qui sont des attributs de la Méthode complète (1).*

(1) L'intuition est structurée méthodologiquement, ce qui signifie l'apparition consciente d'une technique « achevée » pour la construction du continu politico-scientifique anticipé dès l'origine par Auguste Comte.

## L'UNITÉ INTUITIVE DU POSITIVISME

L'évidence d'« intuition », anticipant l'unité de la Méthode, entraîne évidemment des répercussions profondes sur la notion fondamentale de l'« Unité positive », sommet de la doctrine philosophique et morale d'Auguste Comte (1).

Si on ne restitue pas à cette conception doctrinale (2) la mobilité, la souplesse intuitive de la Méthode constructive, on est toujours conduit à la déformer : elle penche nécessairement vers l'une quelconque des références didactiques que lui suppose l'histoire du positivisme.

Elle paraît alors inévitablement boiteuse, — ou même fausse, — en tout cas « double » et contradictoire. L'unité logique n'est plus celle qu'impose la fidélité à l'esprit mathématique et aux méthodes d'objectivation, tout en paraissant s'en recommander sans cesse ; l'unité religieuse n'est plus une conquête ni une démonstration neuve : c'est une projection arbitraire de la subjectivité individuelle (3).

Au contraire, pour Comte, la construction unifiante est telle que l'« Unité finale », par structure méthodologique et par fonction intuitive, doit visiblement apparaître comme inséparablement intellectuelle et affective. L'unité logique n'est pas conflit, mais équilibre réciproque et progressif de l'objectif et du subjectif : l'unité religieuse n'est « dogmatique » que par l'inséparabilité entre la méthode et la doc-

(1) La suite du texte déjà cité (*Synthèse subjective*, p. 511) prouve la valeur d'anticipation intuitive que revêt ce dernier ouvrage de Comte : « De tels rapprochements ne peuvent être ici qu'indiqués, puisque leur appréciation dogmatique appartient au volume suivant, où sera directement établie la théorie finale de l'unité réelle. »

(2) Conception lourde de tous les imports prépositivistes et qui évoque même les sources les plus contraires à la véritable inspiration politico-scientifique de Comte.

(3) Unité d'un « conformisme » étroitement assujéti aux préférences sentimentales de Comte.

trine. Son primat subjectif est le corollaire, spécifiquement positif, des fonctions d'objectivation (1).

Dire que l'Unité comtienne possède une structure intuitive, c'est prouver que sous l'exercice apparemment « totalitaire » d'une forme dogmatique individuelle, ce qui fonctionne réellement, c'est une multiplicité harmonieuse de références méthodologiques. L'organisation, la généralisation, l'intégration de ces références dans une Intuition commune s'opère, nous venons de le voir, par l'évolution caractéristique des fonctions de dualisme. L'unité comtienne est fondée sur le principe d'équivalence des dualismes : elle eût été didactiquement explicitée par le développement méthodique de cette évidence intuitive.

Pour la pensée positive, le résultat, extrêmement important, d'une telle constatation, c'est qu'une technique de la continuité politico-scientifique est « au point » : technique non plus seulement espérée, anticipée, mais réalisée, structurée, équipée de ses formes de développement par la convergence des dualismes méthodologiques. Sans doute, la convergence n'est rigoureuse que si l'on adopte le point de vue subjectif propre à la *Synthèse* ; mais il faut reconnaître déjà son caractère éminemment « développable » ; caractère essentiel, d'où dérivent l'universalité et l'actualité de la recherche comtienne.

Le rapport entre l'« Unité intuitive comtienne » et l'import méthodologique des dualismes qui la structurent logiquement subsiste, même si l'on ne s'arrête pas au point de vue relativement comtien d'un pur finalisme sociologique. Le mécanisme mental monté par Comte subsiste, à la seule — et nécessaire — condition, que l'on adopte parfaitement le mouvement intuitif de la méthode : *celui qui établit, avec l'existence et la fonction des dualismes, leur nature évolutive et leur rapport fondamental ; leur convergence intuitive aux limites.*

(1) Cf. plus haut : *Méthode subjective et logique du sentiment*, pp. 288 et sq.



Cette conséquence est d'une importance extrême pour la solidité, la stabilité et la fécondité de l'invention positive, laquelle est d'autant plus ferme, vigoureuse qu'elle se définit, se construit par un mouvement développable. A l'intérieur même du système de Comte, dans l'acte où nous le recevons, l'élan vers le développement intuitif de la Méthode est la *ligne de plus grande stabilité — et de plus grande richesse — de l'Unité comtienne*.

Inséparablement intellectuelle et affective (1), inséparablement Logique et Scientifique, Religieuse (au sens comtien du mot) par essence, et non par accident, ou par « surcroît », l'Unité du positivisme n'est telle que par l'élan intuitif où elle se construit. Elle est solide, parce qu'elle est toujours « à construire » (et non point révélée), à construire selon un rythme purement comtien, mais non pas dans le sens fidéiste du mot (2).

L'unité du positivisme du début à la fin est l'objectif « asymptotique » d'une pédagogie transcendante : la doctrine ne se donne comme définitive et contraignante que par une nécessité singulière de cette invention pédagogique. Mais son essence n'est pas telle.

L'Unité comtienne dépend essentiellement d'une « continuité » dans l'effort intellectuel, continuité dans la construction d'un réel politico-scientifique (3). C'est cette continuité d'intuition que réalise, en lui donnant sa structure, ses instruments méthodologiques, le principe d'équivalence des sept dualismes.

(1) Cf. plus loin pp. 520 et sq : « L'altruisme ».

(2) Ce qui serait le cas, si Comte, élevé fictivement au niveau d'une sociologie définitive, avait décrété quelques caractères gratuits d'unité religieuse, pure projection de sa « synthèse personnelle ».

(3) C'est ce qu'illustre l'attitude intuitive de Comte à l'égard des beaux problèmes révélateurs d'une Unité inséparablement affective et idéologique : les problèmes sociaux, « les questions sociales ».

## GÉNÉRALITÉ ET RELATIVITÉ INTUITIVES

La nature intuitive de l'Unité comtienne permet de donner leur vraie valeur aux principes positifs de généralité et de relativité. La confusion conceptuelle apparente entre « généralité objective » et « généralité subjective », confusion sensible dans le *Cours* (1), n'atteint pas l'usage méthodologique. Elle se dissipe entièrement quand devient évidente la fonction *intuitive* du principe de généralité.

Au terme de son itinéraire philosophique, Comte a souligné la contradiction initiale et relevé le caractère intuitif du dualisme entre « généralité objective » et « généralité subjective » (2). Le paradoxe de la généralité se résout par la même intuition qui fonde sur la méthode scientifique un schématisme abstrait. La fonction de généralité n'est qu'une face de la fonction schématisante. Elle devient donc susceptible d'une véritable « continuité opératoire » dans tout le champ objectif et subjectif de l'organisation positive.

N'étant qu'une face didactique du schématisme de l'abs-

(1) En effet, même si l'on distingue soigneusement des « généralités » didactiques (simples fixations abstraites d'un acte essentiel dont elles ne retiennent que la trace), la fonction pure du « général », celle-ci se présente chez Comte, d'abord, de façon ambiguë. Dès l'origine il propose comme type de généralité l'abstraction mathématique ; mais dans la même démarche d'ascèse objectivante (*Cours*, IV, 490) il concède aux fonctions de coordination sociale, également, une valeur typique de fonction ordinatrice, un caractère « essentiel » de généralité. Le paradoxe est foncier, sous cette présentation, car le « général » pour Comte, exactement comme dans l'armée, résume la règle hiérarchique de subordination régulière.

La vérité est que Comte, ici, comme dans les premiers exposés du *Cours* sur les sciences abstraites et les sciences concrètes, *est emporté par son instinct de la « fonction » à définir*. Il se suppose placé toujours dans le champ d'existence homogène où cette fonction s'applique. Didactiquement, il oublie que le lecteur n'a pas dû se séparer du champ initial où ces distinctions ont été posées par l'auteur.

(2) *Politique positive*, II, 333, et IV, 205. Rapprocher de ces textes l'usage initial de l'expression « généralités pratiques » (*Cours*, I, p. 55, *Exposition*).

traction, le « général » est alternativement objectif ou subjectif. La fonction qu'il désigne doit être objectivante ou subjectivante selon le « moment » spirituel de la méthode, et la fin qu'elle vise, c'est-à-dire la nature du problème, et son rang. Au terme de la constitution intuitive, et sur le modèle bien éclairci du dualisme universel, les fonctions symétriques corrélatives du « général » comme principe d'objectivation et de subjectivation apparaissent comme évidemment et nécessairement compatibles (1).

La conduite spontanée de la Méthode comtienne, dans le cours élémentaire de ses actes constructifs, nous montre une instructive cohérence. Sous les gaucheries, les impropriétés apparentes, ou les paradoxes, se cachent toujours une orientation relativiste, une sécurité « relativiste », dont l'indication et le sens en chaque point ne nous sont révélés que par la continuité implicite de l'Intuition.

Ce n'est pas seulement en vertu de célèbres assertions doctrinales qu'on doit reconnaître la Relativité au cœur du système. On serait déjà averti de sa présence silencieuse, mais décisive et contraignante, par le mouvement intuitif de la connaissance, ressort de la Méthode. L'esprit « relatif » est une propriété essentielle des structures abstraites : chacune de celles-ci, c'est-à-dire chaque moment de la Méthode, se définit par une direction, et par une « opportunité », une « occurrence » spéciale dans le processus évolutif. C'est ce qui permet d'affirmer que la relativation comtienne (et par là toute la structure fine de la Méthode) est éminemment développable.

*Le dualisme de l' « absolu » et du « relatif » est tellement inhérent au maniement intuitif de la Méthode, qu'il n'a même*

(1) L'intuition méthodologique des fonctions abstraites comme différentielles du passage de l'objectif au subjectif exige qu'on fasse apparaître les deux faces du principe de généralité, spontanément et paradoxalement d'abord, systématiquement et intuitivement ensuite. Le « général » est donc toujours dans les méthodes la racine inventive, et vivifiante : non point du tout le stérile « axiome éternel » de Taine.

*pas besoin d'être énoncé à chaque fois* : c'est le tissu fondamental présumé par toute référence méthodologique. Quand on décrit toujours le positivisme de Comte comme système fermé, arrêté (ce qui, même pour la lettre du comtisme est faux en bien des sens), on oublie toujours cette développabilité interne. Celle-ci renverse toutes les immobilisations doctrinales. Elle fut inscrite logiquement, mais surtout intuitivement dans les articulations essentielles du mouvement constructeur d'un esprit positif.

#### LE TEMPS

Une des applications immédiates les plus imprévues, et les plus méconnues, de cette valeur intuitive du principe de relativité comtienne, se manifeste dans la structure positive du *Temps*. Il y a une intuition comtienne du temps, ou plutôt une continuité intuitive embrassant tous les aspects positifs de la notion de temps. De cette continuité, l'immédiate perception est résumée par une formule célèbre, qui est une formule de méthodologie historique (1) : « *Le présent, par l'avenir déduit du passé.* » Ce présent, ainsi construit jouit d'une « densité intuitive » irréductible aux pures représentations objectivantes, à quoi l'on borne d'ordinaire le schème temporel de Comte.

On ne prétend pas indiquer, par là, que le temps astronomique, et même le temps absolu, spatialisé, d'une astronomie newtonienne cessent de constituer la trame scientifique de cette objectivation abstraite (2). Mais même en se bornant, pour le temps abstrait, à la structure purement objective de l'astronomie comtienne, par exemple aux formules du *Cours*, l'intuition corrélatrice de cette forme schématique nous em-

(1) Principe de la *déduction* en philosophie de l'histoire.

(2) Encore faudrait-il nuancer déjà cette conception. Elle s'ouvre, pour Comte, à toutes les conséquences « relativistes » d'une astronomie anthropocentrique (centrée sur l'image d'un Monde opposé à l'Univers) et même aux restitutions concrètes du néo-fétichisme.

porte immédiatement vers une conception subjective, de plus en plus proche des durées concrètes de notre psychologie. Il s'agit parfois d'une représentation presque assimilable à une « durée sociale ». Le temps est « concret » au sens purement comtien et intuitif du terme, c'est-à-dire comme valeur complémentaire de toutes les durées expérimentales avec lesquelles notre durée propre se trouve mise, méthodologiquement, en connexion abstraite.

Le « présent » pour Comte est bien autre chose que la césure d'un temps abstrait et continu. C'est, au fond, la différentielle du progrès subjectif et objectif de l'individu et de l'espèce : un « passage », du type de l'intuition, entre deux « immensités » de durée. Il est vrai que Comte paraît concevoir ces durées sous la modalité purement objective d'une continuité abstraite, homologue de l'espace (1), d'où semble résulter une « éclipse » du présent au profit d'un avenir et d'un passé homogènes. Mais cette notation abstraite (curieuse introduction aux critiques (2) bergsoniennes) est immédiatement compensée, reprise subjectivement par la fonction humaniste de l'intelligence scientifique. Autrement dit, le temps abstrait de l'intelligence objectivante implique, dans sa création, le temps concret, subjectif, penché sur l'histoire, et sur l'humain, le temps de l'intelligence inventive (3). La

(1) « Le présent ne constitue jamais qu'une vague et rapide transition entre deux immensités de durée, directement liées l'une à l'autre » *Politique positive*, II, 364.

(2) Il y a, dans la conception méthodologique de Comte, en tant qu'elle prend appui sur un effort d'objectivation abstraite une très profonde connaissance des caractères de l'espace, et du temps spatialisé des sciences physico-mathématiques : *Politique positive*, I, 489-490, et surtout *Synthèse subjective*, chapitre VII et Conclusion, spécialement pp. 742 et sq. L'Espace et le Temps sont appréciés subjectivement dans la religion positive par l'intermédiaire intuitif du dualisme entre l'Espace et la Logique.

(3) « L'intelligence remplit spontanément cette condition, d'après la portée lointaine de l'essor spéculatif, esthétique ou théorique, qui ne peut ordinairement fructifier qu'envers nos descendants » *Politique positive*, IV, 327.



« durée » comtienne, dans son individualité créatrice, accepte la coïncidence, la fusion paradoxale de ces deux durées. Plus justement, l'intuition comtienne les combine, les associe, les équilibre avec finesse : leur harmonie « dynamique » représente seule la notion de temps, chez Comte.

On peut dire, sans aucune exagération, que la structure intuitive spontanée du « temps » chez Comte, est presque complètement absorbée par la fonction de « durée » historique : l'histoire représentant la productivité subjective par excellence.

Dès l'origine, le temps chez Comte, se qualifie par son aspect « pratique », sa vocation spécifique à la productivité, à l'action humaines (1). Et cette association se précise, à la fois intuitivement et méthodologiquement, dans la *Politique*, c'est-à-dire dans l'exploitation subjectivante des conditions sociologiques : « Une sage fusion des deux points de vue sociologiques (statique et dynamique) y détermine (dans l'Avenir humain) la juste influence du temps dans l'ensemble des conceptions humaines » (*Politique positive*, IV, p. 5). Aussi Comte peut-il dire que la synthèse finale réintroduit une juste participation du temps (*Politique positive*, IV, 7).

Cette participation, qui d'abord rejoint la continuité caractéristique des intuitions comtiennes (2), en « valorise » aussi les intentions affectives : elle permet à la subjectivité propre

(1) « Sans réfléchir que toutes les questions humaines, envisagées sous un certain aspect pratique, se réduisent nécessairement à de simples questions de temps », *Cours*, IV, 221 (contre le libéralisme économique et sa théorie du machinisme) ; *idem*, *Cours*, II, 408, « Toutefois, comme les questions réelles deviennent souvent, à tous égards, de pures questions de Temps ».

(2) Valeur « chimique » du temps en « géologie chimique ». *Cours*, III, 173 : « la durée suffisamment prolongée des mêmes influences chimiques détermine des formations qui n'auraient pas eu lieu sans cela ». De même, la distinction établie par la *Politique positive*, II, 440, « entre les modifications fixes, qui ne se manifestent que dans l'espace, et les modifications continues, que le temps seul développe assez ».

de Comte de s'épanouir (1) ; elle retrouve enfin dans le rythme temporel du développement humain, le rythme essentiel d'un progrès sentimental.

C'est cette coïncidence que notera intuitivement la *Synthèse subjective*, mais elle est déjà méthodologiquement présente dans la *Politique* (2). Si l'on se rappelle que l'évolution religieuse de Comte est délibérément orientée vers le primat du culte, on comprend pleinement la projection de la Synthèse vers l'avenir, la mort anticipée, et la compréhension du Système « en développement », toutes conséquences *intuitives d'une perception du Temps comme rythme d'un acte d'amour*.

On voit ainsi que le temps abstrait et objectif de l'Astronomie ne peut, à aucun titre, tenir lieu d'une description positive du temps chez Comte.

Bien au contraire, l'essence temporelle de la réalité comtienne étant radicalement dynamique (projection d'un mouvement constructif inséparablement intellectuel et affectif), sa nature serait beaucoup plus proche de ce que la psychologie individuelle, ou même la psychologie sociale, utilisent sous la notion bergsonienne de « durée ».

Evidemment, aucune des deux conceptions ne se trouve explicitée par la doctrine de Comte. Mais le contact, l'effet de développement réciproque entre une durée individuelle et une durée sociale, y est réellement éprouvé. Il est même intuitivement conçu, c'est-à-dire posé dans tous ses rapports

(1) Le temps, en ce concret affectif, a une valeur extraordinairement originale. Voir aussi sur ce point MECCA VARNEY, *loc. cit.*, spécialement p. 120 (structure affective de la chronologie comtienne) et les pages que nous consacrons au Concret affectif, dans notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 117 et sq.

(2) Cf. *Politique positive*, IV, 89, les ensembles : Amour, Avenir, Culte ; Ordre. Passé, Dogme ; Progrès, Présent, Régime.

essentiels avec le système des méthodes objectives et subjectives : il est donc entièrement développable (1).

### LE PROGRÈS COMME INTUITION

Le contact, intuitivement perçu et méthodiquement développé, entre la durée individuelle et la durée sociale n'est autre que la notion comtienne de Progrès. Cette notion diffère profondément de tout ce que le prépositivisme et le post-positivisme ont diffusé sous le même terme, car les propriétés intuitives du Temps et de la Relativité comtienne ne peuvent manquer de retentir sur elle. Le progrès est, par excellence, l'exercice de ce « temps plein » dont la synthèse comtienne permet seule la construction progressive. Il constitue une expression typiquement intuitive de la nouvelle forme de continuité humaine, d'essence méthodologique, que propage le positivisme.

Tout d'abord, ce progrès est de « droit » : c'est une conception essentiellement abstraite, inséparable de l'exercice régulier des facultés intellectuelles, selon la logique mathématique de Comte (2). Le schème thermologique de Biot et de Fourier (3) est l'illustration méthodologique et intuitive la plus frappante de la nature nécessairement asymptotique, et des fonctions logiques, intellectuelles, immanentes, chez Comte, à toute notion de progrès : il en exprime bien l'esprit rationnel.

(1) Les rayons du développement temporel sont justement fournis par les articulations de la Méthode. L'intuition comtienne se développe partout suivant l'« éventail » des Méthodes.

(2) *Cours*, IV, p. 155 : le caractère « progressif » distingue l'attitude scientifique. Cf. ce que nous disons plus haut du progrès abstrait et de la loi des trois états (pp. 237 et 250). Rapprocher la notion de progrès des notions de calcul différentiel et intégral, *Synthèse subjective*, p. 537, p. 548.

(3) L'abstraction distingue dans le problème thermologique un domaine désordonné inaccessible à l'étude, un domaine purement figé, mort, et un domaine de « progrès », asymptote vers un état d'équilibre : le domaine intermédiaire de « variation » régulière où l'esprit peut étudier une propagation thermique. Cf. BACHELARD, *Propagation thermique dans les solides*, p. 39.

De même, c'est une intuition politico-scientifique d'origine mathématique qui est, on l'a vu, la racine de la loi des trois états. Le caractère intuitif de la notion de progrès, comme existence logique, se traduit chez Comte par ce fait que la « progressivité » (en prenant ce mot avec tous les corollaires méthodologiques comtiens qu'il suppose) est le critère de *normalité* d'une institution (*Cours*, V, 152 et sq.).

Cette évidence logique de la nécessité du « progrès abstrait » suppose d'ailleurs explicitement l'adhésion intuitive à la notion d'un continu politico-scientifique : « d'un point de vue purement scientifique, on conçoit aisément que la condition de continuité constitue un élément indispensable de la notion définitive du progrès de l'humanité » (*Cours*, IV, 185). Toutes les propriétés du schématisme s'appliquent donc à cette intuition d'origine mathématique, et tout d'abord la relativité essentielle de la définition « opératoire » (1).

En sorte qu'on doit distinguer : « *des progrès* », dont le schème essentiel est toujours fourni par le mouvement de la connaissance, mais dont les rythmes s'infléchissent selon la nature du domaine réel envisagé ; mais qu'il faut dire aussi « *le progrès* », comme dualisme intuitif (2) : c'est-à-dire comme harmonie évolutive et contraste développable du progrès à l'ordre (*Politique positive*, IV, 2). En conséquence, les progrès se subordonnent comme les ordres, car ils ne sont que leurs développements modifiables (*Politique positive*, II, 174).

En outre, le progrès, comme toute intuition comtienne, développement de la Méthode totale, et plus peut-être que toute autre intuition, implique une référence subjectivante, une conversion aux fins synthétiques dans une conscience individuelle. D'une part, la notion de progrès chez Comte ne saurait être, à aucun titre, *pure objectivité* ; et d'autre part,

(1) Sur l'origine scientifique d'une intuition abstraite du progrès continu, voir *Politique positive*, III, 589 (allusion à Fontenelle),

(2) C'est la condition de possibilité d'une science historique : on voit que la racine intuitive se trouve toujours dans la Méthode.

l'intuition en requiert un exercice individuel. C'est pourquoi les formules de Comte, non seulement en ce qu'elles évoquent pour son invention personnelle, mais en ce qui concerne la lettre même du dogme, doivent être lues comme les principes d'une émancipation spirituelle. Elles invitent au développement inventif de la subjectivité individuelle, développement d'abord spontané, puis systématiquement appuyé sur l'évolution collective de l'intelligence (1). Le progrès n'est donc que la face expérimentale de la relation différentielle entre intelligence et affectivité, jugeable et développable par l'individu, en qui s'achève l'effort collectif.

### L'ALTRUISME

Intuitivement, le dualisme de l'ordre et du progrès a donc son centre de gravité dans l'exercice individuel des puissances affectives (2). L'*altruisme* conçu comme l'Unité méthodique de l'intelligence et du cœur, non pas l'altruisme théorique, *mais l'altruisme effectif* de l'homme concret, est la clef de voûte de toute notion positive de progrès (3).

Sous le terme d'« Altruisme », la logique intuitive de Comte introduit donc bien autre chose que cette *charité froide* dont on a discrédité les vertus par toutes les collusions prépositivistes qu'elle autorisait. Elle s'adresse bien avant tout au prochain, *à l'autre en tant qu'autre* (4), comme toute charité authentique et non à une fiction d'humanité ou d'êtres

(1) Progrès individuel du sentiment, *Politique positive*, IV, 297.

(2)... « De là résulte le progrès *nécessaire*, qui n'est jamais que le développement de l'ordre émané de l'amour », *Politique positive*, I, 330, *Discours préliminaire*. Conclusion. (C'est nous qui soulignons).

(3) Cf. *Politique positive*, IV, 21 : « Cette aptitude *nécessaire* des variations affectives à résumer l'ensemble de l'évolution humaine ne saurait appartenir à l'égoïsme, et réside uniquement dans l'altruisme, qui seul permet de représenter le mouvement total par l'ascendant graduel de la sociabilité » (le terme en italique est souligné par nous).

(4) Sur les rapports de SCHELER et de COMTE, voir pp. 201 et 599.



généraux. Comte est explicite sur ce point ; et il ne transigeait pas sur la qualité des sentiments.

Serait-ce une charité froide parce qu'abstraite ? Or elle n'est abstraite que parce qu'elle enveloppe effectivement l'appel à l'intelligence. Et c'est ce qui fait sa grandeur, sa puissante efficacité, son avenir développable. L'altruisme désigne toujours intuitivement, pour Comte, le point de contact le plus vivant, le plus chaleureux entre l'abstrait et le concret, entre la plus douloureuse intimité humaine et la plus efficace pureté de l'intelligence.

C'est le type de l'Unité religieuse, c'est-à-dire à la fois méthodique et intuitive, prolongée jusqu'aux domaines extrêmes : l'exercice par l'individu, dans toute l'échelle de ses rapports avec le milieu, d'une liaison différentielle entre l'intelligence et le cœur (1).

L'intuition désigne sous le terme d'« altruisme » un nouveau « régime mental » où l'Amour est principe et l'intelligence « ministre », — une conduite logico-affective, réellement faite pour un essor continu, fidèle à la mission évolutive du positivisme.

L'altruisme est une espèce d'intermédiaire opératoire, nécessaire à l'individu, conçu à son échelle, mais en perspective infinie sur le social et le monde vivant. Cet intermédiaire doit permettre, entre le concret affectif et l'abstraction, le commerce inventif et réciproque qu'exprima la vie même de Comte.

Pour l'intimité de la pensée comtienne, comme pour son développement en nous, l'altruisme est, par définition, *la condition intuitive fondamentale d'une progression humaine conçue comme possible : la base d'une foi rationnelle en l'Humanité* (2).

(1) Où l'on voit que l'altruisme n'est pas « philanthropie » ni pur sentimentalisme. L'un et l'autre sont sévèrement critiqués par Comte.

(2) L'altruisme est indispensable à la conception abstraite de la sociabilité et à la structure d'une échelle pratique du progrès humain (*Politique positive*, IV, 20).

Les pragmatistes diraient que c'est en aimant l'humanité qu'on y croit, et qu'on la fait exister ; les purs intellectualistes diraient qu'une sociologie objectivante propose un objet final à notre affectivité. Pour Comte, c'est un même acte indivisible d'intelligence et d'amour, infiniment répété, qui constitue le progrès révélateur d'une société humaine et la foi en une existence collective, au sein même de la conscience individuelle. C'est cette foi qui règle les sentiments, en régularisant l'intelligence (1), parce que les deux effets sont liés dès l'origine.

### L'HUMANITÉ

L'« Humanité » apparaît ainsi, radicalement, comme la synthèse intuitive des possibilités de progrès et des occasions d'altruisme. Tel est le sens spécifiquement comtien de la fameuse définition de l'Etre social comme ensemble (*Politique positive*, I, 411). L'assimilation entre les individus porte, non seulement parmi les siècles, les générations et les races, sur une élite significative, mais bien plus profondément encore sur les fonctions que ces êtres représentent et développent : sur l'« alliance » du cœur et de l'intelligence, *racine religieuse de l'unité humaine*.

L'humanité représente la perfection intuitive, l'harmonie virtuelle de tous les dualismes, leur unité asymptotique, mais dont l'approche est vécue comme expérience personnelle. Centre intellectuel et affectif de l'unité humaine (*Politique positive*, II, 62), cette notion résume tous les aspects de la grande continuité politico-scientifique, dont l'anticipation intuitive et la réalisation méthodique nourrissent le dynamisme comtien. Continuité dans l'espace, continuité dans le temps, toujours plus profondément élaborées par Comte,

(1) Intuition profondément développée dans le Mythe de l'Altruisme, c'est-à-dire l'hypothèse utopique d'un monde où cesseraient les exigences abstraites de l'action (*Politique positive*, II, 141 et sq.).

sondées dans toutes leurs directions concrètes, mais toujours comme un essor, une progression vivante, une méthode d'invention.

L'humanité, par sa structure objectivante et sa puissance de subjectivation est le centre vivant de ce rapport générique entre l'abstrait et le concret, où le positivisme se concentre intuitivement. Elle en illustre la plus éminente propriété : la puissance inventive, la fonction de développement. L'« humanité » intuitivement et méthodologiquement conçue par Comte est le passage suprême de l'abstrait au concret : le moment décisif où, par l'effort de l'intelligence, une possibilité nouvelle apparaît dans les destinées du sentiment. Elle constitue, en définitive, la plus profonde et la plus puissante intuition « fonctionnelle » de cette perpétuelle création, toujours développée par Comte, d'une *Méthode unitive politico-scientifique* (1).

En soulignant, par les fonctions uniformes du schématisme, la structure méthodologique de la plus célèbre, de la plus incomprise notion du dogme positif, on la fait naturellement apparaître comme une fonction logico-affective radicalement inhérente à ce que l'intuition comtienne peut présenter de plus original. Mais cette nature est bien conforme à l'usage de Comte. Profondément pénétré de la continuité logico-affective du mouvement d'objectivation, Comte y voit toujours la construction de l'« unité » sociologique et simultanément la génération d'un développement sentimental lié à l'œuvre

(1) Cf. *Politique positive*, IV, 531 : «... Le dogme de l'humanité, dont la réalité se trouva démontrée d'après l'ensemble de l'existence collective, et surtout par son appréciation dynamique. Or, une telle condensation devait faire directement sentir la connexité nécessaire entre les satisfactions intellectuelles et les besoins moraux. Il suffisait que l'âme fût assez émue pour regarder le Grand-Etre auquel se rapporte l'ensemble de nos actes et de nos pensées comme éminemment propre à devenir aussi le centre de nos affections. Alors surgit spontanément l'unité complète, auparavant impossible, et dont l'avènement termine l'initiation humaine, en substituant irrévocablement le relatif à l'absolu ».

objectivante. Aussi, le plus naturellement du monde, sous la représentation de l'Humanité, le positivisme joue de toutes les possibilités méthodologiques et affectives qui la constituent intuitivement (1).

Extrêmement conscient de cette *tactique intuitive* Comte a d'ailleurs très finement aperçu que le « didactique », le « conceptuel » de ses exposés serait toujours en retard sur le « méthodologique » ; que la présentation sincère de sa philosophie exigerait une œuvre d'approximation logico-affective incessamment retouchée (2). Dans ce jeu permanent de l'intuition, les facteurs affectifs sont toujours agissants ; l'usage de la fonction « humanité » en est inséparable (3). Elle revêt intuitivement un sens précis et délicat. Il ne s'agit pas d'un vague attribut sentimental conféré à une représentation collective ; il s'agit de la croissance, en tout moment scientifique et historique, *d'un rapport entre l'abstrait et le concret*. Sous la trame des événements politico-scientifiques ce rapport indique une cohésion réelle entre les possibilités du sentiment et la force de l'intelligence. Il exerce le discernement délicat des germes d'unité spirituelle (4).

De là, le caractère naturel, spontané, l'évidence intuitive de la notion comtienne d'« Humanité ». C'est un centre d'Unité spirituelle, fondée sur la puissance prépondérante, la continuité rigoureuse de l'instinct méthodologique, et

(1) Tous les problèmes politico-scientifiques se posent, abstraite-ment comme des faces de l'« intuition » essentielle : intuition collective, globale de l'homme intellectuel et de sa vocation affective. Ainsi voir *Politique positive*, IV, 532-539.

(2) Cf. *Politique positive*, II, préface, p. vi : « Les conceptions que j'y expose ne deviendront même pleinement jugeables que d'après le développement historique et la destination pratique qu'elles trouveront respectivement dans les deux autres [tomes]. C'est justement cet ensemble qui représente l'intuition comtienne.

(3) Cf. *Politique positive*, IV, pp. 15 et 21 : adhésion intuitive et affective aux destins de l'humanité.

(4) Cf. *Politique positive*, III, 518 : « se sentaient chargés des destinées fondamentales de l'humanité » (savants).

confirmée par la sagesse concrète du sens commun (1). De là, enfin, pour Comte, la certitude de pouvoir fonder une religion sur un dogme réel, purement « opératoire » et cependant propice à la culture des sentiments à la fois les plus précieux et les plus « naturels » à l'homme.

Entre l'« humanité » et la méthode scientifique, positivement schématisée jusqu'à la sociologie, la *liaison* conçue par Comte atteint la force logique d'une démonstration rationnelle, mais aussi la vertu inventive d'une Intuition centrale : elle constitue la véritable idée mère du système positif (2).

(1) « Une admirable équivoque consacre, en effet, la même expression pour désigner à la fois la plus vaste extension habituelle de cette suprême affection et l'ensemble de la race où elle se développe le mieux » (*Politique positive*, I, 703).

(2) Cf. *Politique positive*, IV, 548. (Dogme de l'humanité)... « dont la liaison avec l'ensemble de la sociologie n'échappe qu'aux sophistes »... « penseurs assez arriérés pour rejeter le dogme de l'Humanité comme ontologique ou mystique ». (C'est nous qui soulignons.)

Voir aussi *Politique positive*, II, 50 : « ... fonder l'unité de conception sur le même Grand Etre qui déjà peut seul permettre l'unité d'affection et, l'unité d'action » (reprise subjective de l'intuition). De même *Politique positive*, II, 54-55 et 75 et sqq.

---



## CHAPITRE III

### L'INTUITION ET LE SCHÉMATISME : LA DIALECTIQUE INTUITIVE

La restitution des structures méthodologiques caractéristiques d'une Intuition comtienne entraîne, de toute évidence, sur les thèmes fondamentaux de la doctrine, des retentissements très profonds dont nous avons simplement esquissé l'allure générale.

Si sommaire que soit notre bilan, il suffit à prouver l'ampleur, et surtout le pouvoir de « rajeunissement » des répercussions intuitives sur le dogme positif. Si l'on respecte vraiment le mouvement méthodologique de Comte, il n'est plus possible d'y faire correspondre une doctrine figée. La seule considération attentive du schématisme de l'abstraction, et de son rythme évolutif, oblige à maintenir un contact permanent de l'esprit positif avec les destinées, toujours actuelles, de l'invention méthodologique : contact intuitif et réellement vivifiant.

Nous ne saurions, ici, étudier l'effet d'une telle régénération sur tous les thèmes fondamentaux du positivisme. Mais nous voudrions déjà montrer que, *par son devenir spontané, l'intuition schématique permet d'interpréter très naturellement l'achèvement comtien du système positif*. Mieux que toute autre hypothèse, l'autonomie intuitive reconnue au rythme de la pensée abstraite justifie l'issue, apparemment paradoxale, du mouvement de subjectivation. Elle en fournit, en tout cas, une représentation cohérente et développable.

De même que nous avons vu, dans le fonctionnement du schéma, un appel à l'intuition, de même l'organisation intuitive est une allusion perpétuelle à la discipline schématique ; elle n'est authentiquement comtienne que par là ; parce qu'elle joue à travers un schématisme de Méthode. Il y a réciprocité entre Intuition et schématisme. A travers ce jeu du schéma et de l'intuition, la Méthode positive se construit, s'exerce, se développe complètement (1).

Il importe de rappeler que ce schématisme comtien n'a qu'une parenté lointaine avec le formalisme lagrangien, qui cependant l'inspire ; et une parenté plus lointaine encore, sinon même fictive avec le modèle kantien (2). Par lui-même, le schéma est « inventif » et inventif dans l'ordre des conceptions méthodologiques (3). Dans le devenir de la pensée comtienne, c'est lui, essentiellement, qui introduit partout le ferment de liberté et de rénovation logique. Si l'on se souvient que la Méthode comtienne ne s'exerce qu'à travers ce schéma, et dans la mesure où elle en élabore l'intuition, on aperçoit immédiatement les conséquences profondes d'une telle structure.

(1) En effet, ce que montre bien clairement l'analyse des caractères spécifiques de l'intuition comtienne (et ce qu'elle permet de développer avec efficacité), c'est la propriété de l'Intuition positive d'être toujours corrélatrice de la référence méthodologique, c'est-à-dire du schématisme de l'abstraction.

(2) Ce dont s'inspire le plus fidèlement le schématisme de Comte, c'est du « rapport » cartésien, ou plus exactement de l'intuition cartésienne du rapport (Voir plus haut, pp. 417 et sq.).

Encore faut-il immédiatement rappeler que cette inspiration cartésienne, dont Comte maintient le caractère non-formaliste, défini par un contact immédiat avec la vie des méthodes, est prodigieusement élaborée par la fonction politico-scientifique qui lui est dévolue, le réel qu'elle enregistre, et par l'effet d'une technique inédite de subjectivation. Il en résulte que le schème de l'abstrait et du concret échappe radicalement à toute rigidité « catégorielle » ; il est essentiellement souple, évolutif, et inventif.

(3) Voir plus haut : *Méthode subjective et logique du sentiment*, pp. 288 et sq., et, de même : *Les Études psychologiques*, pp. 208 et sq.

Avant tout, il faut restituer, dans la description de la Méthode, *surtout dans la description schématique que nous avons donnée*, la fonction « assouplissante » de l'intuition, sans laquelle aucun enchaînement logique n'est réellement « comtien ». L'intuition nuance, affine et approfondit ce que nous avons décrit comme rigide, stylisé, un peu trop stylisé pour représenter fidèlement le flux spontané de la pensée comtienne.

Mais il y a plus. Si le schéma comtien doit être considéré comme « ouvert », la Méthode positive, selon la formule favorite de Comte, est radicalement *développable*. Le schéma, comme nous avons vu, est apparenté, dans ses origines, comme dans sa fin, à une véritable Logique de l'invention méthodologique. Son rôle intuitif consiste à établir une connexion immédiate entre l'anticipation d'une synthèse politique et morale, thème des « spéculations » positivistes, et le mouvement réel de la connaissance scientifique : il fonde l'assimilation des conduites abstraites sur leur génie commun d'invention méthodologique. La valeur inventive du schéma signifie que l'*Intuition comtienne*, âme de la Méthode, est entraînée, d'un mouvement irrésistible, autonome, vers son achèvement interne. Un tel mouvement coïncide, pour l'inspiration de Comte avec la logique propre du système positif.

Le système comtien se trouve devant l'obligation « intuitive » de pousser jusqu'à son terme méthodique l'anticipation permanente du schéma : celle qui constitue la vertu excitatrice, organisatrice des rapports de l'abstrait au concret.

Ce que la Doctrine présente en extrême perspective, ce que la Méthode élabore avec tant de prudente et patiente efficacité (1), l'intuition comtienne le requiert avec une immédiate évidence. L'*achèvement* religieux ou le *développement* sentimental du positivisme constituent le terme spontané, l'issue profondément naturelle d'une *Dialectique intuitive*.

(1) En particulier par la « continuité » différentielle de passage de l'objectif au subjectif.

## LA DIALECTIQUE INTUITIVE

Bien que la structure dialectique apparaisse d'abord dans l'appareil abstrait de la Méthode finale (1), elle est beaucoup plus naturellement accessible par l'organisation intuitive du positivisme. C'est l'Intuition qui fonde, dans l'exercice méthodique, la continuité « différentielle » d'un passage entre l'objectif et le subjectif. C'est elle qui nourrit toute la vigueur du rythme essentiel de l'abstraction. On peut dire que la Méthode est dialectique, surtout par ce qu'elle implique de cohérence intuitive.

Aussi est-il possible de déceler, à partir de l'Intuition comtienne, beaucoup plus aisément et plus complètement que par l'inspection immédiate de la Méthode, la présence des éléments et des rythmes dialectiques. La genèse complète des caractères intuitifs spécifiques, telle que nous l'avons décrite, est l'œuvre évidente d'une espèce de dialectique spontanée : « dialectique » du *contraste* et de l'*harmonie*, de la *séparation* et du *passage*, non pas de la contradiction, de l'antithèse et de la synthèse. « Dialectique » des schèmes de description méthodologique, et non des formes logiques de l'entendement pur, cette curieuse génération rythmée de thèmes intuitifs aboutit à la conception radicalement intuitive d'une « Unité » affectivo-intellectuelle. Là s'équilibrent toutes les « oppositions » méthodologiques, assimilées et conduites vers l'harmonie par la réduction originale aux fonctions du « dualisme » universel. Pour autant qu'on consente à dénommer « dialectique » cette démarche intuitive, on en décèle immédiatement toute l'étrangeté, par rapport aux dialectiques, même contemporaines, de Hegel et de Proudhon, et plus encore de Marx (2). Elle ne se mêle pas de nous imposer une

(1) Cf. *L'idée de philosophie première*, pp. 349 et sq.

(2) Une comparaison systématique de ces démarches (comparaison qui dépasse évidemment le cadre de notre ouvrage), ferait ressortir de curieuses affinités subjectives, historiques et sociologiques, et des « intentions » radicalement différentes. Nous ne prétendons pas, malgré une

rigoureuse nécessité « logique » ou d'établir des chaînes purement « conceptuelles » ; mais elle prétend suivre patiemment, dans le réel complexe de la politique et de la science, l'enchaînement total des rapports objectifs et subjectifs issus d'une « intuition » synthétique.

Ce qui est proprement « dialectique » et ce qui confère au processus comtien une sorte de « nécessité » de « rigidité » originale, une allure logique « sui generis », c'est l'homogénéité opératoire de toutes ses démarches intuitives : elles reconnaissent une commune mesure, un instrument uniforme de progression, de « calcul » mental, sous les espèces du schématisation de l'abstraction. Il n'est pas difficile, en effet, d'isoler les « règles » invariables qu'observe, dans son devenir, le rapport de l'abstrait au concret. Aussi bien dans sa nature intuitive que dans ses manifestations méthodologiques, le schème fondamental se développe et se dépasse toujours selon la même loi (1).

Pour chaque acte d'analyse et de construction positives, comme pour la perception synthétique de l'unité humaine, l'abstrait et le concret se définissent simultanément et corrélativement, par révélation réciproque (2). L'abstrait se sépare spontanément (puis systématiquement) du concret (3), mais il faut que l'abstrait rejoigne le concret, après une éducation positive, qui est essentiellement une ascèse objectivante. La « chute » dans l'abstraction permet la conquête définitive

tradition en ce sens, que le terme même de dialectique soit applicable à toutes.

(1) Cette loi n'est que la projection différentielle d'un passage global de l'objectif au subjectif, valable pour tout le réel politico-scientifique synthétiquement embrassé par l'inspiration comtienne. Son développement didactique dans le temps est représenté par la « *Loi des trois états* ». Celle-ci formule comme un rythme uniforme d'alternance logique le rapport intuitif des deux extrêmes dont la pensée positive poursuit la convergence finale.

(2) Cf. *Synthèse subjective*, p. 253.

(3) Comme les sciences des arts (cf. *Cours*, III, 220), la théologie du fétichisme, etc...



d'une puissance stable de subjectivation concrète. Ce rythme se déroule, dans tout l'univers politico-scientifique de Comte, entre le pôle purement concret, correspondant à l'existence pratique exclusive de toute systématisation (Cf. *Synthèse subjective*, p. 253-254) et le pôle purement abstrait de l'objectivité la plus pauvre : l'existence logico-mathématique (*Synthèse subjective*, pp. 254 et sq.).

Cependant, il existe des ordres de durée relative, des hiérarchies de croissance dans les divers passages de l'abstrait au concret (1). Cela, c'est la technique délicate, l'art méthodologique personnel de Comte, dans le maniement infinitésimal du principe « différentiel » de l'abstrait et du concret. De même que la difficulté de la méthode infinitésimale est de discerner les rapports des infiniments petits, les hiérarchies, les ordres de passage, ici, tout consiste à savoir apprécier l'ordre, la vitesse relative, les intermédiaires, les « durées » spécifiques de tous ces passages de l'abstrait au concret. Sous cette réserve (2), la dialectique de l'abstrait et du concret peut être suivie de bout en bout, dans la carrière, et dans le système de Comte : notre restitution de la méthode n'est qu'une application de cette uniformité intuitive de la dialectique comtienne (3).

Il est même possible de s'adapter, de se plier suffisamment à l'espèce de régularité logique, de nécessité relative, spéci-

(1) Par exemple : a) Il faut que l'abstraction métaphysique croisse, s'épanouisse, et s'épuise avant de muer en germes positifs, par une première vocation concrète.

b) Les applications concrètes ne guident pas immédiatement les démarches de la science abstraite : il faut que la science abstraite soit coordonnée, c'est-à-dire ait pris sa consistance définitive d'organisme avant de se tourner vers le concret et susciter la « systématique » de l'application.

(2) Réserve extrêmement importante ! Elle caractérise la *Méthode comtienne* comme « art » original de la construction spirituelle.

(3) Aussi bien agissante entre les termes de la hiérarchie encyclopédique, qu'à l'intérieur de ces mêmes termes, qui représentent autant de disciplines scientifiques.

fiquement comtienne, que dégage cette dialectique, pour devancer avec fruit les suites de la déduction méthodologique. On arrive ainsi à repenser de façon réellement adéquate la structure complète de la doctrine. Mais cette reconstruction, réduite à elle-même, n'aurait qu'une valeur symbolique. Ce qui interdit, à juste titre, de présenter ces enchaînements dialectiques comme « les équivalents » d'une Méthode ou d'une « doctrine positive », c'est qu'ils ne peuvent, par définition (et par la volonté expresse de Comte), se suffire à eux-mêmes.

Leur fin, radicalement intuitive, est non seulement de susciter (1) le mouvement abstrait de la connaissance, mais d'enfermer celui-ci dans le champ unique d'une expérience politico-scientifique. L'abstrait et le concret n'ont d'existence légitime que par leur rapport, qui n'existe pas positivement en dehors d'une référence scientifique ou pratique *immédiate* (2). Cette remarque fondamentale ne doit pas faire oublier, mais au contraire, doit nous rappeler énergiquement qu'aux deux pôles de l'intuition comtienne, ce contact immédiat est un contact inventif, et personnel : *subjectif mais développable* (3).

Cette circonstance, qui nous a seule permis de dégager, et d'isoler concrètement, dans un autre ouvrage, les *origines intuitives du positivisme*, c'est-à-dire la genèse « expérimentale » d'un schématisme comtien organisateur de l'esprit positif, nous autorise, et même nous conduit nécessairement ici, à reconnaître les fins authentiques de l'inspiration comtienne.

De même que la dialectique intuitive prélude, inventive-ment, dans les deux pôles extrêmes de la Synthèse, à l'ana-

(1) Par un « réflexe » de complémentarité.

(2) Cf. Première partie : *Conditions de la connaissance objective*, et spécialement *La sagesse empirique des sciences*, pp. 43 et sq.

(3) Ce qui, dans le mouvement dialectique, confine à la structure logico-mathématique, ou à l'expérience affective, représente, non seulement un schématisme constructif, mais, nécessairement, en même temps, une zone d'accroissement inventif : une participation nue, immédiate de l'intuition comtienne au flux et reflux des sentiments, et à l'exercice personnel de l'invention abstraite.

lyse qui définira celle-ci, de même, par son issue nécessaire, la dialectique désigne les seules voies authentiques où conduit la logique du système. Elle précise le sens que pouvait offrir, pour Comte, et l'action que pouvait développer sur sa doctrine, l'achèvement intuitif de la Méthode. Elle éclaire la valeur spécifiquement comtienne des perspectives finales de la religion positiviste.

#### L'ACHÈVEMENT INTUITIF DE LA PENSÉE ABSTRAITE

Il est naturel que l'achèvement intuitif du positivisme (1) soit proposé par la *Synthèse subjective*. Ce livre, le plus représentatif de l'intuition comtienne, est aussi celui qui réalise finalement la reprise « subjectivante » de l'inspiration mathématique. L'issue dialectique de l'intuition comtienne devait évidemment se manifester d'abord comme un retour de l'inventivité philosophique sur son point de départ : l'esprit de la méthodologie abstraite, d'où avait jailli le premier élan schématique.

Il est visible dans la *Synthèse subjective* que le devenir de la logique mathématique se confond avec le devenir de l'intuition comtienne et de la Méthode. Le jeu complet de la dialectique intuitive au niveau de l'abstraction mathématique oriente l'effort inventif vers une réintégration des valeurs concrètes (2).

(1) Achèvement d'ailleurs simplement esquissé (puisque la philosophie troisième ne fut pas écrite), et esquissé uniquement dans la ligne de la *Méthode*.

(2) Dès l'origine, l'intuition de l'abstrait se présente comme une préparation méthodique au dépassement des mathématiques par l'esprit mathématique (*Synthèse subjective*, pp. 552-553). C'est ce dépassement que souligne l'achèvement de la dialectique intuitive, jouant sur le pôle abstrait du couple schématique. Il faut concevoir la destinée logique de la méthode mathématique, chez Comte, comme caractérisée par un essor continu. Cet essor n'est pas compromis, il est, au contraire, *garanti* par l'arrêt relatif de la doctrine objective au niveau historiquement défini par la science comtienne (cf. *Logique du sentiment*, pp. 280 et sq.). Un tel développement se présente comme la promotion d'une nouvelle logique,

Pour amorcer l'« élévation de la raison abstraite au niveau de la raison concrète », la dialectique comtienne pousse la logique mathématique dans une voie imprévue : voie paradoxale, pour ne pas dire scandaleuse, si on ne lui restitue sa fonction et sa valeur intuitives. Pédagogie transcendante — technique d'invention abstraite, école d'invention concrète et individuelle, cette reprise dialectique, permet de « mobiliser » subjectivement la science mathématique. Elle constitue une source presque immédiate de rajeunissement « philosophique », par l'exploitation du relativisme comtien (1).

Une attitude aussi intuitive se montre éminemment développable pour nous, parce qu'elle suscite partout un corollaire concret aux spéculations les plus abstraites. On sait que la physique ou les techniques d'applications ont souvent fonctionné comme « excitant privilégié », comme source de rajeunissement pour l'invention mathématique. De même les finalités humaines associées à l'intuition méthodologique de Comte suscitent un approfondissement original de sa philosophie mathématique.

L'achèvement concret de la dialectique intuitive se traduit par une généralisation complète du schématisme. Le rythme de différenciation et d'intégration s'étend à l'unité, subjectivement conçue, de la nature humaine. Mais, inversement, une telle extension retentit sur le fondement logique du calcul différentiel et, en général de l'analyse transcendante. Ce fondement, désormais, n'est plus affaire de science pure, simple question interne de logique et de technique mathématiques, il apparaît comme le problème de la philoso-

Logique de l'invention, plus intuitive que conceptuelle ou algorithmique. Cf. *Synthèse subjective*, p. 98 (jeu d'une intuition logico-affective : analyse du poète supérieure aux analyses du mathématicien) et *ibid.*, pp. 731 et sq. La *Synthèse subjective* entreprend cette tâche en ébauchant une éducation mathématique fondée sur les propriétés concrètes et subjectivantes de la Méthode comtienne totale : logique constructive.

(1) Elle dégage toutes les « références » concrètes, historiques, sociologiques et psychologiques de l'abstraction mathématique chez Comte.

phie positive tout entière. L'écrivain de la *Synthèse* ne se fait plus d'illusion sur la solution approchée et imparfaite du *Cours* (1) : le rapport de l'abstrait au concret, en aucun domaine, ne saurait être justiciable d'une élucidation fragmentaire. La justification « logique » et non plus seulement épistémologique de nos opérations sur l'infini mathématique relève d'une intuition générale du continu politico-scientifique.

\*  
\* \*

Il est très remarquable qu'Auguste Comte, par le seul approfondissement intuitif de son schématisme, ait pu, à l'issue d'une dialectique inspirée de l'analyse mathématique, concevoir pleinement l'insuffisance logique de celle-ci. D'où cette idée très solide, — très moderne d'ailleurs, — que la méthode du calcul différentiel et intégral — c'est-à-dire la technique de l'infini mathématique — ne rend pas compte, par elle-même de sa « logique » essentielle.

La recherche de celle-ci requiert une méthodologie nouvelle dont l'esprit ne se dévoile que sur le plan de la philosophie encyclopédique, c'est-à-dire pour une vision synthétique, abstraite et concrète, de l'organisation des rapports scientifiques.

La logique de l'infini échappe à la science du continu purement mathématique. Bien pénétré de cette évidence, Comte juge que toute critique interne, purement limitée au domaine abstrait des mathématiques, ne fera au mieux que développer, transposer la question, ou, au pis, l'obscurcir de nuages « métaphysiques ». Aussi cherche-t-il le sens positif de l'analyse mathématique *par la construction abstraite-concrète d'une lo-*

(1) Simple esquisse didactique, intuitivement très féconde, mais philosophiquement insuffisante de la recherche d'une « philosophie » positive de l'analyse mathématique.



*gique nouvelle*, valable pour toute intuition du continu politico-scientifique.

Démarche extraordinairement neuve, hardie, et si peu démodée qu'elle évoque immédiatement les tentatives actuelles d'investigation logico-mathématique. Il est à peine nécessaire de souligner ici les profondes divergences, les extraordinaires dissimilitudes de technique et d'inspiration entre Comte et nos modernes mathématiciens ou logiciens. Elles tiennent d'abord à l'arrêt relatif que le positivisme impose à la science mathématique ; mais elles dépendent surtout de la manière radicalement synthétique dont Comte veut concevoir la possibilité d'une logique nouvelle. Il n'en est que plus frappant de voir la « dialectique intuitive », par les propres nécessités de son développement autonome, retentir sur le pôle abstrait du schématisme constructeur. Toutes les conséquences logiques du principe initial de subjectivité, impliqué par le départ intuitif de la Méthode comtienne, sont ainsi progressivement décrites.

On peut observer ce mouvement dans la *Synthèse subjective*. Si l'on respecte toujours le point de vue affectivo-intellectuel, constructif d'une Logique finale, on suit aisément le rythme de la pensée, entre le germe mathématique de la logique (« *logique réduite* ») et la clarté nouvelle qu'y décèle l'intuition synthétique, par la force d'une dialectique spontanée. L'esprit comtien inaugure, entre l'abstraction initiale et la synthèse finale entrevue, un procédé de confrontation systématique, un perpétuel va-et-vient.

Ce rythme de révélation réciproque, cette conduite « intuitive » des échanges de méthode à méthode, évoque irrésistiblement la conduite intuitive et inventive, que certains mathématiciens ont pratiquée pour l'avancement du calcul fonctionnel (1) et de la théorie des ensembles : le *passage du fini à l'infini* (2).

(1) Si significativement placé dans la propre direction inventive de Comte en analyse mathématique (*calcul des variations*).

(2) Il s'agit du principe connu : « *Ce qui réussit dans le fini réussit* »

Entre le jeu de l'abstraction mathématique, et les opérations « élucidantes » de la logique finale, Comte tente continuellement un passage inventif (1). Dans ce passage son intuition est toujours guidée, et contrôlée, par la dialectique uniforme de l'abstrait et du concret. On peut ainsi sentir, plus finement, le sens qu'il convient d'accorder à la Synthèse finale, comme coïncidence de l'« objet » et du « sujet » (2).

\*  
\* \*

L'achèvement dialectique institue la coïncidence de l'« objet » et du « sujet » afin que l'abstrait s'élève au niveau de la raison concrète. Mais il faut entendre méthodologiquement ces passages, et les entendre selon leur nature opératoire. La coïncidence finale est une asymptote. Elle désigne la réussite, intuitivement anticipée, mais toujours méthodologiquement et patiemment construite, de l'acte élémentaire de subjectivation. Celui-ci est toujours corollaire d'une ascèse scientifique. Il exige d'être fondé sur une objectivité suffisante.

*aussi dans l'infini* », principe heuristique, nullement machine à démontrer mécaniquement des vérités, mais fil directeur d'une méthode d'invention qui les découvre et les prouve en les ramenant à des méthodes objectivantes, *finitistes*. De même chez Comte : ce qui réussit dans une Logique réduite, c'est-à-dire *dans une fraction du continu méthodologique* doit réussir pour le continu politico-scientifique. D'où le passage du mathématique au logico-affectif.

(1) Le passage subjectif de l'abstraction mathématique aux principes d'une logique du sentiment semble un perpétuel paradoxe. On croit aisément déceler une erreur systématique, ou une illusion radicale dans ce passage. Or, sa bizarrerie dissimule une habileté d'invention méthodologique.

(2) La considération d'une « intuition » méthodologique dissipe le faux air d'arbitraire, de gratuité synthétique qu'offrent les procédures subjectives de Comte. Comme pour les mathématiciens, son principe de continuité « humaine » est intuitif, parce qu'il est inséparable d'une longue technique d'analyse objective et subjectivante : d'une Méthode. Il revêt une importance heuristique considérable : il nous apprend à travailler intellectuellement sur le continu « humain ». C'est pourquoi Comte peut être dit classique d'une analyse inédite : analyse des rapports entre la subjectivité humaine et le mouvement abstrait de la connaissance.

L'élévation de la raison abstraite au niveau de la raison concrète est donc la « découverte » au sein de la mathématique (logique réduite), d'aptitudes logico-affectives : de significations concrètes, de propriétés synthétiques, morales, religieuses (1). L'œuvre de la Synthèse consiste à tenter sans cesse cette révélation, à la promouvoir. Elle l'amorce toujours sur le plan dynamique d'une éducation transcendante.

Il s'agit donc, avant tout, *comme pour nos mathématiciens, d'un principe d'invention, d'invention de méthodes*, dont l'usage délicat, mais efficace, ne saurait être assimilé à l'exercice didactique d'un théorème : il est, avant tout : « intuitif ».

Pour définir l'esprit schématique de la Méthode comtienne, sa structure abstraite et son développement inventif, le retour calculé de la dialectique intuitive sur son point de départ mathématique présente une extrême importance (2). Fermant « la boucle » du circuit méthodologique, cette reprise subjectivante du germe intuitif patiemment objectivé, prouve que Comte en connaissait l'origine et le sens. Il savait y ressaisir, sous l'esprit impersonnel de l'analyse mathématique, le génie schématique de cette analyse, conçue comme l'instrument, spécifiquement comtien, d'une intuition privilégiée : celle du continu politico-scientifique (3).

(1) Ne pas prêter à Comte le sophisme apparent « *nihil in homine quod non prius in intellectu* », car il pense, complètement, « *nisi ipsa humanitas* ». L'humanité est vraiment pour Comte une intuition opératoire sur laquelle il travaille, comme le mathématicien sur l'infini. Il n'y a pas contradiction dans cette coïncidence d'une technique objectivante avec une prétention subjective ; pas plus que dans les mathématiques coïncidence d'une technique du fini avec la spéculation sur l'infini. Il y a, dans les deux cas, intuition d'un passage inventif, selon un principe « heuristique », appuyé d'une technique adéquate, héritière des techniques finitistes (chez le mathématicien) des méthodes abstraites (chez Comte) et, dans les deux cas, des attitudes objectivantes.

(2) Il montre, en effet, par sa seule existence, que Comte était, intellectuellement, bien conscient de l'origine et de la valeur essentiellement subjectives, individuelles même, de son schématisation de départ.

(3) Cf. *Synthèse subjective*, pp. 257 et sq., p. 349. Notons qu'on trouverait ici, peut-être, la racine logique et psychologique de la curieuse « inhibi-

Il en résulte, immédiatement, que la fonction concrète, morale, religieuse, attribuée, par la dialectique finale de Comte, à l'esprit mathématique, ne peut être nullement envisagée comme un « épiphénomène » du positivisme. Au sens comtien qu'elle peut revêtir (sens que nous aurons à isoler, et préciser) cette fonction n'est nullement superposée ou imposée au mouvement de l'abstraction mathématique. Elle lui est inhérente. Le développement complet de l'intuition a simplement pour effet de la révéler, et de la révéler surtout par un art progressif d'éducation et d'invention (1). Ce mouvement de « découverte », en l'intuition mathématique, d'une vocation morale et religieuse (2), n'étant qu'un développement inventif de la Méthode complète, apparaît essentiellement comme un acte de « subjectivation ». Mais il n'est pas pure « subjectivité ».

La reprise systématique du nombre et de l'espace par le point de vue humain (3), « seul apte à rallier le concret et l'abstrait » (*Synthèse subjective*, 257), n'est pas seulement une conséquence didactique. C'est la loi même de construction méthodologique, le rythme caractéristique de l'intuition positive.

#### LE NÉO-FÉTICHISME

A partir d'un germe immédiatement « objectivable » (l'abstraction mathématique), le système de Comte poursuit l'organisation logico-affective de tout le réel. Cette opération suppose l'usage continu d'une « intuition » méthodologique.

tion » de Comte dans le développement de ses inventions mathématiques. Les nécessités encyclopédiques de synthèse, la subjectivité de toute rénovation logique radicale, même dans le détail de la science, étouffaient en leur germe les inspirations techniques.

(1) Fondé sur la technique « subjectivante ».

(2) Voir surtout *Synthèse subjective*, pp. 95-98, pp. 517, 518-770-771, et p. 71 (extension didactique de la mathématique régénérée).

(3) Voir *Synthèse subjective*, pp. 259 et sq., confronter avec *Politique positive*, IV, 180-202-203.

Aussi, le positivisme doit-il respecter les exigences et suivre le devenir dialectique de la structure intuitive correspondante.

La « philosophie mathématique », qui résume l'art de passer du concret à l'abstrait en fonction des propriétés « limites » du réel, prépare nécessairement le passage final au concret : passage inévitable, et sans lequel aucune philosophie positive ne serait « faite », puisqu'elle ne connaîtrait pas l'achèvement dialectique dont le désir l'oriente tout entière. C'est cet achèvement dialectique, posé par les fonctions morales et religieuses de l'éducation mathématique, qu'ébauche intuitivement le néo-fétichisme (1).

Le néo-fétichisme correspond méthodologiquement au jeu final de la dialectique sur le concret affectif. Il y accomplit tout ce que révèle cette même dialectique par son retour sur l'abstrait. C'est la restitution effective des valeurs concrètes au sein même des plus pauvres formes de l'existence objective. En formulant complètement l'orientation finale du concret et l'intégration abstraite de l'affectivité, l'intuition positive obéit à sa loi.

Ici s'accomplit un processus dialectique, longuement élaboré par l'homme, depuis les premiers élans de la spontanéité « fétichique ». La longue histoire affective de l'humanité, inséparable d'ailleurs de son histoire intellectuelle et de son activité technique, aboutit à un commerce inédit de l'intelligence et du cœur : commerce proposé comme une « opération » à tenter, une combinaison à poursuivre, une attitude inventive, une découverte croissante de nos nouvelles possibilités d'unité, d'homogénéité mentale (2).

(1) Cf. *Politique positive*, IV, pp. 202-203. Objet du néo-fétichisme : élever la technique mathématique d'abstraction au niveau de la raison concrète, afin de réaliser un équilibre nouveau, plus stable, plus efficace, de nos puissances mentales.

(2) Aussi Comte peut-il envisager la « régénération » affective des mathématiques (c'est-à-dire la réintégration des possibilités concrètes de sentiment et d'humanisme au sein de la technique d'abstraction, où elles ont leur place) comme devant à la fois « devenir la conséquence et la condition de la fusion définitive de la science dans la religion », *Politique positive*, IV, pp. 202-203.



Le développement dialectique pousse ainsi l'invention à satisfaire, grâce à la méthode acquise, des besoins ancestraux de l'affectivité, longtemps opprimée par la nécessaire éducation abstraite de l'intelligence. Le fétichisme « *dogme purement intuitif* » (*Politique positive*, IV, p. 88) constitue le point de départ de l'humanité, dans sa marche vers une synthèse également compréhensive des besoins réciproques de l'intelligence et du sentiment. Il représente un pôle pleinement concret, c'est-à-dire purement pratique, sans systématisation parmi toutes les positions possibles d'équilibre psychique de l'humanité (1).

La philosophie de l'histoire, — et la psychologie comtienne de l'invention intellectuelle montrent comment cet état, malgré son extraordinaire plénitude et les profondes satisfactions qu'il accorde à la nature humaine, reste en définitive instable. Une « chute » du concret à l'abstrait, pour le système logico-affectif de l'humanité, est la rançon inévitable du développement de l'intelligence, engendré par les besoins pratiques et par la pression déjà sensible du besoin d'Unité individuelle et collective (2). Amorcée par l'intelligence, la dialectique de l'abstrait et du concret doit se poursuivre, à travers les expériences théologiques et métaphysiques, jusqu'à son achèvement inévitable : la découverte de l'équilibre « relativement stable », la zone d' « Unité intuitive » permettant une marche convergente vers des formes de plus en plus cohérentes, et satisfaisantes, pour le psychisme humain.

Sur ce thème grandiose de l'évolution collective, les destinées individuelles et les singularités de la découverte introduisent d'ailleurs des variations extrêmement claires : chute et rechute de l'abstrait au concret, du concret à l'abstrait ; oscillations de l'esprit humain dans sa conquête douloureuse

(1) Point de départ affectif d'une évolution logico-affective.

(2) Voir la théorie du « *cercle vicieux* », (texte cité dans notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, p. 37) et le Mythe de l'altruisme, *Politique positive*, II, 141 et sq., 166 et sq.

d'une harmonie spécifique entre l'intelligence et le cœur (1). Comte avait bien remarqué, d'ailleurs, qu'à certains égards, ni la théologie, ni la métaphysique n'avaient pu complètement substituer, dans l'âme humaine, le flottement de leurs synthèses au contact chaleureux, immédiat, profondément satisfaisant et bienfaisant, que suppose le fétichisme : expérience permanente d'une communauté entre l'homme et les choses, « participation » concrète du sentiment aux suggestions du milieu, compensant la faiblesse pratique et le silence profond des aspirations intellectuelles.

\* \* \*

Ce que propose nettement la dialectique intuitive de l'abstrait et du concret, ce qu'indique méthodologiquement la subjectivation des mathématiques, c'est la possibilité et la nécessité de restaurer la vertu de cette confiance, de ce contact, de cet équilibre, dans l'état normal du psychisme positif.

L'intelligence positive est en effet, spontanément, en commerce amical, mais implicite, avec le concret. L'intuition maintient cette unité, la méthode en montre les possibilités et les voies de systématisation. Déjà, la philosophie mathématique de Comte suggérait, bien innocemment, des passages réels de l'abstraction la plus rigoureuse aux structures les plus concrètes (2). Mais ce que la Méthode prouve, c'est qu'en poursuivant systématiquement dans cette voie, en révélant la part de l'objet, la part de la relativité, la puissance de la subjectivation, on pouvait fonder la possibilité, et même la nécessité d'une Logique finale : commerce permanent entre les fonctions abstraites d'analyse intellectuelle et les habitudes spontanées de participation subjective.

(1) Les crises mentales (par exemple, celle de Comte), les passions violentes, etc., autant d'occasions de chutes possibles jusqu'au concret fétichique.

(2) Cf. Théorie des couples, *Cours*, I, pp. 500 et sq.

On peut restituer à l'abstraction toutes les vertus concrètes d'un néo-fétichisme (1).

En effet, la structure relativiste et abstraite de la Méthode ouvre spontanément les voies libres (celles de notre ignorance) à l'exercice des aptitudes subjectivantes (2). Il faut, d'ailleurs, concevoir cette restitution du sentiment à la place même que Comte lui assigne et avec la même valeur intuitive : le néo-fétichisme est un repère concret destiné à illustrer essentiellement les fonctions religieuses possibles de la Méthode mathématique. C'est un instrument d'approximation ; en tout cas un point de départ, une amorce de développement.

Contrairement à l'illusion (naïve ou calculée de certains), l'adoration de la Terre et de l'Espace n'est pas une suggestion grossière, uniquement dérivée d'un instinct théologique privé d'exercice individuel. Comte était largement satisfait par le culte de Clotilde. C'est, au contraire, proposée à notre méditation inventive, une première ébauche expérimentale des collusions inévitables, dans le psychisme individuel, entre l'attitude abstraite et ses corrélations concrètes.

Entre la théorie de l'*Espace opératoire* imaginée par Comte dans ses premiers *Essais de Philosophie mathématique*, et la fonction religieuse de l'Espace, il n'y a pas de

(1) Auguste Comte sait, mieux que personne, combien l'intelligence purement abstraite, c'est-à-dire sans corollaire relativiste, sans orientation humaine, est dissolvante, anarchique, destructive de valeurs, et de valeurs autrement plus prisées que la naïve crédulité des fétichistes. Mais il a construit, par l'esprit positif, une forme nouvelle d'intelligence : rythme d'analyse non seulement compatible avec les besoins du sentiment, *mais initialement tendu vers ceux-ci*, et progressivement adapté à leurs fonctions intuitives. Aussi n'a-t-il pas eu de crainte à proposer l'association pure et simple de nos représentations abstraites positives aux sentiments fétichiques les plus anciens : il a même esquissé les actions et réactions de ces deux éléments complémentaires d'un système d'équilibre psychique.

(2) « Pour compléter les lois » (c'est-à-dire l'abstraction objectivante, prise avec ses limitations), « il faut des volontés » (axiome habituel de Comte).

contradiction ; il y a la continuité intuitive, irrésistible, du rythme fondamental de l'abstrait au concret. Continuité remarquablement soutenue par toute la structure méthodologique lancée entre les deux termes intuitifs : théorie de l'abstraction, méthode subjective et logique du sentiment — valorisation concrète, par la *Synthèse subjective*, d'une construction de l'Espace comme support nécessaire d'allusions sentimentales.

Ce qui confirme clairement cette unité intuitive de l'existence dialectique, c'est que l'assimilation subjective doit être « systématiquement étendue de l'ordre concret à l'ordre abstrait ». Non seulement des « volontés » doivent s'intercaler comme complément indispensable de l'ordre légal, mais l'harmonie parfaite exige que *les lois fondamentales elles-mêmes soient assimilées à des volontés*. Il le faut pour que l'âme humaine se retrouve dans le spectacle du monde ; pour qu'elle puisse se reposer avec assurance dans toutes ses régions. A cette condition, l'esprit scientifique évitera le développement pathologique du « *fatal contraste entre l'abstrait et le concret* » : contraste qui deviendrait funeste pour le final équilibre psychique de l'humanité. La conscience positive sera susceptible d'adhérer avec une force encore imprévue, avec une confiance psychique sans brisure, à toutes ses convictions abstraites.

\*\*\*

L'institution de néo-fétichisme, c'est-à-dire l'essai d'une technique de réintégration des attitudes concrètes les plus spontanées au sein de la pensée abstraite apparaît donc bien comme étroitement lié à la nécessité dialectique du rythme intuitif caractéristique d'une méthode comtienne ; *il ne peut pas y avoir de solution de continuité dans le jeu de l'abstrait et du concret*.

En vertu de l'inséparabilité constante de la méthode et

de la doctrine, il faut bien admettre qu'il s'agit ici « *textuellement* » d'un retour aux aspirations affectives proprement fétichiques, c'est-à-dire « initiales » dans la dialectique du concret. Il ne peut s'agir d'une échappée imprécise, honteuse vers une mystique inconsciente, un finalisme métaphysique, ou un néo-théologisme. Ce qui a pu donner le change, c'est l'insistance dogmatique, moralisatrice, capable de simuler une propension illégitime pour la forme théologique, ou même un retour aux fidéismes périmés.

En réalité, l'intuition comtienne préserve énergiquement son autonomie. Mais elle ne *laïcise* pas ses fins. C'est à juste titre qu'on relève dans l'achèvement du positivisme une prétention « autre » que celle d'un contentement dialectique. Comte lui-même revendique le mérite et le poids d'une intention religieuse. Ce qui est moins sensible, c'est la nature de ce développement religieux, commandé par l'intuition dialectique.

Par les formules qu'il adopte, on est bientôt enclin à le considérer comme un décalque, une transposition pure et simple des anciennes attitudes, et singulièrement de l'attitude catholique. Or, comme aucun théologisme n'a plus cours « positif » d'après Comte, on en déduit, un peu vite, qu'il y a pétition de principe, et que le mouvement de Comte est un retour inconscient, ou une concession involontaire, aux pratiques héritées de la religion traditionnelle.

A notre avis, rien dans la méthode ni dans l'intuition ne justifie cette hypothèse qu'admet si volontiers l'interprétation superficielle ou « littéraire » de la doctrine. L'hypothèse inverse nous paraît plus plausible ; l'exigence intuitive, la prétention religieuse, non seulement affichée par Comte, mais inscrite dans le mouvement de sa méthode et dans sa structure intuitive, ne serait encore représentée par aucune formule adéquate (1).

(1) Ce qui constitue une exceptionnelle difficulté pour l'interprétation philosophique.



L'inachèvement d'une philosophie troisième (celle de la « concrétion »), le décalage évident entre la doctrine et ses manifestations imagées, son ébauche de culte complet, posent de façon très aiguë le problème d'un « développement » religieux du positivisme. Ils ne sauraient suffire à le résoudre par la négative, encore moins nous autoriseraient-ils à l'esquiver.

L'intention religieuse, propre au mouvement le plus spontané, le plus caractéristique de l'intuition et de la méthode comtiennes, fait corps avec celles-ci. Le néo-fétichisme, loin d'être une concession à l'« hétéronomie » d'un instinct religieux insatisfait, est l'expression énergique d'une autonomie de la vocation intuitive, manifestée par l'issue de sa dialectique. Mais il ne suffit pas à déterminer l'essence de cette religion, s'il suffit à la signaler et à la circonscrire. Il laisse réellement ouvert le problème d'une « compréhension » religieuse de Comte, comme développement virtuel de son intuition méthodologique.

---

## CONCLUSION

### INTUITION ET DÉVELOPPEMENT DE LA PENSÉE POSITIVE

Si l'existence d'une religion comtienne pose, avec tant de force, le problème d'un développement intuitif de la pensée positive, ce n'est pas en vertu des traditions dogmatiques ou des préférences individuelles, mais par l'effet nécessaire d'une logique inhérente au système tout entier.

Le prolongement religieux ne se distingue pas du prolongement dialectique de la méthode comtienne, conçue comme analyse et organisation totale des rapports entre l'abstrait et le concret. Mais cette issue dialectique ne peut nous satisfaire si elle n'explicite pas ses « attendus » mystérieux. En effet, en admettant que le rythme de l'abstraction soit bien le schème privilégié d'une dialectique constructive du positivisme, il n'apparaît pas, pour autant, que cette dialectique ait inscrit « la religion » (1) entre les pôles de son mouvement autonome.

Politique ou morale à la rigueur, la fin explicite du schématisme naissant ne se donne pas pour religieuse. Si l'on veut éviter de donner au mot religion un sens infiniment vague ; si l'on veut éviter le pitoyable artifice de dénommer, à fin de course, religion, ce qu'on a cherché sous des termes laïques, dans la longue éducation objective et subjective, il faut chercher sincèrement quel sens réel peut ou ne peut pas

(1) Au sens le plus courant du terme.

revêtir, dans la dialectique comtienne, l'éventualité avouée, d'une issue religieuse. Ce qui, somme toute, revient à chercher comment la catégorie « religion » peut être acceptée par la pensée positive, et si son emploi par Auguste Comte est intrinsèquement recevable, c'est-à-dire cohérent.

Il serait facile, dans la doctrine, de relever les extraordinaires variations de sens du mot « religion », entre le *Cours* et la *Synthèse subjective* (1). C'est-à-dire de déceler, chez Comte, la plus naïve insensibilité aux imports spécifiquement religieux, à l'intention fidéiste ou surnaturelle d'un vocable qu'il recharge, finalement, de ses plus ambitieuses et traditionnelles fonctions affectives.

Disons brièvement que, dans la première carrière, le sort des mots « religion » ou « religieux » représente le sort même de la théologie, qui est précisément « vide » de toute substance progressive : d'où les imports péjoratifs, les attributs rétrogrades. Le passage brusque de ces significations péjoratives aux usages laudatifs traditionnels, et à l'apothéose de l'attitude religieuse a surpris et découragé bien des lecteurs.

Elle pourrait s'expliquer cependant de façon bien naturelle par le courage habituel de Comte devant les paradoxes de la terminologie. Il n'y a pas même lieu de suspecter, pour

(1) Voir *Cours* V, 131, (« cet état plus avancé de l'évolution humaine qui, malgré les apparences vulgaires, diminue au fond l'influence et le besoin de l'esprit religieux dans la vie réelle »). Voir de même VI, 646, 811.

Les variations didactiques de Comte sur la religion prouvent, avec évidence, qu'il ne « prémédite » pas une conversion à longue échéance, mais passe de la recherche d'une unité politico-scientifique à l'expérience du fait religieux comme condition de cette unité. Comte témoigne toujours d'une réelle sincérité à l'égard de l'expérience religieuse : la genèse de la philosophie théologique peut être considérée comme une urieuse expérience de pensée de Comte, cf. *Cours*, IV, 537 et 538, et V, 61. Cette expérience est une compréhension de l'inquiétude humaine selon l'esprit de la dialectique de l'abstrait et du concret : *Cours*, IV, 447, note. En rapprocher les marques de l'intérêt constant porté par Comte à l'expérience affective des grands mystiques, « les dignes mystiques »... P' « *Imitation* », etc., malgré le sens initial, péjoratif, de l'adjectif « mystique ».

autant, l'unité didactique du système. A la conquête initiale d'un « régime » politique et moral succède pour Comte la reconnaissance « expérimentale » du primat des valeurs religieuses, sans que cette modification réelle du programme implique un reniement quelconque : elle ne fait qu'exprimer le respect du philosophe pour toutes les indications du réel abordé par lui. Sous les variations didactiques, si évidentes, si crues (et par là même si riches de sincérité linguistique), il n'y a donc pas de *contradiction* à supposer, en chaque moment, une continuité de la pensée investigatrice (1). La science expérimentale offre l'exemple fréquent, pour ne pas dire permanent, de ces inflexions d'une recherche, par soumission au réel.

Pour nous, le problème se pose d'ailleurs encore plus simplement ; il s'agit de chercher si, dans le passage d'une conception négative à une conception expérimentalement constructive du comportement religieux, une certaine continuité se maintient : non continuité du plan, ou des matériaux, mais continuité du rythme d'analyse et d'organisation, — rigide persévérance de l'intuition méthodologique, — stabilité parfaite d'une dialectique interne de la pensée comtienne.

En considérant les choses sous ce biais, la contradiction des vocables nous importe peu : au contraire, c'est un gage non suspect de la sincérité des réactions instantanées. Or, sous les oppositions doctrinales, l'intuition comtienne témoigne d'une curieuse invariance, si on la considère comme une occasion permanente d'expérience sincère sur une « structure » fondamentale de la nature humaine. Cette structure, c'est la disposition convergente des puissances de sentiment et des efforts de l'intelligence ; cette expérience, c'est celle que Comte poursuit, de bout en bout, avec des techniques variées selon les domaines, mais avec une sincérité, une

(1) Cf. PÉCAUT, *Introduction à l'édition du Catéchisme positiviste* p. xxi.

« touche directe » toujours reconnaissables. Ce qui fait sans cesse l'objet de ces efforts intuitifs, nécessairement variés selon leur point d'application, et, corrélativement, selon les méthodes spécifiques que Comte construit pour chaque nouvelle face du réel, *c'est la convergence mouvante de l'intelligence et du sentiment*, dans un même acte de construction philosophique (1). L'intuition appréhende directement, dans la *Politique* et dans la *Synthèse*, le concours naturel entre l'amour et la foi, comme un essor continu (2). Mais elle l'a déjà expérimenté, à l'échelle d'une objectivation parcellaire, très patiemment, très attentivement, dès le *Cours* et même dès les *Essais de Jeunesse* ; expérience conduite avec la docilité du vrai chercheur — avec la sensibilité douloureuse du philosophe solitaire (3).

\*  
\* \*

On peut, à volonté, accorder ou refuser le titre de « *préoccupation religieuse* » ou de « *sens religieux* » à cette manière de conduire la pensée et l'inventivité philosophique. Il reste constant que l'intuition de Comte se cherche, et se développe par une technique privilégiée, dont l'usage suppose, et prouve, une convergence possible entre les fins de l'esprit et les besoins du cœur. C'est elle que nous avons identifiée à chaque moment de l'immense, et paradoxal, itinéraire spi-

(1) Cf : *Politique positive*, II, 19. « Ainsi, le concours naturel entre l'amour et la foi ne constitue point un véritable équilibre, mais un mouvement continu, dont la loi consiste à tendre toujours vers une meilleure union. »

(2) Cf. *Politique positive*, II, p. 18 : affinité naturelle de l'affectif et du spéculatif.

(3) On sait que certains passages du *Cours*, auxquels il a déjà été fait allusion, traduisent la sensibilité profonde de Comte aux résonances affectives d'une histoire des sciences dans l'histoire de l'humanité. (Ce que confirme le témoignage de Miss Martineau.) Sur la théorie de cette sensibilité abstraite voir *Politique positive*, II, 48. Texte important sur les rapports unitifs spontanés du dogme abstrait et de la fonction affective : « amour peu exalté mais très stable, pour les lois générales... »



rituel. Le rapport de l'abstrait au concret n'est que l'instrument méthodologique de cette inspiration sélective. Pour elle, Comte choisit dans le réel tout ce qui lui a permis et ce qui permet à chaque homme, de se construire une carrière spirituelle, de conquérir l'unité religieuse.

Sous cette forme intuitive, exactement commune aux abstractions du *Cours* (avec leurs résonances laïques) — et aux élévations de la *Synthèse*, étrangement enveloppées de réminiscences catholiques, de mysticisme personnel, on assiste à une espèce de « *naturalisation* » du problème religieux dans la philosophie positive. Naturalisation légitime ou illégitime, peu nous importe ici : le fait essentiel réside dans l'association intime, indépendante des apparences doctrinales, entre un problème type et les formes intuitives de la méthodologie comtienne.

L'organisation d'un problème religieux, si surprenant que puisse paraître ce résultat est une des aptitudes intuitives fondamentales de la méthode comtienne. Didactiquement, le problème est tantôt présenté comme purement politique et moral (1), tantôt comme relevant d'un conformisme sociologique teinté de mysticisme affectif. Equilibre des fonctions individuelles et sociales, plénitude de vie, perfection de consensus (2), *c'est toujours intuitivement la même inquiétude, la même attente, la même espérance* : l'achèvement dialectique du mouvement de la connaissance, le « passage » synthétique de l'abstrait au concret, comme « *épreuve* » décisive de Comte et de l'humanité.

(1) Mais toujours comme un problème dont la spécificité est réservée, ce qui entraîne : a) l'élimination de la vague « religiosité » : *Cours*, VI, pp. x et xi note (1) ; b) la critique de la religion naturelle : *Cours*, IV, 61 ; c) la critique de tout lien « immédiat » entre la fonction religieuse et la fonction d'ordre social : *Cours*, V, 49, et 147-148.

(2) « ... état de pleine harmonie propre à l'existence humaine, ... constitue donc pour l'âme, un consensus normal exactement comparable à celui de la santé envers le corps. », *Politique positive*, II, 8. Etat de complémentarité, *Catéchisme*, édition Pécaut, p. 42 ; *idem*, *Politique positive*, II, 20.

C'est en ce sens qu'il faut recevoir intuitivement la maxime de Comte, portant que l'homme devient de plus en plus religieux. Elle se concilie admirablement avec cette évidence laïque, de jeunesse, de maturité et de vieillesse, que l'homme devient de moins en moins théologien (1). La « *religion démontrée* » même sous son appareil le plus pédagogique et confessionnel, n'est autre qu'une synthèse dialectique des moments religieux, où le créateur d'un esprit positif poursuivait sans cesse le même idéal d'unité : son *intuition même* (2).

#### DIALECTIQUE INTUITIVE ET DÉVELOPPEMENT RELIGIEUX

Ce qui rend apparemment contradictoire, dans la doctrine, la position religieuse de Comte, c'est la succession de deux attitudes didactiques inassimilables : l'une objective, et purement rationnelle, l'autre subjective, affective et même fidéiste. La considération des continuités méthodologiques et intuitives dissipe cette apparence ; la méthode, l'esprit de la méthode, l'intuition essentielle qui la soutient ne varient pas.

Mais, en prolongeant la dialectique intuitive, on s'aperçoit que l'opposition didactique elle-même n'est pas exactement celle que semble suggérer le discours. En effet, ce qui, dans l'intuition correspond à la période finale du positivisme, ce

(1) Le *Cours* disant : l'esprit théologique décroît de plus en plus, la *Politique* dit : « Toute l'étude systématique de l'évolution humaine doit donc consister à développer son unique loi : l'homme devient de plus en plus religieux », *Politique positive*, III, 10. C'est dire que l'homme devient de moins en moins « théologien et de plus en plus religieux » au sens comtien.

(2) « Puisque la religion embrasse toute notre existence, son histoire doit résumer toute notre évolution », *Politique positive*, II, 136.

La religion démontrée est l'intégrale de la religion spontanée (sentiment), inspirée (images), révélée (raisonnement) et elle englobe l'activité (*Politique positive* II, 7). La succession des attitudes religieuses est intimement liée aux possibilités de progrès scientifique, donc obéit à la même loi dialectique (*Politique positive*, II, 98-100 et sq.) : dialectique des religions, préliminaire, transitoire, finale (*Politique positive*, I, 402).

n'est pas un fidéisme du dogme sociologique, c'est le prolongement inventif de la méthode qui construit ce dogme : une volonté de recherche sur le développement méthodique de ce dogme même.

A l'antithèse prétendument didactique de la religion et de l'agnosticisme (1) se substitue, pour l'intuition comtienne une opposition efficace entre investigation religieuse et investigation préreligieuse. On comprend dès lors pourquoi la religion de Comte semble décalée et « moins expressive » que sa philosophie : c'est qu'elle anticipait véritablement sur le développement total de l'intuition et de la méthode (2). Il en résulte, d'autre part, qu'on peut serrer plus étroitement encore les indications intuitives que nous avons vues orientées vers une naturalisation « comtienne » du problème religieux : en suivant le rythme dialectique, il est possible de pousser plus avant dans la direction que propose — entrée sur la méthode — l'intuition religieuse de Comte.

Cependant, pour une telle analyse, bien délicate, des vraies « *directions asymptotiques* » de la dialectique intuitive, aux points extrêmes de sa formulation complète dans l'œuvre de Comte, il faut se plier à une discipline préalable. En effet, d'après ce qui précède, le développement religieux intuitif, quelque sens qu'on lui suppose, ne peut être perçu, suivi sincèrement, que si sa marche est toujours associée (non seulement comparée, mais étroitement coordonnée) à ce que nous savons de plus sûr, concernant les habituelles terminaisons dialectiques de la méthode comtienne.

Nous devons nous former une espèce de « logique » spéciale, une adaptation familière aux « perspectives », aux

(1) Ce terme est inexact, à quelque époque de la vie de Comte qu'on l'applique, mais il est utilisé presque universellement, comme antithèse comtienne de l'attitude théologique. Mieux vaudrait dire : « incréduité ».

(2) D'où une première justification de l'attitude de Comte en ce qui concerne le culte : conscience du travail à poursuivre.

« *lignes de fuite* », aux issues méthodologiques de la dialectique intuitive chez Comte, dans toutes ses manifestations déjà appréciables. Cette éducation intuitive nous semble la condition nécessaire, et difficile, de toute investigation sur l'« intention » extrême, de la progression positiviste : celle qui fixe, en dernier ressort, le sens authentique de la religion.

#### DÉVELOPPEMENT LINÉAIRE ET DÉVELOPPEMENT « EN GERBE »

Dans la recherche des « racines » intuitives de la Méthode, et, aussi bien, à chaque moment du développement spontané ou systématique de la pensée positive, la ligne de plus grande richesse inventive définit la direction authentique d'une intuition comtienne. C'est toujours en la considérant comme développable, et uniquement sous cet angle que nous avons décelé et restitué entièrement l'intuition méthodologique. Choix délibéré, — dont les conséquences, pour notre recherche et son avenir dogmatique, seront à peser impartialement. Il correspond, dans l'intimité du système positif, à une direction privilégiée. Il s'adapte étroitement à l'« essor » constructif de Comte, à sa conception évolutive de l'esprit humain, au rôle personnel qu'il s'y reconnaît.

Ce « réflexe » d'un tempérament inventif, inséparable des perspectives religieuses de l'intuition, préside nécessairement aux diverses formes comtiennes de la productivité méthodologique (1). Il apparaît avec simplicité dans le cas d'une progression uniforme, aux parties intermédiaires de la hiérarchie encyclopédique. A des degrés divers, avec des nuances délicates mais compréhensibles, le jeu de l'abstrait et du concret nous fait assister à la fécondation de la logique mathématique par la physique, à la mathématisation de l'analyse physique, aux progrès réciproques de la biologie et de

(1) Chacune représente, de près ou de loin, une manifestation du rythme de la dialectique intuitive.

la chimie, à l'enrichissement progressif de toutes sciences par leur convergence vers le concret de la technique et des praticiens (1).

Sous une telle forme, les actions et réactions méthodologiques, toutes porteuses, pour Comte, de possibilités inventives ont alimenté la science et la philosophie au xix<sup>e</sup> et au xx<sup>e</sup> siècle. Elles se développent selon une loi simple *que nous appellerions sérielle, ou linéaire*. C'est de cette loi que relèvent, en général, la fortune ou l'infortune méthodologique de Comte, la fécondité de son héritage pour l'histoire ou la philosophie des sciences comme pour les sciences mêmes. On y restreint aussi trop souvent l'avenir positif de la sociologie, de la morale ou de la politique.

Nous ne pensons nullement d'ailleurs qu'une telle forme de développement intuitif et méthodologique soit négligeable, méprisable, ou même qu'elle ait fait son temps. Au contraire, nous estimons que l'effort de relativation historique est susceptible de lui faire rendre encore de précieux et solides résultats. Mais elle est dangereuse, et elle fut surtout dangereuse au xix<sup>e</sup> siècle, à cause de l'insistance, vraiment sommaire, qu'on a mise à l'appliquer, jusqu'à l'« écœurement » et dans les domaines les plus inadéquats.

Il convient, en effet (et c'est la loi même de la dialectique intuitive), de rappeler que tout développement de cet ordre, selon l'intuition comtienne, ne fonctionne, ne se déroule, qu'en vertu d'une tension initiale, et pour une résolution finale entre des pôles abstraits et concrets. Autrement dit, la possibilité d'un développement inventif de Méthodes en série linéaire, suppose, comme corollaire inévitable, une possibilité inventive d'un autre ordre ; méthodologique également, et au premier chef, mais non plus linéaire, ou sérielle : *explosive, au contraire, dispersée en gerbe, en éventail d'in-*

(1) La destinée de la biologie positiviste au xix<sup>e</sup> siècle illustre admirablement la solidité, mais aussi la brièveté de cette intuition linéaire.



*tutions méthodologiques*, extrêmement neuves, rares et imprévues.

Ces productions intuitives de méthodes inédites, que nous dirions « *en gerbe* », sont celles qui se produisent aux moments décisifs des opérations dialectiques : elles expriment, non plus différentiellement, mais intégralement, et avec une spontanéité extrême, le passage toujours imprévu, toujours fructueux et rare de l'abstrait au concret. Passage souvent « elliptique », ou « inachevé », ou « impossible », mais toujours tenté et toujours actif dans l'intuition. In saisissable dans la pure présentation didactique, difficilement perceptible dans les descriptions méthodologiques (il s'agit de méthodes « en germe », — à peine indiquées, — dépourvues de la lourde, solide substance des méthodes intégrées linéairement) — cette technique d'invention méthodologique échappe à peu près toujours, et en tous les domaines, aux héritiers de la doctrine positive, ou même de la Méthode.

Or, elle est fondamentale. De même que tout le positivisme doctrinal repose sur le passage synthétique, linéairement impossible, de l'objectif au subjectif, de même toute l'intuition dialectique est l'exercice répété, sans cesse plus profond, d'un acte inventif : invention globale de plusieurs techniques spirituelles par un conflit croissant, soigneusement conduit jusqu'à son terme « critique », entre l'abstrait et le concret. De cette seconde « manière » méthodologique et intuitive procèdent en particulier les deux plus surprenantes mutations de la connaissance que Comte ait pu faire entrevoir : la développabilité « interne » de la Logique mathématique en techniques logico-affectives ; la développabilité « externe » du rapport entre biologie et sociologie en techniques objectives et subjectives d'analyse psychologique. Ces deux extraordinaires révolutions logiques, dont la seconde est désormais reconnue comme l'anticipation générale de nos plus modernes disciplines d'analyse psychologique (1) se pro-

(1) Voir plus haut, p. 208, *Les Études psychologiques*.

duisent l'une et l'autre à ce moment décisif où l'abstrait et le concret doivent résoudre un long conflit : conflit lentement élaboré par la patience objective et subjective d'un prodigieux assembleur de structures analytiques.

#### NATURE ET DÉVELOPPEMENT DE L'INTUITION RELIGIEUSE

Sans vouloir aucunement prétendre que la Religion de l'Humanité n'ait jamais enregistré, intégré, développé des intuitions comtiennes appartenant au type linéaire, et surtout sans vouloir nier ici l'avenir développable de telles intuitions (1), nous pensons que la fonction la plus authentique de l'intuition comtienne est du second ordre, et singulièrement pour tout ce qui concerne l'idéal religieux au sens où ce mot a reçu naturalisation positive. Une telle nature est en effet requise par l'esprit même de la dialectique intuitive. Le fait religieux se manifeste toujours essentiellement, pour Comte, dans les types historiques de passage entre l'abstrait et le concret. C'est pourquoi le développement méthodologique intuitif des notions religieuses, ou des notions assimilées aux notions religieuses, relève, avant tout, des effets de contraste, des extrémités, des issues possibles d'un conflit entre le sentiment et l'intelligence.

Cette origine dialectique, cette fonction de « rupture » (2), nécessairement inhérente aux thèmes d'invention religieuse, ou prétendue telle, chez Comte, se manifeste avec évidence dans ce qui constitue le point de départ *apparent* de toutes les structures didactiques, en matière de religion positive : la prétendue négation préalable du fait religieux, sous sa forme traditionnelle qui est l'existence de Dieu. On a toujours eu quelque peine à concevoir, sur ce point, le sens di-

(1) Telles par exemples que le culte des morts (et bien d'autres).

(2) Rupture avec toute la série des habitudes intellectuelles, c'est-à-dire des méthodes antérieures : genèse d'une floraison de techniques inventives en gerbe, *autour du contact critique entre l'abstrait et le concret*

rect, méthodologique, intuitif, de l'attitude invariable de Comte, rejetant énergiquement l'inculpation d'athéisme (1) et proscrivant non moins énergiquement tout recours aux fonctions quelconques dérivées d'une existence théologique.

Sans doute on se rabat aisément sur l'amour comtien des distinctions verbales, sur l'« agnosticisme » fondamental de la science et de la philosophie positives, etc., toutes explications « secondes » et disproportionnées à la force, à l'ampleur intuitives de la position de Comte sur ce point. Au départ de la religion positive se trouve le paradoxe, en apparence stérile, d'une proscription de Dieu, accompagnée d'un appel délibéré, et délibérément spiritualiste, à toutes les fonctions intellectuelles et affectives que l'existence divine peut remplir parmi les hommes.

Ce paradoxe, que l'histoire affective de Comte ne saurait, à elle seule, dissiper (2), prend toute sa valeur intuitive, mais aussi sa valeur de développement méthodologique, si on l'interprète comme le point d'insertion religieux du conflit dialectique.

En effet, ce qu'exprime le rejet invariable de l'athéisme, c'est l'évidence intuitive des inévitables conditions du développement affectif. Le catholicisme, et le théisme en général, furent avant tout la grande méthode de culture affective des Occidentaux, l'exercice des aptitudes spirituelles, la technique de passage individuel et collectif à

(1) Ce que les marxistes n'expliquent pas : se contentant d'en sourire.

(2) Insensibilité religieuse, incrédulité de jeunesse, etc., etc. On pourrait aussi bien rétorquer : extrême influence catholique (invoquée contre Comte à tout propos) et expérience directe de la foi sous sa forme la plus authentique, la plus intransigeante, inébranlable, dans la longue sollicitude religieuse de sa mère Rosalie Boyer (cf. MECCA M. VARNEY), expérience d'une « résistance » des convictions religieuses, dont le souvenir ne disparaîtra jamais des jugements comtiens sur la Religion.

une perception particulièrement difficile de l'existence concrète. En revanche, le rejet du Dieu de la théologie ne saurait être pour Comte la négation d'une expérience, ou d'une existence quelconque. C'est la simple constatation du vide « effectif » d'un signe privé de sa valeur opératoire par le jeu d'une dialectique irrésistible entre le sentiment et l'intelligence (1).

Avec la plus grande bonhomie, la plus grande innocence métaphysique, Comte proclame, non sans emphase, cette déchéance, selon lui « évidente » (2). Dans la négation de Dieu, ce n'est pas cette négation même, pour Comte, qui présente une originalité ou un intérêt quelconques (3), c'est la fonction intuitive, le rapport développable qu'elle suppose, par son antagonisme nécessaire avec la vocation religieuse de l'*Humanité*.

Un parallélisme méthodologique significatif peut faire sentir tout ce que ce renversement dialectique recèle de fécondité inventive. Les plus immédiates (et les plus superficielles) critiques adressées au positivisme ont toujours assimilé hâtivement dans le système de Comte la destinée de la psychologie à la destinée de la Religion.

Négation de l'âme comme « objet » de connaissance spé-

(1) Ce n'est pas seulement l'intelligence qui interdit de concevoir autre chose qu'un nom, qu'une étiquette, sous le vocable divin, parce que les lois de l'action et de l'existence divines seraient périmées, au niveau d'une pensée legaliste et abstraite. En réalité, le rapport évolutif entre l'intelligence et le cœur ne peut même plus se satisfaire de Dieu comme symbole de ses opérations futures.

(2) Trois motifs de cette évidence : a) « être au niveau de son siècle » ; b) « l'histoire intellectualiste des religions », cf. DUPUIS, *Abrégé de l'Origine de tous les Cultes* ; c) le plus important : l'évidence intuitive d'une extériorité spontanée du rythme constructif de Comte aux rythmes spirituels du passé. Compréhensif, et même pénétré de sympathie pour les conditions religieuses périmées (cf. fétichisme), Comte se sent d'autant plus énergiquement projeté vers l'Avenir quand il pense religion, c'est-à-dire sa religion.

(3) La négation, en tant que telle, n'a spécialement ici aucune valeur « positive ».

cifique, négation de Dieu comme existence positive, semblaient deux thèmes intuitivement inséparables, *pour l'intuition commune des spiritualistes contemporains* de Comte. A leur avis cette double négation condamnait nécessairement toute la structure actuelle et tout le développement virtuel du positivisme, surtout religieux.

Or, sous ces imposantes négations symétriques, ce que Comte place, par la structure de la Méthode, c'est, en réalité, la purification abstraite et concrète, objective et subjective de nos prétentions à la connaissance. La négation de l'âme n'est, en fait, que la négation d'une psychologie introspective comme méthode autonome : plus précisément encore, l'obligation de concevoir la distribution des fonctions mentales comme le résultat d'un concours méthodologique à développer entre biologie et sociologie. Même sous cette forme, la doctrine a semblé longtemps, de toute évidence, incapable de nourrir un développement fructueux, dans une direction authentique, de l'analyse psychologique. Or nous avons pu voir, amplement, combien cet énergique contraste intuitif de l'abstrait et du concret, dialectiquement élaboré au niveau « critique » de la sociologie et de la biologie, était chargé de promesses inventives, exploitées depuis, avec la fortune que l'on sait (1).

Au niveau de la psychologie, l'intuition la plus riche de Comte s'est didactiquement traduite par une négation si brutale et si énergique qu'elle a laissé bien longtemps en suspens les adversaires lucides, aussi bien que les amis scrupuleux. Or, l'intuition comtienne, au niveau de l'existence divine, comme pour tout ce qui concernait l'âme individuelle, vise uniquement l'issue dialectique qu'elle doit se ménager, entre la contrainte volontaire de l'intelligence abstraite et la culture difficile de certaines propriétés affectives. Elle témoigne là encore de la même fertilité inventive, de la même nouveauté méthodologique, de la même puissance de dévelop-

(1) Voir spécialement pp. 214 et sq.



pement, mais aussi de la même conduite « implicite » source d'incompréhension, d'obscurité, de méprise perpétuelle.

Bien plus encore qu'en psychologie, la « gerbe » des méthodes que peut susciter l'intuition comtienne, écartelée entre l'abstrait et le concret au niveau de l'expérience religieuse, est dissimulée dans la structure interne du système. Sa révélation progressive, son actualisation ne peuvent être l'œuvre que de notre propre volonté, de notre initiative philosophique. Elle attend, par notre effort, le développement nécessaire d'une intuition vigoureuse, incomparablement plus grande, plus puissante, plus rare que toutes ses expressions doctrinales.

#### AVENIR DE LA RELIGION POSITIVE

Pour l'intuition positive du fait religieux, l'extinction d'une forme de la convergence humaine entre l'esprit et le cœur n'a de valeur positive que par la *pression dialectique qu'elle exerce sur nos puissances d'invention* : elle exige l'évocation d'une nouvelle forme d'unité. Cette unité n'est pas seulement conçue comme l'héritage des religions, de leur mission morale, de leur fonction collective et individuelle. Elle est aussi et surtout conçue comme l'expression finale d'un mouvement dialectique, comme une « résolution » suprême des conflits entre l'abstrait et le concret. C'est en cette direction que nous voyons le plus nettement s'affirmer le caractère intuitif et méthodologique de la religion comtienne, — intimement liée au devenir complet du schématisme de l'abstraction (1).

De cette essentielle vocation méthodologique du dévelop-

(1) Affinité relevée déjà par un des interprètes les plus sensibles et les plus pénétrants de la Religion positive : M. R. DE BOYER DE SAINTE-SUZANNE, *loc. cit.*, p. 55 : « L'intelligence jouera le rôle d'un aimant et fera jaillir des profondeurs obscures de l'être les notions latentes qui sommeillent... »

pement religieux de Comte, nous trouverions des illustrations frappantes dans certains paradoxes, qui ont paru la négation la plus évidente de la carrière positive du Maître, et qui, à nos yeux, sont le positivisme même : ainsi concevons-nous le primat du culte (1) sur le dogme (prise de conscience parfaitement claire du caractère essentiellement technique — et inventif — expérimental du développement religieux impliqué par le positivisme) ; ainsi concevons-nous la valeur éminente de la fonction « subjectivante » (c'est-à-dire d'inventivité personnelle logico-affective) de la prière (2).

Le trait le plus révélateur de cette nature religieuse intuitive nous semble bien apparaître dans l'extraordinaire inégalité des puissances de développement d'une religion de l'Humanité, selon qu'elle est surtout envisagée sous l'angle didactique ou surtout sous l'angle inventif et méthodologique.

Il est à peine besoin d'insister sur la limitation, la vitalité réduite, la timidité des héritages ou des réveils purement dogmatiques de la religion positive. Si l'on borne (ce qu'on fait si souvent !) la vie d'une religion à la statistique de ses adeptes officiels, à la continuité, à la fréquence de leurs manifestations, à la fidélité de leurs pratiques, on sait quelle importance relativement minime représente le culte positiviste sur tout le globe, et pour la tranche d'histoire humaine écoulée depuis sa naissance.

Didactiquement on a pu dire que cet enseignement avait périclité : disons, au moins, qu'il ne semble pas comporter l'accès facile, immédiat, de ses propres voies de développement social et psychologique.

Toute autre est l'apparence d'une Religion de l'Humanité, directement issue de Comte, si l'on embrasse la technique logico-affective qu'elle suppose, la méthode de culture spirituelle qu'elle détient ou qu'elle espère susciter.

(1) *Politique positive*, IV, préface, x, et p. 86.

(2) Voir l'interprétation compréhensive de cette attitude chez MECCA M. VARNEY, *loc. cit.*, pp. 115 à 140.

L'unité directrice est, ici, non pas la représentation sommaire du genre humain (représentation d'autant plus sommaire qu'on s'éloigne plus de la prodigieuse richesse intérieure et de la puissance affective de Comte), mais la pratique et l'intuition vivante d'une méthode de culture spirituelle.

Si l'on scrutait attentivement la plupart des mutations religieuses (ou positivement assimilées à des faits de religion) que présente notre époque, on serait surpris de la fécondité, et du rôle universel qu'y joue l'influence prolongée, parfois inconsciente, du schématisme intuitif de Comte. Cet effet ne se manifeste pas seulement parmi les positivistes proprement dits, ou les familiers du positivisme, ou tous ceux qui veulent poser le problème religieux en dehors des confessions ou des traditions théologiques (1), mais même, et peut-être surtout, à l'intérieur de ces puissantes et vivantes traditions.

\*  
\* \*

Sans vouloir tenter ici une analyse délicate (2), il nous suffit de signaler l'intérêt que manifeste pour Comte, sous divers points de vue didactiques, mais toujours dans le plan essentiel d'une intuition religieuse, la pensée catholique. Intérêt naturel et spontané (étant données les incessantes références catholiques de Comte), mais paradoxal, puisque subsistent certains antagonismes insolubles entre les ensembles dogmatiques. Ce qui peut seulement expliquer la permanence, le retour de ces enquêtes, c'est l'excitant intuitif qui se retrouve, toujours neuf, dans les contacts imprévus du positivisme et du fait religieux.

(1) Cependant on trouverait, dans les publications positivistes, des essais, parfois extrêmement suggestifs. Voir spécialement, en ce qui concerne l'article de M. SCHUWER, notre note, p. 413.

(2) Où nous sommes d'ailleurs précédés par M. R. DE BOYER DE SAINTE-SUZANNE et par bien d'autres exégètes.

Beaucoup plus significatif encore, selon nous, se montre le profond commerce que poursuit, avec la pensée d'Auguste Comte, un de ses plus modernes et de ses plus mystiques commentateurs chrétiens (1) : commerce secret, intuitif, spontané et qui montre cependant toute la force, la résistance d'une « invention » spirituelle. Il s'agit d'un échange prolongé, fructueux, d'une communion sincèrement poursuivie, non moins surprenante par ses origines spontanées, par les affinités religieuses qu'elle suppose, que par ses audacieuses perspectives.

L'intuition comtienne du devenir religieux de l'humanité nourrit chez Ch. Gillouin l'effort inventif du plus exigeant protestantisme. Elle le conduit vers une forme plus authentique d'unité spirituelle, vers une charité intellectuelle sans défaillance. Cette expérience émouvante a la valeur d'un éclatant exemple.

Elle montre avec évidence la vertu excitatrice de l'intuition comtienne sur le devenir d'une inspiration indiscutablement théocentrique. Nous y reconnaissons l'effet d'une aptitude générale de la pensée positive à promouvoir une forme de développement qu'il faut bien appeler « *religieux* ».

Ce qui voile trop souvent cette aptitude, c'est sa généralité même : le fait qu'elle est inhérente à chaque démarche authentique de Comte, qu'elle fait corps avec sa manière spécifique de poursuivre, parmi les hommes, les destinées constructives de l'esprit. Par suite, on risque toujours de la confondre (et d'ailleurs elle se confond volontairement) avec les réussites « locales » de la Méthode, ou les prescriptions limitées du dogme ; en réalité, elle ne s'enferme jamais dans les unes, elle ne s'immobilise pas dans les autres.

(1) Dr Ch. GILLOUIN, *Journal d'un Chrétien philosophe*, pp. 245-250-263-281, et voir l'*Appendice* de notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme* (pp. 262-265).

\* \* \*

L'intuition religieuse de Comte est le ressort permanent de sa pensée, en tant que vivante, originale, développable. Sans elle, aucun mouvement spécifiquement comtien ne serait perceptible dans la connaissance ou dans l'action : elle est la loi du progrès positif, vécu et poursuivi par Comte. Mais, sous cette généralité même, il est enfin possible de saisir la direction volontaire, l'intention fondamentale, le devenir proche de cette intuition religieuse : la Méthode spirituelle qu'elle nous suggère, le développement qu'elle amorce.

En effet, ce qui n'a pas besoin de s'ajouter comme un « *épiphénomène* » au terme du développement méthodologique, comme de l'organisation doctrinale, ce qui même n'a nullement besoin d'être supposé, ou présupposé, à un moment donné de l'évolution logique — parce que cela était déjà tout entier dans le premier contact d'une inspiration comtienne avec son objet, dans la première « touche » de l'artisan spirituel (1), c'est l'intuition d'un rapport évolutif entre les fonctions de l'intelligence et les aptitudes du « cœur ». Rapport non pas tant explicité par la doctrine que vécu et simultanément développé par la Méthode. C'est son développement intuitif qui impose au mouvement comtien une perspective spécifiquement « religieuse » ; l'idée, ou plutôt le sentiment vivace, constant, de la *communion humaine* : nous ne sommes nous-mêmes, c'est-à-dire individus complexes, et unifiés, en rapport mystérieux avec un « milieu » matériel et spirituel, que dans la mesure où nous nous reconnaissons tous, *logico-affectivement*, membres les uns des autres, et que nous nous développons intérieurement par l'analyse de cette solidarité universelle.

Ce que nous esquissons ici, sous forme bien trop concep-

(1) C'est-à-dire dans la position spontanée du contraste de l'abstrait au concret.



tuelle, à l'issue de la dialectique intuitive, se manifeste déjà, de façon efficace à l'origine des premières inspirations comtiennes, par la fonction inventive que remplit le rapport de l'abstrait au concret. Cette racine logico-affective de la structure méthodologique, partout décelable, et de mieux en mieux objectivée dans le développement du système, est d'abord le principe d'organisation d'une réalité originale : le monde politico-scientifique de Comte. Mais elle pousse cette réalité vers un devenir spécifique ; elle est, avant tout, l'invention d'une forme inédite d'*adhésion* individuelle aux fins d'une spiritualité collective.

Par une fâcheuse tradition, ces derniers termes évoquent immédiatement le poids de la doctrine, son apparence inerte, son allure de dogme anthropomorphique, c'est-à-dire l'extinction de toute *inventivité religieuse radicale*, et, à *fortiori*, de l'invention individuelle : la stérilité d'un conformisme qui s'imposerait par la contrainte objective.

Or, intuitivement, cet obstacle s'évanouit. Le fait est constant : non seulement en ce qui concerne la personnalité religieuse de Comte, mais, et ceci est plus significatif, en ce qui concerne les répercussions que suscite le positivisme, chez ses interprètes les plus soucieux d'authenticité et de plénitude religieuses. Ce que savent discerner les lecteurs sensibles aux résonances religieuses de Comte, c'est l'impulsion qu'y reçoit la subjectivité individuelle vers une forme inédite d'adaptation spirituelle, — l'excitation des aptitudes inventives de l'individu à travers une présentation dogmatique vigoureuse.

La chose est d'autant plus paradoxale — de ce genre de paradoxe spécifiquement comtien, — que l'exaltation indiscutable de la culture subjective individuelle se manifeste à l'occasion d'un « dogmatisme » évident du spirituel collectif. Or, sous cette présentation, M. de Sainte-Suzanne (1) n'a pas

(1) Cf. M. R. DE BOYER DE SAINTE-SUZANNE, *loc. cit.*, p. 73 (Vie) et p. 56 (Groupe).

de peine à percevoir une éducation du psychisme individuel vers des « niveaux » supérieurs de vie spirituelle, vers une intensité plus haute de la vie. De son côté, le Docteur Ch. Gillouin percevait l'élan religieux vers l'humanité comme le précis, juste, nécessaire passage à la technique fructueuse d'une moderne charité *théocentrique*.

Sans pouvoir ni vouloir adopter ou départager ces interprétations personnelles des thèmes comtiens, nous les croyons profondément justes : en ce sens qu'elles signalent sincèrement et spontanément la vertu excitatrice du subjectivisme religieux de Comte, son extrême puissance de fécondation individuelle. Mais qu'est-ce à dire, sinon que l'intuition comtienne, dans son issue dialectique, est non seulement susceptible de fonction religieuse, mais qu'elle exerce nécessairement une telle fonction, à titre inventif, comme incitation permanente à la production des méthodes de culture spirituelle ?

Pour confirmer cette inférence, il suffit d'évoquer la continuité des vertus méthodologiques de l'intuition comtienne. Comte eut toujours nettement conscience d'un rapport nécessaire entre la puissance de développement logico-affectif de sa méthode et la précision croissante susceptible d'être apportée à l'intuition centrale du positivisme. La source commune du développement scientifique et du progrès spirituel se trouve, en effet, dans l'adhésion subjective de l'individu à la construction d'un « objet collectif ».

Ainsi se justifie positivement la vertu *religieuse* du collectif, la fonction d'approfondissement et de développement intuitivement dévolue au passage du fait religieux par la nécessité sociale (1).

Le mécanisme intuitif du développement religieux, chez Comte, est donc entièrement identique à celui que sa méthode met partout en œuvre. L'essor religieux de la con-

(1) Ch. GILLOUIN : « Joug divin à travers l'ordre social ». Rapprocher de : *Politique positive*, II, p. 55.

naissance, comme celui de l'affection, prolonge le rythme d'une grande investigation spirituelle (1) dont se développe partout la loi génératrice. La convergence finale de l'intelligence et du sentiment provient d'une intimité originelle : intimité d'un rapport unique au sein de l'intuition (2).

#### INTUITION ET RELIGION

L'unité religieuse du positivisme se manifeste ainsi, d'un bout à l'autre du système, non comme caractère statique, mais comme indice relatif et dynamique, comme « test » de développabilité. C'est une vivante adhésion, une confiance créatrice : confiance aux fins de l'humanité conçue comme l'épanouissement progressif de la vie spirituelle.

Sous la forme sentencieuse qu'elle affecte (3), sous les applications qui la diversifient en thèses politiques, sociales, ou philosophico-scientifiques, on perçoit difficilement toute la profondeur de cette intuition religieuse. Mais si on la transpose, comme il se doit, en valeur méthodologique ; si on

(1) Suivant l'expression que Comte emploie pour le monothéisme, on peut espérer ainsi « développer l'intelligence, en lui proposant sans cesse la plus complète et la plus difficile de toutes les questions, à laquelle se subordonnent finalement nos problèmes quelconques » (*Politique positive*, III, 422).

(2) Cette réelle intimité inventive permettait à Comte de penser pleinement et sincèrement sa *méthode et sa doctrine comme une « évolution »*, en dépit des interdictions « objectives » dont elle était nécessairement affectée : « la nouvelle domination du cœur ne saurait jamais devenir, comme l'ancienne, sérieusement hostile envers l'esprit. Car, le véritable amour demande toujours à s'éclairer sur les moyens réels d'atteindre le but qu'il poursuit » *Politique positive*, I, p. 20 (*Discours préliminaire*).

(3) Forme qui résulte du caractère radicalement *subjectif* des techniques logico-affectives chez Comte, mais qui ne doit pas faire illusion. Cf. *Politique positive*, IV, p. 28 : « Alors on sent partout que, pour régir le monde, il faut, d'une part, en connaître les lois, et, d'une autre part, s'intéresser à ses destinées. » Ce qui se traduit, dès les fondements de la politique positive dans le *Cours*, par l'analogie que l'on constate entre le « cas » évolutif des « classes inférieures » et le cas philosophique moderne (fin de l'esprit de spécialité), *Cours*, VI p. 270. C'est nous qui soulignons.

y discerne la continuité et le mouvement total de la conduite inventive de Comte, on est bien obligé d'y reconnaître l'annonce indiscutable d'un *réformisme* spirituel.

Le prolongement effectif de cet instinct spirituel porté par la Méthode, c'est la conception, extrêmement profonde, et consciente, d'une « pédagogie transcendante » comme instrument et comme témoignage privilégié des modifications « religieuses » de la nature humaine (1). Très sensible, malgré son indifférence pour les esprits « moyens », aux conditions subjectives et individuelles du développement éducatif le plus humble, Comte a inséré, d'autre part, avec force, dans la structure subjectivante de la Méthode, le principe d'un développement inventif des techniques de culture spirituelle.

Dogmatiquement, et même logiquement, ces relations restent entièrement implicites et presque insoupçonnées. *Intuitivement, et dans le développement religieux de l'inspiration méthodologique, elles ouvrent la possibilité, et, par suite, la nécessité positive d'un effort continu d'invention logico-affective.* Cet effort renferme finalement la perspective « religieuse » la plus profonde proposée par Comte à notre intuition.

Dans cette direction, l'abstrait représente le minimum des techniques intellectuelles garantissant à l'individu l'accès de l'œuvre collective d'objectivation. C'est aussi le maximum de « séparatisme » permis à la conscience humaine si on ne veut pas qu'elle oublie ou sacrifie d'autres techniques inventives : conduites plus difficiles, plus hautes, et dont dépend toute participation à un progrès spirituel. Chez Comte, l'accord de l'exigence abstraite la plus stricte à la

(1) Cette pédagogie transcendante est esquissée dans la *Synthèse subjective*. Rappelons, d'autre part, qu'Auguste Comte a toujours vu dans l'enseignement, conçu comme formation spirituelle, le test et l'appanage du pouvoir religieux : ce qui confirme clairement la valeur positive de l'attitude religieuse, pour l'individu et pour l'espèce. Mais dans un sens bien différent de sens traditionnel, bien étranger au despotisme doctrinal d'un dogme abstrait.

tension extrême des fins concrètes, accord dont nous avons longuement étudié les principes méthodologiques, entraîne une combinaison réellement inédite entre l'invention individuelle ou subjective, et la contrainte objective des sciences.

La valeur intuitive de cette synthèse, d'où procède tout le génie éducatif de la Méthode positive, ne nous semble pas indigne d'être dite « religieuse », si l'on prend ce qualificatif dans son sens le plus développable. En effet, ce que nous recevons finalement de Comte, sous les apparences les plus diverses, c'est toujours la même volonté nettement prédominante : il faut donner des moyens d'expression à certaine « technique », à certaine conduite opératoire, accessible à l'individu, et par laquelle ce dernier construit de façon originale, sa forme d'adaptation à un devenir spirituel.

Mais cette adaptation n'est pas servile conformisme ; au contraire, elle ne peut être qu'une œuvre de liberté. Chez Comte, le besoin de techniques nouvelles logico-affectives conserve une valeur régénératrice liée à son sens intuitif : sans cette possibilité d'interaction inventive entre l'individu et le groupe, *il n'y a pas de définition possible du spirituel*.

Le comportement religieux spontané inhérent à l'homme s'étiole, si on ne régénère pas sa technique, parce que celle-ci est l'instrument essentiel d'un commerce fondamental. Entre l'homme et l'humanité qui se développe à travers lui, la technique religieuse est toujours sous-entendue. Cultivant une double réciprocité du sentiment et de la raison, de l'individu et de l'« objet » social, l'acte religieux suppose toujours un art de la *circulation* et de la *production* spirituelles.

Ayant si longuement insisté sur la technique « abstraite » de production, jugée par lui comme presque définitive, Comte, dans la Religion, s'est appliqué, apparemment, à promouvoir surtout l'œuvre de *circulation* subjective des biens spirituels. En réalité, intuitivement, — et comme le montre clairement la structure de la Méthode totale, les deux actes sont



aussi inséparables que la *conception* et la *formulation* dans le langage, selon la théorie de Comte (1).

Il faut donc concevoir en toute sa profondeur, et avec ses répercussions intuitives, l'idée d'un semblable développement spirituel : dans la culture universelle, appuyée sur une conquête scientifique de l'objet, l'effort de subjectivation découvre la source d'une éducation « transcendante ».

L'individu, en une ascèse abstraite obéissant à la dialectique intuitive, prend conscience des possibilités d'invention spirituelle, c'est-à-dire des formes propices à l'équilibre développable de son sentiment religieux. Cette *conversion* s'opère non seulement en fonction du « groupe » considéré comme un « objet » à construire, mais aussi en fonction de la *culture inventive de ce groupe* : c'est-à-dire d'une société de libres spontanéités spirituelles, considérée comme condition fondamentale de développement religieux, pour la méthode logico-affective.

Pour définir et cultiver les valeurs religieuses, il ne suffit peut-être pas, mais il faut nécessairement, que chaque spontanéité individuelle trouve sa voie, par l'organisation et le développement d'une *spiritualité collective*. Intuitivement, la société est appui et résistance, et sous deux formes : l'abstraction à construire, la collaboration inventive à développer, contact privilégié de l'existence concrète, résistance de l'objet.

La culture des aptitudes inventives du groupe est la *condition d'existence* des propriétés spirituelles du groupe et de l'individu : elle enferme totalement, pour Comte, le développement nécessaire des conditions matérielles (2).

Tel est le centre intuitif, que nous pensons pouvoir nommer « religieux », — disons au moins, « apostolique », — de la Méthode : une forme généralisée, extrêmement poussée, appro-

(1) Et selon sa pratique *stylistique*.

(2) En quoi il peut être dit, si l'on veut, spiritualiste.

fondie, systématisée, de la charité intellectuelle. Le sens de la maxime de saint Paul, qu'affectionnait Comte (1) prend là toute sa valeur. Et pouvait-elle être autre chose, dans sa bouche, qu'une aspiration aussi intellectuelle qu'affective ; qu'une démarche uniforme vers l'invention spirituelle ?

L'accent dogmatique, l'appareil didactique, ne peuvent faire illusion, pour qui s'est longuement penché sur la Méthode comtienne et en épouse l'Intuition : ce que la volonté de certitude a pu masquer complètement, ce qu'elle renforce, en réalité, par son excès même, c'est l'intuition religieuse du développement spirituel.

La religion positive nous saisit, pour une vocation supérieure, dans le mouvement « inqualifié », que la connaissance commence, entre l'individuel et le social. Ce qu'elle semble imposer, sous l'énergie impérieuse, ambitieuse d'une synthèse dogmatique, prolonge encore parmi nous l'élan caractéristique de la générosité cartésienne. Mais elle sait reconnaître aussi, et glorifier dans ses origines, l'humble ténacité éducative d'un Abbé de l'Épée, l'ardente charité sociale de saint Vincent de Paul.

---

(1) « *Nous sommes tous les membres les uns des autres.* » Maxime touchante, mais contradictoire, d'après Comte (*Catéchisme*, p. 72, édition Pécaut). Elle n'est plus contradictoire, dès que *l'objectivation abstraite* du corps social par le concours de tous les esprits fonde les aptitudes subjectives de *chaque* individu.

## CONCLUSION



## CONCLUSION

### ORIGINALITÉ D'UNE PHILOSOPHIE POSITIVE CONSIDÉRÉE COMME INTUITIVEMENT DÉVELOPPABLE

En cherchant à préciser complètement la signification religieuse d'une intuition comtienne, nous n'avons fait que pousser jusqu'à son terme, peut-être excessif, un procédé constant de notre investigation méthodologique tout entière. Parmi les propriétés authentiques de la pensée positive, telle qu'elle se manifeste chez Auguste Comte, ce que nous choisissons en effet, dès l'origine de nos recherches, c'est une intention uniforme de progression logique : aspiration continue au développement d'une raison « constituante », sous la systématisation didactique, et sous les différentes structures de la raison « constituée ».

Bien qu'un tel choix corresponde à une attitude réellement définie par Comte, et maintenue par lui avec ténacité, depuis les origines du *Cours* jusqu'au terme de la *Synthèse subjective*, nous ne prétendrons pas lui conférer une valeur plus éminente que celle de l'hypothèse la plus plausible sur l'unité du système.

Nous reconnaissons même avoir délibérément sacrifié, à l'allure dynamique de la Méthode, les contraintes et l'inertie statique de la doctrine. Dans la mesure où ce choix est trop sélectif nous acceptons le reproche, bien fondé, d'aboutir à une *stylistique* excessive. Nous concevons au surplus, que les nécessités « techniques » de notre investigation puissent



affecter nos résultats d'un coefficient évident de relativité épistémologique.

Mais il ne s'agit nullement, ici, de prétendre fournir une description pure de toute participation inventive ; encore moins un panorama rigoureusement « objectif ». L'élimination de la subjectivité, même dans les postulats d'analyse, nous semble, sur la philosophie de Comte, une entreprise assez illusoire. Ce que nous tenons à prouver en rappelant l'idée directrice de nos recherches, c'est qu'une telle analyse du comtisme, conçu comme philosophie développable de l'invention méthodologique, entraîne une perception plus claire de l'originalité « stable » des intuitions positives.

A cet examen, nous devons nécessairement aboutir si nous restions fidèles à l'esprit de notre enquête et à ses conditions de sincérité. En effet, ce qui nous orientait vers le postulat d'une essentielle progressivité méthodologique, c'est la volonté d'éviter tout risque de confusion entre l'esprit positif et les intuitions prépositivistes, parapositivistes, ou postpositivistes, si difficiles à séparer sûrement dans le mixte objectif-subjectif que représente, d'abord, la doctrine comtienne. Ainsi devons-nous nécessairement « lire » la Méthode en développement, en son développement complet chez Comte, et en ses prolongements virtuels, déjà sensibles chez lui, mais souvent plus apparents parmi nous.

Par une réaction nécessaire, rigoureusement conforme au rythme comtien de l'analyse, cette lecture entraînait une restitution conforme et une vérification simultanée des propriétés méthodologiques. Celles-ci se manifestent par leur vertu d'organisation doctrinale, leur rythme instantané de construction dialectique, de structure statique et objective. L'ordre authentique de la pensée comtienne est ainsi dégagé, à chaque moment, comme principe spécifiquement comtien d'un progrès positif.

Le « choix » que nous reconnaissons avoir opéré, par le primat de développabilité, est sélectif de possibilités intui-

tives comtiennes, mais ce choix lui-même est un choix spécifiquement comtien (1). Il procède, dirions-nous, « du véritable esprit scientifique, qui représente toujours les conditions de la liaison et celles de l'avancement comme originairement identiques » (*Cours*, IV, pp. 8 et 9) et il est tel « que l'ordre et le progrès y paraîtront directement les deux aspects nécessairement inséparables d'un même principe, suivant la propriété essentielle déjà graduellement réalisée à certains égards pour les diverses classes d'idées devenues maintenant positives » (p. 8).

Par ce recours à un principe intuitif réellement caractéristique de la sagesse comtienne, principe que nous choisissons comme principe directeur de notre recherche méthodologique, nous avons évité de prétendre assigner à la Méthode un destin étranger à celui de la doctrine. La Méthode est intuitivement développée ; non pas isolée dans l'absolu, non pas cultivée pour elle-même et sur elle-même. Ce qui est utilisé pour le développement intuitif, et ceci est conforme à l'enseignement exprès et indiscutable de Comte, ce sont les différences de phases nécessaires entre la méthode et la doctrine : spécialement, l'avance de phase.

Notre principe de sélection intuitive respecte donc, il utilise même comme levier, jusqu'au terme de l'analyse et du développement, le principe fondamental d'inséparabilité entre la méthode et la doctrine. De la doctrine et de la Méthode, le bénéfice de l'unité développable s'étend nécessairement à l'intuition. C'est entre la Méthode et l'Intuition que nous avons vu naître les rapports caractéristiques du schématisme comtien.

Il en résulte, croyons-nous, que notre longue reconstitution de l'organisation méthodologique, et de ses fins intui-

(1) Cf. *Cours*, IV, 8 : « L'ordre et le progrès, que l'antiquité regardait comme essentiellement inconciliables, constituent de plus en plus, par la nature de la civilisation moderne, deux conditions également impérieuses, dont l'intime et indissoluble combinaison... et la principale ressource de tout véritable système politique. » (C'est nous qui soulignons.)

tives, constitue une *analyse valable des propriétés, de la nature, de la signification totale du schématisme comtien*. Analyse méthodique, et complète, si l'on donne au terme d'analyse le seul sens positif qu'il puisse revêtir ici : détermination expérimentale des propriétés opératoires du schème comtien, et de sa structure logique. C'est un tel bilan que nous développons et reconnaissons agissant dans l'*Intuition comtienne*.

Autrement dit, et en admettant le bien-fondé de notre postulat de développabilité, l'opération encyclopédique poursuivie à la suite de Comte prolonge l'inspiration essentielle du système positif. Si l'on compare le « tout » de la philosophie positive à un prisme, jusqu'ici intact, on admettra que le choix du principe de développement puisse équivaloir au choix opportun d'une arête selon laquelle nous avons opéré notre section. Que le développement soit régulièrement fidèle à l'intuition originaire, c'est ce que prouve son aptitude à respecter constamment les relations de l'objectif au subjectif, les principes de relativité et de complémentarité, qui dominent la structure logique du positivisme.

Cette convergence uniforme nous autorisait à faire fond sur l'Intuition ainsi définie, et de mieux en mieux précisée par les approximations convergentes de nos analyses. Aussi, avons-nous cru pouvoir en poursuivre les directions caractéristiques jusqu'aux extrémités religieuses du développement méthodologique.

Dans toute la force du mot, l'intuition et la méthode, la doctrine et la « pensée » positives nous apparaissent, non seulement comme la source, mais comme la loi essentielle d'une Méthode développable. La recherche de cette méthode dans la structure interne d'une philosophie comtienne ne se sépare pas, à notre avis, de sa projection sur nos plus actuelles spéculations scientifiques ou philosophiques. A vrai dire, les deux évidences sont simultanées. Dès qu'on franchit le seuil de la science pure, notre attitude envers une doctrine quelconque n'est-elle pas d'abord une réaction inventive aux

actions méthodiques ou aux directions de recherches que cette doctrine propose.

Une dernière référence à la dialectique interne de l'intuition positive peut nous faire prévoir quelle extraordinaire puissance de développement recèle sa structure. Le paradoxe final du développement comtien réside justement dans la possibilité, la nécessité même d'une reprise « scientifique », là où la science fut délibérément arrêtée pour les nécessités inventives de l'intuition originelle.

La pensée de Comte est d'autant mieux développable qu'elle suppose un arrêt plus violent de l'objectivation scientifique abstraite. En effet, si l'intuition persiste, il faut bien admettre que le développement de la doctrine sera d'autant plus efficace que la science aura évolué, par rapport aux origines de l'intuition, avec une vitesse plus grande et dans des directions plus variées. Effet surprenant d'ultime contraste, spontanément issu de la dialectique intuitive de Comte (1).

Si l'on considère, en retournant la perspective, par rapport à notre temps, à nous-mêmes et à notre initiative spirituelle, cette puissance de développement, il est facile d'en pressentir la profondeur. Ce que sera pour nous la pensée comtienne (ce qu'il dépend de nous qu'elle soit), c'est une source extraordinairement riche de découvertes objectives et d'inventions subjectives. Il suffit qu'elle soit directement confrontée à l'« objet » le plus actuel de nos connaissances scientifiques et historiques, à nos problèmes psychologiques et sociaux et à l'expérience concrète sans cesse poursuivie par l'humanité.

S'il convient d'apporter quelque modestie dans l'apprécia-

(1) Il ne faut pas croire qu'il suffise de proférer énergiquement des interdictions scientifiques pour mériter ce retour ! Il faut asseoir ces interdictions sur un solide instinct, contradictoire en apparence, du progrès même de cet esprit scientifique. Il faut surtout une intuition profondément ancrée dans le devenir politico-scientifique. Meyerson, qui a vu les deux termes, n'a pas vu la fonction développable des erreurs scientifiques de Comte.



tion de ces perspectives, c'est bien moins à cause des limites ou des singularités du système comtien qu'en vertu de notre propre faiblesse. L'effort que réclamerait l'exploitation intuitive du positivisme dépasse trop souvent notre mesure. Pour la capacité moyenne des intelligences individuelles, et pour le pouvoir actuel de notre pensée scientifique, bien des thèmes d'investigation que propose le développement des idées directrices d'Auguste Comte sont inabordables. L'inactualité apparente du positivisme exprime beaucoup moins la puissance d'anticipation de la méthode comtienne sur le progrès de la science que le retard évident de notre philosophie des sciences sur les conditions « élémentaires » de l'esprit positif (1). D'où résulte pour nous l'obligation d'être scrupuleusement attentif à ses origines.

Pour esquisser quelque progrès, à la suite de l'initiateur, il faut prendre conscience nettement — et intuitivement — de la direction de ses efforts. On ne peut utiliser les « *épaules du géant* », dirions-nous, qu'après s'être familiarisé avec leur « topographie » et même avec le mouvement du corps tout entier.

Tout progrès effectif, et profond, dans les directions proposées par Comte, ou dans les remous, et par les réactions mêmes qui environnent l'intuition comtienne, exige que celle-ci soit clairement perçue : pure de tous les échanges qui l'affadissent ; qu'elle soit toujours sentie, éprouvée et même « tentée » dans son originalité parfaite.

C'est cette originalité que nous avons systématiquement cherché à mieux percevoir. Nous ne croyons pas, si toutefois notre effort n'est pas vain, que l'issue en soit indifférente aux divers héritiers de la pensée comtienne : héritiers avoués ou inavoués, amis trop discrets, ou adversaires trop intimes du positivisme.

(1) Retard spécialement marqué en ce qui concerne l'« équilibre » des apports méthodologiques, condition minima de saine philosophie scientifique.



## ANTIPOSITIVISME ET NÉO-POSITIVISME

Une critique un peu exigeante ne peut s'empêcher de trouver inadéquates et inadaptées (1) la plupart des réactions actuelles de la pensée philosophique à l'intuition comtienne : ce que celle-ci propose, à tort ou à raison, n'est presque jamais reçu sans déformation ou mutilation foncière.

Une curieuse fatalité pèse sur les rapports de la majorité des philosophes avec le fondateur du positivisme, ou avec ses héritiers apparents : une espèce de contretemps, de porte-à-faux perpétuel dans les polémiques, les allusions, les silences eux-mêmes. On prend trop souvent la paille des mots pour le grain des choses, c'est-à-dire les emprunts idéologiques ou conceptuels pour la structure stable et fructueuse de la méthode ou de l'intuition. On s'acharne à viser sous le nom générique du « positivisme » des thèmes rigides, forgés spécialement par la méfiance tenace des métaphysiques ou l'étroitesse réciproque des antimétaphysiciens. Ces fictions n'ont d'autre objet que de permettre le prolongement indéfini d'une querelle abstraite, peut-être profonde, mais où les inspirations authentiques de Comte n'ont guère de place.

Nous ne pouvons pas esquisser ici la forme de « critique conjointe » qu'appellent, du point de vue comtien, les sens « prêtés » au mot positif, aussi bien par l'intransigeance purement objective de certains héritiers que par les revendications indéterminées du subjectivisme métaphysique. Nous ne prétendons nullement d'ailleurs, en remontant aux philosophes, sur le sens traditionnel qu'ils attachent aux énoncés de Comte : ce qui nous importe, c'est le sens développable qu'ils leur attribuent implicitement ou explicite-

(1) Inadéquates à l'objet qui les suscite. Inadaptées à la situation générale qu'elles interprètent.

ment, et dont l'éclaircissement ferait apparaître la vanité de certaines querelles « classiques » dans la philosophie contemporaine.

Nous demandons, sinon une nouvelle manière de lire Comte, du moins une lecture complète, c'est-à-dire un inventaire fidèle et nuancé de l'intuition, chaque fois qu'on prend la liberté, parfois impertinente, de mettre en cause le fondateur du positivisme.

Une variation infime de l'intuition méthodologique, entraîne, en effet, de prodigieux changements dans l'interprétation de la doctrine. Des nuances, absolument imperceptibles pour l'analyse traditionnelle des historiens de la philosophie qui opèrent sur la lettre, fictive, d'un enchaînement conceptuel, doivent être respectées. On les retrouve toutes par l'analyse patiente du continu méthodologique, et de son développement intuitif.

C'est pourquoi nous admirons, mais comme preuve « *a contrario* », les extraordinaires efforts déployés par l'intuition philosophique des héritiers français immédiats de Comte pour échapper, croyaient-ils, à son emprise : pratiquement, pour libérer leur verve métaphysique des contraintes inexplicables que le pseudo-positivisme de certains disciples de Comte semblait devoir lui imposer. L'effort d'un Lachelier, d'un Boutroux, d'un Bergson, atteint, parfois, le dogmatisme de Taine et de Spencer ou certaines préférences fugitives de Renan. Il ne serait, à aucun titre, une libération de l'invention philosophique, si l'on concevait celle-ci comme une dissolution préalable de la structure comtienne (1).

On a d'ailleurs assez vite soupçonné quelle profondeur intuitive distingue le génie de Comte des pures timidités conceptuelles de ses zélateurs étroits. Mais faute de savoir assi-

(1) Exemple : *De l'Idée de loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaines*. Cette œuvre est intérieure à la méthodologie de Comte, en ce qu'elle renferme de solide : elle n'atteint nullement l'intuition comtienne corrélative, par sa prétention antipositiviste.

gner à cette intuition sa racine authentique et sa direction indiscutée, le mouvement autonome de la spéculation philosophique devait l'englober, presque à chaque fois, dans sa lutte contre les faux-semblants de certitude positive.

La forme la plus contemporaine, et la plus virulente de l'antipositivisme est, comme on sait, la guerre de destruction idéologique. On croit, réellement, poursuivre l'admirable effort de rénovation d'une sincérité intellectuelle, tenté à l'aurore du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle par les maîtres de la philosophie française, en proclamant purement et simplement le « déchaînement » nécessaire de l'instinct métaphysique.

Or, sous la négation comtienne conceptuelle de la métaphysique (dont les esprits avertis, même métaphysiciens, savent le sens évolutif, sociologiquement éducatif, et non pas sommaire), ce qu'on attaque directement, c'est la limitation rationnelle de l'imagination verbale : la volonté de définir partout des critères de sécurité intellectuelle.

Si nous avons pu faire sentir, par le déroulement intuitif de la Méthodologie comtienne, combien cet essor équilibré des puissances rationnelles et affectives, enté sur une discipline d'objectivation scientifique, est loin des risques d'insincérité les plus habituels à la « licence » métaphysique, nous aurions peut-être ménagé une issue plus fructueuse à l'admirable énergie intellectuelle qui se dépense presque vainement, à notre époque, en constructions arbitraires, ou en analyses radicalement inobjectivables. En tout cas, nous voudrions montrer ici que l'effort déployé par la plus absolue revendication métaphysique contre le génie « limitatif » de Comte est dépensé en pure perte — tant qu'il ne s'attaque pas au cœur véritable de la doctrine, c'est-à-dire à la structure méthodologique et intuitive du positivisme.

Pour atteindre ce centre réel, il faudra, un moment, quitter l'atmosphère spéculative, et la technique favorite du métaphysicien. L'intuition comtienne ne se plie à aucun des cadres conceptuels, ou des formes traditionnelles (choisies dans l'histoire de la pensée métaphysique), cadres ou formes qu'on lui

prête si généreusement pour l'y étouffer. Il faudra, ou d'autres arguments, ou, plus attentivement encore, une reprise en profondeur, pour atteindre, et non seulement calomnier, l'intuition humaniste et politico-scientifique de Comte : son image authentique du réel, et sa valeur de vérité.

En opposant à la métaphysique antipositiviste, par notre interprétation et reconstruction d'une pensée comtienne authentique, cette fin de non-recevoir, nous n'entendons nullement suggérer que toute philosophie sincère, pour être valable, doive nécessairement passer par le moule comtien. La spontanéité philosophique, quand elle ignore toute prétention destructive, est radicalement respectable. Encore moins prétendons-nous trouver le secret de la meilleure philosophie dans l'enceinte stricte des « adaptations » prétendûment positivistes.

Notre critique du néo-positivisme (1), dans la mesure où il prétend se recommander de Comte, serait peut-être plus radicale, quoique plus limitée, que celle de la métaphysique. Si celle-ci est, à la rigueur, par sa nature même, excusable d'ignorer les conditions d'une saine critique, s'il est dans sa fonction propre, peut-être, de fausser les perspectives doctrinales par la puissance de suggestion individuelle, de mélanger l'abstrait et le concret, comment pourrait-on excuser pareille méprise chez ceux qui prétendent poursuivre la discipline de Comte ?

Nous ne songeons nullement ici à interdire ou à blâmer les fructueuses tentatives d'approfondissement logique (2) et méthodologique diversement poursuivies par les néo-positivistes. Bien au contraire. Il résulte suffisamment de notre recherche tout entière, qu'un intérêt puissant, central, s'attache à cette reprise, en son intimité, de la structure d'une intuition positive. Mais celle-ci ne peut se donner sincèrement pour héri-

(1) Qui déborderait le plan de cet ouvrage.

(2) Dont l'instrument favori est actuellement la « logistique » comme le montrent les *travaux de l'Ecole de Vienne*.

tière de Comte, si elle ne lui attribue, soit par ignorance, soit par système, qu'un rôle décoratif : la mission d'avoir énoncé, en son temps, les postulats « *objectivistes* » et « *physicalistes* » de la doctrine !

La présentation de Comte comme ancêtre d'un physicalisme, si l'on prend ce terme en son sens technique, et si on l'érige en test de « positivité », est, de toute évidence, une méprise un peu forte sur l'intuition comtienne (1). De même, passer « à pieds joints » sur le subjectivisme de Comte, et plus encore sur le sens tout entier objectif-subjectif de son expérience méthodologique (ce qui est de règle, en général, chez les néo-positivistes), c'est faire fi des plus stables, des plus importantes structures de sa pensée méthodologique.

Enfin, tirer de l'héritage comtien, pour y envelopper le destin irrévocable du « positivisme » l'oripeau fatigué du formalisme logique, représente une pure et simple mystification. Nous avons assez soigneusement relevé les véritables traces de formalisme logique chez Comte, pour nous étonner vivement de cette transmutation, en logisticien intempérant, du moins formaliste, du plus intuitif des philosophes (2).

Ces critiques, fondamentales, nous feraient hautement apprécier, au contraire, une analyse logique et psychologique, reprenant et développant en profondeur, à la lumière de nos expériences, les intentions du schématisme. Mais nous demandons, c'est une condition minima, qu'elle en respecte la structure si elle prétend en faire dériver quelque nouvelle philosophie, ou qu'elle dénonce clairement la ligne de séparation intuitive, et les motifs de la scission, si elle s'en sépare volontairement.

(1) Voir M. von ASTER : *Communication à la Société française de philosophie*, Séance du 17 novembre 1934 : *L'Evolution du Positivisme*, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 34<sup>e</sup> année, pp. 161 et sq.

(2) Cf. *Méthode positive et méthode cartésienne*. Voir plus haut, pp. 421 et sq. et notre article in *Revue de Synthèse*, avril 1937, pp. 51 et sq.



## AUGUSTE COMTE ET LA RÉVOLUTION LOGIQUE CONTEMPORAINE

La discipline que nous proposons se résumerait en quelques règles évidentes de sincérité intellectuelle. Ces règles sont spontanément respectées par toute investigation adéquate à l'objet complet de la philosophie positive. Mais elles ne peuvent être constamment maintenues si l'on ignore, ou si l'on oublie, les conditions intuitives de l'unité comtienne. Leur exercice ne suppose d'ailleurs aucunement l'obligation de s'enfermer en une intuition singulière ; l'intuition comtienne, comme source d'un positivisme développable est radicalement « ouverte » au développement de l'expérience humaine, à la vie de l'esprit.

Au contraire, partager intimement l'intuition comtienne comporte une garantie contre la stérilité intellectuelle. Cela suppose, en effet, qu'on entend poursuivre toutes les directions susceptibles de converger vers un positivisme authentique ; cela permet aussi de conserver à l'enquête philosophique toute son ouverture, de ne fermer l'accès intellectuel à aucune des vraies chances d'accroissement de la « grandeur et de la dignité » de l'homme.

Auprès de Comte, ce que l'on peut, ce que l'on doit apprendre, et c'est l'éducation que sa méthode voulait fonder, c'est à être sans contradiction, et sans étroitesse, instrument d'invention spirituelle. Développer l'intuition comtienne, ne consiste donc pas à répéter, sur une échelle différente, un rite invariable, mais à comprendre, et à pratiquer, l'aptitude logico-affective d'approfondissement personnel : la culture autonome d'une inspiration positiviste. Education dont la Méthode est le type, et dont la valeur psychologique surpasse l'intérêt historique : elle peut éclairer nos plus actuelles initiatives en rendant toujours plus explicite le commerce intuitif de l'abstrait et du concret.

Le rapport entre l'invention individuelle et l'objectivation collective, entre le mouvement de la connaissance et le rythme des sentiments, peut devenir perceptible à l'individu. Celui-ci accède en effet, par l'évolution scientifique, aux conditions modernes d'une culture spirituelle. Il le manifeste par une fièvre de croissance : généralisation et régénération des puissances inventives (1).

Le développement intuitif du positivisme justifie l'existence d'une « révolution logique », dans laquelle nous sommes entraînés à la suite de Comte, et mesure sa profondeur. Ce que nous avons élaboré représente, somme toute, la « matière intuitive » proprement comtienne des efforts de renouvellement logique qui se produisent autour de nous, et dont la claire perception est inséparable de la notion même de positivisme (2). C'est l'origine, et l'avenir de cette poussée spirituelle, que nous retrouvons intellectuellement par la science, l'histoire, l'expérience concrète, individuelle ou collective, dans toutes les voies qu'ouvre l'intuition de Comte au mouvement de la connaissance.

Aussi pensons-nous qu'une analyse non métaphysique du schématisme peut être utile, comme prélude à cette analyse en profondeur que poursuit l'esprit humain. Le développement d'une intuition comtienne, comme excitatrice d'invention, ouvreuse de problèmes, est tout autre chose qu'une délectation historique, qu'une reprise littéraire de thèmes attachants, mais périmés.

On peut dire que Comte nous a laissé deux *Testaments*, dont seul le Testament affectif est explicite, mais difficilement développable. Le Testament logique, bien développé déjà, appelle, par la structure que Comte lui voulut, des destinées

(1) De cette généralisation, la culture comtienne des aptitudes subjectivantes par l'acte d'objectivation reste le type privilégié.

(2) Si l'esprit positif consiste réellement à renoncer aux « formes inférieures de l'explication »,...

dans l'intuition philosophique : à condition que l'on comprenne, dès l'origine, sa connexion intime avec le Testament affectif.

Les deux livres ne sont qu'une même idée, l'idée d'une révolution logico-affective que nous devons poursuivre : l'intuition de Comte nous paraît contenir la matière privilégiée, le ferment indispensable de notre réforme spirituelle, parce qu'elle fournit l'objet, le point de départ et, pourrait-on dire, la conscience même de l'opération à tenter.

Parmi les rejetons authentiques de la pensée cartésienne, Comte nous représente le plus énigmatique et, par suite, le plus fructueux des hybrides. Pour l'intellectualisme pur, ce monstre, romantique, n'est humain, c'est-à-dire positif, que jusqu'à l'appel des sens et du sentiment. Pour la tradition religieuse, et pour la vocation métaphysique, Comte est le type d'une affirmation négatrice, le régent d'une limitation intempestive des facultés humaines.

Pour nous, qui nous fions peu aux suggestions, aux répugnances de l'instinct, et qui cherchons la volonté de Comte dans sa Méthode, nous recevons de lui l'appel, l'espoir, et déjà l'ébauche éducative d'une réforme plus modeste de l'individu et de l'humanité : la convergence inventive de l'intelligence et des sentiments. De cette réforme, les préambules logiques se déroulent déjà insensiblement autour de nous. C'est à les poursuivre, à les éclairer, à les servir, que nous incite le même élan qui oriente le positivisme, et qui renferme déjà une éducation affective de l'intelligence.

Dans la crise contemporaine, l'esprit scientifique tente un passage décisif de l'abstrait au concret. L'échec prétendu de la science, échec réel des illusions modernes, dites scientifiques, prépare le génie positif à de plus sûres adaptations psychologiques et sociales.

La pensée abstraite, par ses incertitudes mêmes, se rapproche de notre destin : elle s'oblige à partager les doutes, les servitudes inséparables de la condition humaine.

Ainsi se développent les fonctions concrètes de l'intelligence, ainsi se manifeste un réveil paradoxal des privilèges traditionnels de l'esprit positif. C'est pour servir cette longue espérance, pour mieux comprendre ses conditions, ses voies, ses perspectives inconnues, que nous avons voulu en reconnaître les plus claires origines.

Le positivisme naissant nous propose la conversion de l'esprit et du cœur aux fins concrètes de l'humanité. Le schème de cette conversion est encore présent, agissant, parmi nous. La science doit éprouver sa puissance logique, sa valeur expérimentale ; il appartient aux philosophes d'en préciser la signification humaine, la fonction religieuse : d'y retrouver l'élan générateur d'une réforme spirituelle.

De cette organisation intuitive du positivisme, dont la nécessité est pressante, nous avons voulu rappeler toutes les ressources. L'itinéraire intellectuel et affectif que nous propose Auguste Comte enseigne ce que furent pour lui, ce que peuvent être désormais, pour l'avenir du positivisme, la rigueur de la *Méthode*, la plénitude de l'*Intuition*.

---





## APPENDICE



## APPENDICE

### I

#### LA BIOLOGIE ET LE PRINCIPE D'ABSTRACTION

### A

#### LE SCHÉMATISME EN BIOLOGIE

Si la biologie n'est pas, historiquement, la seule origine logique du principe de généralité et d'abstraction, elle en est par contre la première garante. C'est en elle qu'Auguste Comte a trouvé la manière de poser le *problème de la classification des sciences*, et c'est en poursuivant ce genre de solution qu'il a développé tout le contenu du principe classificateur.

L'inspiration sociale hiérarchique, le souvenir « héréditaire » de la règle formelle de la compréhension et de l'extension ont certainement participé à l'élaboration de la formule définitive ; celle-ci constitue évidemment la clef de voûte du système comtien, le *nœud* didactique de son inspiration. Mais ce qui fait son prix, et ce qui la rendit plus séduisante pour le philosophe, ce ne sont pas ces analogies purement conceptuelles, c'est sa valeur « opératoire », telle que la biologie de Blainville la faisait apparaître avec évidence.

La hiérarchie des sciences et le classement universel, auquel aboutit le positivisme, procèdent par voie d'abstrac-

tion et s'expriment en abstractions (1). Mais l'acte et son signe sont *essentiellement* relatifs et progressifs. Ils désignent toujours l'œuvre et les conclusions d'une *analyse*. Ainsi suivent-ils réellement la plasticité et la fécondité de la méthode scientifique : l'abstrait qui paraît didactiquement antérieur à l'expérience lui est systématiquement subordonné. Selon l'exemple des classifications naturelles, il ne progresse que par retour systématique et incessant au réel et au concret de la preuve : il est fonction des caractères évolutifs de la pensée.

Si étrangère, si paradoxalement opposée que puisse paraître cette attitude aux « fixations » opérées par Auguste Comte dans le cours historique des sciences, elle est cependant rigoureusement inscrite dans la loi du système positif.

La « cristallisation » méthodologique de l'inspiration comtienne, sous l'influence systématique de Blainville se traduit immédiatement par la première affirmation du principe de généralisation abstraite : une même « forme » de présentation rationnelle est applicable à tout le réel atteint par les sciences. Il y a un schématisme de l'abstraction, valable pour tout le système des connaissances théoriques : mieux, pour le corps essentiel de la « pensée » positive, et qui permet de hiérarchiser celle-ci.

La propriété caractéristique de ce schématisme est de se référer, par définition même, à la vérification analytique, à la méthode expérimentale, à la contrainte objective (2).

Et c'est pourquoi le *Cours de Philosophie positive* assigne toujours au schématisme abstrait deux missions complémentaires : formuler la science dans un langage uniforme, trouver à tous les modes du réel une expression sincère. Il s'agit de maintenir à chaque instant l'unité originale de l'intui-

(1) Au sens où Comte prend le terme : produits et fixations — « résultats » — des opérations abstraites.

(2) Comme les instruments classificateurs de Blainville se réfèrent sans cesse à la morphologie, à l'expérience physiologique.

tion comtienne et d'en faire apparaître les racines objectives, d'ouvrir la méthode positive à toutes les indications méthodologiques de la science, de construire progressivement la doctrine comme instrument de découverte, comme critère de vérité.

Ces deux rôles du schématisme, langage de l'inspiration systématique, instrument de la vérification objective et du contrôle des méthodes trouvent dans la biologie leur connexion la plus évidente, mais ils n'y sont point confondus.

Le rejet du mathématisme n'est que l'envers, la contrepartie d'un idéal positif authentiquement mathématique. Il suppose une volonté énergique de rationalisation. La résistance même du réel à l'usage intempestif du nombre entraînera un prolongement de la méthode abstraite, une immense extension de la logique des physiciens. L'énigme de la vie est, pour la raison physico-mathématique, une expérience privilégiée qui lui permet de se dépasser elle-même. Il n'y faut pas chercher la justification fragile d'un impossible reniement.

Que telle soit bien l'idée directrice d'Auguste Comte, c'est ce que montrent sans ambiguïté les rapports scientifiques et logiques qu'il aime à constater, à énumérer, entre les mathématiques et la biologie définitivement conçue selon les critères permanents du positivisme. Ces convenances scientifiques (doctrinales) impliquent, dans leur perspective finale, une convergence encore plus profonde, plus significative, et d'une portée philosophique autrement plus évidente, si on les projette dans le plan des méthodes. Les deux points de vue sont d'ailleurs étroitement associés (1) : la philosophie détermine, par la critique des méthodes, un mouvement, une direction, de l'esprit, entièrement fondés sur le cheminement progressif de la science. Cette direction, dans laquelle nous sommes complètement « engagés », pro-

(1) Cf. mécanique et biologie, géométrie et biologie, *Cours*, III, p. 341. La mécanique offre surtout des parentés doctrinales. La géométrie offre surtout des parentés méthodologiques.



longe très exactement celle-là même que la spéculation positive reçut de l'initiation mathématique.

Il peut sembler paradoxal qu'après avoir développé tant d'efforts pour asseoir de façon inébranlable une forme *spécifique* des méthodes en biologie, Auguste Comte puisse y vérifier l'empreinte continue de l'esprit mathématique. Derrière ce paradoxe se cache toute l'originalité logique du positivisme, ce qu'il apporte d'inédit dans les rapports entre la science et l'homme.

Ce qui justifie, en effet, la portée des mathématiques, c'est-à-dire leur universalité scientifique de droit, c'est leur perfection abstraite : leur rôle privilégié dans l'organisation mentale comme analyse du simple par le simple ; en définitive leur valeur logique. Sur ce point, ni la doctrine, ni la méthode ne pourraient jamais transiger ; et c'est une vraie satisfaction pour l'intuition comtienne que de retrouver en biologie les prolongements explicites (authentiques) de l'« esprit » mathématique (1).

Cette idée d'universalité « logique » doit s'entendre « instrumentalement » ; les mathématiques sont une source permanente de conduites explicatives, une collection virtuelle de tous les raisonnements utilisables dans l'analyse des phénomènes naturels ; et cette propriété est intimement associée à l'idée qu'une *Méthode* positive existe (2), qu'elle se suffit logiquement à elle-même.

La logique, en définitive, ne se limite pas plus à l'« organon » mathématique qu'aux procédés féconds de la science

(1) Cf. : « Nous avons, en effet, établi, en principe philosophique, que le système des études mathématiques constitue nécessairement la véritable origine spontanée de l'art général du raisonnement positif, dont l'esprit humain... recherches à la fois les plus générales, les plus abstraites, les plus simples, et les plus précises » (*Cours*, III, 333).

(2) *Cours*, III, 336-337. « C'est pourquoi les sciences les plus compliquées, et la biologie elle-même, ne sauraient offrir aucun genre de raisonnement dont la science mathématique ne puisse d'abord fournir fréquemment l'analogie plus simple et plus pur. »

biologique : elle est tout entière dans chacun d'eux ou mieux dans leur mouvement de révélation réciproque. Plus précisément elle se confond avec un *devenir éducatif* de la raison humaine, d'origine mathématique, et dont l'expression devra toujours être homogène aux *critères* philosophiques de la pensée mathématique.

Ce qui traduit, pratiquement, avec le plus de précision et d'efficacité, cette conception comtienne du progrès de la logique, c'est son application à l'épistémologie. La description, la classification et la formulation des méthodes propres aux sciences supérieures permettent de découvrir des aptitudes méthodologiques nouvelles dans les sciences simples. Ces dernières possèdent déjà toutes les propriétés logiques dont le besoin et l'usage apparaissent avec la complexité des phénomènes : mais à l'état de germes, parfois indiscernables.

Il y a, somme toute, une *embryologie* des méthodes : une ontogénèse et une phylogénèse qui se répondent (1). La *Méthode positive* tout entière finira par apparaître dans le jeu de la pensée mathématique, mais nous ne pourrons l'y déceler qu'à la lumière des autres sciences : en réfléchissant l'analyse conformément à leurs indications méthodologiques (2). Une telle vérification ne peut être entreprise qu'au terme de l'œuvre philosophique.

Au moment où l'intuition comtienne s'offre tout d'abord à la contrainte objective des faits biologiques, c'est l'opération inversée qui s'impose : concevoir dans les méthodes organiques toute la puissance promise au jeu positif de la raison ; déterminer par leur analyse les accroissements prochains de la Méthode, favorisant ainsi les plus nécessaires « actualisations » des virtualités mathématiques.

Dans une telle perspective, le rôle méthodologique de la biologie est plus important encore que son rôle doctrinal : elle constitue, en réalisant théoriquement la convergence

(1) *Cours*, III, 336-337.

(2) Ce sera le ressort proprement intellectuel de la *Synthèse subjective*.

nouvelle de certains moyens logiques, l'amorce d'un appareil d'analyse nouveau, dont la puissance prochaine s'offre déjà, pour qui sait en observer le germe rationnel (1).

Un tel mode d'accroissement méthodologique n'est d'ailleurs pas un artifice de présentation. Il est « homogène » à l'esprit mathématique du positivisme ; on peut même dire qu'il constitue sa plus intime caractéristique, son attitude vraiment spontanée de philosophie mathématique, son « goût » original en la matière. Il caractérise exactement le processus de l'invention mathématique chez Auguste Comte (2).

En effet, en rapprochant le calcul aux différentielles partielles du calcul des variations, Comte opère une généralisation de l'analyse : le progrès du procédé simple est suscité par une confrontation méthodologique avec le procédé complexe ; l'extension logique se fait par raccordement, par comparaison et par coordination encyclopédique.

Plus généralement, c'est toujours par usage systématique de l'indirect, du « détour provisoire » (3), par retour au simple à partir des complexités de l'expérience que progresse la pensée mathématique : que se dégagent tous ses moyens virtuels. Ce rythme d'accroissement où l'abstrait s'étend sous l'action révélatrice d'une expérience plus concrète, et non par déduction pure, et prolongement automatique, est celui-là même qui préside aux rapports entre la mathématique et les méthodes que la biologie a progressivement élaborées au contact du monde vivant.

(1) *Cours*, III, 344. « On doit réellement envisager l'ensemble des travaux biologiques jusqu'à présent comme constituant une vaste opération préliminaire... »

(2) Voir notre *Essai sur les Origines intuitives du Positivisme*, pp. 84 et sq. et son *Appendice*, pp. 236-257 et sq.

(3) Qui est un procédé méthodologique bien caractérisé par Comte, comme, d'ailleurs, le procédé de la « revision systématique ». Cf. *Cours*, III, 378 et 461.

## B

## LA CONNAISSANCE ABSTRAITE ET L'EXISTENCE INDIVIDUELLE

Dans la perspective comtienne, la perception scientifique du monde vivant est, en extension, la réussite la plus significative, le type le plus complet de l'analyse objective et abstraite. Mais, inversement, l'expérience immédiate du vivant est la source constante de toutes les intuitions affectives (1).

Sans avoir recours à aucun artifice ; en obéissant même à sa seule impulsion méthodique dont la loi comportait une part nécessaire d'ascétisme abstrait, Auguste Comte a pu simultanément concevoir le vivant sous les cadres de la classification (d'une analyse des collectifs relevant d'une structure logico-expérimentale), et l'admettre comme condition d'une expérience affective, y concevoir l'individuel et le concret comme tels, avec toute la gamme de leurs suggestions implicites.

C'est pourquoi la profondeur et la constance de son mathématisme « méthodologique », si énergiquement fidèle à l'idéal cartésien, s'accompagnent d'une réaction anticartésienne spontanée mais aussi très consciente et très énergique, en matière de psychologie animale (2). Aussi éloigné du mécanisme, ou de l'automatisme pur que d'une interprétation « personnaliste » des phénomènes intellectuels ou affectifs, le positivisme se plaît sans doute à les rapporter aux conditions organiques et au milieu général. A cet égard l'animal n'est pas moins « relatif » à l'homme que l'homme à ses semblables, aussi bien en ce qui concerne la structure des fonctions mentales, qu'en ce qui concerne leur jeu effectif.

(1) L'amour est d'abord l'amour du prochain (de l'« autre » comme tel) pour Comte comme pour Scheler.

(2) Contre l'automatisme Comte reprend et développe avec visible satisfaction l'attitude de Leroy.

Mais si les phénomènes de la personnalité animale sont toujours appréciés relativement à l'homme, cela ne suppose point qu'ils soient jugés seulement en lui et à travers lui ; c'est dans leur caractère spécifique, et individuel, qu'ils paraissent au philosophe riches de signification, car l'animal est l'individu biologique par excellence. C'est pour mieux le mettre en valeur qu'on le confronte à son contexte humain (1).

On ne forcerait pas trop les choses en accordant à la psychologie animale d'Auguste Comte, la valeur d'une « caractérologie » (2). A partir des animaux supérieurs, la doctrine positive contient les linéaments d'une analyse très nuancée du comportement individuel : analyse qui prépare, élucide, sur l'expérience du concret, les fondements abstraits d'une doctrine des fonctions morales ou intellectuelles dans la *série animale*.

Par ce raccordement biologique, la connaissance de l'individu vient réellement et curieusement étayer l'échafaudage déductif des lois générales : ce qui justifie d'avance l'apparition prochaine d'une analyse concrète, au niveau de la sociologie. Malgré la naturelle exigence, le profond désir de contention intellectuelle et de généralité abstraite auxquels doit se plier le positivisme pour obtenir une connaissance objective de l'humain, c'est justement avec la sociologie et par la sociologie que se posent dans leur plus grande acuité les problèmes de l'individu.

(1) Voir par exemple *Cours*, III, pp. 623 et sq. (le jeu, l'ennui chez les animaux, instinct et raison : tout animal est raisonnable jusqu'à un certain point). Voir de même *Politique positive*, I, 600 et II, 258.

(2) C'est bien l'impression « littéraire » qu'elle donne, par son raccordement systématique à la psychologie humaine, et par la constitution de « types ».



## C

## LE VITALISME ET LA MÉTHODE

En donnant au mot de vitalisme une valeur moins ontologique, en le réduisant à l'indication d'une attitude psychologique familière chez Comte, on peut, et même on doit, croyons-nous, assouplir nos conclusions en ce qui concerne la Méthode finale et son inspiration vitaliste.

Il subsiste certains aspects de l'intuition comtienne et même de la doctrine qu'il est plausible d'interpréter en un esprit « *relativement* » vitaliste. Mais le vrai sens de ce vitalisme ne ressort pas d'une décomposition attentive des postulats objectifs de la biologie : il ne peut être atteint qu'avec l'intention finale de la philosophie positive. Les nuances vitalistes du dogme positif, même quand elles semblent se projeter sur la biologie et la matière, n'apparaissent en réalité que par allusions intuitives, ou symboliques (du symbolisme que tout dogme systématique est conduit à consacrer) et toujours dans un retour subjectif, dans une projection du social sur les bases de la science, dans l'affirmation des valeurs humaines au sein de la connaissance objective.

Le trait de vitalisme que nous relevons chez Comte concerne très précisément ce *moment* caractéristique de la logique positiviste, et non pas ses préambules, ou même ses conclusions. Il en résulte que le vitalisme comtien n'est pas une donnée fausse, un élément vicieux de la construction, mais une perspective nécessaire et consciente qui lui est imposée.

C'est dans leur appartenance affective, et plus étroitement encore dans leur fonction morale, psychologique et religieuse, que les schèmes fondamentaux du positivisme peuvent évoquer une inspiration vitaliste (1).

(1) Cette inspiration concentre tout ce qui relève d'un état « absolu », mais jugé par une pensée objectivante, relativiste, qui le situe dans une perspective historique, ou dans un complexe humain.

Cette inspiration, on ne saurait l'atteindre, ni même la désigner exactement, sans remonter jusqu'à ces conceptions subjectives auxquelles elle est vraiment adaptée. Il faut renoncer à en poursuivre l'origine dans le champ des disciplines héritées, fût-ce de la biologie, où l'on ne peut rencontrer aucune source authentique, mais au plus les effets indirects d'une plus lointaine intuition morale et religieuse. Il faut nécessairement subordonner l'appréciation du vitalisme comtien à une connaissance complète, à un inventaire total du système positif.

La connaissance exhaustive de la Méthode, de son épanouissement, de sa mutation, — la genèse et les retours d'une logique du sentiment, — leur concentration intuitive : toutes ces réactions données d'une pensée sur elle-même, cette transmutation interne des inspirations fondamentales, dominent les rapports du vitalisme et de la Méthode.

A penser même qu'une intuition de la vie intérieure ait commandé tout le système de Comte, il ne nous est pas permis de l'atteindre avant d'avoir reçu toutes les contraintes méthodiques auxquelles elle s'est rigoureusement astreinte. Pour se réaliser, pour se formuler, pour mordre objectivement sur le réel, l'impulsion spontanée de Comte, quelles que soient ses origines, renonce aux facilités de tout vitalisme : elle se crée une discipline *interne*.

## II

### LE SCHÉMATISME DANS LES SCIENCES HUMAINES

Les disciplines abstraites de la sociologie et les modes concrets de l'analyse anthropologique apparaissent à Comte comme des conduites intellectuelles *corrélatives*. La constitution d'une Morale (qui serait tout à la fois un art et une science), idéal théorique et pratique d'une connaissance con-

crète de l'homme, suscite nécessairement l'ambition des disciplines psychologiques : elle suggère tous les procédés d'analyse directement applicables à l'individu et fait converger vers celui-ci toutes les méthodes de la psycho-physiologie. Mais elle appelle en même temps un inventaire des données extrinsèques du comportement individuel. Et, tout d'abord, un bilan des actions et réactions incessantes entre le milieu social et la personne humaine : apprécier cette première « atmosphère » des conduites individuelles, c'est concevoir immédiatement le besoin et l'opportunité positive d'une *psychologie collective* (1).

Aussi bien, cette conclusion serait-elle suggérée par l'analyse purement abstraite des déterminations humaines. Selon l'esprit du schématisme comtien, l'idéal d'une « physique sociale », visant à élucider scientifiquement les conditions d'ensemble du fait « humain », à construire comme un « objet » rationnel l'ordre qu'elles entretiennent, représente un effort permanent de l'intelligence pour investir, par tous ses procédés d'analyse, le concret collectif au niveau le plus favorable. En même temps qu'une « psycho-physique », la vocation *expérimentale* liée à toute description objective de l'homme contient les germes d'une analyse simultanée des conduites d'ensemble et de leurs corrélations individuelles. La *psychologie collective* se donne donc comme l'axe commun de deux ensembles de recherches psycho-sociologiques qui auraient comme centres virtuels respectifs le « social » et l'« individu humain », et dont les développements s'appelleraient, s'engendreraient suivant une loi de réciprocité et de complémentarité (2).

(1) En ce qui concerne l'interprétation des suggestions de Comte, voir BLONDEL, *loc. cit.*, pp. 32 à 35.

(2) Chacun de ces groupes représente, en effet, la contrepartie, la balance des intentions intellectuelles de l'autre, et, en même temps, son moyen d'accomplissement : leur convergence commune procède d'une même impulsion vers la connaissance exhaustive de l'humain et c'est pourquoi leurs « centres de perspectives » se répondent.

Pour une activité d'analyse soumise au schématisme abstrait, l'individuel est une nécessité de méthode : il s'impose, au moins comme condition de possibilité, à toute recherche objective sur le concret social. Aucune manière de poser collectivement le problème humain, aucune présentation d'« ensemble » des conditions générales d'une vie sociale, ne peuvent éluder l'intermédiaire psychique où leur résultante devient objet réel d'expérience, et d'expérience « actuelle ». Inversement, la nature spécifique d'une « existence sociale » est requise, au moins comme condition de possibilité, pour une connaissance de l'individuel dans sa plénitude concrète. Le rôle complémentaire que jouent ces deux centres idéaux de toute enquête sur la nature humaine, leur aptitude réciproque à engendrer toutes les méthodes d'analyse et, par suite, à susciter, entre celles-ci, une « interpénétration » caractéristique, toutes ces propriétés, si étroitement adaptées au génie sociologique d'Auguste Comte, l'apparentent curieusement à certains modes de pensée familiers à notre physique contemporaine.

L'allure de son analyse rappelle aussi énergiquement la forme générale que nous avons coutume d'observer dans la description des phénomènes biologiques (1). Mais il importe de ne pas faire découler cette pure souplesse méthodologique, si bien adaptée à son objet, d'un postulat organiciste, ou substantialiste. L'organicisme, plus ou moins apparent, de la doctrine comtienne, n'est nullement associé à cette vue méthodologique : on pourrait même dire qu'il y est antagoniste. La dualité analytique du social et de l'individuel prime, logiquement et scientifiquement la méthode organiciste. Ce qui soutient, intuitivement, tout l'effort de la recherche positive, dans les sciences humaines, ce n'est pas la représentation imaginative du conglomerat cellulaire, c'est la requête rationnelle, purement spéculative, de l'unité systé-

(1) A cet égard, la méthode positive en sociologie respecte scrupuleusement la fluidité, l'aspect mouvant, indissociable, *vivant*, que revêt « phénoménologiquement » toute notion sociologique.

matique et de l'explication exhaustive. *Unité et plénitude* ne sont pas, chez Auguste Comte, reçues d'abord dans une image, mais s'offrent comme le fruit d'une règle de recherche : d'une méthode de progression intellectuelle.

### III

#### VALEUR LOGIQUE DU SCHEMATISME

Ce qui distingue étrangement la « structure » universelle du dogme positif de ce qui représenterait pour nous les règles d'une « logique » nouvelle, c'est l'indistinction apparente des règles proprement logiques et des énoncés scientifiques. *Comte n'ignore pas la séparation du logique et du scientifique : mais il n'y conçoit pas autre chose qu'une distinction fonctionnelle, opératoire, compensée par une entière et réelle homogénéité doctrinale (1).*

La logique des sciences n'est que le prolongement de notre logique spontanée dans l'organisation totale du réel (2). Bon gré, mal gré, si l'on veut rester à l'intérieur du système de Comte, il faut, pour juger sa structure logique,

(1) C'est un trait commun à toutes les philosophies de l'époque romantique. Pour elles, l'appréhension des lois du monde et celle des lois de l'esprit apparaît comme le fruit d'une même démarche : les lois du monde sont homogènes à celles de l'esprit. Mais, chez Comte, cette immanence volontaire d'une logique nouvelle à tout le réel qu'elle ordonne, et par excellence à l'ordre des lois scientifiques, ne trahit aucune *inconséquence*, parce que le ferme propos de l'*acte positif* de connaissance est d'ordonner tout ce qui est scientifiquement « pensable » en continuité complète avec le sens commun, — le bon sens, — l'action pratique. Le logique « pur » ne nécessite aucune explication, puisqu'il est la condition « sine qua non » de fonctionnement de l'intelligence normale.

(2) Aussi on ne trouve rien sur les principes d'identité, de contradiction, du tiers exclu, dans la philosophie première.



admettre cette continuité voulue entre la logique, la science, le sens commun.

Selon des critères appropriés à cette indifférenciation, il faut interpréter les quinze lois de la philosophie première comme l'équivalent conscient d'une logique nouvelle : la Méthode de Comte a pour fonction de réaliser cette logique nouvelle, sans faire appel à un plan de connaissance extérieur au plan homogène de la pensée positive : plan que définissent la science et le sens commun.

A ce niveau, et selon cette perspective, la *Méthode* comtienne apparaît comme une réalisation authentique de la méthode positive, non seulement en acte, mais formulée et explicitée. Elle se propose philosophiquement comme première et fondamentale ébauche d'une œuvre toujours actuelle, et de plus en plus nécessaire à l'esprit positif. Elle témoigne, en outre, dans la réalisation de cette œuvre, de vertus régénératrices. Elle est foncièrement, radicalement nouvelle : originale invention par rapport aux héritages, aux traditions qu'elle avoue, qu'elle exploite (1).

Il est très vrai que la forme proposée et imposée par Comte à l'organisation de la science est de parenté cartésienne. Mais cette forme, et plus encore la matière qu'elle élabore, échappent au canon cartésien. Elles recèlent une part de radicale nouveauté.

En limitant même à son sens paramathématique la généralisation de l'idée de rapport sous les espèces du schème de l'abstrait et du concret, on voit immédiatement qu'elle ne peut se ramener à une attitude purement cartésienne. Par suite de son passage à travers l'acquis et le mûrissement mathématique du XVIII<sup>e</sup> siècle la forme devrait être dite (et

(1) Elle nous offre un avant-goût de toutes les facilités inédites que nous recevrons, pour la connaissance et pour l'action, d'une réussite même relative d'un effort analogue, à notre époque. Réussite qui serait la découverte d'une *Méthode complète*, d'une *intégration parfaite de l'esprit positif*, et d'une logique adéquate, c'est-à-dire l'explicitation parfaite des principes effectifs qui fondent la méthode de Comte.

elle est d'ailleurs en fait) non moins lagrangienne que cartésienne. Par suite l'intuition comtienne appuierait trop sommairement la libre purification de l'idée de rapport à la garantie purement technique du formalisme algébrique.

En réalité, on ne saurait réduire le schématisme comtien à une généralisation pseudo-cartésienne du formalisme lagrangien. La pensée de Lagrange et sa technique jouent un rôle considérable dans la genèse de la Méthode comtienne. Elles la situent parmi les « réponses » postcartésiennes, que devait fournir aux sollicitations du réel une pensée mathématique héritière de Leibniz et de Lagrange, autant que de Descartes. Cependant le schème, en vertu de sa parenté intime à l'expérience inventive mathématique de Comte, exprime d'abord la réponse personnelle du philosophe au problème initial qu'il s'est posé. Résumant les conditions d'une pensée politico-scientifique, le schème représente avant tout le contact de la science mathématique et du réel, mais à travers l'espoir d'une physique sociale.

Le schématisme de l'abstraction, qui prolonge, d'ailleurs, une véritable intuition mathématique, constitue le détournement et la canalisation d'une énergie méthodologique inventive. Bien loin de se réduire à une habile formule d'épistémologie ou à une finesse didactique, c'est l'instrument d'un robuste instinct scientifique, le sommaire d'une très grande réforme intellectuelle, entièrement consciente.

La sûreté et la franchise de l'effort prennent complètement appui sur une discipline de la compréhension scientifique. En vertu de cette discipline, la conception abstraite de la méthode ne se manifeste valablement que dans son exercice réel. La constitution de l'esprit positif, l'élaboration d'une doctrine synthétique et d'une méthode nouvelle, à travers les sciences, représentent une immense application du *principe d'inséparabilité*.

La suite complète de l'œuvre à construire, c'est-à-dire, au sens comtien, l'intuition de l'ensemble systématique

s'attache donc dès l'origine à l'élan d'analyse. Mais celui-ci ne s'exprime en formules objectivantes qu'à travers l'organisation encyclopédique de toutes les doctrines scientifiques, et par cette organisation. De là proviennent les deux aspects complémentaires si remarquables du schéma : permanente anticipation concrète du finalisme sociologique ; efficace discipline abstraite, assimilation totale des contraintes objectives sur lesquelles se dirige invariablement l'effort de l'analyse philosophique.

Destin novateur de toute logique positive, immanence radicale de la Méthode positive à l'esprit de la science : deux caractères apparemment contradictoires, en réalité étroitement corrélatifs. Le repérage des germes de méthodes supérieures dans les sciences inférieures fournit à Comte les illustrations les plus élégantes et les plus instructives de cette continuité paradoxale du progrès méthodologique ; mais c'est le schématisation de l'abstraction qui en est le ressort véritable. C'est lui qui intègre, en définitive, tout le bénéfice d'une intuition synthétique et d'une analyse progressive de la communauté des sciences humaines.

#### IV

##### LE RAPPORT LOGICO-AFFECTIF

Le rapport logico-affectif, que Comte perçoit directement, qu'il expérimente sans cesse dans la vie intellectuelle, qu'il décèle d'une manière éclatante dans la carrière de Blainville ou de Condorcet, sera l'objet privilégié de ses méditations. Toute la *Méthode* aura pour but d'explicitier et d'exploiter complètement, dans sa vertu individuelle comme dans sa fonction collective, le lien de l'intelligence au sentiment.

La doctrine aura pour mission de le *rendre* sensible, et

agissant. Mission difficile, puisque ce rapport est inobjectivable. En tant que *source*, la connexion logico-affective est nécessairement obscure. Elle se réfère, par définition, à la partie radicalement subjective, actuellement inobjectivée (et qui, en définitive, ne sera jamais que partiellement objectivable), de notre vie mentale. Mais elle est déjà décelable par ses effets individuels et surtout par les impulsions d'ensemble qu'elle met en jeu.

Le caractère positif de l'organisation inventive, apparaît plus facilement dans la finalité sociale inscrite au cœur de l'effort abstrait et du progrès scientifique. La conception profonde des besoins progressifs de l'humanité, d'une exigence corollaire de l'esprit, attaché à satisfaire ces besoins, d'une liaison vivante entre cet appel et la poussée des connaissances, s'associe à toutes les grandes créations intellectuelles (1). Elle oriente l'effort des inventeurs.

Sentiment susceptible de continuité et de stabilité, capable d'un approfondissement progressif qui renforce sa vigueur et sa fécondité, « sentiment familial d'une liaison des efforts de chacun avec les tendances de tous » : une communion avec autrui comme tel, ou plus exactement avec les *fins* humaines et convergentes d'autrui, nourrit, alimente et *polarise* la pure création intellectuelle. Source authentique de toutes les inventions, un mouvement affectif nous enveloppe de toutes parts. Cette immense vague de sympathie humaine se laisse soupçonner déjà par une prospection purement analytique de la philosophie des sciences et de leur histoire. Elle dissimule le ressort logico-affectif, principal élément d'une logique de la création scientifique. Elle le livrerait à nos analyses s'il était possible de le dégager des ensembles subjectifs qui y adhèrent, de le connaître isolé, purifié, dégagé de toute association ambiguë et de toute *dévi*ation individuelle.

Mais aussi bien que l'analyse de ces associations sponta-

(1) Cf. *Politique positive*, I, 450.

nées, leur coordination systématique est encore dans l'enfance : ce qui rend possibles des *déviation*s psycho-affectives aussi funestes que celles de Blainville, véritable stérilisation du génie par l'égoïsme. L'idée maîtresse de Comte, où se ramasse l'inspiration essentielle de la Méthode, c'est que l'altruisme, considéré comme organisation affectivo-intellectuelle, est au cœur du progrès scientifique (1). L'effort de la doctrine portera aussi bien sur les preuves de la spontanéité altruiste des progrès intellectuels que sur la *systématisation* complète de ses propriétés créatrices, progressives, en un amour synthétique de l'Humanité.

Le levier de cet effort, l'instrument d'élucidation et de consolidation de la sympathie humaine créatrice de la science, c'est justement la perfection décisive de la *Méthode*. Mais la lumière et la puissance du schème méthodologique naissent par l'effort, et dans l'effort qu'exige sa constitution finale. C'est en *vivant* l'analyse sociologique, que l'esprit positif, constituant sa méthode, découvre à la fois la manière de faire apparaître partout une connexité fructueuse entre le sentiment et l'intelligence abstraite, et d'en ordonner les effets. C'est la sociologie abstraite qui dégage, démontre, fonde universellement la valeur de ce rapport mystérieux, partout soupçonné, et cependant toujours inaccessible sans les intermédiaires méthodologiques du positivisme.

## V

### ORIGINALITÉ INTUITIVE DE LA LOI DES TROIS ÉTATS

Centre de perspective, principe de déduction pour toute l'analyse sociale du positivisme, définissant aussi bien l'esprit

(1) En systématisant le rapport *générateur* entre mathématique abstraite et concret affectif, cette inspiration « construit » la Méthode totale.



de la méthode que l'essentiel de la construction doctrinale, la représentation abstraite que désigne la loi des trois états constitue essentiellement un « rappel » symbolique des conceptions directrices : la perception toujours neuve de l'acte intellectuel, par lequel la continuité humaine accède à l'objectivité et devient susceptible de connaissance positive. Mais dans l'intuition d'une continuité humaine accédant par l'analyse intellectuelle à la conscience de son unité, le réflexe objectivant hérité des sciences s'unit, se confond avec le sentiment d'amour qui annonce l'essor d'une Humanité abstraite (1).

La convergence de toutes ces fonctions intellectuelles, constitue la vertu méthodologique irremplaçable de la loi des trois états. Sa puissance intuitive est encore parmi nous, comme puissant ressort intellectuel (explicite ou implicite — conscient ou inconscient) des analyses historiques (2). Est-il besoin de remarquer qu'un simple jeu d'hypothèses spéciales sur la nature, ou l'alternance des « états » dans l'évolution historique est bien incapable de remplacer le rôle d'unification, d'organisation et d'élucidation analytique, de fructueux sondage abstrait, que joue la loi des trois états en vertu de toutes ses connexions méthodologiques ; en vertu surtout de ses racines inventives, de cette implantation directe sur l'attitude continue d'objectivation intellectuelle par quoi se caractérise, le plus immédiatement possible, notre science ?

On voit assez ce qui distingue un tel instrument abstrait. Expression vigoureuse d'une exigence purement logique, la loi d'Auguste Comte est formellement conçue pour engrener sur le mouvement scientifique. Elle en sollicite la confirmation ou la contradiction, elle en suscite l'avancement complet et systématique. Peut-on la confondre avec ces représentations gratuites, tombées du ciel, pour ainsi dire, et

(1) Cf. p. 339.

(2) Cf. pp. 250 et sq.

qui prétendent remplacer toujours les justifications rationnelles par une évocation indiscreète de l'histoire ?

Sans songer à nier ici l'influence du milieu ni des parentés idéologiques, on constate simplement qu'aucune commune mesure ne peut être instituée entre une pure hypothèse explicative, voire figurative, et un principe effectif de déduction rationnelle. Ce qui fait précisément l'originalité foncière du schème abstrait, sous la forme d'une loi des trois états synthétiquement conçue, c'est qu'il n'est pas moins propice à exercer la puissance déductive qu'à susciter l'accord de l'analyse sociologique avec les sciences expérimentales.

Il incorpore en lui l'exigence d'« unité » intellectuelle (dont les conditions d'ordre « systématique » fournissent en biologie le type généralisable), et la vocation affective de la sociologie, conçue comme la construction logique d'un objet fondamental à quoi s'attache toute la profondeur du sentiment. Ce schème alimente, propulse, et ordonne ce qu'on peut appeler la dialectique de l'unité humaine, qui s'exprime si puissamment dans l'histoire abstraite de Comte : conquête de l'unité psychique, de l'unité morale et intellectuelle, aspiration puissante et continue vers l'unité religieuse.

On ne peut ignorer, à la racine de cette profonde et fructueuse dialectique, l'effet permanent d'une exigence logique fondamentale, aussi manifeste dans le mécanisme explicatif des révolutions spirituelles que dans la Méthode positive qui réussit à les objectiver : ce serait vider, de sa plus précieuse substance rationnelle, la vigoureuse vision historique et religieuse du positivisme.

---

# LES QUINZE GRANDES LOIS DE PHILOSOPHIE PREMIÈRE

OU

*Principes universels sur lesquels repose le dogme positif (1)*

## PREMIER GROUPE

*Autant objectif que subjectif.*

- 1<sup>o</sup> Former l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique que comporte l'ensemble des renseignements à représenter (1) ;
- 2<sup>o</sup> Concevoir comme immuables les lois quelconques qui régissent les êtres d'après les événements (2) ;
- 3<sup>o</sup> Les modifications quelconques de l'ordre universel sont bornées à l'intensité des phénomènes dont l'arrangement demeure inaltérable (3).

## DEUXIÈME GROUPE

*Essentiellement subjectif et surtout relatif à l'entendement.*

### Premier sous-groupe

*Relatif à l'état statique de l'entendement.*

- 1<sup>o</sup> Subordonner les constructions subjectives aux matériaux objectifs (4) ;
- 2<sup>o</sup> Les images intérieures sont toujours moins vives et moins nettes que les impressions extérieures (5) ;
- 3<sup>o</sup> Toute image normale doit être prépondérante sur celles que l'agitation cérébrale fait simultanément surgir (6).

### Deuxième sous-groupe

*Relatif à l'essor dynamique de l'entendement.*

- 1<sup>o</sup> Chaque entendement présente la succession de trois états : fictif, abstrait et positif, envers les conceptions quelconques, avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants (7) ;
- 2<sup>o</sup> L'activité est d'abord conquérante, puis défensive, et enfin industrielle (8) ;
- 3<sup>o</sup> La sociabilité est d'abord domestique, puis civique, et enfin universelle, suivant la nature propre à chacun des trois instincts sympathiques (9).

## TROISIÈME GROUPE

*Essentiellement objectif.*

### Premier sous-groupe

- 1<sup>o</sup> Tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures (KÉPLER) (10) ;
- 2<sup>o</sup> Un système quelconque maintient sa constitution active ou passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles soient exactement communes (GALILÉE) (11) ;
- 3<sup>o</sup> Il y a toujours équivalence entre la réaction et l'action, si leur intensité est mesurée conformément à la nature de chaque conflit (HUYGHENS, NEWTON) (12).

### Deuxième sous-groupe

- 1<sup>o</sup> Subordonner toujours la théorie du mouvement à celle de l'existence, en concevant tout progrès comme le développement de l'ordre correspondant, dont les conditions quelconques régissent les mutations, qui constituent l'évolution (13) ;
- 2<sup>o</sup> Tout classement positif doit procéder d'après la généralité croissante ou décroissante, tant subjective qu'objective (14) ;
- 3<sup>o</sup> Tout intermédiaire doit être normalement subordonné aux deux extrêmes, dont il opère la liaison (15).

(1) Voir *Méthode et Intuition* chez Auguste Comte, pp. 349 et sq.

## INDEX DES NOMS PROPRES

|                                            | Pages           |                                      | Pages              |
|--------------------------------------------|-----------------|--------------------------------------|--------------------|
| ALEMBERT (D').....                         | 5, 63           | BOYER (Rosalie) .....                | 558                |
| AMPÈRE .....                               | 98, 236         | BOYER DE SAINTE-SUZANNE              |                    |
| ARISTOTE, 79, 135, 212, 402, 403,          |                 | (R. de)....                          | 411, 561, 563, 566 |
| 422, 487, 490,                             |                 | BRÉHIER (Emile)..                    | 62, 155, 425       |
| ASTER (Von).....                           | 585             | BROUSSAIS .....                      | 143, 144, 239      |
|                                            |                 | BRUNSCHVIGG (Léon),                  | 138,               |
|                                            |                 |                                      | 160, 426           |
| BACHELARD (Gaston), 77, 84,                |                 | BUFFON .....                         | 64                 |
| 86, 88, 89, 95, 96, 97, 298,               | 518             | BURDIN (D <sup>r</sup> ) .....       | 225, 330           |
| BACON (François de Veru-                   |                 |                                      |                    |
| lam).....                                  | 59, 61, 62, 347 |                                      |                    |
| BARTHEZ .....                              | 182, 188        | CABANIS .....                        | 62, 63, 64, 207    |
| BARUZI (Jean).....                         | 175             | CARREL (D <sup>r</sup> Alexis) ..... | 104                |
| BERGSON (Henri)..                          | 175, 477, 582   | CAUCHY .....                         | 142, 465           |
| BERLIOZ .....                              | 328             | CONDILLAC, 59, 60, 63, 68,           |                    |
| BERTRAND (Joseph).....                     | 377             | 289, 386, 397, 439, 454.             |                    |
| BICHAT.....                                | 64, 182, 188    | CONDORCET, 223, 225, 226,            |                    |
| BIOT.....                                  | 468, 469, 518   | 227, 240, 458, 608                   |                    |
| BLAINVILLE, 64, 84, 120, 129,              |                 | CUVIER, 64, 120, 131, 132,           |                    |
| 130, 131, 132, 133, 134,                   |                 |                                      | 147, 153           |
| 135, 136, 137, 142, 144,                   |                 |                                      |                    |
| 146, 147, 153, 155, 161,                   |                 |                                      |                    |
| 162, 163, 164, 167, 168,                   |                 |                                      |                    |
| 179, 182, 184, 296, 353,                   |                 |                                      |                    |
| 460, 471, 593, 594, 608,                   | 610             | DARWIN, .....                        | 127                |
| BLIGNIÈRES (Célestin de)...                | 200             | DAUDIN (Henri), 125, 132,            |                    |
| BLONDEL (D <sup>r</sup> Charles), 208, 209 |                 | 135, 146, 156, 157                   |                    |
| BONALD (Louis de), 225,                    |                 | DEHERME (Georges) .....              | 371                |
| 458, 487                                   |                 | DELVOLVÉ (Jean), 32, 125,            |                    |
| BOSSUET .....                              | 225             | 138, 160, 189, 350, 471, 483         |                    |
| BOUGLÉ (C.) .....                          | 216             | DESCARTES, 5, 71, 72, 276,           |                    |
| BOUTROUX (Émile).....                      | 582             | 292, 417, 418, 419, 420,             |                    |
|                                            |                 | 421, 422, 423, 434, 435,             |                    |

|                                                                                                   | Pages         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| 436, 437, 438, 439, 441,<br>442, 443, 445, 472, 607                                               |               |
| DIDEROT .....                                                                                     | 63            |
| DUHAMEL (Georges).....                                                                            | 190           |
| DUPUIS (Ch.-F.) .....                                                                             | 559           |
| DURKHEIM (Emile).....                                                                             | 226           |
| EICHTAL (G. d') .....                                                                             | 424           |
| ENGELS .....                                                                                      | 433           |
| ÉPÉE (Abbé de l') .....                                                                           | 572           |
| ESSERTIER (Daniel)...                                                                             | 216, 217      |
| EULER .....                                                                                       | 149           |
| FECHNER .....                                                                                     | 209           |
| FONTENELLE .....                                                                                  | 519           |
| FOURIER (J.-B.-Joseph ba-<br>ron), 81, 83, 84, 87, 88,<br>95, 96, 130, 133, 150, 468,<br>469, 518 |               |
| FRESNEL (Augustin).....                                                                           | 110           |
| GALILÉE .....                                                                                     | 373, 387, 388 |
| GALL .....                                                                                        | 63, 64, 209   |
| GILLOUIN (D <sup>r</sup> Charles), 198,<br>564, 567                                               |               |
| GONSETH .....                                                                                     | 56            |
| GOUHIER (Henri), 289, 417,<br>420, 421, 422                                                       |               |
| GUIZOT ..                                                                                         | 243           |
| HEGEL, 403, 424, 425, 426,<br>427, 428, 429, 433, 529                                             |               |
| HOBBS .....                                                                                       | 59, 61        |
| HOEFFDING .....                                                                                   | 328           |
| HUME .....                                                                                        | 59            |
| HUYGHENS .....                                                                                    | 373, 387      |
| JUSSIEU (Antoine-Laurent)                                                                         | 64            |
| JUSSIEU (Antoine, Bernard,<br>et Joseph de).....                                                  | 135, 147      |

|                                                                        | Pages             |
|------------------------------------------------------------------------|-------------------|
| KANT, 59, 71, 427, 478, 500, 501                                       |                   |
| KÉPLER .....                                                           | 373, 387, 388     |
| KLEIN (M.).....                                                        | 161               |
| LACHELIER (Jules).....                                                 | 582               |
| LAFFITTE (Pierre), 3, 371, 472                                         |                   |
| LAGRANGE, 5, 59, 64, 133,<br>149, 242, 418, 420, 435,<br>439, 444, 607 |                   |
| LALANDE (A.).....                                                      | 188               |
| LAMARCK, 64, 120, 127, 131,<br>132, 147, 151, 153, 156, 157            |                   |
| LAMÉ (Gabriel), 96, 97, 465,<br>468, 469                               |                   |
| LAVOISIER .....                                                        | 114, 120          |
| LEIBNIZ, 5, 59, 62, 374, 487, 607                                      |                   |
| LEROY (Georges) .....                                                  | 599               |
| LÉVY-BRUHL (L.), 59, 115,<br>116, 119, 123, 175, 417,<br>426, 437      |                   |
| LINNÉ ....                                                             | 64, 131, 135, 168 |
| LITTRÉ .....                                                           | 14, 453           |
| LOCKE .....                                                            | 59                |
| MAINE DE BIRAN .....                                                   | 71, 420           |
| MAISTRE (Joseph de), 223,<br>225, 226, 227, 458, 487                   |                   |
| MALEBRANCHE .....                                                      | 71, 423           |
| MARIANI (Jean).....                                                    | 135               |
| MARIOTTE .....                                                         | 105               |
| MARTINEAU (Miss).....                                                  | 550               |
| MARX (Karl), 403, 433, 529                                             |                   |
| MAURRAS (Charles).....                                                 | 247               |
| MAUSS (Marcel).....                                                    | 216               |
| MENDÈS (Teixeira) .....                                                | 85                |
| MEYERSON (Emile), 56, 79,<br>102, 103, 424, 432, 579                   |                   |
| MICHELET .....                                                         | 243               |
| MONGE .....                                                            | 174, 362, 465     |
| MONTESQUIEU .....                                                      | 225               |
| NEWTON .....                                                           | 46, 373, 387, 388 |
| NICOLLE (Charles).....                                                 | 104               |



|                           | Pages              |                                    | Pages        |
|---------------------------|--------------------|------------------------------------|--------------|
| PÉCAUT (P.-F.)...         | 487, 549, 572      | SCHUWER (Camille)....              | 413, 563     |
| POINSOT ....              | 142, 465, 468, 469 | SOREL (Georges).....               | 327          |
| PONCELET .....            | 465                | SPENCER .....                      | 582          |
| PROUDHON (Pierre-Joseph), | 327, 529           | STENDHAL .....                     | 62           |
| RENAN .....               | 416, 426, 582      | TAINE .....                        | 85, 513, 582 |
| RENAUD (Paul).....        | 42                 | TARDE (Gabriel) .....              | 218          |
| REY (Abel) .....          | 33, 73, 434        | TRACY (Destutt de), 7, 61,         |              |
| RIVAUD (A.).....          | 51                 | 62, 63, 347, 386, 454              |              |
| ROMAINS .....             | 190, 235           | TURGOT .....                       | 225          |
| ROUSSEAU .....            | 328, 329           | VALAT .....                        | 36, 459, 460 |
| RUSSELL ....              | 104, 426, 427, 428 | VARNEY (M <sup>me</sup> Mecca M.), |              |
| SAINT PAUL .....          | 572                | 517, 562 558,                      |              |
| SAINT-SIMON....           | 225, 330, 458      | VAUX (Clotilde de), 191,           |              |
| SAINT VINCENT DE PAUL ..  | 572                | 329, 543                           |              |
| SCHULER (Max)....         | 201, 520, 599      | VICQ d'AZYR .....                  | 64, 147      |
| SCHELLING .....           | 427                | VIENNE (Ecole de) .....            | 584          |
|                           |                    | VIÈTE.....                         | 434          |
|                           |                    | WITEHEAD.....                      | 104          |

# TABLE DES MATIÈRES

|                                                        |    |
|--------------------------------------------------------|----|
| AVERTISSEMENT .....                                    | IX |
| INTRODUCTION .....                                     | 1  |
| L'intuition méthodologique.....                        | 1  |
| L'abstraction mathématique et le concret affectif..... | 5  |
| Le schématisme .....                                   | 9  |
| L'éducation abstraite de l'esprit positif.....         | 16 |

## PREMIÈRE PARTIE

### LES CONDITIONS DE LA CONNAISSANCE OBJECTIVE

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I. — La sagesse empirique des sciences.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | 27  |
| Science et sens commun (27). De la tradition collective à la philosophie (32). Sincérité de l'inspiration comtienne (39). Les règles empiriques de l'esprit positif (41). La logique commune du savant (45). L'immanence positiviste .....                                                                                                                                                                                                                                                                                         | 49  |
| CHAPITRE II. — L'analyse à travers les sciences .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | 54  |
| Des mathématiques à la biologie (54). Philosophie de l'analyse (57). La mathématisation du réel (64). Idéalisme et réalisme (69). La physique mathématique (74). Division de la physique (78). Le phénomène abstrait (86). Schématisme et simplicité (92). L'œuvre d'abstraction (97). Les « erreurs » d'Auguste Comte (100). La physique moderne et l'idéal positif (106). Progression de l'analyse abstraite (110). De l'Astronomie à la chimie (112). De la Chimie à la biologie .....                                          | 118 |
| CHAPITRE III. — La Méthode en biologie .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 123 |
| Ambiguïté de l'épistémologie (124). L'enseignement de Blainville et l'intuition comtienne (133). L'import mathématique (137). La continuité abstraite (142). Le statique et le dynamique (144). La série abstraite (146). Signification positive de la méthode biologique (158). Biologie et synthèse (163). L'analyse des collectifs (169). Le progrès logique (174). Affinités biologiques du schématisme positif (179). Le vitalisme et la méthode (182). Le complexe, l'organique et le vital (188). La connaissance objective |     |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| de l'individuel (194). Fonction concrète de l'existence individuelle (198). L'individualité biologique et sa fonction abstraite (203). Les études psychologiques (208). Réciprocité abstraite et concrète de l'individualité humaine et du conditionnement social .....                                                                                                            | 214        |
| <b>CHAPITRE IV. — L'Analyse sociologique.....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                  | <b>222</b> |
| Objet et nature de l'analyse sociologique (222). Originalité de l'esprit sociologique (225). L'idéal objectivant (228). L'import de la méthode biologique et mathématique (233). Le point de vue « dynamique » (236). L'esprit de l'histoire (241). La déduction historique (246). Signification logique de la loi des trois états (250). Valeur subjectivante de l'histoire ..... | 254        |
| <b>CONCLUSION. — La Méthode objective .....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | <b>259</b> |
| Le schématisme et l'idéal d'objectivité (260). Références subjectives de la méthode objectivante.....                                                                                                                                                                                                                                                                              | 265        |

## DEUXIÈME PARTIE

### LA MÉTHODE COMTIENNE

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                          |            |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>INTRODUCTION. — Nécessité et plénitude de la méthode subjective .....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | <b>271</b> |
| Vocation concrète de la méthode subjective (277). Fonction permanente de la méthode subjective.....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                      | 283        |
| <b>CHAPITRE I. — Méthode subjective et logique du sentiment .....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | <b>288</b> |
| La méthode subjective comme régularisation sociologique de l'acte objectivant (290). La subjectivation abstraite comme philosophie de l'approximation (296). La méthode subjectivante et le principe de subordination (303). La logique du sentiment (310). Liaison méthodologique de la « productivité » sentimentale à l'objectivation abstraite (317). La logique du sentiment comme culture subjective de l'invention (321). Signification méthodologique de la culture subjective (323). La Femme et le Prolétariat (325). L'« émancipation » positiviste (328). Vitalisme ou logique du sentiment ?..                                                                                                                                              | 331        |
| <b>CHAPITRE II. — La Méthode totale.....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | <b>334</b> |
| Intégration de la logique du sentiment et de la subjectivité abstraite (336). La notion abstraite et concrète d'humanité (339). Structure schématique de la méthode totale (344). L'idée de philosophie première et d'analyse du schématisme (349). Connaissance et schématisme (355). L'opérateur abstraite (360). Structure abstraite et hiérarchie (364). Conditions affectives de l'opérateur abstraite (368). Signification schématique du système des quinze lois (philosophie première) (370). Valeur combinatoire du système des quinze lois (373). Traduction intuitive de la philosophie première (379). L'opérateur universelle (385). Déduction abstraite de la loi des trois états (390). Le rapport intuitif de l'abstrait au concret..... | 392        |

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               |            |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>CHAPITRE III. — Méthode et Intuition.....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | <b>396</b> |
| Esprit positif de la méthode complète (399). L'intuition schématique (405). Valeur religieuse de la Méthode (410). Nature de l'intuition positive (414). Affinités cartésiennes (417). Affinités hégéliennes (424). Le dépassement intuitif de la logique traditionnelle (428). De l'intuition cartésienne à l'intuition comtienne de la Méthode (434). L'« ars inveniendi » (438). L'intuition méthodologique et l'invention subjective..... | 443        |
| <b>CONCLUSION. — Réciprocité de la Méthode et de l'Intuition.....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         | <b>447</b> |

### TROISIÈME PARTIE

#### L'INTUITION COMTIENNE

|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    |            |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| <b>INTRODUCTION. — Le positivisme comme philosophie intuitive...</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                               | <b>453</b> |
| L'intuition originaire .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                       | 458        |
| <b>CHAPITRE I. — Le sens du mot « Intuition » chez Comte...</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                    | <b>465</b> |
| Continuité des fonctions intuitives (473). Intuition et Invention..                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                | 476        |
| <b>CHAPITRE II. — Caractères spécifiques de l'intuition comtienne .....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | <b>479</b> |
| Le spontané et le systématique (482). La continuité entre l'acte objectivant et l'acte subjectivant (484). Contraste et harmonie (486). Séparation et passage (488). La notion comtienne de métaphysique (494). La notion intuitive de « dualisme » (497). Le principe d'équivalence des dualismes (505). L'unité intuitive du positivisme (509). Généralité et relativité intuitives (512). Le Temps (514). Le progrès comme intuition (518). L'Altruisme (520). L'Humanité ..... | 522        |
| <b>CHAPITRE III. — L'intuition et le schématisme : la dialectique intuitive .....</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                              | <b>526</b> |
| La dialectique intuitive (529). L'achèvement intuitif de la pensée abstraite (533). Le néo-fétichisme .....                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                        | 539        |
| <b>CONCLUSION. — Intuition et développement de la pensée positive.</b>                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                             | <b>547</b> |
| Dialectique intuitive et développement religieux (552). Développement linéaire et développement « en gerbe » (554). Nature et développement de l'intuition religieuse (557). Avenir de la religion positive (561). Intuition et religion .....                                                                                                                                                                                                                                     | 568        |

#### CONCLUSION

|                                                                                          |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Originalité d'une philosophie positive considérée comme intuitivement développable ..... | 575 |
| Antipositivisme et Néo-positivisme.....                                                  | 581 |
| Auguste Comte et la révolution logique contemporaine.....                                | 586 |

|                                                                |     |
|----------------------------------------------------------------|-----|
| APPENDICE .....                                                | 591 |
| I. — La Biologie et le principe d'abstraction .....            | 593 |
| A) Le schématisme en biologie, .....                           | 593 |
| B) La connaissance abstraite et l'existence individuelle ..... | 599 |
| C) Le vitalisme et la méthode .....                            | 601 |
| II. — Le schématisme dans les sciences humaines .....          | 602 |
| III. — Valeur logique du schématisme .....                     | 605 |
| IV. — Le rapport logico-affectif .....                         | 608 |
| V. — Originalité intuitive de la loi des trois états .....     | 610 |
| TABLEAU DES QUINZE LOIS .....                                  | 613 |
| INDEX DES NOMS PROPRES .....                                   | 614 |

VU, LE 8 JUILLET 1937 :

*Pour le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,*

*L'Assesseur,*

Signé : J. VENDRYÈS

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

*Le Recteur de l'Académie de Paris,*

Signé : S. CHARLÉTY











